(VI[e] homélie) des corps lumineux : œuvres du quatrième jour. Le soir il aborda l'œuvre du cinquième jour (VII[e] homélie) : la création des reptiles.

Le lendemain, il revint sur le sujet de la veille, avant de parler, le matin (VIII[e] homélie), des oiseaux[1], et le soir (IX[e] homélie), des animaux terrestres ; puis il donna quelques indications sur la formation de l'homme, achevant ainsi de parcourir l'œuvre du sixième jour.

Sur les circonstances de cette prédication, on peut recueillir, çà et là, de rares indications : c'était un temps de jeûne[2] ; l'auditoire était nombreux et en partie populaire, bien qu'il s'y mêlât des esprits plus cultivés[3] ; le dessein de l'orateur était d'entreprendre une recherche sur la constitution du monde, de proposer une contemplation de l'univers qui eût son principe non dans les enseignements profanes, mais dans la sagesse de Dieu[4] ; une fois, il est fait mention de la lecture qui précédait l'homélie[5]... On pense généralement que l'*Hexaéméron* appartient aux années qui précédèrent l'épiscopat de saint Basile (370) ; toutefois la notoriété de l'orateur, la confiance familière qui l'entoure, le ton d'autorité qu'il adopte, la responsabilité du troupeau à laquelle il fait allusion,

1. C'était, semble-t-il, un jour chômé, *infra*, 79 C. (Ces chiffres suivis d'une majuscule renvoient aux divisions du texte.
2. *Infra*, 79 B.
3. *Infra*, 22 C. Saint Grégoire de Nysse confirme le fait : *in Hex.*, *P. G.*, **44**, 65 A.
4. *Infra*, 50 A.
5. *Infra*, 33 E, lecture sans doute fort brève, puisque les neuf homélies ne font toutes ensemble que commenter le premier chapitre de la Genèse.

et peut-être surtout le calme profond dont jouit l'église de Césarée après les assauts de l'hérésie[1], donnent, croyons-nous, une plus grande vraisemblance à l'opinion contraire[2].

Le plan suivi par Basile est avant tout exégétique[3] ; mais chaque mot qu'il cite[4], donne prétexte à des explications — sinon à des digressions — qui débordent singulièrement le cadre d'un simple commentaire. On y voit réunies les notions les plus diverses : cosmogonie, météorologie, botanique, astronomie, histoire naturelle ; la mention des eaux est pour l'auteur l'occasion d'étaler ses étonnantes connaissances géographiques. L'expression « *un jour* » amorce des développements empruntés à la mystique pythagoricienne... L'ensemble est si complexe qu'il n'est peut-être pas inutile d'en faire l'analyse. Nous y gagnerons d'y mieux voir l'enchaînement des idées.

I. — Après avoir inscrit le nom de Dieu au fronton de son œuvre et présenté Moïse, Basile invite ses auditeurs à suivre ses explications avec les dispositions nécessaires. Puis il entre dans son sujet.

1. *Infra*, 39 E.
2. Une étude sur l'usage des mots εἰκών-ὁμοίωσις pourrait peut-être fortifier cette opinion : *infra* 88 C. Voir aussi *infra*, p. 21, n. 1, et 21 E, n. 1.
3. Basile se servait de la traduction des Septante. Il serait intéressant de savoir dans quel texte il la lisait. Mais celui-ci est d'autant plus difficile à déterminer que Basile (cf. *infra*, 4 B, 53 B-C, 76 E) en use très largement avec les citations scripturaires. Quelques variantes (44 C, et peut-être 87 D) renvoient au texte antiochien ; 2 D semble plus proche des *Papyrus Beatty*.
4. En fait, surtout dans les dernières homélies, il omet des versets entiers : v. 12-16, v. 18-23 de la Genèse.

Au commencement: le monde n'est pas éternel ; il a commencé, il aura une fin. Nos âmes toutefois sont immortelles ; quant aux anges, ils vivent hors du temps. Ces considérations n'épuisent pas le sens du mot ἀρχή, puisqu'il évoque aussi l'idée de fondement, de principe, de cause finale.

Dieu créa le ciel et la terre, et, avec eux, tous les éléments du monde. Mais à quoi bon s'enquérir de la substance du ciel ou de la terre, voire des assises sur lesquelles celle-ci reposerait : ne nous suffit-il pas des renseignements que donne l'Écriture ?... Pourtant si l'on trouve quelque vraisemblance dans le géocentrisme des physiciens ou dans quelque autre explication scientifique, rien n'empêche d'user de ces lumières, en reportant sur le Créateur l'admiration qu'inspirent ces merveilles. Mais ces hypothèses recèlent tant de contradictions qu'il convient, pour ce qui s'oppose à notre foi, de laisser ces gens se réfuter mutuellement, et de rendre gloire à Dieu.

II. — Si l'entrée du *saint* est pleine de mystère, que sera le *saint des saints?* Poursuivons cependant notre recherche.

La terre était invisible et informe: informe, parce qu'elle n'avait pas encore reçu la parure de sa fertilité ; invisible, soit parce qu'elle manquait de spectateurs, soit parce qu'elle était couverte d'eau, et que la lumière n'existait pas encore ; en tout cas, il ne saurait être question de voir, dans cette terre informe, une matière éternelle.

Les ténèbres qui couvraient l'abîme, ne sont pas

non plus des puissances mauvaises : le mal n'est pas indépendant du Créateur ; il a sa source dans nos infirmités naturelles, dans des rencontres fortuites, dans notre liberté ; il n'est pas autre chose que la privation du bien. On objecte que les ténèbres étaient antérieures à la lumière ? C'est qu'avant la lumière dont nous jouissons, il existait une lumière qui éclairait les natures spirituelles créées avant nous, et que le ciel, fait d'une matière opaque, enveloppa le monde matériel et l'enténébra[1].

L'esprit de Dieu était porté sur les eaux: cet esprit était peut-être le souffle de l'air, mais plus probablement l'Esprit Saint.

Et Dieu dit : *Que la lumière soit !* Aussitôt le monde se para de beauté... Mais gardons-nous de croire que Dieu parle à notre manière.

Et Dieu vit que la lumière était belle. Pour nous, la beauté est la symétrie ou la juste proportion des parties ; ce peut être encore l'harmonieux rapport des êtres à leur fin... Pour Dieu, il ne s'agit évidemment pas du seul plaisir de nos yeux.

Et Dieu sépara la lumière et les ténèbres, qui désormais furent en opposition complète. *Il appela la lumière, le jour ; et les ténèbres, la nuit:* tel fut, avant la création du soleil, le rythme de la lumière primitive. *Et il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut un jour.* La phase diurne de ce jour avait donc précédé la nuit ; mais pourquoi Moïse parle-t-il *d'un jour*,

1. Ce qui revient à dire que le commencement dont parle Moïse n'est pas à prendre en un sens absolu : Dieu nous a fait connaître l'histoire de notre création.

et non du premier jour ? Peut-être pour associer dans une même unité temporelle la durée du jour et de la nuit ; peut-être aussi voulait-il dire que ce temps correspondait au mouvement circulaire du soleil et des astres ; ou que le jour, unité temporelle, est l'image de l'éternité... Quel que soit le sens que l'on donne à ce mot, demandons au Dieu de lumière d'éclairer nos âmes pour *le jour du Seigneur*.

III. — *Et Dieu dit : qu'il y ait un firmament entre les eaux ; et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.*

Dieu ne s'exprime pas à notre manière ; mais il laisse entendre qu'un autre Lui-même est associé à l'œuvre créatrice.

On doute que le firmament soit différent du ciel ? Mais il n'est pas plus étrange de croire à l'existence de plusieurs cieux, qu'il ne l'est d'admettre les sphères astrales et leur harmonie. D'aucuns pensent, il est vrai, que Moïse, après avoir affirmé la création du ciel, indique maintenant comment il fut créé. Cependant l'Écriture donne au firmament un nom et une fonction propres ; il n'y a donc pas lieu de confondre celui-ci avec le ciel qui existait avant lui.

Et Dieu sépara les eaux. On objecte : le firmament est sphérique ; comment retient-il l'eau sur sa surface convexe ? De ce qu'une voûte est arrondie à l'intérieur, il ne s'ensuit pas que la paroi extérieure le soit également ; encore est-il qu'il faudrait savoir quelle est la substance du firmament...

Et Dieu créa : dans la dualité de celui qui parle et de celui qui crée, nous trouvons un nouveau témoignage rendu au Logos.

Qu'il sépare les eaux : rien d'impossible, même pour les esprits les plus imbus d'exigences rationnelles, à ce que l'eau s'amasse autour de la terre. Mais pourquoi cette substance est-elle en si grande abondance ? C'est en raison de l'équilibre nécessaire des éléments ; car l'eau ne nous est pas moins nécessaire que le feu, et si elle était en moindre quantité, le feu arriverait vite à la consumer... Un regard jeté sur la géographie suffit à nous rassurer pour longtemps ; un jour viendra cependant où le feu aura tout dévoré : le discernement actuel des eaux appelle l'ecpyrôsis. Que le soleil soit en effet naturellement brûlant, ou qu'il s'échauffe par la vitesse de son mouvement, il consume l'humidité de la terre, comme on peut le constater à mesure qu'il se déplace sur la ligne de l'écliptique.

Et Dieu appela le firmament, le ciel. Ce n'est point là revenir à l'identité précédemment écartée du firmament et du ciel. Non, le ciel (cette partie de l'air qui, en raison de sa densité et de sa consistance, tombe sous nos regards) sert à nommer le firmament qui est invisible.

En face de la simplicité des Écritures, que voyons-nous ? Des systèmes qui s'opposent et se détruisent : laissons-les se ruiner mutuellement, et réfutons l'erreur des auteurs ecclésiastiques qui donnent aveuglément dans le sens allégorique.

Et Dieu vit que c'était beau : Il ne juge pas des êtres à notre manière, mais selon le rapport étroit qu'ils ont avec leur fin... Le moment est venu toutefois de

laisser aux auditeurs le temps d'assimiler ce qu'ils ont entendu.

IV. — Les oisifs des grandes villes s'empressent aux spectacles des charlatans : nous avons mieux à faire, nous que l'artisan divin convie au spectacle de l'organisation du monde.

Et Dieu dit : *Que se rassemble l'eau qui est sous le ciel!* Voilà bien ce qui rendait la terre invisible ! Mais à quoi bon ce commandement divin, puisque l'eau suit naturellement sa pente ? Et comment parler d'un unique rassemblement des eaux ? Ceux qui font la première objection, oublient que la nature des êtres a son principe dans la volonté du Créateur ; et s'il est question d'un rassemblement unique, c'est que l'Écriture ne parle que du plus grand : l'Océan. Quant au nom de mers, il s'applique aux golfes et aux sinuosités du littoral.

Et que paraisse le sec: c'est-à-dire la terre qui avait cessé d'être fangeuse. *Il en fut ainsi; et Dieu donna le nom de terre* à ce dont le caractère propre est d'être *sec.* Ainsi l'eau, l'air et le feu ont-ils une qualité propre ; mais, en fait, cette qualité ne se présente jamais sans la qualité complémentaire qui l'unit aux éléments voisins.

Et Dieu vit que la mer était belle, d'une beauté qui ne tient pas seulement à son charme apparent, mais à son utilité, puisqu'elle est la source commune de l'humidité du globe, et la route ouverte entre les pays les plus éloignés... Plus beau est toutefois le spectacle de cette assemblée.

V. — *Et Dieu dit : Que la terre germe des herbes vertes, de quoi produire une semence [particulière] selon l'espèce.* Il était normal que la terre germât après que l'eau se fut retirée ; nous apprenons du même coup que c'est la terre, et non le soleil, qui communique la vie. Elle le fait pour la nourriture des bêtes ; pourtant l'herbe même est finalement destinée à notre service. Sans doute faut-il corriger le texte, et dire : σπέρμα σπεῖρον — une semence qui produise chaque plante selon son espèce —, et ne point s'étonner s'il y a des plantes sans germe, car toute plante se reproduit. Ainsi la terre se couvre-t-elle de fleurs, images en leur fragilité de la vie humaine...

Que la terre germe des herbes vertes. Suivons l'évolution des plantes ; rappelons-nous leur variété : plantes nocives et plantes nourricières, toutes sont créées *selon l'espèce,* en dépit des changements passagers qui ne vont pas jusqu'à affecter celle-ci.

Mais Dieu dit : *Qu'il y ait aussi des arbres fertiles.* Ceux-ci jaillissent de terre avec la même rapidité que les autres plantes. Il y a des arbres sans graine dont l'auteur ne parle pas : les arbres fruitiers sont les plus précieux ; en les nommant, Moïse a désigné implicitement tous les autres ; d'ailleurs, il n'y a pas d'arbre qui ne se reproduise... Et quelle variété prodigieuse de racines, d'écorces et de fruits !

Le spectacle de la création est admirable : la terre s'est transformée à la voix de Dieu.

VI. — Le spectateur des combats athlétiques devait s'associer aux efforts des lutteurs ; ainsi

l'homme admis à contempler l'œuvre de la création, doit-il y apporter un esprit actif et vigilant.

Et Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour illuminer la terre, en sorte qu'ils séparent le jour et la nuit. Après la création du ciel et de la lumière, de la terre et des eaux, Dieu parle à nouveau ; il parle et il agit : une fois de plus se manifeste la distinction des personnes divines.

Le soleil et la lune sont créés pour illuminer la terre, εἰς φαῦσιν : ce terme est peut-être moins correct que ne le serait εἰς φωτισμόν ; pourtant le sens est clair. De même que l'on distingue la substance et les qualités, l'Écriture nous montre les luminaires après nous avoir parlé de la lumière qu'ils sont destinés à porter. Ils sépareront le jour et la nuit : désormais, le soleil présidera au jour, et la lune, à la nuit.

Et qu'ils soient des signes ; qu'ils marquent les époques, les jours, les années. Autant la météorologie est légitime, autant l'astrologie est ridicule. La folie des tireurs d'horoscopes éclate non seulement dans leurs prétentions insoutenables, mais dans leur méconnaissance de la liberté humaine.

La lune et le soleil marquent en outre les saisons et les autres divisions du temps.

Et Dieu créa les deux grands luminaires. La grandeur des luminaires dépasse en proportion tout ce que nous connaissons : cela est vrai du soleil ; ce n'est pas moins vrai de la lune. Mais que sont-ils en face de la grandeur de Dieu ?

VII. — *Et Dieu dit : Que les eaux produisent des êtres vivants qui rampent selon leur espèce.* Les eaux se remplissent d'animaux amphibies et de poissons, qui trouvent en elles un milieu favorable à leur vie, et diffèrent par leur espèce, leur mode de reproduction, leur nourriture : la voracité de la plupart d'entre eux, les ruses du crabe, la dissimulation du polype nous incitent à nous détourner du mal. Au contraire, la sagesse avec laquelle ils se répartissent les diverses régions de leur commun domaine, leurs migrations, la prévoyance du hérisson de mer, et même l'union de la vipère et de la murène nous sont autant d'invitations à la vertu. La puissance du Créateur ne se manifeste pas moins d'ailleurs dans les plus petits poissons que dans les plus gros.

Puissent tous les fidèles rassemblés garder au cœur l'admiration de l'œuvre divine !

VIII. — *Et Dieu dit : Que la terre produise une âme vivante selon* [*chaque*] *espèce : quadrupèdes, reptiles et bêtes sauvages.*

Cette âme vivante que reçoivent les bêtes, n'est pas, comme le voudraient les Manichéens, un don de la terre : l'ordre divin confère à celle-ci la puissance qu'elle ne possédait pas. Et si les animaux terrestres reçoivent une âme vivante, tandis que les poissons ne participent qu'imparfaitement à la vie, la différence n'en est pas moins grande entre l'âme des bêtes et l'âme humaine.

Ici l'auteur s'interrompt : il a oublié de parler des oiseaux. *Que les eaux produisent des reptiles et des*

oiseaux qui volent sur la terre au firmament du ciel.

Les oiseaux sont associés aux poissons, parce qu'ils fendent l'air, comme les poissons fendent les eaux. Que de différences parmi eux ! Les abeilles[1] vivent en commun sous l'autorité d'un chef ; les grues observent d'instinct une exacte discipline ; cigognes et corneilles pratiquent l'hospitalité et donnent l'exemple de l'amour filial ; l'hirondelle nous apprend à ne point nous laisser abattre par la pauvreté ; l'alcyon, à nous confier à la Providence ; la tourterelle proclame l'honneur de la viduité ; l'aigle est injuste envers sa couvée ; quant aux vautours, ils nous prouveraient, s'il en était besoin, qu'il n'est rien d'invraisemblable dans l'enfantement virginal de Marie.

Voilà donc les oiseaux répandus *sur la terre au firmament du ciel :* nous pouvons rendre gloire à Dieu, la nuit, avec les oiseaux nocturnes ; le jour, avec les oiseaux diurnes et les insectes. Mais l'homélie s'est prolongée plus qu'il ne convenait. Peut-être n'était-il pas inutile cependant d'occuper un temps qu'auraient assailli les tentations !

IX. — Pauvre était le festin matinal ; que l'on se garde toutefois de le mépriser ! Car pauvreté n'est pas ignorance : l'orateur connaît les lois de l'interprétation allégorique ; mais il prend les choses comme elles sont dites, et sait que tout n'est pas dans l'Écriture.

1. Les insectes volants sont, ici, assimilés aux oiseaux.

Que la terre produise : la parole divine possède une efficacité perpétuelle ; les séries des êtres se succèdent, et la terre garde toujours le même pouvoir.

Qu'elle produise une âme : l'âme des animaux est pour tous identique[1] ; mais on ne saurait dénombrer leurs particularités, qu'il s'agisse de leur caractère, du soin qu'ils prennent instinctivement de leur conservation, de la connaissance naturelle de ce qui serait pour nous le devoir, de leur fécondité, de la disposition de leurs membres. Tout révèle en eux une merveilleuse adaptation à la fin voulue par le Créateur.

Il reste à traiter le problème le plus difficile, celui de l'homme : « *Faisons l'homme* ». L'existence de la deuxième personne divine est clairement affirmée par le pluriel : *Faisons ;* et l'image unique des personnes divines suffit à condamner l'Anoméisme. Mais le singulier : *Dieu fit l'homme*, nous rappelle à l'unité de la nature divine.

Plus tard, Basile dira[2] en quoi l'homme possède l'image de Dieu, et comment il participe à sa ressemblance ; pour le moment, il va laisser reposer son discours, et il invite l'assistance à se retirer joyeusement.

Ce qui frappe, à la lecture de ces homélies, dont cette analyse ne donne qu'une idée très imparfaite,

1. *Infra,* 82 A.

2. Ceci ne veut pas dire que Saint Basile ait tenu sa promesse, bien que nous soyons porté à le croire (*infra,* 88 C, n.). Nous constatons simplement qu'il annonce cette œuvre comme à venir : εἰρήσεται.

c'est leur caractère encyclopédique, et tout à la fois doctrinal, apologétique et moral. Saint Basile s'attache aux vingt-six premiers versets de la Genèse : il suit le texte pas à pas avec un respect et une minutie qui paraîtront excessifs ; mais le texte lui-même se prête aux développements les plus variés, et il est évident que l'auteur se complaît à recueillir les éléments dont il composera comme la somme, non pas des connaissances de son temps, mais de son propre savoir. Sa préoccupation constante n'en reste pas moins de montrer d'abord la cohérence et la richesse du texte biblique, sa simplicité, le crédit qu'il mérite en face des contradictions des philosophes ; et puis de se servir du texte lui-même et des applications que ce texte lui suggère, pour instruire ses auditeurs, leur inspirer la fierté de leur foi, leur donner l'amour du Créateur, les attacher à leur devoir, illustrer d'exemples pittoresques les obligations de la vie chrétienne : travailler, en un mot, à l'édification de l'Église.

Au premier plan apparaissent la réalité de la création[1], œuvre d'un Dieu personnel qui étend son amour à tout ce qu'il appelle à l'être, l'identité du commandement divin et de la loi de nature[2], la révélation des personnes divines[3], l'action en tous les êtres d'une pensée industrieuse et bonne qui les ordonne à leur fin sans rien laisser d'inachevé ni rien faire d'inutile[4].

1. *Infra*, 8 A.
2. *Infra*, 34 D, 49 C, 67 A, 67 E, 81 A.
3. *Infra*, 18 B, 23 B, 26 C, 51 B, 87 B.
4. *Infra*, 8 A, 47 E, 68 A, 78 C, 84 C, 85 B.

Au service de cet enseignement, Basile met toutes les ressources d'un art qu'il a cultivé à l'école des rhéteurs[1] : si différentes de ton que soient les premières homélies, remplies d'allusions aux systèmes philosophiques, et les dernières dont le sujet se prête mieux aux applications morales, elles présentent toutes — à côté de pages où l'aisance de l'expression n'arrive pas à dissimuler l'effort de la dialectique, ni à faire accepter le fastidieux étalage de connaissances mal assimilées, — des développements d'une éloquence élevée et familière[2], où la vérité se pare volontiers du charme de la poésie[3].

Mais, sous peine de ne prendre de l'*Hexaéméron* qu'une vue superficielle, il nous faut chercher où tend cet effort de pensée.

1. L'étude que M. Courtonne a faite des procédés du style (*Saint Basile et l'Hellénisme*, Paris, 1934, p. 177-240), et celle du P. Levie sur la minutieuse préparation des VII[e] et VIII[e] homélies (*Les sources de la VII[e] et de la VIII[e] homélie de Saint Basile sur l'Hexaéméron* dans le Musée Belge, 1920, p. 123-149) ne permettent pas de croire à une improvisation. — A défaut de ces démonstrations, les remarques que nous faisons ici même (71 E) sur la fameuse distraction de saint Basile, suffiraient, croyons-nous, à dissiper les derniers doutes : le texte qui nous est parvenu n'est pas improvisé.

2. Remarquer, à ce point de vue, l'emploi du singulier qui fait que l'orateur semble prendre à partie tel ou tel de ses auditeurs : voir par exemple 33 E, 34 A.

3. Le P. Humbertclaude note justement que Basile avait été élevé à la campagne dans le charme de la nature : *La doctrine ascétique de saint Basile*, Paris, 1932, p. 119.

II

Comment interpréter l'Hexaéméron ?

Le problème est complexe : il s'agit de savoir si les grandes lignes de l'*Hexaéméron*, telles que nous venons de les tracer, livrent la pensée dernière de saint Basile ; et, suivant la réponse qui sera donnée, quelle est la position de l'orateur tant à l'égard de l'Écriture qu'en face de la sagesse profane.

Or nous pourrions étudier ces différents points en nous servant du seul texte de saint Basile, mais ce serait nous priver des éclaircissements que nous fournit saint Grégoire de Nysse dans l'*Apologie* qu'il a faite de l'œuvre de son frère[1]. C'est elle qu'il s'impose, à notre avis, d'interroger tout d'abord, car l'*Apologie* nous invite à insister sur des indications qui, dans l'*Hexaéméron*, risquaient de passer inaperçues.

Mais qui se flatterait de s'abandonner tout bonnement aux mains d'un guide aussi averti que saint Grégoire de Nysse, éprouverait, à la lecture de l'*Apologie*, une profonde déception : cette œuvre est si différente de l'*Hexaéméron*, son auteur fait preuve d'une si entière originalité[2] que l'on en vient à douter qu'ils soient — l'auteur aussi bien que l'œuvre — capables

1. *P. G.*, **44**, 61 A-124 C. On pourrait aussi consulter le second des Discours Théologiques de saint Grégoire de Nazianze.
2. « Œuvre géniale », dit le P. von Balthasar : *Présence et Pensée*, Paris, 1942, p. 29.

de nous éclairer... Ne nous promettons pas une facile enquête : la lumière, comme il arrive souvent, ne brillera qu'au terme d'une patiente recherche !

L'*Apologie*, que Grégoire écrivait peu après la mort de son frère, nous apprend que beaucoup d'esprits n'étaient pas pleinement satisfaits du commentaire de Basile[1] : les uns y cherchaient vainement « l'ordre nécessaire de la création »[2] ; d'autres n'admettaient pas que la succession du jour et de la nuit eût précédé la création du soleil[3], ou se demandaient si, dans un air où la lumière s'irradiait, le soleil avait pu être de quelque utilité[4].

Ces objections et beaucoup d'autres viennent, dit Grégoire, de ce que l'on ne comprend pas le point de vue auquel Basile s'est placé[5]. « Parlant à tout un peuple, devant une foule assemblée, il tenait forcément un langage adapté à ses auditeurs. Ceux-ci étaient si nombreux que beaucoup, parmi eux, entendaient les discours les plus élevés, mais que d'autres plus nombreux encore n'étaient pas capables d'une recherche bien subtile : hommes du peuple, artisans, des femmes ignorantes de semblables disciplines, tous les jeunes gens et les vieillards[6]...

1. Nouvel indice que la composition de l'*Hexaéméron* pourrait être assez tardive : les objections semblent ne se faire jour qu'après la mort de l'orateur.
2. *Loc. cit.*, 65 C.
3. *Loc. cit.*, 64 C.
4. *Loc. cit.*, 65 C.
5. « J'estime que certains n'ont pas bien compris le but qu'il se proposait en œuvrant l'*Hexaéméron* » : 64 C. Cf. 65 A.
6. *Loc. cit.*, 65 A.

En sorte que si l'on juge ces paroles d'après le but qu'il se proposait, rien ne manque à ce qu'il a dit. Car il ne se laissait pas facilement entraîner dans la lutte contre les objections que soulevaient les questions [qu'il traitait], mais il s'adonnait tout entier à la simple explication des paroles, en sorte de répondre à la simplicité de ses auditeurs, et d'élever tout à la fois son exégèse avec l'élite de l'assemblée, en montrant simultanément à celle-ci les divers enseignements de la sagesse profane »[1].

Au reste, Grégoire prétend seulement continuer l'œuvre de son frère. A l'entendre, l'*Hexaéméron* ne le cède qu'à l'Écriture Sainte[2] ; jamais il n'accepterait l'idée d'une entreprise qui allât à l'encontre des intentions de Basile[3] ; il a seulement, comme on ferait une greffe, inséré sa réflexion personnelle dans la sagesse du maître, désireux d'être la tige entée aussi profond qu'il fût possible dans les pensées de celui-ci[4]. Que s'il en vient, suivant une pente différente, à proposer d'autres explications, il atteste qu'il n'enseigne rien qui s'oppose à la doctrine de Basile[5]. Et il termine son exposé en protestant une dernière fois qu'il n'a rien fait que n'eût désiré son frère[6].

Pourtant, si impressionné que l'on soit par ces déclarations, on relève dans l'*Apologie* des change-

1. *Loc. cit.*, 65 B.
2. *Loc. cit.*, 61 A.
3. *Loc. cit.*, 64 B.
4. *Loc. cit.*, 64 C.
5. *Loc. cit.*, 68 C.
6. *Loc. cit.*, 123 A.

ments si notables que force est bien de se demander si toutes les divergences tiennent à la diversité des points de vue.

Basile s'était contenté de commenter chaque phrase du texte sacré sans chercher à faire entrer ses diverses explications dans un système rationnel : Grégoire s'efforce au contraire de proposer un enchaînement logique où tout s'explique à partir du vouloir divin, par le développement d'une pensée cohérente. Pour lui, Moïse « parle en histoires, en images[1] ; il décrit d'une manière extérieure, ce qui était intérieur : les λόγοι de Dieu ». Il faut donc, à travers le récit pris dans son acception propre, scruter la signification profonde (τῶν ῥητῶν ἐξετάσαι διάνοιαν)[2] : ce qui revient à chercher « une intelligence du texte » qui ne soit « ni seulement littérale, ni uniquement allégorique », mais qui sauve la lettre, et en dégage le sens philosophique (φυσικὴ θεωρία)[3].

Grégoire insiste donc sur ce fait que l'œuvre divine est tout entière comprise dans l'acte intemporel de la création. Loin de procéder par étapes, comme s'il avait besoin de s'y reprendre à plusieurs fois pour amener le monde à sa perfection, le vouloir divin est, au sein des êtres, un principe toujours agissant qui commande leur apparition et leurs transformations successives[4].

1. Grégoire de Nysse, *adv. Eunom.*, 12, *P. G.*, **45**, 996 D ; 1064 D. Cette analyse s'inspire de celle de P. von Balthasar, *Présence et Pensée*, 29-30.
2. *In Hex.*, 68 D.
3. *Loc. cit.*, 124 B.
4. *Loc. cit.*, 72 B-C, 113 B, 121 D ; tandis que, chez Basile, l'action

L'auteur de l'*Apologie* en vient à ébaucher une vaste « théorie des êtres »[1], où l'on voit, par exemple, la lumière cachée dans les particules de la matière[2] ou simplement incluse en sa potentialité, s'élancer pour obéir à la loi de sa nature jusqu'à la limite du monde sensible, en laissant dans l'ombre ce que lui dérobe l'opacité des autres éléments[3] ; puis, parce que le monde sensible est sans mélange possible avec la créature noétique[4], s'incurver et, tournant en cercle au rythme des jours et des nuits, délimiter le firmament. Grégoire en conclut, non par une interprétation allégorique, mais en vertu du sens littéral[5], que les eaux supérieures sont les esprits célestes : ce qui est diamétralement opposé à l'enseignement de Basile[6]. Étrange manière d'expliquer une œuvre à laquelle on se défend de porter atteinte !

Pourtant il ne se peut pas non plus que soient feintes les protestations que nous avons rapportées ! Si, chez Grégoire, le souci de synthèse et d'explication rationnelle révèle le philosophe, si Basile — peut-être également informé des systèmes philosophiques,

créatrice donne l'impression de procéder par bonds successifs et quasi instantanés. BASILE, *Hex.*, V ; *infra*, 44 C-44 E.

1. *Loc. cit.*, 89 C.
2. GRÉGOIRE DE NYSSE, *in Hex.*, 72 D.
3. *Loc. cit.*, 76 C.
4. *Loc. cit.*, 76 D.
5. « En sorte, dit-il, que la lettre fût sauvegardée », *loc. cit.*, 124 B : sens littéral, parce qu'il ressort directement des mots employés, bien que ces mots ne soient pas pris dans leur sens propre (puisque l'eau n'est pas de l'eau), mais dans un sens figuré ; et parce que ce sens est celui que l'auteur voulait exprimer.
6. Comparer GRÉGOIRE DE NYSSE, *in Hex.*, 84 C-D ; et BASILE, *infra*, 31 B.

mais avant tout préoccupé des données même de la Révélation — ne dépasse guère le stade de l'analyse exégétique, il n'en reste pas moins vrai que leurs deux commentaires se rejoignent dans leurs lignes essentielles, pour ce qui a trait au sens de l'Écriture et au crédit que mérite la sagesse profane. Conceptions et principes sont les mêmes, plus appuyés seulement et plus discernables dans l'*Apologie* que dans l'*Hexaéméron*.

L'exégèse de saint Basile dans l'Hexaéméron n'est pas très différente de celle de son frère

Que Grégoire de Nysse, en commentant les premiers versets de la Genèse, ait cherché une voie médiane entre le sens littéral et l'allégorie, c'est ce qui ressort d'une analyse objective[1] ; mais on peut douter que lui-même eût souscrit à cette affirmation, car nous le voyons réprouver l'allégorie, pour s'attacher délibérément à la lettre de l'Écriture[2] : il n'écarte une interprétation qu'il faudrait appeler matérielle que là où le sens métaphorique lui semble proprement le sens littéral[3], et parce que, sans doute, le langage humain s'avère incapable d'exprimer la réalité spirituelle[4].

1. Voir : page précédente.
2. *In Hex.*, 121 D : « Nous n'avons, dit-il, rien transposé du sens littéral en interprétation allégorique » : μήτε τι τῆς γραφικῆς λέξεως εἰς τροπικὴν ἀλληγορίαν μεταποιήσαντες.
3. *In Hex.*, 84 B ; cf. *supra*, p. 24, n. 6.
4. Cf. *In Hex.*, 72 A-C.

Or, la position de saint Basile n'est pas différente. On sait avec quelle vigueur il réagit contre l'interprétation allégorique[1] : pour lui, les eaux supracélestes sont de l'eau ; et *l'homme à l'image* ne saurait représenter autre chose que la personne humaine dans sa réalité concrète[2] : « Quand, dit-il, j'entends parler d'herbe, je pense à de l'herbe : ainsi fais-je de plante, poisson, bête sauvage, animal domestique. Je prends toutes choses comme elles sont dites, car je ne rougis pas de l'Évangile »[3]. Il est vrai que cet extrême souci de la lettre, prise au sens strict et respectée jusqu'en ses moindres détails, entraîne Basile à des assertions erronées, voire puériles : quand il dit, par exemple, que le firmament est différent du ciel, que les mers communiquent toutes entre elles, ou que l'Écriture parle à dessein, non du premier jour, mais de ce qui fut un jour[4]. Mais il n'en éprouve pas moins le besoin d'assouplir parfois la rigueur de ses principes. De ses propres remarques, il ressort qu'il entrevoit, dans l'Écriture, un double facteur d'indétermination : l'un tient à la difficulté de savoir ce que l'auteur a voulu dire, ou même ce qu'il a dit ; l'autre, vient de l'impossibilité où l'auteur s'est trouvé de traduire en langage humain une réalité ineffable.

1. *Infra*, 15 C ; 17 A-B ; 31 B ; 80 B-C.
2. Cf. mon article : *Saint Basile a-t-il donné une suite aux homélies de l'Hexaéméron*, dans les *Recherches de Science religieuse*, juin-septembre 1946, p. 349-350.
3. *Hex.*, IX, 1 : *infra*, 80 C.
4. *Infra*, 23 E ; 36 D ; 20 D-22 A.

C'est qu'il n'est pas sans difficulté de déceler la pensée d'un auteur. Un mot peut être susceptible d'acceptions diverses. Quel est, par exemple, l'*esprit de Dieu* qui était porté sur les eaux ? Il se peut que ce soit le souffle de l'air : nous comprendrons alors que l'écrivain sacré évoque à notre intention les éléments du monde. Mais pourquoi *l'esprit de Dieu* ne serait-il pas l'Esprit Saint ? « Si tu adoptes cette opinion, tu y trouveras grand profit »[1]... Et que dire quand le texte lui-même est incertain ? Basile lit chez les Septante que l'esprit *était porté sur les eaux*. Ne serait-ce pas une traduction fautive ? D'autres, en effet, ont lu : *il réchauffait, il rendait vivante* la substance des eaux[2]. Au lieu des mots : *Au commencement Dieu créa*, Basile connaît d'autres interprétations : « *Dieu fit tout ensemble*, c'est-à-dire : *à la fois*, *en peu de temps* »[3]. Enfin à défaut de variantes ou de témoignages extérieurs au texte, la simple lecture d'un verset, le besoin de logique et de clarté, si vivement ressenti par un esprit pétri d'hellénisme, suggère à Basile des corrections possibles. L'ordre des mots *σπεῖρον σπερμά* le choque[4]. A quoi *σπεῖρον* peut-il se rapporter sinon à *σπερμά* ? Le sens et la grammaire

1. *Infra*, 18 B. Basile se refuse toutefois à voir dans le givre, la rosée, autre chose que des réalités matérielles. Si l'Écriture les invite à louer Dieu, c'est par une sorte de métaphore. A ce propos, Basile use d'une expression qu'il faut noter chez cet adversaire du sens allégorique : L'expression, dit-il, est claire pour des gens avisés qui sauront la comprendre *par une vue de l'esprit :* τεθεωρημένως, *modo spiritali*, traduit Garnier, 31 E.
2. *Infra*, 18 C-D.
3. *Infra*, 7 B.
4. *Infra*, 40 E-41 A.

réclament une construction plus cohérente ; aussi Basile propose-t-il d'intervertir les mots : « De cette manière la suite normale du texte pourra être rétablie..., et l'ordre nécessaire de l'économie naturelle sera sauvé... ». De telles audaces, chez Basile, sont toutefois exceptionnelles. Tandis que son frère donnera au sens métaphorique une extension presque illimitée, Basile n'en use qu'avec une extrême circonspection : prudemment attaché à la lettre, il n'a fait qu'entrevoir ce que l'étude des variantes et la connaissance des langues orientales devaient seules manifester. Du moins l'a-t-il entrevu... Comment un Grec n'eût-il trouvé le moyen d'échapper aux conséquences de principes trop étroits ?

Grégoire, il est vrai, ne s'en tient pas là. Pour lui, la création est la production instantanée de la puissance active qui jaillit tout entière à partir du vouloir divin : pure potentialité pour l'ensemble des êtres, mais déjà travaillée par une force séminale, σπερματικὴ δύναμις[1], capable par elle-même, et sans une nouvelle intervention divine, de développer dans le temps toutes les virtualités du monde et d'amener les différents êtres à l'existence[2]. Mais ne voyons-nous pas aussi Basile protester, à maintes reprises, contre une interprétation qui prêterait à Dieu des comportements humains[3] ? Parce qu'il s'adresse à un auditoire en partie populaire, il parlera, comme Moïse, pour traduire l'ineffable réalité, des interventions successives de Dieu ; mais, de loin en loin, il s'élève contre les idées grossières que l'on se fait de Dieu, et rappelle la mystérieuse efficacité du vouloir créateur. Non, Dieu n'a pas de corps : sa voix n'a rien de matériel ; la parole divine est la vertu cachée qui produit chacun des êtres et qui opère en eux[1]. Non, le temps n'a pas de prise sur Dieu[2] ; et le récit de la création ne peut donc représenter que le déroulement dans le temps de l'action intemporelle du Créateur[3].

« Car cette parole d'alors, ce premier commandement, devint comme une loi de la nature, et demeura dans la terre, pour lui donner, à l'avenir, le pouvoir d'engendrer et de fructifier[4]. »

1. *In Hex.*, 77 D.
2. H. von Balthasar, *loc. cit.*, 30 ; cf. *in Hex.*, 76 C, 113 B.
3. *Hex.*, II, 7 : 10 C ; *Hex.*, III, 2 : 23 C. On sait combien l'apophatisme est cher aux Orientaux : cf. Lossky (V), *La théologie mystique de l'Église d'Orient*, p. 21 et sq., surtout 36-40.

1. *Infra*, 81 C ; cf. 49 C ; 63 C ; 70 C.
2. *Hex.*, I, 6 : 7 B.
3. Dom Garnier a traité cette question dans sa préface (§ II) ; An res uno momento creatae sunt ? de Sinner, I, XI ; *P. G.*, 29, CLXXXV. Il nous semble toutefois qu'en disant : nihil in re dubia asseveranter dictum voluit, il force le sens de l'adverbe τάχα : Ἢ τάχα διὰ τὸ ἀκαριαῖον καὶ ἄχρονον, 6 E. L'adverbe modifie l'ensemble de la proposition : « Peut-être est-ce en raison de l'instant ténu et intemporel de la création qu'il a été dit : *Au commencement* ». Mais Basile ne doute pas que l'action divine ne soit en dehors des catégories du temps et de l'espace : car il est ridicule d'imaginer un commencement du commencement ; et c'est pour nous apprendre qu'à l'instant intemporel du vouloir divin, le monde exista, qu'il a été dit... 7 B. Cf. Lossky, *op. cit.*, p. 97 et 101.

Saint Augustin partait du même principe. Cf. J. de Blic, *Le processus de la création d'après saint Augustin*, dans *Mélanges Cavallera*, Toulouse, 1948, p. 180-181.

4. *Hex.*, V, 1 : 40 B. Cf. 70 B.

« *Que la terre germe...* Ce simple commandement devenait (du même coup) une puissante loi de nature, une raison industrieuse qui, d'un mouvement plus rapide que celui de notre pensée, menait à leur achèvement les mille particularités des plantes[1]. » « *Que la terre produise une âme vivante !* Comme une boule que l'on pousse et qui rencontre une déclivité, se laisse par l'effet de sa propre structure et de la disposition du sol, entraîner sur la pente..., ainsi la nature des êtres, mue par un seul commandement, s'avance d'une marche égale à travers la création sujette à la naissance et à la mort, et sauvegarde la suite des espèces, grâce à la ressemblance [des individus], jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son terme »[2].

Aux yeux de Basile, comme plus tard à ceux de Grégoire, la volonté divine est dans le monde comme la raison séminale qui produit à son heure l'effet qui lui est propre[3]. Mais tandis que Grégoire montre la

1. *Hex.*, V, 10 : 49 C.
2. *Hex.*, IX, 2 : 81 B.
3. Il serait faux d'introduire purement et simplement dans la pensée de Basile la notion stoïcienne de raison séminale : nous voyons, en effet, l'auteur de l'*Hexaéméron* s'élever contre l'idée stoïcienne que l'univers, grâce aux *raisons séminales*, pourrait un jour renaître de ses cendres (31 A) ; et la puissance séminale des plantes (δύναμιν σπερματικήν, 41 B ; cf. 45 B) n'a rien à voir avec la théorie stoïcienne. Pourtant la manière dont Basile parle de la fécondité des eaux (62 E), de celle de la terre (81 C), implique une conception analogue, en ce sens du moins que la pensée ou volonté divine — cette notion efficace que Dieu a de chaque chose — est comme la semence qui produira son fruit au temps marqué (*cf.* LOSSKY, *op. cit.*, p. 101-102). Aussi, dans l'évolution de cette idée qui, chez Plotin, perd son caractère fataliste (*Ennéades*, III, I, 7-III, 2, 1 ; notes de É. Bréhier, t. III, p. 14, 24), et qui, chez saint Augustin, se serait intégrée dans une conception chrétienne de la Providence créatrice (E. GILSON : *Intro-*

création si bien explicitée dans ce premier instant que, sans se départir jamais de sa dépendance initiale et essentielle à l'égard du Créateur, elle suit désormais son propre mouvement[1], nous invitant à chercher l'explication rationnelle de tout le développement des êtres, Basile ne semble pas répugner[2] à concevoir une action divine intemporelle en son principe, multiple et temporelle en ses applications, de telle sorte que l'on n'ait pas à justifier l'enchaînement logique des événements, mais que l'on puisse recourir à la toute-puissance divine pour expliquer chaque rebondissement nouveau et inattendu dans l'organisation et l'évolution du monde[3].

duction à l'étude de saint Augustin, 269, n. 5. Cf. J. DE BLIC, *art. cité*, p. 185-189), convient-il de tenir compte de l'apport de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse (*in Hex.*, 77 D).

Si l'évêque d'Hippone présente cette théorie « comme une doctrine couramment admise » (R. CAPDET, *Les raisons causales d'après saint Augustin*, dans Bulletin de littérature ecclésiastique, nº 4, 1949, p. 209), c'est apparemment qu'il a sous les yeux l'Hexaéméron de Basile dans la traduction d'Eustathe. Cf. *infra*, p. 70.

1. Cf. H. VON BALTHASAR, *op. cit.*, 31 ; GRÉGOIRE DE NYSSE, *in Ps.*, VI : *P. G.*, **44**, 610 B-C.
2. Ce pourrait être encore — mais rien ne le prouve — simple condescendance à l'égard des éléments populaires de son auditoire.
3. Cf. *Hex.*, V, 5 : 44 C-D. — L'unité de la pensée basilienne n'est pas philosophique ; car, de ce point de vue, ses spéculations ne présentent pas l'homogénéité d'une synthèse ; cette unité est théologique. Et la remarque du R. P. Laplace est peut-être plus vraie de Basile que de Grégoire : si l'on voit de l'incohérence dans cette pensée, c'est que l'on en cherche l'unité « dans un système philosophique où elle n'est pas, au lieu de la demander à la foi et à l'Écriture où elle est réellement ». GRÉGOIRE DE NYSSE, *La création de l'homme*, *Sources chrétiennes*, nº 6, p. 25. Cependant Basile mettait la recherche rationnelle sur la voie de nouveaux progrès lorsqu'il déclarait que « les plus grandes œuvres ne causent pas moins d'étonnement du jour où l'on a découvert le mode dont s'opère telle de ces merveilles », *infra*, 10 D.

Peut-être ces remarques suffiront-elles à montrer qu'il y a dans l'*Hexaéméron* une profondeur qui n'apparaît pas à la première lecture. Respect du sens littéral, application possible de ce sens aux réalités spirituelles, et, avant tout, rappel du mystère divin qui transcende infiniment nos modes d'expression, tels sont les principes communs à Basile et à Grégoire, qui les mettaient tous les deux sur la voie d'une exégèse aussi souple qu'elle promettait d'être sûre.

En fait leurs appréciations se sont trouvées faussées par l'idée qu'ils se faisaient des incertitudes de la sagesse profane.

Attitude de saint Basile à l'égard de la sagesse profane

A mesure que la science fait la conquête de son domaine, ou du moins des méthodes qui lui permettront d'accéder à la vérité, il est moins difficile de voir que la Révélation doit se maintenir dans des limites qui lui sont propres. Science et foi présentent, chacune, leurs lettres de créance ; et bien que leur accord nous échappe sur nombre de points, on arrive à reconnaître les zones à partir desquelles l'une et l'autre se rencontreront pour se fondre dans l'unique vérité. « L'Esprit Saint, dira Léon XIII citant saint Augustin, n'a pas voulu nous révéler la nature intime du monde visible dont la connaissance ne sert de rien pour le salut »[1].

1. Encyclique *Providentissimus Deus*, *Acta Leonis XIII*, Rome, 1894, vol. XIII, p. 355 ; saint AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.*, II, 9, 20. Sur le contenu des Écritures, Basile professe, non que l'Esprit

Mais la science que connaissent Basile, et Grégoire de Nysse chez qui le fait est plus apparent, est tellement incertaine en quelques-uns de ses domaines, que les conditions d'un accord entre dogme et raison ne peuvent manquer de s'en ressentir[1].

Plusieurs fois, dans son travail de synthèse qui veut être rationnel, Grégoire se heurte à des questions qui appelleraient une recherche scientifique : « Les vapeurs en suspension dans l'atmosphère disparaissent-elles complètement ? ». Comment s'opère la transformation des éléments ?[2]... Or, en chacune de ces rencontres, il élude le problème comme par un aveu d'impuissance : « Il convient de ne pas se fatiguer à suivre de tous côtés les traces de la vérité »[3] ; « Mieux vaut déduire d'un principe nécessaire la suite de notre démonstration »[4] ; « C'est par la voie des vraisemblances que la spéculation nous guide vers le vrai »[5]. En fait, c'est à la vraisemblance qu'il fait ordinairement appel[6] : ce qui importe pour lui, c'est moins

Saint n'a pas voulu nous révéler la nature intime du monde visible..., mais qu'il nous donne des indications précises à ce sujet, gardant seulement le silence « sur les points qui ne nous intéressent pas, parce qu'ils sont inutiles... à l'édification et au salut des âmes », *infra*, 80 E.

1. Saint Augustin, sans doute parce qu'il venait du dehors, et qu'il avait connu, avant la foi, d'autres modes de certitude, se fera de la science une idée plus nette : « scientiam non esse, nisi cum res aliqua firma ratione percepta et cognita est », *De quantitate animae*, XXVI, 49 : *P. L.*, **32**, 1063. Cf. GILSON, *op. cit.*, p. 150-151.

2. *In Hex.*, 97 A-100 B.

3. *In Hex.*, 97 A.

4. *In Hex.*, 108 D.

5. *In Hex.*, 100 B.

6. *In Hex.*, 89 C : « Si notre explication est vraisemblable » ; 93 C : « On ne s'écartera pas de la vraisemblance... ».

d'accéder à une certitude qui se dérobe, que de démontrer la possibilité d'une construction logique[1]. Que faire de mieux ? « Nous constatons des phénomènes ; quant à justifier rationnellement les œuvres de la nature, nous en sommes incapables »[2].

Cette même défiance à l'égard de la recherche proprement scientifique transparaît à maintes reprises dans l'*Hexaéméron*. Quand Basile parle des maîtres du dehors, c'est pour opposer à la certitude de la vérité révélée, les luttes qui se livrent autour de la vraisemblance, véritable objet de la science. S'agit-il d'étudier le ciel ? « Tels l'ont dit composé de quatre éléments... Mais d'autres ont rejeté cette opinion comme invraisemblable : ὡς ἀπίθανον, et improvisé une cinquième essence... Or voici qu'un autre maître en l'art de faire naître la vraisemblance : κατὰ πιθανολογίαν, s'élève contre eux à son tour... »[3]. A quoi bon s'épuiser à résoudre des problèmes insolubles ? « Je ne te conseille pas de chercher sur quoi repose la terre. Car là encore, ta pensée sera saisie de vertige, le raisonnement ne devant aboutir à aucune certitude »[4]. Seul, tandis que les systèmes humains violentent la vraisemblance pour l'introduire dans leurs raisonnements fantaisistes (κατηναγκασμένον τὸ πιθανὸν τοῖς λόγοις ἐπάγουσιν), le message divin nous présente

1. *In Hex.*, 108 C : « Que nul ne nous accuse de bavardage, si nous cherchons par quelles voies s'avérerait possible la suite (logique) de notre exposé ».
2. *In Hex.*, 109 C-D.
3. *Hex.*, I, 11 : *infra*, 10 D.
4. *Hex.*, I, 8 : *infra*, 9 A-B.

la vérité nue de tout artifice (ἐνταῦθα δὲ γυμνὴ τεχνασμάτων ἡ ἀλήθεια πρόκειται)[1].

Toutes sortes de raisons pouvaient incliner Basile à prendre cette attitude. Une première est qu'elle était traditionnelle. Dans son troisième Livre à Autolycus, saint Théophile d'Antioche oppose aux enseignements divins les incertitudes de la connaissance rationnelle qui, de l'aveu de Platon, fait largement place à l'hypothèse[2] : « Mieux vaut aller à l'école des préceptes divins, comme Platon lui-même l'a reconnu [en disant] : il n'est pas possible d'acquérir une connaissance exacte, à moins que Dieu ne nous l'enseigne par le moyen de la loi »[3]. Ce faisant, Théophile manifestait simplement pour la folle sagesse du monde « un mépris qui était de règle depuis saint Paul »[4].

Mais l'existence d'une tradition ne suffirait pas, croyons-nous, à expliquer l'attitude de saint Basile, qui manifeste d'ordinaire plus d'indépendance. En fait, cette tradition a pu être renforcée chez lui par

1. *Hex.*, III, 8 : *infra*, 30 E ; cf. 22 B ; 55 E.
2. M. Bardy observe à ce propos que l'interprétation de Théophile sollicite beaucoup le texte de Platon (*Leg.*, III, 683 b). Mais ce qui importe ici, c'est de constater le fait : Théophile s'autorise de Platon pour dénoncer le caractère hypothétique de la certitude rationnelle. Cf. *Lib. III ad Autolyc.* 16, 17 ; *Sources chrétiennes*, n° 20, p. 236-8 et p. 239, n. 1.
3. Ce serait une citation du *Ménon*, 100 : « Et maintenant, si nous-mêmes, en tout ce propos, avons recherché et discouru comme il faut, nous n'en tenons la capacité ni de la nature ni de l'étude : une chance divine en fait don, en dehors de toute considération intellectuelle, à ceux qui la reçoivent », ou peut-être du Timée, cf. *infra*, p. 59.
4. A. Puech, *loc. cit.*, III, 255.

l'influence directe de Platon[1], et par l'atmosphère intellectuelle du IVe siècle. Nous montrerons, en étudiant le problème des sources, à quel point l'idée que se fait de la science l'auteur de l'*Hexaéméron*, semble un legs du *Timée*. Essayons, pour l'instant, de préciser l'influence du milieu.

Le développement de l'instruction, aux premiers siècles de notre ère, fait contraste avec la décadence de la culture. Rome, Athènes ont leurs écoles d'État ; dans cette dernière ville, les quatre grands systèmes de Platon, d'Aristote, du Portique et d'Épicure ont été, chacun, pourvus d'une chaire ; c'est l'âge d'or des sommes où se fixe l'état de la science pour une longue suite de générations. Mais, en ce temps qui voit se multiplier lexiques et manuels, on signale peu d'œuvres de premier plan. Faute d'une meilleure observation du donné concret, et spécialement faute d'expérimentation pour servir de frein à l'exercice intempérant de la raison, le rationalisme grec s'avouait impuissant à dirimer les vaines discussions où il se perdait. Il cédait la place à une disposition anti-intellectualiste faite de défiance à l'égard de la raison, de confiance en des moyens de connaissance étrangers à celle-ci[2].

1. Peut-être aussi de la Nouvelle Académie. Sur le critère du vraisemblable chez Carnéade, voir E. Bréhier, *Histoire de la Philosophie*, I, 387 ; Dom David Amand, *Fatalisme et Liberté dans l'Antiquité grecque*, Louvain, 1945, p. 44-45.

2. Festugière (A.-J.), *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris, 1944, introduction, p. 1-18, à qui nous empruntons, en partie, ces dernières lignes ; Croiset (A. et M.), *Histoire de la Littérature grecque*, t. V, p. 892 ; sur les écoles, voir Marrou (H. I.), *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, p. 398 et suiv.

Ces derniers traits sont évidemment trop appuyés pour qu'on puisse les appliquer sans réserves à Basile et à Grégoire : ne présentons pas les docteurs cappadociens comme des esprits en mal d'irrationnel !

Si le premier reproduit, sur les contradictions des philosophes, des lieux communs « que les apologistes du IIe et du IIIe siècles avaient empruntés aux sceptiques »[1], il n'en a pas moins gardé de son éducation — une éducation qui visait à faire des rhéteurs plus que des savants[2], — l'estime et l'amour de la dialectique : c'est au nom de la raison qu'il prétend condamner la philosophie, ou, du moins, ce qu'il croit en connaître ; et sa sévérité se justifie par des arguments qui sont comme les linéaments d'une théodicée rationnelle.

Suivons le dans ses raisonnements.

Pour expliquer l'existence du ciel, « les sages de la Grèce se sont donné bien du tourment » : les uns recourent aux principes que sont les éléments ; d'autres « imaginent atomes et corps indivisibles ». En vérité, s'écrie Basile, c'est une toile d'araignée

1. A. Puech, *loc. cit.*, III, p. 255.

2. Grégoire de Nazianze nous apprend que son ami s'était adonné à la rhétorique, à la grammaire, à la philosophie (pratique, spéculative et dialectique). « Quant à l'astronomie, à la géométrie, aux rapports des nombres, il en prit assez pour éviter l'attaque de ceux qui y sont habiles, et il en rejeta l'excès, comme inutile à ceux qui veulent être pieux ». *Hom.*, XLIII, c. 23, 4-5 ; *P. G.*, **36**, 528, A. B., éd. Boulenger, p. 108. Grégoire ajoute que Basile connut la médecine pour l'usage qu'il en fit ; mais « qu'en partant de là, il en vint à posséder cet art, et encore la médecine qui traite non de ce qui se voit et gît par terre, mais de tout ce qui est doctrine et philosophie » : ce qui paraît souligner la carence de sa formation scientifique.

que tissent les auteurs de ces écrits. Et pourquoi ? Parce qu'ils « donnent au ciel et à la terre des fondements aussi fragiles et inconsistants » ; ils ne savent pas dire : « Au commencement, Dieu fit... »[1]. Le monisme matérialiste est donc rejeté, non seulement parce qu'il se heurte à l'affirmation des Livres saints, mais parce qu'il est impossible de reconnaître dans la matière un principe qui soit apte à rendre compte de l'existence du monde.

Le dualisme qui nie l'absolue transcendance de Dieu en rendant la matière indépendante de Lui, se heurte à une autre contradiction. Vaines sont les recherches de la géométrie, de la physique, de l'astronomie quand elles prétendent trouver dans le monde visible une réalité co-éternelle au Dieu créateur. Non seulement elles s'opposent alors à la vérité révélée, mais elles oublient que « ce dont les éléments sont sujets à se corrompre et à changer, doit nécessairement subir, dans l'ensemble, les vicissitudes qui affectent les parties »[2]. Quelle que soit la valeur de l'argument allégué, c'est au nom d'un principe rationnel que Basile entend proclamer l'antinomie de l'être changeant et de l'éternel, du contingent et de l'absolu.

Mais ce dernier argument n'est-il pas susceptible de se retourner contre l'indépendance de l'action créatrice ? On connaît en effet la matière ; ses lois se laissent déterminer : ne fournissent-elles pas des

1. *Hex.*, I, 2 : *infra*, 3 A.
2. *Hex.*, I, 3 : *infra*, 4 C.

« raisons nécessaires » de limiter la puissance divine en excluant la possibilité d'un second ciel ? Sans doute, le texte est là qu'il convient encore une fois d'interroger. Mais que sont ces prétendues nécessités, « pour qui se reporte à l'infinie puissance de Dieu » ? « Le mot d'impossible semble alors ridicule » : autant vaudrait objecter que d'une même source ne peuvent se dégager plusieurs bulles[1] !

La raison à laquelle Basile vient une fois de plus de faire appel, ne condamne pas moins — à ses yeux — l'attitude d'esprit qui est à la source de la plupart de ces recherches. Car « ces gens, dit-il, ne jettent un regard aussi pénétrant sur de vains objets que pour s'aveugler volontairement sur la connaissance de la vérité... De toutes les ressources de l'habileté, une seule leur échappe : celle qui leur ferait découvrir Dieu, le créateur de l'univers, et leur permettrait d'avoir, de l'achèvement du monde, une idée conforme à la doctrine du jugement »[2]. Ce serait sagesse, au contraire, de respecter la hiérarchie des valeurs, et de maintenir quelque proportion entre les différentes démarches de l'esprit.

Ainsi la critique de Basile, même lorsqu'elle se fait au nom de la foi, ne se présente pas comme une fin de non recevoir : elle se fonde sur des argument

1. *Hex.*, III, 3 : *infra*, 24 B. Basile écarte ailleurs, sans donner d'argument précis, la doctrine stoïcienne de la palingénésie (*Hex.*, III, 8 : *infra*, 31 A) : simple hypothèse dont la preuve était à faire.
2. *Hex.*, I, 4 : *infra*, 4D-5B ; cf. *Hex.*, VIII, 7 : *infra*, 77 D.

dialectiques par lesquels la raison s'emploie à défendre le dogme.

Mais l'auteur ne se limite pas à une tâche d'exégète. S'il se propose d'offrir à ses auditeurs « une contemplation de l'univers qui ait son principe, non dans la sagesse d'ici-bas, mais dans les enseignements de Dieu »[1], il ne se fait pas faute de puiser à pleines mains dans les manuels de la science contemporaine. La Bible en effet n'est pas un traité de cosmologie ; elle garde le silence sur nombre de points qui n'eussent pas servi à notre édification[2] ; mais elle n'en éveille pas moins une curiosité légitime[3]. Or les renseignements recueillis de toutes parts sont divers et parfois contradictoires. Comment discerner le vrai du faux ?

La manière dont procède saint Basile va nous permettre de reconnaître le crédit qu'il accorde, et les limites qu'il assigne à la connaissance rationnelle.

C'est à tort qu'il attribue à presque tous les philosophes la croyance à l'harmonie des sphères. Mais de quelle manière combat-il cette étrange hypothèse ? Non seulement en dénonçant le sophisme par lequel on voudrait le rendre vraisemblable, mais en arguant du témoignage des sens : « Quand on réclame de ceux qui tiennent ce langage, la garantie

1. *Hex.*, VI, 1 : *infra*, 50 A ; cf. *Hex.*, I, 1 : *infra*, I, A.
2. *Hex.*, I, 8 : *infra*, 8 D ; II, 1 : *infra*, 12 C ; IX, I : *infra*, 80 E.
3. Légitime, tant que l'esprit ne sort pas du domaine qui lui est concédé, ou dont la révélation lui a ouvert l'accès. C'est en ce sens que nous entendons la réserve faite par saint Basile (*infra*, 26 C) : « instruits que nous sommes... à ne pas laisser notre esprit divaguer au delà des connaissances qui nous sont concédées ».

du témoignage des sens (τὴν διὰ τῆς αἰσθήσεως πίστιν)..., (ils disent) que l'habitude originelle de percevoir ce bruit dès notre naissance nous y aurait si bien accoutumés, qu'à force de l'entendre, nous en aurions perdu le sentiment : comme ceux qui, dans les forges, ont continuellement les oreilles frappées du même bruit. Réfuter les sophismes de ce genre et ces raisonnements de mauvais aloi que tout le monde, au simple énoncé, reconnaît clairement pour ce qu'ils sont, n'est pas le fait d'un homme qui sache ménager son temps, ni qui fasse confiance à l'intelligence de ses auditeurs »[1]. Le témoignage des sens : voilà donc, pour Basile, un premier élément de certitude rationnelle.

Un autre élément de certitude sera l'évidence qui naît par voie de déduction de l'interprétation du sensible. Du fait que le soleil n'apparaît d'ordinaire ni rouge ni jaune, mais de couleur blanche, on en conclut qu'il n'est pas igné de sa nature, et qu'il ne saurait par conséquent consumer l'humidité de la terre. Mais c'est aller contre l'évidence (πρὸς τὴν ἐνάργειαν ἀντιβαίνουσιν). Car nous voyons bien que l'humidité se consume sous l'action de la chaleur solaire. Il faut donc que le soleil possède quelque chaleur naturelle ou d'emprunt[2].

1. *Hex.*, III, 3 : *infra*, 24 D.
2. *Hex.*, III, 7 : *infra*, 29 C. Il faut noter à ce propos le conseil donné par Basile (61 D) : « Garde-toi de mesurer la grandeur de la lune à ce que tu en vois, mais [fais confiance] à ta raison, *beaucoup plus pénétrante que les yeux pour découvrir la vérité* ».

Enfin il arrive à Basile de réfuter une théorie par la contradiction interne qu'il croit y relever. La question du discernement des eaux l'entraîne dans une discussion subtile. Il semble imaginer que ce discernement se fait en deux stades : à la surface de la mer, par l'évaporation ; dans les lieux élevés de l'atmosphère, où les particules les plus légères de l'eau s'élèvent vers les régions supérieures pour les tempérer, tandis que les plus épaisses sont précipitées vers le bas[1]. Or voici l'inconséquence : on veut bien reconnaître que « les fleuves ne font pas déborder la mer grâce au soleil qui en consume l'excès », et que la mer « reste salée parce que la chaleur absorbe les parties légères et potables ». Mais, c'est pour « changer ensuite de langage » (πάλιν μεταβαλλόμενοι), et dire que « l'humidité ne diminue en rien par l'effet du soleil ». « Que ces gens, s'écrie l'orateur, voient donc s'ils n'entrent pas en contradiction avec eux-mêmes : Σκοπείτωσαν δὲ εἰ μὴ αὐτοὶ ἑαυτοῖς περιπίπτουσιν[2] ».

Données immédiates des sens, évidence portant sur l'interprétation la plus simple des données sensibles, cohérence interne du raisonnement : voilà, pour Basile, des moyens d'accès légitimes à la certitude rationnelle. Hors de là, l'esprit doit bientôt avouer son impuissance ; et s'il s'aventure inconsidérément dans le domaine du vraisemblable où se

1. *Infra*, 30 A, n.
2. *Hex.*, III, 7 : *infra*, 29 E. De cette prétendue contradiction interne, Basile passe, il est vrai, à la contradiction des systèmes entre eux, ce qui est un procédé de sophiste.

complaisent les maîtres en l'art de persuader, il tombera dans un bavardage semblable au leur[1].

La sévérité de Basile à l'égard de la science s'explique en partie parce qu'il n'en a qu'une connaissance médiocre[2] : il est peu renseigné sur l'état des recherches proprement scientifiques. Mieux renseigné, il n'en eût pas moins été tributaire d'une sagesse à ce point balbutiante qu'elle fait douter de ses propres moyens d'investigation.

Basile, cédant lui-même à cette défiance, n'a d'espoir, pour sonder le mystère du monde, qu'en une révélation divine. Les formules sous lesquelles celle-ci lui parvient, appelleraient quelque critique ; mais faute de pouvoir la faire, Basile s'attache à elles timidement. Là du moins est la certitude modeste et sans apprêts dont « la simplicité et l'absence de

1. *Hex.*, I, 11 : *infra*, 10 D.
2. « Si nous cherchions, dit P. Duhem, dans ce que l'œuvre des six jours a suggéré à saint Basile, à saint Grégoire de Nysse, à saint Ambroise, l'information scientifique précise et détaillée, la curiosité des doctrines astronomiques récentes que nous avons pu deviner chez Origène, nous serions grandement désappointés. Les Pères de l'Église ne semblent nullement se piquer d'une connaissance minutieuse et approfondie des théories relatives aux éléments des corps célestes ; la science qu'ils supposent chez leurs auditeurs et leurs lecteurs, celle dont ils paraissent eux-mêmes se contenter, se compose d'un petit nombre de propositions simples et générales ; ces propositions sont de celles que les discussions entre doctes ont, peu à peu, laissé échapper hors des écoles, qui ont pris cours dans la conversation des gens instruits, mais non savants, de ceux qu'au siècle de Louis XIV, on nommera les honnêtes gens ; ces propositions ont perdu, par une longue circulation, tous les caractères trop délicats et trop compliqués de leur forme originelle ; monnaies devenues frustes par l'usage, qu'on accepte couramment, mais qui laissent à peine deviner l'empreinte dont elles sont frappées ». *Le système du monde*, II, p. 395.

recherche tranche sur l'indiscrète curiosité (d'une prétendue science), autant que la beauté d'une femme pudique l'emporte sur celle d'une courtisane »[1].

Il sait cependant que le message divin n'a point pour objet de satisfaire notre curiosité : Dieu l'a ordonné à l'édification de nos âmes[2]. C'est « faute de l'avoir compris que certains ont tenté par des altérations de sens et des interprétations figurées d'attribuer aux Écritures une profondeur d'emprunt ». Il le sait ; mais dans l'incertitude où il se trouve lui-même, il oscille perpétuellement entre deux interprétations qui tendent l'une et l'autre à l'édification, mais dont l'une se cantonnerait dans le rappel des vérités de la foi, tandis que l'autre fait de curieuses incursions dans le domaine de la science.

Il faut tenir compte de tous ces faits, si l'on veut replacer l'*Hexaéméron* dans ses véritables perspectives. A plusieurs reprises, nous avons écarté, en note, l'hypothèse que ces homélies présenteraient de véritables exposés doxographiques. Elles contiennent plus que des allusions aux différents systèmes philosophiques : il est facile d'y reconnaître des éléments empruntés à ces exposés. Mais à quoi bon s'y attarder, semble dire l'orateur ? Ce sont des systèmes de vraisemblances qui nous aideront peut-être à donner notre adhésion aux enseignements divins ; ils ne

1. *Hex.*, III, 8 : *infra*, 30 D-E.
2. *Infra*, 81 A.

peuvent prétendre être l'expression de la vérité qui nous échappe. L'Écriture seule est vraie[1].

Les conséquences de cet état d'esprit ne laissent pas d'être curieuses. Entre deux modes de connaissance qui ne se présentent pas sur le même plan, tendant, l'un au vraisemblable, et l'autre au vrai, il n'est guère de confrontation possible. Toute science des lointains mystères de la nature est vaine ; la foi, au contraire, s'impose sans discussion. Mais, par un étrange renversement de perspectives, celle-ci pourra, dans la mesure où elle est garantie de l'erreur par la Révélation, se servir, pour accréditer son message, des vraisemblances que lui fournit la sagesse profane[2].

Il sera donc loisible à l'exégète d'user à son gré des enseignements de la sagesse humaine, ou de les récuser ; de signaler d'un mot les erreurs et les contradictions des gens du dehors, ou d'entrer dans quelques détails, ne serait-ce que pour montrer qu'il connaît pertinemment ce dont il parle. Qu'il

1. Chez Descartes, dit M. de Gandillac, « il reste une zone immense d'à peu près... qui justifie souvent le recours à la vraisemblance », *Dieu vivant*, 1946, p. 128. Mais cette zone se situe entre deux certitudes. Chez Basile, elle tend à prendre la place de la certitude scientifique.

Athénagore avait déjà dit : « La sagesse divine et la sagesse du monde sont aussi différentes que le vrai diffère du vraisemblable » *Supplique*, 24, Corpus Apologetarum, t. VII, p. 130.

2. *Hex.*, I, 10 : *infra*, 10 C : Τούτων δ' ἄν σοι δοκῇ τι πιθανὸν εἶναι τῶν εἰρημένων. Le caractère conjectural de cette recherche de la vérité à partir de la foi, se lit dans cette assertion de GRÉGOIRE DE NYSSE : « Car notre maître avait aussi pour but, non pas d'imposer en aucune manière ses propres conjectures à ses auditeurs, mais d'être par son enseignement, pour ceux qui se mettraient à son école, comme une voie d'accès à la vérité ». *In Hex.*, *P. G.*, **44**, 89 D.

s'engage dans une discussion ; qu'il s'attarde à caractériser au passage les systèmes auxquels il fait allusion ; ou que, négligeant les nuances, il les désigne tous sous le trait commun qui les autorise ou les infirme, il jouit de la plus grande liberté : du plan supérieur où il évolue, il les domine et les juge.

... Assez souvent aussi Basile prend, avec la rigueur logique, toutes sortes de libertés, en s'autorisant non seulement de la certitude sur laquelle il s'appuie, mais des habitudes d'une rhétorique dont il ne s'affranchit jamais complètement[1] !

On a parlé, à propos de l'*Hexaéméron*, d'une rencontre de la vérité révélée et de la sagesse profane. Nous y voyons plutôt la confrontation faite par un penseur chrétien, d'une page des livres saints, et de ce qu'il a exploré, avec plus ou moins de bonheur, de la culture antique. Il y a dans l'*Hexaéméron* un problème qui se cherche : celui de la science et de la foi ; mais ce problème n'arrive pas à se poser nettement ni correctement parce que le domaine de la raison est trop imprécis pour limiter et, en un sens, équilibrer celui de la révélation.

Nous nous sommes demandé, nous-même, comment interpréter l'*Hexaéméron ?*

Ce n'est pas un simple enseignement populaire. La conception plus profonde du mystère divin qui s'y exprime, invitait les auditeurs à ne pas s'attacher trop aveuglément aux formules du texte sacré. Elle

1. Cf. 15 A ; 29 C-D ; surtout 71 A.

était donc aussi susceptible d'assouplir le littéralisme de cette défense et illustration du premier chapitre de la Genèse. Mais les insuffisances de la science contemporaine, et celles de la formation scientifique de Basile, ont maintenu ou rejeté son exégèse dans les voies d'une prudence timorée à l'égard de l'Écriture, d'une indépendance excessive à l'égard des certitudes ou des investigations humaines[1].

Il nous reste à indiquer ce que nous savons des sources de cette exégèse.

III

Les sources de l'Hexaéméron

Normalement, c'est l'étude des sources qui s'imposait d'abord ; et c'est par elle que nous avions commencé, en prospectant les différents domaines où se pouvait découvrir l'itinéraire suivi par saint Basile. Recherche à la fois passionnante, parce que les pistes s'amorcent de tous côtés, et décevante parce que ces pistes ne mènent jamais très loin, elle ne nous livre que des renseignements fragmentaires. C'est pourquoi il nous a semblé que ce chapitre sur les sources devait suivre l'étude précédente pour la compléter : elle ne nous aurait pas donné d'emblée une idée générale de l'œuvre de saint Basile.

1. Nous avons insisté sur ce qui fait, nous semble-t-il, l'intérêt foncier du commentaire. Il sera loisible au lecteur de relever lui-même ce que ce commentaire contient de fantaisiste et — disons-le — pour un esprit moderne, de puéril.

Cette étude des sources a été plusieurs fois tentée. E. Fialon, dans les notes de sa traduction de l'*Hexaéméron*[1], donne maintes indications qui gardent leur prix. K. Gronau, afin de prouver l'influence de Posidonius, a multiplié à l'extrême des références dont un certain nombre n'offrent qu'un intérêt médiocre, mais qui constituent, dans leur ensemble, une mine presque inépuisable. Le P. Jean Levie a fait, au sujet des septième et huitième homélies, la critique de l'œuvre précédente, et montré que la source principale de Basile est ici un manuel ou un *épitomé* d'histoire naturelle[2]. Enfin, M. l'abbé Yves Courtonne, dans son ouvrage : *Saint Basile et l'Hellénisme*, regroupe, pour les étudier, les principales données que nous avons sur les œuvres profanes dont se serait inspiré saint Basile : son ouvrage, sur ce point, nous a rendu les plus grands services[3].

Chacun de ces travaux apporte une contribution précieuse ; mais aucun n'est parvenu à élucider complètement le problème. Nous ne nous flattons pas de l'avoir fait : une étude approfondie des sources réclamerait à elle seule un volume. Nous avons seulement indiqué dans les notes de notre traduction les rapprochements possibles, signalant ce qui nous paraissait établir ou exclure un emprunt, essayant

1. On voudra bien se reporter aux indications bibliographiques, *infra*, p. 78 et suiv.
2. *Infra*, p. 67.
3. Nous ferons toutefois un certain nombre de réserves. Il nous semble en effet qu'une plus large étude du contexte permet de mieux replacer la pensée basilienne dans ses véritables perspectives.

par des sondages répétés de situer l'*Héxaéméron* dans l'ensemble des œuvres religieuses et profanes qui ont pu l'inspirer. Les lignes qui suivent résumeront nos conclusions. Ce n'est qu'un modeste essai : nous avons surtout cherché à le rendre clair et suggestif.

L'*Hexaéméron* s'apparente à une double tradition : les commentaires de la *Genèse*, et les œuvres païennes sur l'origine et la constitution du monde.

Commentaires du récit mosaïque

Saint Théophile, dans son second livre à Autolycus[1], parle d'un grand nombre d'écrivains qui ont entrepris de commenter l'œuvre des six jours : mais la plupart de ceux-ci nous sont mal connus, soit qu'il ne subsiste que des fragments de leurs œuvres, soit même que leur nom ait seul été conservé par la *Chronique* d'Eusèbe ou par saint Jérôme[2]. Nous retiendrons trois de ces commentaires : ceux de Philon, d'Origène et de Théophile lui-même[3].

1. *Liv.*, II, 12 : *P. G.*, **6**, 1064 et sq.; éd. Sources chrétiennes, p. 130.
2. On en trouve la mention dans M. P. Cruice, *Essai critique sur l'Hexaéméron de saint Basile*, Paris, 1844, p. 15 et sq. ; et dans les notes de Fronton du Duc ; Basile, éd. de Sinner, I, 976.
3. En plaçant saint Théophile après Origène, nous suivons, non pas l'ordre chronologique, mais ce qui nous paraît être l'ordre d'importance progressive. Nous ne parlons pas du Pseudo-Eustathe d'Antioche, *P. G.*, **18**, 708 et sq.. Zoepfl (*Der Kommentar des Pseudo-Eustathios zum Hexaëmeron*, Munster, 1927) a montré que l'ouvrage est une compilation qui fait des emprunts textuels à l'*Hexaéméron* de saint Basile : il semble dû à un Antiochien qui aurait écrit entre 370 et 500. Cf. *Recherches de science religieuse*, avril 1932, p. 233-234.
Nous ne parlons pas non plus de saint Hippolyte : M. Klein,

La trace de Philon dans l'œuvre de Basile se laisse facilement relever[1]. Il est, nous en sommes persuadé, ce juif qui luttait contre la vérité ; qui soutenait que Dieu s'adressait la parole à lui-même[2] ; qui, pour expliquer le pluriel : *Faisons l'homme*, introduisait l'idée de créatures associées au créateur[3]. La réaction de Basile est ici d'autant plus vive que le ton même de Philon devait le séduire davantage : Philon n'est-il pas dans la littérature grecque, au dire de Maurice Croiset, « le premier prosateur qui ait su s'adresser à Dieu, ou parler de lui aux hommes, avec cet accent de piété ardente et cette sorte de solennité sincère qui allaient devenir ordinaires aux écrivains chrétiens » ?[4]. En fait, il y a plusieurs

étudiant les sources de l'*Hexaéméron* de saint Ambroise, croit retrouver l'influence d'Hippolyte en maint passage où disparaît celle de Basile. Klein, M, *Meletemata Ambrosiana*, Regimonti, 1927, p. 46 et suiv.

1. *Philonis Alexandrini opera quae supersunt*, éd. L. Cohn, Berlin, 1896 : *De opificio mundi*, I. 1.-60.
2. *Infra*, 87, B, n. ; Philon, *loc. cit.*, p. 7, l. 2-3.
3. *Infra*, 87 E, n. ; Philon, 25, p. l. 13-17.
4. *Histoire de la littérature grecque*, V, 431.

Ces lignes du *De monarchia*, citées par M. Croiset, montreront à quel point Philon prélude à l'œuvre de saint Basile : « Quelqu'un qui entrerait dans une cité bien policée, où toute la vie publique serait ordre et beauté, ne se dirait-il pas aussitôt : Voilà une cité qui a, pour la gouverner, des chefs excellents ? Eh bien, celui qui arrive dans la cité vraiment grande, je veux dire cet univers, et qui contemple la montagne et la plaine également remplies d'animaux et de plantes, le cours des fleuves qui naissent des sources et celui des eaux torrentielles, les mouvements des mers, l'heureux équilibre de la température et la succession des saisons de l'année, puis le soleil et la lune, ces guides du jour et de la nuit, et ces révolutions des astres, fixes ou errants, qui tournent comme un chœur de danse avec le ciel tout entier, n'est-il pas naturel, ou plutôt n'est-il pas nécessaire, qu'il conçoive aussitôt un dieu, qui en est le père et le créateur et

passages : définitions du corps ferme donnée à propos du firmament[1], parenté des oiseaux et des poissons[2], comparaison stoïcienne du monde à une cité[3], où Basile suit, en le corrigeant au besoin, le commentaire du juif d'Alexandrie. Gardons-nous toutefois d'exagérer l'importance de cette influence : le syncrétisme de Philon, tout autant que son judaïsme, fait que son œuvre et celle de Basile se maintiennent en des climats tout différents[4].

Les travaux d'Origène, sa foi chrétienne pouvaient au contraire donner à penser qu'il fût entré beaucoup plus avant dans l'intelligence du texte. Basile d'ailleurs s'était mis à son école[5] ; il avait pour lui une singulière estime dont témoigne la Philocalie, ce recueil de textes d'Origène dû à la collaboration de Basile et de Grégoire de Nazianze[6]. Il lui doit peut-être son respect de l'Écriture inspirée, le désir de

en même temps le guide suprême ? ». *De monarchia*, I, IV ; trad. Croiset, *loc. cit.*, p. 431-432, cf. *Hex.*, III, 1 : *infra*, 50 B.

1. *Infra*, 25, D, n. ; Philon, p. 11, l. 9.
2. *Infra*, 72 B ; Philon, p. 21, l. 5-6.
3. *Infra*, 50 B ; Philon, p. 6, l. 4.

Nous signalerons d'autres rapprochements : 2 B, 14 D, 40 C, 50 C, 51 A, 53 A, 63 A.

4. Pas trace dans l'*Hexaéméron* de la doctrine de la double création ni de l'absence de sexualité dans *l'homme à l'image* : Philon, *De opificio mundi*, p. 46 ; cf. Daniélou (J.), *Platonisme et Théologie mystique*, p. 56.
5. « Ce fait, dit A. Puech, se laisse reconnaître à certaines dispositions grammaticales et philologiques : quand il cite des variantes, quand il discute la traduction des Septante en la comparant aux traductions rivales ; quand il remonte même au texte hébraïque pour interpréter le mot *merefeth*, que la Genèse emploie au sujet de l'Esprit porté sur les eaux... », *Hist. de la litt. grecque chrétienne*, III, p. 254-255.
6. Éd. Armitage Robinson, Cambridge, 1893.

faire servir à l'intelligence du texte sacré tout ce qu'il pourra tirer de la philosophie du dehors. Pourtant il nous semble lire dans la vivacité avec laquelle l'orateur protestera contre l'interprétation allégorique du maître, une sorte de déception[1]. Car le commentaire d'Origène n'écartait pas le sens littéral[2] ; mais pour qui cherchait à préciser la lettre, il n'offrait qu'un faible intérêt, là même où il ne paraissait pas en contradiction avec les exigences d'une interprétation plus objective.

On en sera peut-être surpris, c'est l'œuvre de saint Théophile d'Antioche qui transparaît le plus souvent dans l'*Hexaéméron*. Sans doute, les *Livres à Autolycus* sont, à première vue, bien différents de nos neuf homélies : ils forment une simple apologie où l'auteur oppose aux reproches d'un ami païen, les raisons qu'il a eues de se convertir à la foi chrétienne. Pas de composition rigoureuse en ces trois livres ; la pensée y manque de fermeté, de cohérence ; elle s'accommode d'étranges lacunes et, de la part d'un chrétien, de notables erreurs[3] : témoignage

1. Cf. *infra*, 31 B, 31 C. Autres rapprochements : 5 C, 6 C, 13 D, 19 C, 24 E ; et divergences 6 B, 9 A, 20 E, 31 D. Basile a utilisé les Hexaples (7 B). A-t-il connu le grand commentaire sur les premiers chapitres de la Genèse ? Il a au moins utilisé les *Homélies sur la Genèse*.

2. H. DE LUBAC : *Introduction aux Homélies sur la Genèse*, Sources chrétiennes, nº 7, Paris 1944, p. 22-55.

3. Cet apologiste de la foi chrétienne trouve le moyen de ne pas nommer le Christ. Il prétend convaincre d'erreur les philosophes, et s'attache à montrer leur accord avec les chrétiens. Il parle du Verbe comme de la première des créatures. Cf. BARDY, *Théophile d'Antioche*, Introduction, p. 45, 39, 41, 42.

M. Robert M. Grant a montré que l'exégèse de Théophile se rattachait pour une part à la tradition rabbinique : dans *Harvard theological review*, 1947, 4, p. 227-256.

précieux sur le second siècle, l'ouvrage de Théophile n'est qu'une œuvre médiocre... Et puis, le commentaire des six jours y est si réduit, que l'on serait tenté d'en faire peu de cas.

Certes, on y chercherait vainement les longs emprunts que Basile y aurait faits, ou les idées vraiment originales dont il se serait inspiré. Mais si l'on y regarde de près, on aperçoit de multiples concordances. Les deux auteurs parlent l'un et l'autre de la purification de l'âme[1], de la terre qui était invisible[2], de l'hypothèse inadmissible d'une matière éternelle[3]. Ils spécifient que le firmament n'est pas le ciel[4], que la beauté du monde se révèlera au regard de l'homme[5], que les dépressions du globe étaient antérieurement occupées par les eaux[6]. Même mention des îles[7], de l'antériorité des plantes sur le soleil[8], de leur variété[9] ; même mépris du style[10] ; mêmes remarques sur la variété des poissons[11] ; sur la voracité des monstres marins[12], et sur le sens

1. *Hex.*, I, 1 : 2 A ; *Lib.*, I, 2, Sources chrétiennes, p. 60 ; *P. G.*, **6**, 1028 A. B.
2. *Hex.*, II, 1 : 12 E ; *Lib.*, II, 13 ; p. 134 ; *P. G.* **6**, 1073 B.
3. *Hex.*, II, 2 : 13 B ; *Lib.*, II, 4 ; p. 102 ; *P. G.* **6**, 1052 B.
4. *Hex.*, III, 3 : 23 E ; *Lib.*, II, 13, p. 134 ; *P. G.* **6**, 1073 B.
5. *Hex.*, III, 10 : 32 A ; *Lib.*, II, 11 ; p. 124 ; *P. G.* **6**, 1065 C.
6. *Hex.*, IV, 4 : 35 E ; *Lib.*, II, 13 ; p. 134 ; *P. G.* **6**, 1073 B.
7. *Hex.*, IV, 7 : 39 C ; *Lib.*, II, 14 ; p. 136 ; *P. G.* **6**, 1076 B.
8. *Hex.*, V, 1 : 40 C ; *Lib.*, II, 15 ; p. 138 ; *P. G.* **6**, 1077 A.
9. *Hex.*, V, 4 : 42 E ; *Lib.*, II, 14 ; p. 134 ; *P. G.* **6**, 1076 A.
10. *Hex.*, VI, 2 : 51 C ; *Lib.*, I, 1 ; p. 58 ; *P. G.* **6**, 1025 A.
11. *Hex.*, VII, 1 : 63 D ; *Lib.*, II, 16 ; p. 140 ; *P. G.* **6**, 1077 B.
12. *Hex.*, VII, 3 : 65 A ; *Lib.*, II, 16 ; p. 140 ; *P. G.* **6**, 1077 C.

du pluriel : « Faisons l'homme »[1]. On trouverait facilement d'autres rapprochements.

Simples rencontres ? Leur nombre ne laisse pas d'être impressionnant. Et il est telle d'entre elles qui éclaire curieusement le texte de saint Basile.

L'évêque de Césarée allègue, dans la seconde homélie, l'opinion d'un Syrien « aussi éloigné de la sagesse du monde qu'il était proche des biens véritables ». Il s'agissait d'expliquer cette assertion mystérieuse que l'esprit de Dieu *était porté* (ἐπεφέρετο) sur les eaux. Cet homme disait donc que, dans sa langue, le terme employé signifiait : il *réchauffait*, il *rendait vivante :* συνέθαλπε καὶ ἐζωογόνει. Ce Syrien qui a tant piqué la curiosité des critiques, ne serait-il pas Théophile ? Celui-ci ne dit pas, il est vrai, συνέθαλπε ; mais il emploie les deux autres termes : πνεῦμα τὸ ἐπιφερόμενον.. εἰς ζωογόνησιν τῇ κτίσει[2].

Il est difficile de savoir exactement quel danger signale Saint Basile au début de la quatrième homélie : influence de la musique ? spectacles lascifs[3] ? Le texte de Théophile n'est pas sans apporter quelque précision, et, parce qu'il n'est pas très clair, il peut expliquer, par surcroît, l'embarras de saint Basile. Celui-ci lisait en effet dans le *III*e *Livre à Autolycus :* « Les autres spectacles non plus, nous ne devons pas les voir, pour ne pas souiller nos yeux et nos oreilles en leur donnant part à ce que la voix y

1. *Hex.*, IX, 6 : 87 E ; *Lib.*, II, 18 ; p. 144 ; *P. G.* **6**, 1081 A-B.
2. *Infra*, 18 D ; cf. *Lib.*, II, 13 ; p. 132 ; et *Lib.*, I, 7 ; p. 72, *P. G.* **6**, 1072 B ; 1033 D.
3. *Infra*, 33 B.

déclame : γινόμενα συμμέτοχα τῶν ἐκεῖ φωνῶν ᾀδομένων[1] ».

On s'étonne de rencontrer, au commencement de la neuvième homélie, des considérations sur la forme de la terre[2] ? Chez Théophile, ces mêmes considérations se trouvaient déjà rejetées après le commentaire des six jours[3].

Cet ensemble de faits ne permet pas, croyons-nous, de douter qu'il n'y ait une dépendance entre ces deux œuvres. Pourtant, rapprochées des amples développements de Basile, les indications de Théophile ne laissent pas de paraître menues. On dirait un canevas dont Basile se serait servi, sinon pour tout l'*Hexaéméron*, du moins pour de notables parties.

Dans la mesure où cette hypothèse se justifie, on se fait une idée de la manière dont travaille saint Basile : on voit comment il choisit, emprunte, n'utilise qu'à bon escient. Combien d'images, de comparaisons, de réminiscences, d'étymologies ont disparu ! Théophile pensait que l'esprit lui-même séparait les ténèbres du ciel ? Pour Basile c'est le firmament qui les sépare[4]. L'auteur de l'*Hexaéméron* n'a pas retenu pour définir la création, l'expression : ἐξ οὐκ ὄντων ποιεῖν[5], qu'il pouvait cependant lire dans l'Écriture[6], dans un livre, il est vrai, qu'à notre connaissance,

1. *Lib.*, III, 15 ; p. 234 ; *P. G.* **6**, 1141 A-B.
2. *Infra*, 80 D.
3. *Lib.*, II, 32 ; p. 182 ; *P. G.* **6**, 1105 B.
4. *Infra*, 17 D ; *Lib.*, II, 13 ; p. 132 ; *P. G.* **6**, 1073 A.
5. *Lib.*, I, 4 ; p. 64 ; *P. G.* **6**, 1029 B. Il use d'une expression plus nuancée : ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ εἶναι παραχθέντα, *infra*, 77 B ; cf. ép. VIII de la correspondance de saint Basile, III, 88 B ; *P. G.* **32**, 264 B ; mais cette épître est attribuée à Évagre.
6. II *Macc.*, VII, 28.

il ne cite jamais. Ce que l'on admire surtout c'est la souveraine aisance, la virtuosité avec laquelle il enrichit les thèmes qui lui sont suggérés : le début de la quatrième homélie est, à ce point de vue, remarquable. Un mot suffit[1], et l'imagination de Basile se donne carrière.

L'œuvre de Théophile nous paraît une source importante de l'*Hexaéméron ;* mais Basile en use si librement que l'on ne saurait parler d'une influence profonde. Somme toute, en raison de l'ampleur du nouveau commentaire, des idées qui viennent l'enrichir, de l'art avec lequel elles sont développées, surtout — peut-être — de la position prise à l'égard du texte sacré et des tempéraments subtilement apportés à l'application de principes trop rigides, l'*Hexaéméron* doit relativement peu aux sources que nous avons signalées.

Œuvres de l'Antiquité païenne

Il doit plus aux écrivains profanes, parce qu'en dehors des données théologiques qu'il puisait dans l'Écriture, il jugeait sans doute que les Anciens le rendaient mieux apte à comprendre et à instruire, à deviner l'action créatrice, et à faire partager son émotion et sa piété.

I. L'influence de Platon, spécialement celle du *Timée*, affleure en maint endroit, et cette influence nous semble primordiale.

1. Celui que nous avons cité plus haut : *Lib.*, III, 15. Cf. *supra*, p. 54-55.

Non pas que l'*Hexaéméron* présente un effort comparable de la pensée philosophique pour concevoir, à partir des données les plus exactes de la science contemporaine, une idée conjecturale des origines du monde[1] : nous avons vu au contraire que Basile recourt à une science assez démodée, et que l'hypothèse initiale de la bonté divine, chez Platon[2], fait place à une certitude d'un autre ordre. Il est facile d'ailleurs de noter entre les deux œuvres des différences profondes : la théorie platonicienne des Idées a disparu ; l'action du démiurge devient celle de la puissance créatrice de Dieu[3] ; le démiurge lui-même, distinct de l'Idée et du Vivant éternel, ne se laisse pas identifier avec le Dieu des chrétiens, non plus que l'axiome platonicien, que nul n'est vicieux volontairement[4], ne se concilie avec la morale évangélique.

Cependant la pensée du docteur de Césarée rejoint celle du philosophe athénien sur toutes sortes de points[5] : notons entre autres la nécessité d'une cause éternelle qui ne peut se trouver dans un monde soumis au changement[6] ; l'action intelligente d'un

1. Rivaud (A.), Introduction au *Timée*, éd. des *Belles Lettres*, p. 6 et 11.
2. *Timée*, 29 d-30 a.
3. *Timée*, 28 a ; 29 d ; cf. Rivaud, *loc. cit.*, p. 36. Ce démiurge qui est, pour Platon, la personnification poétique du principe intermédiaire, imposé, en quelque sorte, par le dualisme de l'idée et de la matière. Cf. A. Weber, *Hist. de la Philosophie européenne*, p. 64.
4. *Timée*, 86 e.
5. Impossible d'indiquer toutes les références : elles sont à chaque page.
6. *Timée*, 27 d et sq.

ouvrier qui ordonne l'univers et répand sur lui le bienfait de sa bonté[1] ; l'idée de l'espacement qui caractérise la créature, comme elle caractérisait la matière de Platon[2] ; l'admiration qu'éveille en une âme naturellement pieuse le spectacle de l'univers[3] ; surtout peut-être cette conception du monde dans laquelle se concilie et s'harmonise avec l'action du démiurge ce que les explications naturelles offrent de vraisemblance.

Que ces rencontres ne soient pas fortuites, nous en avons la preuve dans l'emploi de termes identiques : tantôt de simples réminiscences poétiques, comme celle du banquet oratoire auquel Basile convie ses auditeurs[4] ; tantôt des mots transposés pour traduire des idées nouvelles : celles du Créateur (ποιητής)[5], de l'artisan du monde (δημιουργός)[6], de la bonté infinie (ἄφθονος ἀγαθότης)[7], de la plante céleste (φυτὸν οὐράνιον)[8]. Nous en avons encore la preuve dans le ton même du dialogue platonicien, dans l'enthousiasme religieux qui anime le *Timée*, et que l'on retrouve chez Basile : « Disons pour quelle cause celui qui a formé le devenir et le monde, les a formés : il était bon ; et en ce qui est bon, nulle envie ne naît jamais à nul sujet. Exempt d'envie, il a voulu que

1. *Timée*, 29 e.
2. *Timée*, 37 d.
3. *Timée*, 30 b.
4. *Timée*, 17 a et 27 a-b ; *Hex.*, IX, 1 : *infra*, 80 A.
5. *Timée*, 28 c ; *Hex.*, 1, 2 : *infra*, 3 C-D.
6. *Timée*, 29 a ; *Hex.*, 1, 2 : *infra*, 3 C-D.
7. *Timée*, 29 e, Ἀγαθὸς ἦν, ἀγαθῷ δὲ οὐδεὶς περὶ οὐδενὸς οὐδέποτε ἐγγίγνεται φθόνος. *Hex.*, 1, 2 : *infra*, 3 E.
8. *Timée*, 90 a ; *Hex.*, IX, 2 : *infra*, 81 D.

toutes choses naquissent le plus possible semblables à lui... Le Dieu a voulu que toutes choses fussent bonnes : il a exclu, autant qu'il était en son pouvoir, toutes imperfections, et ainsi, toute cette masse visible..., il l'a amenée du désordre à l'ordre... Car oncques ne fut permis, oncques n'est permis au meilleur de rien faire sinon le plus beau... »[1]. L'âme de Basile, si sensible à la beauté du monde, devait vibrer à lire ou à se remémorer ces textes : « Que cet ordre est beau !... Et Dieu vit que son œuvre était belle... Et si tels sont les biens temporels, que seront les éternels[2] ! ».

Il se peut enfin que le Timée[3] n'ait pas moins marqué l'*Hexaéméron* par son caractère hypothétique. Sans doute, nous l'avons vu, il ne faut isoler saint Basile ni de la tradition chrétienne ni de l'atmosphère anti-intellectualiste qui était assez générale aux premiers siècles de notre ère ; mais ces dispositions n'ont pu être que renforcées par l'autorité et les séductions de Platon :

« Si nous vous apportons, disait le philosophe athénien, des raisonnements cohérents qui ne le cèdent à aucun autre en vraisemblance, il faut nous en féliciter, nous rappelant que moi qui parle, et vous qui jugez, nous ne sommes que des hommes, en sorte qu'il nous suffit d'accepter en ces matières un conte vraisemblable, et que nous ne devons pas

1. *Timée*, 29 I e-30 a : trad. Rivaud.
2. *Hex.*, I, 2 ; III, 10 ; VI, 1 : *infra*, 3 C ; 32 A, 50 D.
3. Et le *Phédon*, 70 b.

chercher plus loin[1] »... « Car seul un Dieu sait bien comme on peut mêler en un même tout, pour les dissocier ensuite, des éléments divers, et seul il est capable de le faire. Mais nul homme n'en est actuellement ni, sans doute, n'en sera jamais capable[2] ». Ailleurs il conclut : « Seul l'assentiment d'un Dieu pourrait nous assurer que nous avons dit la vérité. Mais que nous ayons avancé des choses vraisemblables..., plus nous considérons la question, plus nous pouvons nous enhardir à l'affirmer sans crainte »[3].

Les jours étaient encore lointains où la désintégration de la matière serait autre chose qu'un mythe. Basile, comme Platon, ne voit dans les spéculations humaines sur la nature des choses que des contes imaginés avec plus ou moins de pertinence. Peut-être sa défiance à l'égard des recherches scientifiques en ce qu'elles ont de plus audacieux, jointe au rappel constant du mystère inaccessible de la divinité, range-t-elle l'*Hexaéméron* dans la lignée du dialogue platonicien plus sûrement que ne le feraient le dessein général de l'œuvre, son enthousiasme religieux ou de multiples rapprochements de détail.

Cette influence directe de Platon ne doit pas cependant faire méconnaître celle du Néoplatonisme. Basile a-t-il lu toutes les *Ennéades?* C'est là une question à laquelle l'*Hexaéméron* ne permet pas de donner une réponse. Ce qui est certain, c'est qu'il en connaît bien de longs passages[1]. Il emprunte à Plotin sa conception du beau[2], peut-être, en partie, ce qu'il dit de l'âme des bêtes et de la vision[3] : apport secondaire, si on le compare à celui de Platon.

1. *Timée*, 29 c, trad. Rivaud, p. 142 ; *cf. Timée*, 48 d, 53 d, 59 c-59 d.
2. *Timée*, 68 d.
3. *Timée*, 72 d-e.

II. Platon fournissait ce thème de maints développements : il ne suffisait pas à remplir tous les cadres du plan. Or il n'est pas surprenant qu'un esprit positif comme celui de saint Basile se soit tourné d'instinct vers Aristote pour avoir la solution des difficultés qu'il rencontrait : il le fait si souvent que, pour l'abbé Cruice, l'*Hexaéméron* devrait plus au Stagirite qu'à Platon[4]. C'est vrai surtout pour le détail des faits allégués ; peut-être aussi pour ce principe, plus nettement affirmé par Aristote qu'il ne l'est dans le *Timée*[5] : « Ce n'est pas le hasard, mais la finalité qui règne dans les œuvres de la nature »[6]. La pensée du Stagirite est particulièrement présente quand il s'agit de cosmologie, de géographie ou d'histoire naturelle ; mais on la trouve, comme

1. On trouvera dans l'*Index des Auteurs*, des références aux *Ennéades* et à différentes œuvres de l'antiquité.
2. *Infra*, 20 A et 32 A.
3. *Infra*, 71 D, 59 C.
4. *Essai critique sur l'Hexaéméron de saint Basile*, Paris, 1844, p. 117. Disons que Basile goûtait la solidité des observations d'Aristote ; mais que son imagination poétique s'échauffait plus volontiers au contact de Platon.
5. Cf. *Timée*, 69 I c-76 e ; voir Courtonne, *op. cit.*, p. 139-140.
6. Aristote, *De part. animal*, I, V : *infra*, 47 E, n. Ce principe se rencontre surtout dans les homélies où les renseignements empruntés à Aristote se font plus nombreux.

celle de Platon, presque à chaque page. Les traités que Basile semble avoir le plus souvent utilisés pour reproduire ou parfois critiquer l'enseignement du maître (nous verrons dans un instant qu'il s'agit souvent d'une utilisation médiate), sont *l'Histoire des animaux*[1], les *Météorologiques*[2], le *De coelo*, les traités *De la génération et de la corruption*, *Des parties des animaux*, et la *Métaphysique*.

Avec Aristote, il faut nommer les naturalistes qui ont prolongé son enseignement : Théophraste[3], Élien[4], Oppien[5] ; il faut aussi nommer Plutarque[6]. Aux uns et aux autres, Basile emprunte une foule de renseignements curieux, de détails pittoresque, dont nous reparlerons quand nous aurons dit un mot de ses moyens d'information.

III. Enfin c'est aux *Stoïciens* que font penser les considérations sur la prépondérance du feu dans l'univers, sur son action dévorante et l'embrasement final du monde[7] ; sur la bonté de nos inclinations

1. P. Plass, *De Basilii et Ambrosii excerptis ad historiam animalium pertinentibus*, Marpurgi Cattorum, 1905.
2. Nous avons consulté avec profit, pour ce traité, la *Métaphysique*, et le traité *De la génération et de la corruption*, les notes de la traduction Tricot, Paris, 1934-1941.
3. Théophraste, *Historia plantarum, De causis plantarum; De signis tempestatum...*
4. Elien, *De natura animalium libri XVII.*
5. Oppien, *De venatione; De piscatione.*
6. Pour ses traités *De solertia animalium* et des *Causes naturelles*. Basile a pu également utiliser les traités *De audiendo, infra*, 49 E ; *Sur le visage que l'on voit dans la lune, infra*, 11 C et 52 E ; *Opinions des philosophes, infra*, 53 D et 80 D ; *Propos de table, infra*, 60 E.
7. *Infra*, 28 C.

naturelles[1]. Basile leur doit surtout l'idée d'une finalité plus externe qui ordonne l'ensemble des êtres à des fins qui leur sont étrangères. Le monde, disaient les stoïciens, est « la demeure des dieux et des hommes, et des choses faites en vue des dieux et des hommes »[2]. Ce principe stoïcien du rapport particulier du monde à l'humanité était trop riche d'applications, il offrait une occasion trop belle de magnifier la providence divine, pour que Basile n'en fît pas son profit.

Mais ici se pose plus nettement une question qui, à plusieurs reprises déjà, s'est présentée, et que nous avons momentanément écartée. Ces sources profanes sont pour la plupart très lointaines. Est-il concevable que Basile y ait eu directement recours ? Sinon dans quelle mesure est-il tributaire d'auteurs intermédiaires ?

Platon, Aristote, les Stoïciens ont nourri la vie intellectuelle des âges suivants. Leur pensée, en cours de route, s'est chargée d'apports nouveaux, qui ne sont pas tous aussi faciles à déceler que la doctrine néo-platonicienne, ou les informations de Théophraste.

Est-il possible de préciser comment se pose chez Basile, le problème des sources ?

1. *Infra*, 83 C-85 A.
2. E. Bréhier, *Hist. de la Philosophie*, I, p. 317 : *infra*, 85 B ; cf. 50 C.

Intermédiaires ? ou manuels ?

On a cru longtemps que Basile avait puisé directement à leur source les éléments de sa vaste information. On lui faisait honneur d'une science qui — les homélies étant réputées improvisées[1], — égalait au moins son talent oratoire.

Mais cette hypothèse soulève de multiples objections. D'abord l'*Hexaéméron* supposerait une immense érudition, les renseignements assemblés par l'auteur en quelques pages, voire en quelques lignes, étant dispersés à l'extrême chez les auteurs, et dans les œuvres originales[2]. Et puis comment expliquer ces multiples gauchissements de la pensée, ces changements de vocabulaire et d'interprétation qui vous arrêtent soudain sur la piste que vous suiviez, et vous ramènent brusquement dans un autre contexte ? On s'explique que Basile fasse descendre le Danube des Pyrénées, si le nom de Pyrénées s'applique au système commun des Pyrénées et des Alpes ; mais pour que le Rhône descende des monts Riphées, il faut que les monts Riphées désignent aussi les Alpes[3], et que Basile ait recouru à un texte moins clair que celui des *Météorologiques*... A propos de l'évaporation due à la chaleur solaire, Basile prend parti contre Aristote, mais il le fait d'une manière qui

1. Nous avons vu qu'il fallait en rabattre : *supra*, 19, n. 2.
2. Cf. *infra*, 30 D, n.
3. *Infra*, 28 A, n.

fausse manifestement la pensée de ce dernier[1] : est-ce par une déformation systématique, par une erreur inconsciente, ou par la faute d'un intermédiaire ?

Sans multiplier ces exemples, notons dès maintenant la complexité du problème. Le P. Levie l'a dit avec raison : « Quand il s'agit d'un esprit aussi ouvert que saint Basile, plus que jamais il importe de distinguer ce qu'il faut attribuer à l'éducation, au milieu, aux souvenirs de lectures, et ce qui est emprunt immédiat »[2].

A notre avis, il faudrait aussi parler de ces cahiers de notes, de ces ὑπομνήματα en honneur dans les écoles athéniennes, et que Basile, en étudiant studieux, n'a pas manqué de conserver. Car nous savons qu'il ne se fiait pas à sa mémoire : jeune moine, il faisait avec son ami Grégoire de Nazianze, un recueil des plus belles pages d'Origène; vers le même temps, il composait les Ἠθικά, sorte de *Vade-mecum* des préceptes contenus dans le Nouveau Testament. Si, dans les dernières années de sa vie, le traité *Aux jeunes gens* nous offre soudain une floraison inattendue de citations poétiques, ne serait-ce pas que l'auteur, pour piquer l'attention de ses neveux, aurait ouvert à leur intention quelqu'un de ses cahiers de morceaux choisis ? Et quand nous constatons que les citations empruntées à Plotin, se rapportent à des passages

1. *Infra*, 30 A.
2. P. Levie, *Les sources de la septième et de la huitième homélie de saint Basile sur l'Hexaéméron*, Musée belge, 1920, p. 117, n. 4.

nettement délimités[1], ne serait-ce pas encore qu'ayant lu autrefois l'ensemble de l'œuvre, Basile retrouve dans ses notes, les extraits qu'il en a faits ? Mais jusqu'où faut-il pousser cette hypothèse ? Il est difficile de le préciser. Car il n'est pas moins certain qu'elle n'explique pas tout. Ce que nous savons de l'éducation de Basile, ne permet pas, en particulier, de croire qu'il ait passé beaucoup de temps à l'étude des sciences naturelles.

Karl Gronau a prétendu que Basile aurait trouvé le plus clair de sa jeune science dans le *Commentaire du Timée* du philosophe stoïcien Posidonius[2]. Ce commentaire est perdu[3] ; mais on le reconstruit grâce aux auteurs qui nous en ont conservé le souvenir : Cicéron, Sénèque, Cléomède, Strabon.

Il est certain que ces ouvrages permettent d'établir toutes sortes de comparaison avec les homélies de Basile sur l'œuvre des six jours. Mais beaucoup de ces rapprochements sont loin d'être convaincants, soit parce que les idées sont plus généralement stoï-

1. Cf. HENRY, *Les états du texte de Plotin*, Museum Lessianum, 1938, p. 159.
2. K. GRONAU, *Posidonios und die jüdisch-christliche Genesisexegese*, Leipzig-Berlin, 1914.
L'auteur s'efforce de démontrer cette dépendance pour la VIe homélie et pour les quatre premières, puis il cherche à étendre ces conclusions à toutes les autres. Il admet toutefois que Basile a eu recours à des sources complémentaires.
3. On a même contesté son existence. cf. P. THÉVENAZ, *L'âme du monde, le devenir et la matière chez Plutarque*, Paris, 1938, p. 63. Voir PH. MERLAN, *Beiträge zur Geschichte des antiken Platonismus*, Philologos, 1934, p. 210-215 ; K. REINHARDT, *Posidonios*, Munich, 1921, p. 416.

ciennes que spécifiquement posidoniennes[1], soit parce que, posidoniennes, elles étaient si largement répandues au IVe siècle, que l'on peut se demander si les lieux parallèles ne témoignent pas seulement d'une ambiance commune[2]. Il est d'ailleurs facile, mais arbitraire, d'incorporer dans un commentaire hypothétique tous les éléments que l'on a besoin d'y retrouver pour dispenser Basile d'avoir puisé à d'autres sources. Au surplus, il est une chose entre beaucoup d'autres que Basile ne doit pas à Posidonius, c'est l'idée maîtresse du système. Il est à peine besoin de faire remarquer en effet à quel point la pensée de Basile tranche sur les conceptions posidoniennes ; sur l'idée d'une providence qui se définirait comme un agent physique, la chaleur ; ou sur celle d'une raison qui serait non plus organique comme chez les anciens stoïciens, mais de « l'organique devenu rationnel »[3].

On peut aller plus loin : le P. J. Levie a montré, nous l'avons dit, que la source principale des VIIe et VIIIe homélies n'est pas le commentaire de Posidonius, mais un *Épitomé* d'Aristote. Nous ne suivrons pas toute cette minutieuse analyse, dont certains

1. Cf. *infra*, 4 D.
2. Cf. *infra*, 16 E, 58 A, 62 B, 81 C.
Tel passage, qui devrait fournir une preuve décisive, soulève au contraire des objections : les zones terrestres sont indiquées (58 A), mais confondues ; la mesure de la terre évaluée par Posidonius à 240.000 stades ne correspond aux indications de Basile qu'à la condition de les convertir en stades philétairiens.
3. Cf. E. BREHIER, *Hist. de la Philosophie*, I, p. 401-405.

détails sont contestables[1], mais dont les conclusions s'imposent dans leur ensemble. Avec une circonspection qui trahit une érudition de fraîche date, et non sans commettre des bévues parfois surprenantes[2], Basile suit son guide pas à pas. Ce guide, d'ailleurs, ne lui a livré d'Aristote qu'une tradition lointaine[3] et souvent déformée, non seulement par les développements que les Stoïciens ont apportés à l'idée de finalité[4], mais par de multiples traits légendaires et merveilleux[5]. Si bien que d'Aristote on se reporte tantôt à Théophraste, tantôt à Élien, à Oppien, voire à quelque recueil de *mirabilia* où se devine l'influence de Bolos le Démocritéen[6].

1. Nous ne croyons pas que Basile soit entré dans des classifications aussi poussées (cf. 63 B, 63 C, 64 B), ni que les faits cités par lui soient « alignés sans ordre logique comme dans les *épitomés* » (Levie, p. 134). Les développements de ces deux homélies, sans relever d'un enchaînement rigoureux, répondent à une logique interne qui ne semble pas reproduire la simple énumération d'un *épitomé*.
2. *Infra*, 78 B.
3. *Infra*, 47 B, 69 B.
4. 85 B.
5. 69 A, 76 D. « A mesure que l'on s'éloigne du maître, dit le P. Levie, la science tend à se transformer en légende. Voici une description encore aristotélicienne de fond et de forme ; déjà par une simple précision, une légère addition, le compilateur a introduit la fable ; l'élément nouveau fera fortune en s'amplifiant au cours des siècles, finira par rendre méconnaissable le fond primitif. Il devient presque possible de dater un récit d'après la part de merveilleux qu'il renferme ». *Loc. cit.*, p. 133.
6. Sur les vertus occultes et les faits merveilleux, cf. 75 D-82 D ; 84 C. Le P. Festugière exagère cependant en ce qui concerne saint Basile, quand il parle de « l'intérêt presque exclusif » porté à ces faits. *La révélation d'Hermès Trismégiste*, I, p. 195-199. Car Basile ne s'y attache que pour montrer l'infinie variété de l'œuvre créée.
Parmi ces sources, on pourrait nommer le *Physiologus* s'il était prouvé que cet ouvrage fût antérieur, et qu'il n'eût pas comporté, dans son état primitif, les interprétations allégoriques qui l'ont surchargé dans la suite. Cf. L. Thorndike, *Magic and experimental science*, I, p. 497-501.

Bref, l'étude des sources est complexe en raison des multiples sujets qui sont abordés dans l'*Hexaéméron*. Elle l'est encore et surtout à cause de la personnalité de l'auteur et de la richesse de sa culture. Si Basile a utilisé des manuels, il n'en a pas moins quelque connaissance directe des œuvres originales qui s'y trouvaient résumées ; et il a certainement fait beaucoup d'autres lectures que nous n'arriverons pas à identifier. On peut être sûr que Basile n'a jamais été l'homme d'un manuel. Esprit ouvert et cultivé, il s'est intéressé à toutes ces questions, qu'il connaissait en honnête homme, et dont il parle avec éloquence. Il n'a fait pas œuvre de science : c'est seulement dans un sens très large que l'on peut parler de *Somme* à propos de l'*Hexaéméron*. Encore moins faudrait-il y voir un travail de vulgarisation. C'est un commentaire exégétique et oratoire, où l'auteur a mis au service du texte sacré les renseignements qu'il a recueillis de toutes mains. Éclectisme, si l'on veut, mais éclectisme dominé par une sagesse dont les exigences s'imposent avec une rigueur absolue, tandis que sont maintenues à l'arrière-plan les hypothèses de la sagesse profane sur lesquelles l'auteur a fixé un instant son attention.

IV

Succès de l'Hexaéméron. Son intérêt

A l'empereur Julien qui avait naguère contesté aux chrétiens le droit d'user des lettres profanes, Basile donnait une réponse qui, mieux que les véhémentes protestations de Grégoire de Nazianze ou que la tentative sans espoir des Apollinaire, déboutait le paganisme de ses prétentions. Il faisait entendre une voix chrétienne qui parlait le langage harmonieux du passé.

L'*Hexaéméron* eut un succès durable ; il a reçu et gardé jusqu'à nos jours une place de choix parmi les œuvres de saint Basile : saint Ambroise l'imite dans son propre *Hexaéméron*[1] ; Eustathe en fait une traduction latine que saint Augustin, dès 401/415, utilise dans son *De Genesi ad litteram*[2]; Cassiodore, dans le couvent de Vivarium, se préoccupe de le mettre à la portée de ses moines[3] ; Jean Philopon

1. *P. L.*, XIV, 123-274.

2. B. ALTANER, *Eustathius, der lateinische Übersetzer der Hexaëmeron-Homilien Basilius des Grossen*, art. dans *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft*, n° 39, 1940, p. 161-170.

Il y aurait donc lieu de tenir compte de Basile comme intermédiaire entre Plotin et saint Augustin. L'étude si intéressante de M. Jean Guitton sur les origines de l'être d'après le *De Genesi ad litteram* (*Le Temps et l'Éternité chez Plotin et saint Augustin*, Paris, 1933, p. 141-147) y gagnerait, croyons-nous, quelque précision.

3. *Institut.*, cap. 1 ; *P. L.*, 70, col. 1,110, A-B, éd. Mynors, p. 11. Le P. Cayré signale, au v° siècle, une traduction arménienne de l'*Hexaéméron* : *Patrologie et Histoire de la Théologie*, II, p. 116.

s'en inspire[1]. On en suit la trace dans les citations de saint Isidore de Séville[2], de saint Bède le Vénérable[3], et chez saint Thomas d'Aquin[4]. Nous serions surpris que Bossuet ne s'en fût pas inspiré dans les *Élévations sur les Mystères*[5].

Sans doute, l'œuvre étant riche sous de multiples aspects, chacun y a cherché son bien : charme du style, accent d'une piété qui élève l'âme vers le créateur[6], ingéniosité des leçons morales, discussions philosophiques, ou renseignements pseudo-scientifiques. Elle était d'ailleurs d'une lecture moins austère que les traités ascétiques, d'une authenticité plus assurée que le commentaire sur Isaïe, d'un enchaînement plus large que les homélies morales et, apparemment, d'un abord plus facile, pour qui n'avait pas une connaissance spéciale du IVe siècle, que le détail des lettres.

Mais ce qui, au Moyen Age, retenait surtout l'attention des lecteurs peu soucieux de critique — j'entends ce mélange de pittoresque et de renseignements curieux —, est aujourd'hui de nature à jeter le discrédit sur l'œuvre de saint Basile : son exégèse

1. G. BARDY, *Dict. de Théol. cath.*, art. *Jean Philopon*, t. VIII, col. 835-836.

2. Cf. *De natura rerum lib.*, c. XI : *De partibus mundi*, c. XV : *De natura solis*, c. XL : *De Oceani aestu* (cité par P. Duhem, *op. cit.*, III, 10-19), *P. L.*, **83**, col. 979-981 ; 987-988 ; 1011-1012.

3. *De temporum ratione*, c. XXIX : *P. L.*, **90**, 422-424.

4. *Summa theol.*, Ia Pars., q. LXVI et sq.

5. Nous signalerons en note quelques points de comparaison.

6. « Quand je prends en main son *Hexaéméron*... je me sens uni au Créateur... ». GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Orat.*, XLIII, 67, éd. Boulenger, p. 198 ; *P. G.*, **36**, 585.

semblera surannée, son apologétique désuète, ses informations et théories souvent erronées et fabuleuses[1]. Toutefois, ce qui n'a pas vieilli, ce n'est pas seulement la valeur littéraire de l'*Hexaéméron* : ces dons qui révèlent l'orateur et le poète[2], une sensibilité prompte à s'émouvoir au spectacle de l'harmonie du monde, une imagination qui embellit toute chose, l'aisance de l'expression, la vie et l'enthousiasme qui animent jusqu'aux sujets les plus arides ; c'est aussi et surtout, à notre avis, l'esprit qui a présidé à toute cette entreprise, et qui garde sa valeur d'exemple.

Saint Basile cherchait à dégager le sens véritable des premiers versets de la Genèse : il a mis l'accent sur leurs enseignements théologiques, et dissuadé ses auditeurs de les négliger pour s'égarer dans de vaines recherches. En même temps, il s'efforçait de montrer que la révélation n'était pas inconciliable avec la spéculation rationnelle. Or il a pu se tromper aussi bien sur l'étendue des domaines respectifs de la science et de la foi, que sur le caractère du récit mosaïque. Mais, en s'attachant à la lettre de l'Écriture, il sentait, du moins, que celle-ci recélait un double élément d'indétermination : élément subjectif,

1. Dans les notes de cette édition, nous n'avons pas relevé tout ce qui paraît erroné au regard de la science actuelle ; nous avons cherché à élucider le texte et à l'expliquer — tantôt en le justifiant, tantôt en montrant ces insuffisances — par comparaison avec les œuvres anciennes que Basile a pu utiliser.

2. Nous avons évoqué en note quelques rapprochements littéraires, à seule fin de souligner les thèmes poétiques qui affleurent dans l'Hexaéméron.

puisque nous ne savons pas toujours ce que l'auteur a voulu dire ; élément objectif, puisque, fûssions-nous parfaitement renseignés sur les intentions de l'auteur, il reste que celui-ci traduit en images des réalités ineffables.

On peut regretter que les siècles suivants, dans la mesure où ils se sont penchés sur cette œuvre, aient moins retenu ces réserves encore timides, mais qui auraient pu assouplir leur exégèse, que le dogmatisme timoré dans lequel Basile s'était généralement cantonné ou telle de ses conceptions bizarres. Comme l'auteur du *Timée*, Basile a rencontré plus d'admirateurs que de disciple soucieux de prolonger son effort pour la conquête de la vérité[1] ; Grégoire de Nysse voyait plus juste, en pensant que la meilleure manière d'être fidèle à l'esprit de son frère, c'était de reprendre sa tentative.

V

Etat du texte

Le texte que nous avons suivi est, dans l'ensemble, celui de l'édition bénédictine de 1721-1730, reproduit par de Sinner en 1839. Il se présente luimême comme une révision de l'édition gréco-latine

1. Cf. *in Hex.*, 89 D, cf. *supra*, p. 22. Répétons toutefois que Basile porte une part de cette responsabilité, pour avoir restreint le domaine de la certitude au profit de la vraisemblance.

de 1618[1], faite au moyen des manuscrits suivants[2] :

Parisinus gr. 476 (Regius 1824; Regius primus des Mauristes), xe siècle (manque un feuillet : 14); désigné par la lettre : **A.**
Parisinus gr. 503 (Regius 2286; Regius secundus), XIVe : **B.**
Parisinus gr. 477 (Regius 2287, 1; Regius tertius), XVe : **C.**
Parisinus gr. 478 (Regius 2287, 2; Regius quartus), XVe : **D.**
Parisinus gr. 753 (Regius 2349; Regius quintus), Xe : **E.**
Parisinus gr. 955 (Regius 2892; Regius sextus), XIe : **F.**
Parisinus gr. 956 (Regius 2896; Regius septimus), XIVe : **G.**
Parisinus gr. 968 (Regius 2989; Regius octavus), XVe : **H.**
Parisinus gr. 957 (Colbertinus 3069; Colbertinus primus), XIIe (lacunes au milieu : hom. IV-V; et à la fin : hom. IX) : **I.**
Parisinus gr. 959 (Colbertinus 4721; Colbertinus secundus), XVIe : **J.**
Un ms. perdu (Coislinianus 229; Coislinianus primus), IXe-Xe : **K.**
Parisinus Coislinianus 235 (Coislinianus 235; Coislinianus secundus), XIe : **L.**

et un ms. d'Oxford, dont nous ne connaissons pas l'identification : Bodleianus, a Joanne Wolfio collatus.

L'auteur, Dom Garnier, n'a collationné qu'un nombre restreint de manuscrits (13 sur quelque 120)[3] ;

1. Sur l'histoire des différentes éditions, voir : Dom DAVID AMAND, *Essai d'une histoire critique des éditions générales grecques et gréco-latines de saint Basile de Césarée*, dans *Revue Bénédictine*, 1940-1946.
2. Ces manuscrits sont cités par Dom GARNIER : *Elenchus veterum librorum ad quos exacta et emendata sunt Basilii opera*, éd. Bénédictine, I, page non numérotée après la page LXXV; de Sinner, p. LXXXIII.
3. On peut noter cependant que, grâce aux éditions antérieures, aux notes critiques du dominicain François Combefis (*Basilius Magnus ex integro recensitus*, Paris, 1679)... et aux collations de Richard Montagu (Cf. DAVID AMAND, *loc. cit.*, *Revue Bénédictine*, 1941, p. 141-143), la base de son édition s'est trouvée un peu élargie.

pourtant il se trouve qu'il a utilisé quelques-uns de ceux qui comptent parmi les plus anciens : *Parisinus gr.* 753 (première moitié du xe siècle), *Parisinus gr.* 476 (xe siècle), *Parisinus Coislinianus* 235 (fin du xe siècle, début du xie siècle) et un ms. aujourd'hui perdu, le *Coislinianus* 229 que Garnier datait du IXe ou du début du xe siècle (les plus anciens manuscrits, le *Vaticanus graecus* 413 et le *Londinensis* 532, étant eux-mêmes de la fin du IXe ou du début du xe siècle). D'autre part si, dans l'appréciation subjective des variantes, Dom Garnier a été servi par une rare perspicacité[1], il n'a pas cherché à établir la filiation des manuscrits. Son édition n'est donc pas une édition critique. Elle offre cependant d'assez sérieuses garanties pour être provisoirement utilisée.

En 1939, à Louvain, Dom David Amand a présenté, en appendice à sa thèse de doctorat, une édition critique provisoire de la VIe homélie : cette édition est seulement dactylographiée. Elle a été établie sur 23 mss choisis parmi les plus anciens, dont 7 avaient été utilisés par Dom Garnier. Parmi les corrections proposées, un petit nombre seulement nous ont paru introduire une nuance appréciable, sans pour autant modifier sensiblement l'économie des idées. Il y a de bonnes raisons de croire qu'il n'en est pas autrement des autres homélies.

Empêché nous-même, pendant la dernière guerre, de recourir aux manuscrits ; informé, depuis, que

1. Nous en avons trouvé une preuve curieuse en examinant les homélies περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς, *Recherches de science religieuse*, 1946, p. 330.

l'édition critique de l'*Hexaéméron*, entreprise par Dom David Amand, était en voie d'achèvement nous nous sommes contenté d'un travail plus modeste. Nous avons repris le texte de l'édition bénédictine sauf à nous en écarter dans les cas où Dom Garnier a opté pour la leçon des éditions antérieures contre l'ensemble des manuscrits. Le nom de Garnier, dans l'apparat critique, signale chacun de ces changements.

De même, l'apparat critique n'est pas le fruit d'une nouvelle récension : nous avons seulement, à l'aide des manuscrits *Parisinus graecus* 478, *Parisinus graecus* 503, *Parisinus graecus* 956 qui sont d'ordinaire plus vaguement cités par Dom Garnier, *Parisinus graecus* 476 et *Parisinus graecus* 753 qui sont les plus anciens, essayé d'améliorer l'apparat des Mauristes en le précisant et, au besoin, en le rectifiant[1]. Pour le rendre parfaitement exact, il aurait fallu le refaire en entier, ce qui n'offrait pas d'intérêt tant que la recherche ne s'étendait pas à tous les manuscrits connus : les imprécisions que l'on constatera auront du moins l'avantage de ne pas laisser croire notre travail plus exhaustif qu'il ne l'est.

1. Les manuscrits seront désignés par la lettre correspondante (*supra*, 74). Quand nous n'avons pas identifié le ou les mss cités par Dom Garnier, nous les avons ordinairement désignés par les lettres M G (précédés du chiffre ou de la mention *aliq.*, *multi.*) pour les manuscrits collationnés par lui ; M B pour le *Bodleianus* et généralement pour les manuscrits anglais dont les variantes lui furent communiquées.

La lettre est précédée de *cor.* lorsqu'il s'agit d'une correction ; *om. add.* indiquent une omission ou une addition.

En plus des variantes fournies par les manuscrits, nous avons noté celles qu'avait recueillies le P. Combefis dans des manuscrits que nous n'avons pu identifier avec certitude, et plusieurs expressions empruntées à la traduction latine d'Eustathe qui, remontant aux dernières années du IVe siècle, se trouve être toute proche de l'original.

Quant à la traduction, nous l'avons entièrement refaite, non sans mettre à profit les traductions antérieures d'Auger et de Fialon[1].

1. Cf. *Bibliographie*, *infra*, 81 et 82.

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne mentionnerons ici ni les ouvrages généraux, éventuellement cités en note, ni le plus grand nombre des études qui ont trait à saint Basile, mais non à l'Hexaéméron : nous nous permettons de renvoyer sur ce point, aux bibliographies que nous avons données dans *Les idées et l'action sociales de saint Basile* et dans *Sasimes : une méprise de Saint Basile*[1].

Les références au texte de l'Écriture sainte sont indiquées :

pour l'Ancien Testament, d'après l'éd. ALFRED RAHLFS, *Septuaginta*, éd. tertia, Stuttgart, 1949 ;

et pour le Nouveau Testament, d'après l'éd. EB. NESTLE, *Novum Testamentum, Graece et Latine*, Stuttgart, 17e édition, 1941.

I. SOURCES[2]

ARISTOTE, opera omnia, éd. Bekker. Berlin, 1831-1870 ; éd. Dübner. Paris, 1848-1874. Spécialement = Traités I *Du ciel*, II *De la génération et de la corruption*, III *Histoire des animaux*, IV *De la marche des animaux*, V *Métaphysique*, VI *Météo-

1. L'index des auteurs anciens permettra de retrouver dans les notes des références complémentaires.

2. Nous donnons sous ce titre non seulement les ouvrages que Basile a pu utiliser, mais ceux dans lesquels on retrouve la trace des œuvres où il aurait puisé.

rologiques, VII *Des parties des animaux*, VIII *De la Respiration*, IX *Physique* (Les II, V, VI ont paru en traduction française chez Vrin (traduction Tricot), le début du VII chez Aubier (trad. Le Blond), IX aux Belles Lettres (trad. H. Carteron).

CHALCIDIUS, *Commentaire du Timée*, éd. Joh. Wrobel, Lipsiae, 1876.

CICÉRON, *De natura deorum*, éd. J. B. Mayor, Cambridge, 1883.

CLÉOMÈDE, *De motu circulari*, éd. Ziegler, Leipzig, 1891.

ÉLIEN, *De natura animalium*, éd. Hercher, Paris, 1868.

OPPIEN, *De piscatione*, éd. Lehrs, Paris, 1846.

ORIGÈNE, *Homélies sur la Genèse*, éd. W. A. Baehrens, Leipzig, 1920, P. G., **12**, 145-262 (trad. Doutreleau, Sources chrétiennes, Paris, 1944).

(Philocalie), éd. Armitage Robinson, Cambridge, 1893.

PHILON, *De opificio mundi*, éd. L. Cohn, Berlin, 1896, t. I, 1-60.

PLATON, *Timée*, éd. Rivaud, Paris, 1925.

PLINE, *Histoire naturelle*, éd. Mayhoff, Leipzig, 1897-1909.

PLOTIN, *Ennéades*, éd. É. Bréhier, Paris, 1924-1931.

PLUTARQUE, I *De Solertia animalium*, II *Des causes naturelles*, III *Sur le visage que l'on voit dans la lune*, IV *Opinions des philosophes*. Œuvres morales, éd. Doehner et Duebner, Paris, 1846-1855.

(Le III a paru aux Belles Lettres : éd. Raingeard, Paris, 1935.)

SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, éd. Oltramare, Paris, 1929.

STRABON, *Géographie*, éd. A. Meineke, Lipsiae, 1866.

THÉOPHILE D'ANTIOCHE (S.), *Lib. ad. Autolycum*, P. G., **6**, 1024-1168 (trad. J. Sender, Introduction et notes par G. Bardy, Sources chrétiennes, Paris, 1948).

THÉOPHRASTE, *Historia plantarum; De causis plantarum; De signis tempestatum*, éd. F. Wimmer, Paris, 1866.

II. ŒUVRES CONTEMPORAINES[1]

AMBROISE (S.), *Hexaéméron*, P. L., **14**; éd. Schenkl (C. S. E. L.), v. 32, Vienne, 1896-7.

EUSTATHIUS, *In Hexameron S. Basilii Cappadociæ episcopi latina metaphrasis;* de Sinner, t. I, p. 909-974.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Opera*, P. G., **35-38**. *Discours funèbre en l'honneur de... Basile de Césarée* (éd. Boulenger, Paris, 1908).

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Opera*, P. G., **44-46**. Spécialement : *Apologie de l'Hexaéméron*, et *La création de l'homme* (trad. Laplace, Sources chrétiennes, Paris, 1944).

1. Qui peuvent aider à comprendre l'*Hexaéméron*.

III. ÉTUDES

AMAND (Dom David), *Carnéade et saint Basile, Pronostics météorologiques, et polémique anti-astrologique dans l'Hexaéméron. Étude littéraire et historique des chapitres 4 à 7 de la sixième homélie de l'Hexaéméron, suivie d'un glossaire.* Thèse dactylographiée, Louvain, 1939, avec, en appendice, une édition critique provisoire de la sixième homélie de l'*Hexaéméron*.

Essai d'une histoire critique des éditions générales grecques et gréco-latines de saint Basile. Revue bénédictine, t. 52-56, Louvain, 1940-1946.

Fatalisme et Liberté dans l'antiquité grecque, Louvain, 1946.

ARNOU (R.), *Platonisme des Pères*, D. T. C., t. XII, c. 2350.

AUGER, *Homélies et Lettres choisies de saint Basile le Grand*, Paris, 1788.

BALTHASAR (H. von), *Présence et pensée*, Paris, 1942.

BAUDRY, *Le Problème de l'origine et de l'éternité du monde dans la philosophie grecque de Platon à l'ère chrétienne*, Paris, 1931.

BIDEZ (J.), *Le traité d'astrologie cité par saint Basile dans son Hexaéméron*, Antiquité classique, 1938.

BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'astrologie grecque*, Paris, 1899.

BRÉHIER (É.), *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, Paris, 1907.

CAMPBELL (J. M.), *The influence of the second sophistic on the style of the sermons of S. Basil the great*, Washington, 1922.

Courtonne (J.), *Saint Basile et l'Hellénisme*, Paris, 1934.

Cruice, *Essai critique sur l'Hexaéméron de Saint Basile*, Paris, 1844.

Daniélou (J.), *Platonisme et Théologie mystique*, Paris, 1944.

Introduction au traité de la création de l'homme, Sources chrétiennes, Paris, 1944.

Duhem (P.), *Le système du monde*, Paris, 1914.

Festugière (A. G.), *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris, 1944.

Fialon (E.), *Étude historique et littéraire sur saint Basile*, 2e éd., Paris, 1869.

Fronton du Duc, *in editionen graeco-latinam operum sancti Basilii magni notae :* de Sinner, t. I, p. 975-995.

Garnier (J.), *Sanctii Basilii opera*, Préface : de Sinner, t. I, I-LXXXI.

Giet (S.), *Les idées et l'action sociales de saint Basile*, Paris, 1941.

Saint Basile a-t-il donné une suite à l'Hexaéméron ? Recherches de science religieuse, 1946.

Gronau (K.), *De Basilio, Gregorio Nazianzeno Nyssenoque, Platonis imitatoribus*, Göttingen, 1908.

Posidonius, eine Quelle für Basilius' Hexahemeros, Braunschweig, 1912.

Posidonius, und die jüdisch-christliche Genesisexegese, Leipzig-Berlin, 1914.

Henry, *Les états du texte de Plotin*, Museum Lessianum, 1938.

Iahn (A.), *Basilius magnus plotinizans*, Berne, 1838.

Ivanka (E. von), *Die Authorschaft der Homilien in verba Faciamus*, Byzantinische Zeitschrift, 1936, p. 46-57.

Jacks (L. V.), *St. Basil the great and greek Literature*, Washington, 1922.

Levie (J.), *Les sources de la 7e et de la 8e homélies de saint Basile sur l'Hexaéméron*, Musée belge, 1920. p. 113-149.

Lossky (V.), *Essai sur la Théologie mystique de l'Église d'Orient*, Paris, 1944.

Mangenot (E.), *Hexaéméron*, D. T. C., t. VI, col. 2325-2354.

Plass (P.), *De Basilii et Ambrosii exceptis ad historiam animalium pertinentibus*, Marpurgi Cattorum, 1905.

Reinhardt (K.), *Poseidonios*, Munich, 1921.

Kosmos und Sympathie, Munich, 1926.

Ryle (H. E.), *Philo and Holy Scripture or the quotations of Philo from the books of the old Testament*, Londres, 1895.

Shear (L.), *The influence of Plato on St. Basil*, Baltimore, 1906.

Stegmann (A.), *Bibliothek der Kirchenväter, Basilius*, t. II, München, 1925.

Stephanou (E.), *Le Sixième jour de l'Hexaéméron*, Échos d'Orient, 1932, p. 385-398.

Thorndike (L.), *A History of the Magic and the experimental Science*, Londres, 1923, t. I, ch. XXI, *Christian and natural science*.

*
* *

Qu'il me soit permis d'exprimer toute ma gratitude à ceux à qui je dois d'avoir entrepris ce travail et de l'avoir mené à bonne fin[1].

Si mon effort n'a pas été vain, il le doit pour la meilleure part à leurs remarques, à leur bienveillance et à leur amitié.

1. Je tiens à remercier spécialement Dom David Amand qui a bien voulu revoir une première ébauche de ce travail, et m'a fait maintes observations utiles.

ΤΟΥ ΕΝ ΑΓΙΟΙΣ ΠΑΤΡΟΣ ΗΜΩΝ

ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ

'Αρχιεπισκόπου Καισαρείας Καππαδοκίας[1]

ΟΜΙΛΙΑΙ θ'

ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΞΑΗΜΕΡΟΝ

4 A ## ΟΜΙΛΙΑ α'[2]

'Εν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν.

1. Πρέπουσα ἀρχὴ τῷ περὶ τῆς τοῦ κόσμου συστάσεως μέλλοντι διηγεῖσθαι, ἀρχὴν τῆς τῶν ὁρωμένων διακοσμήσεως προθεῖναι τοῦ λόγου. Οὐρανοῦ γὰρ καὶ γῆς ποίησις παραδίδοσθαι μέλλει, οὐκ αὐτομάτως συνενεχθεῖσα, ὥς τινες ἐφαντάσθησαν, παρὰ δὲ τοῦ Θεοῦ τὴν αἰτίαν λαβοῦσα. Ποία ἀκοὴ τοῦ μεγέθους τῶν λεγομένων ἀξία ; πῶς παρεσκευασμένην ψυχὴν[3] πρὸς τὴν τῶν τηλικούτων ἀκρόασιν προσῆκεν ἀπαντᾶν ; Καθαρεύουσαν τῶν παθῶν τῆς σαρκός, ἀνεπισκότητον μερίμναις βιωτικαῖς, φιλόπονον, ἐξεταστικήν,

1. ἀρχιεπισκόπου... Καππαδοκίας] om. K ; τοῦ μεγάλου add. A.
2. ὁμιλία... α'] εἰς τὴν πρώτην ἡμέραν τῆς ἑξαημέρου K ; ὁμιλία εἰς τὴν ἑξαήμερον πρώτη A ; λόγος εἰς τὴν ἑξαήμερον, ἤτοι εἰς τὸ B ; εἰς τὴν ἑξαήμερον ὁμιλία α' E.
3. ἔχοντας add. B D G J.

L'ŒUVRE DES SIX JOURS

PREMIÈRE HOMÉLIE

AU COMMENCEMENT DIEU CRÉA LE CIEL ET LA TERRE[1]

EXORDE : Pensons à Dieu et rappelons-nous quel fut Moïse[2]

1. Il convient de prime abord à qui va décrire l'organisation du monde, de mentionner, en tête de son discours, le principe de l'ordre qui règne dans le monde visible. Car l'origine du ciel et de la terre ne doit pas être présentée comme la rencontre spontanée des éléments, ainsi que certains se le sont imaginé : elle a sa cause en Dieu. 1 A[3]

Quelle oreille serait digne de ces grandes vérités ?
Avec quelles dispositions conviendrait-il qu'une âme 2 A
vînt entendre de tels enseignements ? [Il la faudrait] purifiée des passions de la chair, délivrée des ténèbres où la plongent les soucis de la vie, active, attentive,

1. *Gen.*, **1**, 1.
2. Les titres figurant en manchette ne font pas partie du texte.
3. Ces chiffres et lettres renvoient aux pages et divisions de l'édition bénédictine reproduite par Migne en caractères gras. En marge du texte grec nous indiquons en italiques la pagination de la *Patrologie grecque* de Migne. Nous avons mis entre crochets droits [ ] des mots ajoutés pour la clarté ; entre crochets < > des conjectures ou des additions ; nous avons laissé entre parenthèses ( ) des explications qui font partie du texte.

πάντοθεν περισκοποῦσαν εἴ ποθεν λάβοι ἀξίαν ἔννοιαν τοῦ Θεοῦ. Ἀλλὰ[1] πρὶν ἐξετάσαι τὴν ἐν τοῖς ῥήμασιν ἀκρίβειαν,
5 A καὶ διερευνήσασθαι ἡλίκα τῶν μικρῶν φωνῶν τούτων ἐστὶ τὰ σημαινόμενα, ἐνθυμηθῶμεν τίς ὁ διαλεγόμενος ἡμῖν. Διότι κἂν τῆς βαθείας καρδίας τοῦ συγγραφέως μὴ ἐφικώμεθα[2] διὰ τὸ τῆς διανοίας ἡμῶν ἀσθενὲς, ἀλλὰ τῇ γε ἀξιοπιστίᾳ προσέχοντες τοῦ λέγοντος, αὐτομάτως εἰς συγκατάθεσιν τῶν εἰρημένων ἐναχθησόμεθα[3]. Μωϋσῆς τοίνυν ἐστὶν ὁ τὴν συγγραφὴν ταύτην καταβαλλόμενος· Μωϋσῆς ἐκεῖνος ὁ μαρτυρηθεὶς ἀστεῖος εἶναι παρὰ τῷ Θεῷ, ἔτι ὑπομάζιος ὤν· ὃν εἰσεποιήσατο μὲν ἡ θυγάτηρ τοῦ Φαραώ, ἐξέθρεψε δὲ βασιλικῶς, τοὺς σοφοὺς τῶν Αἰγυπτίων διδασκάλους αὐτῷ τῆς παιδεύσεως ἐπιστήσασα. Ὃς τὸν ὄγκον τῆς τυραννίδος μισήσας, καὶ πρὸς τὸ ταπεινὸν τῶν ὁμοφύλων ἀναδραμών, εἵλετο συγκακουχεῖσθαι τῷ λαῷ τοῦ Θεοῦ, ἢ
5 B πρόσκαιρον ἔχειν ἁμαρτίας ἀπόλαυσιν. Ὁ τὴν πρὸς τὸ δίκαιον φιλίαν ἐξ αὐτῆς τῆς φύσεως κεκτημένος, ὅπου γε καὶ πρὶν ἐπιτραπῆναι αὐτῷ τοῦ λαοῦ τὴν ἀρχήν, φαίνεται διὰ τὸ τῆς φύσεως μισοπόνηρον μέχρι θανάτου τοὺς κακοὺς ἀμυνόμενος. Ὁ φυγαδευθεὶς παρὰ τῶν εὐεργετηθέντων, καὶ ἀσμένως μὲν τοὺς Αἰγυπτιακοὺς θορύβους ἀπολιπών,

1. ἢ add. F.
2. ἐφικώμεθα] ἀφικώμεθα F.
3. ἐναχθησόμεθα] ἀχθησόμεθα F; ἀναχθησόμεθα, Combefis.

---

1. Cf. SAINT THÉOPHILE D'ANTIOCHE, *Liber I ad Autolycum.*, 2; *P. G.*, **6**, 1024 B-1026 B; Sources chrétiennes, p. 60.
2. *Act.*, **7**, 20; cf. *Exode*, **2**, 2.
3. C'est-à-dire, sans doute, très gracieux. Cf. FRONTON DU DUC, *Notae in homilias in Hexaemeron:* BASILE, de Sinner, I, 976.
4. Cf. *Ex.*, **2**, 10.
5. La tradition juive voulait que Moïse eût recueilli par son éduca-

toujours en quête d'une notion de Dieu, qui fût digne [de son objet][1].

Mais avant de chercher le sens exact, et d'explorer la signification merveilleuse de ces simples mots, concevons quel est celui qui nous parle. Car si la faiblesse de notre esprit nous empêche d'atteindre la pensée profonde de l'écrivain, le crédit que nous
donnerons à son autorité, nous permettra d'accorder 2 B
à ses dires un assentiment spontané.

Moïse est donc l'auteur de cet ouvrage : ce [même] Moïse dont l'Écriture témoigne[2] qu'il était *gracieux* devant Dieu[3], quand il était encore à la mamelle; lui qu'adopta la fille du Pharaon, qu'elle éleva royalement[4], préposant à son éducation les sages de l'Égypte[5]; lui qui, méprisant le faste du pouvoir absolu, et revenant à l'humilité de sa race, choisit de partager les mauvais traitements du peuple de Dieu plutôt que de jouir, pour un temps, du fruit d'un péché. Il tenait de la nature même l'amour de la justice, puisque, avant d'avoir reçu le comman-
dement du peuple, il se montre, par l'aversion natu- 2 C
relle qu'il porte au mal, l'ennemi mortel des méchants[6]. C'est lui qui, banni par ceux qui étaient ses obligés, renonce avec joie au tumulte de l'Égypte,

tion le fruit de la sagesse égyptienne : *Act.*, **7**, 22. Cf. PHILON, *De vita Mosis*, I, 5 : éd. Cohn, t. IV, p. 124, l. 13-14; CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, XXIII : *P. G.*, **8**, col. 900; éd. O. Stählin, t. 2, p. 95, l. 13; PSEUDO-JUSTIN, *Cohortatio ad Gentes*, 10 : *P. G.*, **6**, 262 B.

Noter que Basile reste indépendant de Philon et de Clément, en ce qu'il ne fait pas mention de la sagesse hellénique.

6. *Ex.*, **2**, 11 et sq.

τὴν δὲ Αἰθιοπίαν καταλαβών, κἀκεῖ πᾶσαν σχολὴν ἀπὸ τῶν ἄλλων ἄγων, καὶ ἐν τεσσαράκοντα ὅλοις ἔτεσιν τῇ θεωρίᾳ τῶν ὄντων ἀποσχολάσας[1]. Ὃς ὀγδοηκοστὸν ἤδη γεγονὼς ἔτος[2], εἶδε Θεὸν ὡς ἀνθρώπῳ ἰδεῖν δυνατόν, μᾶλλον δὲ ὡς οὐδενὶ τῶν ἄλλων ὑπῆρξε κατὰ τὴν μαρτυρίαν αὐτὴν[3] τοῦ Θεοῦ, ὅτι Ἐὰν γένηται προφήτης ὑμῶν τῷ Κυρίῳ, ἐν ὁράματι αὐτῷ γνωσθήσομαι, καὶ ἐν ὕπνῳ λαλήσω αὐτῷ.
5 C Οὐχ οὕτως ὡς ὁ θεράπων μου Μωϋσῆς, ἐν ὅλῳ τῷ οἴκῳ μου πιστός ἐστι · στόμα κατὰ στόμα λαλήσω αὐτῷ, ἐν εἴδει, καὶ οὐ δι' αἰνιγμάτων. Οὗτος τοίνυν ὁ τῆς αὐτοπροσώπου θέας τοῦ Θεοῦ, ἐξίσου τοῖς ἀγγέλοις ἀξιωθείς, ἐξ ὧν ἤκουσε παρὰ τοῦ Θεοῦ διαλέγεται[4] ἡμῖν. Ἀκούσωμεν τοίνυν ἀληθείας ῥημάτων οὐκ ἐν πειθοῖς σοφίας ἀνθρωπίνης, ἀλλ' ἐν διδακτοῖς Πνεύματος λαληθεῖσιν[5] · ὧν τὸ τέλος οὐχ ὁ τῶν ἀκουόντων ἔπαινος, ἀλλ' ἡ σωτηρία τῶν διδασκομένων.

1. ἀποσχολάσας] ἐνατενίζων καὶ ἀποσχολάζων F ; ἀπασχολήσας G.
2. ὀγδοηκοστόν... ἔτος] ὀγδοηκοστοῦ ... ἔτους D ; MB.
3. αὐτήν] αὐτοῦ EG, 1 MG.
4. ταῦτα add. J.
5. λαληθεῖσιν] λαληθέντων Garnier cum Ed.

---

1. D'après *Ex.*, **2**, 15, Moïse se serait réfugié dans la terre de Madian. M. Vincent nous suggère que la mention de l'Éthiopie a pu être amenée par une variante du texte sacré. Car les *Nombres*, **12**, 1, parlent d'une femme couchite (ou éthiopienne) que Moïse aurait épousée.

2. La contemplation des réalités (τῇ θεωρίᾳ τῶν ὄντων) est une expression traditionnelle pour désigner la gnose ; elle n'est pas étrangère non plus à la pensée platonicienne pour laquelle les idées sont les réalités véritables. Cf. J. DANIÉLOU, *Platonisme et Théologie mystique*, p. 158-160. C'est elle qui fait de l'homme l'égal des anges (*infra*, 2 D).

et, venu en Éthiopie[1], fait trève à tout le reste, et s'adonne pendant quarante années entières, à la contemplation des réalités[2] ; lui qui, déjà parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, vit Dieu comme peut le voir un homme[3], ou plutôt comme il ne le fut donné à nul autre, au témoignage même de Dieu, car *si vous avez un prophète du Seigneur, c'est en vision que je me ferai connaître à lui, c'est en songe que je lui parlerai. Ainsi, n'en est-il pas de mon serviteur* 2 D
Moïse ; dans toute ma maison, il m'est [reconnu] fidèle ; je lui parlerai bouche à bouche, en me faisant voir, et non par énigmes[4]. Celui donc qui fut, à l'égal des anges, trouvé digne de voir Dieu face à face, nous parle de ce que Dieu lui a fait entendre. Écoutons par conséquent des paroles où la vérité ne s'exprime pas en des arguments d'une sagesse humaine, mais en des enseignements de l'Esprit[5], et dont le but n'est pas [d'obtenir] la louange de qui les écoute, mais [de procurer] le salut à ceux qu'elles instruisent.

Tout ce développement annonce Grégoire de Nysse et *La Vie de Moïse*.

3. *Ex.*, **33**, 11.

4. *Nomb.*, **12**, 6-8. Grégoire de Nysse, après Grégoire de Nazianze (*Orat.*, XLIII, 35, 2 et 72, 2, *P. G.*, **36**, 544 B et 593 B ; éd. Boulenger, p. 135 et 213), s'est plu, dans l'éloge qu'il fait de son frère (*P. G.*, **46**, col. 808 D-813 A), à comparer Basile à Moïse. Si la *Vie de Moïse* offre maints éléments d'une biographie de Basile, on voit ici que ces rapprochements ne sont pas fortuits : Basile nourrissait une vive admiration pour le législateur d'Israël, et semble l'avoir pris pour modèle.

5. I *Cor.*, **2**, 4 et **2**, 13. Il est vraisemblable que Basile lisait ἐν πειθοῖς σοφίας ἀνθρωπίνης : πειθοῖς σοφίας est la leçon du papyrus Chester Beatty (P^{46}, IIIe siècle), cf. J. HUBY, *Recherches de Science Religieuse*, 1944, p. 246. S'il faut lire λαληθεῖσιν, on peut en déduire que Basile a hésité lui-même à traiter πειθοῖς et διδακτοῖς comme des substantifs.

2. Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν.
Ἵστησί μου τὸν λόγον τὸ θαῦμα τῆς διανοίας. Τί πρῶτον
εἴπω ; πόθεν ἄρξομαι τῆς ἐξηγήσεως ; Ἐλέγξω τῶν ἔξω
8 A τὴν ματαιότητα ; ἢ ἀνυμνήσω τὴν ἡμετέραν ἀλήθειαν ;
Πολλὰ περὶ φύσεως ἐπραγματεύσαντο οἱ τῶν Ἑλλήνων
σοφοί, καὶ οὐδὲ εἷς παρ' αὐτοῖς λόγος ἕστηκεν ἀκίνητος
καὶ ἀσάλευτος, ἀεὶ τοῦ δευτέρου τὸν πρὸ αὐτοῦ καταβάλ-
λοντος · ὥστε ἡμῖν μηδὲν ἔργον εἶναι τὰ ἐκείνων ἐλέγχειν ·
ἀρκοῦσι γὰρ ἀλλήλοις πρὸς τὴν οἰκείαν ἀνατροπήν. Οἱ γὰρ
Θεὸν ἀγνοήσαντες, αἰτίαν ἔμφρονα προεστάναι τῆς γενέσεως
τῶν ὅλων οὐ συνεχώρησαν, ἀλλ' οἰκείως τῇ ἐξ ἀρχῆς ἀγνοίᾳ
τὰ ἐφεξῆς συνεπέραναν. Διὰ τοῦτο οἱ μὲν ἐπὶ τὰς ὑλικὰς
ὑποθέσεις κατέφυγον, τοῖς τοῦ κόσμου στοιχείοις τὴν
αἰτίαν τοῦ παντὸς ἀναθέντες · οἱ δὲ ἄτομα καὶ ἀμερῆ
σώματα, καὶ ὄγκους καὶ πόρους συνέχειν τὴν φύσιν τῶν
ὁρατῶν ἐφαντάσθησαν. Νῦν μὲν[1] γὰρ συνιόντων ἀλλήλοις
8 B τῶν ἀμερῶν σωμάτων, νῦν δὲ μετασυγκρινομένων, τὰς

1. μέν om AE.

1. *Ceux du dehors* sont ici les auteurs profanes pour autant qu'étrangers à la foi chrétienne, ils ne croient pas au Dieu personnel tout-puissant et créateur, comme le note justement Dom Garnier (*ad. h. loc.: P. G.*, **29**, 6).

2. Il n'est pas exact de dire qu'après cette conclusion dédaigneuse, Basile « se met en devoir d'exposer les opinions des diverses écoles... ». Y. Courtonne, *Saint Basile et l'Hellénisme*, 19. Il les évoque d'un point de vue subjectif à l'arrière-plan de son commentaire, moins pour déterminer leurs caractères propres que pour signaler le point où ces systèmes philosophiques s'opposent au dogme révélé : ce serait ici le matérialisme athée.

3. Οἱ μὲν γὰρ τὸν κόσμον ἀγένητον εἰπόντες εἰς τὸ ἀπέραντον ἐχώρησαν : « Les uns ont déclaré le monde sans commencement, et sont tombés dans des difficultés inextricables ». Théophile d'Antioche, *L. III ad Autolycum*, 16. Sources chrétiennes, p. 236.

La création

2. *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.*

Ma parole s'arrête à cette admirable pensée. Que 2 E
dirai-je d'abord ? Par où commencer mon explication ? M'en prendrai-je à la vanité des auteurs qui nous sont étrangers[1] ? Ou exalterai-je la vérité qui est nôtre ?

Les sages de la Grèce se sont donné bien du tour- 3 A
ment pour expliquer la nature, et il n'est pas une de leurs opinions qui soit demeurée ferme et inébranlable, pour cette raison qu'une seconde opinion vient toujours ruiner la précédente ; aussi n'avons-nous nul besoin d'arguments contre ces gens : ils suffisent à se réfuter mutuellement[2].

Car ceux qui ont ignoré l'existence de Dieu, n'ont pas accepté qu'une cause raisonnable ait présidé à la genèse de l'univers, mais ils ont tiré les conclusions que comportaient leur ignorance première[3]. Voilà pourquoi les uns eurent recours aux principes matériels, plaçant dans les éléments du monde la cause
de l'ensemble[4]. Les autres imaginèrent qu'atomes 3 B
et corps indivisibles, crochets et méats constituaient la nature des choses visibles[5] ; tantôt en s'unissant les uns aux autres, tantôt en formant des combi-

4. Pour Thalès, le principe est l'eau ; pour Anaximène, c'est l'air, ou une substance indéterminée (ἄπειρον) ; pour Héraclite, le feu ; pour Empédocle, ces trois éléments joints à un quatrième, la terre. Aristote, *Métaph.*, 983 b, 984 a ; et, avec quelques compléments, Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, V, 64, *P. G.*, **8**, 165 A ; éd. Stählin, t. I, p. 48-49.

5. L'atomisme est le système de Leucippe et de Démocrite ; cf. A. Rey, *La maturité de la pensée scientifique en Grèce*, Paris, 1939, p. 393.

γενέσεις καὶ τὰς φθορὰς ἐπιγίνεσθαι · καὶ τῶν διαρκεστέρων σωμάτων τὴν ἰσχυροτέραν τῶν ἀτόμων ἀντεμπλοκὴν τῆς διαμονῆς τὴν αἰτίαν παρέχειν. Ὄντως ἱστὸν ἀράχνης ὑφαίνουσιν οἱ ταῦτα γράφοντες, οἱ οὕτω λεπτὰς καὶ ἀνυποστάτους ἀρχὰς οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ θαλάσσης ὑποτιθέμενοι[1]. Οὐ γὰρ ᾔδεσαν εἰπεῖν, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν. Διὰ τοῦτο ἀκυβέρνητα καὶ ἀδιοίκητα εἶναι τὰ σύμπαντα, ὡς ἂν τύχῃ[2] φερόμενα, ὑπὸ τῆς ἐνοικούσης αὐτοῖς ἀθεότητος ἠπατήθησαν. Ὅπερ ἵνα μὴ πάθωμεν ἡμεῖς, ὁ τὴν κοσμοποιίαν συγγράφων εὐθὺς ἐν τοῖς πρώτοις ῥήμασι τῷ ὀνόματι τοῦ Θεοῦ τὴν διάνοιαν ἡμῶν κατεφώτισεν, εἰπών, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεός[3]. Τί καλὴ ἡ τάξις ;
8 C Ἀρχὴν πρῶτον ἐπέθηκεν, ἵνα μὴ ἄναρχον αὐτὸν οἰηθῶσί τινες[4]. Εἶτα ἐπήγαγε τό, Ἐποίησεν, ἵνα δειχθῇ, ὅτι ἐλάχιστον μέρος τῆς τοῦ δημιουργοῦ δυνάμεώς ἐστι τὸ ποιηθέν. Ὡς γὰρ ὁ κεραμεὺς ἀπὸ τῆς αὐτῆς τέχνης μυρία διαπλάσας

1. ὑποτιθέμενοι] ὑπερτιθέμενοι MB.
2. τύχῃ] τύχοι I MG.
3. τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν add. FIJ.
4. ἄναρχον αὐτὸν οἰηθῶσί τινες] ἄναρχον οἰηθῶσι ταύτην τινές F.

1. Nous pensons que μετα- ajoute à συγκρινομένων un sens de changement.

2. Σωμάτων. En fait, Basile emploie le même mot à trois lignes d'intervalle pour désigner les atomes et les corps qui en sont formés.

3. Γένεσις et φθορά cf. *infra*, 5 E, 6 A... On pense au traité d'Aristote Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς ; mais on ose à peine le nommer, tant la rencontre de ces mots est devenue banale. Cf. C. MONTDÉSERT, *Clément d'Alexandrie*, Paris, 1944, p. 164, n. 6.

4. La réfutation porte donc uniquement sur l'erreur commune des philosophies qui s'organisent en marge de Dieu : l'action des causes qu'elles invoquent est sans proportion avec l'effet qu'on leur attribue.

naisons différentes[1], les corpuscules[2] indivisibles produiraient la naissance des êtres et leur ruine[3] ; quant aux corps plus résistants, ils trouveraient dans l'enlacement plus ferme des atomes la cause de leur durée.

En vérité, c'est une toile d'araignée que tissent les auteurs de ces écrits, eux qui supposent aussi fragiles et inconsistants les fondements du ciel, de la terre et de la mer. Ils ne savaient pas dire : *Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre*[4]. C'est pourquoi ils 3 C
ont cru que l'ensemble des êtres était sans pilote et sans direction, comme emporté au hasard : erreur [à laquelle les condamnait] l'athéisme qui habitait en eux.

Pour que ce malheur nous fût épargné, l'historien de la création a, dès les premiers mots, et grâce au nom de Dieu, éclairé notre pensée en disant : *Au commencement, Dieu créa.*

Que cet ordre est beau[5] ! C'est le commencement que [l'auteur] a mentionné d'abord, pour que nul ne s'imaginât un monde qui n'eût pas commencé. Puis il a ajouté : *[Dieu] créa*, pour qu'il fût visible qu'il n'y a dans l'œuvre créée, qu'une part minime de la puissance divine.

Tel le potier qui [use] du même art pour façonner

5. En adoptant la traduction de Dom Garnier, nous n'affirmons pas que le pronom τί soit exclamatif (cf. F. M. ABEL, *Gram. du grec biblique*, p. 144). Bien que la langue de Basile soit atticisante, elle présente d'autres exceptions (cf. ἤδη δὲ : 39 A) : celle-ci serait aussi vraisemblable. Pourtant il se pourrait que τί fût simplement interrogatif : « En quoi cet ordre est-il beau ? ».

σκεύη, οὔτε τὴν τέχνην οὔτε δύναμιν ἐξανάλωσεν · οὕτω καὶ ὁ τοῦ παντὸς τούτου δημιουργὸς, οὐχ ἑνὶ κόσμῳ σύμμετρον τὴν ποιητικὴν ἔχων δύναμιν, ἀλλ' εἰς τὸ ἀπειροπλάσιον ὑπερβαίνουσαν, τῇ ῥοπῇ τοῦ θελήματος μόνῃ εἰς τὸ εἶναι παρήγαγε τὰ μεγέθη τῶν ὁρωμένων. Εἰ οὖν καὶ ἀρχὴν ἔχει ὁ κόσμος, καὶ πεποίηται, ζήτει, τίς ὁ τὴν[1] ἀρχὴν αὐτῷ δοὺς, καὶ τίς ὁ ποιητής; Μᾶλλον δὲ, ἵνα μὴ ἀνθρωπίνοις λογισμοῖς ἐκζητῶν παρατραπῇς που τῆς ἀληθείας, προέφθασε τῇ διδασκαλίᾳ, οἱονεὶ σφραγῖδα καὶ φυλακτήριον ταῖς
4 A ψυχαῖς ἡμῶν ἐμβαλὼν τὸ πολυτίμητον[2] ὄνομα τοῦ Θεοῦ, εἰπὼν, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεός. Ἡ μακαρία φύσις, ἡ ἄφθονος ἀγαθότης, τὸ ἀγαπητὸν πᾶσι τοῖς λόγου μετειληφόσι[3], τὸ πολυπόθητον κάλλος, ἡ ἀρχὴ τῶν ὄντων, ἡ πηγὴ τῆς ζωῆς, τὸ νοερὸν φῶς, ἡ ἀπρόσιτος σοφία, οὗτος Ἐποίησεν ἐν ἀρχῇ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν.

3. Μὴ οὖν ἄναρχα φαντάζου, ἄνθρωπε, τὰ ὁρώμενα, μηδὲ, ἐπειδὴ κυκλόσε[4] περιτρέχει τὰ κατ' οὐρανὸν κινούμενα, ἡ δὲ τοῦ κύκλου ἀρχὴ τῇ προχείρῳ αἰσθήσει ἡμῶν οὐκ εὔληπτος, ἄναρχον εἶναι νομίσῃς τῶν κυκλοφορικῶν σωμάτων τὴν φύσιν. Οὐδὲ γὰρ ὁ κύκλος οὗτος, τὸ ἐπίπεδον λέγω σχῆμα τὸ ὑπὸ μιᾶς γραμμῆς περιεχόμενον, ἐπειδὴ διαφεύγει

1. ζήτει, τίς ὁ τὴν] ζητεῖται ὁ τὴν MB.
2. πολυτίμητον] πολύτιμον J.
3. μετειληφόσι] μετειληχόσι 1 MG; ἀξίωμα add. DJ.
4. κυκλόσε]κύκλῳ σε MB; ἐν κύκλῳ σε L; κύκλωσε F.

d'innombrables vases sans épuiser son art ni ses forces, ainsi l'auteur de cet univers, dont la puissance 3 D
créatrice ne se mesure pas à un monde, mais s'étend à l'infini, amena à l'être, par la seule impulsion de sa volonté, les grandeurs du monde visible.

Si donc le monde a un commencement, et s'il a été créé, cherche qui lui a donné ce commencement, et quel en est le créateur. Ou plutôt, de peur qu'en le cherchant par des raisonnements humains, tu ne t'écartes peut-être de la vérité, [Moïse] t'a prévenu par son enseignement : comme un sceau et comme un phylactère, il a placé sur nos âmes le nom sacré
de Dieu ; il a dit : *Au commencement Dieu créa.* La 3 E
nature bienheureuse, la bonté exempte d'envie, l'objet d'amour de tout ce qui est raisonnable, la beauté très désirable, le principe des êtres, la source de vie, la lumière spirituelle, la sagesse inaccessible, [Dieu] : c'est Lui qui, *au commencement, a créé le ciel et la terre*[1].

Le monde a eu un commencement : il n'est pas éternel

3. Ne t'imagine donc pas, homme, que le monde visible n'a pas commencé. Non, parce que les [astres] en mouvement dans le ciel courent en cercle
autour de nous, et que le commencement du cercle 4 A
échappe à la simple perception des sens, ne va pas croire qu'aient toujours existé les corps qui sont emportés par ce mouvement circulaire. Car le cercle — je veux dire la figure plane décrite par une seule

1. Les mots ποιητής, δημιουργός, l'idée d'une cause nécessaire, celle d'une bonté sans envie viennent en droite ligne de Platon, *Timée* 28 b-30 a. Cf. Introduction, *supra*, p. 57-59.

τὴν ἡμετέραν αἴσθησιν, καὶ οὔτε ὅθεν ἤρξατο ἐξευρεῖν[1]
9 B δυνάμεθα, οὔτε εἰς ὃ κατέληξεν, ἤδη καὶ ἄναρχον αὐτὸν
ὀφείλομεν ὑποτίθεσθαι. Ἀλλὰ κἂν τὴν αἴσθησιν[2] διαφεύγῃ,
τῇ γε ἀληθείᾳ πάντως ἀπό τινος ἤρξατο ὁ κέντρῳ καὶ
διαστήματί τινι περιγράψας αὐτόν. Οὕτω καὶ σὺ μή, ἐπειδὴ
εἰς ἑαυτὰ συννεύει τὰ κύκλῳ κινούμενα, τὸ τῆς κινήσεως
αὐτῶν ὁμαλὸν, καὶ μηδενὶ μέσῳ[3] διακοπτόμενον, τὴν τοῦ
ἄναρχον τὸν κόσμον καὶ ἀτελεύτητον εἶναί σοι πλάνην
ἐγκαταλίπῃ[4]. Παράγει γὰρ τὸ σχῆμα τοῦ κόσμου τούτου.
Καί, Ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ παρελεύσονται[5]. Προαναφώνησις
τῶν περὶ συντελείας δογμάτων καὶ περὶ τῆς τοῦ κόσμου
μεταποιήσεως, τὰ νῦν ἐν βραχέσι κατὰ τὴν στοιχείωσιν
τῆς θεοπνεύστου διδασκαλίας παραδιδόμενα[6]. Ἐν ἀρχῇ
9 C ἐποίησεν ὁ Θεός. Τὰ ἀπὸ χρόνου ἀρξάμενα πᾶσα ἀνάγκη
καὶ ἐν χρόνῳ συντελεσθῆναι. Εἰ ἀρχὴν ἔχει χρονικήν, μὴ

1. ἐξευρεῖν] εὑρεῖν I.
2. τὸ εἶδος add. I.
3. μέσῳ] μέσον I.
4. ἐγκαταλίπῃ] ἐγκαταλείπῃ D I ; ἐγκαταλίποι. B.
5. παρελεύσονται] παρελεύσεται B D E G 1 M G.
6. παραδιδόμενα] παραδεδομένα D I.

---

1. Cette définition du cercle était courante dans l'antiquité ; Sextus Empiricus, *Adv. Math.*, III, 107, éd. Bekker, p. 719, l.16 ; Chalcidius, *Comment. du Timée*, 68, éd. Joh. Wrobel, p. 135, l. 16 ; Jean de Lydie, *De mens.*, III, 3 éd. R. Wuensch, p. 39, l. 2-4. Cf. Gronau, *Posidonios und die jüdisch-christliche Genesisexegese*, 39, n. 2.

2. Ici encore, il serait vain de chércher l'exposé et la réfutation d'un système philosophique. Basile poursuit son commentaire, et trouve dans le texte sacré ce deuxième enseignement que le monde n'est pas éternel.

Il importe assez peu qu'Aristote ait ou non « prétendu démontrer (l'éternité du ciel) par le mouvement circulaire des astres » (Courtonne, *op. cit.*, 20). Le stagirite parle du mouvement circulaire comme d'un mouvement perpétuel (*Physique*, VIII, 8 : 264 b 17), et Basile se contente de recueillir cette image suggestive de l'éternité, pour en dénoncer l'apparence trompeuse, car le cercle est parti d'un point.

3. Nous pensons que ce membre de phrase (τὸ τῆς κινήσεως ὁμαλόν) est une sorte d'accusatif de qualification.

ligne[1] — peut défier nos sens, auxquels il ne laisse
déceler ni son point de départ ni sa fin ; mais nous
ne devons pas supposer pour autant qu'il soit sans
commencement. Même si la perception nous en
échappe, il faut en vérité qu'il y ait un point d'où
soit parti celui qui, à l'aide d'un centre et d'un rayon,
a tracé la circonférence[2]. Ainsi toi-même, — parce 4 B
que les objets qui se meuvent en cercle reviennent
sur eux par un mouvement égal et continu[3], — ne
laisse pas s'introduire en toi l'erreur d'un monde sans
commencement ni fin. Car *la figure de ce monde passe*[4] ;
et *le ciel et la terre passeront*[5].

Aux dogmes de la consommation [de l'univers]
et de la transformation du monde, préludent brièvement ici les enseignements élémentaires de la doctrine inspirée : *Au commencement Dieu créa.* Ce qui
a commencé avec le temps, doit de toute nécessité
finir aussi avec le temps[6]. Si la création a un com- 4 C

4. I *Cor.*, **7**, 31.

5. Matth., **24**, 35. Le texte porte παρελεύσεται : Basile cite de mémoire ; ou, peut-être, faut-il opter pour la variante.

6. Grégoire de Nysse reprendra la même idée dans le *De hominis opificio*, c. XXIII, *P. G.*, **44**, 209 B : « Celui qui reconnaît une origine au mouvement n'a pas un doute sur son terme, et celui qui ne lui reconnaît pas un terme, n'en admet pas non plus le commencement ». Trad. Laplace, *Sources chrétiennes*, p. 190.

Basile a pu s'inspirer du *De Coelo* (I, XII : 288 b 4), où Aristote démontre, contrairement à ce qu'admet Platon, que ce qui est né, doit périr. Cf. Baudry, *Problème de l'origine et de l'éternité du monde dans la Philosophie grecque, de Platon à l'ère chrétienne*, Paris, 1931, p. 111.

M. Courtonne se demande toutefois si Basile ne va pas trop loin en énonçant cet axiome, « et ce qu'il fait de l'immortalité de l'âme » (*loc. cit.*, 26). Mais il n'est question dans tout cet exposé que du monde matériel ; et « si les catégories du temps et de l'espace ne peuvent être complètement étrangères aux êtres spirituels », le mouvement qui leur est propre, « ne va pas, comme (celui) de l'être matériel,

ἀμφιβάλῃς περὶ τοῦ τέλους. Γεωμετρίαι γὰρ καὶ ἀριθμητικαὶ
μέθοδοι, καὶ αἱ περὶ τῶν στερεῶν πραγματεῖαι, καὶ ἡ
πολυθρύλλητος ἀστρονομία, ἡ πολυάσχολος ματαιότης, πρὸς
ποῖον καταστρέφουσι τέλος ; Εἴπερ οἱ περὶ ταῦτα ἐσπου-
δακότες συναΐδιον εἶναι τῷ κτίστῃ τῶν ὅλων Θεῷ καὶ τὸν
ὁρώμενον τοῦτον κόσμον διενοήθησαν, πρὸς τὴν αὐτὴν δόξαν
12 A ἀγαγόντες[1] τὸν περιγεγραμμένον καὶ σῶμα ἔχοντα ὑλικόν,
τῇ ἀπεριλήπτῳ καὶ ἀοράτῳ[2] φύσει, μηδὲ τοσοῦτον δυνη-
θέντες ἐννοηθῆναι, ὅτι οὗ τὰ μέρη φθοραῖς καὶ ἀλλοιώσεσιν
ὑπόκειται, τούτου καὶ τὸ ὅλον ἀνάγκη ποτὲ τὰ αὐτὰ παθήματα
τοῖς οἰκείοις μέρεσιν ὑποστῆναι. Ἀλλὰ τοσοῦτον Ἐμα-
ταιώθησαν τοῖς διαλογισμοῖς αὐτῶν, καὶ ἐσκοτίσθη ἡ
ἀσύνετος αὐτῶν καρδία, καὶ φάσκοντες εἶναι σοφοί, ἐμωράν-
θησαν, ὥστε οἱ μὲν συνυπάρχειν ἐξ ἀϊδίου τῷ Θεῷ τὸν
οὐρανὸν ἀπεφήναντο · οἱ δὲ αὐτὸν εἶναι Θεὸν ἄναρχόν τε
καὶ ἀτελεύτητον, καὶ τῆς τῶν κατὰ μέρος οἰκονομίας αἴτιον.

1. ἀγαγόντες] ἄγοντες J.
2. ἀοράτῳ] ἀσωμάτῳ I.

---

vers un terme ». L'analyse du P. de Balthasar à propos de Grégoire de Nysse, vaut pour Basile : *Présence et Pensée*, p. 8.

1. La géométrie, les recherches arithmétiques ne sont blâmées qu'en leurs vaines prétentions, lorsqu'elles s'opposent à l'enseignement révélé.

Ce membre de phrase semble d'ailleurs une simple transition pour passer du premier argument (Ce qui a commencé avec le temps, doit finir avec lui), à cet argument nouveau : le tout suit le sort des éléments qui le composent.

2. Ce principe serait stoïcien : on le trouve chez Posidonius (Diogène Laërce, *Vie des Philosophes*, VII, 1 (70) ; éd. Cobet, p. 198, l. 36), mais aussi chez Philon, *De aeternitate mundi*, 24, éd. Cohn Wendland, t. II, p. 110, l. 12-13.

3. *Rom*, 1, 21-22.



mencement temporel, ne doute pas de sa fin. Car
la géométrie, les recherches arithmétiques, les études
sur les solides, la fameuse astronomie, <toute> cette
laborieuse vanité, à quelle fin s'acheminent-elles ?
pour autant du moins que ceux qui s'y adonnent,
croient ce monde visible, coéternel au Dieu créateur
de l'univers[1], qu'ils l'élèvent — tout matériel et
limité qu'il soit — au même degré de gloire que la
nature invisible et infinie, sans parvenir à concevoir
que ce dont les éléments sont sujets à se corrompre
et à changer, doit nécessairement subir, dans l'ensem- 4 D
ble, les mêmes vicissitudes qui affectent les parties[2].
Mais ils sont *devenus vains dans leurs pensées ; leur
cœur sans intelligence s'est enténébré ; et, bien qu'ils
se disent sages, ils ont perdu la raison*[3] au point d'affir-
mer, les uns que le ciel existe avec Dieu de toute
éternité, les autres qu'il est Dieu, sans commence-
ment ni fin, et cause de l'économie [qui règne en]
toutes les parties du monde.[4]

4. A l'arrière-plan de cet exposé apparaissent, en face du monisme matérialiste (*supra*, 89), deux systèmes qui, sans nier que Dieu existe, le privent de ses attributs essentiels, l'un, en supposant une matière qui lui serait coéternelle, l'autre, en identifiant Dieu avec le ciel. Il se peut que — Platon étant hors de cause (Courtonne, *op. cit.*, 21) — l'allusion vise, dans le premier cas, les péripatéticiens et, dans le second, les stoïciens. (Cf. Courtonne, *op. cit.*, p. 20-22) ; toutefois Basile ne s'intéresse aux uns et aux autres qu'en raison de leur croyance commune en une matière incréée.

Quant aux deux arguments que Basile, dit M. Courtonne (p. 26), emprunte aux philosophes qu'il combat (Ce qui a pris naissance avec le temps finira nécessairement dans le temps. Ce dont les éléments sont sujets à se corrompre, doit subir dans l'ensemble les vicissitudes qui affectent les parties), on peut se demander en effet s'ils sont de nature à étayer le contenu de la révélation, ou s'ils ne prennent, ici, leur force que dans son prolongement.

4. Ἤπου αὐτοῖς ἡ περιουσία τῆς τοῦ κόσμου σοφίας προσθήκην οἴσει ποτὲ τῆς χαλεπῆς κατακρίσεως, ὅτι οὕτως
12 B ὀξὺ περὶ τὰ μάταια βλέποντες, ἑκόντες πρὸς τὴν σύνεσιν τῆς ἀληθείας ἀπετυφλώθησαν. Ἀλλ' οἱ[1] τῶν ἄστρων τὰ διαστήματα καταμετροῦντες, καὶ τοὺς ἀειφανεῖς αὐτῶν καὶ ἀρκτῴους ἀπογραφόμενοι, καὶ ὅσοι περὶ τὸν νότιον πόλον[2] κείμενοι τοῖς μέν εἰσι φανεροί[3], ἡμῖν δὲ ἄγνωστοι· καὶ βόρειον πλάτος, καὶ ζῳδιακὸν κύκλον μυρίοις διαστήμασι διαιροῦντες· καὶ ἐπαναφορὰς ἄστρων, καὶ στηριγμούς, καὶ ἀποκλίσεις, καὶ πάντων τὴν ἐπὶ τὰ προηγούμενα κίνησιν δι' ἀκριβείας τηρήσαντες· καὶ διὰ πόσου χρόνου τῶν πλανωμένων ἕκαστος τὴν ἑαυτοῦ περίοδον ἐκπληροῖ· μίαν τῶν πασῶν μηχανὴν οὐκ ἐξεῦρον πρὸς τὸ[4] τὸν Θεὸν ἐννοῆσαι ποιητὴν τοῦ παντός, καὶ κριτὴν δίκαιον, τὴν ἀξίαν ἀντίδοσιν
12 C τοῖς βεβιωμένοις ἐπάγοντα· οὐδὲ τῷ περὶ τῆς κρίσεως λόγῳ τὴν ἀκόλουθον τῆς συντελείας ἔννοιαν ἐπιγνῶναι, ὅτι ἀνάγκη μεταποιηθῆναι τὸν κόσμον, εἰ μέλλοι καὶ ἡ τῶν ψυχῶν κατάστασις πρὸς ἕτερον εἶδος ζωῆς μεταβάλλειν. Ὥσπερ γὰρ ἡ παροῦσα ζωὴ συγγενῆ ἔσχε τοῦ κόσμου τούτου τὴν φύσιν· οὕτω καὶ ἡ μέλλουσα τῶν ψυχῶν ἡμῶν διαγωγὴ οἰκείαν τῇ καταστάσει ὑποδέξεται τὴν λῆξιν[5]. Οἱ δὲ τοσοῦτον

1. Ἀλλ' οἱ] ἄλλοι J ; *alii* Eustathe.
2. εἰσι add. BG, 2 MG.
3. φανεροί] φαινόμενοι A.
4. πρὸς τό om. A.
5. τῇ καταστάσει ὑποδέξεται τὴν λῆξιν] τὴν κατάστασιν ἀποδέξεται καὶ τὴν λῆξιν I.

1. Basile est dur pour ceux qui ne partagent pas sa foi !

Le monde changera selon les conditions de la vie qui est promise à nos âmes

4. Sans doute la superfluité de la sagesse profane trouvera-t-elle une nouvelle et lourde condamnation, en ce que ces gens ne jettent un regard aussi pénétrant sur de vains objets, que pour s'aveugler 4 E
volontairement sur la connaissance de la vérité[1]. Ils savent mesurer la distance des astres, dresser la liste de ceux qui brillent toujours à nos yeux dans les régions du pôle arctique, et de ceux qui, situés autour du pôle austral, sont visibles aux habitants de ces con- 5 A
trées, mais de nous inconnus ; partager la zone boréale et le cercle du zodiaque en d'innombrables divisions ; observer avec grand soin le lever des astres, leurs stations, leur déclin[2], le mouvement qui les porte tous en avant, ainsi que le temps nécessaire à chacun des astres errants, pour qu'il accomplisse sa propre révolution. Mais de toutes les ressources de l'habilité, une seule leur échappe : celle qui leur ferait découvrir Dieu, le créateur de l'univers, le juge équitable qui donne à chacune des actions de notre vie la récompense qu'elle mérite ; et [leur permettrait] d'avoir, 5 B
de l'achèvement du monde, une idée conforme à la doctrine du jugement ; car il faut nécessairement que le monde change, si la condition des âmes doit se transmuer en un autre genre de vie. De même en effet que la vie présente avait de l'affinité avec la nature de ce monde, ainsi le mode d'existence qui doit être celui de nos âmes, obtiendra le sort propre à leur condition [nouvelle].

2. Estienne, *Thesaurus linguae graecae*, Paris, 1835, t. III[3], col. 1415.

ἀπέχουσιν ὡς ἀληθέσι τούτοις προσέχειν, ὥστε καὶ πλατὺν γέλωτα καταχέουσιν ἡμῶν περὶ συντελείας τοῦ κόσμου τούτου καὶ παλιγγενεσίας αἰῶνος ἀπαγγελλόντων. Ἐπειδὴ δὲ ἡ ἀρχὴ κατὰ φύσιν προτέτακται τῶν ἀπ' αὐτῆς, ἀναγκαίως περὶ τῶν ἀπὸ χρόνου τὸ εἶναι ἐχόντων διαλεγόμενος, ταύτην ἁπάντων προέταξε τὴν φωνήν, εἰπών, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν[1].

13 A 5. Ἦν γάρ τι, ὡς ἔοικεν, καὶ πρὸ τοῦ κόσμου τούτου, ὃ τῇ μὲν διανοίᾳ ἡμῶν ἐστι θεωρητόν, ἀνιστόρητον δὲ κατελείφθη, διὰ τὸ τοῖς εἰσαγομένοις ἔτι καὶ νηπίοις κατὰ τὴν γνῶσιν ἀνεπιτήδειον. Ἦν τις πρεσβυτέρα τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως κατάστασις ταῖς ὑπερκοσμίοις δυνάμεσι πρέπουσα, ἡ ὑπέρχρονος, ἡ αἰωνία, ἡ ἀΐδιος. Δημιουργήματα δὲ ἐν αὐτῇ ὁ τῶν ὅλων κτίστης καὶ δημιουργὸς ἀπετέλεσε, φῶς νοητὸν πρέπον τῇ μακαριότητι τῶν φιλούντων τὸν Κύριον, τὰς λογικὰς καὶ ἀοράτους φύσεις, καὶ πᾶσαν τὴν τῶν νοητῶν διακόσμησιν, ὅσα τὴν ἡμετέραν διάνοιαν ὑπερβαίνει,

1. ὁ θεός add. 2 MG.

1. Matth., **13**, 39. Cette *palingénésie* n'est pas celle des stoïciens (*infra*, 31 A).

2. Comme il le sera pour Grégoire de Nysse, le temps est pour Basile cet espacement inséparablement lié à l'idée du monde, au point d'être « comme le signe même de la créature » (*Adv. Eunom.*, I, 21, éd. des Mauristes, I, 233, A-B ; *P. G.*, **29**, 560 B : Χρόνος δὲ ἐστιν τὸ συμπαρεκτεινόμενον τῇ συστάσει τοῦ κόσμου διάστημα. Cf. *infra*, 5 E-6 A). Ce n'est pas, chez Grégoire, une idée absolument nouvelle, comme le pense le P. von Balthasar : *Présence et Pensée*, p. 6 et 7. Sur les sources de cette philosophie, voir von Balthasar, *loc. cit.*

3. C'est l'opinion d'Origène plutôt que celle des Néoplatoniciens (A. Puech, *Hist. de la litt. grecque chrétienne*, III, 256), à laquelle Basile semble faire allusion (περὶ Ἀρχῶν II, 9 ; éd. P. Koetschau, p. 163, l. 24 ; p. 165, l. 16 ; *P. G.*, **11**, 225) ; mais Basile tout en penchant pour cette opinion (6 B), ne la donne qu'avec réserve (17 B).

Ces gens sont si loin de s'attacher à ces vérités qu'ils éclatent de rire, quand nous leur annonçons la fin du monde, et la régénération du siècle[1]. Mais puisque le commencement a naturellement sa place avant 5 C
ce qui s'ensuit, il était nécessaire que Moïse, parlant des créatures qui reçoivent l'être à un moment du temps[2], plaçât avant toute autre cette parole : *Au commencement Dieu créa.*

Les anges nous avaient précédés dans l'existence

5. Car il y eut, paraît-il[3], avant même que ce monde fût, quelque chose qu'il est possible à notre intelligence de contempler, mais qui est resté sans histoire, parce qu'impropre à de nouveaux initiés, encore enfants par leur savoir. C'était, avant la genèse du monde, une condition qui convenait aux puissances célestes : dépassant notre catégorie du temps, éternelle, perpétuelle[4]. [Il y avait] dans ce [monde spirituel] des œuvres que le créateur et l'artisan de toutes choses avait accomplies[5] : une lumière spiri- 5 D
tuelle propre à la félicité de ceux qui aiment le Seigneur, les natures raisonnables et invisibles, tout l'ordre enfin des créatures spirituelles qui passent

4. Cette condition n'est pas absolument intemporelle, elle dépasse seulement notre catégoire du temps (ὑπέρχρονος) : elle est éternelle, mais à la manière des créatures ; cf. H. von Balthasar, *Présence et Pensée*, 2, 3 ; V. Lossky, *Théologie mystique de l'Église d'Orient*, p. 97 ; nous verrons (17 C) qu'elle n'est pas purement spirituelle.

5. ἀπετέλεσε n'indique pas, à notre avis, une nouvelle intervention de Dieu dans la création noétique, mais développe la phrase précédente : Ἦν τις... κατάστασις.

ὧν οὐδὲ τὰς ὀνομασίας ἐξευρεῖν δυνατόν. Ταῦτα τοῦ ἀοράτου κόσμου συμπληροῖ τὴν οὐσίαν, ὡς διδάσκει ἡμᾶς ὁ Παῦλος, λέγων, Ὅτι ἐν αὐτῷ ἐκτίσθη τὰ πάντα, εἴτε
13 B ὁρατά, εἴτε ἀόρατα, εἴτε θρόνοι, εἴτε κυριότητες, εἴτε ἀρχαί, εἴτε ἐξουσίαι, εἴτε δυνάμεις, εἴτε ἀγγέλων στρατιαί, εἴτε ἀρχαγγέλων ἐπιστασίαι· ὅτε δὲ ἔδει λοιπὸν καὶ τὸν κόσμον τοῦτον ἐπεισαχθῆναι τοῖς οὖσι, προηγουμένως[1] μὲν διδασκαλεῖον καὶ παιδευτήριον τῶν ἀνθρωπίνων[2] ψυχῶν· ἔπειτα μέντοι καὶ ἁπαξαπλῶς πάντων τῶν ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ ἐπιτήδειον ἐνδιαίτημα. Συμφυὴς ἄρα τῷ κόσμῳ, καὶ τοῖς ἐν αὐτῷ ζῴοις τε καὶ φυτοῖς, ἡ τοῦ χρόνου διέξοδος ὑπέστη, ἐπειγομένη ἀεὶ καὶ παραρρέουσα, καὶ μηδαμοῦ παυομένη τοῦ δρόμου. Ἢ οὐχὶ τοιοῦτος ὁ χρόνος, οὗ τὸ μὲν παρελθὸν ἠφανίσθη, τὸ δὲ μέλλον οὔπω πάρεστι, τὸ δὲ παρὸν πρὶν γνωσθῆναι διαδιδράσκει τὴν αἴσθησιν; Τοιαύτη δέ τις καὶ τῶν γινομένων ἡ φύσις, ἢ αὐξανομένη πάντως, ἢ φθίνουσα, τὸ δὲ ἱδρυμένον καὶ στάσιμον οὐκ
13 C ἐπίδηλον ἔχουσα. Ἔπρεπεν οὖν τοῖς ζῴων τε καὶ φυτῶν σώμασιν, οἱονεὶ ῥεύματί τινι πρὸς ἀνάγκην ἐνδεδεμένοις, καὶ τῇ πρὸς γένεσιν ἢ[3] φθορὰν ἀγούσῃ κινήσει συνεχομένοις, ὑπὸ τῆς τοῦ χρόνου φύσεως περιέχεσθαι, συγγενῆ τοῖς

1. προηγουμένως] προηγούμενον E.
2. ἀνθρωπίνων] ἡμετέρων I.
3. ἢ] καί I.

---

1. Le Fils de Dieu.
2. *Coloss.*, **1**, 16.
3. Cf. *Rom.*, **8**, 38 ; *Ephes.*, **1**, 21 ; I *Pet.*, **3**, 22.

notre entendement, et dont nous ne pourrions même découvrir le nom.

Ces êtres remplissent la substance du monde invisible, comme nous l'enseigne l'<apôtre> Paul, quand il dit : *En Lui*[1] *tous les êtres ont été créés : êtres visibles et invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances*[2], *les armées des Anges, avec les Archanges qui leur sont préposés*[3].

Nous vivons dans un monde temporel

Mais il fallait aussi que ce monde 5 E
fût introduit parmi les êtres, [pour qu'il devînt] principalement le lieu où seraient instruites et formées les âmes humaines, puis certes, pour le dire d'un mot, le lieu où tout ce qui est sujet à la naissance et à la mort, trouverait une demeure qui lui convînt. Car il y a une affinité naturelle entre ce monde, les animaux et les plantes qui s'y trouvent, et le cours du temps qui toujours se hâte et s'enfuit, sans jamais relâcher
son élan. Est-ce que tel n'est pas le temps dont le 6 A
passé n'est plus, dont l'avenir n'est pas encore, et dont le présent, avant d'être connu, échappe à nos sens ? Telle semble aussi la nature des êtres soumis au devenir : elle est toute en voie de s'accroître ou de s'épuiser ; mais de ferme et de stable, elle n'a manifestement rien.

Il convenait donc que des êtres vivants, et des plantes dont le corps est nécessairement assujetti à une sorte d'écoulement, emportés par le mouvement qui les entraîne à la naissance ou à la mort, fussent enveloppés dans le temps, dont la nature possède en

ἀλλοιουμένοις κεκτημένου[1] τὴν ἰδιότητα. Ἐντεῦθεν οἰκείως ἐπέβαλε τῷ περὶ αὐτὸν λόγῳ ὁ σοφῶς ἡμᾶς τοῦ κόσμου τὴν γένεσιν ἐκδιδάσκων, εἰπών, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν · τουτέστιν, ἐν ἀρχῇ ταύτῃ τῇ κατὰ χρόνον. Οὐ γὰρ δὴ κατὰ πρεσβυγένειαν πάντων τῶν γενομένων προέχειν αὐτὸν μαρτυρῶν λέγει ἐν ἀρχῇ γεγονέναι, ἀλλὰ μετὰ τὰ ἀόρατα καὶ νοούμενα τῶν ὁρατῶν τούτων καὶ αἰσθήσει ληπτῶν τὴν
16 A ἀρχὴν τῆς ὑπάρξεως διηγεῖται. Λέγεται μὲν οὖν ἀρχὴ καὶ ἡ πρώτη κίνησις · ὡς, Ἀρχὴ ὁδοῦ ἀγαθῆς τὸ ποιεῖν δίκαια. Ἀπὸ γὰρ τῶν δικαίων πράξεων πρῶτον κινούμεθα πρὸς τὸν μακάριον βίον. Λέγεται δὲ ἀρχὴ καὶ ὅθεν γίνεταί τι, τοῦ[2] ἐνυπάρχοντος αὐτῷ[3] ὡς ἐπὶ οἰκίας θεμέλιος[4], καὶ ἐπὶ πλοίου ἡ τρόπις, καθὸ εἴρηται, Ἀρχὴ σοφίας, φόβος Κυρίου. Οἷον γὰρ κρηπὶς καὶ βάθρον[5] πρὸς τὴν τελείωσιν ἡ εὐλάβεια. Ἀρχὴ δὲ καὶ τῶν τεχνικῶν ἔργων ἡ τέχνη · ὡς ἡ σοφία Βεσελεήλ, τοῦ περὶ τὴν σκηνὴν κόσμου. Ἀρχὴ δὲ πράξεων πολλάκις καὶ τὸ εὔχρηστον τέλος τῶν γινομένων ·

1. κεκτημένου] κεκτημένῳ AGJL; κεκτημένοι I; κεκτημένο ις F
2. τοῦ om. AE, 4MG.
3. ἑτέρου add. J, Garnier.
4. ὡς... θεμέλιος] ὥσπερ ἐπὶ οἰκίας θεμέλιοι E.
5. βάθρον] ὑποβάθρα DG, Combefis.

1. Origène, au contraire, écartait toute idée d'un commencement temporel, qui « se fût heurtée à ses théories préexistentielles ». DOUTRELEAU, *Traduction des homélies sur la Genèse* (Sources chrétiennes), p. 63.

2. Ce mot, que nous avons jusqu'ici traduit par *commencement*, est susceptible d'autres sens, comme il apparaît dans la suite du texte : ce serait provoquer une confusion que de continuer à lui substituer l'un de ses équivalents français.

3. *Prov.*, **16**, 7.

4. Garnier, sur la foi d'un manuscrit, a ajouté ἑτέρου. Il se pourrait qu'en dépit de l'accent, τοῦ fût simplement un indéfini. Eustathe a traduit : « quae fit ex aliqua subsistente materia ».

5. *Prov.*, **1**, 7.

propre des qualités analogues à celles des êtres qui changent. Aussi est-ce avec raison que, pour entrer
en matière, celui qui, avec sagesse, nous instruit de 6 B
la genèse du monde, a dit : *Au commencement Dieu créa*, c'est-à-dire : au commencement temporel[1]. Car il ne témoigne pas de l'antériorité du monde, comparé à tous les êtres créés, en disant que ce fut au commencement ; mais, après les êtres invisibles et spirituels, il raconte l'arrivée à l'existence des êtres visibles et accessibles à nos sens.

Les différentes acceptions du mot ἀρχή

1° Or, sans aucun doute, appelle-t-on ἀρχή[2] le premier mouvement, comme [dans ce passage] : *Le commencement de la bonne voie est de pratiquer la justice*[3]. C'est en effet par nos actions justes que nous allons à la vie bienheureuse.

2° Mais on appelle encore ἀρχή ce d'où vient qu'une
chose existe, parce que c'en est le fondement[4] ; telles, 6 C
pour une maison, ses fondations, et, pour un vaisseau, sa carène. C'est en ce sens qu'il est dit : *Le fondement de la sagesse est la crainte du Seigneur*[5]. Car la piété est comme la base et le fondement de la perfection.

3° L'art est aussi un principe (ἀρχή) pour les œuvres des artisans : telle, la sagesse de Béseléel, pour la parure du tabernacle[6].

4° Ἀρχή, c'est souvent aussi, dans nos actions, l'heureuse fin que nous en attendons[7] : ainsi, [nous

6. « J'ai rempli Béseléel de l'esprit divin de sagesse, d'intelligence et de savoir pour toutes sortes d'ouvrages... » *Exode*, **31**, 3.

7. C'est le terme, la cause finale.

ὡς τῆς ἐλεημοσύνης ἡ παρὰ Θεοῦ ἀποδοχή, καὶ πάσης τῆς κατ' ἀρετὴν ἐνεργείας τὸ ἐν ἐπαγγελίαις ἀποκείμενον τέλος.

16 B **6.** Τοσαυταχῶς οὖν λεγομένης τῆς ἀρχῆς, σκόπει εἰ μὴ πᾶσι τοῖς σημαινομένοις ἡ παροῦσα φωνὴ ἐφαρμόσει. Καὶ γὰρ ἀφ' οὗ χρόνου ἤρξατο ἡ τοῦ κόσμου τούτου σύστασις, δυνατόν σοι μαθεῖν, ἐάν γε ἐκ τοῦ παρόντος εἰς τὸ κατόπιν ἀναποδίζων, φιλονεικήσῃς[1] εὑρεῖν τὴν πρώτην ἡμέραν τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως. Εὑρήσεις γὰρ οὕτως, πόθεν τῷ χρόνῳ ἡ πρώτη κίνησις, ἔπειτα, ὅτι καὶ οἱονεὶ θεμέλιοί τινες καὶ κρηπῖδες προκατεβλήθησαν ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ · εἶτα, ὅτι ἐστί τις τεχνικὸς λόγος ὁ καθηγησάμενος τῆς τῶν ὁρωμένων διακοσμήσεως, ὡς ἐνδείκνυταί σοι ἡ φωνὴ τῆς ἀρχῆς · καὶ τὸ μὴ εἰκῇ μηδὲ μάτην, ἀλλὰ πρός τι τέλος ὠφέλιμον καὶ
16 C μεγάλην χρείαν τοῖς οὖσι συνεισφερόμενον ἐπινενοῆσθαι[2] τὸν κόσμον, εἴπερ τῷ ὄντι ψυχῶν λογικῶν διδασκαλεῖον καὶ θεογνωσίας ἐστὶ παιδευτήριον, διὰ τῶν ὁρωμένων καὶ αἰσθητῶν χειραγωγίαν τῷ νῷ παρεχόμενος πρὸς τὴν θεωρίαν τῶν ἀοράτων, καθά φησιν ὁ ἀπόστολος, ὅτι Τὰ ἀόρατα αὐτοῦ ἀπὸ κτίσεως κόσμου τοῖς ποιήμασι νοούμενα καθορᾶται. Ἢ τάχα διὰ τὸ ἀκαριαῖον καὶ ἄχρονον τῆς δημιουργίας εἴρηται τό, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν, ἐπειδὴ ἀμερές

1. φιλονεικήσῃς] φιλονεικήσεις J.
2. ἐπινενοῆσθαι] ἐπινενοεῖσθαι B ; ἐπινοεῖσθαι 1 M G.

---

1. La source médiate de ces distinctions paraît être ARISTOTE, *Métaphysique*, I : 1012 b 34. Mais les textes scripturaires allégués par Chalcidius (*Commentaire du Timée*, 276, éd. Wrobel, p. 306) indiqueraient un intermédiaire chrétien, peut-être Origène, cf. *Comment. in Johan.*, I, 22 ; *P. G.*, **14**, 56, D.

2. Cf. *supra*, 5 E.

3. *Rom.*, **1**, 20. Si le premier et le second sens du mot ἀρχή peuvent s'entendre en ce passage, il est bien difficile d'admettre les deux autres (COURTONNE, *op. cit.*, 38). Mais il reste vrai que, pour Basile, le mot ἀρχή est riche de tous ces sens.

faisons] l'aumône pour obtenir la faveur de Dieu, et toute action vertueuse [pour atteindre] la fin que nous réservent les promesses divines[1].

Quelle est ici la signification du mot ἀρχή ?

6. Puisque ce mot est susceptible de tant d'acceptions différentes, 6 D
vois si, dans le cas présent, il ne s'accommode pas de toutes ces significations.

Aussi bien tu peux connaître à quelle époque commença l'organisation du monde, si, remontant du présent dans le passé, tu t'efforces de découvrir le premier jour du monde naissant. Tu trouveras ainsi d'où est parti, dans l'ordre du temps, le premier mouvement ; [tu verras] ensuite que, telles des fondations et des bases, ont été jetés le ciel et la terre ; puis, qu'une raison industrieuse a présidé à l'ordonnance du monde visible, comme l'indique le mot principe ; enfin, que ce monde n'a pas été conçu
au hasard ni en vain, mais à une fin utile, et pour 6 E
répondre au plus grand besoin des êtres, s'il est vrai que le monde est l'école où s'instruisent les âmes raisonnables, le lieu où elles apprennent à connaître Dieu[2] : il s'offre en effet à notre esprit pour le guider, par les objets visibles et sensibles, jusqu'à la contemplation des invisibles, selon ce que dit l'apôtre : *Les perfections invisibles de Dieu sont, depuis la création du monde, et par le moyen de ses œuvres, offertes à la contemplation de nos esprits*[3].

Ou peut-être est-ce en raison de l'instant ténu et intemporel de la création, qu'il a été dit : *Au commen-*
cement Dieu créa..., parce que le commencement est 7 A

τι καὶ ἀδιάστατον ἡ ἀρχή. Ὡς γὰρ ἡ ἀρχὴ τῆς ὁδοῦ οὔπω ὁδὸς, καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς οἰκίας οὐκ οἰκία, οὕτω καὶ ἡ τοῦ χρόνου ἀρχὴ οὔπω χρόνος, ἀλλ' οὐδὲ μέρος αὐτοῦ τὸ ἐλάχιστον. Εἰ δὲ φιλονεικῶν τις χρόνον εἶναι λέγοι τὴν ἀρχὴν, γινωσκέτω ὅτι διαιρήσει αὐτὴν εἰς τὰ τοῦ χρόνου μέρη.
16 D Ταῦτα δέ ἐστιν, ἀρχὴ, καὶ μέσα, καὶ τελευτή[1]. Ἀρχὴν δὲ ἀρχῆς ἐπινοεῖν παντελῶς καταγέλαστον. Καὶ ὁ διχοτομῶν τὴν ἀρχὴν, δύο ποιήσει ἀντὶ μιᾶς, μᾶλλον δὲ πολλὰς καὶ ἀπείρους, τοῦ διαιρεθέντος ἀεὶ εἰς ἕτερα τεμνομένου. Ἵνα
17 A τοίνυν διδαχθῶμεν ὁμοῦ τῇ βουλήσει τοῦ Θεοῦ ἀχρόνως συνυφεστάναι τὸν κόσμον, εἴρηται τὸ, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν. Ὅπερ ἕτεροι τῶν ἑρμηνευτῶν[2], σαφέστερον τὸν νοῦν ἐκδιδόντες, εἰρήκασιν, Ἐν κεφαλαίῳ ἐποίησεν ὁ Θεὸς, τουτέστιν, ἀθρόως καὶ ἐν ὀλίγῳ. Τὰ μὲν οὖν περὶ ἀρχῆς, ὡς ὀλίγα ἀπὸ πολλῶν εἰπεῖν, ἐπὶ τοσοῦτον.

7. Ἐπειδὴ δὲ καὶ τῶν τεχνῶν αἱ μὲν ποιητικαὶ λέγονται, αἱ δὲ πρακτικαὶ, αἱ δὲ θεωρητικαί · καὶ τῶν μὲν θεωρητικῶν τέλος ἐστὶν ἡ κατὰ νοῦν ἐνέργεια · τῶν δὲ πρακτικῶν, αὐτὴ

1. τελευτή] τελευταῖα J ; τέλη K.
2. ἑρμηνευτῶν] ἑρμενευόντων I MG ; ἑρμηνέων A E.

1. Comme Grégoire de Nysse (*in Hex., P. G.*, **44**, 72 A-B), mais avant lui, Basile tient que le vouloir divin est intemporel, qu'il « précède la possibilité de l'espacement » (*supra*, 4 B-C, n. ; 5 C-D, n. Cf. H. von Balthasar, *op. cit.*, 4), et lui sert de principe. Cette remarque est capitale si l'on veut interpréter sainement la cosmologie basilienne.

2. Ἐν κεφαλαίῳ. Basile lisait cette leçon dans la traduction d'Aquila

quelque chose d'invisible et d'inétendu. Car, de même que le commencement du chemin n'est pas encore un chemin ; ni celui de la maison, pas encore une maison ; ainsi le commencement du temps n'est pas encore un temps : il n'en est pas même la plus petite partie. Et si quelqu'un soutenait que le commencement est déjà un temps, qu'il sache qu'il aura à le fractionner dans les divisions du temps : à lui donner un commencement, un milieu et une fin. Imaginer le commencement du commencement, c'est tout à fait ridicule. Et qui divise en deux le commencement, en fait deux au lieu d'un, ou plutôt il le multiplie à l'infini, puisque la fraction reste toujours [susceptible] de nouveaux morcellements. Afin donc de nous 7 B
apprendre qu'à l'instant intemporel du vouloir divin, le monde exista[1], il a été dit : *Au commencement Dieu créa*, ce que les autres interprètes expriment plus clairement par ces mots : Dieu fit *tout ensemble*[2], c'est-à-dire : à la fois et en peu de temps. Qu'il nous suffise, pour traiter en peu de mots ces matières abondantes, d'avoir donné ces explications sur le mot ἀρχή.

Que signifie : créer ?

7. Or parmi les arts, les uns sont poétiques[3], les autres pratiques, et théoriques.

Les arts théoriques ont pour fin le travail de la pensée[4] ; les arts pratiques, le mouvement même du 7 C

qu'il trouvait avec celles de Symmaque et de Théodotion, dans les *Hexaples* d'Origène.

3. Ou créateurs.

4. Leur objet est le vrai.

ἡ τοῦ σώματος κίνησις, ἧς παυσαμένης οὐδὲν ὑπέστη οὐδὲ παρέμεινε τοῖς ὁρῶσιν· ὀρχήσεως γὰρ καὶ αὐλητικῆς τέλος οὐδέν, ἀλλ' αὐτὴ εἰς ἑαυτὴν ἡ ἐνέργεια καταλήγει· ἐπὶ δὲ
17 B τῶν ποιητικῶν τεχνῶν, καὶ παυσαμένων[1] τῆς ἐνεργείας, προκείμενόν ἐστι τὸ ἔργον· ὡς οἰκοδομικῆς καὶ τεκτονικῆς καὶ χαλκευτικῆς καὶ ὑφαντικῆς, καὶ ὅσαι τοιαῦται, αἳ[2], κἂν μὴ παρῇ ὁ τεχνίτης, ἱκανῶς ἐν ἑαυταῖς τοὺς τεχνικοὺς λόγους ἐμφαίνουσι, καὶ ἔξεστί σοι θαυμάσαι τὸν οἰκοδόμον ἀπὸ τοῦ ἔργου, καὶ τὸν χαλκέα καὶ τὸν ὑφάντην. Ἵνα οὖν δειχθῇ ὅτι ὁ κόσμος τεχνικόν ἐστι κατασκεύασμα, προκείμενον πᾶσιν εἰς θεωρίαν, ὥστε δι' αὐτοῦ τὴν τοῦ ποιήσαντος αὐτὸν σοφίαν ἐπιγινώσκεσθαι, οὐκ ἄλλῃ τινὶ φωνῇ ἐχρήσατο ὁ σοφὸς Μωϋσῆς περὶ αὐτοῦ, ἀλλ' εἶπεν, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν· οὐχὶ ἐνήργησεν, οὐδὲ ὑπέστησεν, ἀλλὰ Ἐποίησεν. Καὶ καθότι πολλοὶ τῶν φαντασθέντων συνυπάρχειν ἐξ ἀϊδίου τῷ Θεῷ τὸν κόσμον, οὐχὶ γεγενῆσθαι παρ' αὐτοῦ
17 C συνεχώρησαν, ἀλλ' οἱονεὶ ἀποσκίασμα τῆς δυνάμεως αὐτοῦ ὄντα αὐτομάτως παρυποστῆναι· καὶ αἴτιον μὲν αὐτοῦ

1. παυσαμένων] παυσαμένης BD, Garnier.
2. αἳ] αἷς A ?, 1 MG; ἃ E, 1 MG.

---

1. Ils ont pour fin l'utile.

2. Les arts poétiques ou créateurs tendent au beau : ils aboutissent à une création artistique. Cette classification vient d'Aristote : *Métaph.* E (VI) I : 1025 b 20. Mais elle devait être classique. On la trouve dans QUINTILLIEN, *Inst. Orat.*, II, 18. Éd. Radermacher, Lipsiae, 1907, p. 119. Cf. GRONAU, *op. cit.*, 49, n. 1.

3. Τὸ γὰρ ποιῆσαι τῷ κτίσαι ταὐτόν ἐστιν, dira Grégoire de Nysse : *Adv. Eunom.*, IV ; *P. G.*, **45**, 656 D.

Saint Théophile d'Antioche avait défini la création : τὸ ἐξ οὐκ ὄντων ποιεῖν : *Lib. II ad Autolycum*, 4 ; Sources chrétiennes, p. 102, cf. *Introd.*, p. 55.

4. Cette hypothèse peut favoriser le manichéisme (GRÉGOIRE DE

corps[1], qui, dès qu'il a cessé, ne laisse rien subsister, rien qui continue d'être perceptible aux regards : car la danse et l'art du joueur de flûte n'ont pour fin de produire aucun objet matériel ; mais l'activité qu'ils mettent en œuvre, trouve sa fin en elle-même. Au contraire, dans les arts qui se rattachent à l'activité créatrice, même quand s'interrompt leur activité, l'œuvre demeure[2] : ainsi en est-il [des travaux] d'architecture, de charpente, [des travaux] de la forge, du tissage, et autres du même genre qui, en l'absence de l'ouvrier, manifestent encore clairement par eux-mêmes son savoir-faire ; si bien qu'il t'est loisible d'admirer dans son œuvre, et l'architecte et le forgeron et le tisserand.

Afin donc que le monde apparaisse comme une 7 D
œuvre d'art qui s'offre à la contemplation de tous, et fasse reconnaître la sagesse de son auteur, le sage Moïse ne s'est point servi, à son sujet, d'un autre mot. Il a dit : *Au commencement, Il a créé.* Non pas : Il a produit ; ni Il a fondé ; mais *Il a créé*[3].

Et parce que beaucoup de ceux qui se sont imaginé le monde existant avec Dieu de toute éternité[4], se refusent à croire qu'il soit son œuvre, mais [disent] qu'il lui fut spontanément présent comme l'ombre

NYSSE, *De hom. opificio*, *P. G.*, **44**, 212 B) ; mais elle est commune à toutes les doctrines qui, sans nier l'action divine, ne lui reconnaissent pas toute-puissance et liberté : « Les sages de l'Hellade ignorent la création », dit le P. Festugière (*L'enfant d'Agrigente*, 115), du moins dans le sens absolu du mot. Cf. LOSSKY, *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient*, 87 ; BAUDRY, *Problème de l'origine et de l'étendue du monde dans la Philosophie grecque, de Platon à l'ère chrétienne*, *passim*.

ὁμολογοῦσι τὸν Θεόν, αἴτιον δὲ ἀπροαιρέτως, ὡς τῆς σκιᾶς τὸ σῶμα, καὶ τῆς λαμπηδόνος τὸ ἀπαυγάζον· τὴν οὖν τοιαύτην ἀπάτην ἐπανορθούμενος ὁ προφήτης, τῇ ἀκριβείᾳ ταύτῃ τῶν ῥημάτων ἐχρήσατο εἰπών, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεός. Οὐχὶ αὐτὸ τοῦτο[1] τὴν αἰτίαν τοῦ εἶναι παρέσχεν, ἀλλ' ἐποίησεν ὡς ἀγαθὸς τὸ χρήσιμον, ὡς σοφὸς,
20 A τὸ κάλλιστον, ὡς δυνατὸς, τὸ μέγιστον. Μόνον γὰρ οὐχὶ τεχνίτην σοι ἔδειξεν ἐμβεβηκότα[2] τῇ οὐσίᾳ τῶν ὅλων, καὶ τὰ καθ' ἕκαστον[3] μέρη πρὸς ἄλληλα συναρμόζοντα, καὶ τὸ πᾶν ὁμόλογον ἑαυτῷ καὶ σύμφωνον καὶ ἐναρμονίως ἔχον ἀποτελοῦντα. Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν. Ἐκ δύο τῶν ἄκρων τοῦ παντὸς τὴν ὕπαρξιν παρῃνίξατο, τῷ μὲν οὐρανῷ τὰ πρεσβεῖα τῆς γενέσεως ἀποδούς, τὴν δὲ γῆν δευτερεύειν φάμενος τῇ ὑπάρξει. Πάντως δὲ καὶ εἴ τι τούτων μέσον, συναπεγενήθη τοῖς πέρασιν. Ὥστε κἂν μηδὲν εἴπῃ περὶ τῶν στοιχείων, πυρὸς, καὶ ὕδατος, καὶ ἀέρος, ἀλλὰ σὺ τῇ παρὰ σαυτοῦ συνέσει νόει, πρῶτον μὲν ὅτι πάντα ἐν πᾶσι μέμικται, καὶ ἐν γῇ εὑρήσεις
20 B καὶ ὕδωρ, καὶ ἀέρα, καὶ πῦρ, εἴγε ἐκ λίθων μὲν πῦρ ἐξάλλεται, ἐκ σιδήρου δὲ, ὃς καὶ αὐτὸς ἀπὸ γῆς ἔχει τὴν γένεσιν, πῦρ

1. αὐτὸ τοῦτο] αὐτῷ τούτῳ A.
2. ἐμβεβηκότα] εἰσβεβηκότα E ?
3. καθ' ἕκαστον] καθέκαστα I.

1. Οὐχὶ αὐτὸ τοῦτο τὴν αἰτίαν τοῦ εἶναι παρέσχειν. Nous forçons le sens pour faire entendre l'idée.

2. Si ce passage, comme celui que nous avons déjà signalé (*supra*, 4 A) s'inspire du *Timée*, il faut dire que Basile opte pour le mythe

de sa puissance — ils reconnaissent certes que Dieu est la cause du monde, mais une cause involontaire,
comme l'est, de l'ombre, le corps ; et de la clarté, le 7 E
foyer lumineux —, le prophète, pour corriger une pareille erreur, a déclaré en toute rigueur de termes : *Au commencement Dieu créa*. Non que Dieu fût par
nécessité la cause de l'être[1], mais il créa, dans sa 8 A
bonté, cette œuvre utile ; dans sa sagesse, cette œuvre très belle ; dans sa puissance, cette œuvre très grande[2]. C'est tout juste en effet si Moïse ne t'a pas montré l'artisan divin engagé dans la substance de l'univers[3], dont il ajuste ensemble les différentes parties, et dont il fait un tout qui s'accorde avec mesure et harmonie.

La création s'étend, du ciel et de la terre, à tous les éléments du monde

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Par ces deux limites [du monde], l'auteur évoque à mots couverts l'existence du tout, reconnaissant au ciel ses droits d'aînesse, opinant que la terre n'a qu'un second rang dans l'existence. Mais
il faut bien, s'il est quelque milieu entre ces extrê- 8 B
mes, que l'origine s'en confonde avec celle des limites. C'est pourquoi, même si l'auteur ne dit rien des éléments — du feu, de l'eau, de l'air —, tu dois du moins, par ta propre intelligence, comprendre ceci : d'abord que tout est mêlé à tout. Et dans la

platonicien contre le sens profond du système (A. Weber, *Histoire de la Philosophie Européenne*, p. 64).

3. C'eût été un comble ; mais Moïse est obligé de mettre d'ineffables vérités à la portée des simples.

ἄφθονον ἐν ταῖς παρατρίψεσι πέφυκεν ἀπολάμπειν. Ὃ καὶ θαυμάσαι ἄξιον, πῶς ἐν μὲν τοῖς σώμασιν ὑπάρχον[1] τὸ πῦρ, ἀβλαβῶς ἐμφωλεύει · προκληθὲν δὲ ἐπὶ τὸ ἔξω[2], δαπανητικόν ἐστι τῶν φυλασσόντων τέως. Τὴν δὲ τοῦ ὕδατος φύσιν ἐνυπάρχουσαν τῇ γῇ οἱ φρεωρύχοι δεικνύουσι : καὶ τὴν τοῦ ἀέρος οἱ ἀπὸ νενοτισμένης αὐτῆς ἀτμοὶ ὑπὸ ἡλίου θαλφθείσης ἀναπεμπόμενοι. Ἔπειτα μέντοι καὶ εἰ φύσει τὸν ἄνω τόπον ὁ οὐρανὸς ἐπέχει, ἡ δὲ γῆ τὸ κατώτατόν ἐστι · διότι ἐπὶ μὲν τὸν οὐρανὸν τὰ κοῦφα φέρεται, ἐπὶ δὲ τὴν γῆν τὰ βαρέα πέφυκε καταρρέπειν, ἐναντιώτατα δὲ ἀλλήλοις, τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω · ὁ τῶν πλεῖστον διεστώτων
20 C κατὰ τὴν φύσιν ἐπιμνησθείς, καὶ τὰ τὴν μέσην τούτοις ἐκπληροῦντα χώραν συνεκδοχικῶς παρεσήμανεν. Ὥστε μὴ ζήτει τὴν τῶν καθ' ἕκαστον ἐπεξήγησιν, ἀλλὰ τὰ σιωπηθέντα νόει[3] διὰ τῶν δηλωθέντων.

8. Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν. Ἡ περὶ τῆς οὐσίας ἔρευνα ἑκάστου τῶν ὄντων, ἢ τῶν κατὰ θεωρίαν ὑποπιπτόντων ἡμῖν, ἢ τῶν προκειμένων ἡμῶν τῇ αἰσθήσει, μακρὸν καὶ ἀπηρτημένον λόγον ἐπεισάγει τῇ ἐξηγήσει, ὡς πλείονας ἐν τῇ περὶ τοῦ προβλήματος τούτου

1. ὑπάρχον] ἐνυπάρχον B D.
2. τὸ ἔξω] τὰ ἔξω cor. A. aliq. M G.
3. ζήτει...νόει] ζητεῖν... νοεῖν F I, aliq. M B.

---

1. Strabon croit, en effet, que le fer se reforme dans la terre, au moins en certains cas, à mesure qu'on l'en extrait. Il dit à propos de l'île d'Elbe : τοῦτό τε δὴ παράδοξον ἡ νῆσος ἔχει τὸ τὰ ὀρύγματα ἀναπληροῦσθαι πάλιν τῷ χρόνῳ τὰ μεταλλευθέντα, V, 2, 6, éd. Meineke, t. I, p. 306, l. 31-32.

2. Grégoire de Nysse reprendra cette idée : *In Hex.*, *P. G.*, **44**, 27 B. Cf. *De hom. opificio*, I ; *P. G.*, **44**, 128 C.

terre, tu trouveras l'eau, l'air et le feu, pour autant du moins que des pierres jaillit le feu, et que du fer, qui lui aussi tire de la terre son origine[1], le feu — telle est sa nature — sous l'effet de frottements, jaillit avec libéralité. Ce qui mérite aussi notre admiration, c'est que le feu existe dans les corps, et s'y cache sans leur nuire, mais que, tiré en dehors, il consume ce qui jusqu'alors le tenait prisonnier. Quant à la 8 C
substance de l'eau, ceux qui creusent des puits, nous la montrent au sein de la terre. Celle de l'air ? Les vapeurs [la décèlent], quand elles s'élèvent d'une terre humide chauffée par le soleil. [Tu comprendras] encore [que] si le ciel occupe, en raison de sa substance, le lieu supérieur, et la terre, le lieu inférieur, parce que les corps légers montent vers le ciel, que les corps lourds tombent naturellement vers la terre, et que haut et bas sont réciproquement dans la plus complète opposition, Moïse, en faisant mention des choses qui sont par nature les plus séparées les unes des autres, a implicitement désigné les êtres qui remplissent les lieux intermédiaires[2]. Aussi ne cherche pas un exposé détaillé concernant chacun des éléments, mais conçois ce que taît le narrateur, par 8 D
ce qu'il dit clairement.

La substance du ciel

8. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.*

S'enquérir de l'essence de chacun des êtres qui font l'objet de notre contemplation, ou qui s'offrent à nos sens, introduirait une longue digression dans notre commentaire ; car il faudrait consacrer à ce

σκέψει καταναλίσκεσθαι λόγους τῶν λοιπῶν, ὅσα ἐνδέχεται ῥηθῆναι περὶ ἑκάστου τῶν ζητουμένων · πρὸς τὸ[1], μηδὲ προὔργου τι εἶναι εἰς τὴν τῆς Ἐκκλησίας οἰκοδομὴν τὸ περὶ ταῦτα κατασχολεῖσθαι. Ἀλλὰ περὶ μὲν τῆς οὐσίας τοῦ οὐρανοῦ ἀρκούμεθα τοῖς παρὰ τοῦ Ἡσαΐου εἰρημένοις · ὃς ἐν ἰδιωτικοῖς ῥήμασιν ἱκανὴν ἡμῖν τῆς φύσεως αὐτοῦ τὴν διάνοιαν ἐνεποίησεν, εἰπών · Ὁ στερεώσας τὸν οὐρανὸν
21 A ὡσεὶ καπνόν · τουτέστι, λεπτὴν φύσιν καὶ οὐ στερεὰν οὐδὲ παχεῖαν εἰς τὴν τοῦ οὐρανοῦ σύστασιν οὐσιώσας. Καὶ περὶ τοῦ σχήματος δὲ ἱκανὰ ἡμῖν τὰ παρ' αὐτοῦ, εἰπόντος ἐν δοξολογίᾳ Θεοῦ · Ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καμάραν. Τὰ αὐτὰ δὲ ταῦτα καὶ περὶ τῆς γῆς συμβουλεύωμεν[2] ἑαυτοῖς, μὴ πολυπραγμονεῖν αὐτῆς τὴν οὐσίαν ἥτις ποτέ ἐστι, μηδὲ κατατρίβεσθαι τοῖς λογισμοῖς αὐτὸ τὸ ὑποκείμενον ἐκζητοῦντας, μηδὲ ζητεῖν τινα φύσιν ἔρημον ποιοτήτων, ἄποιον ὑπάρχουσαν τῷ ἑαυτῆς λόγῳ, ἀλλ' εὖ εἰδέναι, ὅτι πάντα τὰ περὶ αὐτὴν θεωρούμενα εἰς τὸν τοῦ εἶναι κατατέτακται λόγον, συμπληρωτικὰ τῆς οὐσίας ὑπάρχοντα. Εἰς οὐδὲν γὰρ καταλήξεις, ἑκάστην τῶν ἐνυπαρχουσῶν αὐτῇ ποιοτήτων ὑπεξαιρεῖσθαι τῷ λόγῳ πειρώμενος. Ἐὰν γὰρ
21 B ἀποστήσῃς τὸ μέλαν, τὸ ψυχρόν, τὸ βαρύ, τὸ πυκνόν, τὰς

1. τό] τῷ DG.
2. συμβουλεύωμεν] συμβουλεύομεν DFG, Combefis.

1. Bien que l'orateur aborde toutes sortes de questions touchant les sciences et la philosophie, son souci primordial n'en reste pas moins de faire œuvre d'édification. Cf. *infra*, 12 C.

2. Cf. Isaïe, **51**, 6. Les Septante ont lu : ἐστερεώθη (*Vulgate* : firmavit). Crampon traduit sur l'hébreu : « Les cieux se dissiperont comme une fumée ». La métaphore ὡσεὶ καπνόν enlève à στερεώσας une partie de sa force ; il n'en est pas moins piquant de constater que, dans le commentaire, στερεώσας aboutit à οὐ στερεάν.

problème, un développement sans proportion avec ceux qu'il est possible d'accorder à chacune de nos recherches. D'ailleurs il n'y a aucune utilité pour l'édification de l'Église à s'occuper de ces questions[1].

Mais sur l'essence du ciel, il nous suffit des paroles
d'Isaïe qui, en termes très simples, nous a donné, de 8 E
sa nature, une notion suffisante, en disant : *Celui qui a établi le ciel comme une fumée ;* c'est-à-dire : Celui qui a donné l'être à une substance légère, et non solide ni épaisse, pour en former le ciel[2].

La forme du ciel

Et sur sa forme, il nous suffit des paroles qu'il a prononcées à la gloire de Dieu : *Celui qui a posé le ciel comme une voûte*[3].

La substance de la terre

Persuadons-nous de même, au sujet de la terre, de ne pas nous livrer à des recherches indiscrètes pour savoir quelle en est la substance, et de ne pas nous épuiser à déceler par des raisonnements ce qui gît sous les apparences ;
ne cherchons pas une substance dépourvue de qua- 9 A
lités, qui, par elle-même, existerait sans propriétés aucunes ; mais sachons bien que tout ce que nous voyons en elle, concourt à lui donner l'existence, en complétant son essence. C'est au néant que tu aboutiras en effet, si tu t'efforces, par une vue de l'esprit, d'écarter chacune des qualités qui subsistent en elle. Car si tu fais abstraction du noir, du froid, du lourd,

3. Cf. Isaïe, **40**, 22.

κατὰ γεῦσιν ἐνυπαρχούσας αὐτῇ ποιότητας, ἢ εἴ τινες ἄλλαι περὶ αὐτὴν θεωροῦνται, οὐδὲν ἔσται τὸ ὑποκείμενον[1]. Ταῦτά τε οὖν καταλιπόντα σε, μηδὲ ἐκεῖνο ζητεῖν παραινῶ, ἐπὶ τίνος ἕστηκεν. Ἰλιγγιάσει γὰρ καὶ οὕτως ἡ διάνοια, πρὸς οὐδὲν ὁμολογούμενον πέρας διεξιόντος τοῦ λογισμοῦ. Ἐάν τε γὰρ ἀέρα φῇς ὑπεστρῶσθαι[2] πλάτει τῆς γῆς, ἀπορήσεις, πῶς ἡ μαλθακὴ καὶ πολύκενος φύσις ἀντέχει[3] ὑπὸ τοσούτου βάρους συνθλιβομένη, ἀλλ' οὐχὶ διολισθαίνει πάντοθεν[4] τὴν συνίζησιν ὑποφεύγουσα, καὶ ἀεὶ πρὸς τὸ ἄνω ὑπερχεομένη τοῦ συμπιέζοντος. Πάλιν, ἐὰν ὑποθῇς ἑαυτῷ[5] ὕδωρ εἶναι τὸ ὑποβεβλημένον τῇ γῇ, καὶ οὕτως ἐπιζητήσεις, πῶς τὸ βαρὺ καὶ πυκνὸν οὐ διαδύνει τοῦ

1. ὑποκείμενον] ὑπολειπόμενον F I.
2. ὑπεστρῶσθαι] ὑπεστορῆσθαι B ; ὑπεστορέσθαι DG ; ὑποστορεῖσθαι A.
3. ἀντέχει] ἀντέχῃ J.
4. πάντοθεν] πανταχόθεν aliq. M G.
5. ἑαυτῷ] σεαυτῷ J.

---

1. On notera l'étroite parenté de ce texte avec ces lignes de Grégoire de Nysse : « Comme il n'y a pas de corps sans qu'il n'y ait en même temps couleur, forme extérieure, résistance, étendue, pesanteur, et toutes les autres particularités..., ainsi, à l'inverse, leur rencontre donne l'existence aux corps. Mais si la compréhension de chacune de ces propriétés est un *acte d'intelligence* et si la Divinité est aussi par nature < *une substance* > *intelligible*, il n'y a rien d'invraisemblable à ce que ces qualités soient des principes purement spirituels venant d'une nature incorporelle pour la production des corps : la nature spirituelle donne l'existence à des forces spirituelles, et la rencontre de celles-ci donne naissance à la matière ». *De hom. opificio, P. G.*, **44**, 213 C.

Le P. H. von Balthasar : *Présence et Pensée*, 20, note la différence de cette théorie et de celle des Néoplatoniciens, « qui eux aussi dissolvaient la matière en qualités spirituelles. Plotin et Origène connaissent un dernier *suppositum* matériel. Grégoire dissout πᾶσαν τὴν ὕλην ».

2. Basile a écarté trois questions sur lesquelles il se refuse à suivre les raisonnements des savants : la substance du ciel, sa forme, la

du dense, des qualités qui ont trait au goût, et de toutes autres que l'on peut observer à son sujet, la substance ne sera plus rien[1].

Incertitude touchant les assises de la terre

Une fois abandonnées ces recherches[2], je ne te conseille pas non plus de chercher sur quoi repose la terre. Car, là encore, ta pensée sera saisie de ver- 9 B
tige, le raisonnement ne devant aboutir à aucune certitude.

Si tu dis en effet que l'air forme une couche sous l'étendue de la terre, tu ne sauras pas comment une substance molle et sans consistance résiste à la pression d'une telle masse, comment elle ne fuit pas de toutes parts, en se dérobant au poids qui l'écrase, et en passant au-dessus de la terre qui la comprime[3].

Si au contraire tu supposes que c'est l'eau qui se trouve sous la terre[4], tu devras, même dans ce cas, chercher comment un corps lourd et dense ne
s'enfonce pas dans l'eau, mais, en dépit de son poids 9 C

substance de la terre. Il va parler cependant des assises de la terre. Il reviendra même sur la substance du ciel (10 D), non qu'il commette l'inconséquence d'étudier ce dont il prétend se désintéresser (COURTONNE, *Saint Basile et l'hellénisme*, p. 46), mais pour montrer, semble-t-il, qu'il ne parle pas à la légère en taxant ces prétentions d'inanité.

3. D'après Aristote (*De coelo*, II, 13 ; 294 b 13), Anaximène, Anaxagore et Démocrite disent que la cause de la stabilité de la terre est sa largeur. Car elle ne divise pas, mais couvre l'air inférieur ; et l'air, ne pouvant s'échapper nulle part, forme sous la terre une masse tranquille.

Au lieu d'objecter à cette théorie que la largeur infinie de la terre ne peut pas être réalisée, Basile prend la question sous un autre aspect, et remarque que l'air ne peut être contenu sous une masse finie.

4. Cette opinion est celle de Thalès. Cf. ARISTOTE, *De coelo*, II, 13 ; 294 a 28.

ὕδατος, ἀλλ' ὑπὸ τῆς ἀσθενεστέρας φύσεως τὸ τοσοῦτον
21 C ὑπερφέρον τῷ βάρει κρατεῖται · πρὸς τὸ[1] καὶ αὐτοῦ τοῦ
ὕδατος τὴν ἕδραν ἐπιζητεῖν, καὶ πάλιν διαπορεῖν τίνι στεγανῷ
καὶ ἀντερείδοντι ὁ τελευταῖος αὐτοῦ πυθμὴν ἐπιβαίνει.

9. Ἐὰν δὲ ἕτερον σῶμα τῆς γῆς ἐμβριθέστερον ὑποθῇ
κωλύειν τὴν γῆν πρὸς[2] τὸ κάτω χωρεῖν, ἐνθυμηθήσῃ κἀκεῖνο
ὁμοίου τινὸς δεῖσθαι τοῦ στέγοντος καὶ μὴ ἐῶντος αὐτὸ
καταπίπτειν. Κἄν τι δυνηθῶμεν ἐκείνῳ συμπλάσαντες
ὑποθεῖναι, τὸ ἐκείνου πάλιν ἀντέρεισμα ὁ νοῦς ἡμῶν ἐπιζη-
τήσει, καὶ οὕτως εἰς ἄπειρον ἐκπεσούμεθα[3], τοῖς ἀεὶ
εὑρισκομένοις βάθροις ἕτερα πάλιν ἐπινοοῦντες. Καὶ ὅσῳ
21 D ἐπὶ πλεῖον τῷ λόγῳ προΐεμεν[4], τοσούτῳ μείζονα τὴν συνε-
ρειστικὴν ἀναγκαζόμεθα[5] δύναμιν ὑπεισάγειν[6], ἣ πρὸς
24 A ὅλον ὁμοῦ δυνήσεται τὸ ὑπερκείμενον ἀντιβαίνειν. Διὰ τοῦτο
ὅρους ἐπίθες τῇ διανοίᾳ, μήποτέ σου τῆς πολυπραγμοσύνης
ὁ τοῦ Ἰὼβ λόγος καθάψηται περισκοποῦντος τὰ ἀκατάληπτα,
καὶ ἐρωτηθῇς παρ' αὐτοῦ καὶ σύ, Ἐπὶ τίνος οἱ κρίκοι
αὐτῆς πεπήγασιν. Ἀλλὰ κἄν ποτε ἐν ψαλμοῖς ἀκούσῃς ·

1. τό] τῷ D E.
2. πρός] εἰς I M G.
3. ἐκπεσούμεθα] ἐμπεσούμεθα I J.
4. προΐεμεν] προΐμεν B D E G.
5. ἀναγκαζόμεθα] ἀναγκαζόμενοι E G.
6. ὑπεισάγειν] ἐπεισάγειν BD I ? J ?

---

1. Ἐνθυμηθήσῃ forme passive pour ἐνθυμήσῃ.

2. Au système de Xénophane (Aristote, *loc. cit.*, 294 a 23) Basile objecte, non l'impossibilité de prolonger à l'infini la partie

tellement supérieur, se trouve maintenu par une substance plus légère.

Par surcroît, [il te faudra] encore trouver ce qui retient l'eau, et tomber dans un nouvel embarras, pour dire sur quelle substance imperméable et résistante, reposent ses dernières profondeurs.

9. Si tu supposes un autre corps plus pesant que la
terre, qui l'empêche de descendre, tu penseras[1] que
celui-ci a besoin d'un autre semblable qui le soutienne,
et ne le laisse pas tomber dans le vide. Si nous pouvons
en imaginer un que nous lui donnions pour appui,
notre esprit cherchera encore sur quoi faire reposer
ce dernier ; ainsi irons-nous à l'infini, imaginant 9 D
sans cesse de nouvelles assises pour celles que nous
aurons trouvées. Plus d'ailleurs nous avançons par
la pensée, et plus grande sommes-nous contraints de
supposer la force capable de résister à toute la masse
qui repose sur elle[2]. Mets donc des bornes à ta pensée
de peur qu'à ta recherche indiscrète ne s'applique le
reproche <fait à> Job, quand celui-ci scrutait les
réalités incompréhensibles, et que <Dieu>[3] ne te
demande à toi aussi : *A quoi sont fixés ses anneaux*[4]?

inférieure de la terre, mais ce qui revient au même, et parle mieux à l'imagination, celle de multiplier à l'infini ses assises.

En dépit de ces trois références à Aristote, que nous venons d'indiquer, le passage ne semble pas être directement inspiré du Stagirite. Gronau, *op. cit.*, p. 51-54.

3. La « parole de Job » est en réalité une parole qui lui est adressée par Dieu (*Job*, **38**, 6) ; nous ne croyons pas trahir la pensée de Basile en rectifiant ce détail.

4. Ces anneaux évoquent l'idée du joug fixé par un anneau (κρίκος) à l'extrémité du timon ; on lit dans le texte hébreu : sur quoi ses bases reposent-elles ?

Ἐγὼ ἐστερέωσα τοὺς στύλους αὐτῆς· τὴν συνεκτικὴν αὐτῆς δύναμιν στύλους εἰρῆσθαι νόμισον. Τὸ γάρ, Ἐπὶ θαλασσῶν ἐθεμελίωσεν αὐτήν, τί δηλοῖ, ἢ τὸ πάντοθεν περικεχύσθαι τῇ γῇ τὴν τοῦ ὕδατος φύσιν ; Πῶς οὖν ῥυτὸν ὑπάρχον τὸ ὕδωρ καὶ ἐπὶ τὸ πρανὲς πεφυκὸς καταπίπτειν, μένει ἀπαιωρούμενον καὶ οὐδαμοῦ ἀπορρέον ; Σὺ δὲ οὐ λογίζῃ ὅτι τὴν αὐτὴν ἢ καὶ ἔτι πλείονα ἀπορίαν τῷ λόγῳ παρέχει ἡ γῆ
24 B καθ' ἑαυτὴν κρεμαμένη, βαρυτέρα τὴν φύσιν οὖσα. Ἀλλὰ ἀνάγκη, κἂν γῆν καθ' ἑαυτὴν εἶναι δῶμεν, κἂν ἐπὶ τοῦ ὕδατος αὐτὴν ἀποσαλεύειν εἴπωμεν, μηδαμοῦ ἀναχωρεῖν τῆς εὐσεβοῦς διανοίας, ἀλλὰ πάντα ὁμοῦ συγκρατεῖσθαι ὁμολογεῖν τῇ δυνάμει τοῦ κτίσαντος. Ταῦτα οὖν χρὴ ἑαυτοῖς τε λέγειν, καὶ τοῖς διερωτῶσιν ἡμᾶς, ἐπὶ τίνος τὸ ἄπλετον τοῦτο καὶ ἀφόρητον τῆς γῆς ἐρήρεισται βάρος[1], ὅτι Ἐν τῇ χειρὶ τοῦ Θεοῦ τὰ πέρατα τῆς γῆς. Τοῦτο ἀσφαλέστατον ἡμῖν πρὸς νόησιν, καὶ ὠφέλιμον τοῖς ἀκούουσιν.

10. Ἤδη δέ τινες τῶν φυσικῶν καὶ τοιαύταις αἰτίαις τὴν γῆν ἀκίνητον μένειν κατακομψεύονται. Ὡς ἄρα διὰ τὸ τὴν μέσην τοῦ παντὸς εἰληφέναι χώραν, καὶ διὰ τὴν ἴσην πάντοθεν πρὸς τὸ ἄκρον ἀπόστασιν, οὐκ ἔχουσαν ὅπου μᾶλλον ἀποκλιθῇ,

1. ὅτι ἐν τῇ χειρὶ τοῦ θεοῦ πέλαγος add. l.

1. *Ps.*, **74**, 4.
2. *Ps.*, **23**, 2.
3. *Ps.*, **94**, 4.
4. Ces physiciens φυσικοί sont des philosophes naturalistes.

Mais si, quelque jour, tu entends, dans les Psaumes : *J'ai moi-même affermi les colonnes de la terre*[1], comprends que les colonnes sont la puissance qui soutient la terre, car cet autre texte : *Sur les mers, il a établi* 9 E
ses fondements[2], que signifie-t-il, sinon que, de toutes parts, est répandue autour de la terre, la substance de l'eau ?

— Comment donc l'eau, fluide comme elle l'est, et naturellement portée à tomber plus bas, demeure-t-elle en suspens sans s'écouler nulle part ?

— Mais, tu ne considères pas que c'est pour ton esprit une égale, sinon une plus grande difficulté d'imaginer comment la terre resterait d'elle-même suspendue, en dépit de sa pesanteur...

Du moins est-il nécessaire — à supposer que la terre se supporte elle-même, ou qu'elle soit à l'ancre
sur les flots — de ne point nous écarter des vues de 10 A
la piété, mais de reconnaître que l'univers est tout entier soutenu par la puissance du Créateur. Il faut donc nous dire à nous-même, et répondre à ceux qui nous demandent sur quoi s'appuie cette masse énorme que rien ne saurait porter : *Dans la main de Dieu sont les limites de la terre*[3]. Cette réponse est la plus sûre pour notre entendement ; et ceux qui l'écoutent en tireront profit.

La terre au centre du monde

10. Mais il est des physiciens[4] qui se plaisent à donner encore, de l'immobilité de la terre, les raisons suivantes : la
place qu'elle occupe au centre de l'univers, la distance 10 B
égale qui la sépare des extrémités du monde, font

24 C ἀναγκαίως μένειν ἐφ' ἑαυτῆς, ἀδύνατον αὐτῇ παντελῶς τὴν
ἐπί τι ῥοπὴν τῆς πανταχόθεν περικειμένης ὁμοιότητος
ἐμποιούσης. Τὴν δὲ μέσην χώραν μὴ ἀποκληρωτικῶς τὴν
γῆν, μηδὲ ἐκ τοῦ αὐτομάτου λαχεῖν, ἀλλὰ φυσικὴν εἶναι
ταύτην τῇ γῇ καὶ ἀναγκαίαν τὴν θέσιν. Τοῦ γὰρ οὐρανίου
σώματος τὴν ἐσχάτην χώραν ὡς πρὸς τὸ ἄνω κατέχοντος,
ἅπερ ἄν, φησίν, ὑποθώμεθα βάρη ἐκπίπτειν[1] ἀπὸ τῶν
ἄνω, ταῦτα πανταχόθεν ἐπὶ τὸ μέσον συνενεχθήσεται. Ἐφ'
ὅπερ δ' ἂν τὰ μέρη φέρηται, ἐπὶ τοῦτο καὶ τὸ ὅλον συνωσθή-
σεται[2] δηλονότι. Εἰ δὲ λίθοι καὶ ξύλα καὶ τὰ γεηρὰ πάντα
φέρεται πρὸς τὸ κάτω, αὕτη ἂν εἴη καὶ τῇ ὅλῃ γῇ οἰκεῖα
καὶ προσήκουσα θέσις· κἂν τι τῶν κούφων φέρηται ἀπὸ
τοῦ μέσου, δηλονότι πρὸς τὸ ἀνώτατον κινηθήσεται. Ὥστε
24 D οἰκεία φορὰ τοῖς βαρυτάτοις ἡ πρὸς τὸ κάτω· κάτω δὲ
ὁ λόγος μέσον ἔδειξεν. Μὴ οὖν θαυμάσῃς εἰ μηδαμοῦ ἐκπίπτει
ἡ γῆ, τὴν κατὰ φύσιν χώραν τὸ μέσον ἔχουσα. Πᾶσα γὰρ
25 A ἀνάγκη μένειν αὐτὴν κατὰ χώραν, ἢ παρὰ φύσιν κινουμένην

1. ἐκπίπτειν] ἐμπίπτειν I.
2. συνωσθήσεται] συνωθισθήσεται J.

---

1. Anaximandre disait en effet que « ce qui est placé au milieu et à égale distance des extrêmes, n'a pas de raison de se porter en haut plutôt qu'en bas ou sur les côtés ». ARISTOTE, *De Coelo*, II, 13 : 295 b 13.

2. Pour Aristote, « il est manifeste que la terre non seulement reste au centre, mais encore se porte au centre, car là où se porte l'une quelconque de ses parties, sa masse tout entière se porte nécessairement, et là où elle se porte par nature, elle reste encore par nature » *De Coelo*, II, 14 ; 296 a 24.

M. Courtonne qui cite ce texte se demande (*op. cit.*, p. 49) pourquoi Basile joint d'une manière assez contradictoire la thèse d'Anaximandre à celle d'Aristote.

Basile n'expose pas un unique système qu'il adopterait : il en signale deux qui pourront, l'un ou l'autre, être jugés vraisemblables (τούτων δ' ἄν σοι δοκῇ τι πιθανὸν εἶναι τῶν εἰρημένων 10 C-D), soit que la terre placée au centre du monde par le Créateur, s'y main-

que rien ne l'incline plus d'un côté que de l'autre ; il est donc nécessaire qu'elle s'immobilise sur elle-même, puisqu'elle ne peut absolument se porter nulle part, située qu'elle se trouve dans un milieu qui est, de tous côtés, identique[1].

Cette place médiane, la terre ne la tiendrait ni du hasard ni de son propre mouvement : ce serait sa position naturelle et nécessaire. Car, le corps céleste occupant l'extrémité supérieure de l'espace, les masses que, d'après ces dires, nous supposerons tomber d'en haut, convergeront de toutes parts au centre. Et le
point où se porteront les parties, sera évidemment 10 C
celui où le tout se rassemblera. Si donc les pierres, les morceaux de bois et tous les corps terrestres se portent vers le bas, telle serait aussi la position propre et convenable de toute la terre ; si au contraire un corps léger est emporté loin du centre, il est clair que son mouvement l'entraînera vers les lieux les plus élevés. Ainsi la tendance propre des corps les plus lourds est-elle vers le bas ; or le bas, la raison montre que c'est le centre [de l'espace][2].

Ne sois donc pas surpris que la terre ne tombe ni d'un côté ni de l'autre, puisqu'elle occupe, au centre du monde, sa place naturelle. Car, de toute nécessité, elle reste à sa place, ou bien c'est par un mouvement

tienne, soit que ses divers éléments, d'abord dispersés, se soient naturellement rassemblés à la place que leur assigne à jamais leur propre pesanteur.

Nous verrons qu'il tient pour vraisemblable la dernière hypothèse (*infra*, 33 D, et aussi 27 A). Pour le moment, il se contente de remarquer que l'on arrive dans les deux cas à la même conclusion : impossibilité pour la terre de quitter la place qu'elle occupe.

τῆς οἰκείας ἕδρας ἐξίστασθαι. Τούτων δ'[1] ἄν σοι δοκῇ[2] τι πιθανὸν εἶναι τῶν εἰρημένων, ἐπὶ τὴν οὕτω ταῦτα[3] διαταξαμένην τοῦ Θεοῦ σοφίαν μετάθες τὸ θαῦμα. Οὐ γὰρ ἐλαττοῦται ἡ ἐπὶ τοῖς μεγίστοις ἔκπληξις, ἐπειδὰν ὁ τρόπος καθ' ὃν γίνεταί τι τῶν παραδόξων ἐξευρεθῇ[4] · εἰ δὲ μή, ἀλλὰ τό γε ἁπλοῦν τῆς πίστεως ἰσχυρότερον ἔστω τῶν λογικῶν ἀποδείξεων.

11. Τὰ αὐτὰ δὲ ταῦτα[5] καὶ περὶ οὐρανοῦ εἴποιμεν, ὅτι πολυφωνότατοι πραγματεῖαι τοῖς σοφοῖς τοῦ κόσμου περὶ τῆς οὐρανίου φύσεως καταβέβληνται. Καὶ οἱ μὲν σύνθετον αὐτὸν ἐκ τῶν τεσσάρων στοιχείων εἰρήκασιν, ὡς ἁπτὸν
25 B ὄντα καὶ ὁρατόν, καὶ μετέχοντα γῆς μὲν διὰ τὴν ἀντιτυπίαν, πυρὸς δέ, διὰ τὸ καθορᾶσθαι, τῶν δὲ λοιπῶν, διὰ τὴν μίξιν. Οἱ δὲ τοῦτον ὡς ἀπίθανον παρωσάμενοι τὸν λόγον, πέμπτην τινὰ σώματος φύσιν εἰς οὐρανοῦ σύστασιν οἴκοθεν καὶ παρ' ἑαυτῶν[6] ἀποσχεδιάσαντες ἐπεισήγαγον. Καὶ ἔστι τι παρ' αὐτοῖς τὸ αἰθέριον σῶμα, ὃ μήτε πῦρ, φησί[7], μήτε ἀήρ, μήρε γῆ, μήτε ὕδωρ, μήτε ὅλως ὅπερ ἓν τῶν ἁπλῶν · διότι τοῖς μὲν ἁπλοῖς οἰκεία κίνησις ἡ ἐπ' εὐθείας, τῶν μὲν κούφων ἐπὶ τὸ ἄνω φερομένων, τῶν δὲ βαρέων ἐπὶ τὸ κάτω. Οὔτε δὲ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω τῇ κυκλικῇ περιδινήσει ταὐτόν ·

1. δέ om. AE, plur. MG.
2. δοκῇ] δοκοίη BD.
3. ταῦτα] τὰ πάντα DE.
4. ἐξευρεθῇ] εὑρεθῇ 2 MG ; ἐξευρεθείη D.
5. ταῦτα] πάντα B, 1 MG.
6. ἑαυτῶν] ἑαυτοῖς I.
7. φησί] φασί Garnier.

---

1. On attendrait ἂν εἴποιμεν : cf. Abel, *Grammaire du Grec biblique*, p. 275.
2. Ainsi Platon, *Timée*, 31 b-32 b.

contraire à sa nature qu'elle quitte la place qui lui est propre.

Si quelqu'une de ces hypothèses te semble vraisem-
blable, reporte ton admiration sur la sagesse de Dieu, 10 D
qui a ainsi disposé les [éléments du monde] ; car les plus grandes œuvres ne causent pas moins d'étonnement, du jour où l'on a découvert le mode dont s'opère telle de ces merveilles. Si non, que du moins la simplicité de ta foi soit plus forte que ces raisonnements.

La substance du ciel

11. Tout aussi bien pourrions-nous dire[1], à propos du ciel, qu'à grand renfort de paroles, les sages du monde ont proposé d'expliquer de quoi est faite sa substance.
Tels l'ont dit composé des quatre éléments, puisqu'il 10 E
s'offre au toucher comme à la vue, qu'il participe de la terre par sa résistance, du feu par sa visibilité, des autres éléments [l'air et l'eau], en raison de leur mélange [avec les deux premiers][2].

D'autres[3] ont rejeté cette opinion comme invraisemblable, et ils ont, d'eux-mêmes, improvisé une cinquième substance corporelle, qu'ils ont fait entrer dans la constitution du monde. Il y a pour eux une substance qui est le corps éthéré : elle n'est, dit-on,
ni du feu, ni de l'air, ni de la terre, ni de l'eau, ni, 11 A
en un mot, l'un quelconque des corps simples. Car le mouvement rectiligne est propre aux corps simples : les plus légers se portant vers le haut, et les plus lourds vers le bas. D'autre part, le rapport du haut et du bas ne se confond pas avec le tournoiement

3. Nous verrons que ce sont les péripatéticiens.

καὶ ὅλως τὴν εὐθεῖαν[1] πρὸς τὴν ἐν τῷ κύκλῳ περιφορὰν
πλείστην ἀπόστασιν[2] ἔχειν[3]. Ὧν δὲ αἱ κατὰ φύσιν κινήσεις
25 C παρηλλαγμέναι τυγχάνουσιν, τούτων ἀνάγκη, φασὶ, παρηλ-
λάχθαι καὶ τὰς οὐσίας. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἐκ τῶν πρώτων
σωμάτων, ἃ δὴ στοιχεῖα καλοῦμεν, σύνθετον εἶναι δυνατὸν
ἡμῖν ὑποθέσθαι τὸν οὐρανὸν, τῷ τὰ ἐκ διαφόρων συγκείμενα
μὴ δύνασθαι ὁμαλὴν καὶ ἀβίαστον ἔχειν τὴν κίνησιν, ἑκάστου
τῶν ἐνυπαρχόντων ἁπλῶν τοῖς συνθέτοις ἄλλην καὶ ἄλλην
ὁρμὴν παρὰ τῆς φύσεως ἔχοντος. Διὸ πρῶτον μὲν καμάτῳ
συνέχεται ἐν τῇ συνεχεῖ κινήσει τὰ σύνθετα, διὰ τὸ μίαν
κίνησιν μὴ δύνασθαι πᾶσιν εὐάρμοστον εἶναι καὶ φίλην τοῖς
ἐναντίοις· ἀλλὰ τὴν τῷ κούφῳ οἰκείαν, πολεμίαν εἶναι τῷ
βαρυτάτῳ. Ὅταν μὲν γὰρ πρὸς τὰ ἄνω κινώμεθα, βαρυ-
νόμεθα τῷ γεώδει· ὅταν δὲ πρὸς τὰ κάτω[4] φερώμεθα,
βιαζόμεθα τὸ πυρῶδες, παρὰ φύσιν αὐτὸ πρὸς τὸ κάτω
25 D καθέλκοντες[5]. Ἡ δὲ πρὸς τὰ ἐναντία διολκὴ τῶν στοιχείων,
διαπτώσεώς ἐστιν ἀφορμή. Τὸ γὰρ ἠναγκασμένον καὶ παρὰ
φύσιν, ἐπ' ὀλίγον ἀντισχὸν, καὶ τοῦτο βιαίως καὶ μόλις,
ταχὺ διελύθη εἰς τὰ ἐξ ὧν[6] συνετέθη, ἑκάστου τῶν συνελθόν-
των πρὸς τὴν οἰκείαν χώραν ἐπανιόντος. Διὰ μὲν δὴ ταύτας,
ὥς φασι, τῶν λογισμῶν τὰς ἀνάγκας, τοὺς τῶν προαγόντων

1. εὐθεῖαν] εὐθεῖα 1 MG.
2. ἀπόστασιν] ἀποστασίαν J.
3. ἔχειν] ἔχει cor. A, 1 MG.
4. τὰ ἄνω... τὰ κάτω] τὸ ἄνω... τὸ κάτω BDEG.
5. καθέλκοντες] μεθέλκοντες ADG.
6. σύγκειται καί add. 2 MG.

---

1. φιλήν, πολεμίαν, comme si les éléments éprouvaient ces sentiments.

circulaire ; et, pour le dire en un mot, la ligne droite,
comparée à la circonférence, présente la plus grande
différence. Or, les corps dont le mouvement naturel
est différent, nécessairement, disent-ils, diffèrent
aussi dans leur essence.

Il n'est pas possible non plus de supposer que le
ciel soit formé des corps primitifs que nous appelons
éléments, pour cette raison que les corps qui sont 11 B
faits de différents éléments, ne peuvent avoir un
mouvement uniforme et libre, chacun des corps
simples qui s'y rencontrent, tenant de sa nature
une impulsion particulière. Aussi, et tout d'abord,
les composés sont-ils difficilement maintenus dans
un mouvement constant, parce qu'un mouvement
unique ne peut s'accorder avec tous les éléments,
ni jouir de l'amitié des éléments contraires ; mais
le mouvement propre à un corps léger, rencon-
trera l'hostilité du plus lourd[1]. Lorsqu'en effet nous
nous élevons vers les hauteurs, nous sentons le poids
de ce qu'il y a en nous de terrestre ; et lorsque nous
redescendons, nous faisons violence à l'élément igné,
que nous ramenons contre sa nature vers le bas.
Il faut ajouter que l'action en sens contraire des 11 C
éléments est pour le composé une cause de ruine. Car
ce qui souffre contrainte, et se maintient quelque
temps, mais par violence et avec peine, dans un état
étranger à sa nature, est bientôt dissous dans les
éléments qui le composaient, chacun de ceux-ci
retournant en son lieu propre.

En raison de ces prétendues nécessités logiques,
[ces gens] rejettent les opinions de leurs prédécesseurs,

28 A ἀθετήσαντες λόγους, οἰκείας ὑποθέσεως ἐδεήθησαν οἱ πέμπτην σώματος φύσιν εἰς τὴν οὐρανοῦ καὶ τῶν κατ' αὐτὸν ἀστέρων γένεσιν ὑποτιθέμενοι. Ἄλλος δέ τις τῶν σφριγώντων κατὰ πιθανολογίαν ἐπαναστὰς πάλιν τούτοις, ταῦτα μὲν διέχεε καὶ διέλυσεν, οἰκείαν δὲ παρ' ἑαυτοῦ ἀντεισήγαγε δόξαν. Περὶ ὧν νῦν λέγειν ἐπιχειροῦντες, εἰς τὴν ὁμοίαν αὐτοῖς ἀδολεσχίαν ἐμπεσούμεθα. Ἀλλ' ἡμεῖς ἐκείνους ὑπ' ἀλλήλων ἐάσαντες καταβάλλεσθαι, αὐτοὶ τοῦ περὶ τῆς οὐσίας ἀφέμενοι λόγου, πεισθέντες Μωϋσεῖ[1], ὅτι Ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, τὸν ἀριστοτέχνην τῶν σοφῶς καὶ ἐντέχνως γενομένων δοξάσωμεν, καὶ ἐκ τοῦ κάλλους τῶν ὁρωμένων τὸν ὑπέρκαλον ἐννοώμεθα, καὶ ἐκ τοῦ μεγέθους τῶν αἰσθητῶν τούτων καὶ περιγραπτῶν σωμάτων ἀναλογιζώμεθα τὸν ἄπειρον καὶ ὑπερμεγέθη καὶ
28 B πᾶσαν διάνοιαν ἐν τῷ πλήθει τῆς ἑαυτοῦ δυνάμεως ὑπερβαίνοντα. Καὶ γὰρ εἰ καὶ τὴν φύσιν ἀγνοοῦμεν τῶν γενομένων, ἀλλὰ τό γε ὁλοσχερῶς ὑποπῖπτον ἡμῶν τῇ αἰσθήσει τοσοῦτον

1. τοῦ... λόγου, πεισθέντες Μωϋσεῖ] τούς... λόγους πιστευθέντες Μωσεῖ J.

1. C'est la thèse d'Aristote : *De Coelo*, I, 2 : 269 b 13 ; celle aussi de Théophraste (Courtonne, *op. cit.*, 53). Cf. Diels, *Dox. graeci*, 493.

recourent à une hypothèse qui leur est propre, et supposent une cinquième substance corporelle qui donnerait naissance au ciel, et aux astres qu'il renferme[1].

Mais quelqu'autre des maîtres dans l'art de persuader, s'élevant contre eux à son tour, confond 11 D
leurs théories, les ruine et leur substitue une opinion de son cru. Et si nous essayons maintenant de traiter ce sujet, nous tomberons dans un bavardage semblable au leur...

Gloire à Dieu

Pour nous, laissons-les se réfuter mutuellement ; renonçons à discourir sur l'essence des choses ; croyons-en Moïse qui nous dit : *Dieu fit le ciel et la terre ;* et glorifions l'excellent ouvrier, de la sagesse et de l'habileté qui éclatent dans ses œuvres. La beauté des choses visibles nous donnera une idée de Celui qui est au-dessus de toute beauté ; la grandeur de ces corps dont nos sens nous révèlent l'existence et les limites, nous permettra de conjecturer, par analogie, ce qu'est l'Être infini, souverainement grand, dont la puissance défie toute 11 E
pensée.

Car bien que nous ignorions la nature des êtres, ce qui, d'une manière générale, tombe sous nos sens,

La cinquième essence était rejetée non seulement par les Platoniciens (Plutarque, *De facie in orbe lunae*, XV ; Œuvres morales, 928 e -929, éd. Raingeard, p. 18 ; Plotin, *Ennéades*, II, Lib. I, c. II, éd. É. Bréhier, t. II, p. 8), mais par les stoïciens pour qui le ciel ou l'éther est constitué de feu pur, dans lequel se meuvent les astres (Diogène Laërce, *Vitae et placita philosophorum*, VII, 1, 69, éd. G. Cobet, p. 188), par Xénarque qui écrivit *Contre la cinquième essence...* Cf. Courtonne, *op. cit.*, 54.

ἔχει τὸ θαῦμα, ὥστε καὶ τὸν ἐντρεχέστατον νοῦν ἐλάττονα ἀναφανῆναι[1] τοῦ ἐλαχίστου τῶν ἐν τῷ κόσμῳ, πρὸς τὸ ἢ δυνηθῆναι αὐτὸ κατ' ἀξίαν ἐπεξελθεῖν, ἢ τὸν ὀφειλόμενον ἔπαινον ἀποπληρῶσαι τῷ κτίσαντι· ᾧ πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ κράτος,[2] εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

1. ἀναφανῆναι] ἂν φανῆναι BD.
2. δόξα, τιμὴ καὶ κράτος] ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος I.

est tellement admirable, que l'esprit le plus agile se révèle incapable, en face de la moindre créature, ou de l'étudier comme elle le mérite, ou de louer, comme il convient, le Créateur, à qui soient toute gloire, honneur et domination dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

ΟΜΙΛΙΑ β'.

Περὶ τοῦ ἀόρατος ἦν ἡ γῆ καὶ ἀκατασκεύαστος[1]

28 C **1.** Μικροῖς ἕωθεν[2] ἐνδιατρίψαντες ῥήμασι, τοσοῦτον ἀποκεκρυμμένον τὸ βάθος τῆς διανοίας εὕρομεν, ὥστε τῶν ἐφεξῆς παντελῶς ἀπογνῶναι. Εἰ γὰρ τὰ προαύλια τῶν ἁγίων τοιαῦτα, καὶ τὰ προπύλαια τοῦ ναοῦ οὕτω σεμνὰ καὶ ὑπέρογκα, τῇ ὑπερβολῇ τοῦ κάλλους τοὺς ὀφθαλμοὺς τῆς διανοίας ἡμῶν περιαστράπτοντα, ποταπὰ τὰ ἅγια τῶν ἁγίων ; καὶ τίς ἱκανὸς κατατολμῆσαι τῶν ἀδύτων ; ἢ τίς ἐπόψεται τὰ ἀπόρρητα ; Ἀπρόσιτος μὲν γὰρ αὐτῶν καὶ ἡ θέα, δυσερμήνευτος δὲ παντελῶς τῶν νοηθέντων ὁ λόγος. Πλὴν ἀλλ' ἐπειδὴ παρὰ τῷ δικαίῳ κριτῇ, καὶ ὑπὲρ μόνου τοῦ προελέσθαι τὰ δέοντα, οὐκ εὐκαταφρόνητοί εἰσιν ἀφω-
28 D ρισμένοι μισθοί, μὴ ἀποκνήσωμεν[3] πρὸς τὴν ἔρευναν.

1. Περὶ... ἀκατασκεύαστος om. EJ ; Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος B ; Τοῦ αὐτοῦ περὶ ὑδάτων καὶ φωτός, ὁμιλία δευτέρα I ; Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Βασιλείου εἰς τὴν α' ἡμέραν τῆς ἑξαημέρου, ὁμιλία δευτέρα K ; εἰς τὰ πρῶτα τῆς γενέσεως L.
2. ἕωθεν] ἔμπροσθεν F I.
3. ἀποκνήσωμεν] ἀποκνησαίμην I.

---

1. *Gen.*, **1**, 2. La création de la lumière est l'œuvre du premier jour.
2. Cette homélie fut donc prêchée le soir.
3. Nous suivons de Sinner qui met une virgule après ὑπέρογκα.
4. Basile sait combien l'accès du Sanctuaire est redoutable : *De Spiritu Sancto*, c. 27 ; III, 55 C ; *P. G.*, **32**, 189 A.-B.

DEUXIÈME HOMÉLIE 12 A

« LA TERRE ÉTAIT INVISIBLE ET INFORME » LA LUMIÈRE[1]

EXORDE : La profondeur du mystère divin

1. Ce matin[2], nous nous sommes attachés à l'explication de quelques mots ; et nous y avons trouvé cachée une telle profondeur de sens que c'est à désespérer complètement des suivants. Car
si l'entrée du Saint est telle ; si les propylées du 12 B
temple sont à ce point vénérables, élevés et[3] d'une beauté dont l'excès aveugle d'éclairs notre intelligence, que sera le Saint des Saints ? Et quel est l'homme capable d'affronter le Sanctuaire[4] ? Qui contemplera les mystères cachés ? Car la vue même en est inaccessible ; et, de toute façon, il est difficile d'exposer ce que l'esprit en a conçu[5].

Pourtant, puisqu'aux regards du juge équitable, le seul propos de fidélité au devoir se voit assigner des récompenses qui ne sont pas méprisables, n'hésitons pas à poursuivre notre recherche. Peut-être resterons-

5. Notons l'indication d'un thème que Grégoire de Nysse reprendra : celui du *Tabernacle* où se dérobe le *mystère divin* (*Vie de Moïse*, *P. G.*, **44**, 380 B), et l'application à ce thème de quelques termes du vocabulaire des religions à mystères : ἀδύτων, ἐπόψεται, ἀπόρρητα, ἀπρόσιτος. Cf. Daniélou, *Platonisme et Théologie mystique*, p. 188, 201.

Εἰ γὰρ καὶ τῆς ἀξίας ἀπολειπόμεθα, ἀλλ' ἐὰν τοῦ βουλή-
29 A ματος τῆς Γραφῆς μὴ ἐκπέσωμεν τῇ βοηθείᾳ τοῦ Πνεύματος, καὶ αὐτοὶ οὐκ ἀπόβλητοι παντελῶς κριθησόμεθα, καὶ τῇ συνεργίᾳ τῆς χάριτος οἰκοδομήν τινα τῇ Ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ παρεξόμεθα. Ἡ δὲ γῆ ἦν, φησίν, ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος. Πῶς ἀμφοτέρων ὁμοτίμως γενομένων οὐρανοῦ καὶ γῆς, ὁ μὲν οὐρανὸς ἀπηρτίσθη, ἡ δὲ γῆ ἔτι ἀτελής ἐστι καὶ ἀνεξέργαστος[1] ; Ἢ ὅλως, τί τὸ ἀκατάσκευον[2] τῆς γῆς ; καὶ διὰ ποίαν αἰτίαν ἀόρατος ἦν ; Ἔστι μὲν οὖν τελεία κατασκευὴ γῆς ἡ ἀπ' αὐτῆς εὐθηνία · φυτῶν παντοδαπῶν βλαστήσεις · δένδρων ὑψηλοτάτων προβολαὶ καρπίμων τε καὶ ἀκάρπων · ἀνθῶν εὔχροιαι καὶ εὐωδίαι · καὶ ὅσα μικρὸν[3] ὕστερον μέλλει τῷ προστάγματι τοῦ Θεοῦ ἐπανατείλαντα τῇ γῇ τὴν γεννησαμένην κατακοσμεῖν. Ὧν ἐπειδὴ
29 B οὐδὲν οὔπω ἦν, ἀκατάσκευον[4] αὐτὴν εἰκότως ὁ λόγος ὠνόμασε. Τὰ αὐτὰ δὲ ταῦτα κἂν[5] περὶ οὐρανοῦ εἴποιμεν · ὅτι οὐκ ἐξείργαστο οὔπω οὐδὲ αὐτός, οὐδὲ τὸν οἰκεῖον ἀπειλήφει κόσμον, ἅτε[6] μήπω σελήνῃ μήτε ἡλίῳ περιλαμπόμενος, μηδὲ τοῖς χοροῖς τῶν ἄστρων κατεστεμμένος. Οὔπω γὰρ ταῦτα ἐγεγόνει. Ὥστε οὐχ ἁμαρτήσεις τῆς

1. ἀνεξέργαστος] ἀνέργαστος BD ; ἀνέργαστος καὶ ἀναπάρτιστος I MG.
2. ἀκατάσκευον] ἀκατασκεύαστον K.
3. μικρόν] μικρῶς μετ' ὀλίγον I MG.
4. ἀκατάσκευον] ἀκατασκεύαστον I.
5. κἂν] καὶ BG, Garnier.
6. ἅτε] ὅγε AK ; ὥσγε I MG.

1. A peine est-il besoin de noter que saint Basile s'en tient exclusivement au texte des Septante : il ne cherche même pas à le rapprocher de *Sagesse*, **11**, 17 : ἐξ ἀμόρφου ὕλης.

nous loin de ce que mérite le sujet ? Si, du moins, avec l'aide de l'Esprit, nous ne nous écartons pas du
dessein de l'Écriture, nous ne serons pas complète- 12 C
ment jugés dignes de mépris ; mais, la grâce aidant, nous concourrons à l'édification de l'Église de Dieu.

La terre était invisible et informe

La terre était donc, dit l'Écriture, *invisible et informe*[1]. Comment se fait-il, quand le ciel et la terre ont été produits l'un et l'autre dans un même degré d'honneur, que le ciel soit complètement façonné, tandis que la terre est encore imparfaite et inachevée ? Ou, pour le dire en un mot, qu'est-ce, pour la terre, qu'être *informe?* Et pourquoi était-elle *invisible?*.

Certes il y a pour la terre, un état de perfection qui est sa propre fertilité : germes de toutes sortes de
plantes, croissance des grands arbres qui porteront 12 D
ou non des fruits, couleurs charmantes et parfums des fleurs, toutes ces plantes enfin qui vont, peu après, surgir au commandement divin, et faire la parure de la terre qui leur a donné naissance. Comme rien de cela n'existait encore, c'est à bon droit que l'Écriture a dit que la terre était *informe*.

Or, ces mêmes considérations, nous pourrions aussi les faire au sujet du ciel ; lui non plus n'était pas complètement achevé ; il n'avait pas reçu la beauté qui lui est propre, puisqu'il n'était éclairé ni par la lune ni par le soleil, et que les chœurs des astres[2] ne formaient pas encore sa couronne. Rien de cela

2. PLATON, *Timée*, 40 c ; PLOTIN, *Ennéades*, IV, 4, 33 ; éd. É. Bréhier, 139-140.

ἀληθείας, κἂν τὸν οὐρανὸν ἀκατάσκευον[1] εἴπῃς. Ἀόρατον δὲ τὴν γῆν προσεῖπε διὰ δύο αἰτίας · ἢ ὅτι οὔπω ἦν αὐτῆς ὁ θεατὴς ἄνθρωπος, ἢ ὅτι ὑποβρύχιος οὖσα ἐκ τοῦ ἐπιπολάζοντος τῇ ἐπιφανείᾳ ὕδατος οὐχ ἠδύνατο καθορᾶσθαι. Οὔπω γὰρ ἦν συναχθέντα τὰ ὕδατα εἰς τὰ οἰκεῖα συστήματα, ἅπερ ὕστερον ὁ Θεὸς συναγαγὼν προσηγόρευσε[2] θαλάσσας.
29 C Ἀόρατον οὖν τί ἐστι ; Τὸ μέν, ὃ μὴ πέφυκεν ὀφθαλμοῖς σαρκὸς καθορᾶσθαι, ὡς ὁ νοῦς ὁ ἡμέτερος · τὸ δέ, ὃ τῇ φύσει ὁρατὸν ὑπάρχον, διὰ τὴν ἐπιπρόσθεσιν τοῦ ἐπικειμένου αὐτῷ σώματος ἀποκρύπτεται, ὡς ὁ ἐν τῷ βυθῷ σίδηρος. Καθ' ὃ σημαινόμενον νῦν ἀόρατον ἡγούμεθα προσειρῆσθαι τὴν γῆν καλυπτομένην ὑπὸ τοῦ ὕδατος. Ἔπειτα μέντοι, καὶ μήπω τοῦ φωτὸς γενηθέντος, οὐδὲν ἦν θαυμαστὸν τὴν ἐν σκότῳ[3] κειμένην, διὰ τὸ ἀφώτιστον εἶναι τὸν ὑπὲρ αὐτῆς ἀέρα, ἀόρατον καὶ κατὰ τοῦτο παρὰ τῆς Γραφῆς προσειρῆσθαι.

2. Ἀλλ' οἱ παραχαράκται τῆς ἀληθείας, οἱ οὐχὶ τῇ Γραφῇ τὸν ἑαυτῶν νοῦν ἀκολουθεῖν ἐκδιδάσκοντες, ἀλλὰ πρὸς τὸ οἰκεῖον βούλημα τὴν διάνοιαν τῶν Γραφῶν διαστρέφοντες, τὴν ὕλην φασὶ διὰ τῶν λέξεων τούτων παραδηλοῦσθαι.

1. ἀκατάσκευον] ἀκατασκεύαστον K.
2. προσηγόρευσε] ἐκάλεσε J.
3. σκότῳ] τῷ σκότῳ BG ; σκότει D, 1 MG Combefis ; κόσμῳ A E.

1. Comme le remarque saint Thomas (Ia Pars, q. LXVI, art. I), il ne s'agit pas d'une absence totale de forme : « Alii vero sancti (S. Basilius : *Hex.*, II ; S. Ambrosius : *Hex.*, L. I, c. 8 ; S. Johan. Chrysost : *Hom. II in Gen.*) accipiunt informitatem, non secundum quod excludit omnem formam, sed secundum quod excludit istam formositatem et decorem qui nunc apparet in corporea creatura ».

Grégoire de Nysse parle au contraire de cette terre invisible comme d'une matière à l'état de pure potentialité. *In Hex.*, *P. G.*, **44,** 80 A. Cf. Saint Théophile d'Antioche, *L. II ad Autolyc.*, 13 ; Sources chrétiennes, p. 134.

2. S. Ambroise, I, 14 : éd. Schenkl (*C. S. E. L.*, **32,** I), p. 24-25 ; *P. L.*, **14,** 136 C-D ; et III, 7 : éd. Schenkl, p. 62-63 ; *P. L.*, **14,** 158.

n'existait en effet, si bien que l'on ne s'écarterait pas de la vérité, en disant que le ciel était informe[1]. 12 E

L'Écriture ajoute que la terre était invisible, pour deux raisons : soit parce que le spectateur, l'homme, n'existait pas, soit parce que la terre, recouverte d'eau sur toute sa surface, se dérobait aux regards[2] : les eaux n'avaient pas encore formé ces ensembles que Dieu réunit dans la suite, et auxquels il donna le nom de mers. Invisible, qu'est-ce donc [en effet] ?
Ce qui n'est pas de nature à tomber sous nos yeux 13 A
de chair : tel, notre esprit ; et ce qui, bien que naturellement visible, disparaît derrière l'écran que lui fait un corps : tel le fer, au fond de l'abîme. C'est en ce dernier sens, croyons-nous, que la terre est dite invisible, cachée qu'elle était sous l'étendue des eaux. Il faut toutefois ajouter que la lumière n'avait pas encore été créée : rien d'étonnant, par conséquent, si la terre — gisant dans les ténèbres, parce que l'air, au-dessus d'elle, était sans lumière, — s'est vue, pour cette autre raison, appliquer par l'Écriture le terme d'invisible.

La matière n'est pas éternelle

2. Mais les falsificateurs de la 13 B
vérité, ceux qui, loin d'instruire leur esprit à suivre les Écritures, détournent le sens de celles-ci à leur propre gré, prétendent que ces mots font allusion à la matière[3].

3. Ces falsificateurs de la vérité pourraient être des gnostiques. Cf. Clément d'Alexandrie, *Extraits de Théodote*, 47, 4 ; Sources chrétiennes, p. 160. Noter cependant la parenté de quelques expressions avec le Timée : εἰς τάξιν ἤγαγε, *Timée*, 30 A (*Hex.*, 13 B).

Αὕτη γάρ, φησί[1], καὶ ἀόρατος τῇ φύσει καὶ ἀκατα-
32 A σκεύαστος, ἄποιος οὖσα τῷ ἑαυτῆς λόγῳ, καὶ παντὸς εἴδους καὶ σχήματος κεχωρισμένη, ἣν παραλαβὼν ὁ τεχνίτης τῇ ἑαυτοῦ σοφίᾳ ἐμόρφωσε, καὶ εἰς τάξιν ἤγαγε, καὶ οὕτω δι' αὐτῆς οὐσίωσε τὰ ὁρώμενα. Εἰ μὲν οὖν ἀγέννητος αὕτη, πρῶτον μὲν ὁμότιμος τῷ Θεῷ, τῶν αὐτῶν πρεσβείων ἀξιουμένη. Οὗ τί ἂν γένοιτο ἀσεβέστερον, τὴν ἄποιον, τὴν ἀνείδεον, τὴν ἐσχάτην ἀμορφίαν, τὸ ἀδιατύπωτον αἶσχος (τοῖς γὰρ αὐτῶν ἐκείνων προσρήμασι κέχρημαι) τῆς αὐτῆς προεδρίας ἀξιοῦσθαι τῷ σοφῷ καὶ δυνατῷ καὶ παγκάλῳ δημιουργῷ καὶ κτίστῃ τῶν ὅλων; Ἔπειτα εἰ μὲν τοσαύτη ἐστίν, ὥστε ὅλην ὑποδέχεσθαι τοῦ Θεοῦ τὴν ἐπιστήμην· καὶ οὕτω, τρόπον τινά, τῇ ἀνεξιχνιάστῳ τοῦ Θεοῦ δυνάμει ἀντιπαρεξάγουσιν[2] αὐτῆς τὴν ὑπόστασιν, εἴπερ ἐξαρκεῖ ὅλην τοῦ Θεοῦ τὴν σύνεσιν δι' ἑαυτῆς ἐκμετρεῖν· εἰ δὲ
32 B ἐλάττων ἡ ὕλη τῆς τοῦ Θεοῦ ἐνεργείας, καὶ οὕτως εἰς ἀτοπωτέραν βλασφημίαν αὐτοῖς ὁ λόγος περιτραπήσεται, δι' ἔνδειαν ὕλης ἄπρακτον καὶ ἀνενέργητον τῶν οἰκείων ἔργων τὸν Θεὸν κατεχόντων. Ἀλλ' ἐξηπάτησε γὰρ αὐτοὺς τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως ἡ πενία. Καὶ ἐπειδὴ παρ' ἡμῖν ἑκάστη τέχνη περί τινα ὕλην ἀφωρισμένως ἠσχόληται,

1. φησί] φασί D, Garnier.
2. ἀντιπαρεξάγουσιν] ἀντεπεξάγουσιν I.

Théophile d'Antioche attribuait cette conception à Platon et à ses disciples : *Lib. I ad Autolyc.*, 4 : Sources chrétiennes, p. 102.

Un peu plus loin (15 D), il sera explicitement question des émules de Marcion, Valentin et Mani. Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *De hom. opificio, P. G.*, **44**, 212 B.

Car elle est, dit-on, naturellement invisible et informe, dépourvue par définition de qualités, privée de toute figure et de toute apparence, elle que l'artisan, une fois qu'il l'eût reçue, revêtit d'une forme, par l'effet de sa propre sagesse, et qu'il amena à l'ordre, donnant ainsi l'existence aux choses visibles.

Si la matière est increée, il en résulte qu'elle est tout d'abord d'une dignité égale à celle de Dieu, et
mérite les mêmes honneurs. Or qu'y aurait-il de plus 13 C
impie ? Cette matière sans qualité, sans figure, l'extrême indétermination, la laideur informe (pour employer leurs propres termes), serait digne de la même préséance que le sage, le puissant, l'admirable ordonnateur et créateur de l'univers ? Et puis, si la matière est telle qu'elle soit capable d'épuiser toute la science de Dieu, ils en viennent ainsi, d'une certaine manière, à mettre en parallèle la substance de celle-ci et l'insondable puissance de Dieu[1], pour autant que la première suffirait à mesurer toute l'intelligence divine. Est-elle incapable de répondre
à l'action de Dieu ? Ils tomberont encore dans un 13 D
blasphème plus extravagant, puisque, faute de matière, Dieu verra son action et sa puissance limitées par la réalisation de ses propres œuvres[2].

Ce qui les a trompés en effet c'est la pauvreté de la nature humaine. Chez nous, chacun des arts se

1. ἀνεξιχνιάστῳ, cette puissance dont la trace se dérobe dans les mystères de la création. Cf. *infra*, 86 C.

2. Origène avait déjà montré l'inconséquence à laquelle se heurte l'hypothèse d'une matière increée : Περὶ Ἀρχῶν, II. 1, 4; éd. Koetschau, p. 110, l. 7-p. 111, l. 12 : *P. G.*, **11**, 185 C-D.

οἷον χαλευτικὴ μὲν περὶ τὸν σίδηρον, τεκτονικὴ δὲ περὶ τὰ ξύλα· καὶ ἐν τούτοις ἄλλο μέν τί ἐστι τὸ ὑποκείμενον, ἄλλο δὲ τὸ εἶδος, ἄλλο δὲ τὸ ἐκ τοῦ εἴδους ἀποτελούμενον· καὶ ἔστιν ἡ μὲν ὕλη ἔξωθεν παραλαμβανομένη, τὸ δὲ εἶδος παρὰ τῆς τέχνης ἐφαρμοζόμενον, ἀποτέλεσμα δὲ τὸ ἐξ ἀμφοῖν συντιθέμενον ἔκ τε τοῦ εἴδους καὶ τῆς ὕλης· οὕτως
32 C οἴονται καὶ ἐπὶ τῆς θείας δημιουργίας, τὸ μὲν σχῆμα τοῦ κόσμου παρὰ τῆς σοφίας ἐπῆχθαι[1] τοῦ ποιητοῦ τῶν ὅλων, τὴν δὲ ὕλην ἔξωθεν ὑποβεβλῆσθαι[2] τῷ κτίσαντι, καὶ γεγενῆσθαι τὸν κόσμον σύνθετον, τὸ μὲν ὑποκείμενον καὶ τὴν οὐσίαν ἑτέρωθεν ἔχοντα, τὸ δὲ σχῆμα καὶ τὴν μορφὴν παρὰ Θεοῦ προσλαβόντα. Ἐκ δὲ τούτου αὐτοῖς ὑπάρχει ἀρνεῖσθαι μὲν τὸν μέγαν Θεὸν τῆς συστάσεως τῶν ὄντων προεστηκέναι, οἷον δὲ ἐράνου τινὸς πληρωτήν, ὀλίγην τινὰ μοῖραν εἰς τὴν τῶν ὄντων γένεσιν παρ' ἑαυτοῦ συμβεβλῆσθαι· οὐ δυνηθέντες διὰ λογισμῶν ταπεινότητα πρὸς[3] τὸ ὕψος ἀπιδεῖν τῆς ἀληθείας· ὅτι ἐνταῦθα μὲν αἱ τέχναι τῶν ὑλῶν ὕστεραι, διὰ τὸ ἀναγκαῖον τῆς χρείας παρεισαχθεῖσαι[4] τῷ βίῳ.
32 D Τὸ μὲν γὰρ ἔριον προϋπῆρχεν, ἡ δὲ ὑφαντικὴ ἐπεγένετο, τὸ τῆς φύσεως ἐνδέον παρ' ἑαυτῆς ἐκπληροῦσα. Καὶ τὸ μὲν ξύλον ἦν, τεκτονικὴ δὲ παραλαβοῦσα, πρὸς τὴν ἐπιζητουμένην ἑκάστοτε χρείαν διαμορφοῦσα τὴν ὕλην, τὴν εὐχρη-

1. ἐπῆχθαι] ὑπῆχθαι I.
2. ὑποβεβλῆσθαι] βεβλῆσθαι I.
3. πρός] εἰς I.
4. παρεισαχθεῖσαι] παρεισήχθησαν J.

1. Le travail du style est particulièrement remarquable dans cette phrase toute en *parisa*. Cf. Courtonne, *Saint Basile et l'hellénisme*, p. 223-224.

2. « O Dieu, dira Bossuet, quelle a été l'ignorance des sages du monde qu'on a appelés philosophes, d'avoir cru que vous, parfait architecte et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous était co-éternelle, informe

limite à œuvrer une matière, que ce soit le fer pour le forgeron, ou le bois pour le charpentier ; or, en cette occurrence, autre est la matière qui fait l'objet du travail, autre l'idée, autre ce qui en est réalisé ; et il y a lieu de distinguer la matière reçue de l'exté- 13 E
rieur, l'idée que l'art y adapte, et le résultat qui est la synthèse de l'une et à l'autre — idée et matière — ; ainsi, d'après eux, en serait-il de la création divine : la forme du monde lui serait donnée par la sagesse de Celui qui a fait l'univers ; mais la matière se serait offerte de l'extérieur à l'action du créateur ; et le monde serait un composé qui tiendrait d'ailleurs sa substance et son être, et qui aurait seulement reçu de Dieu sa figure et sa forme[1]. De là vient qu'ils refusent au Dieu souverain d'avoir présidé à l'organisation des êtres, mais [prétendent] qu'Il aurait, comme dans un banquet par souscription, apporté son faible écot à leur genèse[2] : inca- 14 A
pables qu'ils sont, par la faiblesse de leur raisonnement, d'élever leurs regards à la hauteur de la vérité que voici. Les arts [naissent] pour nous après la matière qu'ils utilisent, introduits dans la vie, quand le besoin fait sentir leur nécessité... La laine a d'abord existé ; puis on s'est mis à la tisser, pour que l'art du tisserand suppléât au défaut de la nature. Il y avait aussi du bois ; et l'art du charpentier s'en est emparé : transformant la matière à chaque requête du besoin, il nous a montré les multiples ressources

néanmoins, et qui attendait de vous sa perfection » *Élévations sur les mystères*, III[e] Semaine, II[e] élévation, Œuvres complètes, Paris, 1845, p. 236.

33 A στίαν ἡμῖν τῶν ξύλων ὑπέδειξε, κώπην μὲν ναύταις, γεωργοῖς δὲ πτύον, ὁπλίταις δὲ δόρυ παρεχομένη. Ὁ δὲ Θεός, πρίν τι τῶν νῦν ὁρωμένων γενέσθαι, εἰς νοῦν βαλόμενος[1] καὶ ὁρμήσας ἀγαγεῖν εἰς γένεσιν τὰ μὴ ὄντα, ὁμοῦ τε ἐνόησεν ὁποῖόν τινα χρὴ τὸν κόσμον εἶναι, καὶ τῷ εἴδει αὐτοῦ τὴν ἁρμόζουσαν ὕλην συναπεγέννησε. Καὶ οὐρανῷ μὲν ἀφώρισε τὴν οὐρανῷ πρέπουσαν φύσιν · τῷ δὲ τῆς γῆς σχήματι τὴν οἰκείαν αὐτῇ καὶ ὀφειλομένην οὐσίαν ὑπέβαλε. Πῦρ δὲ καὶ ὕδωρ καὶ ἀέρα διεσχημάτισέν τε ὡς ἐβούλετο, καὶ εἰς οὐσίαν ἤγαγεν ὡς ὁ ἑκάστου λόγος τῶν γινομένων ἀπῄτει. Ὅλον δὲ τὸν κόσμον ἀνομοιομερῆ τυγχάνοντα ἀρρήκτῳ[2] τινὶ φιλίας θεσμῷ[3] εἰς μίαν κοινωνίαν καὶ ἁρμονίαν συνέδησεν · ὥστε καὶ τὰ πλεῖστον ἀλλήλων τῇ θέσει διεστηκότα ἡνῶσθαι δοκεῖν διὰ τῆς συμπαθείας. Παυσάσθωσαν οὖν
33 B μυθικῶν πλασμάτων, ἐν τῇ ἀσθενείᾳ τῶν οἰκείων λογισμῶν τὴν ἀκατάληπτον διανοίαις καὶ ἄφατον παντελῶς ἀνθρωπίνῃ φωνῇ[4] δύναμιν ἐκμετροῦντες.

3. Ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν · οὐκ ἐξ ἡμισείας ἑκάτερον, ἀλλ' ὅλον οὐρανὸν καὶ ὅλην γῆν, αὐτὴν τὴν οὐσίαν τῷ εἴδει συνειλημμένην. Οὐχὶ γὰρ σχημάτων ἐστὶν εὑρέτης, ἀλλ' αὐτῆς τῆς φύσεως τῶν ὄντων δημιουργός. Ἐπεὶ[5] ἀποκρινέσθωσαν[6] ἡμῖν, πῶς ἀλλήλοις συνέτυχον ἥ τε δραστικὴ τοῦ Θεοῦ δύναμις, καὶ ἡ παθητικὴ φύσις τῆς

1. βαλόμενος] βαλλόμενος G ; λαβόμενος 2 MG.
2. ἀρρήκτῳ] ἀρρητῳ K.
3. θεσμῷ] δεσμῷ DG, Garnier ; *vinculis* Eustathe.
4. φωνῇ] φύσει I.
5. ἐπεί] ἔπειτα 1 MG.
6. ἀποκρινέσθωσαν] ἀποκρινάσθωσαν EG.

du bois, offrant une rame au matelot ; à l'agriculteur, 14 B
une pelle à vanner ; à l'hoplite, une lance.

Dieu a tout créé

Mais Dieu, avant qu'existât rien de ce que nous voyons maintenant, avait projeté et résolu d'amener à l'existence ce qui n'était pas encore ; tout à la fois, Il conçut quel devait être le monde, et avec la forme Il produisit la matière qui serait en harmonie avec elle. Au ciel Il assigna une nature qui lui convînt ; à la forme de la terre Il donna l'être particulier qui lui était dû. Le feu, l'eau et l'air, Il les conforma à sa volonté, et les amena à l'existence comme le réclamait la raison profonde de chacun d'eux. L'ensemble du monde, composé de parties
dissemblables, Il le lia étroitement par la loi d'une 14 C
indissoluble amitié, en une communion et harmonie [telles] que les êtres les plus distants les uns des autres, eu égard à la place qu'ils occupent, parussent unis par la même sympathie[1].

Que ces gens-là renoncent donc à leurs inventions mythiques, eux qui, dans la faiblesse de leurs raisonnements, prétendent mesurer une puissance inaccessible à nos esprits, et absolument indicible à nos voix.

3. *Dieu créa le ciel et la terre :* non pas à moitié chacun, mais tout le ciel et toute la terre, leur substance et leur forme tout ensemble. Car Dieu
n'est pas un inventeur de schèmes : Il a créé la nature 14 D
même des êtres.

<Sinon>, que l'on nous dise comment se sont rencontrées mutuellement et la force active de Dieu, et

1. Bien que cette sympathie fasse penser à Posidonius, tout ce passage semble directement inspiré de *Timée :* 32 B-C.

ὕλης· ἡ μὲν τὸ ὑποκείμενον παρεχομένη χωρὶς μορφῆς·
ὁ δὲ τῶν σχημάτων τὴν ἐπιστήμην ἔχων, ἄνευ τῆς ὕλης,
33 C ἵν' ἑκατέρῳ τὸ ἐνδέον παρὰ θατέρου γένηται· τῷ μὲν
δημιουργῷ τὸ ἔχειν ὅπου τὴν τέχνην ἐνεπιδείξηται[1], τῇ
δὲ ὕλῃ τὸ ἀποθέσθαι τὴν ἀμορφίαν καὶ τοῦ εἴδους τὴν
στέρησιν. Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἐπὶ τοσοῦτον. Πρὸς δὲ τὸ
ἐξ ἀρχῆς ἐπανίωμεν. Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατα-
σκεύαστος. Εἰπών, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν
καὶ τὴν γῆν· πολλὰ ἀπεσιώπησεν, ὕδωρ, ἀέρα, πῦρ, τὰ ἐκ
τούτων ἀπογεννώμενα πάθη· ἃ πάντα μὲν ὡς συμπλη-
ρωτικὰ τοῦ κόσμου συνυπέστη τῷ παντὶ δηλονότι[2]· παρέλιπε
δὲ ἡ ἱστορία, τὸν ἡμέτερον νοῦν γυμνάζουσα πρὸς ἐντρέχειαν,
ἐξ ὀλίγων ἀφορμῶν παρεχομένη ἐπιλογίζεσθαι τὰ λειπόμενα.
Ἐπεὶ οὖν οὐκ εἴρηται περὶ τοῦ ὕδατος ὅτι ἐποίησεν ὁ Θεός,
εἴρηται δὲ ὅτι ἀόρατος ἦν ἡ γῆ· σκόπει σὺ κατὰ σεαυτὸν
36 A τίνι παραπετάσματι καλυπτομένη οὐκ ἐξεφαίνετο. Οὔτε οὖν
πῦρ αὐτὴν καλύπτειν ἠδύνατο. Φωτιστικὸν γὰρ καὶ κατα-
φάνειαν παρέχον οἷς ἂν προσγένηται μᾶλλον ἢ σκοτῶδες
τὸ πῦρ. Οὐ μὴν οὐδὲ ἀὴρ προκάλυμμα ἦν τότε τῆς γῆς.
Ἀραιὰ γὰρ καὶ διαφανὴς τοῦ ἀέρος ἡ φύσις, πάντα τὰ εἴδη
τῶν ὁρατῶν δεχομένη, καὶ ταῖς τῶν ὁρώντων ὄψεσι παρα-

1. ἐνεπιδείξηται] ἐνεπιδείξεται D ; ἐπιδείξεται J ; ἐπιδείξηται C I.
2. δηλονότι : δῆλον ὅτι AE.

1. Cette analyse souligne la distinction relevée chez Platon (*Timée*, 30 a-b, cf. CHALCIDIUS, *Commentaire du Timée*, 307 ; éd. Wrobel, p. 336 : Quod igitur faciens diximus, Deus est ; quod vero, ut patiens, sylva corporea est) et chez Philon (*De mundi opificio*, 2 ; éd. Cohn, t. I, p. 2, l. 18-19) entre la force active de la matière passive. Leur indépendance absolue, objecte Basile, pose un autre problème : celui de leur action réciproque.

la nature passive de la matière[1] : celle-ci offrant le sujet sans la forme, celle-là possédant la science des schèmes sans la matière, afin que ce qui manquait à chacune, lui vînt de l'autre : à l'artisan d'avoir où exercer son art ; à la matière de sortir de son indétermination et de sa carence de forme.

Mais ces questions nous ont retenus assez longtemps : revenons à notre propos.

C'est l'eau qui rendait la terre invisible et informe

La terre était invisible et informe. 14 E
En disant : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre,* Moïse
a passé sous silence maintes [créatures] : l'eau, l'air, le feu, et tout ce qui vient de ces [éléments] ; tous ces compléments du monde ont évidemment existé avec lui, mais l'histoire les a négligés pour entraîner notre esprit à la diligence, en lui donnant, par quelques points, l'occasion de conjecturer les autres[2].

Il n'a pas été dit au sujet de l'eau que Dieu la
créa ; mais il a été dit que la terre était invisible : 15 A
considère donc en toi-même quel voile la cachait et l'empêchait de paraître. Ce n'était pas le feu, car le feu est lumineux : il offre sa clarté aux objets dont il est proche, bien plutôt qu'il n'est ténébreux. L'air non plus n'étendait pas alors sur la terre un voile de ténèbres ; car la substance de l'air est légère et diaphane, apte à recevoir toutes les images du monde visible, et à les transmettre à des yeux clair-

2. Basile, on le voit, admet comme fondée l'hypothèse des quatre éléments constitutifs du monde (*supra*, 8 B).

πέμπουσα. Λειπόμενον τοίνυν ἐστὶ νοεῖν ἡμᾶς[1] ὕδωρ
ἐπιπολάζειν τῇ ἐπιφανείᾳ τῆς γῆς, οὔπω πρὸς τὴν οἰκείαν
λῆξιν τῆς ὑγρᾶς οὐσίας ἀποκριθείσης. Ἐκ δὲ τούτου οὐ
μόνον ἀόρατος ἦν ἡ γῆ, ἀλλὰ καὶ ἀκατασκεύαστος. Ἡ γὰρ
τοῦ ὑγροῦ πλεονεξία ἔτι καὶ νῦν ἐμπόδιόν[2] ἐστι πρὸς
καρπογονίαν τῇ γῇ. Ἡ οὖν αὐτὴ αἰτία, καὶ τοῦ μὴ ὁρᾶσθαι,
καὶ τοῦ ἀκατασκεύαστον εἶναι· εἴπερ κατασκευὴ γῆς, ὁ
38 B οἰκεῖος αὐτῇ καὶ κατὰ φύσιν κόσμος, λήϊα μὲν ταῖς κοι-
λότησιν ἐγκυμαίνοντα, λειμῶνες χλοάζοντες[3] καὶ ποικίλοις
ἄνθεσι βρύοντες, νάπαι εὐθαλεῖς, καὶ ὀρῶν κορυφαὶ ταῖς
ὕλαις κατάσκιοι· ὧν οὐδὲν εἶχεν οὐδέπω· ὠδίνουσα μὲν
τὴν πάντων γένεσιν διὰ τὴν ἐναποτεθεῖσαν αὐτῇ παρὰ τοῦ
δημιουργοῦ δύναμιν, ἀναμένουσα δὲ τοὺς καθήκοντας
χρόνους, ἵνα τῷ θείῳ κελεύσματι προαγάγῃ[4] ἑαυτῆς εἰς
φανερὸν τὰ κυήματα.

4. Ἀλλὰ καὶ σκότος[5], φησίν, ἐπάνω τῆς ἀβύσσου· Πάλιν ἄλλαι μύθων ἀφορμαί, καὶ πλασμάτων δυσσεβεστέρων ἀρχαὶ πρὸς τὰς ἰδίας ὑπονοίας παρατρεπόντων τὰ ῥήματα.

1. ἡμᾶς] ὑμᾶς 1 MG.
2. ἐμπόδιον] ἐμπόδιος AE, 3 MG.
3. καὶ παντοίοις add. D ; παντοίοις Combefis.
4. προαγάγῃ] προσαγάγῃ I.
5. ἦν add. J.

---

1. Il sera cependant question dans un instant (16 A), de l'obscurcissement de l'air. Mais le raisonnement se développe progressivement : si la terre était obscurcie, elle l'était par l'un des autres éléments. Impossible que ce soit par le feu ou par l'air. C'était donc par l'eau ; l'Écriture témoigne en effet que l'eau couvrait la terre. Pourtant l'eau est diaphane (15 E). Oui, mais elle a besoin d'être éclairée pour paraître limpide ; or l'Écriture parle aussi des ténèbres qui couvraient l'abîme, sans doute depuis que le firmament s'était étendu comme un voile au-dessus de la terre (15 C-17 D).

voyants[1]. Il nous reste donc à penser que l'eau
recouvrait la surface de la terre, puisque la substance
humide n'avait pas été confinée dans le domaine
qui lui est propre. Et c'est pourquoi la terre était 15 B
non seulement invisible, mais informe. Car l'excès
de l'humidité est maintenant encore un obstacle
à la fécondité de la terre. Ainsi la même cause qui
empêchait de la voir, la rendait informe, si du
moins la forme[2] de la terre est la beauté qui lui est
propre, et qui convient à sa nature : moissons qui
ondoient au creux des vallées, prairies verdoyantes
émaillées de toutes sortes de fleurs, vallons abondamment boisés, sommets ombreux des collines. De
tout cela, elle ne possédait rien encore ; elle portait
en son sein le germe de toutes choses, en vertu de la
puissance déposée en elle par le Créateur, mais elle
attendait le temps où elle devrait, selon l'ordre divin,
produire ses fruits à la lumière. 15 C

Les ténèbres ne sont pas non plus l'esprit du mal

4. Mais, dit [l'auteur sacré], *les ténèbres couvraient l'abîme...*

Nouveaux prétextes à fictions ! Motifs d'invention plus impies pour détourner de leur sens les paroles divines au gré de conjectures particulières.

Il est facile de voir à quel point le raisonnement de Basile est exégétique (il tient implicitement pour prouvé, en vertu de l'enseignement divin, ce qu'il s'attache à démontrer), et oratoire (il tend moins à présenter une démonstration rigoureuse qu'à tenir l'auditoire en haleine).

2. Ou : la parure ; nous traduisons κατασκευή par : *forme* pour rendre le rapprochement : ἀκατασκευάστον-κατασκευή

Τὸ γὰρ σκότος οὐχ ὡς πέφυκεν ἐξηγοῦνται ἀέρα τινὰ ἀφώτιστον, ἢ τόπον ἐξ ἀντιφράξεως σώματος σκιαζόμενον[1], ἢ ὅλως καθ' ὁποιανοῦν αἰτίαν τόπον[2] φωτὸς ἐστερημένον,
36 C ἀλλὰ δύναμιν κακήν, μᾶλλον δὲ αὐτὸ τὸ κακόν, παρ' ἑαυτοῦ
τὴν ἀρχὴν ἔχον, ἀντικείμενον καὶ ἐναντίον[3] τῇ ἀγαθότητι τοῦ Θεοῦ ἐξηγοῦνται τὸ σκότος. Εἰ γὰρ ὁ Θεὸς φῶς ἐστι, δηλονότι ἡ ἀντιστρατευομένη αὐτῷ δύναμις σκότος ἂν εἴη, φησί[4], κατὰ τὸ τῆς διανοίας ἀκόλουθον. Σκότος, οὐ παρ' ἑτέρου[5] τὸ εἶναι ἔχον, ἀλλὰ κακὸν αὐτογέννητον. Σκότος, πολέμιον ψυχῶν, θανάτου ποιητικόν, ἀρετῆς ἐναντίωσις· ὅπερ καὶ ὑφεστάναι, καὶ μὴ παρὰ Θεοῦ γεγενῆσθαι, ὑπ' αὐτῶν μηνύεσθαι τῶν τοῦ προφήτου λόγων ἐξαπατῶνται. Ἐκ δὴ τούτου τί οὐχὶ συνεπλάσθη τῶν πονηρῶν καὶ ἀθέων δογμάτων ; Ποῖοι λύκοι βαρεῖς διασπῶντες τὸ ποίμνιον τοῦ Θεοῦ[6], οὐχὶ ἀπὸ τῆς μικρᾶς ταύτης φωνῆς τὴν ἀρχὴν λαβόντες ἐπεπόλασαν ταῖς ψυχαῖς ; Οὐχὶ[7] Μαρκιῶνες ; οὐχὶ
36 D Οὐαλεντῖνοι ἐντεῦθεν ; οὐχ[8] ἡ βδελυκτὴ τῶν Μανιχαίων
37 A αἵρεσις, ἣν σηπεδόνα τις τῶν Ἐκκλησιῶν προσειπὼν οὐχ
ἁμαρτήσεται τοῦ προσήκοντος[9] ; Τί μακρὰν ἀποτρέχεις τῆς

1. σκιαζόμενον] ἀποσκιαζόμενον B.
2. τινά add. 2 MG.
3. ἐναντίον] ἐναντιούμενον I.
4. φησί] φασί Garnier.
5. ἑτέρου] ἑτέρῳ I.
6. Θεοῦ] Χριστοῦ 3 MG.
7. οὐχί] οὐ DG.
8. οὐχ] οὐχί DG.
9. ἁμαρτήσεται τοῦ προσήκοντος] ἁμαρτήσει τοῦ δέοντος I.

---

1. I Jean, 1, 5.
2. Marcion, le loup du Pont : Eusèbe, H. E., V, 13, 4 ; éd. Schwartz, t. I, p. 456, l. 3.
3. Il peut sembler étrange d'entendre citer « l'hérésie mani-

Les ténèbres, explique-t-on, ne seraient pas, comme il est normal, un obscurcissement de l'air, un lieu plongé dans l'ombre par un corps interposé, ou privé de lumière par quelque autre cause, mais une puissance mauvaise, ou plutôt le mal lui-même qui porte en soi son principe, et qui s'oppose en ennemi à la bonté de Dieu : voilà comment on explique les ténèbres.

Car si Dieu est lumière[1], la puissance antagoniste 15 D
doit être évidemment ténèbres, et cela, dit-on, par un enchaînement nécessaire : des ténèbres qui ne tiennent pas leur être d'un autre, mais soient le mal né de lui-même ; des ténèbres ennemies des âmes, causes de mort, en lutte avec la vertu, qui existent par elles-mêmes et qui ne doivent pas à Dieu leur existence : voilà ce que l'on croit faussement relever dans les paroles du prophète.

En partant de là, que n'a-t-on pas imaginé, en fait d'opinions perverses et impies. Quels loups cruels[2] n'ont, pour déchirer le troupeau de Dieu, pris occasion de ce petit mot, et attaqué les âmes avec insolence ? N'est-ce pas de là [que procèdent] les
Marcions, les Valentins, et l'abominable hérésie des 15 E
Manichéens[3], que l'on peut appeler sans manquer à la justice, la pourriture des Églises ?

chéenne » à côté des spéculations gnostiques de Marcion et de Valentin. Notons que, dans l'état actuel de notre connaissance du Manichéisme, celui-ci apparaît comme une gnose qui rattache directement Mani à Marcion, à Bardesane — le christianisme ayant « joué un rôle essentiel, sinon décisif dans la formation de son message ». Ch. H. Puech, *Manichéisme*, dans *l'Histoire générale des Religions*, de M. Gorce - R. Mortier, p. 91.

ἀληθείας, ἄνθρωπε, ἀφορμὰς σεαυτῷ τῆς ἀπωλείας[1] ἐπινοῶν; Ἁπλοῦς ὁ λόγος, καὶ πᾶσιν εὔληπτος. Ἀόρατος ἦν ἡ γῆ, φησί. Τίς ἡ αἰτία; Ἐπειδὴ ἄβυσσον εἶχεν ἐπιπολάζουσαν ἑαυτῇ. Ἀβύσσου δὲ ἔννοια τίς; Ὕδωρ πολὺ δυσέφικτον ἔχον ἑαυτοῦ τὸ πέρας ἐπὶ τὸ κάτω. Ἀλλ' ἔγνωμεν πολλὰ τῶν σωμάτων καὶ δι' ὕδατος λεπτοτέρου καὶ διαυγοῦς πολλάκις διαφαινόμενα. Πῶς οὖν οὐδὲν μέρος τῆς γῆς διὰ τῶν ὑδάτων ἐδείκνυτο; Ὅτι ἀλαμπὴς ἔτι καὶ ἐσκοτισμένος[2] ἦν ὁ ὑπὲρ αὐτοῦ κεχυμένος ἀήρ. Ἀκτὶς μὲν γὰρ ἡλίου δι'[3] ὑδάτων διικνουμένη, δείκνυσι πολλάκις τὰς ἐν τῷ βάθει ψηφῖδας· ἐν νυκτὶ δέ τις βαθείᾳ οὐδενὶ ἂν τρόπῳ
37 B τὰ ὑπὸ τὸ ὕδωρ κατίδοι. Ὥστε τοῦ ἀόρατον εἶναι τὴν γῆν κατασκευαστικόν ἐστι τὸ ἐπαγόμενον, ὅτι καὶ ἄβυσσος ἦν ἡ ἐπέχουσα, καὶ αὐτὴ ἐσκοτισμένη. Οὔτε οὖν ἄβυσσος, δυνάμεων πλῆθος ἀντικειμένων, ὥς τινες ἐφαντάσθησαν· οὔτε σκότος, ἀρχική τις καὶ πονηρὰ δύναμις ἀντεξαγομένη τῷ ἀγαθῷ. Δύο γὰρ ἐξισάζοντα ἀλλήλοις κατ' ἐναντίωσιν, φθαρτικὰ ἔσται πάντως τῆς ἀλλήλων συστάσεως· καὶ πράγματα ἕξει διηνεκῶς καὶ παρέξει ἀπαύστως πρὸς ἄλληλα συνεχόμενα τῷ πολέμῳ. Κἂν ὑπερβάλλῃ δυνάμει τῶν ἀντικειμένων[4] τὸ ἕτερον, δαπανητικὸν ἐξάπαντος τοῦ

1. σεαυτῷ τῆς ἀπωλείας] σαυτῷ τῆς ἀσεβείας J.
2. ἐσκοτισμένος] διεσκοτισμένος 2 M G.
3. δι' om. G, aliq M G. ; add. cor. A D.
4. τῶν ἀντικειμένων] τῷ ἀντικειμένῳ I.

---

1. On aura remarqué la vivacité de toute l'argumentation.

Eh ! mon ami, pourquoi fuir loin de la vérité, en te créant des occasions de ruine ? La parole est simple ; tous peuvent la comprendre. *La terre était invisible*, est-il dit.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'un abîme la recouvrait.

— Un abîme, qu'est-ce à dire ?

— Une masse d'eau, dont il est fort malaisé de sonder la profondeur.

— Mais nous savons que toutes sortes de corps se laissent voir à travers une faible couche d'eau limpide ; comment donc nulle partie de la terre n'apparaissait-elle à travers les eaux ?

— C'est qu'au-dessus d'elles, l'air était sans 16 A
lumière, et enténébré[1]. Souvent, il suffit, en effet, d'un rayon de soleil qui pénètre au milieu des eaux, pour rendre visible les petites pierres qui sont au fond ; mais par une nuit profonde, on ne peut d'aucune manière, voir ce qui gît sous la surface. Ainsi l'invisibilité de la terre venait-elle de ce qu'ajoute l'Écriture, qu'un abîme la recouvrait, et un abîme ténébreux.

Ni l'abîme n'était donc une multitude de puissances adverses, comme d'aucuns l'ont imaginé ; ni les ténèbres, une puissance souveraine et mauvaise,
en lutte contre le bien. Car deux puissances égales 16 B
qui s'opposent l'une à l'autre, seront de toute façon portées à se ruiner entre elles ; sans cesse elles auront et se causeront des difficultés, impliquées mutuellement dans une guerre sans trêve. Et si l'une des forces adverses l'emporte sur l'autre, elle en viendra

κρατηθέντος γίνεται. Ὥστε εἰ μὲν ἰσόρροπον λέγουσι τοῦ
κακοῦ τὴν πρὸς τὸ ἀγαθὸν ἐναντίωσιν, ἄπαυστον εἰσάγουσι
πόλεμον καὶ διηνεκῆ τὴν φθορὰν, κρατούντων ἐν μέρει καὶ
κρατουμένων. Εἰ δὲ ὑπερέχει δυνάμει τὸ ἀγαθὸν, τίς ἡ αἰτία
37 C τοῦ τὴν φύσιν τοῦ κακοῦ μὴ παντελῶς ἀνῃρῆσθαι ; Εἰ δὲ,
ὃ μὴ[1] θέμις εἰπεῖν, θαυμάζω πῶς οὐχὶ φεύγουσιν αὐτοὶ
ἑαυτοὺς πρὸς οὕτως ἀθεμίτους βλασφημίας ὑποφερόμενοι.
Οὐ μὴν οὐδὲ παρὰ Θεοῦ τὸ κακὸν τὴν γένεσιν ἔχειν εὐσεβές
ἐστι λέγειν, διὰ τὸ μηδὲν τῶν ἐναντίων παρὰ τοῦ ἐναντίου
γίνεσθαι. Οὔτε γὰρ ἡ ζωὴ θάνατον γεννᾷ, οὔτε τὸ σκότος
φωτός ἐστιν ἀρχὴ, οὔτε ἡ νόσος ὑγείας δημιουργὸς, ἀλλ' ἐν
μὲν ταῖς μεταβολαῖς τῶν διαθέσεων ἐκ τῶν ἐναντίων πρὸς
τὰ ἐναντία αἱ μεταστάσεις · ἐν δὲ ταῖς γενέσεσιν, οὐκ ἐκ
τῶν ἐναντίων, ἀλλ' ἐκ τῶν ὁμογενῶν ἕκαστον τῶν γινομένων
προέρχεται. Εἰ τοίνυν, φησὶ, μήτε ἀγέννητον, μήτε παρὰ
Θεοῦ γεγονὸς, πόθεν ἔχει τὴν φύσιν ; Τὸ γὰρ εἶναι τὰ κακὰ
οὐδεὶς ἀντερεῖ τῶν μετεχόντων τοῦ βίου. Τί οὖν φαμέν ;
37 D Ὅτι τὸ κακόν ἐστιν οὐχὶ οὐσία ζῶσα καὶ ἔμψυχος, ἀλλὰ
διάθεσις ἐν ψυχῇ ἐναντίως ἔχουσα πρὸς ἀρετὴν, διὰ τὴν ἀπὸ
τοῦ καλοῦ ἀπόπτωσιν τοῖς ῥαθύμοις ἐγγινομένη.

1. μή] μηδέ E, aliq. MG.

1. Ces considérations peuvent s'inspirer d'Aristote (*De gen. et corrupt.*, I, IV : 319 b 6) ; mais la comparaison des textes ne donne pas à penser que ce soit une source immédiate.

2. Plotin (*Ennéades*, I, 8, 11 : éd. Bréhier, t. I, p. 126 ; III, 2, 5 : t. III, p. 31) avait défini le mal, la privation du bien ; le Pseudo-Denys (*Les noms divins*, IV, 18-35, *P. G.*, **3**, 713 D-736 B) développera

à épuiser complètement le vaincu. C'est pourquoi,
si l'on parle d'équilibre dans l'antagonisme du mal
et du bien, on introduit [dans le monde] une guerre
sans répit, une ruine continue, faites de victoires et
de défaites partielles. Si la force du bien l'emporte,
quelle raison y a-t-il que la nature du mal ne soit
pas complètement détruite ? Et si... mais c'est là
une hypothèse que l'on ne doit même pas formuler !
je m'étonne que ces hommes ne se fassent pas 16 C
horreur, en se voyant portés à des blasphèmes aussi
criminels.

Le mal ne vient pas de Dieu

On ne saurait pourtant dire
sans impiété que le mal ait son
origine en Dieu, parce que rien de contraire ne vient
de son contraire. Ni la vie, en effet, n'engendre la
mort ; ni les ténèbres ne sont une source de lumière ;
ni la maladie, une cause de santé ; mais, tandis que
les dispositions changent en passant du contraire à
son contraire, dans les générations, chaque être procède, non de son contraire, mais de son semblable[1].

Si donc, objecte-t-on, le mal n'est pas inengendré,
et s'il ne provient pas de Dieu, d'où tient-il sa nature ?
Qu'il existe en effet des maux, nul ne le contredira
parmi ceux qui ont part à la vie.

— Que répondre ? Que le mal n'est pas un être 16 D
vivant et animé, mais une disposition de l'âme,
contraire à la vertu, qui provient d'un insouciant
abandon du bien[2].

longuement cette idée, qu'il pourrait tenir de saint Basile. Cf. DE GANDILLAC, *Pseudo-Denys, Œuvres complètes*, Paris, 1943, p. 24-26.

5. Μὴ τοίνυν ἔξωθεν τὸ κακὸν περισκόπει · μηδὲ ἀρχέ-
40 A γονόν τινα φύσιν πονηρίας[1] φαντάζου · ἀλλὰ τῆς ἐν ἑαυτῷ
κακίας ἕκαστος ἑαυτὸν ἀρχηγὸν γνωριζέτω. Ἀεὶ[2] γὰρ τῶν
γινομένων τὰ μὲν ἐκ φύσεως ἡμῖν ἐπιγίνεται, οἷον γῆρας
καὶ ἀσθένειαι[3] · τὰ δὲ ἀπὸ[4] ταυτομάτου, οἷον αἱ ἄλογοι
περιπτώσεις ἀλλοτρίαις ἀρχαῖς ἐπισυμβαίνουσαι, σκυθρωπῶν
τινων πολλάκις ἢ καὶ τῶν φαιδροτέρων · ὡς τῷ φρέαρ
ὀρύσσοντι ἡ τοῦ θησαυροῦ εὕρεσις, ἢ τῷ πρὸς τὴν ἀγορὰν
ὡρμημένῳ ἡ τοῦ λυσσῶντος κυνὸς ἔντευξις · τὰ δὲ ἐφ'
ἡμῖν τυγχάνει, ὡς τὸ κρατῆσαι τῶν ἐπιθυμιῶν, ἢ μὴ κολάσαι
τὰς ἡδονάς · ὡς τὸ κατασχεῖν ὀργῆς, ἢ χεῖρας ἐπαφεῖναι
τῷ παροξύναντι · ἀληθεύειν, ἢ ψεύδεσθαι · ἐπιεικῆ τὸ
ἦθος εἶναι καὶ μέτριον, ἢ ὑπέρογκον καὶ ἀλαζονείαις ὑπεραι-
ρόμενον. Ὧν τοίνυν αὐτὸς εἶ κύριος, τούτων τὰς ἀρχὰς μὴ
40 B ζητήσῃς[5] ἑτέρωθεν, ἀλλὰ γνώριζε τὸ κυρίως κακὸν ἐκ τῶν
προαιρετικῶν ἀποπτωμάτων τὴν ἀρχὴν εἰληφός. Οὐ γὰρ
ἂν εἴπερ ἀκούσιον ἦν, καὶ μὴ ἐφ' ἡμῖν, τοσοῦτος μὲν ἐκ
τῶν νόμων ὁ φόβος τοῖς ἀδικοῦσιν ἐπήρτητο, οὕτω δὲ
ἀπαραίτητοι τῶν δικαστηρίων αἱ κολάσεις, τὸ πρὸς ἀξίαν
τοῖς κακούργοις ἀντιμετροῦσαι. Ταῦτα δέ μοι εἰρήσθω περὶ
τοῦ κυρίως κακοῦ. Νόσον γὰρ καὶ πενίαν καὶ ἀδοξίαν καὶ

1. πονηρίας] πονηράν J.
2. ἀεί] εἰ A E, I M G.
3. ἀσθένειαι] ἀσθένεια F J.
4. ἀπό] ἐξ A.
5. ζητήσῃς] ζήτει J.

1. Lactance lisait chez Posidonius, une définition de la colère analogue à celle-ci : « cupiditas puniendi ejus a quo te inique putes laesum ». *De ira Dei*, 17 : *P. L.*, 7, 130 A : GRONAU, *op. cit.*, p. 67.

Le mal est la privation d'un bien

5. Ne va donc pas chercher le mal au dehors ; n'imagine pas une nature primitive qui soit perverse ; c'est à chacun de se reconnaître l'auteur de la malice qui est en lui. Car, de ce qui nous arrive chaque jour, une part nous vient de la nature, comme la vieillesse
et les infirmités. Une part nous échoit par rencontre 16 E
fortuite : tels, les événements imprévisibles, dus aux conjonctures de causes étrangères (Il en est souvent de tristes, il en est aussi de joyeuses : par exemple, pour l'homme qui creuse un puits, la découverte d'un trésor ; pour celui qui va sur l'agora, la rencontre d'un chien enragé). Une part enfin se trouve en notre pouvoir, comme de maîtriser nos passions ou de ne pas réfréner les appels du plaisir, de contenir notre colère ou de porter la main sur qui s'est irrité contre nous[1], de dire la vérité ou de mentir, d'être doux et modéré de caractère ou bien orgueilleux et dominé par la jactance.

Ce dont tu es le maître, tu n'as pas à en chercher l'origine à l'extérieur ; mais reconnais que le mal proprement dit a son principe en des défaillances
librement consenties. Non, si le mal était involon- 17 A
taire et qu'il ne dépendît pas de nous, les lois ne feraient pas peser tant de crainte sur les coupables ; les tribunaux n'infligeraient pas ces inexorables châtiments qui mesurent aux criminels la peine qu'ils méritent !

Mais je n'en dirai pas plus sur le mal proprement dit. Car la maladie, la pauvreté, la privation des honneurs, la mort, et tout ce qui arrive aux hommes

θάνατον, καὶ ὅσα λυπηρὰ τοῖς ἀνθρώποις, οὔπω καὶ ἐν τῇ
μοίρᾳ τῶν κακῶν καταλογίζεσθαι ἄξιον, διὰ τὸ μηδὲ τὰ
ἀντικείμενα τούτοις, ἐν τοῖς μεγίστοις ἡμᾶς τῶν ἀγαθῶν
ἀριθμεῖν · ὧν τὰ μὲν ἐκ φύσεώς ἐστι, τὰ δὲ καὶ συμφερόντως
πολλοῖς ἀπαντήσαντα φαίνεται. Πᾶσαν οὖν τροπικὴν καὶ
δι' ὑπονοίας ἐξήγησιν ἔν γε τῷ παρόντι κατασιγάσαντες,
τοῦ σκότους τὴν ἔννοιαν ἁπλῶς[1] καὶ ἀπεριεργάστως,
40 C ἑπόμενοι τῷ βουλήματι τῆς Γραφῆς, ἐκδεξώμεθα. Ἐπιζητεῖ
δὲ ὁ λόγος, εἰ συγκατεσκευάσθη τῷ κόσμῳ τὸ σκότος, καὶ
εἰ ἀρχαιότερον τοῦ φωτός, καὶ διὰ τί τὸ χεῖρον πρεσβύτερον ;
Λέγομεν τοίνυν καὶ τοῦτο τὸ σκότος μὴ κατ' οὐσίαν ὑφεστηκέναι, ἀλλὰ πάθος εἶναι περὶ τὸν ἀέρα στερήσει φωτὸς ἐπιγινόμενον. Ποίου τοίνυν φωτὸς ἄμοιρος αἰφνιδίως ὁ ἐν τῷ κόσμῳ τόπος εὑρέθη, ὥστε τὸ σκότος ἐπάνω εἶναι τοῦ ὕδατος ; Λογιζόμεθα τοίνυν ὅτι, εἴπερ τι ἦν πρὸ τῆς τοῦ αἰσθητοῦ τούτου καὶ φθαρτοῦ κόσμου συστάσεως, ἐν φωτὶ ἂν ἦν δηλονότι. Οὔτε γὰρ αἱ τῶν ἀγγέλων ἀξίαι, οὔτε πᾶσαι αἱ ἐπουράνιοι στρατιαί, οὔτε ὅλως εἴ τι ἐστὶν ὠνομασμένον ἢ ἀκατονόμαστον τῶν λογικῶν φύσεων, καὶ τῶν λειτουργικῶν

1. ἁπλῶς] ἅπασαν F.

---

1. Notons que les termes sont loin d'avoir toute la rigueur que demanderait une démonstration rationnelle : nous sommes toujours dans le domaine littéraire.

Gronau (*op. cit.*, p. 65-67) rapproche de ce passage une page de Chalcidius (158 f.), et conjecture l'utilisation par Basile du commentaire de Posidonius. Toutefois, au IVe siècle, ces idées et ces exemples sont devenus courants au point d'avoir perdu une bonne part de leur originalité.

2. Dans la 1re Homélie (*supra*, 5 C), Basile évoquait cette hypothèse comme douteuse, mais probable. La conjonction εἴπερ et la particule ἄν insistent sur ce que l'hypothèse peut avoir d'incertain.

d'affligeant, ne doivent nullement être mis au nombre des maux [véritables], puisque nous ne comptons pas non plus leurs contraires parmi les plus grands biens[1] ; certaines de ces épreuves ont leur source dans la nature ; d'autres ne semblent pas sans avantage pour ceux qui les éprouvent.

Passons donc sous silence pour l'instant toute 17 B
interprétation allégorique et figurée : acceptons la
notion de ténèbres simplement, sans raffinement, au
gré de l'Écriture.

Les ténèbres n'ont pas d'existence propre

Toutefois la raison se demande si les ténèbres ont été formées avec le monde, si elles sont antérieures à la lumière, et pourquoi le pire aurait un droit d'ancienneté.

Nous répondons que même ces ténèbres n'ont pas d'existence substantielle : elles sont un état de l'air, dû à l'absence de lumière.

— De quelle lumière s'est donc trouvé soudainement exclu le lieu du monde, pour que les ténèbres couvrissent les eaux ?

— Voici notre avis : s'il existait quelque chose
avant la formation de ce monde sensible et périssable, 17 C
il est évident que ce devait être dans la lumière[2].
Car ni ceux des anges qui sont élevés en dignité, ni l'ensemble des armées célestes, ni, plus généralement, ce qui porte un nom ou n'en porte pas parmi les natures intelligibles et les *esprits serviteurs*[3], ne

3. Sans doute allusion à *Heb.*, **1**, 7 (cf. *Ps.*, **103**, 4). Voir : Basile, *De Sp. Sto.*, c. XVI : III, 31 C et 32 C ; *P. G.*, **32**, 136 A et 137 A ;

41 A πνευμάτων ἐν σκότῳ διῆγεν, ἀλλ' ἐν φωτὶ καὶ πάσῃ εὐφροσύνῃ πνευματικῇ τὴν πρέπουσαν ἑαυτοῖς κατάστασιν εἶχε. Καὶ τούτοις οὐδεὶς ἀντερεῖ, οὔκουν[1] ὅστις γε τὸ ὑπερουράνιον φῶς ἐν ταῖς τῶν ἀγαθῶν ἐπαγγελίαις ἐκδέχεται, περὶ οὗ Σολομών φησι · Φῶς δικαίοις διὰ παντός · καὶ ὁ ἀπόστολος · Εὐχαριστοῦντες[2] Πατρὶ τῷ ἱκανώσαντι ἡμᾶς ἐν τῇ μερίδι τοῦ κλήρου τῶν ἁγίων ἐν τῷ φωτί. Εἰ γὰρ οἱ καταδικαζόμενοι πέμπονται εἰς τὸ σκότος τὸ ἐξώτερον, δηλονότι οἱ τὰ τῆς ἀποδοχῆς ἄξια εἰργασμένοι, ἐν τῷ ὑπερκοσμίῳ φωτὶ τὴν ἀνάπαυσιν[3] ἔχουσιν. Ἐπεὶ οὖν ἐγένετο ὁ οὐρανὸς προστάγματι Θεοῦ ἀθρόως περιταθεὶς τοῖς ἐντὸς ὑπὸ τῆς οἰκείας αὐτοῦ περιφερείας ἀπειλημμένοις, σῶμα ἔχων
41 B συνεχές, ἱκανὸν τῶν ἔξω διαστῆσαι τὰ ἔνδον, ἀναγκαίως τὸν ἐναπολειφθέντα[4] αὐτῷ τόπον ἀφεγγῆ κατέστησε, τὴν ἔξωθεν

1. οὔκουν] ουκοῦν aliq. M G.
2. τῷ Θεῷ καὶ add. D, Garnier, Combefis ; τῷ add. A
3. ἀνάπαυσιν] ἀπόλαυσιν B D G.
4. ἐναπολειφθέντα] ἐναποληφθέντα G, 1 M G.

Sources chrétiennes, p. 175 et 177). Si ces natures intelligibles s'identifient avec la création noétique dont parle Grégoire de Nysse (*in Hex.*, *P. G.*, **44**, 76 D), il convient de remarquer une profonde différence : pour Grégoire, le domaine spirituel et le domaine sensible se distinguent si nettement qu'ils sont sans mélange possible l'un avec l'autre ; pour Basile, la lumière qui éclaire les esprits, baignerait aussi le monde matériel, si elle ne rencontrait le corps opaque du ciel. Cf. *infra*, 51 D. Basile, prenant à la lettre le texte du *Ps.*, **103**,4 (cf. *Heb.*, **1**, 7) semble attribuer au monde angélique une sorte de matérialité spiritualisée (*Hom. in Ps.*, XLVIII, 8 : I, 184 E ; *P. G.*, **29**, 449 B), comme à cette lumière qu'il dit immatérielle, 51 D.

1. *Prov.*, **13**, 9.

2. *Coloss*, **1**, 12. La leçon τῷ Θεῷ καὶ Πατρί du *Parisinus Graecus* 478 serait intéressante en ce sens qu'elle pourrait aider à déterminer le texte suivi par saint Basile (Elle est en effet donnée par le ms. 104 (minuscules) qui s'apparente au texte H. dit égyptien).

séjournaient dans les ténèbres : c'est en pleine lumière et joie spirituelles qu'ils trouvaient l'état qui leur convenait.

A cela ne contredira personne, et certes pas qui attend, parmi les biens qui nous sont promis, cette lumière céleste dont Salomon nous dit : *La lumière, pour les justes, brille en tout lieu*[1]; et l'apôtre : *Soyons reconnaissants au Père qui nous a rendus capables* 17 D
de partager l'héritage des saints dans la lumière[2]! Si les damnés sont jetés en effet dans les ténèbres extérieures, il est clair que ceux dont les œuvres méritent approbation, trouvent leur repos dans la lumière [qui brille] au-dessus du monde.

Puis donc que le ciel fut créé par le commandement divin, et se tendit soudain autour des êtres qu'il emprisonna dans sa propre circonférence, il était nécessaire que, formé d'une matière opaque et propre à séparer l'intérieur de l'extérieur, il rendît obscur[3] le lieu qu'il isolait[4], la lumière extérieure venant se briser sur lui[5].

Mais Dom David Amand nous dit ne l'avoir trouvée dans aucun autre des mss qu'il a collationnés.

3. Pour Théophile d'Antioche, c'est l'Esprit qui séparait l'eau et, par conséquent, les ténèbres, du ciel : *Liv. II*, 13 ; Sources chrétiennes, p. 132.

4. La leçon préférée par Dom Maran : ἐναποληφθέντα (cf. *Addenda:* de Sinner, I, 1074) signifierait : le lieu sur lequel il se refermait.

5. Cf. Saint Thomas, *Sum. Theol.*, Ia Pars, q. LXVI, art. III, ad. 4 : « dicendum quod, sicut Basilius dicit in Hexamer., constat factum esse coelum rotunditate conclusum, habens corpus spissum, et adeo validum, ut possit ea quae extrinsecus habentur, ab interioribus separere : ob hoc necessario post se regionem relictam carentem luce constituit ; utpote fulgore qui superradiabat, excluso ». Saint Thomas émet ensuite ces deux autres hypothèses, que la lumière du ciel

αὐγὴν διακόψας. Τρία γὰρ δεῖ συνδραμεῖν ἐπὶ τῆς σκιᾶς, τὸ φῶς, τὸ σῶμα, τὸν ἀλαμπῆ τόπον. Τὸ τοίνυν ἐγκόσμιον σκότος τῇ σκιᾷ τοῦ οὐρανίου σώματος παρυπέστη. Νόησον δέ μοι ἀπὸ παραδείγματος ἐναργοῦς τὸ λεγόμενον,[1] ἐν σταθηρᾷ[2] μεσημβρίᾳ σκηνήν τινα ἐκ πυκνῆς καὶ στεγανῆς ὕλης ἑαυτῷ περιστήσαντα, καὶ ἐν σκότῳ αὐτοσχεδίῳ ἑαυτὸν καθειργνύντα. Τοιοῦτον οὖν κἀκεῖνο τὸ σκότος ὑπόθου, οὐ προηγουμένως ὑφεστηκός, ἀλλ' ἐπακολουθῆσαν ἑτέροις. Τοῦτο δὴ τὸ σκότος καὶ ἐπιβαίνειν λέγεται τῇ ἀβύσσῳ, ἐπειδὴ τὰ ἔσχατα τοῦ ἀέρος πέφυκε ταῖς ἐπιφανείαις τῶν σωμάτων συνάπτεσθαι. Τότε δὲ ὕδωρ ἦν τοῖς πᾶσιν ἐπιπολάζον. Διόπερ ἀναγκαίως τὸ σκότος ἐπάνω ὑπάρχειν εἴρηται
41 C τῆς ἀβύσσου.

6. Καὶ Πνεῦμα Θεοῦ, φησὶν, ἐπεφέρετο ἐπάνω τοῦ
44 A ὕδατος. Εἴτε τοῦτο λέγει τὸ πνεῦμα, τοῦ ἀέρος τὴν χύσιν, δέξαι τὰ μέρη τοῦ κόσμου καταριθμοῦντά[3] σοι τὸν συγγραφέα, ὅτι ἐποίησεν ὁ Θεὸς οὐρανὸν, γῆν, ὕδωρ, ἀέρα, καὶ τοῦτον χεόμενον ἤδη καὶ ῥέοντα. Εἴτε, ὃ καὶ μᾶλλον ἀληθέστερόν ἐστι καὶ τοῖς πρὸ ἡμῶν ἐγκριθὲν[4], Πνεῦμα Θεοῦ, τὸ ἅγιον εἴρηται· διὰ τὸ τετηρῆσθαι τοῦτο ἰδιαζόντως καὶ ἐξαιρέτως τῆς τοιαύτης μνήμης ὑπὸ τῆς Γραφῆς ἀξιοῦ-

1. ὑπόθου μοι add. F.
2. σταθηρᾷ] σταθερᾷ A D.
3. καταριθμοῦντα] συγκαταριθμοῦντα D J.
4. ἐγκριθέν] ἐκκριθέν B D.

---

empyrée pourrait être soit plus subtile et déliée, soit d'une nature différente, qui serait splendeur de gloire.

1. Ὑπόθου μοι du *Parisinus graecus* 955 serait certainement plus clair. Mais nous pensons qu'en dépit de la proximité de σκηνήν, τινα est le sujet d'une proposition participiale vaguement introduite par le mot παραδείγματος.

2. On hésite sur le sens à donner au mot : ἐπεφέρετο. Nous allons voir que la version des Septante n'était pas plus satisfaisante pour saint Basile qu'elle ne l'est pour nous.

Car trois choses doivent concourir pour qu'il y ait de l'ombre : la lumière, le corps [interposé], le lieu
obscur. Les ténèbres cosmiques se produisirent donc 18 A
en même temps que l'ombre du corps céleste.

Tu comprendras clairement ce que je veux dire, par l'exemple [d'un homme] qui, en plein midi, dresse autour de lui les parois épaisses et impénétrables de sa tente, et s'enferme dans ces ténèbres improvisées[1]. Telles, tu peux le supposer, furent donc ces ténèbres : elles ne subsistaient pas en elles-mêmes, mais accompagnèrent l'existence d'autres êtres.

Les ténèbres couvraient l'abîme ; et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux

Or ces ténèbres, ajoute l'Écriture, *couvraient l'abîme*, parce que les plus basses couches de l'air touchent normalement les surfaces des
corps. Et l'eau inondait alors toute la terre. Aussi 18 B
l'Écriture a-t-elle nécessairement ajouté que les ténèbres régnaient sur l'abîme.

6. *Et l'Esprit de Dieu*, dit [Moïse], *était porté sur les eaux*[2]. Ou bien, par cet esprit, il entend le souffle de l'air : comprends alors que l'écrivain sacré énumère à ton intention les éléments du monde, [spécifiant] que Dieu a créé le ciel, la terre, l'eau et l'air ; que ce dernier élément était déjà répandu, et soufflait sur l'abîme.

Ou bien, ce qui est plus vrai, et mieux admis des anciens, c'est l'Esprit Saint qui est dit l'esprit de Dieu ; car on a remarqué que l'Écriture lui donne particulièrement et de préférence cette appellation,

σθαι, καὶ μηδὲν ἄλλο Πνεῦμα Θεοῦ, ἢ τὸ ἅγιον τὸ τῆς θείας καὶ μακαρίας[1] Τριάδος συμπληρωτικὸν ὀνομάζεσθαι. Καὶ ταύτην προσδεξάμενος τὴν διάνοιαν, μείζονα τὴν[2] ἀπ' αὐτῆς ὠφέλειαν εὑρήσεις. Πῶς οὖν ἐπεφέρετο τοῦτο
44 B ἐπάνω τοῦ ὕδατος ; Ἐρῶ σοι οὐκ ἐμαυτοῦ λόγον, ἀλλὰ Σύρου ἀνδρὸς σοφίας κοσμικῆς τοσοῦτον ἀφεστηκότος, ὅσον ἐγγὺς ἦν τῆς τῶν ἀληθινῶν ἐπιστήμης. Ἔλεγε τοίνυν τὴν τῶν Σύρων φωνὴν ἐμφατικωτέραν τε εἶναι, καὶ διὰ τὴν πρὸς τὴν Ἑβραΐδα γειτνίασιν, μᾶλλόν πως τῇ ἐννοίᾳ τῶν Γραφῶν προσεγγίζειν. Εἶναι οὖν τὴν διάνοιαν τοῦ ῥητοῦ τοιαύτην. Τὸ, Ἐπεφέρετο, φησὶν, ἐξηγοῦνται, ἀντὶ τοῦ, συνέθαλπε, καὶ ἐζωογόνει τὴν τῶν ὑδάτων φύσιν, κατὰ τὴν εἰκόνα τῆς ἐπωαζούσης ὄρνιθος, καὶ ζωτικήν τινα δύναμιν ἐνιείσης τοῖς ὑποθαλπομένοις. Τοιοῦτόν τινά φασιν[3] ὑπὸ[4] τῆς φωνῆς ταύτης παραδηλοῦσθαι τὸν νοῦν, ὡς ἐπιφερομένου

1. καὶ ἁγίας add. J.
2. τήν] τινα J.
3. φασιν] φησίν J.
4. ὑπό] διά I.

1. Dans sa lutte contre les Pneumatomaques, Basile évitait de dire que l'Esprit Saint est Dieu ; mais il a multiplié à plaisir les formules qui affirment implicitement sa divinité.

2. En optant pour ce dernier sens, Grégoire de Nysse (*in Hex.: P. G.*, **44**, 81 A-B.) écartera l'acception matérielle que Basile admet au moins à titre d'hypothèse. Il en tirera cette conclusion que les eaux qui sont au-dessus du firmament, appartiennent à la création spirituelle « Car l'Esprit de Dieu ne repose pas sur des êtres terrestres et instables ». Ce faisant, il se défendra d'user d'un langage figuré (*in Hex.: P. G.*, **44**, 81 D).

alors qu'elle ne mentionne nul autre esprit de Dieu que ce Saint [Esprit] qui complète la divine et
bienheureuse Trinité[1]. Si tu adoptes cette opinion, 18 C
tu y trouveras un grand profit[2].

Comment donc l'Esprit Saint était-il porté sur les eaux ? Je te donnerai non pas mon opinion personnelle, mais celle d'un Syrien, aussi éloigné de la sagesse du monde, qu'il était plus proche de la connaissance des biens véritables[3]. Il disait donc que le mot, en syriaque, était plus expressif, et, en raison de sa parenté avec la langue hébraïque, plus proche en quelque sorte du sens des Écritures. Voici donc qu'elle serait la signification de ce mot : *Il était porté* est,
d'après lui, une interprétation pour *il réchauffait* et 18 D
rendait vivante la substance des eaux, à l'image de l'oiseau qui couve ses œufs, et, les échauffant, leur communique une certaine force vitale.

Telle est en quelque sorte, dit-on, la pensée qui s'exprime dans ce mot : *L'Esprit était porté [sur les*

3. On a pensé qu'il s'agissait de S. Ephrem : Tillemont, *Mémoires*, Paris, 1703, t. IX, p. 210 ; Garnier, *ad h. loc.* Cela ne paraît pas prouvé.

Tillemont nomme ailleurs Eusèbe de Samosate. Mais il est notable que saint Théophile d'Antioche disait : πνεῦμα δὲ τὸ ἐπιφερόμενον ἐπάνω τοῦ ὕδατος ὃ ἔδωκεν ὁ θεὸς εἰς ζωογόνησιν τῇ κτίσει, *Liv.* II, 13 ; Sources chrétiennes, p. 132. Ἐπιφερόμενον-ζωογόνησιν sont les mots employés par saint Basile ; il manque le terme intermédiaire συνέθαλπε. Saint Théophile serait-il le syrien qui a tant intrigué la critique ?

Tillemont note que, non seulement S. Ambroise (*Hex.* I, c. 8, éd. Schenkl, p. 28-29, *P. L.*, **14**, 139 A), mais S. Augustin (*de Gen.*, I, n. 36, c. 18, *P. L.*, **34**, 260) semblent avoir emprunté cette explication à Saint Basile (*Mémoires*, IX, 288) ; cf. Garnier : Préface, § III, n. 22.

τοῦ Πνεύματος · τουτέστι, πρὸς ζωογονίαν τὴν τοῦ ὕδατος φύσιν παρασκευάζοντος · ὥστε ἱκανῶς ἐκ τούτου τὸ παρά τινων ἐπιζητούμενον δείκνυσθαι, ὅτι οὐδὲ τῆς δημιουργικῆς
44 C ἐνεργείας τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἀπολείπεται.

7. Καὶ εἶπεν ὁ Θεός, γενηθήτω φῶς. Πρώτη φωνὴ Θεοῦ φωτὸς φύσιν ἐδημιούργησε, τὸ σκότος ἠφάνισε, τὴν κατήφειαν διέλυσε, τὸν κόσμον ἐφαίδρυνε, πᾶσιν ἀθρόως χαρίεσσαν ὄψιν καὶ ἡδεῖαν ἐπήγαγεν. Οὐρανός τε γὰρ ἐξεφάνη κεκαλυμμένος τέως τῷ σκότῳ[1], καὶ τὸ ἀπ' αὐτοῦ κάλλος τοσοῦτον, ὅσον ἔτι καὶ νῦν ὀφθαλμοὶ μαρτυροῦσι. Περιελάμπετο δὲ ἀήρ, μᾶλλον δὲ ἐγκεκραμένον ἑαυτῷ ὅλον διόλου εἶχε τὸ
45 A φῶς, ὀξείας τὰς διαδόσεις τῆς αὐγῆς ἐπὶ τὰ ὅρια ἑαυτοῦ πανταχοῦ παραπέμπων. Ἄνω[2] μὲν γὰρ μέχρι πρὸς αὐτὸν αἰθέρα καὶ οὐρανὸν ἔφθανεν[3] · ἐν δὲ τῷ πλάτει πάντα τὰ μέρη τοῦ κόσμου, βόρειά τε καὶ νότια καὶ τὰ ἑῷα καὶ τὰ ἑσπέρια, ἐν ὀξείᾳ καιροῦ ῥοπῇ κατεφώτιζε. Τοιαύτη γὰρ αὐτοῦ ἡ φύσις, λεπτὴ καὶ διαφανής, ὥστε μηδεμιᾶς παρατάσεως χρονικῆς προσδεῖσθαι τὸ φῶς δι' αὐτοῦ πορευόμενον. Ὥσπερ γὰρ τὰς ὄψεις ἡμῶν ἀχρόνως παραπέμπει πρὸς τὰ ὁρώμενα, οὕτω καὶ τὰς τοῦ φωτὸς προσβολὰς ἀκαριαίως, καὶ ὡς οὐδ' ἂν ἐπινοήσειέ τις ἐλάττονα χρόνου ῥοπήν, ἐπὶ

1. σκότῳ] σκότει K.
2. ἄνω] ἄνωθεν J.
3. ἔφθανεν] ἔφθασεν J.

---

1. *Gen.*, **1**, 3.
2. Cette explication de la vision (cf. *infra*, 59 C) est différente de celle de Platon (qui « suppose la rencontre de deux courants lumineux différents, l'un sortant des yeux, l'autre venant des corps visibles », Rivaud, Introduction au *Timée*, éd. des Belles Lettres, p. 105) ;

eaux] ; c'est-à-dire : Il préparait la substance de l'eau à produire des êtres vivants, de telle sorte qu'il suffirait de ce passage pour montrer, ce que d'aucuns mettent en question, que l'Esprit Saint n'est pas étranger à l'activité créatrice.

La création de la lumière

7. *Et Dieu dit : Que la lumière soit*[1].

La première parole de Dieu produisit la substance 18 E
de la lumière, dissipa les ténèbres, mit fin à la tristesse, donna au monde son éclat, et départit soudain à tous les êtres leur aspect agréable et charmant. Car le ciel apparut, qui était jusqu'alors enveloppé de ténèbres ; et sa beauté égalait celle dont, maintenant encore, témoignent nos yeux. L'air s'entourait 19 A
d'un vif éclat ; ou plutôt il tenait la lumière intimement unie à lui, envoyant de toutes parts, jusqu'aux limites de son domaine, les rapides effluves de sa clarté. En haut, il atteignait jusqu'à l'éther et jusqu'au ciel même, tandis qu'en largeur il éclairait, en moins d'un instant, toutes les parties du monde : le nord et le midi, l'Orient et l'Occident. Telle est en effet sa nature — subtile et diaphane —, que la lumière, pour cheminer au travers, n'a besoin d'aucune durée temporelle. Car de même qu'il permet à nos regards de se porter immédiatement sur les 19 B
objets visibles[2], ainsi laisse-t-il les rayons lumineux atteindre instantanément, et en moins de temps qu'on ne saurait l'imaginer, toutes les extrémités

différente aussi de celle de Plotin. Cf. *Ennéades*, IV, V, 1 et 2 ; éd. Bréhier, t. IV, p. 155-157.

πάντα ἑαυτοῦ τὰ πέρατα ὑποδέχεται. Καὶ αἰθὴρ ἡδίων μετὰ
τὸ φῶς · καὶ ὕδατα φανότερα, οὐ μόνον δεχόμενα τὴν
αὐγήν, ἀλλὰ καὶ παρ' ἑαυτῶν ἀντιπέμποντα κατὰ τὴν
45 B ἀνάκλασιν[1] τοῦ φωτός, μαρμαρυγῶν πανταχόθεν ἀποπαλ-
λομένων τοῦ ὕδατος. Πάντα ἡ θεία φωνὴ πρὸς τὸ ἥδιστον
καὶ τιμιώτατον μετεσκεύασεν. Ὥσπερ γὰρ οἱ ἐν τῷ βυθῷ
ἐνιέντες τὸ ἔλαιον, καταφάνειαν ἐμποιοῦσι τῷ τόπῳ · οὕτως
ὁ ποιητὴς τῶν ὅλων ἐμφθεγξάμενος[2], τῷ κόσμῳ τὴν τοῦ
φωτὸς χάριν ἀθρόως ἐνέθηκε. Γενηθήτω φῶς. Καὶ τὸ
πρόσταγμα ἔργον ἦν · καὶ φύσις ἐγένετο[3], ἧς οὐδὲ[4]
ἐπινοῆσαί τι τερπνότερον εἰς ἀπόλαυσιν δυνατόν ἐστι
λογισμοῖς ἀνθρωπίνοις. Ὅταν δὲ φωνὴν ἐπὶ Θεοῦ καὶ ῥῆμα
καὶ πρόσταγμα λέγωμεν[5], οὐ διὰ φωνητικῶν ὀργάνων
ἐκπεμπόμενον ψόφον, οὐδὲ ἀέρα διὰ γλώσσης τυπούμενον,
τὸν θεῖον λόγον νοοῦμεν, ἀλλὰ τὴν ἐν τῷ θελήματι ῥοπὴν
45 C διὰ τὸ τοῖς διδασκομένοις εὐσύνοπτον[6] ἡγούμεθα ἐν εἴδει

1. κατὰ τὴν ἀνάκλασιν] μετὰ τὴν ἀντανάκλασιν F.
2. ἐμφθεγξάμενος] ἐν φθεγξάμενος ῥῆμα J.
3. ἐγένετο] ἐγίνετο D E.
4. οὐδέ] οὐδέν. J.
5. λέγωμεν] λέγομεν D E, I M G.
6. εὐσύνοπτον] εὐσύνετον C E L,

1. Nous suivons l'interprétation de saint Ambroise : « Si quis inter aquas mersus, oleum ore emiserit », *Hex.*, I, 9 : n° 33, éd. Schenkl, p. 39, l. 1-2 ; *P. L.*, **14,** 142 C : « L'huile que le plongeur

de son domaine. L'éther lui-même, après la création de la lumière, se fit plus agréable ; et les eaux, plus claires, non seulement parce qu'elles recueillaient son éclat, mais parce qu'elles le renvoyaient au loin, en réfractant la lumière, dont les reflets jaillissaient en tous sens, à la surface de l'eau. Il n'est rien que la parole divine n'ait porté au point le plus agréable et le plus précieux.

Comme <les plongeurs>[1] au fond de l'eau soufflent
de l'huile pour faire, en ce lieu, pénétrer la clarté,
ainsi, d'un mot, le créateur de l'univers départit 19 C
soudain au monde le charme de la lumière. *Que la lumière soit!* Et le commandement était œuvre faite ! Il y eut dès lors une substance dont l'entendement humain ne peut rien concevoir qui passe l'agréable jouissance.

Écartons l'anthropomorphisme

Toutefois, quand, à propos de Dieu, nous parlons de voix, de parole et d'ordre, ce n'est pas que nous imaginions la parole divine comme un son émis par des organes aptes à le produire, ni comme l'air frappé par la langue[2] ; c'est, croyons-nous, l'impulsion due à la volonté divine que l'auteur rend sensible à ceux qu'il

souffle de sa bouche éclaire vraiment l'endroit où il est placé », prétend Auger, *Homélies et lettres choisies de saint Basile*, 474.

2. La première définition est empruntée à Épicure : Diels, *Dox. graeci*, Berlin, 1879, p. 408, l. 9-10. La seconde, inspirée, semble-t-il d'Archélaüs (Diogène Laërce, *op. cit.*, II, 4 ; éd. Cobet, p. 37, l. 20) avait été adoptée par les Stoïciens : Diogène Laërce, VII ; *loc. cit.*, p. 171, l. 27 ; Diels, *loc. cit.*, p. 409, l. 8-10 ; cf. Sénèque : « quid enim est vox nisi intensio aeris, ut audiatur, linguae formata percussu », *Questions Naturelles*, II, 6, 3 ; éd. P. Oltramare, t. I, p. 60.

προστάγματος σχηματίζεσθαι. Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς τὸ φῶς ὅτι καλόν. Τίνα ἂν εἴποιμεν ἡμεῖς τοῦ φωτὸς ἄξιον ἔπαινον, ὃ προλαβὸν τὴν παρὰ τοῦ κτίσαντος μαρτυρίαν, ἔχει ὅτι καλόν ; Καὶ παρ' ἡμῖν δὲ ὁ λόγος τοῖς ὀφθαλμοῖς παραπέμπει τὴν κρίσιν, οὕτως οὐδὲν ἔχων εἰπεῖν τοσοῦτον, ὅσον ἡ αἴσθησις μαρτυρεῖ προλαβοῦσα. Εἰ δὲ τὸ ἐν σώματι[1]
48 A καλὸν ἐκ τῆς πρὸς ἄλληλα τῶν μερῶν[2] συμμετρίας, καὶ τῆς ἐπιφαινομένης εὐχροίας, τὸ εἶναι ἔχει, πῶς ἐπὶ τοῦ φωτὸς ἁπλοῦ τὴν φύσιν ὄντος καὶ ὁμοιομεροῦς, ὁ τοῦ καλοῦ[3] διασώζεται λόγος ; Ἢ ὅτι τῷ φωτὶ τὸ σύμμετρον οὐκ ἐν τοῖς ἰδίοις αὐτοῦ μέρεσιν, ἀλλ' ἐν τῷ πρὸς τὴν ὄψιν ἀλύπῳ καὶ προσηνεῖ μαρτυρεῖται ; Οὕτω γὰρ καὶ χρυσὸς καλὸς, οὐκ ἐκ τῆς τῶν μερῶν συμμετρίας, ἀλλ' ἐκ τῆς εὐχροίας μόνης, τὸ ἐπαγωγὸν πρὸς τὴν ὄψιν καὶ τὸ τερπνὸν κεκτημένος. Καὶ ἕσπερος ἀστέρων κάλλιστος, οὐ διὰ τὸ ἀναλογοῦντα ἔχειν τὰ μέρη[4] ἐξ ὧν συνέστηκεν, ἀλλὰ διὰ τὸ ἄλυπόν τινα καὶ ἡδεῖαν τὴν ἀπ' αὐτοῦ αὐγὴν ἐμπίπτειν[5] τοῖς

1. σώματι] τῷ σώματι Garnier ; σώμασι D E, 2 M G.
2. μερῶν] μελῶν C D F L.
3. καλοῦ] κάλλους E.
4. μέρη] μέλη C E.
5. ἐμπίπτειν] ἐπιπίπτειν F.

---

1. Le récit mosaïque ne fait que traduire imparfaitement l'ineffable réalité. Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *in Hex.*, *P. G.*, **44**, 73 C et 88 C, et avant lui ORIGÈNE, *in Genesim*, III, 2 ; *P. G.*, **12**, 175 B-176 C, éd. Baehrens, p. 39, l. 2-p. 41, l. 17 ; Sources chrétiennes, p. 111-112. « Toute une armée, dira Bossuet, se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est parmi les choses humaines l'image la plus excellente de la puissance de Dieu ; mais au fond que cette image est défectueuse !... Dieu ne frappe pas l'air avec une langue pour en tirer quelque son » *Élévations sur les mystères :* IIIe Semaine, IVe Élévation, Œuvres complètes, Paris, 1845, p. 237.

2. *Gen.*, **1**, 4.

3. « La louange appartient à ceux qui savent, non à ceux qui

enseigne, en la présentant sous les espèces d'un commandement[1].

La beauté de la lumière

Et Dieu vit que la lumière était 19 D
belle[2].

Quelle louange donnerions-nous qui fût digne de la lumière, quand de prime abord, elle a reçu du Créateur ce témoignage qu'elle était belle[3] ? D'ailleurs, pour ce qui est de nous, la raison s'en remet aux yeux de porter un jugement : elle n'a rien à dire dont les sens n'aient d'abord rendu témoignage. Or si la beauté corporelle doit son existence à la symétrie des parties les unes par rapport aux autres, et à l'heureuse apparence des couleurs, comment, à propos de la lumière, dont la substance est simple et faite de parties semblables, la notion du beau conserve-t-elle sa valeur ? N'est-ce pas parce que la lumière possède, au témoignage de Dieu, cette juste proportion qui tient non à ses propres parties, mais à l'aspect joyeux et doux qu'elle offre
aux regards ? Ainsi l'or est-il beau, non pour avoir, 19 E
en ses [différentes] parties, une disposition symétrique, mais seulement du fait de son heureuse coloration qui lui vaut d'attirer les regards et de les
charmer ; et l'étoile du soir est-elle le plus beau des 20 A
astres, non parce que les parties qui la composent sont proportionnées entre elles, mais parce que la clarté qu'elle fait parvenir à nos yeux, est joyeuse et agréable.

ignorent », dira Saint Grégoire de Nysse ; *in Hex.*, *P. G.*, **44**, 76 B.

ὄμμασιν. Ἔπειτα νῦν ἡ τοῦ Θεοῦ κρίσις περὶ τοῦ καλοῦ, οὐ πάντως πρὸς τὸ ἐν ὄψει τερπνὸν ἀποβλέποντος, ἀλλὰ καὶ
48 B πρὸς τὴν εἰς ὕστερον ἀπ' αὐτοῦ ὠφέλειαν προορωμένου γεγένηται. Ὀφθαλμοὶ γὰρ οὔπω ἦσαν κριτικοὶ[1] τοῦ ἐν φωτὶ κάλλους. Καὶ διεχώρισεν ὁ Θεὸς ἀνὰ μέσον τοῦ φωτὸς, καὶ ἀνὰ μέσον τοῦ σκότους. Τουτέστιν, ἄμικτον[2] αὐτῶν τὴν φύσιν καὶ κατ' ἐναντίωσιν ἀντικειμένην ὁ Θεὸς κατεσκεύασε. Πλείστῳ γὰρ τῷ μέσῳ διέστηκεν ἀπ' ἀλλήλων αὐτὰ καὶ διώρισεν.

8. Καὶ ἐκάλεσεν ὁ Θεὸς τὸ φῶς ἡμέραν, καὶ τὸ σκότος ἐκάλεσε νύκτα. Νῦν μὲν λοιπὸν μετὰ τὴν ἡλίου γένεσιν ἡμέρα ἐστὶν, ὁ ὑπὸ ἡλίου πεφωτισμένος ἀὴρ, ἐν τῷ ὑπὲρ γῆν ἡμισφαιρίῳ λάμποντος, καὶ νὺξ σκίασμα γῆς ἀποκρυπτομένου ἡλίου[3] γινόμενον. Τότε δὲ οὐ κατὰ κίνησιν ἡλιακὴν,
48 C ἀλλ' ἀναχεομένου τοῦ πρωτογόνου φωτὸς ἐκείνου, καὶ πάλιν συστελλομένου κατὰ τὸ ὁρισθὲν[4] μέτρον παρὰ Θεοῦ, ἡμέρα ἐγένετο[5], καὶ νὺξ ἀντεπῄει. Καὶ ἐγένετο ἑσπέρα, καὶ ἐγένετο πρωΐ, ἡμέρα μία. Ἑσπέρα μὲν οὖν ἐστι κοινὸς ὅρος

1. κριτικοὶ] διακριτικοὶ B D, 1 M G.
2. ἄμικτον] ἀνάμικτον E.
3. σκίασμα γῆς ἀποκρυπτομένου ἡλίου] ἀποσκίασμα γῆς ὑπὸ ἡλίου κρυπτομένου F.
4. ὁρισθέν] ὡρισμένον F.
5. ἐγένετο] ἐγίνετο D E.

1. Cette explication ne s'inspire pas seulement de la théorie stoïcienne du beau (symétrie des êtres composés), mais de la critique plotinienne (*Ennéades*, I, 6, 1 ; éd. Bréhier, p. 93-95).

Ajoutons que l'appréciation de Dieu n'avait pas trait au seul plaisir des yeux ; elle prévoyait aussi l'utilité qu'aurait, plus tard, la lumière. Car pour l'instant nul œil n'en pouvait encore apprécier la beauté[1].

Le jour et la nuit

Et Dieu sépara la lumière et les ténèbres.

C'est-à-dire qu'Il rendit leurs deux substances inaptes à se mélanger, les plaçant l'une et l'autre en une opposition complète. Car il ne saurait être, entre 20 B
elles, de partage ou de division plus nette.

8. *Et Dieu appela la lumière, jour ; et les ténèbres, Il les appela nuit*[2]. Maintenant qu'existe le soleil, on appelle jour, l'air irradié par l'astre qui diffuse sa clarté dans l'hémisphère supérieur ; et nuit, l'ombre qui est projetée sur la terre, quand le soleil disparaît. Alors, toutefois, c'était, non pas au rythme du mouvement solaire, mais à celui de la lumière primitive qui se répandait pour se retirer ensuite selon le temps fixé par Dieu, qu'il y avait un jour et qu'une nuit lui succédait[3].

Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut un jour. 20 C

Il semble toutefois que l'analyse de Basile (διὰ τὸ ἀναλογοῦντα) fasse directement état de : *Timée*, 31 c.

Cette notion est incomplète : Basile l'indique d'un mot, en disant que Dieu apprécie encore la beauté en raison de l'utilité des êtres ; il reviendra sur cette idée dans l'homélie suivante : *infra*, 32 A.

2. *Gen.*, **1**, 5.

3. Grégoire de Nysse explique différemment la succession primitive du jour et de la nuit : (Introduction, 23-24). De son côté, Saint Thomas fait, d'après Saint Augustin, la critique de l'explication donnée par Saint Basile. *Summa theol.* Ia Pars, q. LXVII, art. IV ad 3.

ἡμέρας καὶ νυκτός · καὶ πρωΐα ὁμοίως ἡ γειτονία[1] νυκτὸς πρὸς ἡμέραν. Ἵνα τοίνυν τὰ πρεσβεῖα τῆς γενέσεως ἀποδῷ τῇ ἡμέρᾳ, πρότερον εἶπε τὸ πέρας τῆς ἡμέρας, εἶτα τὸ τῆς νυκτός, ὡς ἐφεπομένης τῆς νυκτὸς τῇ ἡμέρᾳ. Ἡ γὰρ πρὸ τῆς γενέσεως τοῦ φωτὸς ἐν τῷ κόσμῳ κατάστασις, οὐχὶ νὺξ ἦν, ἀλλὰ σκότος · τὸ μέντοι ἀντιδιασταλὲν πρὸς τὴν ἡμέραν, τοῦτο νὺξ ὠνομάσθη · ὅπερ νεωτέρας καὶ τῆς προσηγορίας μετὰ τὴν ἡμέραν τετύχηκεν. Ἐγένετο οὖν
49 A ἑσπέρα, καὶ ἐγένετο πρωΐ[2]. Τὸ ἡμερονύκτιον λέγει. Καὶ οὐκέτι προσηγόρευσεν, ἡμέρα καὶ νύξ[3], ἀλλὰ τῷ ἐπικρατοῦντι τὴν πᾶσαν προσηγορίαν ἀπένειμε. Ταύτην ἂν καὶ ἐν πάσῃ τῇ Γραφῇ τὴν συνήθειαν εὕροις, ἐν τῇ τοῦ χρόνου μετρήσει ἡμέρας ἀριθμουμένας, οὐχὶ δὲ καὶ νύκτας μετὰ τῶν ἡμερῶν. Αἱ ἡμέραι τῶν ἐτῶν ἡμῶν, ὁ ψαλμῳδός φησιν[4]. Καὶ πάλιν ὁ Ἰακώβ · Αἱ ἡμέραι τῆς ζωῆς μου μικραὶ καὶ πονηραί. Καὶ πάλιν, Πάσας τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς μου. Ὥστε τὰ νῦν ἐν ἱστορίας εἴδει παραδοθέντα νομοθεσία ἐστὶ πρὸς τὰ[5] ἑξῆς. Καὶ ἐγένετο ἑσπέρα, καὶ ἐγένετο πρωΐ, ἡμέρα μία. Τίνος ἕνεκεν οὐκ εἶπε πρώτην, ἀλλὰ μίαν ; καίτοιγε ἀκολουθότερον ἦν τὸν μέλλοντα ἐπάγειν δευτέραν καὶ τρίτην καὶ τετάρτην ἡμέραν, τὴν κατάρχουσαν τῶν ἐφεξῆς πρώτην προσαγορεῦσαι. Ἀλλὰ μίαν εἶπεν, ἤτοι τὸ

1. γειτονία] γειτνία E.
2. ἡμέρα μία add. K.
3. ἡμέρα καὶ νύξ] ἡμέραν καὶ νύκτα F.
4. φησίν om. BEG, 1 MG.
5. τά] τό EG.

---

1. *Ps.*, **89**, 10.
2. *Gen.*, **47**, 9.
3. *Ps.*, **22**, 6.
4. Cela semble une critique d'Origène, *Hom. sur la Gen.*, I, 1 ; éd. Baehrens, p. 2, l. 17-20 ; *P. G.*, **12**, 147 A. Sources chrétiennes, p. 64-65.

Le soir est donc la commune limite du jour et de la nuit ; et de même appelle-t-on matin le voisinage de la nuit et du jour. Aussi pour donner au jour les privilèges de l'aînesse, [l'Écriture] a-t-elle nommé d'abord la limite du jour, puis, la nuit succédant au jour, celle de la nuit. Car l'état qui, dans le monde, avait précédé la genèse de la lumière, n'était pas la nuit, mais les ténèbres ; au contraire, ce qui s'oppose au jour, fut nommé la nuit : celle-ci, après le jour, recevait à son tour une appellation nouvelle.

Et il y eut donc un soir, et il y eut un matin. Ce qui s'entend de la durée d'un jour et d'une nuit. Dans la suite du texte, [l'auteur] n'a plus parlé de jour et
de nuit, mais il s'est servi de la partie principale 20 D
pour indiquer l'ensemble. On trouverait ce même usage dans toute l'Écriture : dans la mesure du temps, les jours seuls sont comptés, sans qu'il soit fait mention des nuits avec les jours : *Les jours de mes années*, dit le psalmiste[1] ; et Jacob : *Les jours de ma vie furent courts et mauvais*[2]; [Le Psalmiste dit] encore : *Tous les jours de ma vie*[3], de telle sorte que ces expressions qui nous ont été transmises sous une forme historique, servent de règle pour la suite [des temps].

Et il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut un jour.

Pourquoi [l'auteur] n'a-t-il pas dit : ce fut le
premier jour, mais *un jour?* Pourtant il eût été plus 20 E
normal que celui qui allait ajouter : deuxième, troisième et quatrième jour, appelât premier le jour qui venait en tête de la série[4]. Il a dit un jour.

49 B μέτρον ἡμέρας καὶ νυκτὸς περιορίζων, καὶ συνάπτων τοῦ ἡμερονυκτίου τὸν χρόνον, ὡς τῶν εἰκοσιτεσσάρων ὡρῶν μιᾶς ἡμέρας ἐκπληρουσῶν διάστημα, συνυπακουομένης[1] δηλονότι τῇ ἡμέρᾳ καὶ τῆς νυκτός· ὥστε κἂν ἐν ταῖς τροπαῖς τοῦ ἡλίου συμβαίνῃ τὴν ἑτέραν αὐτῶν ὑπερβάλλειν, ἀλλὰ τῷ γε ἀφωρισμένῳ χρόνῳ ἐμπεριγράφεσθαι πάντως ἀμφοτέρων τὰ διαστήματα / ὡς ἂν εἰ ἔλεγε, τὸ τῶν τεσσάρων καὶ εἴκοσιν ὡρῶν μέτρον, μιᾶς ἐστιν ἡμέρας διάστημα· ἤ, ἡ τοῦ οὐρανοῦ ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ σημείου ἐπὶ τὸ αὐτὸ πάλιν[2] ἀποκατάστασις ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ γίνεται· ὥστε ὁσάκις ἂν ἑσπέρα καὶ πρωΐα κατὰ τὴν τοῦ ἡλίου περιφορὰν ἐπιλαμβάνῃ τὸν κόσμον, μὴ ἐν πλείονι χρόνῳ, ἀλλ' ἐν μιᾶς ἡμέρας διαστήματι τὴν περίοδον ἐκπληροῦσθαι. Ἦ κυριώτερος ὁ ἐν
49 C ἀπορρήτοις παραδιδόμενος λόγος, ὡς ἄρα ὁ τὴν τοῦ χρόνου[3] φύσιν κατασκευάσας Θεός, μέτρα αὐτῷ καὶ σημεῖα τὰ τῶν ἡμερῶν ἐπέβαλε διαστήματα, καὶ ἑβδομάδι αὐτὸν ἐκμετρῶν[4], ἀεὶ τὴν ἑβδομάδα εἰς ἑαυτὴν ἀνακυκλοῦσθαι κελεύει, ἐξαριθμοῦσαν τοῦ χρόνου τὴν κίνησιν. Τὴν ἑβδομάδα δὲ πάλιν ἐκπληροῦν τὴν ἡμέραν μίαν, ἑπτάκις αὐτὴν εἰς ἑαυτὴν ἀναστρέφουσαν, τοῦτο δὲ κυκλικόν ἐστι τὸ σχῆμα, ἀφ' ἑαυτοῦ ἄρχεσθαι, καὶ εἰς ἑαυτὸ καταλήγειν. Ὃ δὴ καὶ τοῦ

1. συνυπακουομένης] συνεξακουομένης F.
2. σημεῖον add. F.
3. χρόνου] κόσμου K.
4. ἐκμετρῶν] ἀναμετρῶν F.

1. Notons le mot διάστημα que nous traduisons par durée : c'est *l'espacement du temps*, cf. *supra*, 5 C, n.
2. Ces premières considérations sont toutes pratiques : un jour est une durée de vingt-quatre heures.
3. Voici maintenant une explication des vingt-quatre heures : elles correspondent à la révolution apparente du ciel.
4. Cf. J. Daniélou, *La typologie de la semaine au IV*e *siècle*,

L'unique jour et l'éternité

Ou bien il voulait déterminer la mesure du jour et de la nuit, dont il associait ainsi la durée : vingt-quatre heures remplissent en effet la durée[1] d'un jour — y compris évidemment la nuit — en sorte que, s'il arrive, au solstice, que le jour ou la nuit l'emporte l'un sur l'autre, du moins, est-ce toujours le temps 21 A
fixé qui circonscrit leur durée totale. C'est comme si Moïse avait dit : la mesure de vingt-quatre heures est la durée d'un jour[2]. Ou bien, le retour du ciel d'un signe [du zodiaque] au même signe se faisant en un jour, chaque fois qu'en vertu du mouvement circulaire du soleil, soir et matin s'emparent du monde, il leur suffit sans plus de la durée d'un jour pour achever leur révolution[3]. Ou plutôt, doit-on préférer cette raison venue de traditions mystérieuses[4], que Dieu, lorsqu'il donna au temps sa nature, lui départit comme mesures et comme signes les durées des jours : l'évaluant donc au moyen de la semaine, il ordonne à celle-ci de tourner sans cesse sur elle- 21 B
même, pour nombrer le mouvement du temps[5], et à l'unique jour[6] de remplir la semaine, en revenant sept fois sur lui-même. Or telle est la circonférence : elle commence en elle-même et finit en elle. C'est

Rech. de Science religieuse, t. XXXV, 1948, p. 399. Nous ne suivrons pas cependant toute la traduction du passage, qui nous semble forcée.
5. La ponctuation du texte grec ne répond nullement, ici, au mouvement de la pensée : Eustathe et Garnier lui-même ont relié à ce membre de phrase, celui qui le suit.
6. Cette idée d'unité, de monade, se retrouvera chez Grégoire de Nysse : *in Hex.*, *P. G.*, **44**, 85 C; cf. Basile, *De Spiritu sancto*, c. 27 : III, 56 B ; *P. G.*, **32**, 192 A.

αἰῶνος ἴδιον, εἰς ἑαυτὸν ἀναστρέφειν, καὶ μηδαμοῦ περατοῦσθαι. Διὰ τοῦτο τὴν κεφαλὴν τοῦ χρόνου οὐχὶ πρώτην ἡμέραν, ἀλλὰ μίαν ὠνόμασεν · ἵνα καὶ ἐκ τῆς προσηγορίας τὸ συγγενὲς ἔχῃ πρὸς τὸν αἰῶνα. Τοῦ γὰρ μοναχοῦ ἀκοι-
49 D νωνήτου πρὸς ἕτερον ἡ τὸν χαρακτῆρα δεικνύουσα[1], οἰκείως καὶ προσφυῶς προσηγορεύθη μία. Εἰ δὲ πολλοὺς ἡμῖν αἰῶνας παρίστησιν ἡ Γραφή, αἰῶνα αἰῶνος, καὶ αἰῶνας αἰώνων πολλαχοῦ λέγουσα, ἀλλ' οὖν κἀκεῖ οὐχὶ πρῶτος,
52 A οὐδὲ δεύτερος, οὐδὲ τρίτος ἡμῖν αἰὼν ἀπηρίθμηται[2] · ὥστε μᾶλλον καταστάσεων ἡμῖν καὶ πραγμάτων ποικίλων διαφοράς, ἀλλ' οὐχὶ περιγραφὰς καὶ πέρατα καὶ διαδοχὰς αἰώνων ἐκ τούτου δείκνυσθαι. Ἡμέρα γὰρ Κυρίου, φησί, μεγάλη καὶ ἐπιφανής. Καὶ πάλιν, Ἵνα τί ὑμῖν ζητεῖν τὴν ἡμέραν τοῦ Κυρίου ; Καὶ αὕτη ἐστὶ σκότος καὶ οὐ φῶς. Σκότος δέ, δηλονότι τοῖς ἀξίοις τοῦ σκότους. Ἐπεὶ ἀνέσπερον καὶ ἀδιάδοχον καὶ ἀτελεύτητον τὴν ἡμέραν ἐκείνην οἶδεν ὁ

1. δεικνύουσα] δεικνῦσα E, aliq. MG.
2. ἀπηρίθμηται] ἀπαριθμεῖται FI.

1. Sans doute s'agit-il dans ce passage de l'éternité propre à la création spirituelle : *supra*, 5 D, n. : éternité à laquelle la vie future nous associera, *infra*, 31 D.

2. Cette nouvelle et mystérieuse raison est donc la parenté du temps et de l'éternité dont le jour est le symbole mystique. Gronau (*op. cit.*, 39 et sq.) rapproche de cette explication celle de Jean de Lydie (*De mensibus*, III, 3 : éd. R. Wuensch, p. 39, 4 et 14) : ταύτῃ κυκλικὸν ὀνομάζεται σχῆμα, ἀφ' ἑαυτοῦ ἀρχόμενον καὶ εἰς ἑαυτὸν καταλῆγον, ὃ δὴ ἴδιον τοῦ χρόνου εἰς ἑαυτὸν ἀναστρέφοντος καὶ μηδάμου περατουμένου... διὰ τοῦτο τὴν κεφαλὴν τοῦ χρόνου οἱ Πυθαγόρειοι οὐχὶ πρώτην, ἀλλὰ μίαν ὠνόμασαν. Elle pourrait être pythagoricienne. Un mot toutefois est différent : Basile dit αἰῶνος et non χρόνου parce que le temps, éternel pour les Pythagoriciens (*cf.* COURTONNE, *op. cit.*, p. 36), ne l'est pas pour lui.

L'orateur se contente d'emprunter aux Pythagoriciens l'idée du cercle, symbole de l'éternité ; et, d'une manière évidemment recherchée, mais non dépourvue d'intérêt, il remarque que l'expression dont use l'Écriture fait du jour unique « l'image mobile de l'immobile éternité ». L'idée pouvait lui être suggérée par Platon : *Timée*, 37 d (cf. note de M. Rivaud : éd. des Belles Lettres : p. 151) et Plotin : *Ennéades*, III, 7, 13 ; éd. Bréhier, p. 146.

aussi le propre de l'éternité[1], de revenir sur soi, sans finir jamais. Aussi le commencement du temps n'est-il pas appelé le premier jour, mais *un jour :* [l'auteur a voulu] marquer ainsi la parenté du temps et de l'éternité. Car il était convenable et naturel que ce
qui offre le caractère d'être unique et d'exclure tout 21 C
partage, fût appelé *un*[2].

Que si l'Écriture nous présente des éternités nombreuses et, souvent, nous dit : αἰῶνα αἰῶνος ou αἰῶνας αἰώνων[3] ; toutefois, même alors, ne compte-t-elle pas les éternités par première, deuxième et troisième : ce sont plutôt des différences dans la variété des situations et des actes, non pas des limites, des bornes et des successions d'éternités que traduit cette expression. Car *Le jour du Seigneur est grand et illustre* dit l'Écriture[4]. Et encore : *Pourquoi cherchez-vous le jour du Seigneur? Il sera pour vous ténèbres et non lumière*[5] *:* ténèbres, évidemment, pour ceux qui méritent des ténèbres... L'Écriture connaît en effet pour n'avoir

3. Ce que l'on traduit d'ordinaire par les siècles des siècles. Mais c'est bien l'idée de l'éternité qui exclut la multiplicité.

4. JOËL, **2,** 11.

5. AMOS, **5,** 18. Le texte porte simplement : Ἵνα τί αὕτη ὑμῖν ἡ ἡμέρα...

λόγος, ἣν καὶ ὀγδόην ὁ ψαλμῳδὸς προσηγόρευσε, διὰ τὸ ἔξω κεῖσθαι τοῦ ἑβδοματικοῦ τούτου χρόνου. Ὥστε κἂν ἡμέραν εἴπῃς, κἂν αἰῶνα, τὴν αὐτὴν ἐρεῖς ἔννοιαν. Εἴτε οὖν ἡμέρα ἡ κατάστασις ἐκείνη λέγοιτο, μία ἐστὶ καὶ οὐ
52 B πολλαί · εἴτε αἰὼν προσαγορεύοιτο, μοναχὸς ἂν εἴη καὶ οὐ πολλοστός. Ἵνα οὖν πρὸς τὴν μέλλουσαν ζωὴν τὴν ἔννοιαν ἀπαγάγῃ[1], μίαν ὠνόμασε τοῦ αἰῶνος τὴν εἰκόνα, τὴν ἀπαρχὴν τῶν ἡμερῶν, τὴν ὁμήλικα τοῦ φωτός, τὴν ἁγίαν κυριακήν, τὴν τῇ ἀναστάσει τοῦ Κυρίου τετιμημένην. Ἐγένετο οὖν ἑσπέρα, φησί, καὶ ἐγένετο πρωΐ, ἡμέρα μία. Ἀλλὰ γὰρ καὶ οἱ περὶ τῆς ἑσπέρας ἐκείνης λόγοι ὑπὸ τῆς παρούσης ἑσπέρας καταληφθέντες[2], ἐνταῦθα ἡμῖν τὸν λόγον ὁρίζουσιν. Ὁ δὲ Πατὴρ τοῦ ἀληθινοῦ φωτός, ὁ τὴν ἡμέραν κοσμήσας τῷ οὐρανίῳ φωτί, ὁ τὴν νύκτα φαιδρύνας ταῖς αὐγαῖς τοῦ πυρός, ὁ τοῦ μέλλοντος αἰῶνος τὴν ἀνάπαυσιν εὐτρεπίσας τῷ νοερῷ καὶ ἀπαύστῳ φωτί, φωτίσειεν[3] ὑμῶν τὰς καρδίας ἐν ἐπιγνώσει τῆς ἀληθείας, καὶ ἀπρόσκοπον ὑμῶν διατηρήσειε[4] τὴν ζωήν, παρεχόμενος ἡμῖν, ὡς ἐν ἡμέρᾳ εὐσχημόνως περιπατεῖν, ἵνα ἐκλάμψητε, ὡς ὁ ἥλιος

1. ἀπαγάγῃ] ἐπαγάγῃ F ; ἀγάγῃ I.
2. καταληφθέντες] καταλειφθέντες I,
3. φωτίσειεν] φωτίσει I.
4. διατηρήσειε] χειραγωγήσειεν I.

---

1. Dom Garnier donne la double référence ? *Ps.*, **6**, 1 et **11**, 1. Sans doute Basile entendait-il du huitième jour l'indication donnée

pas de soir, de lendemain ni de fin, ce jour que le 21 D
Psalmiste appelle le huitième[1], parce qu'il est en dehors du temps de la semaine.

Ainsi, que tu dises jour ou éternité, c'est la même pensée que tu exprimeras : si l'on appelle jour, cette durée, il y a un jour et non plusieurs ; si on lui donnait le nom d'éternité, elle serait solitaire et non multiple. C'est donc pour reporter notre pensée vers la vie future que l'Écriture a nommé un, ce jour qui est l'image de l'éternité, les prémices des jours, le contemporain de la lumière, le saint jour du Seigneur, celui que le Maître a honoré de sa résurrection.

Il y eut donc un soir, et il y eut un matin : ce fut un jour.

Péroraison

Mais voici que les considérations 21 E
sur ce premier soir, rejointes par le soir du jour présent, mettent un terme à notre entretien !

Que le Père de la vraie lumière, qui a paré le jour de la lumière céleste, et qui a fait briller la nuit des clartés du feu ; Lui qui, dans la lumière spirituelle et sans fin, [nous] a préparé le repos du siècle à venir, éclaire vos cœurs dans la connaissance de la vérité, et qu'il conserve sans heurts votre vie, en vous accordant de marcher honnêtement pendant le jour, afin que vous brilliez comme le soleil dans la splen-

au début du psaume : « à l'octave » : « Pro octava enim multi inscribuntur psalmi », dira saint Ambroise (*Lib. V in Luc. c. 50* ; éd. Schenkl, p. 201, l. 11 ; *P. L.*, **15**, 1549 C) : ce passage se lit au Bréviaire à l'office des martyrs.

ἐν τῇ λαμπρότητι τῶν ἁγίων, εἰς καύχημα ἐμοί, εἰς ἡμέραν Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

---

deur des saints, pour ma fierté[1] au jour du Christ, à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles[2].

Ainsi soit-il.

1. Est-ce au simple titre d'orateur et de prédicateur que Basile revendique la responsabilité du troupeau ? En serait-il déjà l'évêque ?

2. Cette péroraison n'est pas exempte de la recherche où devait se complaire l'ancien élève des rhéteurs. Toutefois, au terme d'une homélie en partie consacrée au jour, il était normal que l'orateur, se tournant vers Dieu, le Père de toute lumière, Lui demandât d'éclairer les âmes pendant ce jour temporel de la vie, et de les introduire, au jour du Christ, dans les splendeurs des saints.

Περὶ τοῦ στερεώματος[1].

1. Τὰ τῆς πρώτης ἡμέρας ἔργα, μᾶλλον δὲ τὰ τῆς μιᾶς· μὴ γὰρ οὖν ἀφελώμεθα αὐτῆς τὸ ἀξίωμα, ὃ ἐν τῇ φύσει ἔχει, παρὰ τοῦ κτίσαντος καθ' ἑαυτὴν ἐκδοθεῖσα, οὐκ ἐν τῇ πρὸς τὰς ἄλλας συντάξει ἀριθμηθεῖσα· πλὴν ἀλλ' ὅτι τὰ ἐν αὐτῇ γενόμενα χθὲς ἐπελθὼν ὁ λόγος καὶ διελὼν[2] τὴν ἐξήγησιν τοῖς ἀκροωμένοις, τὴν μὲν ἑωθινὴν τροφὴν τῶν
53 A ψυχῶν, τὴν δὲ ἑσπερινὴν εὐφροσύνην ποιησάμενος, νῦν ἐπὶ τὰ τῆς δευτέρας θαύματα μεταβαίνει. Λέγω δὲ τοῦτο οὐκ ἐπὶ τὴν τοῦ ἐξηγουμένου δύναμιν ἀναφέρων, ἀλλ' ἐπὶ τὴν χάριν[3] τῶν γεγραμμένων, φυσικῶς ἔχουσαν τὸ εὐπαράδεκτον, καὶ πάσῃ καρδίᾳ προσηνές τε καὶ φίλον, τῶν τὸ ἀληθὲς τοῦ πιθανοῦ προτιμώντων· Καθὸ καὶ ὁ ψαλμῳδὸς[4] ἐμφατικώτατα τὸ ἐκ τῆς ἀληθείας ἡδὺ παριστῶν, Ὡς γλυκέα, φησί, τῷ λάρυγγί μου τὰ λόγιά σου, ὑπὲρ μέλι τῷ στόματί μου. Χθὲς τοίνυν, καθόσον ἦν[5] δυνατόν, τῇ

1. Περὶ τοῦ στερεώματος] εἰς τὰ πρῶτα τῆς γενέσεως L ; καὶ εἶπεν ὁ Θεός, γενηθήτω στερέωμα B D ; περὶ τῶν πρώτων τῆς γενέσεως aliq. M G.
2. διελών] διελθών E I.
3. τὴν χάριν] τῆς χάριτος I.
4. ψαλμῳδός] ψαλμός aliq. MG.
5. ἦν] πᾶσιν I.

---

1. *Supra*, 20 D.
2. Cette homélie sur l'œuvre du second jour fut donc prononcée le lendemain : nous verrons (32 D) que ce fut le matin.
3. Notons ce contraste entre le domaine du vraisemblable où se

LE FIRMAMENT

EXORDE : Charme des Écritures Récompenses promises aux auditeurs fidèles

1. Ce sont les œuvres du premier jour, ou plutôt les œuvres de ce qui fut *un jour*[1]... Gardons-nous en effet de lui enlever la dignité qu'il tient de sa nature, lui que le Créateur produisit à part et sans le compter au nombre des autres. Ce sont les œuvres de ce jour que nous avons parcourues dans nos entretiens 22 B
d'hier[2], divisant à nos auditeurs ce commentaire, pour qu'il fût, le matin, la nourriture, et, le soir, le plaisir de leurs âmes. Nous passons maintenant aux merveilles du second jour.

Je vous tiens ce langage en pensant, non pas au talent de votre guide, mais au charme des Écritures, qui sont naturellement agréables à entendre, salutaires et bonnes au cœur de quiconque préfère le vrai au vraisemblable[3], selon ce clair témoignage que le psalmiste rend à la douceur de la vérité. *Que tes paroles, dit-il, sont douces à mon palais : plus que miel à ma bouche*[4] *!*

Hier donc, nous avons, autant qu'il se pouvait, 22 C

voient reléguées les recherches humaines, et le vrai qui est l'objet de la révélation (Introduction, 34).
4. *Ps.*, **118**, 103.

περὶ τὰ λόγια τοῦ Θεοῦ διατριβῇ τὰς ψυχὰς ὑμῶν[1] εὐφράναντες, πάλιν ἀπηντήσαμεν[2] σήμερον ἐν δευτέρᾳ ἡμέρᾳ, τῶν τῆς δευτέρας ἡμέρας[3] ἔργων τὰ θαύματα[4] κατοψόμενοι. Ἀλλὰ γὰρ οὐ λέληθέ με, ὅτι πολλοὶ τεχνῖται τῶν βαναύσων
53 B τεχνῶν, ἀγαπητῶς ἐκ τῆς ἐφ' ἡμέραν ἐργασίας τὴν τροφὴν ἑαυτοῖς[5] συμπορίζοντες, περιεστήκασιν ἡμᾶς, οἳ τὸν λόγον ἡμῖν συντέμνουσιν, ἵνα μὴ ἐπὶ πολὺ τῆς ἐργασίας ἀφέλκωνται. Πρὸς οὓς τί φημι; Ὅτι τὸ δανεισθὲν τῷ Θεῷ τοῦ χρόνου μέρος οὐκ ἀφανίζεται, ἀλλὰ σὺν μεγάλῃ ἀποδίδοται παρ' αὐτοῦ τῇ προσθήκῃ. Καὶ γὰρ ὅσαι περιστάσεις ἀσχολίας ποιητικαί, ταύτας ὁ Κύριος παραπέμψει· καὶ σώματι τόνον, καὶ ψυχῇ προθυμίαν, καὶ συναλλαγμάτων εὐμάρειαν, καὶ τὴν εἰς πάντα τὸν βίον εὐοδίαν τοῖς τὰ πνευματικὰ προτιμότερα ποιουμένοις διδούς. Κἂν ἐν τῷ παρόντι δὲ μὴ κατ' ἐλπίδας ἡμῖν[6] ἐκβῇ τὰ σπουδαζόμενα, ἀλλὰ πρός γε τὸν ἐφεξῆς αἰῶνα ἀγαθὸς θησαυρὸς ἡ διδασκαλία τοῦ Πνεύματος. Ἄνελε τοίνυν τῆς καρδίας πᾶσαν τοῦ βίου μέριμναν, καὶ
53 C ὅλον μοι σεαυτὸν ἐνταῦθα συνάγαγε. Οὐ γὰρ ὄφελός τι τῆς τοῦ σώματος παρουσίας, τῆς καρδίας σου περὶ τὸν γήϊνον θησαυρὸν πονουμένης.

2. Καὶ εἶπεν ὁ Θεὸς γενηθήτω στερέωμα ἐν μέσῳ τοῦ ὕδατος, καὶ ἔστω διαχωρίζον ἀνὰ μέσον ὕδατος καὶ ὕδατος.

1. ὑμῶν] ἡμῶν ABE, 2 MG.
2. ἀπηντήσαμεν] ἀπηντήσωμεν I.
3. ἡμέρας om. E. aliq. MG.
4. θαύματα] θαυμάσια J.
5. τροφὴν ἑαυτοῖς] τρυφὴν ἑαυτῶν I.
6. ἡμῖν] ὑμῖν C.

1. Bannir toute inquiétude et tout souci temporel : c'est l'un des points importants de l'ascèse basilienne. Il faut bien s'occuper des choses de la terre, mais dans la mesure du nécessaire. Nous l'avons signalé dans un article de la *Vie Spirituelle* (octobre 1943, p. 266).

réjoui vos âmes, en vous entretenant des paroles de Dieu ; et nous voici revenus aujourd'hui, en un second jour, pour contempler ce que les œuvres du second jour présentent de merveilles. Mais il ne m'échappe pas que beaucoup d'artisans, adonnés à des métiers manuels, et qui gagnent tout juste par leur travail quotidien de quoi subvenir à leur propre nourriture, m'entourent, et m'obligent d'être bref pour ne pas les tenir trop longtemps éloignés de leur tâche. Que leur dirai-je ? Que le temps prêté à Dieu n'est pas perdu : Dieu le rend avec un intérêt consi-
dérable. Car toutes les circonstances qui [dans la 22 D
suite] créeraient des difficultés, le Seigneur les écartera : il donne au corps, des forces ; à l'âme, de l'ardeur ; dans les affaires, de la facilité ; dans toute la vie, la prospérité, à qui fait plus de cas des intérêts spirituels. Et si, dans le temps présent, le succès ne répond pas à nos espoirs, du moins est-ce, pour l'autre vie, un riche trésor que de s'être mis à l'école de l'Esprit Saint. Chasse donc de ton cœur tout souci de la vie[1], et sois uniquement attentif à ce que je vais te dire. Car rien ne te servirait d'être corporellement présent, si ton cœur se fatiguait à la poursuite du trésor terrestre.

La parole de Dieu

2. *Et Dieu dit : Qu'il y ait un*
firmament entre les eaux : et qu'il 22 E
sépare les eaux d'avec les eaux[2].

2. *Gen.*, **1**, 6.

Ἤδη καὶ χθὲς ἠκούσαμεν Θεοῦ ῥημάτων, Γενηθήτω φῶς. Καὶ σήμερον, Γενηθήτω στερέωμα. Πλέον δέ τι ἔχειν δοκεῖ τὰ παρόντα, ὅτι οὐκ ἀπέμεινεν ὁ λόγος ἐν ψιλῷ τῷ προστάγματι, ἀλλὰ καὶ τὴν αἰτίαν καθ' ἣν ἐπιζητεῖται τοῦ στερεώματος ἡ κατασκευὴ προσδιώρισεν. Ἵνα διαχωρίζῃ, φησίν, ἀνὰ μέσον ὕδατος καὶ ὕδατος. Πρῶτον μὲν οὖν ἀναλαβόντες ζητῶμεν, πῶς ὁ Θεὸς διαλέγεται. Ἆρα τὸν
53 D ἡμέτερον τρόπον, πρότερον μὲν ὁ ἀπὸ τῶν πραγμάτων
56 A τύπος ἐγγίνεται τῇ νοήσει, ἔπειτα μετὰ τὸ φαντασθῆναι[1], ἀπὸ τῶν ὑποκειμένων τὰς οἰκείας καὶ προσφυεῖς ἑκάστου σημασίας ἐκλεγόμενος ἐξαγγέλλει· εἶτα τῇ ὑπηρεσίᾳ τῶν φωνητικῶν ὀργάνων παραδοὺς τὰ νοηθέντα, οὕτω διὰ τῆς τοῦ ἀέρος τυπώσεως, κατὰ τὴν ἔναρθρον τῆς φωνῆς κίνησιν, ἐν τῷ κρυπτῷ νόημα σαφηνίζει[2]; Καὶ πῶς οὐ μυθῶδες τῆς τοιαύτης περιόδου λέγειν τὸν Θεὸν χρῄζειν πρὸς τὴν τῶν νοηθέντων δήλωσιν; Ἢ εὐσεβέστερον λέγειν, ὅτι τὸ θεῖον[3] βούλημα καὶ ἡ πρώτη ὁρμὴ τοῦ νοεροῦ κινήματος, τοῦτο Λόγος ἐστὶ τοῦ Θεοῦ; Σχηματίζει δὲ αὐτὸν διεξο-

1. φαντασθῆναι] φαντασιωθῆναι DEG.
2. σαφηνίζει] σαφηνίζεται I.
3. θεῖον] ὅσιον aliq. MG.

---

1. Cf. *supra*, 19 C.

2. Basile esquisse une théorie de la connaissance et du langage où il distingue quatre stades ;

1° L'empreinte (τύπος) venue de l'objet apparaît dans l'esprit : c'est la sensation ;

2° Une image se forme (Basile ne dit pas comment) pour représenter l'objet (μετὰ τὸ φαντασθῆναι) ;

3° Cette image, grâce au signe mental choisi pour la traduire, devient une notion, une pensée proprement dite ;

4° Enfin la parole donne à cette notion intérieure son expression sensible, et permet de la transmettre à d'autres.

Comme l'a noté M. Y. Courtonne (*op. cit.*, 56), cette théorie semble venir de l'analyse aristotélicienne de la connaissance sensible

Hier déjà, nous avons entendu les paroles de Dieu : *Que la lumière soit!* Aujourd'hui [nous entendons] : *Qu'il y ait un firmament!* Mais il semble que ces mots contiennent quelque chose de plus, car la parole de Dieu ne s'est pas limitée à un simple commandement : elle a spécifié en outre la raison qui demandait que le firmament fût créé. *Pour qu'il sépare*, dit-elle, *les eaux d'avec les eaux.*

Revenons d'abord en arrière, et cherchons comment Dieu s'exprime[1]. Est-ce à notre manière ? 23 A
L'empreinte venue des choses apparaîtrait d'abord dans l'esprit ; puis, l'image une fois formée, [Dieu] choisirait entre les signes qui se présentent, ceux [qu'il trouverait] particulièrement appropriés à chaque objet, et les énoncerait <mentalement> ; ensuite, confiant ce verbe intérieur au ministère des organes vocaux, Il exprimerait, par le mouvement articulé de la voix, la pensée jusqu'alors secrète[2].

Mais comment prétendre sans fiction que Dieu a besoin de parcourir ce circuit, pour faire connaître ses pensées. Ne convient-il pas mieux de dire que le 23 B
vouloir divin, cette première impulsion du mouvement spirituel, est le Verbe de Dieu[3] ?

(cf. É. Bréhier, *Hist. de la philosophie*, I, 234-236) ; mais elle la dépasse et la complète en s'inspirant de la théorie stoïcienne selon laquelle : « l'image est à l'origine, puis vient la pensée discursive dont le rôle est d'élaborer la sensation donnée par l'image, et de l'exprimer par un concept » : Diogène Laërce, L. VIII, I (36) ; éd. Cobet 170, l. 19-22.

Nous retrouvons en même temps la définition stoïcienne du langage (*supra*, 19 C).

3. Cf. Basile, *De Spiritu sancto*, c. 16 : III, 32 A ; *P. G.*, **32**, 136 C ; Philon, *Leg. alleg.*, I, 13 ; éd. Cohen, I, p. 70, l. 8-10.

δικῶς ἡ Γραφή, ἵνα δείξῃ ὅτι οὐχὶ γενέσθαι μόνον ἐβουλήθη τὴν κτίσιν, ἀλλὰ καὶ διά τινος συνεργοῦ παραχθῆναι ταύτην εἰς γέννησιν. Ἐδύνατο γάρ, ὡς ἐξ ἀρχῆς εἶπε, περὶ πάντων
56 B ἐπεξελθεῖν, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν · εἶτα, Ἐποίησε φῶς · εἶτα, Ἐποίησε τὸ στερέωμα · νῦν δὲ τὸν Θεὸν προστάττοντα καὶ διαλεγόμενον εἰσάγουσα, τὸν ᾧ προστάσσει καὶ ᾧ διαλέγεται κατὰ τὸ σιωπώμενον ὑποφαίνει, οὐ βασκαίνουσα ἡμῖν τῆς γνώσεως, ἀλλ' ἐκκαίουσα ἡμᾶς πρὸς τὸν πόθον, δι' ὧν ἴχνη τινὰ καὶ ἐμφάσεις ὑποβάλλει τοῦ ἀπορρήτου. Τὸ γὰρ πόνῳ κτηθὲν, περιχαρῶς ὑπεδέχθη καὶ φιλοπόνως διεφυλάχθη · ὧν μέντοι πρόχειρος ὁ πορισμὸς, τούτων ἡ κτῆσις εὐκαταφρόνητος. Διὰ τοῦτο ὁδῷ τινι καὶ τάξει ἡμᾶς εἰς τὴν περὶ τοῦ Μονογενοῦς ἔννοιαν προσβιβάζει[1]. Καίτοιγε τοῦ ἐν φωνῇ λόγου οὐδὲ οὕτως ἦν χρεία τῇ ἀσωμάτῳ φύσει, αὐτῶν τῶν νοηθέντων μεταδίδοσθαι
56 C δυναμένων τῷ συνεργοῦντι. Ὥστε τίς χρεία λόγου τοῖς δυναμένοις ἐξ αὐτοῦ τοῦ νοήματος κοινωνεῖν ἀλλήλοις τῶν βουλευμάτων ; Φωνὴ μὲν γὰρ δι' ἀκοὴν, καὶ ἀκοὴ φωνῆς ἕνεκεν. Ὅπου δὲ οὐκ ἀὴρ, οὐχὶ γλῶσσα, οὐχὶ οὖς, οὐ πόρος σκολιὸς ἐπὶ τὴν ἐν τῇ κεφαλῇ συναίσθησιν ἀναφέρων τοὺς

1. προσβιβάζει] προβιβάζει A I.

---

1. Nous suppléons θεός : la suite du texte ne permet pas de faire de Λόγος le sujet de ἐπιβουλήθη.

2. Basile reviendra sur cette idée (*Hex.*, III, 26 C ; *Hex.*, VI, 51 B ; *Hex.*, IX, 87 B). On dirait que, sentant l'insuffisance de la doctrine trinitaire de saint Théophile d'Antioche (doctrine qui semble s'appuyer de préférence sur les récits de la Genèse : cf. Bardy, *Théophile d'Antioche*, Sources chrétiennes, p. 42 ; J. Lebreton, *Hist. du dogme de la Trinité*, t. II, p. 512), il réagit discrètement contre les conceptions de son devancier.

L'Écriture le fait apparaître dans la trame du récit, pour nous montrer que [Dieu][1] n'a pas voulu seulement que la création se fît, mais encore qu'elle fût amenée à l'existence par quelqu'un qui serait son associé.

Elle pouvait en effet reprendre, à propos de tous les êtres, les termes dont elle avait usé au début, [et dire] : *Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre ;* puis *il fit la lumière ;* puis *il fit le firmament.* Or voici qu'en montrant Dieu en train de donner un ordre et de converser, elle nous fait tacitement entrevoir celui à qui l'ordre est donné, à qui la parole est
adressée. Loin de nous refuser jalousement la con- 23 C
naissance [du Verbe], elle enflamme notre désir, en nous découvrant des traces et des indices de l'ineffable. Car ce qui est acquis avec peine, on le reçoit avec joie, on le garde avec soin ; mais ce dont l'acquisition est facile, la possession risque d'en être méprisée. Et c'est pourquoi l'Écriture nous achemine, en quelque sorte, et nous guide progressivement vers la connaissance du Fils unique[2].

Et certes, même alors, une nature incorporelle n'avait nullement besoin d'une parole vocale, puisque les pensées de Dieu sont aptes à se faire entendre d'elles-mêmes à l'associé [divin]. Aussi bien, que sert-il de parler, à ceux qui peuvent, d'une simple pensée, mettre en commun leurs desseins ?

Car la voix pénètre par l'oreille, et l'oreille existe 23 D
à cause de la voix. Mais où n'existe pas d'air, de langue, d'oreille, de conduit tortueux pour faire pénétrer les sons dans la tête, et les rendre percep-

ψόφους, ἐκεῖ οὐδὲ ῥημάτων χρεία, ἀλλ' ἐξ αὐτῶν, ὡς ἂν εἴποι τις, τῶν ἐν καρδίᾳ νοημάτων[1] τοῦ θελήματος ἡ μετάδοσις. Ὅπερ οὖν ἔφην, ὥστε διαναστῆναι τὸν νοῦν ἡμῶν πρὸς τὴν ἔρευναν τοῦ προσώπου πρὸς ὃν οἱ λόγοι, σοφῶς καὶ ἐντέχνως τὸ σχῆμα τοῦτο τῆς διαλέκτου παρείληπται.

3. Δεύτερόν ἐστιν ἐξετάσαι, εἰ ἕτερον παρὰ τὸν ἐν ἀρχῇ
56 D πεποιημένον οὐρανὸν τὸ στερέωμα τοῦτο, ὃ καὶ αὐτὸ ἐπεκλήθη οὐρανός, καὶ εἰ ὅλως οὐρανοὶ δύο· ὅπερ οἱ τὰ περὶ οὐρανοῦ φιλοσοφήσαντες[2] ἕλοιντ' ἂν μᾶλλον τὰς γλώσσας προέσθαι, ἢ ὡς ἀληθὲς[3] παραδέξασθαι[4]. Ἕνα γὰρ ὑποτίθενται οὐρανόν, καὶ οὐκ ἔχειν αὐτῷ φύσιν, δεύτερον, ἢ τρίτον, ἢ πολλοστὸν προσγενέσθαι, πάσης τῆς οὐσίας τοῦ οὐρανίου σώματος εἰς τὴν τοῦ ἑνὸς σύστασιν ἀπαναλωθείσης,
57 A ὡς οἴονται. Ἓν γάρ φασι[5] τὸ κυκλοφορικὸν σῶμα, καὶ

1. ἐν καρδίᾳ νοημάτων] ἐγκαρδίων νοημάτων G, aliq. MG ; ἐγκαρδίων θελημάτων F.
2. φιλοσοφήσαντες] φιλοσοφοῦντες I.
3. ἀληθές] ἀληθῶς MB, 2 MG ; ἀληθῆ B.
4. παραδέξασθαι] ὑποδέξασθαι I.
5. φασι] φησι A, aliq. MG.

---

1. Platon qui localise dans la région du foie la perception des sens (*Timée*, 67 b), est ici hors de cause.

2. Οὐρανὸς ἢ κόσμος spécifiait Platon : *Timée*, 28 b ; cf. ARISTOTE, *De coelo*, I, 9. Basile dira au contraire ἀπείρους οὐρανοὺς καὶ κόσμους, *infra* 24 A. En distinguant le ciel, du monde, il fausse en partie la portée des arguments qu'il rapporte ; mais son erreur semble atténuée du fait qu'il tend à établir, non la possibilité d'une sphère céleste supplémentaire, mais celle d'un ciel tout différent, bien que non pas en dehors de toute matérialité (*supra*, 17 C, n) : il s'agit de ce que nous appelons parfois l'*autre monde*.

La distinction entre le firmament et le ciel invisible était traditionnelle (cf. THÉOPHILE D'ANTIOCHE, *Lib. II ad Autolyc.*, 13 ;

tibles[1], il n'est point non plus besoin de paroles ; c'est, pour ainsi dire, à partir des pensées conçues dans le cœur, que le vouloir s'exprime de l'un à l'autre.

C'est donc, ai-je dit, pour inciter notre esprit à rechercher le personnage à qui [s'adressent] ces paroles, que [Moïse] a sagement et habilement usé de cette figure de langage.

Le firmament n'est pas le ciel antérieurement créé

3. En second lieu, il convient 23 E
d'examiner si autre est le ciel créé au commencement, autre ce firmament qui reçoit lui aussi le nom de ciel ; et si, en un mot, il y a deux cieux.

Opinions des philosophes

Cette dernière opinion, les philosophes qui ont parlé du ciel[2], aimeraient mieux perdre l'usage de la parole[3] que de la tenir pour vraie. Car ils posent en principe qu'il n'y a qu'un ciel, et que celui-ci n'est pas d'une nature telle qu'un second, un troisième ou quelqu'autre lui puissent être adjoints, parce qu'à leur avis, toute la substance du corps céleste s'est trouvée dépensée à faire ce ciel unique[4]. Il n'est en effet, disent-ils,

Sources chrétiennes, p. 135). En combattant l'opinion contraire, Basile s'en prend seulement (*infra*, 24 A-B) à de prétendues nécessités logiques (cf. Introduction, 39) ; et il raille la vanité d'une science qui prétend limiter la puissance et la liberté divines, au mépris des certitudes qui s'attachent à la vérité révélée.

3. Il faudrait dire : perdre leurs langues.

4. C'est l'opinion commune de Platon : *Timée* 32 c-33 a (toutefois les arguments tirés de la géométrie permettraient seulement de conclure à la possibilité d'un ou de cinq univers : *Timée*, 55 d), et d'Aristote : *De coelo*, I, 8-9 : 276 a 18 et 277 b 27. Cf. COURTONNE, *op. cit.*, p. 57-58.

τοῦτο πεπερασμένον · ὅπερ εἰ συναπήρτισται τῷ πρώτῳ οὐρανῷ, μηδὲν ὑπολείπεσθαι πρὸς δευτέρου ἢ τρίτου γένεσιν. Ταῦτα μὲν οὖν οἱ ὕλην ἀγέννητον ἐπεισάγοντες τῷ δημιουργῷ φαντάζονται, ἐκ τῆς πρώτης μυθοποιίας πρὸς τὸ ἀκόλουθον ψεῦδος ὑποφερόμενοι[1] · ἡμεῖς δὲ ἀξιοῦμεν τοὺς τῶν Ἑλλήνων σοφούς[2], μὴ πρότερον ἡμᾶς καταχλευάζειν πρὶν τὰ πρὸς ἀλλήλους διάθωνται. Εἰσὶ γὰρ ἐν αὐτοῖς οἳ ἀπείρους οὐρανοὺς καὶ κόσμους εἶναί φασιν, ὧν ὅταν ἀπελέγξωσιν τὸ ἀπίθανον οἱ ἐμβριθεστέραις ταῖς ἀποδείξεσι χρώμενοι, καὶ ταῖς γεωμετρικαῖς ἀνάγκαις συστήσωσι μὴ ἔχειν φύσιν
57 B ἄλλον οὐρανὸν γενέσθαι παρὰ τὸν ἕνα, τότε καὶ μᾶλλον καταγελασόμεθα τῆς γραμμικῆς[3] καὶ ἐντέχνου αὐτῶν φλυαρίας, εἴπερ ὁρῶντες πομφόλυγας διὰ τῆς ὁμοίας αἰτίας γινομένας μίαν τε καὶ πολλάς, εἶτα ἀμφιβάλλουσι περὶ οὐρανῶν πλειόνων, εἰ ἐξαρκεῖ αὐτοὺς ἡ δημιουργικὴ δύναμις παραγαγεῖν εἰς τὸ εἶναι. Ὧν τὴν ἰσχὺν καὶ τὸ μέγεθος οὐδὲν ἡγούμεθα διαφέρειν τῆς κοίλης νοτίδος τῆς ὑπερφυσωμένης ἐν τοῖς κρουνοῖς, ὅταν πρὸς τὴν ὑπεροχὴν τῆς τοῦ Θεοῦ δυνάμεως ἀποβλέψωμεν. Ὥστε καταγέλαστος αὐτοῖς[4] ὁ τοῦ ἀδυνάτου λόγος. Ἡμεῖς δὲ τοσοῦτον ἀπέχομην τῷ δευτέρῳ ἀπιστεῖν, ὅτι[5] καὶ τὸν τρίτον ἐπιζητοῦμεν, οὗ τῆς

1. ὑποφερόμενοι] ἐπιφερόμενοι J.
2. σοφούς] παῖδας A.
3. γραμμικῆς] γραμματικῆς 2 MG.
4. αὐτοῖς] αὐτῶν I.
5. ὅτι] om. D ; ὥστε Garnier.

1. Nous sommes ici dans le domaine propre d'Aristote : *supra*, 10 E. La même affirmation s'appuie dans la *Métaphysique* (8 : 1074 a 30), sur l'unité nécessaire du premier Moteur.

2. Si la matière est incréée, sa constitution propre impose une limite à la liberté du Démiurge.

3. Démocrite pensait que les mondes sont illimités, engendrés et périssables : DIOGÈNE LAËRCE, *loc. cit.*, IX, 7 ; éd. Cobet, 238,10-11. C'était aussi l'opinion d'Épicure (DIELS, *Doxographi Graeci*, p. 327 a 13-16) et de Lucrèce : *De natura rerum*, II, 1052-1066.

qu'un seul corps à se mouvoir circulairement ; et ce
corps est fini. S'il correspond au premier ciel, il ne reste 21 A
rien pour en former un second ou un troisième[1].

Ceux qui imaginent ces raisons sont ceux qui mettent aux mains de l'artisan divin une matière increée, et se laissent entraîner d'une première fiction, dans l'erreur qui en est la conséquence[2] ; pour nous, nous demandons aux sages de la Grèce, de ne point nous railler avant d'avoir réglé leurs propres différends.

Car il en est aussi parmi eux qui tiennent les cieux, et les mondes, pour innombrables[3] : quand ceux qui usent de démonstrations plus péremptoires, auront prouvé l'invraisemblance de cette opinion ; quand ils auront établi, par leurs nécessités géométriques, l'impossibilité naturelle d'un second ciel[4], alors nous
raillerons plus encore la vanité de leurs constructions 21 B
linéaires et artificielles, si, voyant se former, par l'effet de la même cause, une et plusieurs bulles, ils se demandent encore, au sujet de multiples cieux, si la puissance créatrice suffit à leur donner l'existence. Car la solidité et la grandeur de ceux-ci [comparées] aux bulles d'air qui se forment dans l'eau des sources, n'en diffèrent nullement, croyons-nous, dès lors que l'on se reporte à l'infinie puissance de Dieu. Aussi le mot d'impossible qu'ils nous opposent, nous semble-t-il ridicule.

Pour nous, nous sommes si éloignés de mettre en doute l'existence d'un deuxième ciel, que nous sommes en quête du troisième : celui que le bienheureux

4. Ces arguments géométriques font penser à Platon ; pourtant

θέας ὁ μακάριος[1] Παῦλος ἠξιώθη. Ὁ δὲ ψαλμὸς[2] ὀνομάζων
οὐρανοὺς οὐρανῶν, καὶ πλειόνων ἡμῖν ἔννοιαν ἐνεποίησε.
Οὐ δήπου δὲ ταῦτα παραδοξότερα τῶν ἑπτὰ κύκλων, καθ'
ὧν οἱ ἑπτὰ ἀστέρες σχεδὸν παρὰ πάντων συμφώνως ὁμολο-
γοῦνται φέρεσθαι, οὓς καὶ ἐνηρμόσθαι φασὶν ἑτέρῳ τὸν
ἕτερον, κατὰ τὴν εἰκόνα τῶν κάδων τῶν εἰς ἀλλήλους
ἐμβεβηκότων. Τούτους δὲ τὴν ἐναντίαν τῷ παντὶ φερο-
57 C μένους[3], περισχιζομένου τοῦ αἰθέρος αὐτοῖς, εὐηχόν τινα
καὶ ἐναρμόνιον ἀποδιδόναι φθόγγον, ὥστε πᾶσαν τὴν ἐν
μελῳδίαις ἡδονὴν ὑπερβάλλειν. Εἶτα ἐπειδὰν τὴν διὰ τῆς
αἰσθήσεως πίστιν οἱ ταῦτα λέγοντες ἀπαιτῶνται, τί φασιν ;
Ὅτι διὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς συνήθειαν πρὸς τὸν ψόφον ἐκ πρώτης
γενέσεως συνεθισθέντες αὐτῷ, ἐκ πολλῆς τῆς περὶ τὸ
ἀκούειν μελέτης τὴν αἴσθησιν ἀφῃρήμεθα · ὥσπερ οἱ ἐν
τοῖς χαλκείοις συνεχῶς τὰ ὦτα κατακρουόμενοι. Ὧν τὸ
σεσοφισμένον καὶ σαθρὸν διελέγχειν, οὕτως ἐναργῶς ἐκ
πρώτης ἀκοῆς πᾶσι καταφαινόμενον, οὐκ ἔστιν ἀνδρὸς οὔτε
57 D χρόνου εἰδότος φείδεσθαι, οὔτε τῆς συνέσεως τῶν ἀκουόντων

1. ἀπόστολος add. BDE.
2. ψαλμός] ψαλμῳδός J.
3. φερομένους] περιφερομένους FI.

nous venons de voir qu'il n'était pas le seul en cause : nous constatons toujours l'imprécision du développement oratoire.

1. II *Cor.*, **12**, 2.

2. *Ps.*, **148**. 4.

3. Des partisans de l'unité du ciel croyaient à l'existence des cercles planétaires : cf. PLATON, *Timée*, 36 d ; 38 c-d.

4. On connaît le récit d'Er le Pamphilien : PLATON, *République*, X, 616 d ; CICÉRON, *Somnum Scipionis* : *De rep.*, VI, 18. Cf. DUHEM, *Le système du monde*, I, 59 et sq. ; II, 8.

Le résumé très succinct de Basile laisse entendre que tous ceux qui se rallient à l'idée des cercles planétaires, admettent aussi la mélodie céleste : c'est une erreur. Aristote a pris la peine de réfuter cette singulière hypothèse qui serait pythagoricienne, *De coelo*, II, 9 ; 290 b 30. Cf. COURTONNE, *op. cit.*, 64. La suite du texte montre que Basile connaissait l'une des objections d'Aristote, qu'il reproduit. Il y a d'ailleurs un sophisme évident à prétendre que le caractère

Paul mérita de contempler[1]. D'ailleurs, le psaume, 24 C
en nommant les *cieux des cieux*[2], nous en a donné
l'idée d'un plus grand nombre encore.

Cela, sans doute, n'est pas plus étrange que les sept cercles dans lesquels, de l'avis presque unanime de tout [le monde], sont portées les sept planètes[3] : cercles qui seraient même, à les en croire, ajustés entre eux à l'image des vases qui s'emboîtent les uns dans les autres. Emportés par un mouvement contraire à celui du tout, [ces cercles] en fendant l'air, rendraient un son d'une douceur et d'une harmonie qui passeraient le charme de toutes nos
mélodies. Quand, ensuite, on réclame de ceux qui 24 D
tiennent ce langage, la garantie du témoignage des sens, que disent-ils ? Que l'habitude originelle de percevoir ce bruit, dès notre naissance, nous y aurait si bien accoutumés, qu'à force de l'entendre, nous en aurions perdu le sentiment : comme ceux qui, dans les forges, ont continuellement les oreilles frappées [du même bruit][4].

Réfuter pareils sophisme et raisonnement de mauvais aloi, que tout le monde, au simple énoncé, reconnaît clairement pour tel, n'est pas le fait d'un homme qui sache ménager son temps, ou fasse confiance à l'intelligence de ses auditeurs. Pour nous,

gratuit de cette hypothèse jette le discrédit sur les méthodes de la philosophie. Peut-être, toutefois, du point de vue de Basile, l'argument est-il moins irrecevable dans l'ensemble de la démonstration qui oppose les certitudes de la révélation, aux conjectures de la cosmologie ancienne : voilà, semble-t-il dire, jusqu'où l'on est allé.

Mais il se pourrait encore (car Basile ne précise pas qu'il s'agisse des écoles philosophiques) que l'unanimité fût celle des milieux cultivés de Césarée : on s'expliquerait alors et la double généralisation, et la sévérité des lignes qui suivent.

στοχαζομένου. Ἀλλὰ τὰ τῶν ἔξωθεν τοῖς ἔξω καταλιπόντες
ἡμεῖς ἐπὶ τὸν ἐκκλησιαστικὸν ὑποστρέφομεν[1] λόγον.
60 A Εἴρηται μὲν οὖν τισι τῶν πρὸ ἡμῶν, μὴ δευτέρου οὐρανοῦ
γένεσιν εἶναι ταύτην, ἀλλ' ἐπεξήγησιν τοῦ προτέρου, διὰ
τὸ ἐκεῖ μὲν ἐν κεφαλαίῳ παραδεδόσθαι[2] οὐρανοῦ καὶ γῆς
ποίησιν, ἐνταῦθα δὲ ἐπεξεργαστικώτερον[3] τὸν τρόπον καθ'
ὃν ἕκαστον γέγονε τὴν Γραφὴν ἡμῖν παραδιδόναι. Ἡμεῖς
δέ φαμεν, ὅτι ἐπειδὴ καὶ ὄνομα ἕτερον καὶ χρεία ἰδιάζουσα
τοῦ δευτέρου οὐρανοῦ παραδέδοται, ἕτερός ἐστι παρὰ τὸν
ἐν ἀρχῇ πεποιημένον οὗτος, στερεωτέρας φύσεως, καὶ
χρείαν ἐξαίρετον τῷ παντὶ παρεχόμενος.

4. Καὶ εἶπεν ὁ Θεός · γενηθήτω στερέωμα ἐν μέσῳ τοῦ
ὕδατος, καὶ ἔστω διαχωρίζον ἀνὰ μέσον ὕδατος καὶ
ὕδατος. Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸ στερέωμα · καὶ διεχώρισεν
ὁ Θεὸς ἀνὰ μέσον τοῦ ὕδατος ὃ ἦν ὑποκάτω τοῦ στερεώ-
60 B ματος, καὶ ἀνὰ μέσον τοῦ ὕδατος τοῦ ἐπάνω τοῦ στερεώμα-
τος. Καὶ πρό γε τοῦ ἅψασθαι τῆς διανοίας τῶν γεγραμμένων,
πειραθῶμεν τὸ παρὰ τῶν ἄλλων ἀντεπαγόμενον διαλῦσαι.

1. ὑποστρέφομεν] ὑποστρέψωμεν I ; ὑποστρέφωμεν E.
2. παραδεδόσθαι] παραδίδοσθαι I.
3. ἐπεξεργαστικώτερον] ἐπεργαστικώτερον I.

1. Sans doute faut-il regretter avec M. Courtonne (*op. cit.*, 68) que saint Basile ne s'en soit pas tenu à cette explication.

2. Le mot *firmament* paraît à Basile impliquer une substance plus ferme ; la fonction propre du firmament serait de séparer les

abandonnant ces disputes profanes aux gens du dehors, nous revenons à la doctrine de l'Église.

Opinions d'exégètes

Or quelques-uns de ceux qui 24 E
nous ont précédés, ont dit qu'il ne s'agissait pas, ici, de la genèse d'un second ciel, mais d'une explication touchant le premier : l'Écriture aurait alors indiqué d'un mot la création du ciel et de la terre, tandis qu'ici, elle exposerait avec plus de détails la manière dont chaque chose a été faite[1].

Nous autres, voici ce que nous disons : puisque le deuxième ciel nous est présenté comme ayant un nom différent et une fonction propre, c'est donc qu'il diffère de celui qui fut créé à l'origine, et par la plus grande fermeté de sa substance, et par la fonction spéciale qu'il remplit dans l'univers[2].

Le discernement des eaux et la substance du firmament

4. *Et Dieu dit : Qu'il y ait un*
firmament entre les eaux ; et qu'il 25 A
sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu créa le firmament ; et il sépara les eaux qui étaient au-dessous du firmament, de celles qui étaient au-dessus du firmament[3].

Avant de nous attacher à connaître la pensée des Écritures, essayons de résoudre l'objection qui nous vient d'ailleurs.

eaux. Grégoire de Nysse dira (*in Hex.*, *P. G.*, **44,** 64 D-65 A) les objections que soulevait cette interprétation.

Avant Basile, Origène avait distingué le ciel et le firmament. Mais pour lui, le premier est tout spirituel ; le deuxième seul est corporel : *Hom. sur la Genèse*, 1, 2, éd. Baehrens, p. 2, l. 21 ; p. 3, l. 22 ; *P. G.*, **12,** 147 A-B ; Sources chrétiennes, p. 65.

3. *Gen.*, **1**, 7.

'Ερωτῶσι γὰρ ἡμᾶς, εἰ σφαιρικὸν μὲν τὸ σῶμα τοῦ στερεώματος, ὡς ἡ ὄψις δηλοῖ, ῥυτὸν δὲ τὸ ὕδωρ καὶ περιολισθαῖνον τοῖς ὑψηλοῖς, πῶς ἂν ἐδυνήθη[1] ἐπὶ τῆς κυρτῆς περιφερείας τοῦ στερεώματος ἱδρυνθῆναι; Τί δὴ πρὸς τοῦτο ἐροῦμεν; Ὅτι μάλιστα μὲν οὐκ εἴ τι πρὸς ἡμᾶς κυκλοτερὲς ὁρᾶται κατὰ τὴν ἔνδον κοιλότητα, τοῦτο ἀνάγκη καὶ τὴν ἔξωθεν ἐπιφάνειαν[2] σφαιρικῶς ἀπηρτίσθαι, καὶ ὅλον ἀκριβῶς ἔντορνον εἶναι καὶ λείως περιηγμένον · ὅπου
60 C γε ὁρῶμεν τῶν τε λουτρῶν τοὺς λιθίνους ὀρόφους, καὶ τὰς τῶν ἀντρωδῶν οἰκοδομημάτων κατασκευάς, ἃ κατὰ τὴν ἔνδον ὄψιν εἰς ἡμικύκλιον σχῆμα περιηγμένα, ἐν τοῖς ἄνω τοῦ τέγους[3] ὁμαλὴν ἔχει πολλάκις τὴν ἐπιφάνειαν. Ὥστε τούτου γε ἕνεκεν[4] μήτε αὐτοὶ ἐχέτωσαν πράγματα, μήτε ἡμῖν παρεχέτωσαν, ὡς οὐ δυναμένοις τὸ ὕδωρ κατασχεῖν ἐν τοῖς ἄνω. Ἑξῆς δ' ἂν εἴη λέγειν, τίς ἡ φύσις τοῦ στερεώ-

1. ἐδυνήθη] δυνηθείη A.
2. ἐπιφάνειαν] περιφέρειαν I.
3. τέγους] στέγους ABEG.
4. ἕνεκεν] ἕνεκα Garnier ; τούτων γε ἕνεκεν I.

---

1. En traduisant la réponse : ὅτι μάλιστα μέν, comme l'avait fait Fialon (*op. cit.*, 360), par : « Une seule chose », M. Courtonne (*loc. cit.*, 68) fausse le sens de l'argumentation. Basile donne d'abord un argument *ad hominem:* Vous vous imaginez le ciel comme une voûte ; mais vous oubliez que dans cette hypothèse la partie concave et la partie convexe ne sont pas nécessairement identiques. Cf. *infra*, 34 D.

Ne cherchons pas d'ailleurs avec quel philosophe l'évêque discute d'une façon aussi puérile (Courtonne, *op. cit.*, 68 ; Duhem, *op. cit.*, II, 488) ; nous savons qu'il s'adresse à un auditoire en partie populaire (Grégoire de Nysse, *in Hex.*, *P. G.*, **44**, 65 A) : il est naturel qu'il prenne les objections telles qu'elles se présentent.

Le second argument ἑξῆς δὲ va donner de la pensée de l'auteur, une idée plus exacte : il écartera comme enfantine l'hypothèse d'un firmament fait d'une matière transparente comme serait de l'eau

On nous demande comment — si le firmament est un corps sphérique, tel qu'il paraît à nos yeux, et si l'eau coule et ruisselle des lieux élevés, — il eût été possible que cet élément fût retenu sur la surface convexe du firmament ?

Que répondrons-nous ? Avant tout ceci[1] : qu'une 25 B
chose nous paraisse arrondie dans sa partie concave, il ne s'ensuit pas nécessairement que sa surface extérieure ait aussi reçu une forme sphérique, ni qu'elle soit, toute entière, parfaitement ronde et lisse ; car nous voyons les voûtes de pierre des bains, et la structure des édifices en forme de cavernes[2], affecter, à l'intérieur, une forme semi-circulaire, tandis que la partie supérieure du toit présente souvent une surface plane. Que ce ne soit donc, pour ces gens, l'occasion ni de concevoir des inquiétudes, ni de nous en donner, sous prétexte que nous ne pouvons [dans notre hypothèse] maintenir l'eau dans les hauteurs.

Encore faudrait-il dire quelle est la substance du 25 C
firmament, et pour quelle raison Dieu a voulu qu'il

congelée ou du cristal de roche. Cf. Grégoire de Nysse, *in Hex.*, *P. G.*, **44**, 89 A. B. Pour lui (*infra*, 25 E ; 28 D ; 77 A), il tient que cette substance n'est peut-être que de l'air.

On voit combien M. Piganiol se trompe quand il écrit (*Histoire Romaine*, t. IV. 2e partie : *Empire chrétien*, dans l'Hist. générale de Glotz, Paris, 1947, p. 391) : « Les eaux sont au-dessus du firmament, puisque la Genèse le dit... mais Basile ne comprend pas comment elles se maintiennent sans glisser sur la surface convexe du ciel ».

2. Allusion probable aux édifices rupestres de Cappadoce. Elle serait à ajouter à celles que le P. de Jerphanion a relevées chez saint Basile (*Églises rupestres de Cappadoce*, I, 7).

ματος, καὶ διὰ τίνα αἰτίαν μεσιτεύειν ἐτάχθη τῷ ὕδατι[1]. Τὸ τοῦ στερεώματος ὄνομα σύνηθες τῇ Γραφῇ ἐπὶ τῶν κατ' ἰσχὺν ὑπερβαλλόντων τάσσειν · ὡς ὅταν λέγῃ, Κύριος στερέωμά μου, καὶ καταφυγή μου · καί, Ἐγὼ ἐστερέωσα τοὺς στύλους αὐτῆς · καὶ τό, Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν στερεώματι δυνάμεως αὐτοῦ. Οἱ μὲν γὰρ ἔξωθεν στερεὸν λέγουσι σῶμα τὸ οἷον ναστὸν καὶ πλῆρες, ὃ πρὸς ἀντιδιαστολὴν τοῦ μαθη-
60 D ματικοῦ λέγεται. Ἔστι δὲ τὸ μὲν μαθηματικὸν τὸ ἐν μόναις
ταῖς διαστάσεσι τὸ εἶναι ἔχον, ἐν τῷ πλάτει, λέγω, καὶ
61 A τῷ βάθει[2], καὶ τῷ ὕψει · τὸ δὲ στερεὸν ὃ πρὸς τοῖς διαστήμασι
καὶ τὴν ἀντιτυπίαν ἔχει. Τῇ δὲ Γραφῇ σύνηθες, τὸ κραταιὸν καὶ ἀνένδοτον, στερέωμα λέγειν, ὡς καὶ ἐπὶ ἀέρος πολλάκις καταπυκνωθέντος τῇ φωνῇ ταύτῃ κεχρῆσθαι · ὡς ὅταν λέγῃ · Ὁ στερεῶν βροντήν. Τὴν γὰρ στερρότητα καὶ ἀντιτυπίαν τοῦ πνεύματος τοῦ ἐναπολαμβανομένου ταῖς κοιλότησι τῶν νεφῶν[3], καὶ[4] διὰ τὸ βιαίως ἐκρήγνυσθαι

1. τῷ ὕδατι] τὸ ὕδωρ I.
2. βάθει] μήκει MB.
3. νεφῶν] νεφελῶν ADE.
4. καί om. D, aliq. MG.

---

1. Le mot ἰσχύν a ces deux sens de *puissance* et *force de résistance*.
2. *Ps.*, **17**, 3. Crampon traduit sur l'hébreu : *mon rocher, ma forteresse.*
3. *Ps.*, **74**; 4.
4. *Ps.*, **150**, 1.
Le mot στερέωμα correspond, dans ces trois textes, à des racines

fût entre les eaux. Le mot *firmament* est couramment appliqué par l'Écriture aux êtres qui jouissent d'une force <de résistance>[1] extraordinaire. Ainsi dit-elle : *Le Seigneur est mon firmament et mon refuge*[2]; et *J'ai affermi ses colonnes*[3]; et *Louez-le dans le firmament de sa puissance*[4].

Car les auteurs profanes appellent *corps ferme* ce qui est en quelque sorte solide et plein : cela par opposition au corps mathématique. Celui-ci consiste
uniquement dans les trois dimensions, c'est-à-dire la 25 D
largeur, la profondeur et la hauteur[5] ; le corps ferme est celui qui, outre ses trois dimensions, possède encore la résistance[6]. Mais l'Écriture[7] a coutume d'appeler *firmament*, ce qui est fort et capable de résister ; ainsi use-t-elle souvent de ce mot à propos de l'air qui est condensé : *Celui*, dit-elle, *qui affermit le tonnerre*[8]. Car la fermeté et la résistance du souffle enfermé dans les cavités des nuages, et, par un éclate-

hébraïques différentes. Seule la traduction des Septante justifie les rapprochements que fait saint Basile.

5. Ἐν τῷ πλάτει, καὶ τῷ βάθει, καὶ τῷ ὕψει La profondeur : βάθος est à entendre au sens où l'on dit : la profondeur d'une perspective : *Liddell-Scott, ad. h. loc.*

6. Philon avait lui aussi éprouvé à ce propos le besoin de définir le corps ferme : *De opificio mundi*, 10, éd. Cohn, t. I, p. 11, l. 9. Origène disait de son côté : « Un corps présente évidemment de la fermeté et de la résistance », *Hom. sur la Genèse*, I, 2 ; éd. Baehrens, p. 3, l. 3. *P. G.*, **12**, 147 B.

Les définitions que donne saint Basile, étaient d'usage courant. Cf. Sextus Empiricus (*Pyrrh. Hyp.*, II, 30 ; III, 39 ; III, 152, éd. V. Mutschmann, p. 71, 144, 175) qui, cependant, emploie habituellement μῆκος et supprime ὕψος.

7. C'est donc une acception différente qui tranche sur l'usage profane.

8. Amos, **4**, 13.

τοὺς κατὰ τὰς βροντὰς ἀποτελοῦντος[1] ψόφους, στερέωσιν βροντῆς ἡ Γραφὴ προσηγόρευσεν. Καὶ νῦν τοίνυν ἡγούμεθα ἐπί τινος στερρᾶς φύσεως, στέγειν τοῦ ὕδατος τὸ ὀλισθηρὸν καὶ εὐδιάλυτον[2] ἐξαρκούσης, τὴν φωνὴν ταύτην τετάχθαι. Καὶ οὐ δήπου, ἐπειδὴ κατὰ τὴν κοινὴν ἐκδοχὴν ἐκ τοῦ ὕδατος δοκεῖ τὴν γένεσιν ἐσχηκέναι, ἢ ὕδατι πεπηγότι ἐμφερὲς εἶναι προσήκει νομίζειν[3], ἤ τινι τοιαύτῃ ὕλῃ ἐκ
61 B τῆς τοῦ ὑγροῦ διηθήσεως τὴν ἀρχὴν λαμβανούσῃ, ὁποία ἐστὶν ἥ τε τοῦ κρυστάλλου λίθου, ὃν δι' ὑπερβάλλουσαν τοῦ ὕδατος πῆξιν μεταποιεῖσθαί φασιν, ἢ ἡ τοῦ σπέκλου φύσις ἐν μετάλλοις συνισταμένη. Λίθος δέ ἐστι διαυγής, ἰδιάζουσαν καὶ καθαρωτάτην τὴν διαφάνειαν κεκτημένος, ὃς ἐὰν κατὰ τὴν ἑαυτοῦ φύσιν ἀκριβὴς εὑρεθῇ, μήτε κατεδηδεσμένος σηπεδόνι τινί, μήτε τὸ βάθος ὑπερρηγμένος ταῖς διαφύσεσι, μικροῦ τῷ ἀέρι τὴν διαύγειαν ἔοικεν. Οὐδενὶ οὖν τούτων

1. ἀποτελοῦντος] ἀποτελοῦντας AEIJKL, 1 MB; ἀποτελουμένους BCDFGH.
2. εὐδιάλυτον] εὐδιάχυτον F.
3. τοῦ ἀέρος τὴν χύσιν add. I.

---

1. Il se peut que le texte appelle ici une correction ; mais en présence d'une tradition aussi incertaine, et à défaut de renseignements complémentaires, nous nous en tenons à la conjecture de Garnier.

2. Cette explication du tonnerre que Basile reproduira sous une forme différente dans son commentaire du Psaume **28**, (I, 118, A ; *P. G.*, **29**, 292 A : cf. Grégoire de Nazianze, *Orat.*, XXVIII, *P. G.*, **36**, 68 A) s'apparente à celle de Posidonius, bien que celui-ci attribue le bruit du tonnerre soit à un frottement de l'air, soit à une déchirure : Sénèque, *Questions naturelles*, II, 54, 3, éd. Oltramare, t. I, p. 100. Il semble, au contraire, qu'elle diffère de l'explication que propose Aristote dans les *Météorologiques* (II, 9 ; 369 a 26) : « toute la partie de l'exhalaison sèche qui est restée prise au cours du refroidissement de l'air, est expulsée quand les nuages viennent à se rencontrer ; elle est lancée violemment, tombe sur les nuages environnants, et produit un choc dont le bruit s'appelle tonnerre ». Trad. Tricot, 169.

ment violent, produisant[1] le fracas du tonnerre[2], voilà ce que l'Écriture entend par *l'affermissement du tonnerre*. Ici donc, nous pensons que ce mot a été employé pour désigner quelque substance ferme[3], capable de résister à la mobilité et à l'instabilité de 25 E
l'eau.

Et sans doute, si le firmament semble communément devoir à l'eau son origine, ne convient-il pas de croire qu'il ressemble à de l'eau congelée[4], ni à 26 A
quelque matière semblable qui viendrait de l'élément liquide <dûment> filtré, comme est le cristal de roche, que l'on dit formé par une congélation extraordinaire de l'eau[5], ou la pierre spéculaire[6], qui se constitue dans les mines. [Celle-ci] est une pierre brillante, douée d'une particulière et très pure transparence, qui, lorsqu'on la trouve dans un état qui répond exactement à sa propre nature, sans qu'elle soit rongée par quelque moisissure, ni déchirée par des fentes profondes, a presque la transparence de l'air.

3. Disons, puisque la citation de l'Écriture et son commentaire nous le suggèrent, une substance analogue à celle qui retient la vapeur condensée dans les nuées chargées d'orage. Nous verrons que, pour Basile (*infra*, 28 D ; 77 A), cette substance n'est vraisemblablement que l'air lui-même.

4. C'était l'opinion d'Empédocle : Diels, *Dox. graeci*, 339 a 16, b 24.

5. Pour les anciens, le cristal était de l'eau très pure congelée par le feu céleste, ou par un froid très vif, dit Fialon (*op. cit.*, 362, n.), qui cite Diodore de Sicile, I, 52 (2) (éd. F. Vogel, t. I, 252, 25) ; Pline, *Nat. Hist.*, XXVII, 2 (9), 23 (éd. Mayhoff, t. V, 390, 5).

6. Mica ou talc : Liddell-Scott, *ad. h. loc.* Sur la condensation de l'eau en pierre : voir Platon, *Timée*, 49 b-c ; Sénèque, *Questions naturelles*, III, 25, 12 ; éd. Oltramare, I, 144-145.

εἰκάζομεν τὸ στερέωμα. Παιδικῆς γὰρ τῷ ὄντι καὶ ἁπλῆς διανοίας, τοιαύτας ἔχειν περὶ τῶν οὐρανίων[1] τὰς ὑπολήψεις. Οὐ μὴν, οὐδὲ εἰ πάντα ἐν ἅπασίν ἐστι, πῦρ μὲν ἐν γῇ, ἀὴρ δὲ ἐν ὕδατι, καὶ τῶν ἄλλων ὡσαύτως ἐν ἑτέρῳ τὸ ἕτερον·
61 C καὶ μηδὲν τῶν αἰσθήσει ὑποπιπτόντων στοιχείων εἰλικρινές ἐστι καὶ ἀμιγές, ἢ τῆς πρὸς τὸ μέσον, ἢ τῆς πρὸς τὸ ἀντικείμενον κοινωνίας· τούτου ἕνεκεν καταδεχόμεθα, τὸ στερέωμα ἢ ἐξ ἑνὸς τῶν ἁπλῶν, ἢ τὸ ἀπὸ τούτων μίγμα φῆσαι ὑπάρχειν, δεδιδαγμένοι παρὰ τῆς Γραφῆς, μηδὲν ἐπιτρέπειν ἡμῶν τῷ νῷ πέρα τῶν συγκεχωρημένων φαντασιοῦσθαι. Μὴ παραδράμῃ δὲ ἡμᾶς μηδὲ ἐκεῖνο ἀπαρασή-
64 A μαντον, ὅτι μετὰ τὸ προστάξαι τὸν Θεὸν, Γενηθήτω στερέωμα, οὐκ εἴρηται ἁπλῶς, καὶ ἐγένετο στερέωμα· ἀλλὰ, Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸ στερέωμα· καὶ πάλιν, Διεχώρισεν ὁ Θεός. Οἱ κωφοὶ ἀκούσατε, καὶ οἱ τυφλοὶ ἀναβλέψατε. Καὶ τίς κωφὸς, ἀλλ' ἢ ὁ μὴ ἀκούων οὕτω μεγαλοφώνως ἐμβοῶντος[2] τοῦ Πνεύματος; Καὶ τίς[3] τυφλός;[4] Ὁ μὴ ἐνορῶν ταῖς οὕτως ἐναργέσι περὶ τοῦ Μονογενοῦς ἀποδείξεσι. Γενηθήτω στερέωμα. Αὕτη ἡ φωνὴ τῆς προκαταρκτικῆς αἰτίας. Ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸ στερέωμα. Αὕτη τῆς ποιητικῆς[5] καὶ δημιουργικῆς δυνάμεως μαρτυρία.

1. οὐρανίων] οὐρανῶν aliq. M G.
2. ἐμβοῶντος] βοῶντος E.
3. τίς om. E G, cor. D.
4. ἀλλ' add. M B.
5. τοῦ υἱοῦ add. D, Combefis.

1. Nous avons souligné (*supra*, 25 A, n.) l'importance de cette déclaration.
2. Cf. *supra*, 8 B.
3. On voit à la fois le souci de maintenir le commentaire dans les limites des connaissances possibles, et l'arbitraire qui préside au tracé de ces limites.
A quel passage de l'Écriture, Basile fait-il allusion pour justifier la réserve qu'il s'impose ? Peut-être à ceux qu'il cite lui-même dans les *Moralia*, IX, c. II ; éd. des Mauristes, II, 242 C ; *P. G.*, **31**, 716 D-717 A.
4. Dans la création, Basile distingue la cause primordiale (προκαταρτική) qui est Dieu le Père ; la cause opératrice (δημιουργική

Non, nous ne comparerons le firmament à rien de
tout cela. Car il serait puéril, en vérité, et simpliste, 26 B
d'avoir à propos des cieux de pareilles conceptions[1].
Pas d'avantage, même si tout est dans tout[2] : le feu dans la terre, l'air dans l'eau, et semblablement chacun des autres [éléments] ; si nul de ces éléments qui tombent sous nos sens, n'est pur, et sans mélange avec l'élément ou contraire ou intermédiaire, nous n'accepterons pour autant de dire que le firmament est fait de l'une de ces substances simples, ou formé de leur mélange, instruits que nous sommes par
l'Écriture, à ne pas laisser notre esprit divaguer au 26 C
delà des connaissances qui nous sont concédées[3].

Nouveau témoignage rendu au Verbe

N'omettons pas cependant de signaler qu'une fois donné par Dieu cet ordre : *Qu'il y ait un firmament,* Moïse n'a pas dit simplement : Et il y eut un firmament ; mais *Et Dieu créa le firmament;* et encore : *Dieu sépara...*

Sourds, entendez ! Aveugles, voyez ! Et qui est sourd, sinon celui qui n'entend pas l'Esprit Saint clamant d'une voix si éclatante ? Qui est aveugle ? Celui qui ne voit pas les preuves si claires [que Dieu nous donne de l'existence] du fils unique.

Qu'il y ait un firmament: c'est la voix de la cause première. *Et Dieu créa le firmament:* c'est un témoi-
gnage rendu à la puissance efficiente et créatrice[4]. 26 D

5. Ἀλλ' ἐπὶ τὰ συνεχῆ τῆς ἐξηγήσεως τὸν λόγον ἐπαναγάγωμεν. Ἔστω διαχωρίζον, φησίν, ἀνὰ μέσον ὕδατος καὶ
64 B ὕδατος. Ἄπειρος μὲν ἦν, ὡς ἔοικε, τῶν ὑδάτων ἡ χύσις[1], πανταχόθεν ἐπικυμαινόντων τῇ γῇ καὶ ἀπαιωρουμένων αὐτῆς· ὡς καὶ τὴν πρὸς τὰ ἄλλα στοιχεῖα δοκεῖν ἀναλογίαν ἐκβαίνειν. Διὰ τοῦτο γὰρ ἐν τοῖς κατόπιν ἐλέγετο ἄβυσσος[2] πανταχόθεν περιβεβλῆσθαι τῇ γῇ. Τὴν δὲ αἰτίαν τοῦ πλήθους ἐν τοῖς ἑξῆς[3] ἀποδώσομεν. Πάντως δὲ οὐδεὶς ὑμῶν[4] οὐδὲ τῶν πάνυ κατησκημένων τὸν νοῦν, καὶ περὶ τὴν φθειρομένην ταύτην καὶ ῥέουσαν φύσιν[5] ὀξυωπούντων, ἐπισκήψει τῇ δόξῃ, ὡς ἀδύνατα ἢ πλασματώδη ὑποτιθεμένων κατὰ τὸν λόγον· οὐδὲ ἀπαιτήσει ἡμᾶς εὐθύνας, ἐπὶ τίνος ἡ τῶν ὑδάτων ἥδραστο[6] φύσις. Ὧ γὰρ λόγῳ τὴν γῆν βαρυτέραν οὖσαν τοῦ ὕδατος ἀπαιωροῦσι τοῦ μέσου τῶν ἐσχάτων
64 C ἀπάγοντες[7], τῷ αὐτῷ δήπου πάντως καὶ τὸ μυρίον ὕδωρ ἐκεῖνο, διά τε τὴν κατὰ φύσιν ἐπὶ τὸ κάτω φορὰν, καὶ διὰ τὴν πανταχόθεν ἰσορροπίαν, περὶ τὴν γῆν ἀτρεμεῖν συγχωρήσουσιν. Οὐκοῦν ἄπλετος ἡ τοῦ ὕδατος φύσις τῇ γῇ περιεκέ-

1. χύσις] φύσις aliq. MG.
2. ἄβυσσος] ἄβυσσον DF.
3. ἑξῆς] ἐφεξῆς DJ.
4. ὑμῶν] ἡμῶν ABEG, 2 MG.
5. φύσιν] σοφίαν J.
6. ἥδραστο] ἥδρασται F.
7. καὶ τὴν μέσην στάσιν αὐτῇ διδόντες add. F.

---

et ici ποιητική) qui est le Fils ; et la cause perfectionnante (τελειωτική) qui est l'Esprit Saint : *De Spiritu Sancto*, XVI, 38 : III, 31 D; *P. G.*, **32**, 136 B. Cf. V. Lossky, *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient*, Paris, 1944, p. 96.

1. *Supra*, 18 A-B.

5. Mais revenons à la suite de notre commentaire.

L'abîme des eaux

Que [le firmament] sépare, dit-il, *les eaux d'avec les eaux !*

Infinie était, semble-t-il, l'abondance des eaux, qui, de tous côtés, roulaient leurs flots sur la terre, et l'inondaient au point de paraître hors de proportion avec les autres éléments. C'est, en effet, la raison pour laquelle il a été dit plus haut[1] qu'un abîme recouvrait la terre de tous côtés.

Quant à la cause de cette abondance, nous l'indiquerons dans la suite. Mais assurément, nul d'entre 26 E
vous, même parmi ceux dont l'esprit est particulièrement exercé, et qui ont jeté des regards pénétrants sur cette nature périssable et fluente[2], n'attaquera notre opinion, comme si nous admettions des hypothèses que la raison juge impossibles et fictives. Nul ne nous mettra en demeure de justifier sur quelles assises reposait la substance des eaux. Car la
raison qui leur fait suspendre la terre, plus lourde que 27 A
l'eau, au centre du monde, après l'avoir tirée des extrémités, est absolument identique à celle qui oblige cette énorme masse d'eau — naturellement portée vers le bas, et cherchant son niveau de toutes parts — à rester immobile autour de la terre : ils en sont d'accord. Ainsi donc la substance de l'eau

2. Ces esprits exercés qui « maintiennent la terre, plus lourde que l'eau, au centre du monde, après l'avoir tirée des extrémités » sont apparemment des péripatéticiens : *supra*, 10 C, n.

Si leur opinion est mentionnée, c'est qu'elle est représentative d'une attitude d'esprit qui fait que l'on réclame du récit mosaïque, comme des recherches humaines, des garanties de vraisemblance : cf. Introduction, 36.

χυτο, οὐχὶ συμμέτρως ἔχουσα πρὸς αὐτήν, ἀλλ' εἰς τὸ πολλαπλάσιον ὑπερβάλλουσα, οὕτως ἐξ ἀρχῆς τοῦ μεγάλου τεχνίτου προβλεψαμένου τὸ μέλλον, καὶ διὰ τὴν ἐφεξῆς χρείαν τὰ πρῶτα διαθεμένου. Τίς οὖν χρεία τοῦ ἀμύθητον ὅσον ὑπερβάλλειν τὸ ὕδωρ ; Ἐπειδὴ ἀναγκαία τῷ παντὶ τοῦ πυρὸς ἡ οὐσία, οὐ μόνον πρὸς τὴν τῶν περιγείων οἰκονομίαν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὴν συμπλήρωσιν τοῦ παντός. Κολοβὸν γὰρ ἂν ἦν τὸ ὅλον ἑνὶ τῷ μεγίστῳ καὶ καιριωτάτῳ[1] πάντων ἐλλεῖπον. Ἀντικείμενα δὲ ταῦτα ἀλλήλοις, καὶ φθαρτικὸν
64 D ἕτερον τοῦ ἑτέρου · πῦρ μὲν τοῦ ὕδατος, ὅταν ἐπικρατῇ
65 A δυνάμει · ὕδωρ δὲ πυρός, ὅταν ὑπερβάλλῃ τῷ πλήθει. Ἔδει δὲ μήτε στάσιν εἶναι πρὸς ἄλληλα, μήτε ἐν τῇ παντελεῖ τοῦ ἑτέρου ἐκλείψει ἀφορμὴν παρασχεθῆναι τῷ παντὶ πρὸς διάλυσιν. Τοσαύτην τοῦ ὑγροῦ τὴν φύσιν[2] οἰκονομῶν τὸ πᾶν προαπέθετο, ὥστε μέχρι τῶν τεταγμένων ὅρων τῆς τοῦ κόσμου συστάσεως κατὰ μικρὸν τῇ δυνάμει τοῦ πυρὸς ἐξαναλισκόμενον ἀντισχεῖν. Ὁ τοίνυν ἅπαντα[3] σταθμῷ καὶ μέτρῳ διαταξάμενος (ἀριθμηταὶ γὰρ αὐτῷ, κατὰ τὸν Ἰώβ, καὶ σταγόνες εἰσὶν ὑετοῦ) ᾔδει πόσον τῷ κόσμῳ χρόνον

1. καιριωτάτῳ] κυριωτάτῳ J.
2. ὁ add. A D E H J.
3. ἅπαντα] πάντα D E J.

---

1. En ce premier âge du monde, l'équilibre des éléments aurait été rompu en faveur de l'eau.

2. Cf. Platon, *Timée*, 56 e ; Chalcidius, *Commentaire du Timée*, 332 ; éd. Wrobel, p. 357 ; Sénèque, *Questions naturelles*, II, 26, 3 ; éd. Oltramare, t. I, p .76.

était immensément répandue autour de la terre ; elle n'avait aucune proportion avec celle-ci, mais la surpassait de plusieurs fois [son volume][1], parce que le grand artisan du monde avait prévu dès l'origine ce qui devait arriver, et qu'il avait pris ses premières dispositions en raison des besoins futurs.

Pourquoi cette abondance ?

Quel besoin y avait-il donc que l'eau fût en cette inexprimable
abondance ? C'est que l'existence du feu est néces- 27 B
saire à l'univers, non seulement pour l'économie des êtres qui peuplent la terre, mais encore pour l'achèvement du tout. Car l'ensemble serait mutilé, si un élément — le plus grand et le plus essentiel de tous — lui faisait défaut.

Ces éléments sont en effet mutuellement opposés, et tendent à se détruire l'un l'autre[2] : le feu, [à détruire] l'eau, quand il est le plus puissant ; et l'eau, le feu, quand elle le surpasse en abondance. Or il ne fallait ni qu'il y eût discorde entre eux, ni que le défaut complet de l'un fût pour le tout une occasion de ruine. Aussi [le Créateur], organisant l'ensemble, disposa-t-il la substance de l'eau en une telle abon-
dance que, jusqu'aux termes fixés au maintien du 27 C
monde, celle-ci, peu à peu consumée par la puissance du feu, pût cependant subsister. Celui donc qui a disposé toutes choses avec ordre et mesure (puisque, nous dit Job, *il peut compter jusqu'aux gouttes de la pluie*)[3], savait quel temps il avait assigné à la durée

3. Job, **36**, 27. Crampon traduit sur l'hébreu : « Il attire les gouttes d'eau qui se répandent en pluie sous leur poids ».

ἀφώρισεν εἰς διαμονήν, καὶ πόσην χρὴ τῷ πυρὶ προαποθέσθαι δαπάνην. Οὗτος ὁ λόγος τῆς τοῦ ὕδατος περιουσίας κατὰ τὴν κτίσιν. Ἀλλὰ μὴν τό γε τοῦ πυρὸς ἀναγκαῖον τῷ κόσμῳ, οὐδεὶς οὕτως ἔξω τοῦ βίου παντάπασιν, ὥστε τῆς ἐκ τοῦ
65 B λόγου διδασκαλίας προσδεῖσθαι· οὐ μόνον ὅτι αἱ συνεκτικαὶ τῆς ζωῆς ἡμῶν τέχναι τῆς ἐμπύρου ἐργασίας ἐπιδέονται πᾶσαι, ὑφαντική, λέγω, καὶ σκυτοτομική, καὶ οἰκοδομική, καὶ γεωργία, ἀλλ' ὅτι οὔτε δένδρων βλάστησις, οὐ καρπῶν πέψις, οὐ ζῴων ἐγγείων ἢ τῶν ἐνύδρων γένεσις[1], οὐχ αἱ τούτων τροφαὶ ἢ ἐξ ἀρχῆς ἂν συνέστησαν, ἢ πρὸς χρόνον διήρκεσαν, τοῦ θερμοῦ μὴ παρόντος. Οὐκοῦν ἀναγκαία μὲν τοῦ θερμοῦ ἡ κτίσις διὰ τὴν τῶν γιγνομένων σύστασίν τε καὶ διαμονήν· ἀναγκαία δὲ τοῦ ὑγροῦ ἡ δαψίλεια διὰ τὸ ἄπαυστον εἶναι καὶ ἀπαραίτητον τοῦ πυρὸς τὴν δαπάνην.

65 C **6.** Περίβλεψαι πᾶσαν τὴν κτίσιν, καὶ ὄψει τοῦ θερμοῦ τὴν δύναμιν τοῖς ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ πᾶσιν ἐνδυναστεύουσαν. Διὰ τοῦτο πολὺ τὸ ὕδωρ ὑπὲρ γῆς κεχυμένον, καὶ ὑπερέκεινα τῶν ὁρωμένων ἀπενεχθέν, καὶ προσέτι παντὶ τῷ βάθει τῆς γῆς ἐνεσπαρμένον. Ὅθεν πηγῶν ἀφθονίαι, καὶ φρεάτων

1. βλάστησις... πέψις... γένεσις] βλαστήσεις... πέψεις... γενέσεις DH.

1. Après Aristote (*Météorologiques*, II, 2 : 354 b 36 - 355 a 34), Grégoire de Nysse (*in Hex.*, *P. G.*, **44**, 68 A, et 89 D) s'inscrira en faux contre cette théorie.

2. Thème posidonien, dit K. Gronau (*op. cit.*, p. 78, n. 1) ; cf. Cicéron, *De nat. deorum*, II, c. IX, X, XII ; éd. J. B. Mayor, vol. II, p. 10-12.

3. Peut-être simplement :

« quant tisserant
En son poing tient ardente paille ;
Lors, s'il y a nul bout qui saille,
Soudainement, il le ravit... »
Villon, *Grand Testament*, XXVIII.

du monde, et quelle pâture il s'imposait de donner au feu[1].

Telle est la raison de l'abondance de l'eau au moment de la création.

Nécessité du feu

Que, d'autre part, le feu soit nécessaire au monde[2], il n'est personne de si complètement étranger [aux conditions] de notre vie, qu'il ait besoin de l'apprendre par 27 D
la raison. Non seulement les arts qui pourvoient à notre subsistance, réclament tous le concours du feu, je veux dire l'art du tisserand[3], celui du cordonnier, de l'architecte, de l'agriculteur ; mais ni la germination des plantes, ni la maturation des fruits, ni la génération des animaux terrestres et aquatiques, ni leur alimentation, n'eussent été possibles à l'origine, ni ne se fussent continuées dans la suite du temps, si la chaleur ne leur eût été ménagée.

Il était donc nécessaire que le chaud fût créé pour la formation et la conservation des êtres ; nécessaire aussi que l'eau fût en abondance, puisque sans trêve ni merci s'exerce l'ardeur dévorante du feu.

Maintenant encore l'eau reste en grande abondance

6. Promène tes regards sur 27 E
toute la création ; et tu verras le pouvoir que la chaleur exerce sur tout ce qui naît et périt.

Voilà pourquoi l'eau est abondamment répandue sur la terre ; [pourquoi] elle s'est déversée au delà des régions connues, instillée jusque dans les profondeurs de la terre. C'est elle qui entretient l'abondance

σύρροιαι, καὶ ποταμῶν ῥεύματα, χειμάρρων τε καὶ ἀεννάων, ὑπὲρ τοῦ ἐν πολλοῖς καὶ ποικίλοις ταμείοις διατηρεῖσθαι τὴν ὑγρασίαν[1]. Ἐκ μέν γε τῆς ἕω, ἀπὸ μὲν χειμερινῶν τροπῶν ὁ Ἰνδὸς ῥεῖ ποταμὸς ῥεῦμα πάντων ποταμίων ὑδάτων πλεῖστον, ὡς οἱ τὰς περιόδους τῆς γῆς ἀναγράφοντες ἱστορήκασιν· ἀπὸ δὲ τῶν μέσων τῆς ἀνατολῆς ὅ τε Βάκτρος, καὶ ὁ Χοάσπης, καὶ ὁ Ἀράξης, ἀφ' οὗ καὶ ὁ Τάναϊς
65 D ἀποσχιζόμενος εἰς τὴν Μαιῶτιν ἔξεισι λίμνην. Καὶ πρὸς τούτοις ὁ Φᾶσις τῶν Καυκασίων ὀρῶν ἀπορρέων, καὶ μυρίοι ἕτεροι ἀπὸ τῶν ἀρκτῴων τόπων ἐπὶ τὸν Εὔξεινον Πόντον φέρονται. Ἀπὸ δὲ[2] δυσμῶν τῶν θερινῶν ὑπὸ τὸ Πυρηναῖον ὄρος Ταρτησός τε καὶ Ἴστρος· ὧν ὁ μὲν ἐπὶ τὴν ἔξω Στηλῶν ἀφίεται θάλασσαν· ὁ δὲ Ἴστρος διὰ τῆς Εὐρώπης ῥέων, ἐπὶ τὸν Πόντον ἐκδίδωσι. Καὶ τί δεῖ τοὺς ἄλλους
66 A ἀπαριθμεῖσθαι οὓς αἱ Ῥιπαὶ γεννῶσι, τὰ ὑπὲρ τῆς ἐνδοτάτω Σκυθίας ὄρη; Ὧν ἐστι καὶ ὁ Ῥοδανὸς[3] μετὰ μυρίων

1. ὑγρασίαν] ὑγρὰν οὐσίαν B D H I, Combefis.
2. δέ om. aliq. M G; μέν B E.
3. Ῥοδανός] Ἠριδανός C D H J; Ἰροδιανός L; Ῥαδανός A E.

---

1. Par conséquent un peu plus au nord par rapport à Césarée. Cf. *infra*, 29 E.

2. Le Bactre — ou Balkh — est un affluent de l'Oxus (Amou-Daria); le Choaspe, un affluent du Cophen, aux confins de la Bactriane, à moins qu'il ne s'agisse d'un affluent du Tigre. Le Tanaïs ou le Don se jette dans la mer d'Azof (Palus Méotide); mais il ne se détache pas de l'Araxe qui coule de l'autre côté du Caucase (La phrase tout entière est tirée d'Aristote : *Météor.*, I, 13 : 350 a 23; trad. Tricot, 67).

Le Phase dont il va être question est un fleuve de Colchide.

3. Ces indications sont empruntées au même passage d'Aristote : *Météor.*, I, 13 : 350 a 27. Ainsi se clôt la liste des fleuves de l'Orient, du Sud-Est au Nord-Est.

4. Vers l'Ouest, Nord-Ouest.

5. Détroit de Gibraltar.

6. Le Tartesse est sans doute le Guadalquivir; l'Ister est le Danube; mais par les Pyrénées, Basile entend vraisemblablement le

des sources, l'afflux qui s'amasse au fonds des puits, le cours des fleuves torrentueux et réguliers, pour qu'en de nombreuses et diverses réserves se conserve l'humidité.

De l'Orient, du côté du solstice d'hiver, coule l'Indus, le plus grand de tous les fleuves, au dire de ceux qui ont décrit leurs voyages autour de la terre; des régions médianes du Levant[1], le Bactre, le Choaspe et l'Araxe dont se détache le Tanaïs qui se 28 A
jette dans le Palus Méotide[2]. Outre ceux-ci, le Phase, coulant des monts du Caucase, et d'innombrables autres qui, prenant naissance dans les contrées arctiques, se jettent dans le Pont-Euxin[3].

Du côté du couchant d'été[4], au pied des Pyrénées, coulent le Tartesse et l'Ister, dont l'un se jette dans la mer, au delà des colonnes [d'Hercule][5]; l'autre, l'Ister, traverse l'Europe, et se déverse dans le Pont[6].

Qu'est-il besoin d'énumérer les autres fleuves auxquels donnent naissance les monts Riphées, au delà des terres les plus reculées de la Scythie[7]? De leur nombre est le Rhône[8], avec d'innombrables

système des Pyrénées et des Alpes. Cf. ARISTOTE, *Météorologiques*, I, 13 : 350 b 1; trad. Tricot, 68. On s'étonne toutefois que ses connaissances géographiques soient restées, malgré Strabon et Ptolémée, ce qu'elles étaient au temps d'Alexandre : COURTONNE, *op. cit.*, 75-76.

7. Scythes est un nom commun à tous les peuples du Nord-Est de l'Europe et du Nord de l'Asie.

8. Comment se fait-il que Basile nomme le Rhône parmi les fleuves qui viennent des monts Riphées « au delà des terres les plus reculées de la Scythie », c'est-à-dire, peut-être des Carpathes (TRICOT, *loc. cit.*, 68)?

Après avoir dit que, de ces montagnes, « s'écoulent la plupart des fleuves, et les plus grands d'entre eux... » (*Météorologiques*, I, 13 : 350 b 9), Aristote, un peu plus loin, fait une brève allusion au Rhône :

ἄλλων ποταμῶν, καὶ αὐτῶν ναυσιπόρων, οἳ τοὺς ἑσπερίους Γαλάτας καὶ Κελτούς, καὶ τοὺς προσεχεῖς αὐτοῖς βαρβάρους παραμειψάμενοι, ἐπὶ τὸ ἑσπέριον πάντες εἰσχέονται πέλαγος. Ἄλλοι ἐκ[1] τῆς μεσημβρίας ἄνωθεν διὰ τῆς Αἰθιοπίας, οἱ μὲν ἐπὶ τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔρχονται θάλασσαν· οἱ δὲ ἐπὶ τὴν ἔξω τῆς πλεομένης ἀποκενοῦνται· ὅ τε Αἰγὼν καὶ ὁ Νύσης καὶ ὁ καλούμενος Χρεμέτης, καὶ πρός γε ἔτι ὁ Νεῖλος, ὃς οὐδὲ ποταμοῖς[2] τὴν φύσιν ἔοικεν, ὅταν ἴσα θαλάσσῃ πελαγίζῃ τὴν Αἴγυπτον. Οὕτως ὁ τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης τόπος ὕδατι περιείληπται, πελάγεσί τε ἀπλέτοις ἐνδεδεμένος καὶ μυρίοις ποταμοῖς ἀεννάοις κατάρρυτος, διὰ τὴν ἄρρητον
68 B σοφίαν τοῦ τὴν ἀντίπαλον τῷ πυρὶ φύσιν δυσεξανάλωτον εἶναι οἰκονομήσαντος. Ἔσται μέντοι ὅτε καὶ πάντα καταφρυγήσεται τῷ πυρί, ὥς φησιν Ἡσαΐας ἐν οἷς πρὸς τὸν τῶν ὅλων Θεὸν διαλέγεται· Ὁ λέγων τῇ ἀβύσσῳ, ἐρημωθήσῃ, καὶ

1. Ἄλλοι ἐκ] ἀλλ' ἐκ AE ; ἀλλὰ καὶ οἱ ἐκ J ; ἀλλὰ καὶ ἐκ ABD.
2. ποταμοῖς] ποταμός J.

« le Rhône qui est un fleuve navigable » (*loc. cit.*: 351 a 16). Nous sommes vraisemblablement dans le même contexte. Mais en fait, le mot Riphées a successivement désigné différentes montagnes. Selon Posidonius, il a en particulier désigné les Alpes (cf. ATHÉNÉE, VI, 233 d. e; éd. G. Kaibel, Lipsiae, 1887, p. 24, l. 4, 6). A partir du Ier siècle après Jésus-Christ, il s'appliquait à une chaîne que l'on plaçait dans le Nord de la Sarmatie d'Europe (cf. BESNIER, *Lexique de Géographie ancienne*, Paris, 1914, p. 647). Cela suffirait à prouver que l'information de Basile est loin d'être cohérente.

Le mot Ἠριδανος (le Pô), qui se lit en quelques mss au lieu de Ῥοδανος, ne change pas la question.

1. τοὺς ἑσπερίους Γαλάτας, pour désigner les Gaulois.
2. τὴν πρὸς ἡμᾶς θάλασσαν : Mare nostrum.
3. ARISTOTE, *Météorologiques*, I, 13 : 350 b 10. Ces rivières ne semblent pas identifiables.

autres fleuves, navigables eux aussi, qui, longeant le pays des Gaulois occidentaux[1], des Celtes, et des barbares qui les avoisinent, se jettent dans la mer 28 B
occidentale.

D'autres descendent du midi, à travers l'Éthiopie. Ceux-ci coulent vers notre mer[2] ; ceux-là portent leurs eaux vers la mer extérieure à celle qui est navigable : l'Aegon, le Nysès[3], celui que l'on appelle le Chrémétès[4], et aussi le Nil qui ne ressemble même pas aux <autres> fleuves, quand, à l'instar d'une mer, il inonde l'Égypte.

Ainsi les contrées de la terre où nous habitons, sont enveloppées par les eaux, reliées qu'elles sont à des mers immenses, et arrosées d'une multitude de
fleuves intarissables[5], grâce à l'ineffable sagesse de 28 C
[Dieu] qui a fait en sorte que la substance opposée au feu, fût inépuisable.

L'ecpyrôsis

Il viendra toutefois un temps où le feu aura tout consumé, selon ces paroles qu'Isaïe adresse au Dieu de l'univers :

Toi qui dis à l'abîme: Tu seras désolé; et je dessécherai tous tes fleuves[6].

4. Le Sakhiet el Hamra. Chrémétès (χρεμετίζειν : hennir) était pour Basile un nom parlant.
5. Cf. PSEUDO-ARISTOTE, *De mundo*, III, 392 b 20.
6. ISAÏE, **44**, 27.

Basile, remarquait Fronton du Duc (de Sinner, I, 981-982), s'est fié à sa mémoire : Ce n'est pas le prophète qui s'adresse à Dieu, mais Dieu qui parle à son peuple : *Je dis à l'abîme : Taris ! Je dessécherai tes fleuves.*

Le texte d'Isaïe n'a d'ailleurs pas le sens que lui prête saint Basile : il y a lieu de croire que le prophète fait allusion à des événements

πάντας τοὺς ποταμούς σου ξηρανῶ. Ὥστε ἀπορρίψας τὴν μωρανθεῖσαν σοφίαν, κατάδεξαι μεθ' ἡμῶν τὸ διδασκάλιον τῆς ἀληθείας, ἰδιωτικὸν μὲν τῷ λόγῳ, ἀδιάπτωτον δὲ κατὰ τὴν γνῶσιν.

7. Διὰ τοῦτο Γενηθήτω στερέωμα ἐν μέσῳ τοῦ ὕδατος, καὶ ἔστω διαχωρίζον ἀνὰ μέσον ὕδατος καὶ ὕδατος. Εἴρηται τί τὸ σημαινόμενον παρὰ τῇ Γραφῇ τὸ τοῦ στερεώματος ὄνομα. Ὅτι οὐχὶ τὴν ἀντίτυπον καὶ στερέμνιον φύσιν, τὴν ἔχουσαν βάρος καὶ ἀντέρεισιν, οὐ[1] ταύτην λέγει στερέωμα. Ἢ οὕτω ἂν κυριώτερον ἡ γῆ τῆς τοιαύτης κλήσεως ἠξιώθη.
68 C Ἀλλὰ διὰ τὴν φύσιν τῶν ὑπερκειμένων λεπτὴν οὖσαν καὶ ἀραιὰν καὶ οὐδεμιᾷ αἰσθήσει καταληπτήν, στερέωμα τοῦτο ὠνόμασε, συγκρίσει τῶν λεπτοτάτων καὶ τῇ αἰσθήσει ἀκαταλήπτων[2]. Καὶ νόει μοι τόπον τινὰ διακριτικὸν τοῦ ὑγροῦ · τὸ μὲν λεπτὸν καὶ διηθούμενον ἐπὶ τὰ ἄνω διέντα, τὸ δὲ παχύτατον καὶ γεῶδες ἐναφιέντα τοῖς κάτω, ἵν' ἐξ ἀρχῆς μέχρι τέλους ἡ αὐτὴ εὐκρασία συντηρηθῇ, κατὰ μέρος

1. οὐ om. BDEG, Combefis, cor. A.
2. ἀκαταλήπτων] καταλήπτων. J, cor. A.

---

tout proches. La seconde Épître de saint Pierre (**3**, 10) contenait un avertissement beaucoup plus précis ; mais il est douteux que Basile ait tenu cette épître pour authentique. COURTONNE, *op. cit.*, 80. La même allusion s'appuie chez Théophile d'Antioche sur d'autres passages de l'Écriture (MALACH., **3**, 19 ; ISAÏE, **30**, 28-30), *Lib. II ad Autolyc.*, 38 ; *P. G.*, **6**, 1117 ; Sources chrétiennes, p. 203.

1. La Révélation rejoignait ici la théorie stoïcienne fameuse de l'ecpyrôsis (SÉNÈQUE, *Quest. Nat.*, III, 13, 1, éd. Oltramare, I, p. 128) d'après laquelle le feu s'emparerait progressivement du monde. Sénèque ajoute toutefois que le feu s'éteindra à son tour, et que subsistera l'élément liquide, « dans lequel se cache l'espérance du monde futur ». Basile au contraire va rejeter la palingénésie. Cf. *infra*, 31 A, B.

2. *Supra*, 25 C.

Reçois donc avec nous — une fois rejetée la folle sagesse [de ce monde], — l'enseignement de la vérité : sous un langage commun, [tu y trouveras] une science infaillible.

Le discernement des eaux prépare l'ecpyrôsis[1]

7. *Qu'il y ait donc un firmament entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.*

Nous avons dit ce que signifie dans l'Écriture le 28 D
mot de *firmament*[2] : ce n'est pas la substance solide et ferme, douée de poids et de résistance, non, ce n'est pas cela que désigne le mot firmament ; ou, s'il en était ainsi, la terre, au premier chef, aurait mérité ce vocable. Mais parce que la substance des corps supra-terrestres est légère, raréfiée, et qu'elle ne tombe sous aucun de nos sens, [l'Écriture] l'a nommée *firmament*, par comparaison avec les [substances] les plus légères qui nous sont imperceptibles.

Si tu m'en crois, tu imagineras un lieu apte à discerner l'humide, qui laisse passer vers les régions supérieures, la partie légère et filtrée, qui précipite vers le bas la partie la plus épaisse [qui est] terrestre,
afin que, du commencement à la fin, se conserve, 28 E
bien équilibrée, la même température, malgré la diminution progressive des [particules] humides[3].

3. Le feu céleste n'absorbe que les parties de l'eau les plus légères : ainsi pourraient se concilier l'opinion des stoïciens, que le feu consume peu à peu l'humidité de la terre, et celle des Péripatéticiens, que la vapeur retombe en pluie.

Pourtant il n'échappe pas à Basile que, d'après Aristote, c'est toute l'eau évaporée qui retombe en pluie (*Météorologiques*, I, 9 :

τῆς ὑφαιρέσεως[1] τῶν ὑγρῶν γινομένης. Σὺ δὲ τῷ μὲν
69 A πλήθει τοῦ ὕδατος ἀπιστεῖς, πρὸς δὲ τοῦ θερμοῦ τὸ πλῆθος
οὐκ ἀποβλέπεις· ὃ κἂν ὀλίγον ᾖ τῷ μεγέθει, πολλῆς ἐστι
διὰ τὴν δύναμιν ἀναλωτικὸν ὑγρασίας. Ἐφέλκεται μὲν γὰρ
τὸ παρακείμενον ὑγρὸν, ὡς δηλοῖ ἡ σικύα· δαπανητικὸν δέ
ἐστι τοῦ ἑλκυσθέντος κατὰ τὴν εἰκόνα τοῦ λυχνιαίου πυρὸς,
ὃ διὰ τῆς θρυαλλίδος τὴν παρακειμένην τροφὴν ἐπισπασά-
μενον, ταχέως διὰ τῆς μεταβολῆς ἀπηθάλωσε. Τὸν δὲ αἰθέρα
τίς ἀμφιβάλλει μὴ οὐχὶ πυρώδη εἶναι καὶ διακαῆ; ὃς εἰ
μὴ τῷ ἀναγκαίῳ τοῦ ποιήσαντος αὐτὸν ὅρῳ κατείχετο, τί
ἂν ἐκώλυσεν αὐτὸν πάντα φλογίζοντα[2] καὶ καταπιμπρῶντα
τὰ συνεχῆ, πᾶσαν ὁμοῦ τὴν ἐν τοῖς οὖσιν ἐξαναλῶσαι νοτίδα;
Διὰ ταῦτα ὕδωρ ἀέριον[3], νεφουμένου τοῦ ἄνω τόπου ἐκ
τῆς ἀναφορᾶς τῶν ἀτμῶν, οὓς ποταμοί, καὶ κρῆναι, καὶ
69 B τενάγη, καὶ λίμναι, καὶ πελάγη πάντα προΐενται, ὡς ἂν μὴ
πάντα πυρακτῶν ὁ αἰθὴρ ἐπιλάβοι[4]· ὅπου γε καὶ τὸν ἥλιον
τοῦτον ὁρῶμεν, ὥρᾳ θέρους διάβροχον πολλάκις καὶ τεναγώδη
χώραν ἐν βραχυτάτῃ χρόνου ῥοπῇ ἄνικμον παντελῶς καὶ
ξηρὰν καταλιμπάνοντα. Ποῦ τοίνυν ἐκεῖνο τὸ ὕδωρ; Δεικνύ-
τωσαν ἡμῖν οἱ τὰ πάντα δεινοί. Ἆρ' οὐχὶ παντὶ δῆλον, ὅτι
τῇ θερμότητι τοῦ ἡλίου διατμηθὲν ἀνηλώθη; Καίτοιγε

1. ὑφαιρέσεως] ἀφαιρέσεως B D E, 2 M G, cor. A.
2. φλογίζοντα] καταφλογίζοντα J.
3. γίνεται add. MB.
4. ἐπιλάβοι] ἐπιλάβῃ C.

---

346 b 28), et que le soleil n'a nullement besoin de pâture (*Météoro-logiques*, II, 2 : 554 b 34). C'est conscient de cette divergence qu'il s'adresse à son interlocuteur supposé, un péripatéticien, qui refuse de croire à la diminution progressive des eaux : « Mais toi... ».

1. Que le volume de la mer aille en diminuant..., c'est, dit Aristote, une opinion qui paraît s'apparenter aux fables d'Esope : *Météorologiques*, II, 3 : 356 b 10.

Polémique contre les péripatéticiens

Mais toi, tu ne crois pas à l'abon- 29 A
dance [primitive] des eaux[1] ; tu ne considères pas [non plus] celle de la chaleur, alors que celle-ci, même en faible quantité, a la force de consumer beaucoup d'humidité. Car elle attire l'humeur voisine : on le voit par l'exemple de la ventouse ; puis elle consume ce qu'elle a attiré, comme fait une lampe dont la flamme attire, à travers la mèche, l'aliment mis à sa portée, pour le transformer aussitôt et le réduire en fumée. Or qui doute que l'éther ne soit un feu ardent ? S'il n'était maintenu dans les limites infranchissables assignées par le créateur, qu'est-ce qui l'aurait empêché
d'enflammer et de consumer tout ce qui le touche, 29 B
et d'épuiser en même temps toute l'humidité des êtres ?

Voilà pourquoi il y a de l'eau [en suspension] dans l'air, quand les régions de là-haut se couvrent de nuages, par l'effet des vapeurs qui montent des fleuves, des sources, des bas-fonds, des marécages et de toutes les mers ; ainsi l'éther dévorant ne peut tout envahir, alors que nous voyons souvent, à la saison d'été, le soleil dessécher en un instant une contrée humide et marécageuse, et la rendre complètement aride.

Où donc est passée cette eau ? Que nous le montrent ceux qui sont habiles en tout[2] ! N'est-il pas clair
pour tout homme que la chaleur du soleil l'a trans- 29 C
formée en vapeur et consumée ? Pourtant, à les en

2. Ce sont encore les Péripatéticiens : cf. *supra*, 26 E, n. 2.

οὐδὲ θερμὸν εἶναι τὸν ἥλιον ἐκεῖνοι λέγουσι · τοσοῦτον αὐτοῖς τοῦ λέγειν περίεστι. Καὶ σκοπεῖτε ποταπῇ ἀποδείξει ἐπερειδόμενοι πρὸς τὴν ἐνάργειαν[1] ἀντιβαίνουσιν. Ἐπειδὴ λευκός ἐστι, φασί, τὴν χροίαν, ἀλλ' οὐχὶ ὑπέρυθρος, οὐδὲ ξανθός, τούτου ἕνεκεν οὐδὲ πυρώδης τὴν φύσιν · ἀλλὰ καὶ τούτου[2] φασὶ[3] τὸ θερμὸν ἐκ τῆς ταχείας εἶναι περιστροφῆς. Τί ἐντεῦθεν ἑαυτοῖς διοικούμενοι ; Ὡς μηδὲν δόξαι τῶν
29 C ὑγρῶν ἀπαναλίσκειν τὸν ἥλιον. Ἐγὼ δὲ κἂν μὴ ἀληθὲς ᾖ τὸ λεγόμενον, ἀλλ' ὡς συγκατασκευάζον ἐμοὶ τὸν λόγον οὐκ ἀπωθοῦμαι. Ἐλέγετο γάρ, διὰ τὴν ἐκ τοῦ θερμοῦ δαπάνην ἀναγκαῖον εἶναι τῶν ὑδάτων τὸ πλῆθος. Διαφέρει δὲ οὐδέν, ἐκ φύσεως εἶναι θερμόν, ἢ ἐκ πάθους ἔχειν τὴν πύρωσιν πρός γε τὸ τὰ αὐτὰ συμπτώματα περὶ τὰς αὐτὰς ὕλας ἀπογεννᾶν. Ἐάν τε γὰρ τριβόμενα ξύλα πρὸς ἄλληλα πῦρ καὶ φλόγα ἀνάψῃ, ἐάν τε ἐκ φλογὸς ἀναπτομένης κατακαυθῇ, ἴσον

1. ἐνάργειαν] ἐνέργειαν CDEK.
2. τούτου] τοῦτο J.
3. φασί om. J.

1. Basile prend contre Aristote (*Météorologiques*, 1, 3 : 341 a 16), le parti de Posidonius : Diogène Laërce, *op. cit.*, VII, 1, 77 ; éd. Cobet 190), cf. Gronau, *op. cit.*, 78, n. 2 ; 79.
2. Nouvel appel à l'évidence : cf. *supra*, 24 D.
3. Aristote, *Météorologiques*, I, 3 : 341 a 19-20.
4. Aristote, *loc. cit.*, II, 2 : 354 b 29.
La ponctuation des Mauristes ne comporte pas ici de point d'interrogation ; mais la pente du discours, et la faible importance de cette considération subsidiaire rendent cette interprétation au moins défen-

croire, le soleil ne serait même pas chaud[1] ; il faut qu'ils aient bien du temps à perdre en bavardages.

Or, considérez sur quel genre de preuve ils s'appuient pour lutter contre l'évidence[2]. Puisque, disent-ils, [le soleil] est de couleur blanche, mais non rougeâtre ni jaune, il n'est donc pas non plus igné de sa nature ; mais sa chaleur, disent-ils encore, est l'effet de la révolution qu'il accomplit rapidement sur lui-même[3]. Quel avantage retirent-ils de cette affirmation ? Que le soleil ne paraisse absorber aucune humidité[4] ? Pour moi, tout erronés que puissent être leurs dires, je ne les repousse pas, puisqu'ils aident à
établir mon opinion[5]. Nous disions en effet que la 29 D
chaleur, en consumant [l'humidité],[6] rendait nécessaire l'abondance des eaux. Mais il n'importe en rien que la chaleur soit naturelle, ou qu'elle tire son ardeur d'une influence extérieure pour produire les mêmes effets sur les mêmes matières[7]. Que des morceaux de bois, frottés les uns contre les autres, allument feu et flamme, ou qu'ils soient consumés

dable. Cf. Auger, *Homélies et lettres choisies de saint Basile le Grand*, p. 495, et Stegmann, p. 54.

5. On voit le genre de démonstration auquel se tient saint Basile : la vérité venant d'ailleurs, il s'agit de montrer qu'elle ne se concilie pas moins de vraisemblance que ne peuvent le faire les divers systèmes des philosophes. Cf. *supra*, 28 D : « Si, tu n'en crois, tu imagineras... ».
6. διὰ τὴν δαπάνην cf. *supra*, 29 A. Basile ne dit pas que la chaleur se nourrit (τρέφει) d'humidité : sa théorie n'est pas exactement celle que critiquera saint Grégoire de Nysse : *in Hex.*, *P. G.*, **44**, 89 D. Seule, la comparaison (*supra*, 29 A) peut en suggérer l'idée.
7. Nous sommes très loin des conceptions stoïciennes selon lesquelles la chaleur des astres en ferait des vivants. K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie*, p. 70-75.

ἐστὶ καὶ παραπλήσιον ἐξ ἀμφοτέρων τὸ τέλος. Καίτοιγε, ὁρῶμεν τὴν μεγάλην τοῦ τὰ πάντα κυβερνῶντος σοφίαν, μετατιθεῖσαν τὸν ἥλιον ἐξ ἑτέρων εἰς ἕτερα, ἵνα μὴ τοῖς αὐτοῖς ἀεὶ προσδιατρίβων, τῇ πλεονεξίᾳ τοῦ θερμοῦ λυμήνηται
72 A τὴν διακόσμησιν · ἀλλὰ νῦν μὲν αὐτὸν ἐπὶ τὸ νότιον μέρος κατὰ τὰς χειμερινὰς τροπὰς ἀπάγοντα, νῦν δὲ ἐπὶ τὰ ἰσημερινὰ σημεῖα μετατιθέντα, κἀκεῖθεν ἐπὶ τὰ προσάρκτια ὑπὸ τὰς θερινὰς τροπὰς ἐπανάγοντα, ὥστε τῇ κατὰ μικρὸν αὐτοῦ μεταβάσει τῷ περὶ γῆν τόπῳ τὴν εὐκρασίαν φυλάσσεσθαι. Σκοπείτωσαν δὲ εἰ μὴ αὐτοὶ ἑαυτοῖς περιπίπτουσιν, οἵ γε τὴν θάλασσαν λέγουσι μήτε πλημμυρεῖν τοῖς ποταμοῖς ἐκ τῆς τοῦ ἡλίου δαπάνης, καὶ προσέτι ἁλμυρὰν καὶ πικρὰν ἀπολείπεσθαι, τοῦ λεπτοῦ καὶ ποτίμου ὑπὸ τῆς θέρμης ἀναλωθέντος · ὅπερ ἐκ τῆς τοῦ ἡλίου μάλιστα γίνεται διακρίσεως, τὸ μὲν κοῦφον ἀπάγοντος[1], τὸ δὲ παχὺ καὶ γεῶδες οἷόν τινα ἰλὺν[2] καὶ ὑποστάθμην ἐναφιέντος · ἐξ οὗ τὸ πικρὸν καὶ ἁλμυρὸν καὶ ξηραντικὸν τῇ θαλάσσῃ προσεῖναι. Οἱ δὴ ταῦτα περὶ θαλάσσης λέγοντες, πάλιν μεταβαλ-
72 B λόμενοι, μηδεμίαν τοῦ ὑγροῦ γίνεσθαι μείωσιν ἐκ τοῦ ἡλίου φασί.

1. ἀπάγοντος] ἀνάγοντος J.
2. ἰλύν] ὕλην A.

1. On attendrait ἀπάγουσαν faisant suite à μετατιθεῖσαν : l'idée de la sagesse divine fait place à celle de Dieu.

2. Basile vise encore les Péripatéticiens, cf. ARISTOTE, *Météorologiques*, II, 2 : 355 b 20. C'est toutefois une opinion qui ne leur était pas particulière : cf. LUCRÈCE, *De natura rerum*, V, v. 264-268 ; SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, III, 4 ; éd. Oltramare, t. I, p. 120.

3. ARISTOTE, *Météorologiques*, II, 2 : 355 a 32. Mais c'est encore une opinion qui s'était répandue : PLUTARQUE, *Les causes naturelles*, IX ; éd. F. Dübner, t. IV, p. 1.118, l. 15-16 ; cf. GRONAU, *op. cit.*, p. 78, n. 2.

4. Il est à peine besoin de faire remarquer que cette prétendue contradiction n'existe pas. Cf. *supra*, 28 E-29 A. n.

par une flamme allumée [ailleurs], le résultat est exactement semblable dans les deux cas. Quoi qu'il en soit, nous voyons la haute sagesse de Celui qui gouverne l'univers, faire passer le soleil d'un lieu à l'autre, de peur qu'en séjournant perpétuellement
dans les mêmes contrées, celui-ci ne ruine, par l'excès 29 E
de la chaleur, le bon ordre du monde : tantôt, [Dieu][1] l'emmène vers les régions australes, au temps du solstice d'hiver ; tantôt, il le déplace vers les constellations équinoxiales ; et de là, il le ramène vers le septentrion, au temps du solstice d'été, en sorte de conserver à toute la terre, par ce passage progressif d'une région à l'autre, l'équilibre de sa température. Qu'ils voient donc, <ces philosophes>, s'ils ne tombent pas en contradiction avec eux-mêmes : ils prétendent
en effet que les fleuves ne font pas déborder la mer[2] 30 A
grâce au soleil qui en consume [l'excès], et que celle-ci demeure amère et salée, parce que la chaleur absorbe les parties légères et potables[3]. Cela se produit surtout grâce au discernement du soleil, qui attire les parties légères, tandis qu'il laisse de côté, comme un limon et un dépôt, les parties épaisses terreuses : d'où viennent aux eaux de la mer leur amertume, leur salure et leur action desséchante. Parlant ainsi de la mer, ils changent ensuite de langage, et disent que l'humidité ne diminue en rien par l'effet du soleil[4].

Mais on peut se demander quelle est la pensée exacte de saint Basile, et comment s'explique, même sur la foi d'un exposé imparfait de la doctrine aristotélicienne, une position aussi bizarre.

Il faut remarquer d'abord que le discernement des eaux se fait pour lui en deux temps :

1° à la surface de la mer, par l'évaporation : 29 E-30 A et 39 B-C ; 67 A ;

8. Καὶ ἐκάλεσεν ὁ Θεὸς τὸ στερέωμα οὐρανόν · ὡς κυρίως μὲν ἑτέρῳ τῆς προσηγορίας ἐφαρμοζούσης, καθ' ὁμοίωσιν δὲ καὶ τούτου μεταλαμβάνοντος τῆς κλήσεως[1]. Τετηρήκαμεν δὲ πολλαχοῦ τὸν ὁρώμενον τόπον[2] οὐρανὸν λεγόμενον (διὰ τὸ ναστὸν καὶ συνεχὲς τοῦ ἀέρος ἐναργῶς ἡμῶν ταῖς ὄψεσιν ὑποπίπτοντος, καὶ παρὰ τὸ ὁρᾶσθαι τῆς τοῦ οὐρανοῦ προσηγορίας ἀξιουμένου) ἐν οἷς φησι, Τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ. Καὶ πάλιν · Τὰ πετόμενα κατὰ τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ. Τοιοῦτόν ἐστι καὶ τό, Ἀναβαίνουσιν ἕως τῶν οὐρανῶν. Καὶ Μωϋσῆς εὐλογῶν τὴν φυλὴν τοῦ
72 C Ἰωσήφ, ἀπὸ ὡρῶν[3] οὐρανοῦ, καὶ δρόσου, καὶ ἀπὸ ἡλίου τροπῶν, καὶ συνόδων μηνῶν, καὶ ἀπὸ κορυφῆς ὀρέων καὶ
73 A βουνῶν ἀεννάων τὰς εὐλογίας δίδωσιν, ὡς τοῦ περὶ γῆν τόπου διὰ τῆς ἐν τούτοις εὐταξίας εὐθηνουμένου. Ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς κατάραις τῷ Ἰσραὴλ[4], Ἔσταί σοι, φησίν, ὁ ὑπὲρ

1. οὕτως ὡς εἴρηται add. J.
2. τόπον] τοῦτον ἀέρα D H J L ; τοῦτον E.
3. ὡρῶν] ὀρῶν ABC ; *ex finibus* (ὅρων) Eustathe.
4. τῷ Ἰσραήλ] τῷ Ἰσραὴλ ὁ Ἱερεμία F ; τῷ Ἱερεμίᾳ B D E, cor. A.

2° dans les lieux élevés de l'atmosphère, où les particules les plus légères de l'eau s'élèvent vers les régions supérieures pour les tempérer, tandis que les particules les plus épaisses sont précipitées vers le bas : 28 D-E ; 30 C.

Les Péripatéticiens se contrediraient eux-mêmes en admettant le premier discernement, et en niant le second.

Or, sur ce point, ce qui domine visiblement la pensée de saint Basile, c'est le texte même de la Genèse qui semble témoigner d'une extrême abondance des eaux à l'origine du monde (*supra*, 15 E), et affirmer l'existence d'un firmament séparant les eaux d'avec les eaux (*supra*, 28 D) : les thèses stoïciennes de la prépondérance du feu dans l'univers, de son action dévorante, de l'embrasement final du monde lui fournissaient un système de vraisemblances qui lui paraissait plus satisfaisant que ne le faisaient celles de péripatéticiens.

1. *Gen.*, **1**, 8.

2. Cette étymologie qui dérive οὐρανός de ὁρᾶσθαι était ancienne : Platon y fait allusion : *Rep.*, 509 d ; *Cratyle*, 396 c.

Le nom du ciel

8. *Et Dieu appela le firmament, ciel*[1], d'un nom qui, au sens propre,
s'appliquait à une autre réalité, mais que celle-ci, 30 B
par ressemblance, méritait aussi de partager.

Or nous avons maintes fois observé que [l'Écriture] dit ciel pour le lieu visible. (Car la densité de l'air et sa consistance le font clairement tomber sous nos regards ; et sa visibilité lui vaut le nom de ciel)[2]. L'Écriture dit en effet : *les oiseaux du ciel*[3]*;* et encore : *les oiseaux qui volent au firmament du ciel*[4]. Tel est aussi [le sens du mot dans] ce passage : *Ils montent jusqu'aux cieux*[5]. Et Moïse, quand il bénit la tribu de Joseph, invite, *les saisons*[6] *du ciel et la rosée, les révolutions du soleil et les conjonctions de la lune, le sommet des montagnes et des collines éternelles*[7], à
répandre [sur elle] leurs bénédictions, pour autant 30 C
que la surface de la terre est fécondée par le bon ordre qui règne en tout cela. Mais aussi, dans les malédictions qui menacent Israël : *Le ciel*, dit-il, *sur*

3. *Ps.*, **8**, 9.
4. *Gen.*, **1**, 20.
5. *Ps.*, **106**, 26 : il s'agit des navigateurs qui, au plus fort de la tempête, se voient soulever jusqu'aux cieux, et précipiter dans les abîmes.
6. Ou : *les fruits du ciel.* D'aucuns ont lu : ἀπὸ ὀρῶν, *a montibus.* Saint Ambroise devait lire : ἀπὸ ὅρων, *a finibus: Hex.*, II, IV, 16; éd. C. Schenkl, p. 55 ; *P. L.*, **14**, 153 B.
7. *Deut.*, **33**, 13-15. Crampon traduit : « A lui le précieux don du ciel, la rosée, les eaux de l'abîme étendu en bas, les produits excellents que fait mûrir le soleil, les fruits excellents des mois... ». Ce dernier mot, en grec, prête à confusion : ce peut être le génitif de μήν ou de μήνη. Nous avons adopté ce deuxième sens qui fait pendant à ἡλίου : *coitionibus lunarum*, dit Garnier. On lit toutefois dans la traduction d'Eustathe : *concursione mensium.*

κεφαλῆς οὐρανὸς χαλκοῦς. Τί τοῦτο λέγων ; Τὴν παντελῆ ξηρασίαν καὶ ἐπίλειψιν τῶν ἀερίων ὑδάτων, δι' ὧν τῇ γῇ τὸ γόνιμον τῶν καρπῶν ἐνυπάρχει. Ὅταν οὖν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ φέρεσθαι λέγῃ δρόσον ἢ ὑετόν, περὶ ὑδάτων νοοῦμεν ὅσα τὴν ἄνω κατέχειν διατέτακται χώραν. Συναγομένων γὰρ τῶν ἀναθυμιάσεων περὶ τὸ ὕψος, καὶ πυκνουμένου τοῦ ἀέρος ταῖς ἐκ τῶν πνευμάτων πιλήσεσιν, ὅταν μὲν αἱ τέως ἀτμοειδῶς καὶ λεπτῶς ἐνεσπαρμέναι τῷ νέφει νοτίδες ἀλλήλαις προσχωρήσωσι, σταγόνες γίγνονται, τῷ βάρει τῶν συγκριθέντων φερόμεναι πρὸς τὸ κάτω · καὶ αὕτη ὑετοῦ γένεσις. Ὅταν δὲ τὸ ὑγρὸν ἐξαφρισθῇ, ταῖς βίαις τῶν
73 B ἀνέμων ἀνακοπέν, εἶτα εἰς ἄκρον καταψυχθὲν ὅλον διόλου παγῇ, θραυομένου τοῦ νέφους, ἡ χιὼν καταφέρεται. Καὶ ὅλως, κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ἔξεστί σοι ὁρᾶν πᾶσαν τοῦ ὑγροῦ τὴν φύσιν περὶ τὸν ὑπὲρ κεφαλῆς ἡμῶν ἀέρα συνισταμένην. Καὶ μηδεὶς τῇ περιεργίᾳ τῶν περὶ οὐρανοῦ φιλοσοφησάντων τὸ ἁπλοῦν καὶ ἀκατάσκευον τῶν πνευματικῶν λόγων παραβαλλέτω. Ὅσῳ γὰρ τὸ ἐν ταῖς[1] σώφροσι κάλλος τοῦ ἑταιρικοῦ προτιμότερον, τοσοῦτον[2] καὶ τῶν

1. ταῖς] τοῖς BDEG, 3 MG.
2. τοσοῦτον] τοσούτῳ 2 MG.

---

1. *Deut.*, **28**, 23.
2. Cette explication de la pluie reproduit en partie celles que donne Aristote, *Météor.*, I, 9 : 346 b 30 ; et I, 11 : 347 b 18. On la trouve amorcée chez Platon, *Timée*, 49 c.
3. Aristote parle d'écume (*De gen. animal.*, II, 2 : 735 b 10), et de nuage congelé (*Météor.*, I, 11 : 347 b 23). Plus proche est le texte du Pseudo-Aristote : *De mundo*, IV, 394 a 37.
4. Ut matrona meretrici dispar erit atque
Discolor... HORACE, *Ep.*, I, XVIII, 3-4.

ta tête, sera d'airain[1]. Qu'est-ce à dire ? Sinon que la sécheresse sera complète, et que feront défaut les eaux [en suspension] dans l'air, qui assurent à la terre sa fécondité.

Lors donc que l'auteur sacré nous dit que, du ciel, tombe la rosée ou la pluie, nous pensons à ces eaux qui ont reçu l'ordre d'occuper la région supérieure. Car il arrive que les exhalaisons se rassemblent dans les hauteurs, et que l'air devient plus épais par la
compression des vents ; alors, quand l'humidité 30 D
jusqu'ici répandue dans les nuages, sous forme de vapeurs légères, se condense, il se forme des gouttes qui, par le poids des molécules assemblées, sont précipitées en bas : ainsi se produit la pluie[2]. Quand, au contraire, l'humide est changé en écume, par le heurt violent des vents, et qu'ensuite, refroidi à l'extrême, il est complètement congelé, c'est de la neige qui tombe, si le nuage se déchire[3]. Bref, il t'est loisible, dans le même ordre d'idées, de voir toute la substance humide, maintenue dans l'air au-dessus de nos têtes.

Supériorité des Écritures

Que nul ne compare [donc] à l'indiscrète curiosité de ceux qui ont philosophé au sujet du ciel, la simplicité et
l'absence de recherche des enseignements spirituels. 30 E
Car, autant la beauté des femmes pudiques l'emporte sur l'art des courtisanes[4], autant nos enseignements

La comparaison, dit Fialon, était fréquente dans l'antiquité, *loc. cit.*, 371, n. 3. Nous avons maintenu la leçon ταῖς du *Coislinianus* 229, τοῖς ayant été vraisemblablement amené par le parallélisme de τοῦ ἑταιρικοῦ.

ἡμετέρων λόγων πρὸς τοὺς ἔξωθεν τὸ διάφορον. Οἱ μὲν γὰρ κατηναγκασμένον τὸ πιθανὸν τοῖς λόγοις ἐπάγουσιν· ἐνταῦθα δὲ γυμνὴ τεχνασμάτων ἡ ἀλήθεια πρόκειται. Καὶ τί δεῖ πράγματα ἔχειν ἡμᾶς τὸ ψευδὲς αὐτῶν διελέγχοντας, οἷς ἐξαρκεῖ τὰς αὐτῶν ἐκείνων βίβλους ἀλλήλαις ἀντιπαραθέντας ἐν ἡσυχίᾳ πολλῇ θεατὰς αὐτῶν τοῦ πολέμου καθῆ-
73 C σθαι[1] ; Οὔτε γὰρ ἀριθμῷ ἐλάττους, οὔτε ἀξιώματι ὑφειμένοι, πολυφωνίᾳ δὲ καὶ παρὰ πολὺ διαφέροντες πρὸς τὸν ἐναντίον αὐτοῖς ἀντικαθίστανται λόγον, οἱ τὸ πᾶν ἐκπυροῦσθαι λέγοντες, καὶ ἀναβιώσκεσθαι πάλιν ἐκ τῶν σπερματικῶν λόγων τῶν ἐναπομενόντων τοῖς ἐκπυρωθεῖσιν· ὅθεν καὶ ἀπείρους φθορὰς κόσμου καὶ παλιγγενεσίας εἰσάγουσιν. Ἀλλ' ἐκεῖνοι μὲν ἐφ' ἑκάτερα τῆς ἀληθείας ἀποσχιζόμενοι, ἔνθεν καὶ ἔνθεν τὰς ἐπὶ τὴν πλάνην ἑαυτοῖς ἐκτροπὰς ἐξευρίσκουσιν.

9. Ἡμῖν δὲ καὶ πρὸς τοὺς ἀπὸ τῆς Ἐκκλησίας ἐστί τις λόγος περὶ τῶν διακριθέντων ὑδάτων, οἳ προφάσει ἀναγωγῆς, καὶ νοημάτων ὑψηλοτέρων, εἰς ἀλληγορίας κατέφυγον,

1. καθῆσθαι] καθίστασθαι F.

1. τὸ πιθανόν : la vraisemblance a remplacé le vrai dans une recherche que l'absence d'expérimentation condamne à être surtout déductive : cf. Introduction, 36.

2. La polémique s'est donc continuée jusqu'ici contre les Péripatéticiens : ce qui accrédite l'hypothèse que Basile se serait servi, pour cette première partie, d'un ouvrage stoïcien.

Il se tourne maintenant contre les stoïciens (on remarquera toutefois une allusion à la palingénésie dans *Timée,* 22 d).

3. Basile ne nomme pas Origène ; à plus forte raison, ne lui attribue-t-il pas tous les méfaits de l'allégorie (méfaits dont il ne serait pas juste de le rendre responsable (DE LUBAC (H.), Introduction aux *Homélies sur la Genèse :* Sources chrétiennes, 11-22). Mais ce sont bien des interprétations origénistes qu'il réprouve : 31 C-31 D.

Ce texte : τοὺς ἀπὸ τῆς Ἐκκλησίας fut allégué par Justinien

diffèrent-ils de ceux du dehors. Ceux-ci en effet violentent la vraisemblance[1], pour l'introduire dans leurs raisonnements ; tandis qu'ici la vérité se pré- 31 A
sente nue de tout artifice.

Et pourquoi faut-il que nous prenions la peine de réfuter leurs mensonges, quand il nous suffit de comparer les uns aux autres leurs propres livres, pour assister, dans une tranquillité parfaite, au spectacle de la guerre qu'ils se livrent ?

Attaque contre les stoïciens : la palingénésie

Car le nombre n'est pas moindre ; ni la valeur, inférieure ; mais beaucoup plus grande, la loquacité de ceux qui défendent le parti contraire[2] : ils disent que l'univers est consumé par le feu, et qu'il renaît des raisons séminales demeurées dans ses cendres ; d'où ils infèrent pour le monde une infinité de destructions et de renaissances.

Mais ces gens s'écartent chacun de la vérité : d'un côté comme de l'autre, ce sont les chemins de l'erreur 31 B
dont ils font la découverte.

Critique de l'interprétation allégorique

9. Pour nous, c'est contre les auteurs ecclésiastiques[3], qu'il nous reste encore quelques mots à dire sur le discernement des eaux, <contre ceux du moins> qui, sous prétexte de sens anagogique et de pensées

en ce sens qu'Origène serait, ici, déclaré banni de l'Église : MANSI, *Amplissima collectio conciliorum,* IX, 509-E 512 A. Mais Dom Garnier a fait justice de cette erreur, en montrant que, par ces mots, Basile oppose les auteurs ecclésiastiques à ceux du dehors (de Sinner : Préface, § IV, p. xv).

δυνάμεις λέγοντες πνευματικὰς καὶ ἀσωμάτους τροπικῶς
73 D ἐκ τῶν ὑδάτων σημαίνεσθαι · καὶ ἄνω μὲν ἐπὶ τοῦ στερεώ-
ματος μεμενηκέναι τὰς κρείττονας, κάτω δὲ τοῖς περιγείοις
καὶ ὑλικοῖς τόποις προσαπομεῖναι[1] τὰς πονηράς. Διὰ
τοῦτο δή, φασί, καὶ τὰ ἐπάνω τῶν οὐρανῶν ὕδατα αἰνεῖν
τὸν Θεόν · τουτέστι, τὰς ἀγαθὰς δυνάμεις ἀξίας οὔσας, διὰ
76 A καθαρότητα τοῦ ἡγεμονικοῦ, τὸν πρέποντα αἶνον ἀποδι-
δόναι τῷ κτίσαντι · τὰ δὲ ὑποκάτω τῶν οὐρανῶν ὕδατα τὰ
πνευματικὰ εἶναι τῆς πονηρίας, ἀπὸ τοῦ κατὰ φύσιν ὕψους
εἰς τὸ τῆς κακίας βάθος καταπεσόντα · ἅπερ ὡς ταραχώδη
ὄντα καὶ στασιαστικὰ καὶ τοῖς θορύβοις τῶν παθῶν κυμαι-
νόμενα, θάλασσαν ὠνομάσθαι διὰ τὸ εὐμετάβλητον καὶ
ἄστατον τῶν κατὰ προαίρεσιν κινημάτων. Τοὺς δὴ τοιούτους
λόγους ὡς ὀνειράτων συγκρίσεις καὶ γραώδεις μύθους
ἀποπεμψάμενοι, τὸ ὕδωρ, ὕδωρ νοήσωμεν, καὶ τὴν διάκρισιν
τὴν ὑπὸ τοῦ στερεώματος γενομένην[2], κατὰ τὴν ἀποδο-
θεῖσαν[3] αἰτίαν δεξώμεθα[4]. Καὶ μέντοι κἂν εἰς δοξολογίαν
ποτὲ τοῦ κοινοῦ τῶν ὅλων Δεσπότου τὰ ὑπεράνω τῶν
οὐρανῶν παραλαμβάνηται ὕδατα, οὐ λογικὴν αὐτὰ φύσιν
παρὰ τοῦτο τιθέμεθα. Οὔτε γὰρ οἱ οὐρανοὶ ἔμψυχοι, ἐπειδὴ
76 B Διηγοῦνται δόξαν Θεοῦ · οὔτε τὸ στερέωμα ζῷόν ἐστιν
αἰσθητικόν, ἐπειδὴ Ἀναγγέλλει ποίησιν τῶν χειρῶν αὐτοῦ.
Κἂν λέγῃ τις οὐρανοὺς μὲν εἶναι τὰς θεωρητικὰς δυνάμεις,
στερέωμα δὲ τὰς πρακτικὰς καὶ ποιητικὰς τῶν καθηκόντων,

1. προσαπομεῖναι] προσαναμεῖναι F.
2. γενομένην] γινομένην F.
3. ἀποδοθεῖσαν] δοθεῖσαν F.
4. δεξώμεθα] δεξόμεθα F.

1. Cf. ORIGÈNE, *Homélies sur la Genèse*, I, 2 : éd. Baehrens, p. 3-4. *P. G.*, **12**, 148 A. Sources chrétiennes, p. 66.

2. Cf. *Ps.*, **148**, 4 : *Louez-le, cieux des cieux, et vous, eaux qui êtes au-dessus des cieux!*

3. *Ps.*, **18**, 2.

plus élevées, se sont rejetés sur des allégories : à les
entendre, les *eaux* signifieraient, en langage figuré,
des puissances spirituelles et incorporelles. Là-haut,
au-dessus du firmament, se seraient établies les
meilleures ; en bas, au contraire, dans les régions
terrestres et matérielles, résideraient les mauvaises[1].
Voilà donc pourquoi, disent-ils, les eaux qui sont
au-dessus des cieux, louent Dieu[2] : ce sont les puis- 31 C
sances bonnes qui, par la pureté de leur intelligence,
méritent de rendre au Créateur la louange qui lui
convient. Quant aux eaux qui sont au-dessous des
cieux, ce sont les esprits méchants, qui, de leur
élévation naturelle, sont tombés dans les profondeurs
du mal : ces puissances que leurs agitations violentes,
leurs révoltes, les troubles tumultueux de leurs pas-
sions ont fait nommer une mer, tellement sont mobiles
et instables, les mouvements de leur libre arbitre.

De pareilles opinions ne sont que tissus de songes,
et fables de vieilles femmes : rejetons-les ; entendons
que l'eau est de l'eau, et prenons le partage fait par
le firmament, dans le sens qui a été indiqué. 31 D

Et même si les eaux qui sont au-dessus du firma-
ment sont associées à la glorification du maître com-
mun de toutes choses, nous n'en faisons pas pour
autant une nature raisonnable. Car ni les cieux n'ont
une âme parce *qu'ils proclament la gloire de Dieu;*
ni le firmament n'est un vivant doué de sensibilité,
parce *qu'il fait connaître l'œuvre de ses mains*[3]. Que si
l'on dit : les cieux sont les puissances contempla-
tives ; et le firmament, les puissances actives qui
accomplissent la fonction qui leur échoit..., comme

ὡς κεκομψευμένον μὲν τὸν λόγον ἀποδεχόμεθα, ἀληθῆ δὲ εἶναι οὐ πάνυ τι δώσομεν. Οὕτω γὰρ ἂν καὶ δρόσος, καὶ πάχνη, καὶ ψῦχος, καὶ καῦμα, ἐπειδὴ ὑμνεῖν παρὰ τῷ[1] Δανιὴλ τὸν τῶν ὅλων δημιουργὸν[2] ἐπετάχθη, νοερά τις ἔσται καὶ ἀόρατος φύσις. Ἀλλ' ὁ ἐν τούτοις λόγος παρὰ τῶν νοῦν ἐχόντων τεθεωρημένως ἐκλαμβανόμενος, συμπληρωτικός ἐστι[3] τῆς δοξολογίας τοῦ κτίσαντος. Οὐ μόνον γὰρ τὸ ἐπάνω τῶν οὐρανῶν ὕδωρ, ὡς προηγούμενον[4] ταῖς τιμαῖς διὰ τὴν ἐξ ἀρετῆς προσοῦσαν αὐτῷ ὑπεροχὴν τῷ Θεῷ τὸν αἶνον
76 C ἀποπληροῖ, ἀλλ', Αἰνεῖτε γὰρ αὐτόν, φησί, καὶ τὰ ἐκ τῆς γῆς, δράκοντες καὶ πᾶσαι ἄβυσσοι. Ὥστε καὶ ἡ ἄβυσσος, ἣν εἰς τὴν χείρονα μοῖραν οἱ ἀλληγοροῦντες ἀπέρριψαν, οὐδὲ αὐτὴ ἀπόβλητος ἐκρίθη[5] τῷ ψαλμῳδῷ, εἰς τὴν κοινὴν τῆς κτίσεως χοροστασίαν παραληφθεῖσα, ἀλλὰ καὶ αὐτὴ κατὰ τοὺς ἐνυπάρχοντας αὐτῇ λόγους ἁρμονίως συμπληροῖ τὴν ὑμνῳδίαν τῷ ποιητῇ.

10. Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς ὅτι καλόν. Οὐχὶ ὀφθαλμοῖς Θεοῦ τέρψιν παρέχει τὰ παρ' αὐτοῦ γινόμενα, οὐδὲ τοιαύτη παρ' αὐτῷ ἡ ἀποδοχὴ τῶν καλῶν, οἵα καὶ παρ' ἡμῖν· ἀλλὰ

1. τῷ] τοῦ F.
2. δημιουργόν] θεόν A.
3. ἐστι] ἔσται A E, Combefis.
4. προηγούμενον] προηγμένον E, 2 MG; προηγουμένως J.
5. παρά add. B G.

---

1. Οὐ πάνυ τι : pas précisément. La formule est prudente. Ce que Basile conteste, ce n'est pas que les cieux ne puissent symboliser les anges ; mais que le texte soit à interpréter proprement en ce sens.

Il va plus loin, et accepte discrètement quelques lignes plus loin, le sens métaphorique : cf. Introduction, p. 27. Contre Origène, persuadé : « que tout est donné dans la bible principalement en vue du sens spirituel » (DE LUBAC, Introduction aux *Homélies sur la*

une aimable fiction, nous acceptons ce langage ; 31 E
quant à en faire l'expression de la vérité, nous sommes assez loin de le concéder[1]. A ce compte, en effet, la rosée, le givre, le froid, la chaleur, — parce que Daniel les invite à louer l'auteur de toutes choses[2], — seront aussi quelque nature spirituelle et invisible. En réalité, le sens de ces textes, que des gens avisés comprendront par une vue de l'esprit[3], est de rendre complète la glorification du Créateur. Car non seulement l'eau qui est au-dessus des cieux, doit à l'éminente vertu qui est la sienne, l'honneur de compléter la louange de Dieu, mais [le psalmiste] dit encore : *Louez-le, vous aussi, êtres de la terre, dragons et vous tous, abîmes*[4]. Ainsi l'abîme lui-même, que les auteurs d'allégories ont voué au pire destin, n'a pas mérité
d'être rejeté par le psalmiste, puisqu'il est reçu dans 32 A
le chœur général de la création ; mais lui aussi, selon le mode qui lui est imparti, complète harmonieusement l'hymne au Créateur[5].

La beauté

10. *Et Dieu vit que l'œuvre était belle*[6]. Non pas que les œuvres de Dieu présentent un charme à ses yeux[7], ni que la beauté se recommande à lui de la même manière

Genèse, op. cit., 42), Basile tient que le sens littéral est le principal, et que l'on ne doit s'en écarter qu'avec prudence.

2. DANIEL, **3**, 64-67.
3. Cf. Introduction, p. 27.
4. Cf. *Ps.*, **148**, 7.
5. On notera l'accent stoïcien de ce passage.
6. *Gen.*, **1**, 8.
7. Saint Théophile d'Antioche l'avait fait remarquer : Δηλονότι καλὸν ἀνθρώπῳ γεγονός. *Lib. II ad Autolyc.*, 11, Sources chrétiennes, p. 124.

καλὸν τὸ τῷ λόγῳ τῆς τέχνης ἐκτελεσθέν, καὶ πρὸς τὴν τοῦ τέλους εὐχρηστίαν συντεῖνον. Ὁ τοίνυν ἐναργῆ τὸν σκοπὸν τῶν γινομένων προθέμενος, τὰ κατὰ μέρος γινόμενα ὡς
76 D συμπληρωτικὰ τοῦ τέλους, τοῖς τεχνικοῖς ἑαυτοῦ λόγοις ἐπελθὼν[1] ἀπεδέξατο. Ἐπεὶ καὶ χεὶρ καθ' ἑαυτήν, καὶ
77 A ὀφθαλμὸς ἰδίᾳ, καὶ ἕκαστον τῶν τοῦ ἀνδριάντος μελῶν διῃρημένως[2] κείμενα, οὐκ ἂν φανείη καλὰ τῷ τυχόντι· πρὸς δὲ τὴν οἰκείαν τάξιν ἀποτεθέντα, τὸ ἐκ τῆς ἀναλογίας, ἐμφανὲς[3] μόλις ποτέ, καὶ τῷ ἰδιώτῃ παρέχεται γνώριμον. Ὁ μέντοι τεχνίτης καὶ πρὸ τῆς συνθέσεως οἶδε τὸ ἑκάστου καλόν, καὶ ἐπαινεῖ τὰ καθ' ἕκαστον, πρὸς τὸ τέλος αὐτῶν ἐπαναφέρων τὴν ἔννοιαν. Τοιοῦτος οὖν δή τις καὶ νῦν ἔντεχνος ἐπαινέτης τῶν κατὰ μέρος ἔργων ὁ Θεὸς ἀναγέγραπται· μέλλει δὲ τὸν προσήκοντα ἔπαινον καὶ παντὶ ὁμοῦ τῷ κόσμῳ ἀπαρτισθέντι πληροῦν. Ἀλλὰ γὰρ ἐνταῦθα ἡμῖν οἱ περὶ τῆς δευτέρας ἡμέρας καταληξάτωσαν λόγοι, ὥστε τοῖς μὲν φιλοπόνοις ἀκροαταῖς καιρὸν παρασχεῖν τῆς ὧν ἤκουσαν

1. ἐπελθών] ἐπανελθών F.
2. διῃρημένως] διερριμμένως CF ; διερριμένως E.
3. ἐμφανές] εὐφανές E, 1 MG ; συμφυές D H, Combefis.

---

1. Basile complète ici la notion qu'il a donnée dans la seconde homélie (*supra*, 20 A), de la beauté. Celle-ci ne tient pas seulement à la symétrie des parties, dans les êtres composés, ni au rapport heureux qui existe entre les corps simples et les organes des sens, sur lesquels ils produisent une impression agréable ; mais sous ces apparences, le beau est un achèvement : la perfection de ce qui répond à sa fin (cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *in Hex.*, *P. G.*, **44,** 92 C-D), perfection qui se juge, dira Basile dans l'homélie suivante (*infra*, 38 E), d'après la raison profonde qui a présidé à l'œuvre créatrice. N'est-ce pas ce que dit Aristote (*Les parties des animaux*, I, V, 645 a 25, trad. Le Blond, Paris, 1945, p. 119) : « La finalité qui régit la constitution ou la production d'un être est précisément ce qui donne lieu à la beauté » ? Mais l'analyse de Basile rappelle aussi celle de Plotin : *Ennéades*, I, 6 ; éd. Bréhier, t. I, p. 95-100.

qu'à nous ; mais le beau est ce qui, selon les requêtes de l'art, est achevé, et concourt parfaitement à la réalisation de sa fin[1]. Celui donc qui avait clairement prescrit quelle serait la fin des êtres, examinant les diverses parties en fonction de la fin commune, d'après 32 B
les propres exigences de son œuvre, les approuva.

Une main gisant à part, un œil isolé [du visage], n'importe quel membre d'une statue, séparé du tronc, ne donneraient pas une impression de beauté[2] ; mais qu'on les remette à la place qui leur est propre, [la beauté] qu'ils tiennent de leur proportion [avec l'ensemble][3], à peine discernable l'instant d'avant, même aux yeux de l'ignorant, se laisse reconnaître.

Quant à l'artisan, il connaît, même avant d'en réaliser la synthèse, la beauté des différentes parties ; et il les loue, chacune, en reportant sa pensée sur la fin [qu'il leur assigne]. Tel un habile ouvrier qui fait l'éloge de chaque partie de ses œuvres, Dieu nous est dépeint ; plus tard, il complètera la louange 32 C
qu'une fois achevé, mérite aussi l'ensemble du monde.

Péroraison Il nous faut toutefois, pour l'instant, interrompre nos commentaires sur le deuxième jour, pour laisser aux auditeurs zélés[4], le temps de revoir en pensée ce qu'ils

La critique de M. COURTONNE (*op. cit.*, 131-133) ne semble pas pleinement justifiée.

2. Principe sans doute trop absolu, si l'hypothèse n'excluait en réalité tout rapport même implicite avec l'ensemble.

3. ἐκ τῆς ἀναλογίας.

4. Basile souligne volontiers l'importance qu'il y a pour les auditeurs à maintenir leur attention en éveil. Cf. *infra*, 49 E ; *Hom. 7 in divit.* : II, 51 A : *P. G.*, **31.** 277 C. D.

ἐξετάσεως, ὥστε εἴ τι χρήσιμον ἐν αὐτοῖς, τοῦτο τῇ μνήμῃ συσχεῖν[1], καὶ διὰ τῆς φιλοπόνου μελέτης, οἷον διά τινος
77 B πέψεως, τὴν τῶν ὠφελίμων ἀνάδοσιν ἀναμεῖναι· τοῖς δὲ περὶ τὸν βίον ἀσχολουμένοις δοῦναι σχολὴν διὰ τοῦ μέσου χρόνου τὰς φροντίδας διαθεμένοις, καθαρᾷ μεριμνῶν τῇ ψυχῇ πρὸς τὴν ἑσπερινὴν τῶν λόγων ἑστίασιν ἀπαντῆσαι. Ὁ δὲ τὰ μεγάλα δημιουργήσας Θεός, καὶ τὰ μικρὰ ταῦτα λεχθῆναι οἰκονομήσας, δώῃ ὑμῖν σύνεσιν ἐν παντὶ τῆς ἑαυτοῦ ἀληθείας, ἵν' ἐκ τῶν ὁρωμένων τὸν ἀόρατον ἐννοῆτε, καὶ ἐκ μεγέθους καὶ καλλονῆς τῶν κτισμάτων τὴν πρέπουσαν δόξαν περὶ τοῦ κτίσαντος ἡμᾶς ἀναλαμβάνητε[2]. Τὰ γὰρ ἀόρατα αὐτοῦ ἀπὸ κτίσεως κόσμου τοῖς ποιήμασι νοούμενα καθορᾶται, ἥ τε ἀΐδιος αὐτοῦ δύναμις καὶ θειότης, ὥστε καὶ ἐν γῇ, καὶ ἐν ἀέρι, καὶ ἐν οὐρανῷ, καὶ ἐν ὕδατι, καὶ
77 C ἐν νυκτί, καὶ ἐν ἡμέρᾳ, καὶ ἐν πᾶσι τοῖς ὁρωμένοις ἐναργῆ λαμβάνειν ἡμᾶς τοῦ εὐεργέτου τὰ ὑπομνήματα. Οὔτε γὰρ ἁμαρτίαις καιρόν τινα δώσομεν, οὔτε τῷ ἐχθρῷ τόπον ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν καταλείψομεν, διὰ τῆς συνεχοῦς μνήμης ἔνοικον ἔχοντες ἑαυτῶν[3] τὸν Θεόν· ᾧ πᾶσα δόξα, καὶ προσκύνησις, νῦν καὶ ἀεί, καὶ εἰς τοὺς[4] αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

1. συσχεῖν] συνέχειν K.
2. ἀναλαμβάνητε] ἀναλαμβάνειν EKL.
3. ἑαυτῶν] ἑαυτοῖς J.
4. σύμπαντας καὶ ἀτελευτήτους add. C.

---

1. Noter l'opposition : φροντίδας-μεριμνῶν, *supra* 22 D.
2. τὴν τῶν λόγων ἑστίασιν : c'est l'expression même de Platon : *Timée*, 27 b. Cf. *Rep.*, IX, 571 D.
3. τῆς ἑαυτοῦ ἀληθείας.

ont entendu, en sorte que, si mes paroles présentent quelque intérêt, ils les conservent en leur mémoire, et que, par un soin diligent, comme par une sorte de digestion, ils attendent d'avoir assimilé ce qui leur sera profitable ; quant à ceux qui travaillent pour gagner leur vie, ils auront dans l'intervalle le loisir de vaquer à leurs affaires, afin que, l'âme libre de 32 D
soucis[1], ils reviennent au festin spirituel[2] du soir.

Mais que Dieu, l'artisan des grandes œuvres, qui vous a ménagé ces modestes éclaircissements, vous donne en toute chose l'intelligence de la vérité dont il est la source[3], afin que, des êtres visibles, vous parveniez à la connaissance des invisibles, et que la grandeur, la beauté des créatures, vous inspirent une idée juste de Celui qui nous a créés. Car, *depuis la création du monde, ses perfections invisibles se laissent, grâce à ses œuvres, concevoir par nos intelligences, ainsi que son éternelle puissance et sa divinité*[4], de telle sorte que, dans la terre, dans l'air, dans le ciel et dans l'eau, la nuit et le jour, dans tout l'univers, nous 32 E
trouvions, d'une manière évidente, les souvenirs de notre bienfaiteur. Car nous ne donnerons au péché nulle occasion, nous ne laisserons à l'ennemi aucune prise sur nos cœurs, si par un souvenir continuel, nous gardons en nous-même la présence de Dieu[5], à qui soient toute gloire et adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

4. *Rom.*, 1, 20.
5. ἔνοικον ἔχοντες ἑαυτῶν τὸν Θεόν.

ΟΜΙΛΙΑ δ'.

Περὶ συναγωγῆς τῶν ὑδάτων[1]

1. Εἰσί τινες πόλεις παντοδαποῖς θεάμασι θαυματοποιῶν ἀπὸ βαθέος ὄρθρου μέχρις ἑσπέρας αὐτῆς ἑστιῶσαι τὰς
77 D ὄψεις. Καὶ μέντοι καὶ μελῶν τινων κεκλασμένων καὶ διεφθαρμένων καὶ παντάπασι πολλὴν ἀκολασίαν ταῖς ψυχαῖς
80 A ἐντικτόντων ἐπὶ πλεῖστον ἀκούοντες οὐκ ἐμπίμπλανται. Καὶ τοὺς τοιούτους δήμους πολλοὶ μακαρίζουσιν, ὅτι τὰς κατ' ἀγορὰν ἐμπορίας, ἢ τὰς ἐκ τῶν τεχνῶν πρὸς τὸ ζῆν ἐπινοίας καταλιπόντες[2], διὰ ῥαθυμίας πάσης καὶ ἡδονῆς τὸν τεταγμένον ἑαυτοῖς τῆς ζωῆς χρόνον διαπερῶσιν, οὐκ εἰδότες, ὅτι ὀρχήστρα εὐθηνουμένη θεάμασιν ἀκολάστοις, κοινὸν καὶ δημόσιον διδασκαλεῖον ἀσελγείας τοῖς συγκαθημένοις ἐστί, καὶ τὰ παναρμόνια τῶν αὐλῶν μέλη καὶ ᾄσματα πορνικά, ἐγκαθεζόμενα ταῖς τῶν ἀκουσάντων[3] ψυχαῖς, οὐδὲν ἕτερον ἢ πάντας ἀσχημονεῖν ἀναπείθει, τὰ τῶν κιθαριστῶν ἢ τὰ τῶν αὐλητῶν κρούματα[4] μιμουμένους. Ἤδη δέ

1. Περὶ συναγωγῆς τῶν ὑδάτων] περὶ συναγωγῶν ὑδάτων H ; ὁμιλία τετάρτη K.
2. καταλιπόντες] καταλείποντες E, 1 M G.
3. ἀκουσάντων] ἀκουόντων D J.
4. κρούματα] κρούσματα E, 1 M G.

---

1. C'est l'œuvre du troisième jour.
2. Fialon rapproche ce passage de : *République*, III, 411 a-b, où Platon traite de l'influence de la musique. Peut-être convient-il surtout de le rapprocher des lignes suivantes de saint Théophile d'Antioche, *Lib. III ad Autolyc.* 13 : Sources chrétiennes, p. 234 : « Il

QUATRIÈME HOMÉLIE 33 A

LE RASSEMBLEMENT DES EAUX[1]

EXORDE : Les oisifs des grandes villes

1. Il y a des villes où mille spectacles de charlatans, de la pointe du jour jusqu'au soir, vous repaissent les yeux. Pourtant, bien que des chants amollissants et dissolus, propres, de toutes manières, à faire naître dans les âmes un grand penchant pour
la volupté, s'y fassent entendre à l'envi, on ne s'en 33 B
rassasie pas. Et ces peuples, beaucoup les proclament heureux d'avoir délaissé le commerce de l'agora, ou le soin des arts utiles à la vie, et de passer en toute oisiveté et plaisir, le temps qu'ils ont à vivre ; sans concevoir qu'un théâtre où florissent ces spectacles impurs est, pour qui vient s'y asseoir, une commune et publique école d'impudence, que l'accompagnement harmonieux des flûtes et les chants des prostituées — s'insinuant dans l'âme des auditeurs — ne les incitent à rien d'autre qu'à l'oubli des bienséances, [en les portant] à imiter ce que leur ont fait entendre les joueurs de flûte ou de cithare[2].

ne faut pas voir non plus les autres spectacles (l'auteur vient de parler des combats de gladiateurs), pour ne point souiller nos yeux non plus que nos oreilles en leur donnant part à ce que la voix y déclame » : ἵνα μὴ μολύνωνται ἡμῶν οἱ ὀφθαλμοὶ καὶ τὰ ὦτα, γινόμενα συμμέτοχα τῶν ἐκεῖ φωνῶν ᾀδομένων.

τινες τῶν ἱππομανούντων, καὶ ὄναρ ὑπὲρ τῶν ἵππων μάχονται, ἅρματα μεταζευγνύντες καὶ ἡνιόχους μετατιθέντες, καὶ ὅλως τῆς μεθημερινῆς ἀφροσύνης οὐδὲ ἐν ταῖς καθ' ὕπνον φαντα-
80 B σίαις ἀφίστανται. Ἡμεῖς δὲ ἄρα, οὓς ὁ Κύριος, ὁ μέγας θαυματοποιὸς καὶ τεχνίτης, ἐπὶ τὴν ἐπίδειξιν συνεκάλεσε τῶν οἰκείων ἔργων, ἀποκαμούμεθα πρὸς τὴν θέαν[1], ἢ ἀποκνήσομεν πρὸς τὴν ἀκρόασιν τῶν λογίων τοῦ Πνεύματος ; Ἀλλ' οὐχὶ τὸ μέγα τοῦτο καὶ ποικίλον τῆς θείας δημιουργίας ἐργαστήριον περιστάντες, καὶ πρὸς τοὺς ἄνω χρόνους ἐπανελθόντες τῇ διανοίᾳ ἕκαστος, ὀψόμεθα τὴν διακόσμησιν τοῦ παντός ; οὐρανὸν μὲν ἱστάμενον[2], κατὰ τὸν προφητικὸν λόγον, ὡσεὶ καμάραν · γῆν δὲ, τὴν ἄπειρον μεγέθει καὶ βάρει, αὐτὴν ἐφ' ἑαυτῆς ἑδραζομένην · ἀέρα κεχυμένον μαλακὸν καὶ ὑγρὸν τῇ φύσει, οἰκείαν μὲν καὶ διηνεκῆ τροφὴν τοῖς ἀναπνέουσι παρεχόμενον, ὑπείκοντα δὲ καὶ περισχιζόμενον τοῖς κινουμένοις δι' ἁπαλότητα, ὡς μηδὲν ἐμπόδιον
80 C εἶναι παρ' αὐτοῦ τοῖς ὁρμῶσιν, ἀεὶ πρὸς τὸ κατόπιν τῶν τεμνόντων αὐτὸν ἀντιπεριισταμένου[3] ῥᾳδίως καὶ περιρρέοντος. Ὕδατος δὲ φύσιν τοῦ τε τροφίμου καὶ τοῦ κατὰ τὰς ἄλλας χρείας ἡμῖν εὐτρεπισθέντος, καὶ τὴν εὔτακτον τούτου πρὸς τοὺς ἀφωρισμένους τόπους συναγωγὴν, ἐκ τῶν ἀρτίως ἡμῖν ἀνεγνωσμένων κατόψει.

1. καὶ ἔρευναν add. J.
2. ἱστάμενον] ἱστώμενον E, 1 MG.
3. ἀντιπεριισταμένου] ἀντιδιισταμένου A.

---

1. Cf. ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 16 sq.
2. On a fait observer que l'image pouvait être suggérée à l'orateur par la présence, dans l'auditoire, de nombreux artisans.

Bien plus, des passionnés de chevaux luttent, même 33 C
en songe, pour leurs favoris, changeant les attelages des chars, remplaçant les cochers ; assujettis en un mot, jusque dans les songes de la nuit, à la folie qui les tourmente pendant le jour[1].

Pour nous, que le Seigneur, le grand auteur et artisan des merveilles du monde, invite au spectacle de ses propres œuvres, nous lasserons-nous de contempler, hésiterons-nous à écouter les enseignements de l'Esprit ?

N'allons-nous pas, autour de ce grand et complexe atelier de la création divine[2], revenir chacun par la
pensée vers le temps écoulé, et porter nos regards 33 D
sur l'organisation de l'univers ? sur le ciel, étendu, selon la parole du prophète, comme une voûte[3]; sur la terre, illimitée dans sa grandeur et son poids, qui repose solidement sur elle-même[4] ; sur l'air dont la substance, douce et humide, [partout] répandue, offre à la respiration un aliment propre et perpétuel, qui cède et se fend à [chacun de] nos mouvements — tant il est fluide — sans jamais paralyser notre élan, [mais] reflue toujours facilement derrière ceux qui le traversent, et s'écoule autour d'eux. Quant à la
nature de l'eau, qu'elle soit potable, ou serve à d'autres 33 E
usages, quant à l'ordre qui préside à son rassemblement dans les lieux qui lui sont assignés, le texte qui vient de nous être lu, te permettra de t'en rendre compte[5].

3. ISAÏE, **40**, **22** : « comme un voile », dit Crampon.
4. Cf. *supra*, 10 A-D.
5. L'homélie était donc précédée d'une lecture.

2. Καὶ εἶπεν ὁ Θεός, συναχθήτω τὸ ὕδωρ τὸ ὑποκάτω τοῦ οὐρανοῦ εἰς συναγωγὴν μίαν[1], καὶ ὀφθήτω ἡ ξηρά. Καὶ ἐγένετο οὕτως, καὶ συνήχθη τὸ ὕδωρ τὸ ὑποκάτω τοῦ οὐρανοῦ εἰς τὰς συναγωγὰς αὐτῶν[2], καὶ ὤφθη ἡ ξηρά. Καὶ ἐκάλεσεν ὁ Θεὸς τὴν ξηρὰν, γῆν, καὶ τὰ συστήματα τῶν
80 D ὑδάτων ἐκάλεσε θαλάσσας[3]. Πόσα μοι πράγματα παρεῖχες ἐν τοῖς κατόπιν λόγοις, ἀπαιτῶν τὴν αἰτίαν πῶς ἀόρατος[4]
81 A ἡ γῆ, παντὶ[5] σώματι φυσικῶς χρώματος συμπαρόντος, παντὸς δὲ χρώματος[6] αἰσθητοῦ τῇ ὁράσει καθεστηκότος; Καὶ τάχα σοι οὐκ ἐδόκει αὐτάρκως ἔχειν τὰ εἰρημένα, ὅτι πρὸς ἡμᾶς τὸ ἀόρατον, οὐ πρὸς τὴν φύσιν εἴρητο[7], διὰ τὴν τοῦ ὕδατος ἐπιπρόσθησιν, ὃ τότε τὴν γῆν πᾶσαν περιεκάλυπτεν. Ἰδοὺ νῦν ἄκουε αὐτῆς ἑαυτὴν τῆς Γραφῆς φανερούσης. Συναχθήτω τὰ ὕδατα, καὶ ὀφθήτω ἡ ξηρά. Συνέλκεται τὰ παραπετάσματα, ἵνα ἐμφανὴς γένηται ἡ τέως μὴ ὁρωμένη. Ἴσως δ' ἄν τις κἀκεῖνο πρὸς τούτοις ἐπιζητήσειε. Πρῶτον μέν, διὰ τί ὃ κατὰ φύσιν ὑπάρχει τῷ ὕδατι φέρεσθαι πρὸς τὸ κάταντες, τοῦτο ἐπὶ τὸ πρόσταγμα τοῦ δημιουργοῦ ὁ λόγος ἀνάγει; Ἕως μὲν γὰρ ἂν ἐπὶ τοῦ ἰσοπέδου κείμενον τύχῃ τὸ ὕδωρ, στάσιμόν ἐστιν, οὐκ ἔχων ὅπου μεταρρυῇ·
81 B ἐπειδὰν δέ τινος πρανοῦς λάβηται, εὐθὺς ὁρμήσαντος τοῦ προάγοντος, τὸ συνεχὲς αὐτῷ τὴν βάσιν τοῦ κινηθέντος ἐπιλαμβάνει, καὶ τὴν ἐκείνου τὸ ἐφεπόμενον· καὶ οὕτως

1. συναγωγὴν μίαν] τὰς συναγωγὰς αὐτῶν A E.
2. τὰς συναγωγὰς αὐτῶν] συναγωγὴν μίαν F.
3. θαλάσσας] θάλασσαν aliq. M B.
4. ἦν add. D E.
5. μέν add. J.
6. συμπαρόντος, παντὸς δὲ χρώματος om. A E.
7. εἴρητο] εἴρηται F.

Les eaux couvraient la terre : ordre leur est donné de se rassembler

2. *Et Dieu dit : Que se rassemble en un lieu l'eau qui est sous le ciel, et que paraisse le sec. Il en fut ainsi, et l'eau qui était sous le ciel, se rassembla aux lieux qui lui étaient assignés, et l'on vit paraître le sec. Et Dieu donna au sec le nom de terre ; et aux rassemblements des eaux, celui de mers !*[1]

Quel embarras m'as-tu donné dans nos entretiens 34 A
passés, en me demandant la raison pour laquelle la terre était invisible, quand tous les corps ont naturellement une couleur, et que toute couleur est sensible aux yeux[2] ! Et peut-être t'a-t-il semblé qu'il ne suffisait pas de dire : la terre était invisible pour nous, non par sa nature, mais en raison de l'eau qui la recouvrait et la cachait toute entière aux regards. Eh bien ! écoute maintenant l'Écriture dont le sens s'éclaircit de lui-même : *Que les eaux se rassemblent, et que paraisse le sec !* Les voiles sont tirés pour que se montre [la terre] jusqu'alors invisible.

Il se peut toutefois que l'un de vous cherche à 34 B
élucider ce qui suit. Pourquoi, tout d'abord, cette propriété qui appartient naturellement à l'eau, de suivre sa pente, est-elle, par le texte [sacré], rattachée à l'ordre du Créateur ? Car tant que l'eau se trouve sur une surface plane, elle est immobile, n'ayant pas où s'écouler ; mais qu'elle trouve une pente ? aussitôt, le premier flot s'étant mis en mouvement, le second prend la place abandonnée, et ainsi du suivant : à

1. *Gen.*, 1, 9-10. Ce texte se lit tout entier dans la version des Septante.
2. *Supra*, 12 E 13 A.

ὑπεκφεύγει μὲν ἀεὶ τὸ προάγον, ἐπωθεῖ δὲ τὸ ἐπερχόμενον ·
καὶ τοσούτῳ ὀξυτέρα ἡ φορὰ γίνεται, ὅσῳπερ ἂν καὶ τὸ
βάρος ᾖ πλεῖον τοῦ καταφερομένου, καὶ τὸ χωρίον κοιλότερον,
πρὸς ὃ ἡ ἐπίρρυσις. Εἰ οὖν οὕτω πέφυκε τὸ ὕδωρ, παρέλκοι
ἂν τὸ πρόσταγμα τὸ κελεῦον συναχθῆναι εἰς συναγωγὴν
μίαν. Ἔμελλε γὰρ πάντως, διὰ τὸ κατάρροπον τῆς φύσεως,
ἐπὶ τὴν πάντων κοιλοτέραν χώραν αὐτομάτως συνδίδοσθαι,
καὶ μὴ πρότερον στήσεσθαι πρὶν ὁμαλισθῆναι τὰ νῶτα.
Οὐδὲν γὰρ οὕτω χωρίον ἰσόπεδον, ὡς ἡ τοῦ ὕδατος ἐπιφάνεια.
Ἔπειτα πῶς, φησίν, εἰς συναγωγὴν μίαν ἐκελεύσθη τὰ
81 C ὕδατα συνδραμεῖν, ὅπουγε φαίνονται πολλαὶ οὖσαι θάλασσαι,
καὶ πλεῖστον ἀλλήλων τῇ θέσει διωρισμέναι ; Πρὸς μὲν οὖν
τὸ πρότερον τῶν ἐπιζητηθέντων ἐκεῖνό φαμεν · ὅτι μάλιστα
μὲν σὺ μετὰ τὸ πρόσταγμα τὸ δεσποτικὸν ἐπέγνως τοῦ
ὕδατος τὰς κινήσεις, ὅτι τε[1] περιρρεπές[2] ἐστι καὶ ἀστή-
ρικτον, καὶ πρὸς τὰ πρανῆ καὶ κοῖλα φέρεται κατὰ φύσιν ·
πρὸ τούτου δὲ, πῶς εἶχε δυνάμεως πρὶν αὐτῷ τὸν ἐκ τοῦ
προστάγματος τούτου ἐγγενέσθαι δρόμον, οὔτε εἶδες αὐτὸς,
οὔτε ἰδόντος ἤκουσας. Νόησον γὰρ ὅτι Θεοῦ φωνὴ φύσεώς
ἐστι ποιητικὴ, καὶ τὸ γενόμενον τότε τῇ κτίσει πρόσταγμα
τὴν πρὸς τὸ ἐφεξῆς ἀκολουθίαν τοῖς κτιζομένοις παρέσχετο.
Ἡμέρα καὶ νὺξ ἅπαξ ἐδημιουργήθη, καὶ ἐξ ἐκείνου καὶ νῦν
81 D ἀλλήλας διαδεχόμεναι, καὶ κατ' ἰσομοιρίαν διαιρούμεναι τὸν
χρόνον οὐκ ἀπολήγουσι.

1. ὅτι τε] ὅτιπερ ABD, Combefis.
2. περιρρεπές] διερρεπές C ; ἐπιρρεπές BD.



mesure qu'un flot se dérobe, il en survient un qui le
pousse ; et d'autant plus rapide est le courant, que la 34 C
masse de l'eau qui s'écoule, est plus grande, et la
dépression, plus profonde, où elle se déverse. Si donc
l'eau possède naturellement cette tendance, l'ordre
serait superflu, qui lui enjoint de se rassembler au
même lieu. Car elle devait de toute nécessité, suivant
la pente de sa nature, se porter d'elle-même vers le
lieu le plus bas, sans jamais s'arrêter avant d'avoir
aplani sa surface. Il n'est pas en effet de plaine qui
soit unie comme la surface de l'eau.

Et puis comment, dit-on, les eaux reçurent-elles
l'ordre d'accourir à un rassemblement unique, quand 34 D
il est manifeste qu'il y a des mers nombreuses,
extrêmement distantes les unes des autres ?

Le commandement de Dieu a donné aux eaux leur nature

A la première question, voici notre réponse. D'abord, tu connais, depuis le commandement du Maître, quels sont les mouvements de l'eau : elle est fluente, instable, naturellement encline à dévaler le long des pentes et dans les cavités ; mais auparavant, quelle était sa vertu, tant que ce commandement ne lui avait pas fixé son cours ? Tu ne le sais pas, et nul qui le sache, n'a pu te le dire.

Comprends en effet que la voix de Dieu est créatrice
de la nature ; et que l'ordre, ainsi donné à la création, 34 E
fixait aux êtres créés la règle qu'ils suivraient désor-
mais. Le jour et la nuit furent produits une fois pour
toutes ; et dès lors, jusqu'à maintenant, ils ne cessent
de se succéder l'un l'autre, ni de diviser le temps en
parties égales.

3. Συναχθήτω τὰ ὕδατα. Ἐκελεύσθη τρέχειν τῶν ὑδάτων ἡ φύσις, καὶ οὐδέποτε κάμνει τῷ προστάγματι ἐκείνῳ κατασπευδομένη διηνεκῶς. Τοῦτο δὲ λέγω, πρὸς τὴν ῥυτὴν ἀφορῶν τῶν ὑδάτων μοῖραν. Τὰ μὲν γὰρ αὐτόματα ῥεῖ, οἷον τὰ κρηναῖα καὶ τὰ ποτάμια · τὰ δὲ συλλογιμαῖά ἐστι καὶ ἀπόρευτα. Ἀλλ' ἐμοὶ νῦν περὶ τῶν ὁρμητικῶν ὑδάτων
84 A ὁ λόγος. Συναχθήτω τὰ ὕδατα εἰς συναγωγὴν μίαν. Εἴ ποτέ σοι ἐπὶ κρήνης ἑστῶτι ἄφθονον ὕδωρ ἀναδιδούσης ἔννοια ἐγένετο, τίς ὁ ὠθῶν ἐκ τῶν λαγόνων τῆς γῆς τοῦτο τὸ ὕδωρ ; τίς ὁ ἐπείγων ἐπὶ τὰ πρόσω ; ποῖα ταμεῖα ὅθεν προέρχεται ; τίς ὁ τόπος ἐφ' ὃν ἐπείγεται ; πῶς καὶ ταῦτα οὐκ ἐκλείπει[1], κἀκεῖνα οὐκ ἀποπίμπλαται ; Ταῦτα τῆς πρώτης ἐκείνης φωνῆς ἤρτηται. Ἐκεῖθεν τοῦ τρέχειν τῷ ὕδατι τὸ ἐνδόσιμον. Κατὰ πᾶσαν ἱστορίαν ὑδάτων μέμνησο τῆς πρώτης φωνῆς, Συναχθήτω τὰ ὕδατα. Ἔδει δραμεῖν αὐτά, ἵνα τὴν οἰκείαν καταλάβῃ[2] χώραν · εἶτα γενόμενα ἐν τοῖς ἀφωρισμένοις τόποις, μένειν ἐφ' ἑαυτῶν, καὶ μὴ χωρεῖν[3] περαιτέρω. Διὰ τοῦτο κατὰ τὸν τοῦ Ἐκκλησιαστοῦ[4] λόγον, Πάντες οἱ χείμαρροι ἐπὶ τὴν θάλασσαν πορεύονται, καὶ ἡ θάλασσα οὐκ ἔστιν ἐμπιμπλαμένη. Ἐπειδὴ καὶ τὸ ῥεῖν τοῖς ὕδασι διὰ τὸ θεῖον πρόσταγμα, καὶ
84 B τὸ εἴσω τῶν ὅρων περιγεγράφθαι τὴν θάλασσαν, ἀπὸ τῆς πρώτης ἐστὶ νομοθεσίας · Συναχθήτω τὰ ὕδατα εἰς συνα-

1. ἐκλείπει] ἐπιλείπει C.
2. καταλάβῃ] καταλάβοι F.
3. χωρεῖν] συγχωρεῖν A.
4. Ἐκκλησιαστοῦ] Ἐκκλησιαστικοῦ MB.

---

1. On trouverait maint rapprochement à faire, de ce passage, avec le III[e] Livre des *Questions Naturelles* de Sénèque ; mais les différences sont trop grandes pour que l'on puisse songer à une source immédiate identique.

3. *Que se rassemblent les eaux !* La nature de l'eau reçut l'ordre de prendre sa course, et jamais elle ne se lasse d'obéir au commandement divin qui la presse. Je dis cela en pensant à la mobilité des eaux. Car il y a des eaux qui coulent d'elles-mêmes, comme celles des sources et des fleuves ; il y en a d'autres qui sont de toutes parts rassemblées [en des limites] qu'elles ne franchissent pas[1]. Mais j'ai à parler, maintenant, de celles qui suivent un élan impétueux.

Qu'elles se rassemblent en un seul lieu !

Si parfois, debout près d'une source qui donne de 35 A
l'eau en abondance, cette pensée t'est venue : Quel est celui qui fait jaillir cette eau, des flancs de la terre? Qui la chasse en avant ? Quelles sont les réserves d'où elle sort ? Vers quel lieu se hâte-t-elle ? Comment se fait-il que ni ces [réserves] ne s'épuisent, ni ces [lieux][2] ne se remplissent ?

C'est l'effet de cette première parole. De là vient que l'eau est incitée à courir. En toute recherche sur les eaux, souviens-toi de cette première parole : *Qu'elles se rassemblent !* Il leur fallait courir, pour occuper la contrée qui leur était propre ; puis, une fois qu'elles seraient arrivées aux lieux assignés, rester en repos, sans avancer plus loin. Voilà pourquoi, selon la parole
de l'Ecclésiaste : *Tous les torrents vont à la mer, et* 35 B
la mer n'en est pas remplie[3]. Car les eaux coulent en vertu du commandement divin ; et la mer reste circonscrite à l'intérieur de ses propres limites par

2. Ἐκεῖνα renvoie grammaticalement à τὰ πρόσω dont l'idée a été reprise dans la phrase suivante par ὁ τόπος.
3. Cf. *Ecclé.*, 1, 7.

γωγὴν μίαν. Ἵνα μὴ τὸ ἐπιρρέον ὕδωρ τῶν δεχομένων αὐτὸ χωρίων ὑπερχεόμενον, μετεκϐαῖνον ἀεὶ καὶ ἄλλα ἐξ ἄλλων πληροῦν, πᾶσαν κατὰ τὸ συνεχὲς ἐπικλύσῃ τὴν ἤπειρον, ἐκελεύσθη συναχθῆναι εἰς συναγωγὴν μίαν. Διὰ τοῦτο μαινομένη πολλάκις ἐξ ἀνέμων ἡ θάλασσα, καὶ εἰς ὕψος μέγιστον διανισταμένη τοῖς κύμασιν, ἐπειδὰν μόνον τῶν αἰγιαλῶν ἅψηται, εἰς ἀφρὸν διαλύσασα τὴν ὁρμὴν ἐπανῆλθεν. Ἢ[1] ἐμὲ οὐ φοϐηθήσεσθε, λέγει Κύριος, τὸν τιθέντα ἄμμον ὅριον[2] τῇ θαλάσσῃ ; Τῷ ἀσθενεστάτῳ πάντων τῇ ψάμμῳ ἡ
84 C ταῖς βίαις ἀφόρητος χαλινοῦται[3]. Ἐπεὶ τί ἐκώλυε τὴν ἐρυθρὰν θάλασσαν πᾶσαν τὴν Αἴγυπτον κοιλοτέραν οὖσαν ἑαυτῆς ἐπελθεῖν, καὶ συναφθῆναι τῷ παρακειμένῳ τῇ Αἰγύπτῳ πελάγει, εἰ μὴ τῷ προστάγματι ἦν πεπεδημένη τοῦ κτίσαντος ; Ὅτι γὰρ ταπεινοτέρα τῆς ἐρυθρᾶς θαλάσσης ἡ Αἴγυπτος, ἔργῳ ἔπεισαν ἡμᾶς οἱ θελήσαντες ἀλλήλοις τὰ πελάγη συνάψαι, τό τε Αἰγύπτιον καὶ τὸ Ἰνδικόν, ἐν ᾧ ἡ ἐρυθρά ἐστι θάλασσα. Διόπερ ἐπέσχον τὴν ἐπιχείρησιν, ὅ τε πρῶτος[4] ἀρξάμενος Σέσωστρις ὁ Αἰγύπτιος, καὶ ὁ μετὰ ταῦτα βουληθεὶς ἐπεξεργάσασθαι Δαρεῖος ὁ Μῆδος.

1. Ἢ] εἰ E.
2. ὅριον] ὅρια E.
3. θάλασσα add. aliq. MB.
4. ὅ τε πρῶτος] ὅτε πρώτος H.

1. Cf. Jérémie, 5, 22.
2. Nous suppléons ἄν.
3. L'erreur d'Aristote (*Météor.*, I, 14 : 352 b 20) sur la différence de niveau des deux mers, qui risquait d'amener la submersion de l'Égypte, a été partagée par toute l'Antiquité (Tricot, *ad. h. loc.*

l'effet de cette première loi : *Que les eaux se rassemblent en un seul lieu.*

De peur que l'eau débordée ne se répande sur les régions qui la reçoivent, qu'elle ne passe de l'une à l'autre, ne les remplisse successivement, et n'en vienne ainsi, de proche en proche, à inonder toute la terre ferme, il lui a été ordonné de se rassembler au même lieu. Aussi arrive-t-il souvent que la mer, rendue furieuse par les vents qui soulèvent ses flots à une très grande hauteur, dès qu'elle touche ses rivages, 35 C
dissipe en écume son impétuosité, et revient en arrière. *Et moi, ne me craindrez-vous pas, dit le Seigneur, moi qui ai donné le sable pour limite à la mer?*[1].

La plus fragile de toutes les choses, le sable, met un frein aux violences incoercibles de la mer. Qu'est-ce donc qui empêcherait[2] la Mer Rouge d'envahir toute l'Égypte, dont le niveau lui est inférieur, et de rejoindre la plaine liquide qui borde ce pays, si elle n'était enchaînée par l'ordre du Créateur ? Que l'Égypte soit en effet plus basse que la Mer Rouge, nous en avons la preuve dans les tentatives de ceux qui ont voulu réunir ensemble les rivages de l'Égypte, 35 D
et ceux de l'Inde auxquels se rattache la Mer Rouge. Aussi ont-ils renoncé à leur entreprise : celui qui l'avait tentée le premier, Sésostris, roi d'Égypte, et celui qui dans la suite voulut la reprendre, Darius, roi des Mèdes[3].

Cf. II, I : 354 a 1), non toutefois par Strabon, *Géogr.*, XVII, I, 25 ; éd. Meineke, t. III, p. 1121, l. 25, 1122, l. 14.

Ταῦτα μοι εἴρηται, ἵνα νοήσωμεν τοῦ προστάγματος τὴν δύναμιν · Συναχθήτω τὰ ὕδατα εἰς συναγωγὴν μίαν. Του-
84 D τέστιν, ἄλλη ἀπὸ ταύτης μὴ ἀπογενηθήτω, ἀλλ' ἐν τῇ πρώτῃ συλλογῇ ἀπομεινάτω τὸ συναγόμενον.

85 A 4. Ἔπειτα[1] ὁ εἰπὼν συναχθῆναι τὰ ὕδατα εἰς συναγωγὴν μίαν, ἔδειξέ σοι, ὅτι πολλὰ ἦν κατὰ πολλοὺς τόπους διῃρημένα τὰ ὕδατα. Αἵ τε γὰρ τῶν ὀρῶν κοιλότητες, φάραγξι βαθείαις ὑπερρηγμέναι, εἶχον[2] τῶν ὑδάτων τὴν συλλογήν. Καὶ προσέτι πεδία πολλά τε καὶ ὕπτια οὐδὲν τῶν μεγίστων πελαγῶν κατὰ τὸ μέγεθος ἀποδέοντα, καὶ αὐλῶνες μυρίοι, καὶ αἱ κοιλάδες κατ' ἄλλα καὶ ἄλλα σχήματα κοιλαινόμεναι, πάντα ὑδάτων τότε πεπληρωμένα, ἀπεκενώθη τῷ θείῳ προστάγματι, πρὸς μίαν συναγωγὴν τοῦ πανταχόθεν ὕδατος συνελασθέντος. Καὶ μηδεὶς λεγέτω, ὅτι εἴπερ ἦν ὕδωρ ἐπάνω τῆς γῆς, πάντως πᾶσαι αἱ κοιλότητες, αἱ νῦν τὴν θάλασσαν ὑποδεξάμεναι, πεπληρωμέναι ὑπῆρχον. Ποῦ τοίνυν ἔμελλον γίνεσθαι τῶν ὑδάτων αἱ συλλογαί[3], προκατειλημμένων τῶν κοίλων ; Πρὸς δὴ τοῦτο ἐροῦμεν, ὅτι τότε
85 B καὶ τὰ ἀγγεῖα συγκατεσκευάσθη, ὅτι ἔδει μίαν σύστασιν ἀποκριθῆναι τὸ ὕδωρ. Οὐ γὰρ ἦν ἡ ἔξω Γαδείρων θάλασσα · οὐδὲ τὸ μέγα ἐκεῖνο καὶ ἀτόλμητον πλωτῆρσι πέλαγος, τὸ τὴν Βρεττανικὴν νῆσον καὶ τοὺς ἑσπερίους Ἴβηρας περιπτυσ-

1. Ἔπειτα] εἶτα F.
2. πᾶσαν add. F.
3. αἱ συλλογαί] συναγωγαί DEFH.

---

1. Ἔτι οὖν συνέχοντος τοῦ ὕδατος τὴν γῆν, μάλιστα κοίλους τόπους..., THÉOPHILE D'ANTIOCHE, *Lib II ad Autolyc.*, 13 ; Sources chrétiennes, p. 134.
2. Le détroit de Gibraltar.
3. Ce serait l'Irlande.

J'ai donné cet exemple pour que nous concevions la force du commandement [divin] : *Que les eaux se rassemblent en un seul lieu*, c'est-à-dire qu'un autre rassemblement ne succède pas à celui-ci, mais que ce qui aura été rassemblé, demeure en ce premier état.

Le commandement de Dieu a rassemblé les eaux dispersées

4. Ensuite celui qui a dit aux eaux de former un rassemblement unique, t'a montré que nombreuses étaient les eaux [jusqu'alors] dispersées en de multiples lieux. Car le creux des montagnes que 35 E
déchiraient de profonds ravins, gardait l'eau qui s'y était rassemblée. De plus, beaucoup de plaines, de terres dépourvues de relief, dont la grandeur ne le cédait en rien aux mers les plus étendues, d'innombrables vallons, les ravins évidés en toutes sortes de formes, qui, tous, étaient alors remplis d'eau, se vidèrent au commandement divin qui fit, de toutes parts, affluer les eaux au même lieu.

Et que nul ne dise : Si l'eau couvrait la surface de la terre, il fallait bien que toutes les dépressions qui sont maintenant occupées par la mer, en eussent été remplies[1]. Où donc devaient se faire ces rassemble- 36 A
ments des eaux, si d'avance les creux se trouvaient comblés ?

A cela nous répondrons qu'à ce moment les réceptacles furent aussi préparés parce que l'eau devait être mise à part en un rassemblement unique. En effet la mer qui est au-delà du passage de Gadès[2], n'existait pas, ni cet océan, redouté des navigateurs, qui entoure l'île de Bretagne et l'Ibérie occidentale[3] ;

σόμενον · ἀλλὰ τότε τῆς εὐρυχωρίας τῷ προστάγματι τοῦ Θεοῦ δημιουργηθείσης, ἐπ' αὐτὴν συνεδόθη τῶν ὑδάτων τὰ πλήθη. Πρὸς δὲ τὸ, ὅτι ὑπεναντίως ἔχει τῇ πείρᾳ ὁ τῆς παρ' ἡμῖν κοσμοποιίας λόγος (οὐ γὰρ εἰς μίαν συναγωγὴν ὑδάτων τὸ ὕδωρ ἅπαν φαίνεται συνδραμόν), πολλὰ μέν ἐστιν εἰπεῖν, καὶ πᾶσιν αὐτόθεν γνώριμα. Μήποτε δὲ καὶ τὸ διαμάχεσθαι τοῖς τοιούτοις γελοῖον. Οὐ δήπου γὰρ καὶ τὰ τελματιαῖα, καὶ τὰ ἐξ ὄμβρων συναθροιζόμενα προφέρειν
35 C ἡμῖν ὀφείλουσι, καὶ διὰ τούτων τὸν λόγον ἡμῶν ἐλέγχειν οἴεσθαι ; Ἀλλὰ τὴν μεγίστην καὶ τελεωτάτην[1] συνδρομὴν τῶν ὑδάτων ὠνόμασε συναγωγὴν μίαν. Καὶ γὰρ τὰ φρέατα συναγωγαὶ ὑδάτων εἰσὶ χειροποίητοι, ἐπὶ τὸ κοιλανθὲν τῆς γῆς τῆς ἐνεσπαρμένης νοτίδος ἐπιρρεούσης. Οὐ τοίνυν τὰ τυχόντα τῶν ὑδάτων ἀθροίσματα ἡ τῆς[2] συναγωγῆς ἐμφαίνει προσηγορία, ἀλλὰ τὴν ἐξέχουσαν καὶ μεγίστην[3], ἐν ᾗ πᾶν τὸ στοιχεῖον ἀθρόον διαδείκνυται. Ὥσπερ γὰρ τὸ πῦρ καὶ εἰς μικρὰ κατακεκερματισμένον ἐστὶν ἐπὶ τῆς ὧδε χρείας, καὶ ἀθρόον ἐπὶ τοῦ αἰθέρος κέχυται · καὶ ὁ ἀὴρ διῄρηται μὲν καὶ κατὰ μικρὰ, καὶ ἀθρόως δὲ τὸν περίγειον ἐκπεριείληφε τόπον · οὕτω καὶ ἐπὶ τοῦ ὕδατος, εἰ καὶ μικραί τινές εἰσι διῃρημέναι συστάσεις, ἀλλὰ μία γέ ἐστι

1. τελεωτάτην] τελειοτάτην C.
2. μιᾶς add. A.
3. μεγίστην] ἀρίστην A.

---

1. Peut-être réminiscence lointaine de l'Atlantide : *Timée*, 25 a ; *Critias*, 121 e.

mais c'est alors que cette vaste étendue créée par l'ordre de Dieu, reçut les eaux en abondance[1].

Comment parler d'un rassemblement unique ?

Quant à cette objection, que notre récit de la création va à l'encontre des données de l'expérience (car il est manifeste que toute l'eau ne s'est pas
rassemblée au même lieu), il y a beaucoup à dire là- 36 B
contre, et ce sont des réponses qui se conçoivent d'elles mêmes. Peut-être aussi est-il ridicule de combattre de telles objections ! Car, sans doute, ne manquera-t-on pas de nous opposer aussi l'existence des eaux marécageuses, des eaux qui ruissellent à la suite des pluies : et l'on pensera ainsi réfuter nos dires ?

En réalité, c'est l'afflux des eaux le plus grand, le plus complet, que l'Écriture a nommé rassemblement unique. Car les puits sont aussi des rassemblements d'eaux artificiels[2] où s'écoule, une fois que la terre a été creusée, l'humidité du sol. Ce n'est donc pas
n'importe quel afflux des eaux que manifeste ce mot 36 C
de rassemblement, mais le principal, le plus grand, celui où se montre en masse tout l'élément liquide.

Comme le feu est morcelé pour notre usage en petits [foyers][3], tandis qu'il est en masse répandu dans l'éther ; comme l'air se laisse diviser en petits [secteurs], bien qu'il enveloppe de sa masse tout le pourtour de la terre ; ainsi en est-il de l'eau : même s'il en existe de petites nappes dispersées il n'y a toutefois

2. Cf. Aristote, *Météor.*, II, I ; 363 b 25.
3. Basile parle de la division des éléments, un peu comme l'avait fait Platon dans le *Timée*, 56 d-57 b.

85 D συναγωγὴ[1] ἡ τὸ ὅλον στοιχεῖον τῶν λοιπῶν ἀποκρίνουσα[2]. Αἱ μὲν γὰρ λίμναι, αἵ τε κατὰ τὰ μέρη[3] τῆς ἄρκτου, καὶ ὅσαι περὶ τὸν Ἑλληνικόν εἰσι τόπον, τήν τε Μακεδονίαν, καὶ τὴν Βιθυνῶν χώραν, καὶ τὴν Παλαιστινῶν κατέχουσαι, συναγωγαί εἰσι δηλονότι· ἀλλὰ νῦν περὶ τῆς μεγίστης ἁπασῶν καὶ τῷ μεγέθει τῆς γῆς παρισουμένης ὁ λόγος. Ἃς πλῆθος μὲν ἔχειν ὕδατος οὐδεὶς ἀντερεῖ· οὐ μὴν
88 A θαλάσσας γε ἄν τις αὐτὰς κατὰ τὸν εἰκότα λόγον προσείποι· οὐδ' ἂν ὅτι μάλιστα τὸ ἁλμυρὸν καὶ γεῶδές τινες παραπλήσιον ἔχωσι τῇ μεγάλῃ θαλάσσῃ, ὡς ἥ τε Ἀσφαλτῖτις λίμνη ἐπὶ τῆς Ἰουδαίας καὶ ἡ Σερβωνῖτις ἡ μεταξὺ Αἰγύπτου καὶ Παλαιστίνης τὴν Ἀραβικὴν ἔρημον παρατείνουσα. Λίμναι γάρ εἰσιν αὗται, θάλασσα δὲ μία, ὡς οἱ τὴν γῆν περιοδεύσαντες ἱστοροῦσιν. Εἰ καὶ τὴν Ὑρκανίαν οἴονταί τινες, καὶ τὴν Κασπίαν περιγεγράφθαι καθ' ἑαυτάς· ἀλλ' εἴ γέ τι χρὴ ταῖς τῶν ἱστορησάντων προσέχειν γεωγραφίαις, συντέτρηνται πρὸς ἀλλήλας, καὶ πρὸς τὴν μεγίστην θάλασσαν ἅπασαι

1. συναγωγή] ἀγωγή EF.
2. ἀποκρίνουσα] ἀποκρίνασα J.
3. τὰ μέρη] μέρος F.

1. Il faut reconnaître que Basile se donne beaucoup de mal pour rendre vraisemblable une interprétation qui ne l'est guère.

2. Le lac Asphaltique est la Mer Morte ; quant au lac Serbônis, c'est un lac marécageux, situé en Égypte, près de Péluse, sur la côte de la Méditerranée.

3. Évidemment l'οἰκουμένη, c'est-à-dire le monde grec avec les régions barbares qui l'avoisinent.

qu'un seul rassemblement qui sépare des autres éléments l'ensemble de celui-ci[1].

Les lacs en effet, ceux des contrées de l'Ours, comme tous ceux qui sont en pays hellénique, en Macédoine, sur le territoire de la Bithynie ou de la Palestine, sont 36 D
évidemment des rassemblements d'eaux ; mais il s'agit ici du plus grand de tous, de celui qui, par sa grandeur, se compare à la terre. Que les premiers contiennent de l'eau en abondance, personne ne le niera ; pourtant, on ne pourrait pas raisonnablement les appeler des mers, même si quelques-uns d'entre eux sont, comme la vaste mer, aussi chargés de sel et de terre, qu'il est possible ; tel, le lac Asphaltique, en Judée, et le lac Serbônis, qui s'étend entre l'Égypte et la Palestine, le long du désert d'Arabie[2]. Ce sont en effet des lacs ; mais il n'y a qu'une mer, comme le rapportent ceux qui ont fait le tour de la terre[3].

Certains pensent, il est vrai, que la mer Hyrca- 36 E
nienne[4] et la Caspienne sont complètement fermées ; mais s'il faut accorder quelque créance aux dires des géographes[5], elles communiquent entre elles, et débouchent toutes deux également dans la plus vaste

4. La mer Hyrcanienne, distinguée de la Caspienne (cf. Aristote, *Météorol.*, II, 1 ; 354 a 4) est peut-être le lac d'Aral, ou simplement la partie orientale de la Caspienne. Stegmann, *Bibliothek der Kirchenväter ; Basilius*, t. II, p. 66.

5. Aristote *(loc. cit.)*, après Hérodote (I, 203 ; éd. Legrand, Paris, 1932, p. 195), tenait la Caspienne pour complètement fermée. Plus tard, on crut généralement jusqu'à Ptolémée qu'elle communiquait soit avec le Pont-Euxin, soit avec l'océan boréal dont elle n'aurait été qu'un vaste golfe (M. Besnier, *Lexique de Géographie ancienne*, Paris, 1914, p. 184).

συνανεστόμωνται[1]. Ὡς καὶ τὴν ἐρυθρὰν θάλασσάν φασι πρὸς τὴν ἐπέκεινα Γαδείρων συνάπτεσθαι. Πῶς οὖν, φησίν,
88 B ὁ Θεὸς τὰ συστήματα τῶν ὑδάτων ἐκάλεσε θαλάσσας; Ὅτι συνέδραμε μὲν εἰς συναγωγὴν μίαν τὰ ὕδατα· τὰ δὲ συστήματα τῶν ὑδάτων, τουτέστι, τοὺς κόλπους τοὺς κατ' ἴδιον σχῆμα ὑπὸ τῆς περικειμένης γῆς ἀποληφθέντας, θαλάσσας ὁ Κύριος προσηγόρευσε. Θάλασσα βόρειος, θάλασσα νότιος, ἑῴα θάλασσα, καὶ ἑσπερία πάλιν ἑτέρα. Καὶ ὀνόματα τῶν πελαγῶν ἰδιάζοντα· πόντος Εὔξεινος, καὶ Προποντὶς[2], Ἑλλήσποντος, Αἰγαῖος, καὶ Ἰώνιος, Σαρδονικὸν πέλαγος καὶ Σικελικόν, καὶ Τυρρηνικὸν ἕτερον. Καὶ μυρία γε ὀνόματα πελαγῶν, ἃ μακρὸν ἂν εἴη νῦν καὶ ἀπειροκαλίας μεστὸν δι' ἀκριβείας ἀπαριθμήσασθαι[3]. Διὰ τοῦτο ὠνόμασεν ὁ Θεὸς τὰ συστήματα τῶν ὑδάτων θαλάσσας. Ἀλλ' εἰς τοῦτο μὲν ἡμᾶς ἐξήνεγκεν[4] ἡ ἀκολουθία τοῦ λόγου, ἡμεῖς δὲ πρὸς τὸ ἐξ ἀρχῆς ἐπανέλθωμεν.

88 C **5.** Καὶ εἶπεν ὁ Θεός, συναχθήτω τὰ ὕδατα εἰς συναγωγὴν μίαν, καὶ ὀφθήτω ἡ ξηρά. Οὐκ εἶπε, καὶ ὀφθήτω ἡ γῆ, ἵνα μὴ πάλιν αὐτὴν ἀκατάσκευον ἐπιδείξῃ, πηλώδη οὖσαν, καὶ ἀναμεμιγμένην τῷ ὕδατι, οὔπω τὴν οἰκείαν ἀπολαβοῦσαν μορφὴν οὐδὲ δύναμιν. Ὁμοῦ δέ, ἵνα μὴ τῷ ἡλίῳ τὴν τοῦ

1. συνανεστόμωνται] συνεστόμωνται A.
2. Προποντὶς] προπόντιος E, aliq. MG.
3. ἀπαριθμήσασθαι] ἀπαριθμεῖσθαι DEG, 2 MG.
4. ἐξήνεγκεν] ἐξήγαγεν D, Combefis.

---

1. La Mer Rouge se confondrait ici avec l'Océan Indien : FRONTON DU DUC, cf. BASILE, éd. de Sinner, t. I, p. 984.

2. On voit les bizarres contradictions auxquelles se heurte une préoccupation excessive du sens littéral.

3. Le Pont-Euxin est la Mer Noire ; la Propontide, la Mer de Marmara ; l'Hellespont, le détroit des Dardanelles.

4. Il faudrait traduire : « la sèche ». Nous évitons de dire : « l'aride » afin de souligner le rapprochement que Basile va faire du texte de la Genèse avec les qualités premières d'Aristote, *infra*, 38 C.

mer. Ainsi la mer Rouge[1] rejoint, dit-on, de son côté, celle qui est au-delà de Gadès.

D'où vient que Dieu les appelle des mers ?

Mais pourquoi, demande-t-on, Dieu a-t-il appelé *des mers*, les étendues des eaux[2] ? C'est que les eaux sont bien accourues à un rassemblement unique : mais aux étendues des eaux que sont les golfes — séparés suivant un dessin propre à chacun par les sinuosités du littoral —, le Seigneur a donné le nom de mers. Il y a une mer Boréale, une mer Australe, une mer du Levant, et une, du Couchant. Il y a aussi des noms qui distinguent les plaines liquides : Pont-Euxin et Propontide, Helles- 37 A
pont[3], Mer Égée, et Mer Ionienne, Mer de Sardaigne et de Sicile, Mer Tyrrhénienne. Multiples sont leurs noms : il serait trop long de les énumérer maintenant avec exactitude, et nous aurions mauvaise grâce [à le faire]. Voilà [toutefois] pourquoi Dieu a donné le nom de mers, aux étendues des eaux. Mais, si la suite naturelle de notre entretien nous a amenés à fournir cet éclaircissement, il est temps de revenir à notre propos.

La terre ferme

5. *Et Dieu dit : Que les eaux se rassemblent en un même lieu et que paraisse le sec*[4].

Il ne dit pas : « Que paraisse la terre », de peur de la 37 B
faire encore apparaître informe, elle qui était fangeuse, mélangée d'eau, et encore privée de la forme et de la vertu qui lui sont propres.

En même temps, pour nous empêcher d'attribuer

ἀναξηραίνειν τὴν γῆν αἰτίαν προσθῶμεν, πρεσβυτέραν τῆς τοῦ ἡλίου γενέσεως τὴν ξηρότητα τῆς γῆς ὁ δημιουργὸς παρεσκεύασεν. Ἐπίστησον δὲ τῇ ἐννοίᾳ τῶν γεγραμμένων, ὅτι οὐ μόνον τὸ πλεονάζον ὕδωρ ἀπερρύη τῆς γῆς, ἀλλὰ καὶ ὅσον ἀνεμέμικτο αὐτῇ διὰ βάθους, καὶ τοῦτο ὑπεξῆλθε[1] τῷ ἀπαραιτήτῳ προστάγματι τοῦ Δεσπότου πεισθέν. Καὶ ἐγένετο οὕτως. Ἀρκοῦσα αὕτη ἡ ἐπαγωγὴ πρὸς τὸ δεῖξαι
88 D εἰς ἔργον ἐλθοῦσαν τοῦ δημιουργοῦ τὴν φωνήν. Πρόσκειται
89 A δὲ ἐν πολλοῖς τῶν ἀντιγράφων, Καὶ συνήχθη τὸ ὕδωρ τὸ ὑποκάτω τοῦ οὐρανοῦ εἰς τὰς συναγωγὰς αὐτῶν, καὶ ὤφθη ἡ ξηρά· ἅπερ οὔτε τινὲς τῶν λοιπῶν ἐκδεδώκασιν ἑρμηνέων[2], οὔτε ἡ χρῆσις τῶν Ἑβραίων ἔχουσα φαίνεται. Καὶ γὰρ τῷ ὄντι παρέλκει μετὰ τὴν μαρτυρίαν τοῦ, ὅτι Ἐγένετο οὕτως, ἡ τῶν αὐτῶν πάλιν ἐπεκδιήγησις. Τὰ τοίνυν ἀκριβῆ τῶν ἀντιγράφων ὠβέλισται· ὁ δὲ ὀβελὸς, ἀθετήσεως σύμβολον. Καὶ ἐκάλεσεν ὁ Θεὸς τὴν ξηρὰν, γῆν, καὶ τὰ συστήματα τῶν ὑδάτων ἐκάλεσε θαλάσσας. Διὰ τί καὶ ἐν τοῖς κατόπιν εἴρηται, Συναχθήτω τὰ ὕδατα εἰς συναγωγὴν μίαν, καὶ ὀφθήτω ἡ ξηρά, ἀλλ' οὐχὶ γέγραπται, καὶ ὀφθήτω ἡ γῆ; καὶ ἐνταῦθα πάλιν, Ὤφθη ξηρὰ, καὶ ἐκάλεσεν ὁ Θεὸς τὴν
89 B ξηρὰν, γῆν; Ὅτι ἡ μὲν ξηρὰ τὸ ἰδίωμά ἐστι, τὸ οἱονεὶ χαρακτηριστικὸν τῆς φύσεως τοῦ ὑποκειμένου, ἡ δὲ γῆ προσηγορία τίς ἐστι ψιλὴ τοῦ πράγματος. Ὡς γὰρ τὸ λογικὸν

1. ὑπεξῆλθε] ἐπεξῆλθε E.
2. ἑρμηνεων] ἑρμηνευτῶν F.

---

1. Basile se servait habituellement de la version des Septante. Les interprètes auxquels il fait allusion sont vraisemblablement Aquila, Symmaque, Théodotion. Cf. *Hexaples*, *P. G.*, **4**, 147-150.

2. Basile ne connaissait pas l'hébreu : il n'en parle que par conjecture, ou sur le témoignage d'autrui.

au soleil le mérite d'avoir asséché la terre, c'est avant de créer le soleil que l'artisan [divin] a produit cet asséchement. Applique-toi à pénétrer le sens de ces mots : non seulement l'eau en surabondance s'écoula de la terre, mais encore toute celle qui se mêlait à la terre, dans la profondeur [du sol], se retira, obéissant, elle aussi, au commandement inflexible du Maître.

Et il en fut ainsi.

Il n'en fallait pas plus pour induire que la parole 37 C
du Créateur, s'était réalisée. Pourtant beaucoup d'exemplaires ajoutent : *Et l'eau qui était au-dessous du ciel, fut rassemblée aux lieux qui lui étaient assignés, et alors apparut le sec* : ce qui ne se trouve chez nul des autres interprètes[1], et ne semble pas conforme à la manière des Hébreux[2]. Car, en vérité, le témoignage *qu'il en fût ainsi*, rend superflue la nouvelle explication des mêmes faits. Aussi les exemplaires les [plus] exacts sont-ils [ici] marqués d'un obèle ; or l'obèle signale une leçon vicieuse.

Le nom de terre

Et Dieu donna au sec le nom de terre ; quant aux étendues des eaux, il les appela des mers.

Pourquoi a-t-il été dit antérieurement : *Que les* 37 D
eaux se rassemblent en un seul lieu et que paraisse le sec, au lieu qu'il soit écrit : « Que paraisse la terre » ; et ici encore : *Le sec parut, et Dieu donna au sec le nom de terre?* C'est que le sec est la particularité qui caractérise en quelque sorte la nature de l'objet ; tandis que *terre* est un simple nom de la chose. De

ἴδιόν ἐστι τοῦ ἀνθρώπου, ἡ δὲ ἄνθρωπος φωνὴ σημαντική ἐστι τοῦ ζῴου ᾧ ὑπάρχει τὸ ἴδιον · οὕτω καὶ τὸ ξηρὸν ἴδιόν ἐστι τῆς γῆς καὶ ἐξαίρετον. Ὧ τοίνυν ἰδίως ὑπάρχει τὸ ξηρόν, τοῦτο ἐπικέκληται γῆ · ὥσπερ ᾧ ἰδίως πρόσεστι τὸ χρεμετιστικόν, τοῦτο ἐπικέκληται ἵππος. Οὐ μόνον δὲ ἐπὶ τῆς γῆς ἔστι τοῦτο, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων στοιχείων ἕκαστον ἰδιάζουσαν καὶ ἀποκεκληρωμένην ἔχει ποιότητα, δι' ἧς τῶν τε λοιπῶν ἀποκρίνεται, καὶ αὐτὸ ἕκαστον ὁποῖόν ἐστιν ἐπιγινώσκεται. Τὸ μὲν ὕδωρ ἰδίαν ποιότητα τὴν ψυχρότητα ἔχει · ὁ δὲ ἀὴρ τὴν ὑγρότητα · τὸ δὲ πῦρ τὴν θερμότητα. Ἀλλὰ ταῦτα μέν, ὡς πρῶτα στοιχεῖα τῶν
39 C συνθέτων κατὰ τὸν εἰρημένον τρόπον τῷ λογισμῷ θεωρεῖται, τὰ δὲ ἤδη ἐν σώματι κατατεταγμένα καὶ ὑποπίπτοντα τῇ αἰσθήσει, συνεζευγμένας ἔχει τὰς ποιότητας. Καὶ οὐδὲν ἀπολελυμένως ἐστὶ μοναχὸν οὐδὲ ἁπλοῦν καὶ εἰλικρινὲς τῶν ὁρωμένων καὶ αἰσθητῶν · ἀλλ' ἡ μὲν γῆ ξηρὰ καὶ ψυχρά, τὸ δὲ ὕδωρ ὑγρὸν καὶ ψυχρόν, ὁ δὲ ἀὴρ θερμὸς καὶ ὑγρός, τὸ δὲ πῦρ θερμὸν καὶ ξηρόν, Οὕτω γάρ, διὰ τῆς συζύγου ποιότητος, ἡ δύναμις προέρχεται[1] τοῦ ἀναμιχθῆναι ἑκάστῳ πρὸς ἕκαστον · τῷ τε γὰρ γείτονι στοιχείῳ διὰ τῆς

1. προέρχεται] προσέρχεται BEG.

1. Aristote (*De Gen. et Corrupt.*, II, 3 ; 331 a 4), à la différence des Stoïciens (Diogène Laërce, *loc. cit.*, VII, I, 69 ; éd. Cobet, p. 88, l. 35). « Il n'est pas facile d'expliquer pourquoi... Aristote, contrairement à sa doctrine constante (affirmée notamment dans *Météor.*, IV, 4 ; 382 a 3-4), soutient que l'eau est caractérisée par le froid, et l'air par l'humide ». Tricot, *ad. h. loc.*, p. 108. Mais cette doctrine qui assigne à la terre, pour qualité particulière, d'être sèche, correspond trop bien au texte de la Genèse pour que l'exégète l'ait négligée.

2. Soit dans les lignes qui précèdent, soit *supra*, 8 B. Nous pensons que l'opposition entre ces éléments premiers et les êtres composés, est celle que fait Aristote : *De Gen. et Corrupt.*, II, 3 : 330 a 30-331 a 5. Les quatre qualités élémentaires forment en réalité quatre couples

même que la raison est le caractère propre de l'homme, tandis que *homme* désigne l'être vivant auquel appartient ce caractère ; ainsi également la sécheresse est-elle le caractère propre et spécial de la terre. A ce qui possède en propre la sécheresse, le nom de terre a donc été donné, comme à l'être qui possède en propre la faculté de hennir, le nom de cheval.

Les éléments

Cette considération ne vaut pas 37 E
seulement pour la terre. Chacun des autres éléments a reçu en partage une qualité particulière, qui le distingue du reste, et permet de le reconnaître pour ce qu'il est. L'eau a pour qualité particulière le froid ; l'air, l'humidité ; le feu, la chaleur[1].

C'est là, du moins, ce que l'esprit conçoit comme éléments premiers des êtres composés selon qu'il a 38 A
été dit[2] ; mais les éléments, une fois ordonnés dans un corps, et [tels qu'ils] tombent sous nos sens, présentent ces qualités réunies. Non, rien n'est absolument isolé, simple et pur, parmi les objets visibles ou sensibles ; mais la terre est à la fois sèche et froide ; l'eau, humide et froide ; l'air, chaud et humide ; le feu, chaud et sec. Ainsi, grâce à la qualité qui lui est conjointe, chaque élément a-t-il pouvoir de s'unir à un autre[3] : chacun, en effet, se mêle à l'élément

attribués, chacun, à l'un des quatre corps qui nous apparaissent simples.

3. Dans tout ce passage, Basile semble suivre moins Platon (Courtonne, *op. cit.*, 42-43) qu'Aristote : *de Gen. et Corrupt.*, II, 4 : 331 a 24. Les « qualités conjointes » de Basile sont les σύμβολα d'Aristote, et l'analyse qu'il fait, reproduit le premier mode de transformation

κοινῆς ποιότητος ἕκαστον ἀνακίρναται, καὶ διὰ τῆς πρὸς τὸ
σύνεγγυς κοινωνίας τῷ ἀντικειμένῳ συνάπτεται. Οἷον, ἡ
γῆ, ξηρὰ οὖσα καὶ ψυχρὰ, ἑνοῦται μὲν τῷ ὕδατι κατὰ τὴν
συγγένειαν τῆς ψυχρότητος, ἑνοῦται δὲ διὰ τοῦ ὕδατος τῷ
89 D ἀέρι · ἐπειδὴ μέσον ἀμφοτέρων τεταγμένον τὸ ὕδωρ, οἱονεὶ
χειρῶν δύο ἐπιβολῇ ἑκατέρᾳ ποιότητι τῶν παρακειμένων
ἐφάπτεται, τῇ μὲν ψυχρότητι τῆς γῆς, τῇ ὑγρότητι δὲ τοῦ
ἀέρος. Πάλιν ὁ ἀὴρ τῇ ἑαυτοῦ μεσιτείᾳ διαλλακτὴς γίνεται
τῆς μαχομένης φύσεως ὕδατος καὶ πυρὸς, τῷ ὕδατι μὲν διὰ
92 A τῆς ὑγρότητος, τῷ πυρὶ δὲ διὰ τοῦ θερμοῦ συμπλεκόμενος.
Τὸ δὲ πῦρ θερμὸν καὶ ξηρὸν ὑπάρχον τὴν φύσιν, τῷ μὲν
θερμῷ[1] πρὸς τὸν ἀέρα συνδεῖται, τῷ ξηρῷ δὲ πάλιν[2] πρὸς
τὴν κοινωνίαν τῆς γῆς ἐπανέρχεται. Καὶ οὕτω γίνεται
κύκλος καὶ χορὸς ἐναρμόνιος[3], συμφωνούντων πάντων καὶ
συστοιχούντων ἀλλήλοις. Ὅθεν κυρίως αὐτοῖς καὶ ἡ προσηγορία τῶν στοιχείων ἐφήρμοσται[4]. Ταῦτά μοι εἴρηται
παριστῶντι τὴν αἰτίαν δι' ἣν ὁ Θεὸς τὴν ξηρὰν ἐκάλεσε γῆν,
ἀλλ' οὐχὶ τὴν γῆν προσεῖπε ξηράν. Διότι τὸ ξηρὸν οὐχὶ
τῶν ὕστερον προσγινομένων ἐστὶ τῇ γῇ, ἀλλὰ τῶν ἐξ

1. τῷ μὲν θερμῷ] τὸ μὲν θερμόν A, 1 MG.
2. τῷ ξηρῷ] τὸ ξηρόν 1 MG.
3. ἐναρμόνιος] παναρμόνιος A.
4. ἐφήρμοσται] προσήρμοσται C.

des éléments : celui d'un élément en l'élément consécutif ; cf. Tricot, *ad. h. loc.*, p. 109.

P. Duhem note la parenté de ces idées avec celles du traité *De natura mundi* faussement attribué à Ocellus Lucanus, et avec le commentaire du *Timée* composé par Chalcidius, *Le système du monde*, II, 481.

1. « Gardons-nous, dit P. Duhem, d'accueillir par un sarcasme le caractère un peu puéril de cette pensée ; bon nombre de chimistes contemporains, lorsqu'ils parlent d'un élément bivalent dont les

voisin, grâce à la qualité qui lui est commune, et par
cette union avec l'élément le plus proche, il se joint 38 B
à son contraire. Par exemple, la terre qui est sèche et froide, s'unit à l'eau, grâce au froid qui les apparente ; et, par l'intermédiaire de l'eau, elle s'unit à l'air : placée entre l'une et l'autre, l'eau comme si elle leur tendait les deux mains, se saisit par chacune de ses qualités des éléments à sa portée, de la terre par le froid, de l'air par l'humidité[1]. A son tour, l'air, grâce à sa position médiane, sert d'intermédiaire entre les natures en lutte de l'eau et du feu : uni à l'eau par l'humidité, au feu par la chaleur. Le
feu, qui par sa nature est chaud et sec, s'allie à l'air 38 C
par la chaleur, et par le sec, il revient s'unir à la terre. Ainsi se forme un cycle[2] et un chœur harmonieux, par l'accord et la correspondance mutuelle de tous les éléments. C'est d'ailleurs ce qui, à proprement parler, vaut à ceux-ci le nom d'éléments[3].

Par ces considérations, j'ai voulu montrer la raison pour laquelle Dieu donna au *sec*, le nom de la terre, au lieu d'appeler la terre, le *sec*. Car la sécheresse n'est pas une qualité ajoutée ultérieurement à la terre : elle est l'un des caractères qui, dès l'origine, consti-

deux valences servent à réunir deux groupes univalents, ne s'expriment-ils pas en termes bien voisins de ceux qu'a employés saint Basile pour nous montrer l'air et la terre unis entre eux par l'intermédiaire de l'eau », *Le Système du monde*, II, 421.

2. Aristote, *De Gen. et Corrupt.*, II, 4 ; 331 b 2 : « Il en résulte évidemment que la génération pour les corps simples sera circulaire ».

3. Στοιχεῖον> στείχω évoque l'idée d'une progression, d'une marche, et spécialement d'une marche circulaire comme celle de l'ombre sur le cadran solaire : Boisacq, *Dict. étym. de la langue grecque*, 907.

ἀρχῆς συμπληρούντων αὐτῆς τὴν οὐσίαν. Τὰ δὲ αὐτὴν τοῦ εἶναι αἰτίαν παρέχοντα, πρότερα τῇ φύσει τῶν μετὰ ταῦτα
92 B προσγινομένων καὶ προτιμότερα. Ὥστε εἰκότως ἐκ τῶν προϋπαρχόντων καὶ πρεσβυτέρων ἐπενοήθη τῇ γῇ τὰ γνωρίσματα.

6. Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς ὅτι καλόν. Οὐκ αὐτὸ τοῦτο τερπνήν τινα ὄψιν θαλάσσης ὁ λόγος ἐνδείκνυται τῷ Θεῷ πεφηνέναι[1]. Οὐ γὰρ ὀφθαλμοῖς βλέπει τὰ κάλλη τῆς κτίσεως ὁ ποιητής, ἀλλὰ τῇ ἀρρήτῳ σοφίᾳ θεωρεῖ τὰ γινόμενα. Ἡδὺ μὲν γὰρ θέαμα, λευκαινομένη θάλασσα, γαλήνης αὐτὴν σταθερᾶς κατεχούσης · ἡδὺ δὲ καὶ ὅταν πραείαις αὔραις τραχυνομένη τὰ νῶτα, πορφύρουσαν χρόαν ἢ κυανῆν τοῖς ὁρῶσι προσβάλλῃ[2] · ὅτε οὐδὲ τύπτει βιαίως τὴν γείτονα χέρσον, ἀλλ' οἷον εἰρηνικαῖς τισιν αὐτὴν περιπλοκαῖς κατασπάζεται. Οὐ μὴν οὕτω καὶ Θεῷ οἴεσθαι χρὴ τὴν Γραφὴν εἰρηκέναι καλὴν καὶ ἡδεῖαν ὦφθαι τὴν θάλασσαν, ἀλλὰ τὸ καλὸν ἐκεῖ
92 C τῷ λόγῳ[3] τῆς δημιουργίας κρίνεται. Πρῶτον μέν, ὅτι πηγὴ τῆς περὶ γῆν ἁπάσης νοτίδος ἐστὶ τὸ τῆς θαλάσσης ὕδωρ · τοῦτο μὲν ἐν τοῖς ἀφανέσι πόροις διαδιδόμενον, ὡς δηλοῦσιν αἱ σομφώδεις τῶν ἠπείρων καὶ ὕπαντροι, ὑφ' ἃς ἡ ῥοώδης διαυλωνίζουσα θάλασσα, ἐπειδὰν σκολιαῖς καὶ οὐ[4] πρὸς τὸ ὄρθιον φερομέναις ἐναπολη φθῇ διεξόδοις, ὑπὸ τοῦ κινοῦντος αὐτὴν πνεύματος ὠθουμένη, φέρεται ἔξω τὴν ἐπιφάνειαν

1. πεφηνέναι] πεφυκέναι F.
2. προσβάλλῃ] προβάλλῃ 2 MG.
3. λόγῳ] καλῷ F.
4. οὐ om. AE, multi MG.

1. *Gen.*, **1**, 10.
2. *Supra*, 20, A ; 32 A.

tuent son essence. Or, ce qui a rang de cause [et permet à une chose] d'exister, est, par nature, à la fois antérieur aux qualités qui s'y ajoutent dans la 38 D
suite, et d'un plus haut prix. Aussi est-ce à bon droit que l'on a choisi parmi les caractères primitifs et plus anciens de la terre, ceux qui la feraient reconnaître.

La beauté de la mer

6. *Et Dieu vit que c'était beau*[1]. Par ces mots, l'Écriture ne manifeste pas que la mer présentait aux yeux de Dieu un aspect charmant. Car le Créateur n'a pas d'yeux, pour voir les beautés de son œuvre : c'est par son ineffable sagesse, qu'Il contemple les êtres.

Certes c'est un agréable spectacle, qu'une mer blanchissante, où règne un calme profond ; agréable aussi, lorsque, des souffles légers ridant sa surface, elle offre aux regards des teintes de pourpre et d'azur; 38 E
lorsque, loin de battre avec violence le prochain rivage, elle semble l'étreindre de pacifiques embrassements.

Mais ce n'est pas ainsi, il faut le croire, que la mer, au dire de l'Écriture, apparut belle et charmante au regard de Dieu ; sa beauté se juge, ici, d'après la raison qui a présidé à l'œuvre créatrice[2]. D'abord l'eau de la mer est la source de toute humidité sur la terre : elle se répand, en effet, par d'invisibles conduits, comme on le voit aux terres spongieuses et creusées de cavernes, sous lesquelles s'infiltre le flot marin : se trouve-t-il enfermé dans des canaux obliques et tortueux ? sous l'impulsion du souffle qui le meut, 39 A
il brise la couche superficielle, et reparaît à l'extérieur,

διαρρήξασα, καὶ γίνεται πότιμος ἐκ τῆς διηθήσεως τὸ πικρὸν ἰαθεῖσα. Ἤδη δὲ καὶ θερμοτέρας ἐκ μετάλλων ποιότητος κατὰ τὴν διέξοδον προσλαβοῦσα, ἐκ τῆς αὐτῆς τοῦ κινοῦντος αἰτίας ζέουσα γίνεται, ὡς τὰ πολλά, καὶ πυρώδης · ὅπερ πολλαχοῦ μὲν τῶν νήσων, πολλαχοῦ δὲ τῶν
92 D παραλίων τόπων ἔξεστιν ἱστορῆσαι. Ὅπου γε καὶ κατὰ τὴν μεσόγειαν[1], τόποι τινὲς τῶν ποταμίων ὑδάτων γείτονες, ὡς μικρὰ μεγάλοις εἰκάσαι, τὰ παραπλήσια πάσχουσι. Πρὸς οὖν τί τοῦτο εἴρηταί μοι ; Ὅτι πᾶσα ὑπόνομός ἐστιν ἡ γῆ, διὰ πόρων ἀφανῶν ἐκ τῶν ἀρχῶν τῆς θαλάσσης ὑπονοστοῦντος τοῦ ὕδατος.

93 A 7. Καλὴ τοίνυν ἡ θάλασσα τῷ Θεῷ, καὶ διὰ τὴν ἐν τῷ βάθει τῆς ἰκμάδος ὑποδρομήν · καλὴ καὶ διότι ποταμῶν[2] οὖσα δοχεῖον, εἰς ἑαυτὴν τὰ πανταχόθεν καταδέχεται ῥεύματα, καὶ μένει τῶν ὅρων εἴσω τῶν ἑαυτῆς · καλὴ καὶ διότι τοῖς ἀερίοις ὕδασιν ἀρχὴ τίς ἐστι καὶ πηγή, θαλπομένη μὲν τῇ

1. μεσόγειαν] μεσόγειον ABD.
2. ποταμῶν] ποταμοῖς F.

---

1. Gronau fait remarquer (*op. cit.*, 95) que la théorie de la filtration n'est pas posidonienne. L'opinion que la mer est la source de toute humidité et que l'eau salée devient douce par filtration est celle qu'Aristote expose dans les *Météorologiques* (II, 2 : 354 b 15), mais dont il fait la critique. Cf. SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, III, 5, éd. Oltramare, t. I, p. 121. Est-ce Basile qui s'est employé à combiner des théories qui pourraient s'inspirer l'une de Platon (*Phédon*, 111 d ; 112 c) ; l'autre d'Aristote (*Météor.*, II, 3 : 359 b 7) ? C'est douteux ; et l'hypothèse la plus vraisemblable est celle de l'utilisation d'un manuel.

devenu potable, pour avoir corrigé, par ce filtrage, son amertume[1]. Il arrive même[2] qu'il emprunte aux mines qu'il traverse, une part de leur chaleur, et que, sous l'effet de la même cause qui le meut, il se mette, la plupart du temps, à bouillonner, et devienne brûlant : ce qu'il est souvent loisible d'observer, tant à l'intérieur des îles, que sur les rivages. Parfois aussi, au milieu des terres, il est des lieux proches des eaux fluviales, qui, pour comparer de petites choses aux grandes[3], voient se produire des faits analogues.

A quoi tend ce développement ? [A vous montrer] que toute la terre est creusée de canaux, et que l'eau,
venue des sources de la mer, chemine par d'invisibles 39 B
conduits.

7. La mer est donc belle aux regards de Dieu, grâce à l'humidité qui s'infiltre dans la profondeur [du sol] ; belle aussi parce qu'étant le réceptacle des fleuves, elle reçoit en elle leurs flots [qui se déversent] de tous côtés, et reste, toutefois, dans ses propres limites[4] ; [elle est] belle, parce qu'elle est, en quelque sorte, le principe et la source des eaux répandues dans l'air, quand, échauffée par les rayons du soleil, elle émet

2. L'expression ἤδη δὲ que Basile emploie assez fréquemment (cf. 43 D, 44 B, 53 E, 59 E, 65 B, 66 D, 73 B, 82 E, 84 E) a le sens du latin *jam vero*. On trouve la même expression chez Théophile d'Antioche (*Lib. II ad Autolyc.*, 37 ; Sources chrétiennes, p. 198) qui a pu l'emprunter à Philon (cf. *De opif. mundi*, 19 ; éd. Cohn, p. 19, l. 13-14).
3. On pense à Virgile (*Bucoliques*, I, 24 ; *Géorgiques*, IV, 176). Mais Hérodote avait dit avant lui : (II. 10) : Ὡς εἶναι σμικρὰ ταῦτα μεγάλοισι συμβαλέειν. Cf. CLÉMENT D'ALEX., *Quis dives salvetur*, éd. Stählin, t. 3, p. 161, l. 21-22 : *P. G.*, **9**, 608 A.
4. ARISTOTE, *Météor.*, II, 2 : 355 b 20 ; LUCRÈCE, VI, v. 608.

ἀκτῖνι τοῦ ἡλίου, ἀποτιθεμένη δὲ τὸ λεπτὸν τοῦ ὕδατος διὰ τῶν ἀτμῶν, ὅπερ ἑλκυσθὲν εἰς τὸν ἄνω τόπον, εἶτα καταψυχθὲν διὰ τὸ ὑψηλότερον γενέσθαι τῆς ἀπὸ τοῦ ἐδάφους ἀνακλάσεως τῶν ἀκτίνων, καὶ ὁμοῦ τῆς ἐκ τοῦ νέφους σκιᾶς τὴν ψύξιν ἐπιτεινούσης, ὑετὸς γίνεται, καὶ πιαίνει τὴν γῆν. Καὶ τούτοις οὐδεὶς ἀπιστεῖ πάντως τοὺς ὑποκαιομένους λέβητας ἐννοήσας, οἳ πλήρεις ὄντες ὑγροῦ, πολλάκις κενοὶ κατελείφθησαν, εἰς ἀτμὸν παντὸς τοῦ ἑψομένου διακριθέντος. Ἀλλὰ καὶ αὐτό ἐστιν ἰδεῖν τὸ τῆς θαλάσσης ὕδωρ
93 B παρὰ τῶν ναυτιλλομένων ἑψόμενον· οἳ τοὺς ἀτμοὺς σπόγγοις ὑποδεχόμενοι[1], τὴν χρείαν μετρίως ἐν ταῖς ἀνάγκαις παραμυθοῦνται. Καλὴ δὲ καὶ ἄλλως παρὰ Θεῷ, ὅτι περισφίγγει τὰς νήσους, ὁμοῦ μὲν κόσμον αὐταῖς, ὁμοῦ δὲ καὶ ἀσφάλειαν παρεχομένη δι' ἑαυτῆς· ἔπειτα καὶ ὅτι τὰς πλεῖστον ἀλλήλων διεστώσας ἠπείρους συνάπτει δι' ἑαυτῆς, ἀκώλυτον τοῖς ναυτιλλομένοις τὴν ἐπιμιξίαν παρεχομένη· δι' ὧν καὶ ἱστορίας τῶν ἀγνοουμένων χαρίζεται, καὶ πλούτου πρόξενος ἐμπόροις γίνεται, καὶ τὰς τοῦ βίου χρείας ἐπανορθοῦται ῥᾳδίως, ἐξαγωγὴν μὲν τῶν περιττῶν τοῖς εὐθηνουμένοις παρεχομένη, ἐπανόρθωσιν δὲ τοῦ λείποντος χαριζομένη τοῖς ἐνδεέσι. Καὶ πόθεν ἐμοὶ ὅλον ἰδεῖν μετὰ ἀκριβείας τῆς θαλάσσης τὸ κάλλος, ὅσον τῷ ὀφθαλμῷ τοῦ ποιήσαντος κατεφάνη; Εἰ δὲ θάλασσα καλὴ καὶ ἐπαινετὴ τῷ Θεῷ, πῶς
93 C οὐχὶ καλλίων ἐκκλησίας τοιαύτης σύλλογος, ἐν ᾗ συμμιγὴς

1. ὑποδεχόμενοι] ἀποδεχόμενοι F.

---

1. Cf. Aristote, *Météor.*, I, 3 : 340 a 30.
2. Cette allusion aux îles peut avoir été suggérée par le développement de Théophile d'Antioche : Καὶ καθάπερ ἐν θαλάσσῃ νῆσοι. *Lib. II ad Autolyc.*, 14 ; Sources chrétiennes, p. 136.
3. Les développements sur l'utilité de la mer formaient un chapitre de la théodicée stoïcienne.

en vapeurs, la partie légère de ses eaux : celle-ci, attirée vers les régions supérieures, puis refroidie[1] —
quand elle a dépassé la zone où le sol réfléchit les 39 C
rayons [solaires], et que l'ombre des nuages étend sur elle sa fraîcheur —, se transforme en pluie, et féconde la terre. A cela, nul ne refuse de croire, pour peu qu'il ait vu les chaudrons que l'on met sur le feu : ils étaient pleins d'eau ; mais souvent on les trouve vides, parce que tout le liquide en ébullition s'est évaporé. Il n'est aussi que de voir l'eau de mer que font bouillir les marins, et dont ils recueillent la vapeur sur des éponges pour soulager quelque peu le besoin qui les presse.

La mer est belle, encore, aux regards de Dieu, parce qu'elle entoure les îles[2] dont elle est à la fois la parure et le rempart ; parce qu'elle rapproche les
terres les plus éloignées, qu'elle assure aux navigateurs 39 D
la liberté de leurs relations : par eux, elle nous dispense l'histoire des faits jusqu'alors ignorés ; elle favorise, à l'étranger, la fortune du marchand ; elle subvient facilement aux besoins de la vie, permettant aux riches d'exporter leur superflu, s'empressant de suppléer ce qui manque aux pauvres[3].

Péroraison

Mais d'où me viendrait [le privilège] de voir exactement la beauté de la mer, telle qu'elle apparut aux regards du créateur ?...

Que si la mer est belle et mérite les louanges divines,
combien n'est pas plus belle la réunion de cette 39 E
assemblée, où le bruit mêlé des voix, tel celui du flot

ἦχος, οἷόν τινος κύματος ἠϊόνι προσφερομένου, ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν καὶ νηπίων, κατὰ τὰς πρὸς τὸν Θεὸν ἡμῶν δεήσεις, ἐκπέμπεται. Γαλήνη δὲ βαθεῖα ἀσάλευτον αὐτὴν διασώζει, τῶν πνευμάτων τῆς πονηρίας ταράξαι αὐτὴν τοῖς αἱρετικοῖς λόγοις[1] μὴ δυνηθέντων. Γένοισθε οὖν ἄξιοι τῆς ἀποδοχῆς τοῦ Κυρίου, τὴν εὐταξίαν ταύτην ἐπὶ τὸ εὐπρεπέστατον διασώσαντες[2], ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

1. λόγοις] λογισμοῖς E.
2. διασώσαντες] διασώζοντες J.

---

qui déferle sur le rivage : [voix] d'hommes, de femmes et d'enfants, s'élève au milieu des prières que nous adressons à Dieu ! Un calme profond la conserve dans la paix, [malgré] les esprits mauvais, impuissants à la troubler par les arguments de l'hérésie[1].

Méritez donc l'approbation du Seigneur, en gardant le mieux que vous le pourrez ce bel ordre, dans le Christ Jésus, notre Seigneur, à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.

Ainsi-soit-il.

1. Ce calme profond n'évoquerait-il pas les dernières années de l'épiscopat de saint Basile ?

ΟΜΙΛΙΑ ε'.

Περὶ βλαστήσεως γῆς[1]

93 D **1.** Καὶ εἶπεν ὁ Θεός · βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου, σπεῖρον σπέρμα κατὰ γένος, καὶ ξύλον κάρπιμον ποιοῦν καρπὸν κατὰ γένος, οὗ τὸ σπέρμα αὐτοῦ ἐν αὐτῷ. Ἀκολούθως μετὰ τὸ ἀναπαύσασθαι[2] τὴν γῆν ἀποσκευασαμένην τὸ
96 A βάρος τοῦ ὕδατος, τὸ πρόσταγμα αὐτῇ γέγονε βλαστῆσαι πρῶτον βοτάνην, ἔπειτα ξύλον · ὅπερ ἔτι καὶ νῦν ὁρῶμεν γινόμενον. Ἡ γὰρ τότε φωνή, καὶ τὸ πρῶτον ἐκεῖνο πρόσταγμα, οἷον νόμος τις ἐγένετο φύσεως, καὶ ἐναπέμεινε τῇ γῇ, τὴν τοῦ γεννᾶν αὐτῇ[3] καὶ καρποφορεῖν δύναμιν εἰς τὸ ἑξῆς παρεχόμενος. Βλαστησάτω ἡ γῆ. Πρῶτόν ἐστιν ἐν τῇ γενέσει τῶν φυομένων ἡ βλάστησις · ἔπειτα, ὅταν προκύψῃ μικρὸν τὰ βλαστήματα, βοτάνη γίνεται · εἶτ' ἐπειδὰν αὐξηθῇ, χόρτος ἐστί, κατὰ μικρὸν διαρθρουμένων τῶν φυομένων, καὶ μέχρι τῆς ἐπὶ τὸ σπέρμα τελειώσεως

1. Περὶ βλαστήσεως γῆς om. aliq. MG.
2. ἀναπαύσασθαι] ἀναπνεῦσαι ABDG.
3. αὐτῇ] αὐτῆς aliq. MB ; αὐτήν A, 1 MG.

---

1. Cet exorde *ex abrupto* rattache étroitement à l'homélie précédente la suite du commentaire sur l'œuvre du troisième jour.

2. Βοτάνην χόρτου. Nous traduisons βοτάνη tantôt par *herbe*, tantôt par *pousses vertes*.

3. La correction proposée par Basile (40. E.) nous incite à adopter provisoirement cette traduction.

CINQUIÈME HOMÉLIE 40 A

LA TERRE SE COUVRE DE PLANTES

C'est la terre et non le soleil qui produit les plantes

Et Dieu dit[1] *: Que la terre germe de jeunes pousses d'herbes*[2], *de quoi produire*[3] *une semence particulière selon* [*chaque*] *espèce*[4], *et des arbres fruitiers qui donnent, selon leur espèce, du fruit ayant en soi sa semence*[5],

Il était normal qu'après s'être reposée, la terre, libérée du poids de l'eau, reçût l'ordre de germer de
jeunes pousses, puis du bois : ce que nous lui voyons 40 B
faire maintenant encore. Car cette parole d'alors, et ce premier commandement devint comme une loi de la nature, et demeura dans la terre, pour lui donner, à l'avenir, le pouvoir d'engendrer et de fructifier.

Que la terre germe.

D'abord vient, dans la genèse de plantes, la germination ; ensuite, quand les germes commencent à sortir, se forme une jeune pousse ; puis, celle-ci une fois développée, c'est une plante, les végétaux se complétant peu à peu d'articulations nouvelles, et parvenant au développement parfait, [nécessaire à

4. Il n'y a pas lieu de presser la signification de γένος : cf. 47 A et 64 C : il y a divers *genres* d'arbres, de poissons.

5. *Gen.*, **1**, 11. La citation n'est pas exacte : Basile la rectifiera, *infra*, 42 B, en ajoutant καὶ καθ' ὁμοιότητα.

προϊόντων. Τὸ γὰρ χλοερὸν καὶ ποάζον παραπλήσιόν ἐστιν ἁπάντων. Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου. Καθ' ἑαυτὴν ἡ γῆ προφερέτω τὴν βλάστησιν, οὐδεμιᾶς συνεργείας[1] ἑτέρωθεν δεομένη. Ἐπειδή τινες οἴονται τὸν ἥλιον αἴτιον εἶναι τῶν ἀπὸ τῆς γῆς φυομένων, τῇ ὁλκῇ τοῦ θερμοῦ πρὸς
96 B τὴν ἐπιφάνειαν τὴν ἐκ τοῦ βάθους δύναμιν ἐπισπώμενον, διὰ τοῦτο πρεσβυτέρα τοῦ ἡλίου ἡ περὶ γῆν διακόσμησις· ἵνα καὶ τοῦ προσκυνεῖν τὸν ἥλιον, ὡς αὐτὸν τὴν αἰτίαν τῆς ζωῆς παρεχόμενον, οἱ πεπλανημένοι παύσωνται. Ἐὰν ἄρα πεισθῶσιν, ὅτι πρὸ τῆς ἐκείνου γενέσεως τὰ περὶ τὴν γῆν πάντα διακεκόσμητο[2], καὶ τοῦ ἀμέτρου περὶ αὐτὸν θαύματος καθυφῶσιν, ἐνθυμηθέντες ὅτι χόρτου καὶ βοτάνης νεώτερός ἐστι κατὰ τὴν γένεσιν. Ἆρα οὖν τοῖς μὲν βοσκήμασιν ἡ τροφὴ προαπετέθη, τὸ δὲ ἡμέτερον οὐδεμιᾶς ἐφάνη προνοίας ἄξιον; Ἀλλὰ μάλιστα μὲν ὁ βουσὶ καὶ ἵπποις τὸν χιλὸν προαποθέμενος, σοὶ τὸν πλοῦτον καὶ τὴν ἀπόλαυσιν παρασκευάζει. Ὁ γὰρ τὰ κτήματα[3] σου[4] διατρέφων, τὴν σὴν

1. συνεργείας] συνεργασίας EF ; ἐνεργείας DH.
2. διακεκόσμητο] διεκεκόσμητο J ; διακεκόσμηται C.
3. κτήματα] κτήνεα Garnier ; κτίματα L.
4. παρασκευάζων καὶ add. J αὔξων καὶ DH.

1. L'influence du soleil dans la génération des êtres avait frappé Aristote : *De Gen. et corrupt.*, II, 10 : 336 b 5. Toutefois l'erreur que vise Basile est le culte du soleil (cf. JULIEN, *Discours au roi-soleil :* éd. Hertlein, t. I, p. 178, 196). « Ceux, dit Bossuet, qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes, avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul ». *Discours sur l'histoire universelle*, II, 1. Œuvres complètes, 1862, t. 4, p. 143.

Ici encore, il faut constater que Basile reprend une idée qu'avait exprimée Théophile d'Antioche. *Lib. II ad Autolyc.*, 15, Sources chrétiennes, p. 138 : « (De vains philosophes) diraient : Des astres, provient ce qui pousse sur la terre... C'est donc en signe de vérité

la formation] de la graine. Car, de verdir et de croître en gazon est semblablement le fait de toutes les plantes.

Que la terre germe des pousses vertes.

Que d'elle-même la terre produise des germes, sans 40 C
avoir besoin d'aucun secours étranger. Comme certains sont d'avis que le soleil est la cause des productions de la terre, et que l'attraction exercée par la chaleur amène à la surface la force venue de la profondeur [du sol], c'est avant [la création du] soleil que s'ordonnent les productions terrestres, pour que ceux qui sont tombés dans cette erreur, cessent d'adorer le soleil, comme s'il était cause de la vie[1].

Si donc ils sont persuadés qu'avant la genèse du soleil se sont ordonnées toutes les productions terrestres, ne faudra-t-il pas qu'ils renoncent[2] à l'admiration excessive qu'ils ont pour lui, en pensant que sa genèse a suivi celle de l'herbe et des jeunes pousses ?

C'est pour nous que la terre se couvre de plantes. Une correction textuelle

Est-ce donc que le bétail s'est 40 D
vu préparer sa nourriture, alors que la nôtre ne semblait digne d'aucune prévoyance ? Il faut dire tout d'abord qu'en procurant le fourrage aux bœufs et aux chevaux, le Créateur te prépare richesse et jouissance. Car celui qui

que plantes et semences naquirent antérieurement aux astres » : προγενέστερα γέγονεν τὰ φυτὰ καὶ τὰ σπέρματα τῶν στοιχείων. Théophile lui-même pouvait avoir emprunté cette idée à PHILON, *De opif. mundi*, 14 ; éd. Cohn, p. 14-15.

2. καθυφῶσιν semble être une sorte de subjonctif délibératif.

συναύξει τοῦ βίου κατασκευήν. Ἔπειτα, ἡ τῶν σπερμάτων γένεσις τί ἄλλο ἐστί, καὶ οὐχὶ τῆς σῆς διαγωγῆς παρασκευή ;
96 C πρὸς τῷ πολλὰ τῶν ἐν πόαις ἔτι καὶ λαχάνοις ὄντων, τροφὴν ἀνθρώπων[1] ὑπάρχειν.

2. Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου, σπεῖρον σπέρμα, φησί, κατὰ γένος. Ὥστε κἄν τι γένος βοτάνης ἑτέροις διαφέρῃ, κἀκείνων τὸ κέρδος πρὸς ἡμᾶς ἐπανέρχεται, καὶ ἡμῖν ἡ χρῆσις τῶν σπερμάτων ἀφώρισται · ὥστε εἶναι τὸν νοῦν τῶν εἰρημένων τοιοῦτον, Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου, καὶ σπέρμα σπεῖρον κατὰ γένος. Οὕτω γὰρ καὶ τὸ τῆς λέξεως ἀκόλουθον ἀποκαταστῆναι δυνήσεται, ἀκαταλλήλως νῦν τῆς συντάξεως ἔχειν δοκούσης, καὶ τὸ ἀναγκαῖον
97 A τῶν ὑπὸ τῆς φύσεως οἰκονομουμένων διασωθήσεται. Πρῶτον μὲν γὰρ βλάστησις, εἶτα χλοή, εἶτα χόρτου αὔξησις, εἶτα ὁ ἀπαρτισμός τῶν αὐξομένων[2] διὰ τοῦ σπέρματος. Πῶς οὖν, φασί, πάντα εἶναι τὰ ἐκ τῆς γῆς φυόμενα σπερματικὰ ὁ λόγος ἐνδείκνυται, ὅπου γε οὔτε κάλαμος, οὔτε ἄγρωστις, οὔτε ἡ μίνθη, οὐ κρόκος, οὐ σκόροδον, οὐ βούτομον, οὐδ' ἄλλα μυρία γένη φυτῶν σπερματίζοντα φαίνεται ; Πρὸς δὴ τοῦτό φαμεν, ὅτι πολλὰ τῶν φυομένων ἐκ τῆς γῆς ἐπὶ τοῦ

1. ἀνθρώπων] ἀνθρώποις J.
2. αὐξομένων] αὐξανομένων D H J.

1. Cet emploi de κτήματα n'a rien de surprenant sous la plume de saint Basile, cf. *Les idées et l'action sociales de saint Basile*, p. 101-106.
2. Καὶ σπέρμα σπεῖρον au lieu de σπεῖρον σπέρμα.
3. Σπεῖρον ne se rapporte ni à βοτάνην ni à χόρτου. D'autre part, ce mot évoque la reproduction de la plante avant qu'il ait été question de la graine. Origène avait déjà signalé la difficulté : *Homélies sur la Genèse, P. G.*, **12**, 92 C. Il eût proposé, semble-t-il, de rattacher σπεῖρον à γένος. La correction de Basile est modeste ; elle est à noter chez un exégète aussi respectueux de la lettre.
4. On retrouve, ou l'on devine, chacun des mots du texte sacré : βλαστησάτο — βοτάνην — χόρτου — σπέρμα.

nourrit avec sollicitude tes troupeaux[1], enrichit par là-même ton existence. Et puis, la naissance des graines est-elle autre chose qu'une préparation de ta vie ? sans compter qu'il y a maintenant encore beaucoup d'herbes et de légumes qui sont la nourriture des hommes !

2. *Que la terre germe de jeunes pousses d'herbe, de quoi*, dit l'Écriture, *produire une semence selon [chaque] espèce.* Ainsi, bien que certaines espèces 40 E
d'herbe servent à d'autres êtres, le gain qu'ils en tirent, nous fait retour ; et c'est à notre usage que les semences se trouvent réservées.

Le sens de ces paroles serait donc le suivant : *que la terre germe de jeunes pousses d'herbe, et de la semence qui produise selon son espèce*[2]. De cette manière en 41 A
effet la suite normale du texte pourra être rétablie, tandis que la construction actuelle semble manquer de cohérence[3] ; et l'ordre nécessaire de l'économie naturelle sera sauvé : germination d'abord, puis verdure [nouvelle], croissance de la plante, achèvement enfin — grâce au germe — des sujets ainsi développés[4].

Plantes sans germe

Mais, dit-on, comment se fait-il, que tout ce qui pousse sur la terre, nous soit présenté par l'Écriture comme portant semence, quand ni le roseau, ni le chiendent, la menthe, le safran, l'ail, le jonc fleuri, mille autres espèces de plantes ne semblent avoir de graines.

Voici notre réponse : beaucoup de plantes ter- 41 B
restres ont à l'intérieur [de leur tige] et dans leur

πυθμένος καὶ τῆς ῥίζης ἔχει τὴν δύναμιν τῶν σπερμάτων. Ὥσπερ ὁ κάλαμος, μετὰ τὴν ἐπέτειον αὔξησιν, ἀπὸ τῆς ῥίζης ἀφίησί τινα προβολήν, σπέρματος λόγον ἔχουσαν, πρὸς τὸ μέλλον. Τοῦτο δὲ ποιεῖ καὶ ἄλλα μυρία, ὅσα διὰ γῆς νεμόμενα ἐν ταῖς ῥίζαις τὴν διαδοχὴν κέκτηται. Ὥστε
97 B παντός ἐστιν ἀληθέστερον τό, ἑκάστῳ τῶν φυομένων ἢ σπέρμα εἶναι, ἢ δύναμίν τινα σπερματικὴν ἐνυπάρχειν. Καὶ τοῦτό ἐστι τό, Κατὰ γένος. Οὐ γὰρ ἡ προβολὴ τοῦ καλάμου ἐλαίας ἐστὶ ποιητική, ἀλλὰ ἐκ καλάμου μὲν ἕτερος κάλαμος, ἐκ δὲ τῶν σπερμάτων τὰ συγγενῆ τοῖς καταβληθεῖσιν ἀποβλαστάνει. Καὶ οὕτω τὸ ἐν τῇ πρώτῃ γενέσει προβληθὲν παρὰ τῆς γῆς, μέχρι νῦν διασώζεται, τῇ ἀκολουθίᾳ τῆς διαδοχῆς φυλασσομένου τοῦ γένους. Βλαστησάτω ἡ γῆ. Νόησόν μοι ἐκ μικρᾶς φωνῆς, καὶ προστάγματος οὕτω βραχέος, τὴν κατεψυγμένην καὶ ἄγονον ὠδίνουσαν ἀθρόως καὶ πρὸς καρπογονίαν συγκινουμένην, ὥσπερ τινὰ σκυθρωπὴν καὶ πενθήρη ἀπορρίψασαν περιβολήν, μεταμφιεννυμένην τὴν φαιδροτέραν καὶ τοῖς οἰκείοις κόσμοις ἀγαλλομένην, καὶ τὰ μυρία γένη τῶν φυομένων προβάλλουσαν. Βούλομαί σοι
97 C σφοδρότερον τῆς κτίσεως ἐνιδρυνθῆναι τὸ θαῦμα, ἵν' ὅπου περ ἂν εὑρεθῇς, καὶ ὁποίῳ δήποτε γένει τῶν φυομένων παραστῇς, ἐναργῆ λαμβάνῃς τοῦ ποιήσαντος τὴν ὑπόμνησιν. Πρῶτον

1. Pseudo-Aristote, *Des Plantes*, I, 4 ; 819 b 3. Cf. Théophraste, *De causis plantarum*, I, 1-2 ; éd. Wimmer, p. 165-166 ; I, 12, p. 178. Cf. Courtonne, *op. cit.*, 86.

2. διὰ γῆς νεμόμενα : *per terram dispersa*, traduit Garnier. Eustathe avait compris : *sub tellure nascentia*.

3. Cette image est l'une des plus gracieuses qui ait illustré la poésie de Charles d'Orléans :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie... (*Rondeaux*, VI).

racine leur vertu séminale[1]. Tel, le roseau, après sa croissance annuelle, émet sur sa racine un bourgeon, qui, pour l'avenir, tient lieu de graine. Ainsi font mille autres plantes qui, dispersées à travers la terre[2], possèdent dans leurs racines, la vertu de se reproduire. C'est pourquoi rien n'est plus vrai que de dire : chaque plante a sa graine ou possède une vertu séminale. Et c'est ce que signifie : *selon son espèce*. Car l'excroissance du roseau n'est pas apte à produire un olivier ;
mais il naît du roseau, un autre roseau, et des 41 C
semences jetées en terre, des plantes de même espèce. Voilà comment ce que la création première a fait jaillir du sein de la terre, se trouve conservé jusqu'à ce jour, par une série de reproductions qui sauvegardent l'espèce.

La terre est fécondée

Que la terre germe ! Imagine, je te prie, comment, par l'effet d'un simple mot, d'un ordre aussi bref, la terre, inféconde et froide, enfante tout à la fois, et se hâte de produire des fruits, comme si elle avait jeté loin d'elle quelque sombre vêtement de deuil, pour revêtir sa robe brillante, ornée des parures qui lui sont propres, et présenter les mille espèces de ses plantes[3].

La fleur, en sa fragilité, est l'image de la vie humaine

En toi, je veux enter profondément l'admiration de l'œuvre
créée, afin qu'en tout lieu, et 41 D
qu'en face de tout genre de plantes, tu prennes un vif souvenir du Créateur.

μὲν οὖν ὅταν ἴδῃς βοτάνην χόρτου καὶ ἄνθος, εἰς ἔννοιαν
ἔρχου τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως, μεμνημένος τῆς εἰκόνος
τοῦ σοφοῦ Ἡσαΐου, ὅτι Πᾶσα σὰρξ ὡς χόρτος, καὶ πᾶσα
δόξα ἀνθρώπου ὡς ἄνθος χόρτου. Τὸ γὰρ ὀλιγοχρόνιον τῆς
ζωῆς, καὶ τὸ ἐν ὀλίγῳ περιχαρὲς καὶ ἱλαρὸν τῆς ἀνθρωπίνης
εὐημερίας, καιριωτάτης παρὰ τῷ προφήτῃ τετύχηκε τῆς
εἰκόνος. Σήμερον εὐθαλὴς τῷ σώματι, κατασεσαρκωμένος
ὑπὸ τρυφῆς, ἐπανθοῦσαν ἔχων τὴν εὔχροιαν ὑπὸ τῆς κατὰ
97 D τὴν ἡλικίαν ἀκμῆς, σφριγῶν καὶ σύντονος, καὶ ἀνυπόστατος[1]
τὴν ὁρμήν, αὔριον ὁ αὐτὸς οὗτος[2] ἐλεεινός, ἢ τῷ χρόνῳ
μαρανθείς, ἢ νόσῳ διαλυθείς. Ὁ δεῖνα περίβλεπτος ἐπὶ
χρημάτων περιουσίᾳ · καὶ πλῆθος περὶ αὐτὸν κολάκων ·
δορυφορία φίλων προσποιητῶν τὴν ἀπ' αὐτοῦ χάριν[3] θερα-
πευόντων[4] · πλῆθος συγγενείας, καὶ ταύτης κατεσχημα-
100 A τισμένης · ἑσμὸς τῶν ἑφεπομένων μυρίος τῶν τε ἐπὶ σιτίων
καὶ τῶν κατὰ τὰς χρείας αὐτῷ προσεδρευόντων, οὓς καὶ
προϊὼν καὶ πάλιν ἐπανιὼν ἐπισυρόμενος ἐπίφθονός ἐστι τοῖς
ἐντυγχάνουσι. Πρόσθες τῷ πλούτῳ καὶ πολιτικήν τινα
δυναστείαν, ἢ καὶ τὰς ἐκ βασιλέων τιμάς · ἢ ἐθνῶν
ἐπιμέλειαν · ἢ στρατοπέδων ἡγεμονίαν · τὸν κήρυκα μέγα
βοῶντα πρὸ αὐτοῦ · τοὺς ῥαβδούχους[5] ἔνθεν καὶ ἔνθεν βαρυ-
τάτην κατάπληξιν τοῖς ἀρχομένοις ἐμβάλλοντας τὰς πληγάς ·
τὰς δημεύσεις · τὰς ἀπαγωγάς[6] · τὰ δεσμωτήρια, ἐξ

1. ἀνυπόστατος] ἐνυπόστατος A E.
2. ὁ αὐτὸς οὗτος] ὁ om. DE ; οὗτος add. cor. A ; ὁ αὐτὸς om. Combefis.
3. τὴν ἀπ' αὐτοῦ χάριν] τὴν αὐτοῦ χρείαν DH ; τὴν ἀπ'αὐτοῦ χρείαν BG, Combefis.
4. θεραπευόντων] θηρευόντων Garnier, Combefis.
5. ῥαβδούχους] ῥαβδοφόρους AE, 2 MG.
6. ἀπαγωγάς] ἐπαγωγάς FJKL.

D'abord quand tu vois de jeunes pousses d'herbe, une fleur, qu'il te souvienne de la nature humaine : rappelle-toi la comparaison du sage Isaïe : *que toute chair est comme l'herbe, et toute gloire humaine comme la fleur des champs*[1]. Car la brièveté de la vie, la joie si courte et l'allégresse de la prospérité humaine ont trouvé sous la plume du prophète l'image la mieux appropriée.

Aujourd'hui, voici un homme au corps florissant,
engraissé dans la mollesse ; la force de l'âge épanouit 41 E
son teint ; il est vigoureux, ardent, d'une irrésistible impétuosité : demain ce même personnage [sera devenu] un objet de pitié, flétri par le temps, ou brisé par la maladie.

Tel attire les regards par la profusion de ses richesses : autour de lui, une multitude de flatteurs, une escorte de faux amis qui cultivent ses faveurs ; une foule de parents, non moins habiles à feindre ; un essaim innombrable de serviteurs, qui pourvoient à sa nourriture et à ses besoins, et que, dans ses allées et venues, il traîne après lui, sous le regard envieux des passants. Ajoute encore à sa richesse quelque pouvoir dans la cité, les honneurs qu'il reçoit des maîtres de
l'empire : gouvernement de peuples, commandement 42 A
d'armées, le héraut qui le précède en criant à haute voix, les licteurs de chaque côté qui jettent au cœur des sujets un profond effroi [en évoquant] les coups, les confiscations, l'exil, les prisons : [tout ce]

1. Isaïe, **40,** 6 : comparaison que reprendra saint Jean Chrysostome dans le discours en faveur d'Eutrope. *P. G.*, **52,** 393.

ὢν ἀφόρητος ὁ παρὰ τῶν ὑποχειρίων συναθροίζεται φόβος. Καὶ τί μετὰ τοῦτο ; Μία νύξ, ἢ πυρετὸς εἷς, ἢ πλευρῖτις, ἢ περιπνευμονία, ἀνάρπαστον ἐξ ἀνθρώπων ἀπάγουσα τὸν ἄνθρωπον οἴχεται, πᾶσαν τὴν κατ' αὐτὸν σκηνὴν ἐξαπίνης ἀπογυμνώσασα, καὶ ἡ δόξα ἐκείνη ὥσπερ ἐνύπνιον
100 B ἀπηλέγχθη. Ὥστε ἐπιτέτευκται τῷ προφήτῃ ἡ πρὸς τὸ ἀδρανέστατον[1] ἄνθος ὁμοίωσις τῆς ἀνθρωπίνης δόξης.

3. Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου, σπεῖρον σπέρμα κατὰ γένος καὶ καθ' ὁμοιότητα. Ἔτι καὶ νῦν ἡ τάξις τῶν φυομένων μαρτυρεῖ τῇ πρώτῃ διακοσμήσει. Ἡ γὰρ βλάστησις καθηγεῖται πάσης βοτάνης καὶ πάσης πόας. Εἴτε γὰρ ἀπὸ ῥίζης ἐκδίδοταί τι ἐκ τῆς κάτωθεν προβολῆς, ὡς κρόκος καὶ ἄγρωστις, ἀναβλαστῆσαι δεῖ καὶ ἐπὶ τὸ ἔξω προκύψαι · εἴτε ἀπὸ σπέρματος, καὶ οὕτως ἀνάγκη πρῶτον βλάστησιν, εἶτα βοτάνην γενέσθαι, εἶτα χόρτον χλοάζοντα, εἶτα τὸν καρπὸν ἐπὶ ξηρᾶς ἤδη καὶ παχείας τῆς καλάμης ἁδρυνόμενον[2]. Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου. Ὅταν εἰς γῆν καταπέσῃ τὸ σπέρμα συμμέτρως νοτίδος καὶ θέρμης ἔχουσαν,
100 C χαῦνον γενόμενον καὶ πολύπορον, τῆς παρακειμένης γῆς περιδραξάμενον, τὰ οἰκεῖα καὶ σύμφυλα πρὸς ἑαυτὸ ἐπισπᾶται. Ἐμπίπτοντα δὲ τοῖς πόροις καὶ περιολισθαίνοντα τῆς γῆς

1. ἀδρανέστατον] ἀδρανέστερον J.
2. ἁδρυνόμενον] βαρυνόμενον F.

---

1. L'image de l'acteur se trouve chez Epictète : *Manuel*, 17 : éd. Schenkl, p. 436 : Μέμνησο ὅτι ὑποκριτὴς εἶ δράματος οἵου ἂν θέλῃ ὁ διδάσκαλος.

2. Le mouvement oratoire de cette page, et cette ample comparaison font penser à Bossuet. M. Courtonne note que l'abondance des traits descriptifs rappelle aussi La Bruyère : COURTONNE, *op. cit.*, p. 196.

3. Bien que Basile revienne au texte de l'Écriture σπεῖρον σπέρμα, nous nous en tenons désormais à l'interprétation qu'il en a donnée : 40 E.

qui inspire au peuple soumis une frayeur intolérable. Et que survient-il après ? [Il suffit d']une nuit, d'une fièvre, pleurésie, pneumonie, qui s'empare de notre homme, et l'enlève du milieu des humains, laissant vide soudain toute la scène où il évoluait[1] : et cette gloire a été convaincue de n'être qu'un songe. C'est pourquoi le prophète a eu raison de voir dans la fleur, en son extrême fragilité, l'image de la gloire humaine[2].

L'évolution de la plante

3. *Que la terre germe de jeunes pousses d'herbe, et de la semence* 42 B
qui produise selon son espèce et sa ressemblance[3].

Maintenant encore, les plantes se développent suivant un ordre qui témoigne de ce premier arrangement. La germination précède en effet toute jeune pousse et tout gazon.

Une plante naît-elle d'une racine par un jaillissement intérieur, comme le safran et le chiendent ? Il faut qu'elle germe, et que le germe se produise à l'extérieur. Vient-elle d'une semence ? Dans ce cas aussi, il faut nécessairement qu'il y ait d'abord un germe, puis une jeune pousse, une herbe verdoyante, enfin le fruit qui mûrisse sur une tige épaisse et déjà sèche.

Que la terre germe de jeunes pousses d'herbe. 42 C

Lorsque la graine est tombée dans une terre qui possède une juste proportion d'humidité et de chaleur, elle s'amollit et devient poreuse ; puis elle se saisit de la terre avoisinante, et tire à soi les éléments qui lui sont appropriés et apparentés. En tombant dans ses

τὰ λεπτότατα μόρια, ἐπὶ πλέον ἀνευρύνει τοὺς ὄγκους αὐτῆς[1] ὥστε ῥιζοῦσθαι μὲν εἰς τὸ κάτω, ἐπὶ τὸ ἄνω δὲ προκύπτειν[2] ἰσαρίθμων ταῖς ῥίζαις τῶν καλάμων προβαλλομένων · θαλπομένου δὲ ἀεὶ τοῦ βλαστήματος, συρομένην διὰ τῶν ῥιζῶν τὴν νοτίδα, τῇ ὁλκῇ τοῦ θερμοῦ συνεπάγεσθαι τοῦ τροφίμου τῆς γῆς ὅσον μέτριον, καὶ τοῦτο καταμερίζειν εἰς καλάμην καὶ φλοιὸν καὶ τὰς θήκας τοῦ σίτου, καὶ αὐτὸν τὸν σῖτον καὶ τοὺς ἀνθέρικας · καὶ οὕτω κατὰ μικρὸν τῆς αὐξήσεως γινομένης, ἐπὶ τὸ οἰκεῖον μέτρον
100 D ἕκαστον τῶν φυομένων ἀποκαθίστασθαι, εἴτε τι τῶν σιτηρῶν, εἴτε τῶν χεδροπῶν, εἴτε τῶν λαχανωδῶν ἢ φρυγανικῶν τυγχάνοι. Εἷς χόρτος καὶ μία βοτάνη ἐξαρκεῖ τὴν διάνοιάν σου πᾶσαν εἰς τὴν θεωρίαν τῆς ἐξεργασαμένης[3] αὐτὰ
101 A τέχνης ἀπασχολῆσαι · πῶς γόνασι διαζώννυται ἡ καλάμη τοῦ σίτου, ἵνα ὥσπερ σύνδεσμοί τινες ῥᾳδίως τὸ βάρος τῶν ἀσταχύων φέρωσιν, ὅταν πλήρεις ὄντες καρπῶν πρὸς τὴν γῆν κατακλίνωνται. Διὰ τοῦτο ὁ μὲν βρόμος διόλου κενός, ἅτε μηδενὶ τὴν κεφαλὴν βαρυνόμενος · τὸν δὲ σῖτον τοῖς συνδέσμοις τούτοις ἡ φύσις κατησφαλίσατο. Ἐν θήκῃ δὲ τὸν κόκκον ἀποθεμένη ὡς μὴ εὐδιάρπαστον εἶναι τοῖς σπερμολόγοις[4] · ἔτι καὶ τῇ προβολῇ τῶν ἀνθερίκων οἷον ἀκίσι τὰς ἐκ τῶν μικρῶν ζῴων ἀφίστησι βλάβας.

1. αὐτῆς] αὐτοῦ cor. K, Garnier.
2. προκύπτειν] προκόπτειν E, 1 MG.
3. ἐξεργασαμένης] ἐξεργασμένης. G, 1 MG.
4. τῶν ὀρνίθων add. J.

1. Cf. *supra*, 29 A.
2. Σίτου. L'exemple, présenté jusqu'ici en termes généraux, est en réalité celui du blé.
3. On trouverait dispersés dans *l'Histoire des Plantes* de Théophraste, et dans le traité : *des Plantes* du Pseudo-Aristote, beaucoup

pores, en s'y infiltrant, les minuscules parcelles de terre augmentent le volume de la graine, en sorte qu'elle pousse des racines vers le bas, et s'allonge vers le haut, faisant jaillir des tiges aussi nombreuses que ses racines. Comme le germe ne cesse de s'échauffer, l'humidité qu'aspirent les racines, entraîne avec elle, par l'action de la chaleur[1], des aliments terrestres, en une juste mesure ; elle les répartit entre
la tige, l'écorce, les enveloppes du grain[2], le grain 42 D
lui-même, et les barbes de l'épi. Ainsi, la croissance s'effectuant peu à peu, chacune des plantes parvient à la mesure qui lui est propre, qu'il s'agisse de céréales, de graines à gousses, de légumineuses ou de broussailles.

Il suffit d'une plante, d'une herbe, pour occuper ta pensée tout entière, dans la contemplation de l'art qui a exécuté ces œuvres : [vois] comment la tige du blé est ceinte de nœuds, afin que ces sortes de ligatures [lui permettent de] supporter facilement le poids des épis, quand [ceux-ci] remplis des grains
s'inclinent vers la terre. C'est pourquoi, tandis que 42 E
la folle-avoine est creuse sur toute sa longueur, parce que rien n'alourdit sa tête, la nature a, par ces ligatures, solidement renforcé [la tige] du blé. Puis, dans un coffret, elle dépose la graine, pour empêcher qu'elle ne soit facilement la proie des oiseaux qui picorent ; enfin, par les barbes des épis qu'elle dispose en avant comme des pointes de javelots, elle écarte les atteintes des petits animaux[3].

de détails que Basile a pu emprunter pour la composition de cette homélie, à un manuel ou à un florilège.

4. Τί εἴπω ; τί σιωπήσω ; Ἐν πλουσίοις τῆς κτίσεως
101 B θησαυροῖς ἄπορος μὲν ἡ εὕρεσις[1] τοῦ τιμιωτέρου[2], δυσφορωτάτη δὲ ἡ ζημία τοῦ παρεθέντος. Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου. Καὶ εὐθέως συνεξεδόθη τοῖς τροφίμοις τὰ δηλητήρια · μετὰ τοῦ σίτου τὸ κώνειον · μετὰ τῶν λοιπῶν τροφίμων ἐλλέβορος, καὶ ἀκόνιτον, καὶ μανδραγόρας, καὶ ὁ τῆς μήκωνος ὀπός. Τί οὖν ; ἀφέντες τὸ ἐπὶ τοῖς χρησίμοις τὴν χάριν ὁμολογεῖν, ἐγκαλέσομεν τῷ δημιουργῷ ἐπὶ τοῖς φθαρτικοῖς ἡμῶν τῆς ζωῆς ; ἐκεῖνο δὲ οὐ λογισόμεθα, ὅτι οὐ πάντα τῆς γαστρὸς ἕνεκεν τῆς ἡμετέρας δεδημιούργηται ; Ἀλλ' ἡμῖν μὲν αἱ ἀποτεταγμέναι τροφαὶ πρόχειροι καὶ πᾶσιν εὔγνωστοι · ἕκαστον δὲ τῶν γενομένων ἴδιόν τινα λόγον ἐν τῇ κτίσει πληροῖ. Μὴ γὰρ ἐπειδή σοι δηλητήριον τὸ ταύριον αἷμα, τούτου ἕνεκεν ἔδει ἢ μὴ παραχθῆναι τὸ ζῷον, ἢ παραχθὲν[3] ἄναιμον εἶναι, οὗ τῆς ἰσχύος πρὸς τοσαῦτα ἡμῶν ἐπιδεῖται ὁ
101 C βίος ; Ἀλλά σοι μὲν αὐτάρκης ὁ σύνοικος λόγος πρὸς τὴν φυλακὴν τῶν ὀλεθρίων. Οὐ δήπου γὰρ πρόβατα μὲν καὶ αἶγες ἴσασιν ἀποφεύγειν τὰ κακοῦντα αὐτῶν τὴν ζωήν, μόνῃ τῇ αἰσθήσει τὸ βλαβερὸν διακρίνοντα · σοὶ δὲ ᾧ καὶ λόγος πάρεστι, καὶ ἰατρικὴ τέχνη τὸ χρήσιμον ἐκπορίζουσα, καὶ ἡ τῶν προλαβόντων πεῖρα τῶν βλαπτόντων τὴν φυγὴν

1. εὕρεσις] αἵρεσις D H J.
2. τιμιωτέρου] τιμιωτάτου D, Combefis.
3. παραχθέν om. EG ; add. cor. A in margine.

---

1. La variété des plantes qui va faire l'objet d'abondants développements (cf. *infra*, 46 C, 47 A, etc.), était indiquée d'un mot par saint Théophile d'Antioche : Σκόπει τὸ λοιπὸν τὴν ἐν τούτοις ποικιλίαν καὶ διάφορον καλλονὴν καὶ πλῆθυν. *Lib. II ad Autolyc.*, 14, Sources chrétiennes, p. 134.

2. Basile, dans une autre homélie (*Hom., VI in illud : Des-*

La variété des plantes : plantes vénéneuses

4. Que dire ? Que passer sous silence ? Dans les riches trésors de la nature, il est difficile de trouver ce qui est de plus haut prix ; et l'on a peine à se résoudre au dommage d'une omission[1].

Que la terre germe de jeunes pousses d'herbe.

Aussitôt, nous furent livrées, avec les plantes 43 A
nourricières, les nocives : avec le blé, la ciguë ; avec les autres plantes nourricières, l'ellébore, l'aconit, la mandragore et le suc de pavot. Eh quoi ! négligeant de remercier le créateur pour les plantes utiles, nous lui reprocherons celles qui nuisent à notre vie ? Et nous ne songerons pas que tout n'a pas été créé pour notre ventre[2] ? Pourtant les aliments qui nous sont destinés, sont à portée de notre main, et bien connus de tous ; et chacun des êtres remplit, dans la création, sa fonction propre. Si le sang du taureau
est pour toi un poison, cet animal devait-il donc ou 43 B
ne pas exister, ou n'exister que privé de sang, lui dont la force répond, de tant de manières, aux besoins de notre vie ? Mais la raison qui habite en toi, te suffit pour te préserver des rencontres funestes. On ne peut sans doute pas dire que les brebis et les chèvres savent fuir ce qui nuirait à leur vie, n'ayant que leurs sens pour discerner le danger, et que toi, avec ta raison, avec l'art du médecin pour te procurer ce qui t'est salutaire, avec l'expérience du passé qui t'invite à

---

truam : II, 45 A), oppose à l'égoïsme des riches la même protestation, pour les inciter à élever leurs pensées au-dessus d'une conception trop matérielle de la vie.

ὑποβάλλουσα, χαλεπόν ἐστιν, εἰπέ μοι, ἐκκλῖναι τὰ δηλητήρια ; Ἔστι δὲ τούτων οὐδὲν ἀργῶς, οὐδὲν ἀχρήστως γεγενημένον. Ἢ γὰρ τροφὴν παρέχει τινὶ τῶν ἀλόγων · ἢ καὶ ἡμῖν αὐτοῖς παρὰ τῆς ἰατρικῆς τέχνης εἰς παραμυθίαν τινῶν ἀρρωστημάτων ἐξεύρηται. Τὸ μὲν γὰρ κώνειον οἱ ψᾶρες βόσκονται, διὰ τὴν κατασκευὴν τοῦ σώματος τὴν ἐκ τοῦ δηλητηρίου βλάβην ἀποδιδράσκοντες. Λεπτοὺς γὰρ
101 D ἔχοντες τοὺς ἐπὶ τῆς καρδίας πόρους, φθάνουσιν ἐκπέψαι τὸ καταποθὲν, πρὶν τὴν ἀπ' αὐτοῦ ψύζιν τῶν καιρίων καθάψασθαι. Ἑλλέβορος δὲ ὀρτύγων ἐστὶ τροφὴ, ἰδιότητι κράσεως τὴν βλάβην ἀποφευγόντων. Ἔστι δὲ καὶ αὐτὰ ταῦτα ἐν καιρῷ ποτε καὶ ἡμῖν χρήσιμα. Διὰ μὲν γὰρ τοῦ μανδραγόρου ὕπνον ἰατροὶ κατεπάγουσιν · ὀπίῳ δὲ τὰς σφοδρὰς ὀδύνας τῶν σωμάτων κατακοιμίζουσιν. Ἤδη δέ τινες τῷ κωνείῳ καὶ τὸ λυσσῶδες τῶν ὀρέξεων κατεμάραναν · καὶ τῷ ἐλλεβόρῳ πολλὰ τῶν χρονίων παθῶν ἐξεμόχλευσαν.
104 A Ὥστε ὃ ἐνόμιζες ἔχειν κατὰ τοῦ κτίσαντος ἔγκλημα, τοῦτό σοι εἰς προσθήκην εὐχαριστίας περιελήλυθε.

5. Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην χόρτου. Πόσην αὐ-

1. Cf. Galien, *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus*, III, 78, éd. Kühn, Lipsiae, 1826, vol. XI, p. 601. Cf. Fialon, *op. cit.*, p. 401.
2. Cf. Pline, *Hist. nat.*, X, 72 (92), 197, éd. Mayhoff, t. II, p. 278.
3. Pline, *Hist. nat.*, XXV, 13 (94), 147-150 ; t. IV, p. 164-165.
4. Pline, *Hist. nat.*, XX, 18 (76), 198-201 ; t. III, p. 358-359.
5. Pline, *Hist. nat.*, XXV, 13 (94), 154 ; t. IV, p. 166.
6. Ainsi répondaient les Stoïciens aux arguments des Épicuriens et de la Nouvelle Académie (Cf. Lactance, *De ira Dei*, 13 ; *P. L.*, **7**, 115-121 ; Lucrèce, *Liv.*, V, v. 218 et v. 25. Basile complètera sa réponse dans la IXe Homélie : *infra* 86 D.

fuir ce qui te fait du mal, tu trouves difficile d'éviter les poisons ?

Or parmi eux, il n'est rien qui soit fait en vain, rien d'inutile : ou bien ils procurent sa nourriture à 43 C
quelqu'un des animaux ; ou bien la médecine les a trouvés aptes à soulager certaines de nos infirmités. La ciguë sert d'aliment aux étourneaux, qui échappent, par la constitution de leur corps, à l'effet nocif du poison : grâce aux fins conduits qu'ils ont au-dessus du cœur, ils digèrent ce qu'ils en ont absorbé, avant que le froid qui s'en dégage, n'ait atteint leurs organes vitaux[1]. L'ellébore est la nourriture des cailles que leur complexion particulière met à l'abri du dommage[2]. Il arrive aussi que ces mêmes plantes, à l'occasion, nous soient utiles à nous-mêmes : par la mandragore, les médecins [nous] procurent le sommeil[3] ; par l'opium, ils endorment 43 D
la violence des douleurs corporelles[4]. Certains — qui plus est — ont réussi à calmer, par la ciguë, la rage des désirs [charnels][5], et à forcer par l'ellébore nombre de maux invétérés : en sorte que ce dont tu pensais faire reproche au créateur, est devenu pour toi une occasion nouvelle de lui rendre grâces[6].

La croissance des plantes ; immutabilité des espèces

5. *Que la terre germe des jeunes pousses d'herbe.*

Que d'aliments [l'auteur] ne désigne-t-il pas par ces paroles, spontanément[7]

7. *Quantam... dicit alimoniam sponte... inveniri*, traduit Eustathe. Dans la citation de saint Marc (*infra*, 44 C), Basile use de la forme αὐτομάτη.

τόματον λέγει τροφὴν ἐν τούτοις, τήν τε ἐν ῥίζαις, καὶ τὴν ἐν αὐτῇ τῇ βοτάνῃ, καὶ τὴν ἐν καρποῖς ἤδη ; πόσην δὲ τὴν ἐξ ἐπιμελείας καὶ γεωργίας ἡμῖν προσγινομένην ; Οὐκ εὐθὺς ἐκέλευσε σπέρμα καὶ καρπὸν ἀναδοθῆναι, ἀλλὰ βλαστῆσαι καὶ χλοάσαι τὴν γῆν, καὶ τότε εἰς σπέρμα[1] τελειωθῆναι, ἵνα τὸ[2] πρῶτον ἐκεῖνο πρόσταγμα διδασκάλιον[3] τῇ φύσει γένηται πρὸς τὴν ἑξῆς ἀκολουθίαν. Πῶς οὖν κατὰ γένος, φησὶν[4], ἡ γῆ προφέρει τὰ σπέρματα, ὁπότε σῖτον πολλάκις καταβαλόντες, τὸν μέλανα τοῦτον πυρὸν συγκομίζομεν ; Ἀλλὰ τοῦτο οὐχὶ πρὸς ἕτερον γένος ἐστὶ
104 B μεταβολή, ἀλλ' οἱονεὶ νόσος τις καὶ ἀρρωστία τοῦ σπέρματος. Οὐ γὰρ ἀπέθετο τὸ εἶναι σῖτος, ἀλλ' ἐμελάνθη διὰ τῆς καύσεως, ὡς καὶ ἐξ αὐτῆς ἐστι τῆς προσηγορίας μαθεῖν. Τῇ ὑπερβολῇ γὰρ τοῦ κρύους ὑπερκαείς, πρὸς[5] ἑτέραν καὶ χρόαν καὶ γεῦσιν μετέπεσεν. Καὶ μέντοι καὶ πάλιν λέγεται, ἐπειδὰν γῆς ἐπιτηδείας καὶ ἀέρων εὐκράτων λάβηται, πρὸς τὸ ἀρχαῖον εἶδος ἐπανιέναι. Ὥστε οὐδὲν παρὰ τὸ πρόσταγμα εὕροις ἂν ἐν τοῖς φυομένοις ἐπιτελούμενον. Ἡ δὲ λεγομένη αἶρα, καὶ ὅσα λοιπὰ νόθα σπέρματα τοῖς τροφίμοις ἐγκαταμέμικται, ἅπερ ζιζάνια προσαγορεύειν σύνηθες τῇ Γραφῇ, οὐκ ἐκ τῆς τοῦ σίτου μεταβολῆς

1. ἡμῖν add. A J.
2. τό om. Garnier.
3. διδασκάλιον] διδασκαλεῖον B F H.
4. φησίν] φασίν Garnier.
5. πρός] εἰς A.

1. Galien, *De alimentorum facultatibus*, I, 37, éd. Kühn, vol. VI, p. 552-553.

2. Stegmann (*Bibliothek der Kirchenväter, Basilius*, t. II, p. 78) pense que Basile ferait allusion au rapprochement fallacieux de πυρός et de πῦρ.

[produits] dans les racines, dans l'herbe même ou, déjà, dans les fruits ! Que d'autres s'y ajoutent par nos soins et par la culture du sol ! [Dieu] n'a pas 43 E
ordonné que fussent produits sur-le-champ, graine et fruits, mais qu'il y eût des germes, que la terre se couvrît de verdure, et que les plantes eussent dans la graine leur achèvement, afin que ce premier commandement instruisît la nature pour la succession des êtres à venir.

On objecte : comment donc la terre produit-elle les semences *chacune selon son espèce*, quand [il arrive] souvent, que nous semions du froment, et récoltions du blé noir ? Mais ce n'est pas là un changement d'espèce ; c'est une sorte de maladie et de faiblesse
de la semence[1]. Car celle-ci n'a pas cessé d'être du 44 A
froment ; mais elle a noirci par l'effet de la chaleur, comme le nom même [de blé noir] le donne à entendre[2]. Brûlée par l'excès du froid, elle a changé de couleur et de goût. Toutefois retrouve-t-elle une terre convenable, un air bien tempéré? elle revient, dit-on, à sa forme primitive[3]. Ainsi, tu ne trouverais rien, dans [le monde] des plantes, qui s'accomplisse en dehors du commandement [divin]. Quant à ce que l'on nomme ivraie, et à toutes ces autres semences bâtardes qui se mêlent aux plantes nourricières, plantes que l'Écriture a coutume d'appeler *zizanie*, elles ne viennent pas d'une altération du froment, mais elles doivent leur existence à un principe qui leur

3. Ce n'était pas l'opinion commune : Voir Courtonne, *op. cit.*, p. 87.

γίνεται, ἀλλ' ἐξ οἰκείας ἀρχῆς ὑπέστη, ἴδιον ἔχοντα γένος. Ἅπερ τὴν εἰκόνα πληροῖ[1] τῶν παραχαρασσόντων τὰ τοῦ Κυρίου διδάγματα, καὶ μὴ γνησίως μαθητευομένων τῷ
104 C λόγῳ, ἀλλ' ἐκ τῆς τοῦ πονηροῦ διδασκαλίας διεφθαρμένων, καταμιγνύντων δὲ ἑαυτοὺς[2] τῷ ὑγιαίνοντι σώματι τῆς Ἐκκλησίας, ἵν' ἐκ τοῦ ἀφανοῦς τὰς παρ' ἑαυτῶν βλάβας τοῖς ἀκεραιοτέροις ἐμβάλωσιν. Ἤδη δὲ ὁ Κύριος καὶ τὴν τελείωσιν τῶν εἰς αὐτὸν πεπιστευκότων τῇ τῶν σπερμάτων αὐξήσει παρεικάζει, λέγων· Ὡς ὅταν ἄνθρωπος βάλῃ τὸν σπόρον ἐπὶ τῆς γῆς, καὶ καθεύδῃ, καὶ ἐγείρηται νύκτα καὶ ἡμέραν, καὶ ὁ σπόρος ἐγείρηται, καὶ μηκύνηται, ὡς οὐκ οἶδεν αὐτός. Αὐτομάτη γὰρ ἡ γῆ καρποφορεῖ πρῶτον χόρτον, εἶτα στάχυν, εἶτα πλήρη σῖτον ἐν τῷ στάχυϊ. Βλαστησάτω ἡ γῆ βοτάνην. Καὶ ἐν ἀκαριαίᾳ χρόνου ῥοπῇ ἀπὸ τῆς βλαστήσεως ἀρξαμένη ἡ γῆ, ἵνα φυλάξῃ τοὺς νόμους τοῦ κτίσαντος, πᾶσαν ἰδέαν αὐξήσεως διεξελθοῦσα,
105 A εὐθὺς πρὸς τὸ τέλειον ἤγαγε τὰ βλαστήματα. Καὶ λειμῶνες μὲν ἦσαν βαθεῖς τῇ ἀφθονίᾳ τοῦ χόρτου, τῶν δὲ πεδίων τὰ εὔκαρπα φρίσσοντα[3] τοῖς ληΐοις, εἰκόνα πελάγους κυμαίνοντος ἐν τῇ κινήσει τῶν ἀσταχύων ἀπέσωζε. Πᾶσα δὲ βοτάνη καὶ πᾶν λαχανηρὸν γένος, καὶ εἴ τι ἐν φρυγάνοις, καὶ εἴ τι ἐν ὀσπρίοις, κατὰ πᾶσαν ἀφθονίαν τότε τῆς γῆς ὑπερεῖχεν. Οὐδὲ γὰρ ἀπότευγμά τι ἦν ἐν τοῖς τότε προβληθεῖσιν, οὔτε γεωργῶν ἀπειρίας, οὔτε ἀέρων δυσκρασίας, οὔτε τινὸς ἄλλης αἰτίας τοῖς γινομένοις λυμαινομένης. Οὐ μὴν

1. πληροῖ] δηλοῖ J.
2. ἑαυτούς] αὐτούς E.
3. φρίσσοντα] βρίθοντα J.

1. Marc., IV, 26-28 : ἐγείρηται au lieu de βλαστᾷ.
Πλήρη σῖτον : leçon du texte dit *Antiochien*. On trouve la même leçon dans le Sinaïticus.

est propre, et constituent une espèce particulière.
Elles sont l'image de ceux qui corrompent les pré- 44 B
ceptes du Seigneur, et, mal instruits de la parole [divine], gâtés au contraire à l'école du mal, se mêlent au corps sain de l'Église, afin d'inspirer sourdement aux simples leurs dogmes pernicieux. Bien plus, le Seigneur lui-même compare la perfection de ceux qui croient en lui, à la croissance des graines, quand il dit : [*Il en est du royaume des cieux*] *comme d'un homme qui jette la semence sur la terre : il s'endort et se lève la nuit et le jour ; et la semence lève, elle croît*
sans qu'il le sache. Car la terre produit spontanément 44 C
d'abord de l'herbe, puis un épi, et du froment plein l'épi[1].

Que la terre germe des herbes... !

En moins d'un instant, la terre qui a commencé de produire des germes, et, pour garder les lois du Créateur, franchi tous les stades de leur croissance, les a amenés d'emblée à leur complet développement. Il y avait des prairies luxuriantes couvertes d'un épais gazon ; des plaines fertiles, hérissées de moissons[2], qui offraient, par le balancement des épis, l'image d'une mer ondoyante. Toute herbe, toute espèce
légumineuse, et ce qui existe en fait de broussailles 44 D
et de plantes à graines, en toute abondance, s'élevaient alors de la terre. Car les productions de ce temps ne rencontraient pas d'obstacle : ni l'impéritie des agriculteurs, ni les intempéries, ni rien qui nuisît aux plantes naissantes. En vérité, la condamnation

2. Cf. Virgile, *Géorgiques*, III, 39 : Horrescunt segetes et campi...

οὐδὲ ἡ καταδίκη ἐνεπόδιζε τῇ εὐθηνίᾳ τῆς γῆς. Πρεσβύτερα γὰρ ταῦτα τῆς ἁμαρτίας δι' ἣν κατεκρίθημεν, ἐν ἱδρῶτι τοῦ προσώπου ἡμῶν ἐσθίειν τὸν ἄρτον.

6. Ἀλλὰ Καὶ ξύλον κάρπιμον, φησί, ποιοῦν καρπὸν,
105 B οὗ τὸ σπέρμα αὐτοῦ ἐν αὐτῷ κατὰ γένος καὶ καθ' ὁμοιότητα ἐπὶ τῆς γῆς. Ἐπὶ τούτῳ τῷ ῥήματι πᾶσαι μὲν λόχμαι κατεπυκνοῦντο · πάντα δὲ ἀνέτρεχε δένδρα, τά τε πρὸς μήκιστον ὕψος διανίστασθαι[1] πεφυκότα, ἐλάται καὶ κέδροι, καὶ κυπάρισσοι καὶ πεῦκαι ·[2] πάντες δὲ θάμνοι εὐθὺς ἦσαν ἀμφίκομοι καὶ δασεῖς · καὶ τὰ στεφανωματικὰ λεγόμενα τῶν φυτῶν, αἵ τε ῥωδωνιαὶ καὶ μυρσίναι καὶ δάφναι, πάντα ἐν μιᾷ καιροῦ ῥοπῇ, οὐκ ὄντα πρότερον ὑπὲρ τῆς γῆς, εἰς τὸ εἶναι παρῆλθε[3], μετὰ τῆς οἰκείας ἕκαστον ἰδιότητος, ἐναργεστάταις μὲν διαφοραῖς ἀπὸ τῶν ἑτερογενῶν χωριζόμενον[4], οἰκείῳ δὲ ἕκαστον γνωριζόμενον χαρακτῆρι. Πλήν γε ὅτι τὸ ῥόδον τότε ἄνευ ἀκάνθης ἦν, ὕστερον δὲ τῷ κάλλει τοῦ ἄνθους ἡ ἄκανθα παρεζεύχθη, ἵνα τῷ τερπνῷ τῆς ἀπολαύσεως
105 C ἐγγύθεν ἔχωμεν παρακειμένην τὴν λύπην, μεμνημένοι τῆς ἁμαρτίας, δι' ἣν ἀκάνθας καὶ τριβόλους ἡμῖν ἀνατέλλειν κατεδικάσθη ἡ γῆ. Ἀλλὰ προσετάχθη, φησί, Ξύλον κάρπιμον, ποιοῦν καρπὸν ἐπὶ τῆς γῆς, οὗ τὸ σπέρμα αὐτοῦ ἐν αὐτῷ,

1. διανίστασθαι] ἀνίστασθαι E.
2. καὶ add. K.
3. παρῆλθε] παρῆλθον F ; παρήχθη C.
4. χωριζόμενον sic ABDE; χωριζόμενα G, Garnier ; χαριζόμενα aliq. MG.

---

1. Cf. *Gen.*, **3**, 19.
2. *Gen.*, **1**, 11.
3. τά τε annonce un καὶ que les premiers éditeurs avaient suppléé en ajoutant : καὶ τὰ ταπεινά. Peut-être sommes-nous en présence d'une construction complexe où les deux particules πάντα δὲ - τά τε du second membre de phrase auraient pour correspondantes πάντες δὲ - καὶ τὰ, dans le troisième.

n'entravait pas la fécondité de la terre. Car ce temps précédait la faute pour laquelle nous avons été condamnés à *manger notre pain à la sueur de notre visage*[1].

Rapidité de la croissance des arbres

6. Mais Dieu dit : *Qu'il y ait aussi des arbres fertiles; qu'ils donnent du fruit qui ait en lui sa semence selon son espèce et sa ressemblance, sur la terre*[2].
A cette parole, tous les taillis s'épaississaient ; 44 E
tous les arbres poussaient avec force : ceux qui s'élèvent naturellement à une extrême hauteur[3], les sapins, les cyprès, les cèdres et les pins ; tous les arbustes, aussitôt, étaient couverts de feuillages touffus : les plantes appelées coronaires[4], roseraies, myrtes et lauriers, toutes en un instant, inconnues auparavant sur la terre, accédèrent à l'être, chacune
avec sa particularité propre, distinguée des autres 45 A
espèces par les différences les plus nettes, et reconnaissable, chacune, à son caractère particulier.

Toutefois la rose était alors sans épines : c'est plus tard qu'à la beauté de la fleur, l'épine fut ajoutée, afin que l'agrément de la jouissance eût, pour nous, la douleur en son voisinage, et que nous nous souvinssions du péché pour lequel la terre fut condamnée à produire épines et chardons.

Arbres sans graines

Mais la terre, dit-on, a reçu l'ordre de produire *des arbres fertiles donnant, sur la terre, un fruit qui eût en lui*

4. Ce sont les plantes qui se prêtent à tresser des couronnes, Théophraste, *Historia plantarum*, VI, 6; éd. Wimmer, p. 105, l. 14.

ἐκδοῦναι ἡ γῆ · πολλὰ δὲ τῶν δένδρων ὁρῶμεν οὔτε καρποῖς οὔτε σπέρματι[1] κεχρημένα. Τί οὖν ἐροῦμεν ; Ὅτι τὰ τιμιώτερα τῇ φύσει προηγουμένης τῆς μνήμης τετύχηκεν · ἔπειτα, ὅτι ἀκριβῶς θεωροῦντι καὶ πάντα φανήσεται ἢ σπέρματι[2] κεχρημένα, ἢ τὰ ἰσοδυναμοῦντα τοῖς σπέρμασιν ἔχοντα. Αἴγειροι γάρ, καὶ ἰτέαι, καὶ πτελέαι, καὶ λεῦκαι,
108 A καὶ ὅσα τοιαῦτα, καρπὸν μὲν οὐδένα δοκεῖ φέρειν ἐκ τοῦ προδήλου, σπέρμα δὲ ἕκαστον τούτων ἔχον ἀκριβῶς ἄν τις ἐξετάζων ἐξεύροι[3]. Ὁ γὰρ ὑποκείμενος τῷ φύλλῳ κόκκος, ὃν μισχόν τινες τῶν περὶ τὰς ὀνοματοποιίας ἐσχολακότων προσαγορεύουσι, τοῦτο σπέρματος ἔχει δύναμιν. Ὅσα γὰρ ἀπὸ κλάδων γίνεσθαι πέφυκεν, ἐντεῦθεν ὡς τὰ πολλὰ προβάλλει τὰς ῥίζας. Τάχα δὲ σπέρματος ἐπέχουσι λόγον καὶ αἱ τῶν ῥιζῶν ἀποφύσεις, ἃς παρασπῶντες οἱ φυτοκόμοι τὸ γένος αὔξουσι. Πρότερον μέντοι, ὥσπερ ἔφαμεν, μνήμης ἠξιώθη τὰ συνεκτικώτερα τῆς ζωῆς ἡμῶν, ὅσα ἔμελλε τοῖς οἰκείοις καρποῖς τὸν ἄνθρωπον δεξιούμενα, ἄφθονον αὐτῷ παρασκευάζειν τὴν δίαιταν · ἄμπελος μὲν οἶνον γεννῶσα εὐφραίνειν μέλλοντα καρδίαν ἀνθρώπου · ἐλαία δὲ καρπὸν
108 B παρεχομένη ἱλαρύνειν δυνάμενον πρόσωπον ἐν ἐλαίῳ. Πόσα συνέτρεχε κατὰ ταὐτὸν[4] ἠπειγμένως ὑπὸ τῆς φύσεως παραγόμενα ; Ἡ ῥίζα τῆς ἀμπέλου · τὰ κλήματα ἐν κύκλῳ εὐθαλῆ καὶ μεγάλα ὑπὲρ γῆς κεχυμένα · ὁ βλαστός, οἱ ἕλικες,

1. σπέρματι] σπέρμασι J.
2. σπέρματι] σπέρμασι F J.
3. ἐξεύροι] ἐξευρίσκοι B E ; εὕροι D G.
4. τὸν καιρόν add. J.

---

1. Théophraste, *Historia plantarum*, I, 2 : éd. Wimmer, p. 3, l. 43 ; I, 11 (5) : p. 17, l. 18.
2. Cf. Isaïe, **61**, 3.

leur semence. Or nous voyons beaucoup d'arbres qui
n'ont ni fruits ni semence. 45 B

Que dirons-nous ? Que les plantes qui ont naturellement plus de prix, ont mérité d'être mentionnées spécialement ; et puis, qu'il apparaîtra clairement à un observateur attentif, que toutes plantes se reproduisent par une graine, ou possèdent l'équivalent des graines. Car les peupliers noirs, les saules, les ormes, les peupliers blancs et tous les arbres analogues ne semblent apparemment porter aucun fruit ; mais chacun d'eux a sa semence, comme une recherche exacte ne manquera pas de le manifester. En effet, le [menu] grain qui se trouve sous la feuille, et que certains de ceux qui ont le loisir de forger des mots, appellent *mischos*[1], a une vertu séminale. Et tout ce qui se reproduit à partir des rameaux, émet de là,
le plus souvent, ses racines. Peut-être aussi jouent le 45 C
rôle de semence, les rejets qui partent des racines, et dont les horticulteurs font des boutures, pour multiplier l'espèce.

Toutefois, nous l'avons dit, [l'auteur] a jugé dignes d'être mentionnés d'abord les arbres qui sont plus aptes à soutenir notre vie, tous ces arbres qui, en comblant l'homme de leurs fruits, devaient lui procurer une abondante aisance : la vigne qui produit un vin destiné à réjouir son cœur, l'olivier dont le fruit donne une huile capable de répandre l'allégresse sur son visage[2].

Que d'effets concourent avec empressement à l'œuvre de la nature ! La racine de la vigne, les ceps qui poussent tout autour et s'étendent largement

ὁ ὄμφαξ, οἱ βότρυες[1]. Ἀρκεῖ σου τῇ ὄψει καὶ ἄμπελος συνετῶς ὁραθεῖσα ὑπόμνησίν σοι τῆς φύσεως ἐμποιῆσαι. Μέμνησαι γὰρ δηλονότι τῆς τοῦ Κυρίου εἰκόνος, ὅτι ἄμπελον ἑαυτὸν λέγει, καὶ τὸν Πατέρα τὸν γεωργόν, καὶ τοὺς καθ' ἕνα ἡμῶν διὰ τῆς πίστεως ἐμπεφυτευμένους[2] τῇ Ἐκκλησίᾳ κλήματα προσηγόρευσε· καὶ προσκαλεῖται ἡμᾶς εἰς πολυκαρπίαν, ἵνα μὴ ἀχρηστίαν καταγνωσθέντες τῷ πυρὶ παραδοθῶμεν· καὶ οὐ παύεται πανταχοῦ τὰς ψυχὰς[3] τῶν ἀνθρώπων ταῖς ἀμπέλοις ἐξομοιῶν. Ἀμπελὼν γὰρ ἐγενήθη τῷ ἠγαπημένῳ, φησίν, ἐν κέρατι, ἐν τόπῳ πίονι. Καί,
108 C Ἀμπελῶνα ἐφύτευσα, καὶ περιέθηκα φραγμόν. Τὰς ἀνθρωπίνας[4] ψυχὰς δηλονότι λέγει τὸν ἀμπελῶνα, αἷς φραγμὸν περιέθηκε τὴν ἐκ τῶν προσταγμάτων ἀσφάλειαν, καὶ τὴν φυλακὴν τῶν ἀγγέλων. Παρεμβαλεῖ γὰρ ἄγγελος Κυρίου κύκλῳ τῶν φοβουμένων αὐτόν. Ἔπειτα καὶ οἱονεὶ χάρακας ἡμῖν παρακατέπηξε θέμενος ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ πρῶτον ἀποστόλους, δεύτερον προφήτας, τρίτον διδασκάλους. Καὶ τοῖς τῶν παλαιῶν καὶ μακαρίων ἀνδρῶν[5] ὑποδείγμασιν εἰς ὕψος ἡμῶν ἀνάγων τὰ φρονήματα, οὐκ ἀφῆκεν ἐρριμμένα[6] χαμαί, καὶ τοῦ πατεῖσθαι ἄξια. Βούλεται δὲ ἡμᾶς καὶ οἱονεὶ ἕλιξί τισι ταῖς περιπλοκαῖς τῆς ἀγάπης τῶν πλησίον ἀντέχεσθαι,

1. βότρυες] βότρυς aliq. MG.
2. ἐμπεφυτευμένους] ἐμφυτευμένους D.
3. ἡμῶν add. AD, 1 MG.
4. δυνάμεις add. F.
5. ἀνδρῶν om. ABDE.
6. ἐρριμμένα] ἐρριμμένους H, Combefis.

---

1. JEAN, **15**, 1-5.
2. ISAÏE, **5**, 1.
3. MATTH., **21**, 33 ; ou plutôt, remarque Dom David AMAND, citation inexacte d'Isaïe, **5**, 2, influencée par Matthieu, **21**, 33.

sur le sol, le bourgeon, les vrilles, le raisin vert, les 45 D
grappes !...

La vigne est l'image de l'âme

Il te suffit de voir la vigne, si tu la regardes avec intelligence, pour te souvenir de ta nature. Car tu te rappelles évidemment la comparaison du Seigneur qui se dit la vigne, et son Père, le vigneron[1]. Chacun de nous qui avons été greffés par la foi sur l'Église, il nous appelle des sarments ; et il nous invite à porter beaucoup de fruits, de peur que notre stérilité ne nous fasse condamner et livrer au feu ; il ne cesse, en toute occasion, de développer cette analogie des âmes humaines avec la vigne :
Mon bien-aimé avait une vigne, dit-il, *sur un coteau*, 45 E
dans un lieu fertile[2] ; et : *J'ai planté une vigne ; je l'ai entourée d'une haie*[3]. Ce sont évidemment les âmes humaines qu'il appelle sa vigne : elles qu'il a entourées [comme] d'une haie, de la sécurité que donnent ses préceptes, et de la garde de ses anges : *Car l'ange du Seigneur campera autour de ceux qui le craignent*[4]. Et puis, c'est une sorte de palissade qu'il a plantée autour de nous, en établissant d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième des docteurs. Et, par les exemples des bienheureux hommes d'autrefois, il a élevé nos pensées là-haut, sans
permettre qu'elles gisent à terre, ni qu'elles méritent 46 A
d'être foulées aux pieds. Mais il veut que les embrassements de la charité, comme les vrilles de la vigne, nous attachent au prochain, et nous fassent reposer

4. *Ps.*, **33**, 8. C'est le sens du texte hébreu, qu'est susceptible de traduire παρεμβαλεῖ.

καὶ ἐπαναπαύεσθαι αὐτοῖς, ἵν' ἀεὶ πρὸς τὸ ἄνω τὴν ὁρμὴν
108 D ἔχοντες, οἱόν τινες ἀναδενδράδες ταῖς κορυφαῖς τῶν ὑψηλοτάτων ἑαυτοὺς παρισάζωμεν. Ἀπαιτεῖ[1] δὲ ἡμᾶς καὶ τὸ καταδέχεσθαι σκαπτομένους. Ἀποσκάπτεται δὲ ψυχὴ ἐν
109 A τῇ ἀποθέσει τῶν τοῦ κόσμου μεριμνῶν, αἳ βάρος εἰσὶ ταῖς καρδίαις ἡμῶν. Ὥστε ὁ τὴν σαρκίνην ἀγάπην ἀποθέμενος, καὶ τὴν πρὸς τὰ χρήματα φιλίαν, ἢ τὴν περὶ τὸ δύστηνον δοξάριον τοῦτο πτόησιν ἀπόπτυστον καὶ εὐκαταφρόνητον ἡγησάμενος, ὥσπερ ἐσκάφη καὶ ἀνέπνευσεν ἀποσκευασάμενος τὸ μάταιον βάρος τοῦ γηΐνου φρονήματος. Δεῖ δέ, κατὰ τὸν λόγον τῆς παροιμίας, μηδὲ ὑλομανεῖν, τουτέστι, μὴ ἐπιδεικτικῶς πολιτεύεσθαι, μηδὲ τὸν παρὰ τῶν ἔξωθεν ἔπαινον θηρᾶσθαι[2], ἀλλ' ἔγκαρπον εἶναι, τῷ ἀληθινῷ γεωργῷ τὴν ἐπίδειξιν τῶν ἔργων ταμιευόμενον. Σὺ δὲ καὶ Ὡς ἐλαία κατάκαρπος ἔσο ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ Θεοῦ, μηδέποτε γυμνούμενος τῆς ἐλπίδος, ἀλλ' ἀεὶ θάλλουσαν ἔχων περὶ σεαυτὸν τὴν διὰ πίστεως σωτηρίαν. Οὕτω γὰρ τὸ ἀειθαλὲς τοῦ φυτοῦ μιμήσῃ, καὶ τὸ πολύκαρπον δὲ αὐτοῦ ζηλώσεις, ἄφθονον τὴν ἐλεημοσύνην ἐν παντὶ καιρῷ παρεχόμενος.

109 B 7. Ἀλλ' ἐπανέλθωμεν πρὸς τὴν ἔρευναν τῶν τεχνικῶν διατάξεων. Πόσα τότε γένη φυτῶν ἐπανέδραμε, τὰ μὲν

1. ἀπαιτεῖ] ἀπαιτεῖται F.
2. θηρᾶσθαι] θηρᾶσαι J.

---

1. Ou *de laisser creuser autour de notre âme,* allusion à la parabole du figuier stérile : Luc **14,** 8.
2. Cf. *supra,* 22 D.
3. La même comparaison signalée par Fialon dans le commentaire d'Isaïe (nº 142 ; I, 478, D-E. ; *P. G.,* **30,** 349 C-D) n'offre qu'un rapprochement assez lointain.

sur lui, afin que, dans nos continuels élans vers le ciel, nous puissions, telles des vignes grimpantes, nous élever jusqu'aux cimes les plus hautes. Il nous demande encore de nous laisser sarcler[1]. Or une âme est sarclée, quand elle écarte de soi les soucis du monde[2], qui sont un fardeau pour nos cœurs. Celui, par conséquent, qui écarte de soi l'amour charnel et l'attachement aux richesses, ou qui tient le désir passionné de cette misérable gloriole pour odieuse et méprisable, est comme sarclé ; et il respire, délivré 46 B
du vain fardeau des pensées terrestres. Mais il ne nous faut, dans l'esprit de la parabole, ni pousser en bois, c'est-à-dire vivre avec ostentation, ni rechercher la louange de ceux du dehors, mais fructifier en réservant nos œuvres pour les montrer au vigneron véritable[3].

Pour toi, sois comme *un olivier fertile dans la maison du Seigneur*[4] : ne te dépouille jamais de l'espérance, mais garde toujours, par ta foi, la parure verdoyante du salut. Ainsi, tu imiteras cet arbre toujours vert, et tu rivaliseras avec sa fertilité, par 46 C
l'abondance des aumônes que tu donneras en tout temps.

La variété des arbres

7. Mais revenons à notre enquête sur l'art [que manifestent] ces dispositions.

Que d'espèces d'arbres surgirent alors : les uns propres à donner des fruits ; d'autres susceptibles

4. *Ps.,* **51,** 10.

ἔγκαρπα, τὰ δὲ ἐρέψιμα, ἄλλα πρὸς ναυπηγίαν ἐπιτήδεια,
ἄλλα πρὸς καῦσιν ; Ἐν τούτοις πάλιν ποικίλη μὲν ἐν ἑκάστῳ
δένδρῳ ἡ τῶν μερῶν αὐτοῦ διακόσμησις, δυσέφικτος δὲ καὶ
ἡ ἐξεύρεσις τῆς ἑκάστου ἰδιότητος, καὶ ἡ θεωρία τῆς πρὸς
ἕκαστον τῶν ἑτερογενῶν διαφορᾶς. Πῶς τὰ μὲν αὐτῶν
βαθύρριζα, τὰ δὲ ἀκρόρριζα · καὶ τὰ μὲν ὀρθοφυῆ καὶ
μονοστέλεχα, τὰ δὲ χαμαίζηλα καὶ εὐθὺς ἀπὸ τῆς ῥίζης εἰς
πολλὰς ἐκφύσεις διῃρημένα. Πῶς ὅσων μὲν[1] οἱ κλάδοι
προμήκεις ἐπὶ πολὺ τοῦ ἀέρος ἐκτεταμένοι, τούτων καὶ αἱ
ῥίζαι βαθεῖαι, ἐπὶ πλεῖστον ἐν κύκλῳ διανεμόμεναι, οἷον
θεμελίους τινὰς ἀναλογοῦντας τῷ βάρει τῶν ἄνωθεν
109 C ὑποτιθείσης τῆς φύσεως. Πόσαι τῶν φλοιῶν αἱ διαφοραί ;
Τὰ μὲν γὰρ λειόφλοια τῶν φυτῶν, τὰ δὲ ῥηξίφλοια · καὶ τὰ
μὲν μονόλοπα αὐτῶν, τὰ δὲ πολύπτυχα. Ὃ δὲ θαυμαστόν,
ὅτι καὶ τῆς ἀνθρωπίνης νεότητος καὶ τοῦ γήρως εὕροις ἂν
καὶ ἐν τοῖς φυτοῖς παραπλήσια τὰ συμπτώματα. Τοῖς μὲν
γὰρ νέοις καὶ εὐθαλέσιν ὁ φλοιὸς περιτέταται · τοῖς δὲ
γηράσκουσιν οἷον ῥυσοῦται[2] καὶ ἐκτραχύνεται. Καὶ τὰ μὲν
κοπέντα ἐπιβλαστάνει · τὰ δὲ μένει ἀδιάδοχα, ὥσπερ τινὰ
θάνατον τὴν τομὴν ὑπομείναντα. Ἤδη δέ τινες τετηρήκασιν

1. μέν om. J.
2. ῥυσοῦται] *sic* ABDEG ; ῥυσσοῦται Garnier.

---

1. « Il se creuse avec ses racines.
Des fondements comme une tour »,
dira Lamartine *(Le Chêne)*.
2. Cf. THÉOPHRASTE, *De causis plantarum*, I, 13 (8) ; éd. Wimmer, p. 180.

d'être employés à couvrir les maisons, à construire des navires, à faire du feu ! En chacun de ces arbres, il y a en outre un arrangement varié de [ses différentes] parties ; mais il est difficile de découvrir le caractère propre de chacun, et de voir la différence qui l'oppose à chacune des autres espèces.

Comment les uns ont-ils des racines profondes, les
autres des racines à la surface du sol ? Comment
ceux-ci poussent-ils droits et d'une seule tige, tandis 46 D
que ceux-là se plaisent au ras de terre, et se divisent, à partir de la racine, en de multiples rameaux ? Comment [se fait-il que] tous ceux dont les branches s'étendent largement dans les airs, enfoncent profondément leurs racines, et les étendent en cercle le plus loin qu'ils le peuvent, comme si la nature leur avait donné des fondements proportionnés au fardeau de leur structure[1].

Et quelles différences entre les écorces ! Car il y a des arbres à l'écorce lisse, d'autres dont l'écorce est fendillée ; celle-ci, faite d'une seule membrane, celle-là de plusieurs.

Changements naturels et artificiels L'admirable, c'est qu'à la jeunesse de l'homme et à sa vieillesse,
on peut trouver dans les arbres des analogies. Quand
les sujets sont jeunes et florissants, leur écorce est 46 E
tendue [et lisse] ; mais qu'ils vieillissent, elle se ride, en quelque sorte, et devient rugueuse. Les premiers, si on les coupe, recommencent à pousser ; les autres demeurent sans rejets, subissant cette mutilation comme une sorte de mort[2]. Bien plus, on

ἐκτεμνομένας ἢ καὶ ἐπικαιομένας τὰς πίτυς εἰς δρυμῶνας μεθίστασθαι. Τινὰ δὲ καὶ τὴν ἐκ φύσεως κακίαν ἐπιμελείαις γεωργῶν θεραπευόμενα ἔγνωμεν · οἷον τὰς ὀξείας ῥοιάς, καὶ τῶν ἀμυγδαλῶν τὰς πικροτέρας, ὅταν διατρηθεῖσαι τὸ
109 D πρὸς τῇ ῥίζῃ στέλεχος σφῆνα πεύκης λιπαρὸν τῆς ἐντεριώνης μέσης διελαθέντα δέξωνται, εἰς εὐχρηστίαν μεταβάλλουσι τότε τοῦ χυμοῦ τὴν δυσχέρειαν. Μηδεὶς οὖν ἐν κακίᾳ διάγων, ἑαυτὸν ἀπογινωσκέτω, εἰδὼς ὅτι γεωργία[1] μὲν τὰς τῶν
112 A φυτῶν ποιότητας μεταβάλλει, ἡ δὲ κατ' ἀρετὴν τῆς ψυχῆς ἐπιμέλεια, δυνατή ἐστι παντοδαπῶν ἀρρωστημάτων ἐπικρατῆσαι. Ἡ δὲ περὶ τὰς καρπογονίας διαφορὰ τῶν καρπίμων φυτῶν τοσαύτη, ὅσην οὐδ' ἂν ἐπελθεῖν τις δυνηθείη τῷ λόγῳ. Οὐ γὰρ μόνον ἐν τοῖς ἑτερογενέσιν αἱ διαφοραὶ τῶν καρπῶν, ἀλλ' ἤδη καὶ ἐν αὐτῷ τῷ εἴδει τοῦ δένδρου πολὺ τὸ διάφορον · ὅπουγε καὶ ἄλλος μὲν χαρακτὴρ τοῦ καρποῦ τῶν ἀρρένων, ἄλλος δὲ τῶν θηλειῶν, παρὰ τῶν φυτουργῶν διακέκριται, οἵ γε καὶ τοὺς φοίνικας εἰς ἄρρενας καὶ θηλείας διστῶσι. Καὶ ἴδοις ἄν ποτε τὴν παρ' αὐτῶν ὀνομαζομένην θήλειαν, καθιεῖσαν τοὺς κλάδους, οἷον ὀργῶσαν, καὶ τῆς συμπλοκῆς ἐφιεμένην τοῦ ἄρρενος, τοὺς δὲ θεραπευτὰς τῶν φυτῶν ἐμβάλλοντας τοῖς κλάδοις, οἷόν τινα σπέρματα τῶν ἀρρένων, τοὺς λεγομένους ψῆνας, καὶ οὕτως οἷον ἐν

1. γεωργία] γεωργός E.

---

1. Cf. Saint Ambroise, *Hex.*, III, c. 13, n° 56, éd. Schenkl, p. 99, l. 11-15 ; *P. L.*, **14**, 180 C.

2. Pour Aristote (*Hist. des animaux*, V, 32 : 557 b 26) comme pour Théophraste (*Historia plantarum*, II, 8 ; éd. Wimmer, p. 31, l. 5 ; *De causis plantarum*, II, 9 ; éd. Wimmer, p. 203, l. 44) et pour l'auteur du *Physiologus* (cf. Wellmann, *Der Physiologus*, Philologus, supplement-band, XXI, 1, Leipzig, 1931, p. 36-37), le psen est un insecte qui vit sur le figuier sauvage. C'est le pseudo-Aristote qui

a observé que les pins entaillés ou soumis à l'action du feu, deviennent des forêts de chênes.

Il y a aussi des arbres dont les agriculteurs corrigent, par leurs soins, les défectuosités naturelles : ainsi en est-il des grenades acides, et des amandes trop amères. Si l'on perce leur tige, à peu près à la hauteur de la racine, et que l'on y enfonce un coin visqueux de pin qui pénètre jusqu'au milieu de la moelle, leur suc change son amertume en une agréable saveur[1].

Que nul donc, s'il vit dans le mal, ne désespère de lui-même : il sait que l'agriculture change les qualités 47 A
des plantes, et que les efforts de l'âme pour atteindre à la vertu sont capables de triompher de toutes les faiblesses.

Variété des fruits

La différence des arbres fruitiers, dans la production des fruits, est telle qu'il est impossible de l'exprimer. Car les fruits ne diffèrent pas seulement d'une famille à l'autre, mais jusque dans l'espèce elle-même, grande est la différence. Il arrive qu'autre soit le caractère du fruit dans les arbres mâles, autre dans les arbres femelles, au jugement des jardiniers qui divisent les palmiers en mâles et femelles. Et l'on peut voir, parfois, celui qu'ils appellent femelle, abaisser ses palmes, comme 47 B
sous l'empire d'un désir violent, et convoiter l'embrassement du mâle. Ceux qui soignent ces arbres, jettent sur ces palmes ce qui est comme la semence des mâles, et qu'on nomme le psen[2] ; les palmes sont alors comme

parle du psen comme du fruit du palmier mâle : *Des plantes*, I, 6 : 820 a 14.

112 B συναισθήσει τῆς ἀπολαύσεως γίνεσθαι καὶ ἀνορθοῦσθαι πάλιν
τοὺς κλάδους, καὶ πρὸς τὸ οἰκεῖον σχῆμα τοῦ φυτοῦ τὴν
κόμην ἀποκαθίστασθαι. Τὰ αὐτὰ δὲ ταῦτα καὶ περὶ τῶν
συκῶν φασιν. Ὅθεν οἱ μὲν τὰς ἀγρίας συκᾶς παραφυτεύουσι
ταῖς ἡμέροις· οἱ δὲ τοὺς ὀλύνθους ἐκδήσαντες, τῶν εὐκάρπων
καὶ ἡμέρων συκῶν τὴν ἀτονίαν ἰῶνται, ῥέοντα ἤδη καὶ
σκεδαννύμενον τὸν καρπὸν τοῖς ὀλύνθοις ἐπέχοντες. Τί σοι
τὸ παρὰ τῆς φύσεως αἴνιγμα βούλεται; Ὅτι χρὴ πολλάκις
ἡμᾶς καὶ παρὰ τῶν ἀλλοτρίων τῆς πίστεως, εὐτονίαν τινὰ
προσλαμβάνειν, εἰς τὴν τῶν ἀγαθῶν ἔργων ἐπίδειξιν. Ἐὰν
γὰρ ἴδῃς τὸν ἐν βίῳ ἐθνικῷ, ἢ ἀπό τινος αἱρέσεως ἐνδιαστρό-
112 C φου τῆς Ἐκκλησίας ἀπεσχισμένον, βίου σώφρονος καὶ τῆς
λοιπῆς κατὰ τὸ ἦθος εὐταξίας ἐπιμελούμενον, πλεῖον σεαυτοῦ
τὸ σπουδαῖον ἐπίτεινον, ἵνα γένῃ παραπλήσιος τῇ καρποφόρῳ
συκῇ, ἐκ τῆς τῶν ἀγρίων παρουσίας ἀθροιζούσῃ τὴν δύναμιν,
καὶ τὴν μὲν ῥύσιν ἐπεχούσῃ, ἐπιμελέστερον δὲ τὸν καρπὸν[1]
ἐκτρεφούσῃ.

8. Τοιαῦται μὲν οὖν αἱ περὶ τὸν τρόπον τῆς γενέσεως
αὐτῶν διαφοραί, ὡς ἐλάχιστα εἰπεῖν ἀπὸ πλείστων. Αὐτῶν
δὲ τῶν καρπῶν τίς ἂν ἐπέλθοι τὴν ποικιλίαν, τὰ σχήματα,
τὰς χρόας, τῶν χυμῶν τὴν ἰδιότητα, τὸ ἀφ' ἑκάστου
χρήσιμον; Πῶς τινὰ μὲν γυμνὰ πέπτεται[2] τῷ ἡλίῳ[3], τινὰ
112 D δὲ ἐν ἐλύτροις κεκαλυμμένα πληροῦται; καὶ ὧν μὲν ἁπαλὸς
ὁ καρπός, παχὺ τοῦ φύλλου τὸ σκεπαστήριον, ὡς ἐπὶ τῆς

1. τὸν καρπόν] τοὺς καρπούς G.
2. πέπτεται] πεπαίνεται J ; πέπταται D.
3. παραδεικνύμενα add. CJ.

---

1. Ce procédé est connu sous le nom de caprification.

si elles éprouvaient une sensation de jouissance ; puis elles se relèvent, et le feuillage de l'arbre reprend son aspect ordinaire.

On dit la même chose des figuiers. Aussi d'aucuns plantent-ils des figues sauvages auprès des figuiers
cultivés ; d'autres attachent à ceux-ci des figues 47 C
sauvages pour remédier à la faiblesse des arbres fertiles de nos jardins, et retenir le fruit qui commençait à couler et à se perdre[1].

Que veut te faire entendre cette énigme de la nature ? Qu'il s'impose souvent d'emprunter quelque vigueur même aux gens étrangers à la foi, pour que se manifestent nos bonnes œuvres. Si donc tu vois un païen, ou un homme séparé de l'Église par suite de quelque hérésie perverse, soucieux de mener une vie sage et moralement réglée, redouble de zèle pour ressembler au figuier fertile qui, au voisinage des figuiers sauvages, rassemble ses forces, empêche son
fruit de couler, et le nourrit avec plus de soin. 47 D

8. Telles sont, pour traiter le plus brièvement possible, les questions les plus étendues, les différences [que présentent les arbres] dans le mode de leur reproduction.

Quant aux fruits eux-mêmes, qui pourrait énumérer leur diversité, leurs formes, leurs couleurs, le caractère propre de leurs sucs, leur utilité particulière ? Comment certains sont-ils mûris à nu par le soleil, tandis que d'autres s'achèvent dans la gaîne qui les cache ? Comment [les arbres] dont le fruit est délicat, ont-ils une feuille épaisse pour les protéger, tel le figuier ;

συκῆς ; ὧν δὲ οἱ καρποὶ στεγανώτεροι, ἐλαφρὰ[1] τῶν φύλλων ἡ προβολή[2], ὡς ἐπὶ τῆς καρύας ; Ὅτι ἐκεῖνα μέν, διὰ τὸ ἀσθενές, πλείονος ἐδεῖτο τῆς βοηθείας, τούτοις δ' ἂν προσβλαβὴς ἐγένετο ἡ παχυτέρα περιβολὴ ἐκ τῆς ἀπ' αὐτῶν σκιᾶς. Πῶς κατέσχισται τῆς ἀμπέλου τὸ φύλλον, ἵνα καὶ πρὸς τὰς ἐκ τοῦ ἀέρος βλάβας ὁ βότρυς ἀντέχῃ, καὶ τὴν
113 A ἀκτῖνα τοῦ ἡλίου διὰ τῆς ἀραιότητος δαψιλῶς ὑποδέχηται ; Οὐδὲν ἀναίτιον · οὐδὲν ἀπὸ ταὐτομάτου · πάντα ἔχει τινὰ σοφίαν ἀπόρρητον. Τίς ἂν ἐφίκοιτο λόγος ; Πῶς ἀνθρώπινος νοῦς πάντα μετ' ἀκριβείας ἐπέλθοι, ὥστε καὶ κατιδεῖν τὰς ἰδιότητας, καὶ τὰς πρὸς ἕκαστον διαφορὰς ἐναργῶς διακρῖναι, καὶ τὰς κεκρυμμένας αἰτίας ἀνενδεῶς παραστῆσαι ; Ἓν ὕδωρ διὰ τῆς ῥίζης ἑλκόμενον, ἄλλως μὲν τρέφει τὴν ῥίζαν αὐτήν, ἄλλως δὲ τὸν φλοιὸν τοῦ στελέχους, καὶ ἄλλως τὸ ξύλον, καὶ τὴν ἐντεριώνην ἑτέρως. Τὸ αὐτὸ καὶ φύλλον γίνεται, καὶ εἰς ἀκρέμονας καὶ κλάδους κατασχίζεται, καὶ τοῖς καρποῖς παρέχει τὴν αὔξησιν, καὶ δάκρυον τοῦ φυτοῦ καὶ ὀπὸς ἐκ τῆς αὐτῆς[3] αἰτίας προέρχεται[4] · οἷς πόση πρὸς ἄλληλά ἐστιν ἡ διαφορά, οὐδεὶς ἂν λόγος ἐξίκοιτο.
113 B Ἄλλο γὰρ τοῦ σχίνου τὸ δάκρυον, καὶ ἄλλος ὁ ὀπὸς τοῦ βαλσάμου · καὶ νάρθηκές τινες ἐπὶ τῆς Αἰγύπτου καὶ Λιβύης ἕτερον ὀπῶν γένος ἀποδακρύουσι. Λόγος δέ τίς ἐστι,

1. ἐλαφρά] αἱ ἐλαφραὶ C.
2. ἡ προβολή] ἡ περιβολή J ; αἱ προβολαὶ C.
3. αὐτῆς] τοιαύτης C.
4. προέρχεται] προσέρχεται cor. E.

---

1. Nous retrouverons ce même principe plusieurs fois allégué : *infra*, 68 A, 78 C, 84 C, 85 B, 86 B : « Ce n'est, pas le hasard, mais la finalité qui règne dans les œuvres de la nature et à un haut degré », disait Aristote : *Les parties des Animaux*, I, 5 : 645 a ; trad. Le Blond, p. 119. Cf. III, 1 : 661 b 23.

tandis que ceux dont les fruits sont mieux couverts, n'ont pour les abriter qu'une feuille légère, comme
c'est le cas du noyer ? Les premiers sont fragiles : 47 E
ils ont plus besoin de secours ; les autres souffriraient sous un couvert plus épais qui les mettrait à l'ombre. Comment la feuille de la vigne a-t-elle été découpée pour que la grappe résistât aux injures de l'air, et qu'elle reçût en abondance, sous ce léger écran, les rayons du soleil ? Rien n'est sans cause, rien ne se fait au hasard ; tout répond à une sagesse ineffable[1].

Quel discours parviendrait [à exprimer ces merveilles] ? Comment l'esprit humain pourrait-il les parcourir toutes avec précision, de telle sorte qu'il en connût les caractères particuliers, qu'il discernât clairement les différences de chacune d'elles, et que, sans rien omettre, il en montrât les causes cachées ?

Transformations de la sève : les saveurs, les couleurs, les odeurs

La même humidité aspirée à travers la racine nourrit, autrement, la racine elle-même ; autrement, l'écorce de la tige ; autrement, le bois ; et la moelle,
d'une manière différente. Cette même [eau] devient 48 A
feuille, se partage en branches et en rameaux, procure aux fruits leur croissance ; la sève de la plante et le suc proviennent de la même cause ; mais telle est entre eux la différence que nul discours ne saurait l'exprimer. Autre est en effet la résine du lentisque ; autre, le suc du baumier ; et il y a des férules en Égypte et en Libye[2] qui laissent couler d'autres genres de sucs. On dit même que l'ambre jaune serait un suc de

2. La férule persique qui donne l'assa foetida.

καὶ τὸ ἤλεκτρον ὀπὸν εἶναι φυτῶν εἰς λίθου φύσιν ἀποπηγνύμενον. Μαρτυρεῖ δὲ τῷ λόγῳ τὰ ἐμφαινόμενα κάρφη καὶ τὰ λεπτότατα τῶν ζῴων, ἅπερ, ἁπαλοῦ ὄντος τοῦ ὀποῦ, ἐναποληφθέντα κατέχεται. Καὶ ὅλως τὴν κατὰ τὰς ποιότητας τῶν ὀπῶν διαφορὰν ὁ μὴ τῇ πείρᾳ διδαχθείς, οὐδένα λόγον εὑρήσει τὴν ἐνέργειαν παριστῶντα. Πῶς πάλιν ἀπὸ τῆς αὐτῆς νοτίδος ἐν μὲν τῇ ἀμπέλῳ οἶνος συνίσταται, ἐν δὲ τῇ ἐλαίᾳ τὸ ἔλαιον ; Καὶ οὐ τοῦτο μόνον θαυμαστόν, πῶς ὧδε μὲν τὸ ὑγρὸν ἀπεγλυκάνθη, ἐκεῖ δὲ λιπαρὸν γέγονεν, ἀλλ' ὅτι καὶ ἐν τοῖς γλυκέσι καρποῖς ἀμύθητος ἡ παραλλαγὴ τῆς ποιότητος. Ἄλλο γὰρ τὸ ἐν ἀμπέλῳ γλυκύ, καὶ ἄλλο τὸ ἐν
113 C μηλέᾳ, καὶ σύκῳ, καὶ φοίνικι. Ἔτι σε βούλομαι περὶ τὴν ἐξέτασιν ταύτην φιλοτεχνῆσαι, πῶς τὸ αὐτὸ ὕδωρ νῦν μὲν λεῖόν ἐστι τῇ αἰσθήσει, ὅταν ἐν τοῖσδέ τισι τοῖς φυτοῖς γενόμενον ἀπογλυκανθῇ · νῦν δὲ πληκτικόν ἐστι τῆς γεύσεως, ὅταν δι' ἄλλων φυτῶν ἐνεχθὲν ἀποξύνηται. Καὶ πάλιν εἰς τὴν ἐσχάτην πικρότητα μεταβάλλον ἐκτραχύνει τὴν αἴσθησιν, ὅταν ἐν ἀψίνθῳ ἢ σκαμμωνίᾳ[1] γένηται. Καὶ ἐν μὲν ταῖς βαλάνοις, ἢ τῷ καρπῷ τῆς κρανείας, πρὸς τὴν στυφὴν καὶ αὐστηρὰν ποιότητα μεταβάλλει · ἐν δὲ ταῖς τερεβίνθοις, καὶ ταῖς καρύαις, πρὸς ἁπαλὴν καὶ ἐλαιώδη φύσιν μεθίσταται.

9. Καὶ τί δεῖ τὰ πόρρω λέγειν, ὅπου γε ἐπὶ τῆς αὐτῆς συκῆς πρὸς τὰς ἐναντιωτάτας μεταβαίνει ποιότητας ;

1. σκαμμωνία] ἀσκαμμωνία DJ.

---

1. Aristote, *Météor.*, IV, 10 ; 388 b 19.
2. Idée analogue dans l'*Élenchos* attribué à Hippolyte de Rome, V, 9, 20 ; éd. P. Wendland, p. 102, l. 6-8.
3. ὧδε, ἐκεῖ : où l'on voit que Basile s'écarte de l'usage classique, qui voudrait : ici et là.
4. Même développement chez Grégoire de Nysse : *De hom. opificio*,

plantes congelé en substance pierreuse : ce dont témoignent les brins de paille et les animaux minuscules que l'on y voit, et qui, emprisonnés quand le 48 B
suc était frais, s'y trouvent retenus[1]. Bref, qui n'a pas appris d'expérience combien les sucs diffèrent par leurs qualités, ne trouvera pas de mots qui en expriment la vertu.

Comment, d'autre part, la même humidité produit-elle dans la vigne, le vin ; et l'huile, dans l'olivier[2] ? On peut d'ailleurs s'étonner non seulement que dans le premier cas l'humeur se soit adoucie, et que dans le second elle soit devenue grasse[3], mais que dans la douceur des fruits eux-mêmes il y ait une différence de qualité inexprimable. Autre est en effet la douceur de la vigne ; autre, celle du pommier, du figuier, du palmier...

Je veux encore que tu t'appliques à chercher com- 48 C
ment la même humidité cause une impression agréable lorsqu'elle s'adoucit en certaines plantes, et comment elle irrite le goût lorsqu'à travers d'autres plantes elle est devenue acide. Il arrive aussi qu'elle passe à une amertume extrême, et donne une sensation d'âpreté dans l'absinthe ou la scammonée. Dans les glands et le fruit du cornouiller, elle prend une saveur âcre et dure ; dans les térébinthes et les noyers, elle devient douce et onctueuse[4].

9. Mais pourquoi prolonger cette énumération 48 D
quand, sur le même figuier, nous la voyons passer

252 C. Cf. Galien, *De alimentorum facultatibus*, II, 61 : éd. Kuhn, VI, p. 648.

113 D Πικρότατον μὲν γάρ ἐστιν ἐν τῷ ὀπῷ, γλυκύτατον δὲ ἐν αὐτῷ τῷ καρπῷ. Καὶ ἐπὶ τῆς ἀμπέλου στυπτικώτατον μὲν ἐπὶ τῶν ἀκρεμόνων, ἥδιστον δὲ ἐν τοῖς βότρυσιν. Αἱ δὲ κατὰ τὰς χρόας διαφοραί, πόσαι ; Ἴδοις ἂν ἐν λειμῶνι τὸ αὐτὸ ὕδωρ ἐρυθραινόμενον μὲν ἐν τῷδε τῷ ἄνθει, καὶ ἐν ἄλλῳ πορφυροῦν[1] , καὶ κυανὸν ἐν τῷδε, καὶ ἐν ἑτέρῳ λευκόν · καὶ πλείονα πάλιν τῆς ἐν ταῖς χρόαις ποικιλίας, τὴν κατὰ
116 A τὰς ὀδμὰς διαφορὰν παρεχόμενον. Ἀλλὰ γὰρ ὁρῶ μοι[2] τὸν λόγον τῇ ἀπληστίᾳ τῆς θεωρίας εἰς ἀμετρίαν ἐκπίπτοντα, ὃν ἐὰν μὴ δήσας πρὸς ἀνάγκην ἀπαγάγω τῆς κτίσεως, ἐπιλείψει με ἡ ἡμέρα τὴν μεγάλην σοφίαν[3] ἐκ τῶν μικροτάτων ὑμῖν παριστῶντα. Βλαστησάτω ἡ γῆ ξύλον κάρπιμον, ποιοῦν καρπὸν ἐπὶ τῆς γῆς. Καὶ εὐθὺς αἱ κορυφαὶ τῶν ὀρέων ἐκόμων · καὶ ἐφιλοτεχνοῦντο παράδεισοι, καὶ ποταμῶν ὄχθαι μυρίοις γένεσι φυτῶν ὡραΐζοντο. Καὶ τὰ μὲν τὴν ἀνθρωπίνην ηὐτρέπιστο κατακοσμῆσαι τράπεζαν · τὰ δὲ βοσκήμασι τροφὴν παρεσκεύαζεν, ἐκ τῶν φύλλων, ἐκ τῶν

1. πορφυροῦν] πορφυρόν E.
2. μοι] μου A.
3. τοῦ κτίσαντος add. F.

---

1. ἐκπίπτω ne signifie pas seulement *tomber* (COURTONNE, *op. cit.*, p. 178), mais *s'écarter* du chemin : ἐκ τῆς ὁδοῦς (XÉNOPHON, *Anabase*, V, 2 ,31 ; éd. Gemoll, Lipsiae, 1899, p. 169), ou du sujet ἐκ τοῦ λόγου (ESCHINE, 32, 42. *Oratores Attici*, éd. Müller, t. II, p. 70. Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *De orat. domin.*, 2 : *P. G.*, **44**, 1,144, C : τῆς πατρίδος ἧς ἐκπεπτώκαμεν) ; et δέω n'a pas seulement le sens *d'enchaîner* (COURTONNE, *loc. cit.*), mais celui de *retenir*. Il nous semble que l'image se suit parfaitement.

2. Nous pensons que le discours dut être prononcé le matin : cf. A. STEGMANN, *Bibliothek der Kirchenväter*, *Basilius*, t. II, p. 3.

aux qualités les plus opposées ? Car son amertume est extrême dans la sève ; extrême, sa douceur dans le fruit. Très âcre dans les branches de la vigne, elle est très suave dans les grappes.

Puis, quelles différences de couleurs ! On voit dans une prairie la même eau devenir rouge dans cette fleur, s'empourprer dans cette autre, jaunir ici, blanchir là ; et plus grande que la variété des colorations, est la diversité qu'elle présente à l'odorat.

Regard d'ensemble ; effet perpétuel du commandement divin

Mais je vois que mon discours, par un insatiable désir de [tout] contempler, s'égare en digressions ! 48 E
Si je ne le retiens[1], et ne le ramène à ce qu'exige le commentaire de la création, le jour ne me suffira pas[2] pour vous montrer dans les plus petits détails les grandeurs de la sagesse divine.

Que la terre germe des arbres fertiles qui produisent du fruit sur la terre. Aussitôt, les sommets des montagnes se couvraient d'une chevelure de forêts[3] ; des parcs s'ordonnaient avec art, et les rives des fleuves se paraient de mille sortes de plantes. Les unes [étaient] destinées à l'ornement de notre table ; les autres [étaient], par leurs feuilles et leurs fruits, propres à la nourriture du bétail ; d'autres nous ménageaient les secours de la médecine, par leurs sèves, leurs sucs, leurs brindilles, leurs écorces, leurs 49 A

3. Image analogue chez Lamartine *(Le Chêne)* :
« Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur, et son troupeau. »

καρπῶν. Ἄλλα τὰς ἐκ τῆς ἰατρικῆς ὠφελείας ἡμῖν προεξένει· τοὺς χυλούς, τοὺς ὀπούς, τὰ κάρφη, τοὺς φλοιούς, τὸν καρπόν· καὶ ἁπαξαπλῶς ὅσα ἡμῖν ἡ χρονία πεῖρα ἐξεῦρεν, ἐκ τῶν κατὰ μέρος περιπτώσεων συλλεγομένη τὸ χρήσιμον,
116 B ταῦτα ἡ ὀξεῖα τοῦ κτίσαντος[1] πρόνοια, ἐξ ἀρχῆς προβλεψαμένη, εἰς γένεσιν ἤγαγε. Σὺ δὲ ὅταν ἴδῃς τὰ ἥμερα, τὰ ἄγρια, τὰ φίλυδρα, τὰ χερσαῖα, τὰ ἀνθοφοροῦντα, ἢ τὰ ἀνάνθη, ἐν μικρῷ τὸν μέγαν ἐπιγινώσκων, πρόσθες ἀεὶ τῷ θαύματι, καὶ αὔξησόν μοι τὴν ἀγάπην τοῦ κτίσαντος. Ἐξέταζε πῶς τὰ μὲν ἀειθαλῆ ἐποίησε, τὰ δὲ γυμνούμενα· καὶ τῶν ἀειθαλῶν τὰ μὲν φυλλοβόλα, τὰ δὲ ἀείφυλλα. Φυλλοβολεῖ γὰρ καὶ ἐλαία καὶ πίτυς, εἰ καὶ λεληθότως ὑπαλλάσσει τὰ φύλλα, ὥστε μηδέποτε δοκεῖν τῆς κομῆς ἀπογυμνοῦσθαι. Ἀείφυλλον δὲ ὁ φοίνιξ, τῷ αὐτῷ φύλλῳ[2] ἐκ τῆς πρώτης βλαστήσεως εἰς τέλος συμπαραμένων[3]. Ἔπειτα κἀκεῖνο σκόπει, πῶς ἡ μυρίκη ὥσπερ ἀμφίβιόν ἐστι,
116 C καὶ τοῖς φιλύδροις συναριθμούμενον, καὶ κατὰ τὰς ἐρήμους πληθυνόμενον. Διὸ καὶ ὁ Ἱερεμίας διαίως τὰ πονηρότερα[4] καὶ ἐπαμφοτερίζοντα τῶν ἠθῶν τῷ τοιούτῳ φυτῷ παρεικάζει.

10. Βλαστησάτω ἡ γῆ. Τὸ μικρὸν τοῦτο πρόσταγμα εὐθὺς φύσις μεγάλη καὶ λόγος ἔντεχνος ἦν, θᾶττον τοῦ

1. κτίσαντος] κτίζοντος E.
2. τῷ αὐτῷ φύλλῳ] τὸ αὐτὸ φύλλον F.
3. συμπαραμένων] συμπαραμένον ἔχων F.
4. πονηρότερα] πονηρότατα J.

---

1. Théophraste, *Hist. des Plantes*, I, 4 ; éd. Wimmer, p. 6 l. 54.
2. Jérémie, **17**, 6.
3. Notons l'identité de la loi de la nature et du commandement divin : identité sur laquelle Basile reviendra, *infra*, 67 A, 67 E, 81 A. E. Fialon (*op. cit.*, 452, n. 1) voit dans cette loi de la nature une

fruits, en un mot par tout ce qu'une longue expérience a découvert, en recueillant ce que chaque rencontre particulière comportait d'utile : voilà ce que la claire prévoyance du Créateur avait en vue dès l'origine, et ce qu'elle amena au jour.

Pour toi, lorsque tu vois les plantes des jardins et celles des champs, les plantes aquatiques et terrestres, celles qui ont des fleurs et celles qui n'en ont pas, reconnais en un faible objet la grandeur [de Dieu], ajoute sans cesse à ton admiration ; accrois, je t'en prie, l'amour que tu portes au Créateur. Vois comme Il a fait des arbres toujours verts, d'autres qui se dénudent ; et parmi les premiers, des arbres à feuilles caduques, d'autres à feuilles persistantes. Perdent
leurs feuilles en effet l'olivier et le pin, même s'ils les 49 E
remplacent insensiblement, si bien qu'ils ne paraissent jamais privés de leurs frondaisons. Au contraire, le palmier conserve toujours ses feuilles qu'il garde identiques de sa première germination jusqu'à la fin.

Et puis, observe encore ceci : comment le tamaris est en quelque sorte amphibie[1], puisqu'il compte parmi les plantes aquatiques, et qu'il abonde dans les déserts. C'est pourquoi Jérémie compare avec raison les mœurs perverses et équivoques, à une pareille plante[2].

10. *Que la terre germe.*

Ce simple commandement fut aussitôt une puis- 49 C
sante [loi] de nature[3], une raison industrieuse qui,

ressemblance avec l'âme du monde des stoïciens (cf. Bréhier, *Hist. de la philosophie*, I, 311) : c'est une ressemblance que rendent très lointaines l'idée chrétienne de Création et celle d'un Dieu personnel.

ἡμετέρου νοήματος τὰς μυρίας τῶν φυομένων ἰδιότητας ἐκτελῶν. Ἐκεῖνο ἔτι καὶ νῦν ἐνυπάρχον τῇ γῇ τὸ πρόσταγμα, ἐπείγει αὐτὴν καθ' ἑκάστην ἔτους περίοδον ἐξάγειν τὴν δύναμιν ἑαυτῆς ὅσην ἔχει πρός τε βοτανῶν καὶ σπερμάτων καὶ δένδρων γένεσιν. Ὡς γὰρ οἱ στρόβιλοι ἐκ τῆς πρώτης αὐτοῖς ἐνδοθείσης πληγῆς τὰς ἐφεξῆς ποιοῦνται περιστροφάς, ὅταν πήξαντες τὸ κέντρον ἐν ἑαυτοῖς περιφέρωνται· οὕτω
116 D καὶ ἡ τῆς φύσεως ἀκολουθία ἐκ τοῦ πρώτου προστάγματος τὴν ἀρχὴν[1] δεξαμένη, πρὸς πάντα τὸν ἐφεξῆς διεξέρχεται[2] χρόνον, μέχρις ἂν πρὸς τὴν κοινὴν συντέλειαν τοῦ παντὸς καταντήσῃ. Ἐφ' ἣν καὶ ἡμεῖς πάντες ἔγκαρποι καὶ
117 A πλήρεις ἔργων ἀγαθῶν ἐπειγώμεθα, ἵνα φυτευθέντες ἐν τῷ οἴκῳ Κυρίου, ἐν ταῖς αὐλαῖς τοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἐξανθήσωμεν, ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

1. ἀρχὴν] ἀπαρχήν F.
2. διεξέρχεται] διέρχεται A, MG.

---

d'un mouvement plus rapide que celui de notre pensée, menait à leur achèvement les mille particularités des plantes.

Aujourd'hui encore, ce commandement, inscrit dans la terre, la pousse, chaque année, à montrer tout ce qu'elle possède de fécondité, pour produire des herbes, des graines et des arbres.

Comme les toupies accomplissent, en vertu d'une première impulsion[1], leurs rotations successives, lorsque, fixant leur pointe, elles tournent sur elles-mêmes ; ainsi l'ordre de la nature, trouvant son principe en ce premier commandement, parcourt toute la suite des temps, jusqu'à ce qu'il soit parvenu 49 D
à l'achèvement de l'ensemble.

Péroraison

Vers cet achèvement hâtons-nous tous, nous aussi, chargés du fruit de nos bonnes œuvres afin que, plantés dans la maison du Seigneur, nous florissions dans les parvis de notre Dieu[2], dans le Christ Jésus, notre Seigneur, à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

1. πληγῆς : une toupie qui aurait été mue à la manière de ce *toupin* « que font pirouetter les enfants en le frappant avec un fouet ou une lanière ». LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*.
2. *Ps.*, **91**, 14.

ΟΜΙΛΙΑ Ϛ'

Περὶ γενέσεως φωστήρων[1].

1. Τὸν ἀθλητῶν θεατὴν μετέχειν τινὸς προσῆκε καὶ αὐτὸν εὐτονίας. Καὶ τοῦτο ἐκ τῶν πανηγυρικῶν θεσμῶν ἄν τις κατίδοι, οἳ τοὺς συγκαθεζομένους εἰς τὸ στάδιον γυμνῇ καθῆσθαι τῇ κεφαλῇ διαγορεύουσιν · ἐμοὶ δοκεῖν[2], ἵνα μὴ θεατὴς μόνον ἀγωνιστῶν, ἀλλὰ καὶ ἀγωνιστὴς[3] ἕκαστος αὐτὸς ἐν τῷ μέρει τυγχάνῃ. Οὕτω τοίνυν καὶ τὸν τῶν μεγάλων καὶ ὑπερφυῶν θεαμάτων ἐξεταστήν, καὶ τὸν
117 B τῆς ἄκρας ὄντως καὶ ἀπορρήτου σοφίας ἀκροατὴν προσῆκεν οἴκοθεν ἔχειν ἥκοντά τινας ἀφορμὰς πρὸς τὴν θεωρίαν τῶν προκειμένων, καὶ κοινωνεῖν ἐμοὶ τῆς ἀγωνίας εἰς δύναμιν, οὐχὶ κριτὴν μᾶλλον ἢ συναγωνιστὴν παρεστῶτα · μήποτε ἄρα διαλάθῃ ἡμᾶς τῆς ἀληθείας ἡ εὕρεσις, καὶ τὸ ἐμὸν

1. καὶ εἶπεν ὁ Θεός, γενεθήτωσαν φωστῆρες ἐν τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ... add. D ; καὶ εἶπεν ὁ Θεὸς Γενηθήτωσαν φωστῆρες B ; τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία εἰς τὴν γένεσιν λόγος ς' G.
2. δοκεῖν] δοκεῖ F.
3. ἀγωνιστής] ἀγωνιστῶν E.

---

1. Les corps lumineux sont donnés comme l'œuvre du quatrième jour de la création.

Le renseignement que nous recueillerons plus loin (69 D), selon lequel le commentaire se poursuivit le matin et le soir, donne à penser que cette homélie fut prononcée le matin du cinquième jour.

2. Ce qui était vrai en Grèce, dit Auger (*Homélies et lettres choisies de Saint Basile le Grand, ad h. loc.*), au temps de saint Basile et de

SIXIÈME HOMÉLIE

ORIGINE DES CORPS LUMINEUX[1]

EXORDE : Appel à la collaboration de l'auditoire

1. Le spectateur des combats athlétiques devait avoir part, lui aussi, à l'effort des lutteurs. C'est ce que permettent de constater les lois qui régissent les assemblées populaires : elles prescrivent en effet que ceux qui s'assoient dans l'amphithéâtre aient la tête nue[2] ; c'est, me semble-t-il, pour que chacun soit, non seulement spectateur de la lutte, mais athlète lui-même en quelque manière. Ainsi conviendrait-il que celui qui s'est mis à la recherche des grands et magnifiques spectacles [de la création], qui prête l'oreille [aux enseignements] de la sagesse vraiment souveraine et ineffable, eût de lui-même, en venant ici, quelque désir de contempler les objets qu'on lui propose, et de prendre avec moi, autant qu'il le peut, sa part du combat, non comme un juge, mais comme un auxiliaire : autrement il y aurait à craindre que la vérité ne nous échappât, et que mon échec 49 E

saint Jean Chrysostome. Nous ne savons d'où il a tiré ce renseignement. A. Stegmann (*loc. cit.*, p. 89) cite une épigramme de Martial (XIV, 29) ; mais celle-ci laisserait supposer que les spectateurs se découvrent parce qu'ils sont à l'abri. S'ils se couvrent, en effet, c'est que le vent a empêché de tendre les voiles destinées à protéger les spectateurs (Stegmann lit : Nam ventus populo vela negare solet), ou que le fonctionnaire chargé de la manœuvre (H. J. Izaac, Paris, 1933, t. II², p. 222, rétablit : Mandatus populo...), a négligé son office.

σφάλμα κοινὴ ζημία τῶν ἀκουόντων γένηται. Πρὸς οὖν τί ταῦτα λέγω ; Ὅτι ἐπειδὴ πρόκειται ἡμῖν εἰς τὴν τοῦ κόσμου σύστασιν ἐξέτασις καὶ θεωρία τοῦ παντός, οὐκ ἐκ τῆς τοῦ κόσμου σοφίας τὰς ἀρχὰς ἔχουσα, ἀλλ' ἐξ ὧν τὸν ἑαυτοῦ θεράποντα ὁ Θεὸς ἐξεπαίδευσεν, ἐν εἴδει λαλήσας πρὸς αὐτόν, καὶ οὐ δι' αἰνιγμάτων, ἀνάγκη που πάντως, τοὺς τῶν μεγάλων φιλοθεάμονας μὴ ἀγύμναστον ἔχειν τὸν νοῦν πρὸς τὴν τῶν προκειμένων ἡμῖν κατανόησιν. Εἴ ποτε οὖν ἐν αἰθρίᾳ νυκτερινῇ πρὸς τὰ ἄρρητα κάλλη τῶν ἄστρων[1]
117 C ἐνατενίσας, ἔννοιαν ἔλαβες τοῦ τεχνίτου τῶν ὅλων, τίς ὁ τοῖς ἄνθεσι τούτοις διαποικίλας τὸν οὐρανόν, καὶ ὅπως ἐν τοῖς ὁρωμένοις πλέον τοῦ τερπνοῦ τὸ ἀναγκαῖόν ἐστι · πάλιν ἐν ἡμέρᾳ εἰ νήφοντι τῷ λογισμῷ κατέμαθες τὰ τῆς ἡμέρας θαύματα, καὶ διὰ τῶν ὁρωμένων ἀνελογίσω τὸν οὐχ ὁρώμενον, ἐμπαράσκευος ἥκεις ἀκροατὴς καὶ πρέπων τῷ πληρώματι τοῦ σεμνοῦ τούτου καὶ μακαρίου θεάτρου. Δεῦρο δὴ οὖν, ὥσπερ οἱ τοὺς ἀήθεις τῶν πόλεων τῆς χειρὸς λαβόμενοι

1. ἄστρων] ἀστέρων aliq. M G.

1. Cette comparaison, empruntée aux jeux, est un exorde tout à fait dans le goût des sophistes (COURTONNE, *op. cit.*, 189) ; mais bien que Basile développe ce thème avec une évidente complaisance, on ne saurait méconnaître l'importance de l'idée qu'elle met en relief : l'appel à une collaboration active de l'auditoire (cf. *supra*, 2 A, 32 C ; *Hom. in divit.*, 1 : de Sinner, II, 51 A ; *P.G.*, **31**, 277 C-D.), particulièrement nécessaire au moment où Basile va entrer dans des considérations quelque peu subtiles.

Nous avons, après FIALON (*op. cit.*, 414), noté le rapprochement que l'on peut faire, de ce texte avec celui de Plutarque (*Œuvres morales : De audiendo*, XIV ; éd. G. N. Bernardakis, t. I, p. 110, l. 12, 13) : « Ceux qui cuident que toute l'affaire soit en celuy qui dit, et rien en celuy qui escoute... », trad. de J. Amyot, 1596, p. 29 B ; *Les idées et l'action sociales de saint Basile*, p. 251.

2. L'expression est de Platon : *Timée*, 32 c.

ne fût un commun dommage pour mes auditeurs[1].

Pourquoi donc vous tenir ce langage ? C'est qu'il 50 A
s'offre à nous une recherche sur la constitution du monde[2], et une contemplation de l'univers qui n'a pas son principe dans la sagesse de ce monde, mais [qui vient] des enseignements que Dieu dispensait à son serviteur, quand il lui parlait visiblement, et non par énigmes[3] : aussi est-il, je pense, absolument nécessaire aux amateurs des grands spectacles, de ne pas garder leur esprit inactif, en face de celui qui nous est proposé.

La beauté du monde

Si, quelquefois, par une nuit 50 B
sereine, fixant tes yeux sur les beautés inexprimables des astres, tu as pensé à l'auteur de l'univers[4], [en te demandant] qui, de ces fleurs, a brodé le firmament, et comment [toutefois], dans le monde visible, l'agrément cède le pas à la nécessité ; si, au contraire, tu as, pendant le jour, considéré d'un esprit réfléchi les merveilles du jour, et, par les êtres visibles, conjecturé l'être invisible, tu viens en auditeur préparé qui mérite de compléter cette vénérable et bienheureuse assemblée[5].

Viens donc : comme on prend par la main, et que l'on conduit dans les villes ceux qui ne les connaissent

3. Rarement saint Basile a défini son dessein avec plus de netteté.

4. Cf. *Homélie sur le Psaume XXXII*, 3 ; éd. de Sinner, I, 134 B ; *P. G.*, **29**, 329 B ; *Commentaire sur Isaïe*, 5; nº 168 ; de Sinner, I, 499 C ; *P. G.*, **30**, 396 C.

5. Celle de Césarée (cf. *infra*, 69 D) ; mais les lignes qui suivent font conjecturer qu'elle s'élargit jusqu'à se confondre avec l'assemblée des saints.

περιηγοῦνται, οὕτω δὴ καὶ αὐτὸς ἐπὶ τὰ κεκρυμμένα
θαύματα ὑμᾶς τῆς μεγάλης ταύτης πόλεως ξεναγήσω. Ἐν
τῇ πόλει ταύτῃ, ἐν ᾗ ἡ ἀρχαία πατρίς[1] ἡμῶν, ἧς μεταν-
έστησεν ἡμᾶς ὁ ἀνθρωποκτόνος δαίμων, τοῖς ἑαυτοῦ
117 D δελεάσμασιν ἀνδραποδίσας τὸν ἄνθρωπον · ἐνταῦθα κατόψει
τὴν πρώτην τοῦ ἀνθρώπου γένεσιν, καὶ τὸν εὐθὺς ἡμᾶς
ἐπικαταλαβόντα θάνατον · ὃν ἐγέννησεν ἡ ἁμαρτία, τὸ
πρωτότοκον ἔκγονον τοῦ ἀρχεκάκου δαίμονος. Καὶ γνωρίσεις
σαυτὸν, γήϊνον μὲν τῇ φύσει, ἔργον δὲ θείων χειρῶν ·
δυνάμει μὲν καὶ παραπολὺ τῶν ἀλόγων λειπόμενον, ἄρχοντα
δὲ χειροτονητὸν τῶν ἀλόγων καὶ τῶν ἀψύχων. Ταῖς μὲν ἐκ
120 A τῆς φύσεως παρασκευαῖς ἐλαττούμενον, τῇ δὲ τοῦ λόγου
περιουσίᾳ πρὸς οὐρανὸν αὐτὸν ὑπεραρθῆναι δυνάμενον. Ἐὰν
ταῦτα μάθωμεν, ἑαυτοὺς ἐπιγνωσόμεθα, Θεὸν γνωρίσομεν,
τὸν κτίσαντα προσκυνήσομεν, τῷ Δεσπότῃ δουλεύσομεν, τὸν
Πατέρα δοξάσομεν, τὸν τροφέα ἡμῶν ἀγαπήσομεν, τὸν
εὐεργέτην αἰδεσθησόμεθα, τὸν ἀρχηγὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν
τῆς παρούσης καὶ τῆς μελλούσης προσκυνοῦντες οὐκ
ἀπολήξομεν, τὸν δι' οὗ παρέσχετο ἤδη πλούτου[2] καὶ τὰ
ἐν ἐπαγγελίαις πιστούμενον, καὶ τῇ πείρᾳ τῶν παρόντων
βεβαιοῦντα ἡμῖν τὰ προσδοκώμενα. Εἰ γὰρ τὰ πρόσκαιρα
τοιαῦτα, ποταπὰ τὰ αἰώνια ; Καὶ εἰ τὰ ὁρώμενα οὕτω καλὰ,

1. πατρίς add. iterum 1 MB.
2. ὕπαρξιν add. ABFGH.

---

1. La comparaison de l'univers avec une cité est stoïcienne. On la trouve chez Cicéron, *De nat. deorum*; II, c. VI, éd. J. B. Mayor, vol. II, p. 7, l. 24-25.

2. Même pensée chez Grégoire de Nysse : *De orat. domin.*, 2, *P. G.*, **44**, 144 C.

3. La cité où Basile s'offre à nous servir de guide n'est pas celle de l'univers visible ; ce n'est pas non plus celle qui reproduirait le plan primitif de la création. Il semble que ce soit — et nous rejoindrions la notion grégorienne d'une humanité préexistant intentionnellement dans la pensée divine (Daniélou, *Grégoire de Nysse : La*

pas, ainsi vous conduirai-je moi-même comme des
étrangers vers les mystérieuses merveilles de cette
grande cité[1]. Dans cette cité où était notre ancienne 50 C
patrie, d'où nous a chassés[2] le démon homicide qui,
par ses appâts, a réduit l'homme en esclavage, tu
verras la première genèse de l'homme, et la mort
qui s'est aussitôt emparée de nous : cette mort qu'a
engendrée le péché, le premier-né du démon, maître
du mal. Tu te connaîtras toi-même[3], terrestre par
nature, et, cependant, ouvrage des mains divines,
doué d'une force inférieure — et de loin — aux
êtres sans raison, et pourtant maître élu de ces bêtes
qui n'ont pas d'âme. La nature t'a moins bien armé ;
mais la supériorité de ta raison te rend capable de 50 D
t'élever jusqu'au ciel.

Instruits par ces enseignements, nous nous découvrirons nous-mêmes ; nous connaîtrons Dieu ; nous adorerons notre Créateur ; nous servirons notre maître ; nous glorifierons le Père ; nous aimerons celui qui nous donne la nourriture ; nous révérerons notre bienfaiteur ; nous ne cesserons d'offrir nos adorations à l'auteur de notre vie présente et future, qui, des biens qu'il nous a déjà procurés, se porte garant des biens promis, et, par l'expérience du présent, nous confirme dans l'attente de l'avenir. Car, si tels sont les biens temporels, que seront les
éternels ? Et si les êtres visibles sont si beaux, que 50 E
seront les invisibles ?

création de l'homme ; Sources chrétiennes, p. 155, note), l'univers conçu globalement, tel qu'il ne peut exister actuellement que dans la pensée divine qui le révèle.

ποταπὰ τὰ ἀόρατα ; Εἰ οὐρανοῦ μέγεθος μέτρον ἀνθρωπίνης διανοίας ἐκβαίνει, τῶν ἀϊδίων τὴν φύσιν τίς ἄρα νοῦς
120 B ἐξιχνιάσαι δυνήσεται ; Εἰ ὁ τῇ φθορᾷ ὑποκείμενος[1] ἥλιος οὕτω καλός, οὕτω μέγας, ὀξὺς μὲν κινηθῆναι, εὐτάκτους δὲ τὰς περιόδους ἀποδιδούς, σύμμετρον μὲν ἔχων τὸ μέγεθος τῷ παντί, ὥστε μὴ ἐκβαίνειν τὴν πρὸς τὸ ὅλον ἀναλογίαν · τῷ δὲ κάλλει τῆς φύσεως οἷόν τις ὀφθαλμὸς διαυγὴς ἐμπρέπων τῇ κτίσει · εἰ ἀκόρεστος τούτου ἡ θέα, ποταπὸς τῷ κάλλει ὁ τῆς δικαιοσύνης ἥλιος ; Εἰ τυφλῷ ζημία τοῦτον μὴ βλέπειν, ποταπὴ ζημία τῷ ἁμαρτωλῷ τοῦ ἀληθινοῦ φωτὸς στερηθῆναι ;

2. Καὶ εἶπεν ὁ Θεός · γενηθήτωσαν φωστῆρες ἐν τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ εἰς φαῦσιν ἐπὶ τῆς γῆς, ὥστε[2] διαχωρίζειν[3] ἀνὰ μέσον τῆς ἡμέρας καὶ ἀνὰ μέσον τῆς νυκτός. Οὐρανὸς προειλήφει καὶ γῆ · τὸ φῶς ἐπὶ τούτοις
120 C δεδημιούργητο · ἡμέρα καὶ νὺξ διεκέκριτο · πάλιν στερέωμα, καὶ ξηρᾶς φανέρωσις. Τὸ ὕδωρ συνήθροιστο εἰς συνεστηκυῖαν καὶ ἀφωρισμένην συναγωγήν. Ἡ γῆ πεπλήρωτο τοῖς οἰκείοις γεννήμασι, τά τε μυρία γένη τῶν βοτανῶν ἐκβλαστήσασα, καὶ παντοδαποῖς εἴδεσι φυτῶν εὐθηνουμένη. Ἥλιος δὲ οὔπω ἦν καὶ σελήνη, ἵνα μήτε φωτὸς ἀρχηγὸν καὶ πατέρα

1. οὗτος ὁ add. F.
2. ὥστε om. BEG.
3. διαχωρίζειν] τοῦ διαχωρίζειν BDGK.

---

1. Ou la suivre à la piste : ἐξιχνιάσαι : Basile nous met sur les traces divines.

2. *Gen.*, **1**, 14. Ce texte se lit dans les Hexaples d'Origène : *P. G.*, **15**, 149-150, où cependant τοῦ remplace ὥστε.

[Certes], si la grandeur du ciel dépasse la mesure de l'entendement humain, quelle intelligence pourra découvrir[1] la nature de ce qui est éternel ? Si le soleil périssable est si beau, si grand, si rapide dans son mouvement, et cependant régulier dans ses révolutions, d'une grandeur [à ce point] proportionnée à l'univers qu'il ne s'écarte pas d'un juste rapport avec l'ensemble [des êtres], et d'une beauté qui fait de lui comme l'œil brillant de la nature étincelant au milieu de la création ; si nul ne se rassasie de sa vue, quelle sera donc la beauté du soleil de la justice ? Et si l'aveugle souffre dommage à ne pas voir celui-là, quel dommage sera-ce pour le pécheur d'être privé de la lumière véritable ?

2. *Et Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans le*
firmament du ciel, pour illuminer la terre, en sorte 51 A
qu'ils séparent le jour et la nuit[2].

Résumé des versets précédents

Le ciel, ainsi que la terre, avait précédé [les autres créatures] ; après eux, la lumière avait été créée ; le jour et la nuit s'étaient séparés ; puis le firmament [avait été fait], et le sec était apparu. Les eaux s'étaient réunies : elles s'étaient rassemblées en des limites stables et déterminées. La terre s'était couverte des plantes qu'elle avait engendrées : innombrables espèces d'herbes qu'elle avait fait pousser, multiples variétés d'arbres nés de sa fécondité. Mais ni le soleil n'existait encore, ni la lune : il ne fallait pas que ceux qui ne connaissent pas notre Dieu fussent tentés de donner au soleil le nom d'auteur ou de

τὸν ἥλιον ὀνομάσωσι · μήτε τῶν ἐκ τῆς γῆς φυομένων δημιουργόν, οἱ τὸν Θεὸν ἀγνοήσαντες ἡγήσωνται. Διὰ τοῦτο τετάρτῃ ἡμέρᾳ · καὶ τότε εἶπεν ὁ Θεός, Γενηθήτωσαν φωστῆρες ἐν τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ. Ὅταν τὸν εἰπόντα διδαχθῇς, εὐθὺς τῇ ἐννοίᾳ σύναπτε τὸν ἀκούσαντα. Εἶπεν ὁ Θεός, Γενηθήτωσαν φωστῆρες, καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τοὺς
120 D δύο φωστῆρας. Τίς εἶπε καὶ τίς ἐποίησεν ; Οὐκ ἐννοεῖς ἐν τούτοις[1] τὸ διπλοῦν τῶν προσώπων ; Πανταχοῦ τῇ ἱστορίᾳ τὸ δόγμα τῆς θεολογίας μυστικῶς συμπαρέσπαρται. Καὶ ἡ χρεία πρόσκειται[2] τῆς τῶν φωστήρων γενέσεως · Εἰς φαῦσιν, φησίν, ἐπὶ τῆς γῆς. Εἰ προειλήφει τοῦ φωτὸς ἡ γένεσις, πῶς νῦν ὁ ἥλιος πάλιν εἰς φαῦσιν λέγεται γεγονέναι ; Πρῶτον μὲν οὖν τῆς λέξεως[3] τὸ ἰδιότροπον μηδένα σοι
121 A κινείτω γέλωτα, εἴπερ μὴ ἑπόμεθα ταῖς παρ' ὑμῖν[4] ἐκλογαῖς τῶν ῥημάτων, μηδὲ τὸ τῆς θέσεως αὐτῶν εὔρυθμον ἐπιτηδεύομεν. Οὐ γὰρ τορευταὶ λέξεων παρ' ἡμῖν · οὐδὲ τὸ εὔηχον τῶν φωνῶν, ἀλλὰ τὸ εὔσημον τῶν ὀνομάτων[5]

1. τούτοις] τούτῳ F.
2. πρόσκειται] πρόκειται J.
3. ἡμῶν add. CDH.
4. παρ' ὑμῖν] παρ' ἡμῖν 1 MG, Combefis ; παρ' ὑμῶν BG.
5. ὀνομάτων] νοημάτων E.

---

1. Cf. *supra*, 40 C : PHILON, *De opificio mundi*, 14, éd. Cohn, t. I, p. 14-15.

2. Cf. *supra* 26 C, et déjà 23 B ; *infra* 87 B.

3. Nous traduisons par « personnes ». Notons toutefois que πρόσωπον n'est pas aussi précis que le mot ὑπόστασις à l'emploi duquel Basile attache ailleurs une souveraine importance. Cf. *Ep.*, 214, 4 : de Sinner, III, 322 D ; *P. G.*, **32**, 789 A-C. Cf. *Les idées et l'action sociales de saint Basile*, p. 335.

Il est possible que la présence du mot πρόσωπον atteste une évolution qu'une exacte chronologie permettrait de fixer. Nous croirions plus volontiers qu'elle répond simplement à la lumière encore incertaine projetée par la Genèse sur le mystère de la Sainte Trinité.

père de la lumière, ni de le prendre pour le créateur de ce qui naît de la terre[1].

Création du soleil et de la lune : rappel de la doctrine trinitaire

Voilà pourquoi [il y eut] un quatrième jour ; et Dieu dit alors :
Qu'il y ait des luminaires dans 51 B
le firmament du ciel ! Dès lors que tu sais quel est celui qui parle[2], unis-le aussitôt par la pensée à Celui qui entend : *Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires ; et Dieu créa les deux luminaires.* Qui a parlé, et qui a créé ? Tu ne remarques pas dans ces mots la dualité des personnes[3] ? Partout, au récit, la doctrine théologique se trouve mystérieusement mêlée.

La lumière et les luminaires : remarque philologique

Puis [l'Écriture] ajoute à quel besoin répondait l'origine des luminaires : c'est, dit-elle, *pour éclairer la terre.*

Si la genèse de la lumière a précédé [celle du soleil], comment prétendre maintenant que celui-ci a été fait, à son tour, pour éclairer [εἰς φαῦσιν] ?

Tout d'abord, que la singularité de cette locution[4] 51 C
ne provoque de ta part aucune plaisanterie, pour autant que nous ne nous attachons pas à choisir les mots à votre manière, et que leur disposition harmonieuse n'est pas l'objet de nos soins. Car il n'y a pas chez nous de ciseleurs de mots : ce n'est pas à la sonorité des noms, mais à l'exacte signifi-

4. Φαῦσις ne se rencontre guère que chez les Septante et dans les écrits postérieurs. Cf. ESTIENNE, *Thesaurus linguae graecae*, Paris, 1865, t. VIII, col. 687.

πανταχοῦ προτιμότερον. Σκόπει τοίνυν εἰ μὴ διὰ τῆς φαύσεως ἀρκούντως ἐνέφηνεν ὃ ἐβούλετο · ἀντὶ γὰρ τοῦ φωτισμοῦ τὴν φαῦσιν εἴρηκεν. Ἔστι δὲ οὐδὲν μαχόμενον τοῦτο τοῖς περὶ τοῦ φωτὸς εἰρημένοις. Τότε μὲν γὰρ αὐτὴ τοῦ φωτὸς ἡ φύσις παρήχθη · νῦν δὲ τὸ ἡλιακὸν τοῦτο σῶμα ὄχημα εἶναι τῷ πρωτογόνῳ ἐκείνῳ φωτὶ παρεσκεύασται. Ὡς γὰρ ἄλλο τὸ πῦρ, καὶ ἄλλο ὁ λύχνος · τὸ μὲν τὴν τοῦ φωτίζειν δύναμιν ἔχον, τὸ δὲ παραφαίνειν τοῖς δεομένοις πεποιημένον · οὕτω καὶ τῷ καθαρωτάτῳ ἐκείνῳ καὶ εἰλικρινεῖ καὶ ἀΰλῳ
121 B φωτὶ ὄχημα νῦν οἱ φωστῆρες κατεσκευάσθησαν. Ὡς γὰρ ὁ ἀπόστολος λέγει τινὰς φωστῆρας ἐν κόσμῳ, ἄλλο δέ ἐστι φῶς τοῦ κόσμου τὸ ἀληθινὸν, οὗ κατὰ μέθεξιν οἱ ἅγιοι φωστῆρες ἐγίνοντο τῶν ψυχῶν, ἃς ἐπαίδευον, τοῦ σκότους αὐτὰς τῆς ἀγνοίας ῥυόμενοι · οὕτω καὶ νῦν τὸν ἥλιον τοῦτον τῷ φανοτάτῳ ἐκείνῳ ἐπισκευάσας φωτὶ ὁ τῶν ὅλων δημιουργὸς περὶ τὸν κόσμον ἀνῆψε.

---

1. On allègue parfois cette phrase comme si elle contenait un manifeste littéraire, une affirmation formulée par saint Basile de son mépris pour le travail du style : affirmation contre laquelle d'ailleurs proteste toute son œuvre (Cf. Courtonne, *Homélies sur la richesse*, 142 ; *Saint Basile et l'Hellénisme*, p. 13 et 242).

Remarquons d'abord que c'est là une sorte de protestation traditionnelle, cf. Théophile d'Antioche, *Lib. I ad Autolyc.*, 1, Sources chrétiennes, p. 58. M. Bardy la signale chez Irénée (*Adv. haeres*, I, 4); Clément d'Alexandrie (*Stromates*, I, X, 48), Lactance (*Divin. Institut.*, V, 1), Arnobe (*Adv. Nation.*, I, 59). Mais il faut ajouter (et cette constatation, à notre avis, est primordiale) que le contexte limite singulièrement la portée de cette déclaration. Pour justifier le terme dont usent les Septante, Basile fait remarquer que ce n'est pas le fait des auteurs sacrés, voire des chrétiens dignes de ce nom, d'être des ciseleurs de mots, au point de sacrifier le sens à la sonorité des termes. C'est avant tout un hommage rendu à la vérité.

cation des termes que nous réservons partout notre estime[1].

Examine donc si, par [le mot] φαύσεως, l'Écriture n'a pas suffisamment exprimé ce qu'elle voulait, car elle a parlé non de répandre de la lumière, mais d'éclairer[2]. Or il n'y a rien là qui soit en opposition avec les développements antérieurs sur la lumière[3]. Alors, en effet, c'était l'essence même de la lumière qui nous était présentée : maintenant voici le corps solaire préparé pour servir de véhicule à cette lumière dont la naissance avait précédé la sienne.

De même qu'autre chose est le feu, autre la 51 D
lampe : l'un ayant pouvoir de répandre de la lumière, l'autre faite pour accompagner de cette clarté ceux qui en ont besoin ; de même la lumière très pure, simple, immatérielle[4], se vit lors préparer des luminaires qui lui serviraient de véhicules. Car de même qu'au dire de l'apôtre, il y a des luminaires dans le monde[5], mais qu'autre est la vraie lumière du monde, à laquelle participaient les saints, devenus ainsi des luminaires pour les âmes qu'ils instruisaient après les avoir tirées des ténèbres de l'ignorance ; de même, à ce moment, le créateur de toutes choses munit le soleil
que nous voyons, de cette très vive lumière, et le 51 E
suspendit[6] au voisinage du monde.

2. φαῦσιν au lieu de φωτισμόν.
3. Cf. *supra*, 18 D-19 C.
4. Pour Basile, la lumière qui nous éclaire semble identique à la lumière dont jouissent les esprits créés (*supra*, 17 C-D) : lumière dont nous a isolés le firmament.
5. *Philip.*, **2**, 15.
6. Cf. *Timée*, 39 b ; éd. Rivaud, p. 153.

3. Καὶ μηδενὶ ἄπιστον εἶναι δοκείτω τὸ εἰρημένον, ὅτι ἄλλο μέν τι τοῦ φωτὸς ἡ λαμπρότης, ἄλλο δέ τι τὸ ὑποκείμενον τῷ φωτὶ σῶμα. Πρῶτον μὲν οὖν ἐκ τοῦ τὰ σύνθετα πάντα οὕτω παρ' ἡμῶν[1] διαιρεῖσθαι, εἴς τε τὴν δεκτικὴν οὐσίαν, καὶ εἰς τὴν ἐπισυμβᾶσαν αὐτῇ ποιότητα. Ὡς οὖν ἕτερον μέν τι τῇ φύσει ἡ λευκότης, ἕτερον δέ τι τὸ λελευκασ-
121 C μένον σῶμα, οὕτω καὶ τὰ νῦν εἰρημένα, διάφορα ὄντα τῇ φύσει, ἥνωται[2] τῇ δυνάμει τοῦ κτίσαντος. Καὶ μή μοι λέγε ἀδύνατα εἶναι ταῦτα ἀπ' ἀλλήλων διαιρεῖσθαι. Οὐδὲ γὰρ ἐγὼ τὴν διαίρεσιν τοῦ φωτὸς ἀπὸ τοῦ ἡλιακοῦ σώματος ἐμοὶ καὶ σοὶ δυνατὴν εἶναί φημι, ἀλλ' ὅτι ἃ ἡμῖν τῇ ἐπινοίᾳ ἐστὶ χωριστά, ταῦτα δύναται καὶ αὐτῇ τῇ ἐνεργείᾳ παρὰ τοῦ ποιητοῦ τῆς φύσεως αὐτῶν διαστῆναι. Ἐπεὶ καὶ σοὶ τὴν καυστικὴν δύναμιν τοῦ πυρὸς ἀπὸ τῆς λαμπρότητος χωρίσαι ἀμήχανον · ὁ δὲ Θεὸς παραδόξῳ θεάματι τὸν ἑαυτοῦ θεράποντα ἐπιστρέψαι βουλόμενος, πῦρ ἐπέθηκε τῇ βάτῳ ἀπὸ μόνης τῆς λαμπρότητος ἐνεργοῦν, τὴν δὲ τοῦ καίειν δύναμιν σχολάζουσαν ἔχον. Ὡς καὶ ὁ ψαλμῳδὸς[3] μαρτυρεῖ λέ-

1. ἡμῶν] ἡμῖν J.
2. ἥνωται] ἥνωνται 2 MG, Combefis.
3. ψαλμῳδος] ψαλμός E aliq. MG.

---

1. Le *substratum* de la lumière : τὸ ὑποκείμενον τῷ φωτὶ σῶμα.
2. τὴν δεκτικὴν οὐσίαν.
3. La lumière et le corps lumineux.
4. Sans doute peut-on, sans avoir recours à cette division radicale de la qualité et de l'essence, imaginer, en dehors du soleil, d'autres sources lumineuses (COURTONNE, *op. cit.*, 92) ; mais en face du texte sacré qui mentionne d'abord la lumière (v. 4), puis les luminaires :

3. Et que nul n'estime incroyable ce que nous disons : qu'autre chose est l'éclat de la lumière, autre chose, le corps lumineux[1].

Premier argument : la qualité est distincte de l'essence

D'abord, dans tous les composés, nous distinguons de cette manière l'essence qui sert de suppôt[2], et la qualité qui s'y ajoute. De même donc que la blancheur est par sa nature une chose, et que le corps revêtu de blancheur en est une autre ; ainsi les deux [réalités] dont nous parlons[3], différentes par leur nature, ont été unies par la puissance du créateur. Et ne me dis pas qu'il est impossible de les séparer l'une de l'autre. Car je ne prétends pas que nous puissions, toi et moi, séparer la lumière et le corps solaire, mais que les objets conçus par nous comme susceptibles d'être séparés, peuvent l'être 52 A
réellement par l'auteur de leur nature[4].

Car il ne t'est pas loisible non plus de séparer l'éclat du feu de sa brûlante ardeur ; mais Dieu, voulant attirer son serviteur par un spectacle extraordinaire, mit dans le buisson un feu qui n'agissait que par son éclat, et qui gardait en repos sa force brûlante[5]. Ainsi le psalmiste rend-il encore ce témoignage : *La voix du Seigneur qui du feu sépare la*

le soleil, la lune, les étoiles (v. 14-16), Basile fait cette remarque qu'il ne répugne point à la toute-puissance divine d'accomplir ce qui ne comporte pas de contradiction dans les termes.

Notons que, pour Basile, si la qualité peut exister sans l'essence, l'essence au contraire ne se laisse pas isoler de toute qualité (*supra*, 9 A).

5. Allusion au Buisson Ardent : *Exode*, **3**, 2.

121 D γων, Φωνὴ Κυρίου διακόπτοντος[1] φλόγα πυρός. Ὅθεν καὶ ἐν ταῖς τῶν βεβιωμένων ἡμῖν ἀνταποδόσεσι λόγος τις ἡμᾶς ἐν ἀπορρήτῳ παιδεύει, διαιρεθήσεσθαι τοῦ πυρὸς τὴν φύσιν, καὶ τὸ μὲν φῶς, εἰς ἀπόλαυσιν τοῖς δικαίοις, τὸ δὲ τῆς καύσεως ὀδυνηρὸν, τοῖς κολαζομένοις ἀποταχθήσεσθαι. Ἔπειτα μέντοι καὶ ἐκ τῶν περὶ σελήνην παθῶν, δυνατὸν ἡμᾶς τὴν πίστιν τῶν ζητουμένων εὕρασθαι. Λήγουσα γὰρ, καὶ μειουμένη, οὐχὶ τῷ παντὶ ἑαυτῆς σώματι δαπανᾶται,
124 A ἀλλὰ τὸ περικείμενον φῶς ἀποτιθεμένη καὶ προσλαμβάνουσα πάλιν, ἐλαττώσεως ἡμῖν καὶ αὐξήσεως τὰς φαντασίας παρέχεται. Τοῦ δὲ μὴ αὐτὸ τὸ σῶμα αὐτῆς ληγούσης ἀπαναλίσκεσθαι ἐναργὲς μαρτύριον τὰ ὁρώμενα. Ἔξεστι γάρ σοι καὶ ἐν καθαρῷ τῷ ἀέρι καὶ πάσης ἀχλύος ἀπηλλαγμένῳ, ὅταν μάλιστα μηνοειδὴς τυγχάνῃ κατὰ τὸ σχῆμα, ἐπιτηρήσαντι κατιδεῖν τὸ ἀλαμπὲς αὐτῆς καὶ ἀφώτιστον ὑπὸ τηλικαύτης ἀψῖδος περιγραφόμενον, ἡλίκον[2] ἐν ταῖς πανσελήνοις τὴν πᾶσαν αὐτὴν[3] ἐκπληροῖ. Ὥστε τηλαυγῶς ἀπηρτισμένον καθορᾶσθαι τὸν κύκλον τῷ περιλαμπομένῳ μέρει τὸν σκιερὸν καὶ ἀερώδη κόλπον συναναφερούσης τῆς ὄψεως. Καὶ μή μοι λέγε ἐπείσακτον εἶναι τῆς σελήνης τὸ
124 B φῶς, διότι μειοῦται μὲν πρὸς ἥλιον φερομένη, αὔξεται δὲ πάλιν ἀφισταμένη. Οὐδὲ γὰρ ἐκεῖνο ἡμῖν ἐξετάζειν ἐν τῷ

1. διακόπτοντος] διακοπόντος I M G.
2. ἡλίκον] ἡλίκη Garnier.
3. αὐτὴν] αὐγὴν J.

---

1. *Ps.*, **28**, 7. Le texte hébreu parle des *flammes de feu* que fait jaillir Jahwé.
2. Nous avons rétabli la leçon des mss ἡλίκον : en fait, c'est la partie obscure qui complète la pleine lune.
3. Cf. Géminos, *Eisagoge*, IX, 8 : éd. C. Manitius, Lipsiae, 1908, p. 126, l. 16-18.

flamme[1]. De là vient aussi que, dans la rétribution due aux actes de notre vie, une sentence mystérieuse nous avertit que doivent être divisées les propriétés naturelles du feu : la lumière s'en détachera pour
la jouissance des justes, la brûlure douloureuse, 52 B
pour ceux qui ont mérité un châtiment.

Second argument : en fait, la lumière ne se confond pas toujours avec les luminaires

Et puis nous pouvons encore trouver dans les phases de la lune, un motif de croire à ce qui fait l'objet de nos recherches.

Quand elle décroît et s'amoindrit, ce n'est pas que son corps tout entier se consume ; mais en abandonnant et en reprenant son enveloppe de lumière, elle nous donne l'illusion qu'elle diminue et qu'elle grandit. Mais son corps lui-même ne se consume pas quand elle décroît : nous en avons clairement la preuve en ce que nous voyons. Tu peux, en effet, lorsque l'air est pur et dégagé de tout brouillard, surtout quand la lune affecte la forme d'un
croissant, voir, si tu l'observes, la partie sombre et 52 C
obscure cernée d'une ligne circulaire de telle grandeur qu'il n'en faut pas plus[2] pour compléter la lune en son plein : ainsi voit-on clairement se dessiner le cercle tout entier, pour peu que la vue rapporte à la partie éclairée, la courbure qui disparaît sous l'ombre et sous la brume.

Et ne m'objecte pas que la lune a une lumière d'emprunt, puisque celle-ci diminue quand elle s'approche du soleil, et qu'elle croît au contraire, quand elle s'éloigne de lui[3]. Car ce n'est pas là, pour l'instant,

παρόντι πρόκειται, ἀλλ' ὅτι ἕτερον μὲν αὐτῆς τὸ σῶμα, ἕτερον δὲ τὸ φωτίζον. Τοιοῦτον δή τί μοι νόει καὶ ἐπὶ τοῦ ἡλίου. Πλὴν ὅτι ὁ μὲν λαβὼν ἅπαξ καὶ ἐγκεκραμένον[1] ἑαυτῷ τὸ φῶς ἔχων, οὐκ ἀποτίθεται · ἡ δὲ συνεχῶς οἷον ἀποδυομένη καὶ πάλιν ἐπαμφιαζομένη τὸ φῶς, δι' ἑαυτῆς καὶ τὰ περὶ τοῦ ἡλίου εἰρημένα πιστοῦται. Οὗτοι καὶ διαχωρίζειν ἐτάχθησαν ἀνὰ μέσον τῆς ἡμέρας καὶ ἀνὰ μέσον τῆς νυκτός. Ἄνω μὲν γὰρ διεχώρισεν ὁ Θεὸς ἀνὰ μέσον τοῦ φωτὸς καὶ ἀνὰ μέσον τοῦ σκότους · τότε δὲ[2] τὴν φύσιν αὐτῶν πρὸς τὸ ἐναντίον ἀπέστησεν, ὥστε ἀμίκτως ἔχειν πρὸς ἄλληλα, καὶ φωτὶ πρὸς σκότος μηδεμίαν εἶναι κοινό-
124 C τητα[3]. Ὃ γὰρ ἐν ἡμέρᾳ ἐστὶν ἡ σκιά, τοῦτο οἴεσθαι χρὴ ἐν νυκτὶ τοῦ σκότους εἶναι τὴν φύσιν. Εἰ γὰρ πᾶσα σκιὰ αὐγῆς τινος διαφαινούσης ἀντικειμένως τῷ φωτὶ ἀπὸ τῶν σωμάτων ἐκπίπτει · καὶ ἕωθεν μὲν πρὸς δυσμὰς τέταται, ἑσπέρας δὲ πρὸς ἀνατολὴν ἀποκλίνει, ἐν δὲ τῇ μεσημβρίᾳ ἀρκτῴα γίνεται · καὶ ἡ νὺξ ἐπὶ τὸ ἐναντίον ταῖς ἀκτῖσιν ὑποχωρεῖ, οὐδὲν ἕτερον οὖσα κατὰ τὴν φύσιν ἢ σκίασμα γῆς. Ὡς γὰρ ἐν ἡμέρᾳ ἡ σκιὰ τῷ ἀντιφράσσοντι τὴν αὐγὴν παρυφίσταται, οὕτως ἡ νὺξ σκιαζομένου τοῦ περὶ γῆν ἀέρος συνίστασθαι πέφυκε. Τοῦτο τοίνυν ἐστὶ τὸ εἰρημένον,

1. ἐν add. J.
2. δέ] μέν ABDEG.
3. κοινότητα] κοινωνίαν E.

---

1. Basile eût-il admis que la lune ne possédât qu'une lumière d'emprunt ? Ce n'est pas certain.

Pour Grégoire de Nysse (*In Hex.*, *P. G.*, **44**, 117 B), la lune a un éclat propre, mais faible ; c'était aussi l'opinion de Posidonius. Cf. GRONAU, *op. cit.*, 22, n. 5.

2. On trouve cette définition chez Cicéron : *De nat. deorum.*, II,

ce qu'il s'agit d'admettre[1], mais bien qu'autre est le corps de la lune, autre la vertu qu'elle a d'éclairer.

Or telle est l'idée que tu peux avoir du soleil, à cette différence près que celui-ci, ayant une fois reçu la lumière, et la tenant mêlée à sa propre subs-
tance, ne s'en sépare plus ; tandis que la lune, qui 52 D
ne cesse de dépouiller, en quelque sorte, et de reprendre son vêtement de lumière, confirme par son exemple, ce que nous avons dit du soleil.

Les luminaires ont pour fonction de séparer le jour et la nuit

Ces luminaires furent aussi chargés de séparer le jour et la nuit. Auparavant Dieu avait en effet séparé la lumière des ténèbres : à ce moment, il opposa leurs natures de telle sorte qu'elles fussent sans mélange possible l'une avec l'autre, et que la lumière n'eût rien de commun avec les ténèbres. Il faut penser en effet que les ténèbres sont, la nuit, ce qu'est l'ombre pendant le jour. Car si l'ombre, quand brille une lueur, tombe toujours des corps à l'opposé de la
lumière ; si, au point du jour, elle tend vers le cou- 52 E
chant, tandis que, le soir, elle s'incline vers l'orient, et qu'à midi, elle se dirige vers le septentrion : la nuit elle aussi se retire à l'opposé des rayons [solaires], n'étant, par sa nature, rien d'autre que l'ombre de la terre[2]. Car de même que, pendant le jour, l'ombre apparaît en même temps que le corps qui intercepte la lumière, ainsi la nuit se fait-elle quand l'air qui entoure la terre, entre dans l'ombre. Voilà donc ce

c. XIX ; éd. J. B. Mayor, vol. II, p. 18, l. 26 ; et chez Plutarque : *De facie in orbe lunae,* XIX, 931 f ; éd. Raingeard, p. 24.

ὅτι Διεχώρισεν ὁ Θεὸς ἀνὰ μέσον τοῦ φωτὸς καὶ ἀνὰ μέσον
τοῦ σκότους · ἐπειδὴ τὸ σκότος ὑποφεύγει τοῦ φωτὸς τὰς
124 D ἐπιδρομάς, ἐν τῇ πρώτῃ δημιουργίᾳ φυσικῆς αὐτοῖς τῆς
ἀλλοτριώσεως κατασκευασθείσης[1] πρὸς ἄλληλα. Νῦν δὲ
ἥλιον ἐπέταξε τοῖς μέτροις τῆς ἡμέρας · καὶ σελήνην,
ὅταν ποτὲ πρὸς τὸν ἴδιον κύκλον ἀπαρτισθῇ, ἀρχηγὸν ἐποίησε
τῆς νυκτός. Σχεδὸν γὰρ τότε κατὰ διάμετρον οἱ φωστῆρες
ἀλλήλοις ἀντικαθίστανται. Ἀνατέλλοντος μὲν γὰρ τοῦ
ἡλίου, ἐν ταῖς πανσελήνοις καταφέρεται πρὸς τὸ ἀφανὲς
ἡ σελήνη · δυομένου δὲ πάλιν τοῦ ἡλίου, αὕτη
125 A πολλάκις ἐξ ἀνατολῶν ἀντανίσχει[2]. Εἰ δὲ κατὰ τὰ ἄλλα
σχήματα οὐ συναπαρτίζεται τῇ νυκτὶ τὸ σεληναῖον φῶς,
οὐδὲν πρὸς τὸν προκείμενον λόγον. Πλὴν ὅτι ὅταν ἑαυτῆς τε-
λειοτάτη τυγχάνῃ, κατάρχει μὲν τῆς νυκτὸς τῷ ἰδίῳ φωτὶ
τὰ ἄστρα ὑπεραυγάζουσα καὶ τὴν γῆν[3] περιλάμπουσα ·
ἐξίσου δὲ πρὸς τὸν ἥλιον τοῦ χρόνου διαιρεῖται τὰ μέτρα.

4. Καὶ ἔστωσαν εἰς σημεῖα, καὶ εἰς καιρούς, καὶ εἰς ἡμέρας, καὶ εἰς ἐνιαυτούς. Ἀναγκαῖαι πρὸς τὸν ἀνθρώπινον βίον αἱ ἀπὸ τῶν φωστήρων σημειώσεις. Ἐὰν[4] μή τις πέρα τοῦ μέτρου τὰ ἀπ'[5] αὐτῶν σημεῖα περιεργάζηται, χρησίμους αὐτῶν τὰς ἐκ τῆς μακρᾶς ἐμπειρίας παρατηρήσεις εὑρήσει.

1. κατασκευασθείσης] παρασκευασθείσης J.
2. ἀντανίσχει] ἀνίσχει A.
3. γῆν] κτίσιν A J.
4. γάρ add. D, Garnier.
5. ἀπ'] ἐπ' E, 1 M G.

---

1. *ἀντανίσχει* : e contrario oritur : ESTIENNE, *Thesaurus linguae graecae*, 3e éd., Paris, 1831-1856, t. I[1], col. 858.

2. ὑπεραυγάζουσα : second terme rare en ces quelques lignes : peut-être est-ce l'indice d'un emprunt ? Notons toutefois que Basile emploie ce même mot un peu plus loin : 60 A.

qu'exprime l'Écriture quand elle dit : *Dieu sépara la lumière des ténèbres ;* car les ténèbres fuient l'approche rapide de la lumière, en raison de l'opposition naturelle que, dès le premier instant de la création, ténèbres et lumière manifestent entre elles. Dès lors Dieu préposa le soleil à la mesure du jour ; quant à la lune,
il la fit, quand elle remplit son orbe, reine de la nuit. 53 A
Il s'en faut en effet de peu que les luminaires n'occupent, à ce moment, une position à peu près diamétralement opposée. Car, au lever du soleil, la pleine lune disparaît à nos regards ; tandis qu'à l'heure où le soleil se couche, on la voit souvent surgir en face de lui à l'orient[1]. Que si, dans les autres phases de la lune, sa lumière ne coïncide pas avec la nuit, cela n'infirme en rien ce que nous venons de dire. Il reste qu'en son état le plus parfait, elle commande à la nuit par sa propre lumière, car elle passe l'éclat des étoiles[2], et illumine la terre ; [il reste] aussi qu'elle partage également avec le soleil la mesure du temps.

Le soleil et la lune nous sont des signes[3]

4. *Et qu'ils soient des signes,* 53 B
qu'ils marquent les époques, les jours et les années[4].

La vie humaine a nécessairement besoin des indications que nous donnent ces luminaires. Et qui n'attache pas à ces signes une importance excessive, trouvera utiles, les observations qu'une longue expérience lui permettra d'en recueillir.

3. Cf. PHILON, *De mundi opificio* 18, éd. Cohn, t. I, p. 18, l. 15-16.
4. *Gen.*, **1**, 14.

Πολλὰ μὲν γὰρ περὶ ἐπομβρίας ἐστὶ μαθεῖν · πολλὰ δὲ περὶ αὐχμῶν καὶ πνευμάτων κινήσεως, ἢ μερικῶν ἢ καθόλου, βιαίων ἢ ἀνειμένων. Ἓν γάρ τι τῶν ἀπὸ τοῦ ἡλίου παραδεικνυμένων καὶ ὁ Κύριος ἡμῖν παραδέδωκεν[1] εἰπών, ὅτι Χειμὼν ἔσται, στυγνάζει γὰρ πυρράζων ὁ οὐρανός. Ἐπειδὰν γὰρ δι' ἀχλύος ἡ ἀναφορὰ γένηται τοῦ ἡλίου, ἀμαυροῦνται
125 B μὲν αἱ ἀκτῖνες, ἀνθρακώδης δὲ καὶ ὕφαιμος τὴν χρόαν ὁρᾶ-
ται, τῆς παχύτητος τοῦ ἀέρος ταύτην ἐμποιούσης τὴν φαντασίαν ταῖς ὄψεσι. Μὴ διαχεθεὶς δὲ ὑπὸ τῆς ἀκτῖνος ὁ πεπυκνωμένος τέως καὶ συνεστὼς ἀὴρ δῆλός ἐστι διὰ τὴν ἐπίρροιαν τῶν ἐκ τῆς γῆς ἀτμῶν κρατηθῆναι μὴ δυνηθείς, ἀλλὰ τῷ πλεονασμῷ τοῦ ὑγροῦ χειμῶνα ἐπάξων τοῖς χωρίοις περὶ ἃ συναθροίζεται. Ὁμοίως δὲ καὶ ἐπειδὰν ἡ σελήνη περιλιμνάζηται · καὶ τῷ ἡλίῳ δὲ ὅταν αἱ λεγόμεναι ἅλωες[2] περιγραφῶσιν, ἢ ὕδατος ἀερίου πλῆθος, ἢ πνευμάτων βιαίων[3] κίνησιν ὑποφαίνουσιν · ἢ καί, οὓς ὀνομάζουσιν ἀνθηλίους, ὅταν συμπεριτρέχωσι τῇ τοῦ ἡλίου φορᾷ, συμπτωμάτων τινῶν ἀερίων σημεῖα γίνεται. Ὥσπερ οὖν καὶ αἱ ῥάβδοι, αἱ κατὰ τὴν χρόαν τῆς ἴριδος εἰς ὀρθὸν τοῖς

1. ἡμῖν παραδέδωκεν] παρέδωκεν ἡμῖν K.
2. ἅλωες] ἄλλωες DE.
3. βιαίων] βιαίαν 5 ? MG.

1. Cf. Matth., **16**, 3. La citation est faite très largement.
2. ἀνθρακώδης signifie : semblable à du charbon ; mais l'adjectif suivant : ὕφαιμος injecté de sang, indique clairement qu'il s'agit de charbon en ignition.
3. Ces considérations, à la différence des précédentes (*supra*, 25 D), s'inspirent vraisemblablement d'Aristote (cf. *Météor.*, I, 9 ; 346 b 25 et III, 3 ; 372 b 15). Rien n'indique toutefois une dépendance directe.
4. Le halo, dit Aristote, est un signe de pluie, et, s'il se dissipe sans s'évanouir complètement, un signe de vent : *Météor.*, III, 3 : 372 b 18.
5. Apparences lumineuses placées à l'opposite du soleil. Littré.
6. Aristote (*Météor.*, II, 2 ; 372 a 10) parle des parhélies. On trouve anthélies chez Plutarque (*De placitis philosophorum*, III, 6 ;

1° Météorologie

Car il y a beaucoup de renseignements à tirer [de là] sur l'abondance des pluies ; beaucoup, sur les sécheresses, le mouvement des vents, qu'ils soient locaux ou [soufflent] en tout lieu, qu'ils soient violents ou légers. L'un des signes qui nous viennent du soleil, le Seigneur lui-même nous l'a indiqué, en disant : *Il y aura de*
l'orage car le ciel est rouge et menaçant[1]. Lorsque en 53 C
effet le soleil se lève au milieu d'un brouillard, ses rayons s'obscurcissent ; on lui voit une couleur incandescente et presque sanglante[2], en raison de l'épaisseur de l'air qui lui donne cet aspect à nos yeux. Faute d'être dissipé par les rayons du soleil, l'air jusqu'alors condensé et compact, ne peut manifestement, à cause des vapeurs qui affluent de la terre, se maintenir [dans l'atmosphère], mais l'excès de l'humidité amènera l'orage dans les régions au voisinage desquelles il est rassemblé[3].

De même, quand la lune <semble> entourée d'eaux stagnantes, et qu'autour du soleil se dessinent ce que l'on appelle des halos[4], c'est l'indice que l'eau est en abondance dans l'air, ou qu'il se fait un mouve-
ment violent des vents. Les phénomènes auxquels 53 D
on donne le nom d'anthélies[5], qui se déplacent en suivant le mouvement du soleil, sont aussi des signes de ce qui se passe dans les régions supérieures[6]. Ainsi encore les raies lumineuses que l'on voit avec les couleurs de l'arc-en-ciel, traverser les nuages en

Œuvres morales, 894 F) et dans les scholies sur les phénomènes d'Aratos, éd. Dübner, t. IV, p. 1092, l. 1 ; cf. Estienne, *Thesaurus linguae graecae*, t. I², col. 761.

125 C νέφεσιν ἐμφαινόμεναι, ὄμβρους ἢ χειμῶνας ἐξαισίους, ἢ ὅλως τὴν ἐπὶ πλεῖστον μεταβολὴν τοῦ ἀέρος ἐνδείκνυνται. Πολλὰ δὲ καὶ περὶ σελήνην αὐξομένην[1] ἢ λήγουσαν οἱ τούτοις ἐσχολακότες τετηρήκασι σημειώδη, ὡς τοῦ περὶ γῆν ἀέρος ἀναγκαίως τοῖς σχήμασιν αὐτῆς συμμεταβαλλομένου. Λεπτὴ μὲν γὰρ οὖσα περὶ τρίτην ἡμέραν καὶ καθαρὰ, σταθερὰν εὐδίαν κατεπαγγέλλεται· παχεῖα δὲ ταῖς κεραίαις καὶ ὑπέρυθρος φαινομένη, ἢ ὕδωρ λάβρον ἀπὸ[2] νεφῶν, ἢ νότου βιαίαν κίνησιν ἀπειλεῖ. Τὴν δὲ ἐκ τούτων σημείωσιν ὅσον τῷ βίῳ παρέχεται τὸ ὠφέλιμον, τίς ἀγνοεῖ ; Ἔξεστι μὲν γὰρ τῷ πλωτῆρι εἴσω λιμένων κατέχειν τὸ σκάφος, τοὺς ἐκ τῶν πνευμάτων κινδύνους προορωμένῳ.
125 D Ἔξεστι δὲ τῷ ὁδοιπόρῳ πόρρωθεν ἐκκλίνειν τὰς βλάβας, ἐκ τῆς στυγνότητος τοῦ ἀέρος τὴν μεταβολὴν ἀναμένοντι. Γεωργοὶ δὲ, οἱ περὶ τὰ σπέρματα καὶ τὰς τῶν φυτῶν θεραπείας πονούμενοι, πάσας ἐντεῦθεν εὑρίσκουσι τὰς εὐκαιρίας τῶν ἔργων. Ἤδη δὲ καὶ τῆς τοῦ παντὸς διαλύσεως ἐν ἡλίῳ καὶ σελήνῃ καὶ ἄστροις σημεῖα φανήσεσθαι ὁ Κύριος
128 A προηγόρευσεν. Ὁ ἥλιος μεταστραφήσεται εἰς αἷμα, καὶ ἡ σελήνη οὐ δώσει τὸ φέγγος αὐτῆς. Ταῦτα σημεῖα τῆς τοῦ παντὸς συμπληρώσεως.

1. αὐξομένην] αὐξανομένην B, 1 MG.
2. ἀπό] ὑπό J.

1. ARISTOTE, *Météor.*, III, 6 ; 377 a 29. Cf. PS.-ARISTOTE, *De mundo*, IV ; 395 a 35 ; THÉOPHRASTE, *De sign. temp.*, 1 ; éd. Wimmer, p. 390, l. 44 ; SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, I, 9 ; éd. Oltramare, t. I, p. 36-37.
2. Cf. ARATOS, *Prognostica*, v. 783-787 ; éd. Koechly, *Scriptorum graecorum bibliotheca*, p. 15.

ligne droite[1], présagent-elles des pluies, des tempêtes furieuses, ou, en général, un changement extrême de l'atmosphère.

Nombreuses sont aussi, sur la lune en son croissant et son décours, les observations qu'ont faites ceux qui ont le loisir de se livrer à ces recherches, l'état de l'air qui entoure la terre changeant nécessairement avec les phases de la lune. Est-elle amincie vers le troisième jour, et [brille-t-elle] d'un pur éclat ? 53 E
Elle annonce une sérénité constante. Son croissant paraît-il épais et rougeâtre ? C'est la menace qu'il tombera, des nuages, une abondante averse, ou que soufflera violemment le vent du Sud[2].

Qui ne sait combien ces présages nous sont utiles ? Car il est loisible au navigateur de maintenir son vaisseau dans le port, quand il prévoit les dangers que les vents lui feraient courir ; loisible au voyageur d'éviter de lointains dommages, quand le ciel, en s'assombrissant, lui fait pressentir le changement du temps. Les agriculteurs qui se donnent de la peine pour ensemencer, et pour soigner les arbres, connaissent par là tous les temps favorables à leurs travaux. Qui plus est, le Seigneur nous a prévenus qu'il paraîtra dans le soleil, la lune et les étoiles, des signes de la fin du monde : *Le soleil se changera en sang, et la lune ne donnera plus son éclat*[3]. Ce sont les signes 54 A
de l'achèvement universel.

3. La citation mêle assez largement MATTH., **24**, 29 : Le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus son éclat ; et JOËL, **3**, 4 (cf. *Act.*, **2**, 20 ; *Apoc.*, **6**, 12) : Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang.

5. Ἀλλ' οἱ ὑπὲρ τὰ ἐσκαμμένα πηδῶντες, ἐπὶ τὴν
συνηγορίαν τῆς γενεθλιαλογίας τὸν λόγον ἕλκουσι, καὶ
λέγουσι προσηρτῆσθαι τὴν ἡμετέραν ζωὴν τῇ κινήσει τῶν
οὐρανίων · καὶ διὰ τοῦτο ἐκ τῶν ἄστρων γίνεσθαι παρὰ τῶν
Χαλδαίων τὰς σημειώσεις τῶν περὶ ἡμᾶς συμπτωμάτων.
Καὶ ἁπλοῦν ὄντα τῆς Γραφῆς τὸν λόγον, Ἔστωσαν εἰς
σημεῖα, οὐχὶ τῶν περὶ τὸν ἀέρα τροπῶν, οὐδὲ τῶν περὶ τὰς
ὥρας μεταβολῶν, ἀλλ' ἐπὶ τῆς τῶν βίων ἀποκληρώσεως,
πρὸς τὸ δοκοῦν ἑαυτοῖς, ἐξακούουσι. Τί γάρ φασιν ; Ὅτι
128 B τῶνδε μὲν τῶν κινουμένων ἄστρων ἡ ἐπιπλοκή, πρὸς τοὺς
ἐν τῷ ζῳδιακῷ κειμένους[1] ἀστέρας κατὰ τοιόνδε σχῆμα
συνελθόντων ἀλλήλοις, τὰς τοιάσδε γενέσεις ἀποτελεῖ ·
ἡ δὲ τοιάδε σχέσις τῶν αὐτῶν τὴν ἐναντίαν ἀποκλήρωσιν τοῦ
βίου ποιεῖ. Περὶ ὧν οὐκ ἄχρηστον ἴσως σαφηνείας ἕνεκεν
μικρὸν ἄνωθεν ἀναλαβόντας εἰπεῖν. Ἐρῶ δὲ οὐδὲν ἐμαυτοῦ
ἴδιον, ἀλλὰ τοῖς αὐτῶν ἐκείνων πρὸς τὸν κατ' αὐτῶν ἔλεγχον
ἀποχρήσομαι, τοῖς μὲν ἤδη προειλημμένοις εἰς τὴν βλάβην
ἴασίν τινα παρεχόμενος, τοῖς δὲ λοιποῖς ἀσφάλειαν πρὸς τὸ
μὴ τοῖς ὁμοίοις περιπεσεῖν. Οἱ τῆς γενεθλιαλογίας ταύτης
εὑρεταί, καταμαθόντες ὅτι ἐν τῷ πλάτει τοῦ χρόνου πολλὰ

1. κειμένους] κινουμένους DF, MB.

1. On peut, sur ce point, consulter la volumineuse étude de Dom David Amand : *Fatalisme et liberté dans l'Antiquité grecque.* L'auteur a longuement étudié dans sa thèse dactylographiée (voir Bibliographie) les œuvres qui ont pu inspirer ce chapitre. Nous sommes d'accord avec lui quand il écrit : « ce serait une gageure que de prétendre [en] découvrir les sources littéraires immédiates ».

2. Ὑπὲρ τὰ ἐσκαμμένα πηδᾶν : *παροιμία ἐπὶ τῶν ἀδυνάτοις ἐπιχειρούντων*, lit-on en marge du *Parisinus graecus*, 476. Autant la météorologie est légitime, autant l'astrologie est condamnable.

3. Voir sur cette question Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, Paris, 1899, ch. II : L'astrologie chaldéenne ; ch. IX : Le zodiaque considéré comme cercle de la géniture.

2° L'astrologie[1]

5. Mais ceux qui passent les bornes[2], tirent à eux l'Écriture
pour défendre l'art généthliaque : ils disent que notre
vie dépend du mouvement des cieux ; et que, par
suite, les Chaldéens peuvent trouver dans les astres
l'indication de ce qui nous arrivera. Toute simple
qu'elle soit, la parole de l'Écriture : *Qu'ils servent*
de signes, ne s'entend d'après eux ni des changements 54 B
atmosphériques ni des révolutions du temps, mais
du sort qui nous échoit.

Que disent-ils en effet ? Que la conjonction des astres errants avec les constellations du zodiaque[3], selon la figure formée par leur rencontre, détermine telles générations ; tandis que tel autre rapport des mêmes astres crée une destinée contraire.

A ce sujet, il n'est peut-être pas inutile, pour être
clair, de reprendre d'un peu plus haut nos explica-
tions. Toutefois je ne dirai rien qui soit de moi : c'est
de leurs paroles que je me servirai pour les confondre[4], 54 C
pour procurer quelque remède à ceux qui sont déjà
prévenus de ces opinions dangereuses, et prémunir
les autres contre de pareilles erreurs.

L'art généthliaque

Les inventeurs de cet art généthliaque, constatant que maintes positions [des astres] leur échappaient, dans le

4. Allusions soit aux formules dont usaient à Césarée les tireurs d'horoscopes, soit, plus probablement, à quelque manuel d'astrologie ζῳδιολόγιον ou Ἀποτελεσματικά analogues au traité d'Héphestion de Thèbes. Cf. J. Bidez, *Le traité d'astrologie, cité par saint Basile dans son Hexaéméron :* art. dans l'*Antiquité classique*, 1938, t. VII, p. 19-21.

τῶν σχημάτων αὐτοὺς διαφεύγει, εἰς στενὸν παντελῶς ἀπέκλεισαν τοῦ χρόνου τὰ μέτρα · ὡς καὶ παρὰ τὸ μικρότατον
128 C καὶ ἀκαριαῖον, οἷόν φησιν ὁ ἀπόστολος, τὸ ἐν ἀτόμῳ, καὶ τὸ ἐν ῥιπῇ ὀφθαλμοῦ, μεγίστης οὔσης διαφορᾶς γενέσει πρὸς γένεσιν · καὶ τὸν ἐν[1] τούτῳ τῷ ἀκαριαίῳ γεννηθέντα, τύραννον εἶναι πόλεων, καὶ ἄρχοντα δήμων, ὑπερπλουτοῦντα καὶ δυναστεύοντα · τὸν δὲ ἐν τῇ ἑτέρᾳ ῥοπῇ τοῦ καιροῦ γεννηθέντα, προσαίτην τινὰ καὶ ἀγύρτην, θύρας ἐκ θυρῶν ἀμείβοντα τῆς ἐφ' ἡμέραν[2] τροφῆς ἕνεκα. Διὰ τοῦτο τὸν ζῳοφόρον[3] λεγόμενον κύκλον διελόντες εἰς δώδεκα μέρη, ἐπειδὴ διὰ τριάκοντα ἡμερῶν ἐκβαίνει τὸ δωδέκατον τῆς ἀπλανοῦς λεγομένης σφαίρας ὁ ἥλιος, εἰς τριάκοντα μοίρας
128 D τῶν δωδεκατημορίων ἕκαστον διῃρήκασιν. Εἶτα ἑκάστην μοῖραν εἰς ἑξήκοντα διελόντες[4], ἕκαστον πάλιν τῶν ἑξηκοστῶν ἑξηκοντάκις ἔτεμον. Τιθέντες τοίνυν τὰς γενέσεις
129 A τῶν τικτομένων, ἴδωμεν εἰ τὴν ἀκρίβειαν ταύτην τῆς τοῦ χρόνου διαιρέσεως ἀποσῶσαι δυνήσονται. Ὁμοῦ τε γὰρ ἐτέχθη τὸ παιδίον, καὶ ἡ μαῖα κατασκοπεῖ τὸ γεννηθὲν ἄρρεν ἢ θῆλυ · εἶτα ἀναμένει τὸν κλαυθμόν, ὅπερ σημεῖόν ἐστι τῆς ζωῆς τοῦ τεχθέντος. Πόσα βούλει ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ παραδραμεῖν ἑξηκοστά ; Εἶπε τῷ Χαλδαίῳ τὸ γεννηθέν. Διὰ πόσων, βούλει, θῶμεν τῶν λεπτοτάτων τῆς

1. ἐν] ἐπί F.
2. ἐφ' ἡμέραν] ἐφημέρου B D G.
3. ζῳοφόρον] ζῳδιαφόρον 2 M G, Combefis.
4. διελόντες] διαροῦντες B.

1. I *Cor.*, **15**, 52.
2. La division du zodiaque compte donc 360 degrés : ceux-ci se

cours du temps, partagèrent celui-ci en des mesures tout à fait réduites, sous prétexte que dans l'instant le plus faible et le plus ténu — *en un moment, en un clin d'œil*, dit l'Apôtre[1] —, il y aurait une très grande différence d'une naissance à une autre : qui naîtrait en cet instant indivisible, serait maître de villes,
et chef de peuples, riche et puissant à l'excès ; qui 54 D
naîtrait à l'instant suivant, serait mendiant, et quêterait de porte en porte sa nourriture quotidienne. C'est pourquoi, divisant en douze parts le cercle appelé zodiaque, [ces astrologues], parce que le soleil met trente jours à parcourir le douzième de cette sphère qu'ils disent fixe, ont fait trente parts de chaque douzième. Puis, après avoir divisé chacune d'elles en soixante parties, ils ont encore fractionné soixante fois chacun de ces soixantièmes[2].

Première objection : impossibilité de ce prétendu calcul

Considérons les naissances de
ceux qui viennent au monde, et 54 E
voyons si l'on pourra sauvegarder cette exacte division du temps.

Dès que l'enfant est né, la sage-femme examine si le nouveau-né est garçon ou fille ; puis elle attend son vagissement pour savoir s'il est vivant. Combien veux-tu qu'il se soit écoulé, pendant ce temps, de soixantièmes ?

Elle annonce cette naissance au Chaldéen. Dis-moi, en combien de ces menues divisions supposerons-nous

subdivisent chacun en soixante minutes (λεπτά) et chaque minute en soixante secondes (δευτέρα)). Voir Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 258, n. 3.

μαίας τὴν φωνὴν παρελθεῖν · ἄλλως τε καὶ εἰ τύχοι[1] ἔξω τῆς γυναικωνίτιδος ἑστὼς ὁ τὴν ὥραν ἀποτιθέμενος ; Δεῖ γὰρ τὸν τὰ ὡροσκοπεῖα καταμαθεῖν μέλλοντα, πρὸς ἀκρίβειαν τὴν ὥραν ἀπογράφεσθαι, εἴτε ἡμερινὰ ταῦτα, εἴτε νυκτερινὰ τυγχάνοι. Πόσων ἑξηκοστῶν σμῆνος ἐν τούτῳ πάλιν παρατρέχει τῷ χρόνῳ ; Ἀνάγκη γὰρ εὑρεθῆναι τὸν ὡροσκοποῦντα ἀστέρα οὐ μόνον κατὰ πόστου[2] δωδεκατημορίου ἐστὶν,
129 B ἀλλὰ καὶ κατὰ ποίας μοίρας τοῦ δωδεκατημορίου, καὶ ἐν πόστῳ ἑξηκοστῷ, εἰς ἃ ἔφαμεν διαιρεῖσθαι τὴν μοῖραν · ἢ, ἵνα τὸ ἀκριβὲς εὑρεθῇ, ἐν πόστῳ ἑξηκοστῷ τῶν ὑποδιῃρημένων ἀπὸ τῶν πρώτων ἑξηκοστῶν. Καὶ ταύτην τὴν οὕτω λεπτὴν καὶ ἀκατάληπτον εὕρεσιν τοῦ χρόνου ἐφ' ἑκάστου τῶν πλανητῶν ἀναγκαῖον εἶναι ποιεῖσθαι λέγουσιν, ὥστε εὑρεθῆναι ποταπὴν εἶχον σχέσιν πρὸς τοὺς ἀπλανεῖς, καὶ ποταπὸν ἦν τὸ σχῆμα αὐτῶν πρὸς ἀλλήλους ἐν τῇ τότε γενέσει τοῦ τικτομένου. Ὥστε εἰ τῆς ὥρας ἐπιτυχεῖν ἀκριβῶς ἀδύνατον, ἡ δὲ τοῦ βραχυτάτου παραλλαγὴ τοῦ παντὸς διαμαρτεῖν ποιεῖ, καταγέλαστοι καὶ οἱ περὶ τὴν ἐνύπαρκτον ταύτην τέχνην ἐσχολακότες, καὶ οἱ πρὸς αὐτοὺς κεχηνότες, ὡς δυναμένους εἰδέναι τὰ κατ' αὐτούς.

1. τύχοι] τύχῃ F.
2. πόστου] πόσου Combefis.

1. L'astre horoscope est l'étoile ou la planète qui monte à l'horizon du côté du Levant, au moment même de la naissance : c'est par rapport à cet astre que doit s'interpréter tout le thème de géniture (ou carte de la bande zodiacale du ciel, levée à l'instant précis de

que la voix de la sage-femme parvienne à ce dernier,
surtout si celui qui note l'heure, se tient hors du 55 A
gynécée ?... Car il faut que le tireur d'horoscope inscrive exactement l'heure, que ce soit de jour ou de nuit. Or, quel essaim de soixantièmes s'envole encore à ce moment ? Il est nécessaire en effet de trouver l'astre horoscope[1] en rapport non seulement avec tel douzième [du zodiaque], mais avec telle
partie du douzième, et telle des soixante divisions 55 B
qui, nous l'avons dit, partagent chacune d'elles, ou plus exactement avec tel soixantième des premiers soixantièmes. Et cette recherche du temps, si minutieuse et inaccessible, il est, disent-ils, nécessaire de la faire pour chacune des planètes, de manière à trouver quelle position elles avaient par rapport aux étoiles fixes, et quelle figure elles formaient entre elles au moment de la naissance de l'enfant[2] !

Si donc il est impossible de trouver l'instant précis, et si la moindre différence ruine tout le calcul, ceux qui perdent leur temps à pratiquer cet art chimérique, ne sont pas moins ridicules que ceux qui les regardent bouche bée comme des gens capables de connaître notre destin.

la naissance de l'enfant). Mais s'il n'émerge pas d'astre à ce moment précis, l'horoscope serait la seconde elle-même (δευτέρα) qui coïncide, au moment de la naissance, avec le plan de l'horizon du côté de l'Orient. (Y. Courtonne, *op. cit.*, 101). Il reste toutefois que cette seconde n'a d'intérêt qu'en raison de sa proximité avec l'astre qui est censé exercer son influence.

2. Cf. Grégoire de Nysse, *Contra Fatum ; P. G.*, **45**, 149 C-D.

129 C **6.** Οἷα δὲ καὶ τὰ ἀποτελεστικά[1] ; Ὁ δεῖνα οὖλος,
φησί, τὴν τρίχα, καὶ χαροπός · κριῷ[2] γὰρ ἔχει τὴν ὥραν ·
τοιοῦτον δέ πως ὀφθῆναι τὸ ζῷον. Ἀλλὰ καὶ μεγαλόφρων ·
ἐπειδὴ ἡγεμονικὸν ὁ κριός · καὶ προετικὸς[3], καὶ πάλιν
ποριστικός · ἐπειδὴ τὸ ζῷον τοῦτο καὶ ἀποτίθεται ἀλύπως τὸ
ἔριον, καὶ πάλιν παρὰ τῆς φύσεως ῥᾳδίως ἐπαμφιέννυται.
Ἀλλὰ] καὶ ὁ ταυριανὸς τληπαθής, φησί[4], καὶ δουλικός ·
ἐπειδὴ ὑπὸ ζυγὸν ὁ ταῦρος. Καὶ ὁ σκορπιανὸς πλήκτης διὰ
τὴν πρὸς τὸ θηρίον ὁμοίωσιν. Ὁ δὲ ζυγιανὸς δίκαιος, διὰ
τὴν παρ' ἡμῖν τῶν ζυγῶν ἰσότητα. Τούτων τί ἂν γένοιτο
καταγελαστότερον ; Ὁ κριός, ἀφ' οὗ τὴν γένεσιν τοῦ
ἀνθρώπου λαμβάνεις, οὐρανοῦ μέρος ἐστὶ τὸ δωδέκατον,
129 D ἐν ᾧ γενόμενος ὁ ἥλιος τῶν ἐαρινῶν σημείων ἅπτεται[5].
Καὶ ζυγός, καὶ ταῦρος ὡσαύτως, ἕκαστον τούτων δωδεκα-
132 A τημόριόν ἐστι τοῦ ζῳδιακοῦ λεγομένου κύκλου. Πῶς οὖν
ἐκεῖθεν τὰς προηγουμένας αἰτίας λέγων ὑπάρχειν τοῖς τῶν
ἀνθρώπων βίοις, ἐκ τῶν παρ' ἡμῖν βοσκημάτων τῶν γεν-
νωμένων ἀνθρώπων τὰ ἤθη χαρακτηρίζεις ; Εὐμετάδοτος
γὰρ ὁ κριανός, οὐκ ἐπειδὴ τοιούτου ἤθους ποιητικὸν ἐκεῖνο

1. ἀποτελεστικά] ἀποτελεσματικά BD, Garnier.
2. κριῷ] κριοῦ Garnier ; κριῶν MB.
3. προετικός] προαιρετικός CG, MB ; προεκτικὸς δέ ABK ; προηγητικός L ; προσεκτικός EJ.
4. φησί] φύσει F.
5. ἅπτεται] ἐφάπτεται K.

---

1. Cf. Manilius, *Astronomica*, IV, 124-125 ; éd. A. E. Housman, Londres, 1920, p. 17 ; et pour le développement suivant, IV, 140, 217, p. 19 et 29. L'interprétation des signes du zodiaque est un domaine où l'imagination se donnait libre carrière. Festugière, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, 1, 98.

2. ταυριανός, cf. ζυγιανός, σκορπιανός, Estienne, *Thesaurus*

Seconde objection : Il est ridicule de croire à cette influence

Les signes du zodiaque

6. Or à quoi tendent [ces cal- 55 C
culs] ?
Tel, dit-on, aura les cheveux
frisés et les yeux brillants, car il
est né sous le signe du Bélier, et
c'est l'aspect que nous voyons à cet animal ; il aura
aussi de la grandeur d'âme, car le bélier possède
une nature de chef ; il sera généreux et fécond en
ressources, car cet animal dépose sans chagrin sa
toison, et la nature lui en redonne facilement une
autre[1]. Celui qui est né sous le signe du Taureau[2], sera,
dit-on, dur à la peine, et d'un caractère servile,
parce que le taureau vit sous le joug. Celui qui est
né sous le signe du Scorpion, sera batailleur par
ressemblance avec cette bête. Celui qui est né sous
le signe de la Balance, sera juste, en raison de l'égalité
de nos balances. Pourrait-il y avoir rien de plus
ridicule ? Le Bélier d'où tu tires l'horoscope de 55 D
l'homme, est la douzième partie du ciel, celle où
parvient le soleil, quand il touche aux signes du prin-
temps. De même la Balance et le Taureau sont,
chacun, la douzième partie du cercle appelé zodiaque.

Comment donc, puisque d'après toi les principales causes qui agissent sur la vie humaine, viennent de là, détermines-tu d'après les animaux terrestres le caractère des enfants des hommes ? L'homme qui naît sous le signe du Bélier, serait libéral, non parce que cette partie du ciel est capable de créer

graecae linguae, 3e éd. Paris, 1831-1856, t. IV^1, col. 43 ; t. VII^1, col. 436.

τὸ μέρος τοῦ οὐρανοῦ, ἀλλ' ἐπειδὴ τοιαύτης φύσεώς ἐστι τὸ πρόβατον. Τί οὖν δυσωπεῖς μὲν ἡμᾶς ἀπὸ τῆς ἀξιοπιστίας τῶν ἄστρων, πείθειν δὲ ἐπιχειρεῖς διὰ τῶν βληχημάτων ; Εἰ μὲν γὰρ παρὰ τῶν ζῴων λαβὼν ὁ οὐρανὸς ἔχει τὰ τοιαῦτα τῶν ἠθῶν ἰδιώματα, καὶ αὐτὸς ὑπόκειται ἀλλοτρίαις ἀρχαῖς, ἐκ τῶν βοσκημάτων ἔχων τὰς αἰτίας ἀπηρτημένας · εἰ δὲ καταγέλαστον τοῦτο εἰπεῖν, καταγελαστότερον πολλῷ ἐκ τῶν μηδὲν κοινωνούντων ἐπάγειν ἐπιχειρεῖν τῷ λόγῳ τὰς πιθανότητας. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν αὐτῶν τὰ σοφὰ τοῖς
132 B ἀραχνείοις[1] ὑφάσμασιν ἔοικεν, οἷς ὅταν μὲν κώνωψ, ἢ μυῖα, ἤ τι τῶν παραπλησίως τούτοις ἀσθενῶν ἐνσχεθῇ, καταδεθέντα κρατεῖται · ἐπειδὰν δὲ τῶν ἰσχυροτέρων τι ζῴων ἐγγίσῃ, αὐτό τε ῥᾳδίως διεκπίπτει[2], καὶ τὰ ἀδρανῆ ὑφάσματα διέρρηξε καὶ ἠφάνισε.

7. Καὶ οὐκ ἐπὶ τούτων ἵστανται μόνον, ἀλλὰ καὶ ὧν ἡ προαίρεσις ἑκάστου ἡμῶν[3] κυρία (λέγω δὴ[4], τῶν ἐπιτηδευμάτων ἀρετῆς ἢ κακίας), καὶ τούτων τὰς αἰτίας τοῖς οὐρανίοις συνάπτουσιν[5]. Οἷς τὸ ἀντιλέγειν ἄλλως μὲν καταγέλαστον, διὰ δὲ τὸ προκατέχεσθαι τοὺς πολλοὺς τῇ

1. ἀραχνείοις] ἀραχνίοις A E ; τῶν ἀραχνίων B C G ; τῶν ἀραχνῶν K ; τῶν ἀραχνείων L.
2. διεκπίπτει] ἐκπίπτει A B D E.
3. ἢ add. J.
4. δή]δέ A D E, 1 M G.
5. συνάπτουσιν] προσάπτουσιν A B D E G, Combefis.

1. On nous en impose en parlant des astres : il ne s'agit que d'animaux.
2. Solon comparait les lois à des toiles d'araignées: Diogène Laërce, I, 2, 10, éd. Cobet, p. 14. M. Courtonne (*op. cit.*, p. 192)

un tel tempérament, mais parce que tel est le caractère de l'animal ! Pourquoi donc abuser pour nous 55 E
troubler, de la confiance qu'inspirent les astres, et tenter de nous circonvenir par des bêlements[1] ? Si le ciel reçoit, des animaux, de tels caractères particuliers, c'est donc qu'il est soumis à des principes étrangers, et qu'il est sous la dépendance des bêtes. Cette assertion est ridicule ? Il est beaucoup plus ridicule de fonder des vraisemblances sur des choses qui n'ont entre elles aucun rapport. Les habiletés de ces gens ressemblent aux toiles d'araignées : qu'il y tombe un cousin, une mouche ou 56 A
quelque autre insecte aussi faible, il y est retenu prisonnier ; mais qu'un animal plus fort s'en approche, il passe rapidement à travers, et ces faibles tissus se déchirent et s'évanouissent[2].

Troisième objection : L'astrologie méconnaît notre liberté.

Influence des planètes

7. Or, loin de s'arrêter à ces considérations, ce sont les actes dont notre volonté est maîtresse (je veux dire : la pratique de la vertu et du vice), que ces gens rattachent aux influences célestes comme à leurs causes[3]. En d'autres circonstances, il serait ridicule de les réfuter ; mais parce que beaucoup ont donné dans cette erreur, peut-être est-il nécessaire de ne point [la] passer sous silence.

signale la même comparaison chez Grégoire de Nysse (*in Ps.*, c. VII, *P. G.*, **44**, 465 C ; et *adv. Eunom*, II, *P. G.*, **45**, 489 D).
3. Basile attaque ici directement le fatalisme astrologique. Dom David Amand, *op. cit.*, 392.

ἀπάτη, ἀναγκαῖον ἴσως μὴ σιωπῇ παρελθεῖν. Πρῶτον μὲν οὖν ἐκεῖνο αὐτοὺς ἐρωτήσωμεν, εἰ μὴ ἐφ' ἑκάστης ἡμέρας
132 C μυριάκις ἀμείβεται τῶν ἀστέρων τὰ σχήματα ; Ἀεικίνητοι γὰρ ὄντες οἱ πλανῆται λεγόμενοι, καὶ οἱ μὲν θᾶττον ἐπικαταλαμβάνοντες ἀλλήλους, οἱ δὲ βραδυτέρας τὰς περιόδους ποιούμενοι, ἐπὶ τῆς αὐτῆς ὥρας πολλάκις καὶ ὁρῶσιν ἀλλήλους καὶ ἀποκρύπτονται, μεγίστην τε ἔχει δύναμιν ἐν ταῖς γενέσεσι τὸ ἢ παρὰ ἀγαθοποιοῦ ἐφορᾶσθαι, ἢ κακοποιοῦ, ὡς αὐτοὶ λέγουσι. Καὶ πολλάκις καθ' ὃν ἐπεμαρτύρει ὁ ἀγαθοποιὸς ἀστὴρ τὸν καιρὸν οὐκ ἐξευρόντες, παρὰ τὴν ἑνὸς τῶν λεπτοτάτων ἄγνοιαν, ὡς ἐν τῷ κακοδαιμονήματι αὐτὸν κείμενον ἀπεγράψαντο. Τοῖς γὰρ αὐτῶν ἐκείνων[1] συγχρήσασθαι ῥήμασιν ἀναγκάζομαι. Ἐν δὴ τοῖς τοιούτοις λόγοις πολὺ μὲν τὸ ἀνόητον, πολλαπλάσιον δὲ τὸ ἀσεβές. Οἱ γὰρ κακοποιοὶ τῶν ἀστέρων τῆς ἑαυτῶν πονηρίας ἐπὶ τὸν
132 D ποιήσαντα αὐτοὺς τὴν αἰτίαν μετατιθέασιν. Εἰ μὲν γὰρ ἐκ φύσεως αὐτῶν τὸ κακόν, ὁ δημιουργὸς ἔσται τοῦ κακοῦ ποιητής · εἰ δὲ προαιρέσει κακύνονται, πρῶτον μὲν ἔσται ζῷα προαιρετικά, λελυμέναις καὶ αὐτοκρατορικαῖς ταῖς

1. ἐκείνων] ἐκείνοις J.

1. M. Courtonne note qu'une planète en regarde une autre quand elle la suit, toutes deux marchant à l'encontre du mouvement diurne (*loc. cit.*, 109). Mais le regard étant réciproque, il ne paraît pas que Basile donne au mot regard un sens aussi précis. Notons qu'il est question dans l'*Elenchos* d'astres qui se regardent en formant entre eux des figures triangulaires ou quadrangulaires : HIPPOLYTE, V, 13, 10 ; éd. P. Wendland, Leipzig, 1916, t. III, p. 107, l. 14-16.

2. Les Bénédictins mettent un point après λέγουσι. Il nous semble évident que τε appelle καὶ.

3. ἐπεμαρτύρει, cf. VETTIUS VALENS, *Anthologiae*, éd. {Kroll, Berlin, 1908, p. 111, l. 31 ; p. 145, l. 10.

4. Ce n'est pas une simple reprise du premier argument : à la difficulté de déterminer l'astre horoscope, et de connaître la destinée d'un homme, s'ajoute celle de calculer la position des planètes qui commanderaient nos dispositions morales.

D'abord, demandons à ces gens si, chaque jour, 56 B
les astres ne changent pas mille fois leurs positions respectives. Car il y a [des astres] toujours en mouvement, que l'on appelle planètes : les uns se rencontrent plus vite, les autres achèvent plus lentement leur course, si bien que souvent à la même heure il arrive qu'ils se regardent les uns les autres[1] et se cachent [les uns aux autres] ; or on attache une importance extrême au fait que les naissances aient eu lieu sous le regard d'un astre ou bienfaisant ou maléfique : c'est du moins ce qu'ils disent ; mais[2] fréquemment, faute d'avoir reconnu l'instant où l'astre bienfaisant exerçait son influence favorable[3] — dans l'ignorance 56 C
où ils sont de telles des plus petites divisions —, ils marquent ce moment comme situé dans la zone d'influence du mauvais génie[4]... Il faut bien en effet que je me serve de leurs propres expressions ! Il y a toutefois en de tels propos beaucoup de sottise, et encore plus d'impiété[5] !

Car les astres maléfiques rejettent sur Celui qui les a faits, la cause de leur méchanceté[6]. Si le mal vient en effet de leur nature, c'est le Créateur qui sera l'auteur du mal; si, d'autre part, leur perversion est volontaire, il faudra d'abord voir en eux des êtres doués de volonté, capables d'impulsions libres

5. La sottise qui fait méconnaître la liberté humaine se double d'une impiété envers Dieu : cette phrase sert de transition.

6. Dom David AMAND (*Fatalisme et Liberté*, p. 397, n.) rapproche ce passage « lieu commun de l'apologétique chrétienne antifataliste » de Méthode d'Olympe (*Banquet des dix vierges*, VIII, 16, éd. Bonwetsch, 1917, p. 105, *P. G.*, **18**, 168 D) et de Némésios d'Émèse (*Traité de la Nature de l'homme*, 35, *P. G.*, **40**, 741 C-743 A).

ὁρμαῖς κεχρημένα · ὃ μανίας ἐστὶν ἐπέκεινα καταψεύδεσθαι
τῶν ἀψύχων. Ἔπειτα πόσον τὸ ἄλογον, τὸ κακὸν καὶ τὸ
133 A ἀγαθὸν μὴ κατὰ τὴν ἀξίαν διανέμειν ἑκάστῳ, ἀλλ' ἐπειδὴ
ἐν τῷδε τῷ τόπῳ γέγονεν, ἀγαθοποιὸν ὑπάρχειν, καὶ
ἐπειδὴ ὑπὸ τοῦδε ὁρᾶται, κακοποιὸν γίνεσθαι τὸν αὐτόν ·
καὶ ἐπειδὰν πάλιν μικρόν τι παρεκκλίνῃ τοῦ σχήματος,
εὐθὺς τῆς κακίας ἐπιλανθάνεσθαι ; Καὶ ταῦτα μὲν εἰς
τοσοῦτον. Εἰ δὲ καθ' ἕκαστον ἀκαριαῖον τοῦ χρόνου ἐπ'
ἄλλο καὶ ἄλλο μεθαρμόζονται σχῆμα, ἐν δὲ ταῖς μυρίαις
ταύταις μεταβολαῖς, πολλάκις[1] τῆς ἡμέρας, οἱ τῶν
βασιλικῶν γενέσεων ἀποτελοῦνται σχηματισμοί, διὰ τί
οὐκ ἐφ' ἑκάστης ἡμέρας γεννῶνται βασιλεῖς ; ἢ διὰ τί ὅλως
πατρικαὶ παρ' αὐτοῖς εἰσι βασιλείας διαδοχαί ; Οὐ δήπου
γὰρ ἕκαστος τῶν βασιλέων παρατετηρημένως[2] εἰς τὸ
βασιλικὸν τῶν ἀστέρων σχῆμα τοῦ ἰδίου υἱοῦ τὴν γένεσιν
ἐναρμόζει. Τίς γὰρ ἀνθρώπων κύριος τοῦ τοιούτου ; Πῶς
133 B οὖν Ὀζίας ἐγέννησε τὸν Ἰωάθαμ ; Ἰωάθαμ[3] τὸν Ἄχαζ ;
Ἄχαζ[4] τὸν Ἐζεκίαν ; καὶ οὐδεὶς ἐν τούτοις δουλικῇ συνέτυχεν

1. πολλάκις] ποσάκις A D E.
2. παρατετηρημένως] παρατετηρημένον E ; παρατετηρημένων A.
3. Ἰωάθαμ] Ἰωάθαμ δὲ ἐγέννησε J ; Ἰωάθαν δέ F ; καὶ Ἰωάθαμ D.
4. Ἄχαζ] Ἄχαζ δέ J.

---

1. Avant les chrétiens, un présocratique, Anaxagore, avait conçu les astres comme de simples corps mus par des forces mécaniques (Cf. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, 95). Seule l'idée qu'on outrage Dieu en supposant que les astres exercent une influence maléfique est essentiellement une idée chrétienne.

2. Plotin (*Ennéades*, II, 3, 3, éd. Bréhier, t. II, p. 29-30) adresse cette même critique à l'astrologie, mais au nom du principe de la physique platonicienne qui est l'immutabilité des êtres célestes.

et indépendantes[1] ; or c'est dépasser toute folie que
de prêter faussement ces prérogatives aux êtres 56 D
inanimés. Et puis quelle déraison, de ne point partager
à chacun le bien et le mal d'après son mérite personnel,
mais de faire que le même être soit bienfaisant parce
qu'il est dans ce lieu ; qu'il devienne malfaisant,
parce que tel autre le regarde ; et qu'il oublie sur-le-champ sa malignité, pour peu qu'il se soit à nouveau
écarté de cette figure[2]. Mais c'en est assez sur ce point.

Si, d'autre part, à chaque instant, les astres passent
d'une position à une autre, et que, dans ces innombrables changements, se reproduisent, maintes fois
le jour, les figures des naissances royales, pourquoi
n'est-ce pas chaque jour que naissent des rois[3] ; ou
pourquoi la succession des rois est-elle, dans leur
famille, absolument héréditaire ? Car aucun roi sans 56 E
doute ne prend tant de soin qu'il fasse naître son
fils sous la figure de la royauté. Quel homme serait
maître d'une telle puissance ? Mais alors comment
Ozias a-t-il engendré Joathan ; Joathan, Achaz ;
Achaz, Ézéchias[4] ? et comment nul d'entre eux ne
s'est trouvé naître à une heure marquée du signe de
l'esclavage ?

Plotin admet d'ailleurs « partiellement la valeur des résultats des tireurs d'horoscopes » (E. Bréhier, *Plotin, Ennéades*, notice, t. II, p. 26). Car « tout se passe dans l'univers comme dans un animal, où l'on peut, grâce à l'unité de son principe, connaître une partie d'après une autre partie » : *Ennéades*, t. II, 3, 7, p. 33.

3. Cf. Grégoire de Nysse, *Contra Fatum*, *P. G.*, **45**, 154 B. Réplique de l'argument de Carnéade : « Pourquoi des individus nés dans les mêmes circonstances, ont-ils des aptitudes et des destinées si différentes ? ». Dom David Amand, *loc. cit.*, 393, n. 3.

4. Matth., **1**, 9.

ὥρᾳ γενέσεως ; Ἔπειτα εἰ καὶ τῶν κατὰ κακίαν καὶ ἀρετὴν ἐνεργημάτων οὐκ ἐκ τοῦ ἐφ' ἡμῖν εἰσὶν αἱ ἀρχαί, ἀλλ' ἐκ τῆς γενέσεως αἱ ἀνάγκαι, περιττοὶ μὲν οἱ νομοθέται, τὰ πρακτέα ἡμῖν καὶ τὰ φευκτὰ[1] διορίζοντες, περιττοὶ δὲ καὶ οἱ δικασταὶ[2], ἀρετὴν τιμῶντες, καὶ πονηρίαν[3] κολάζοντες. Οὐ γὰρ τοῦ κλέπτου τὸ ἀδίκημα · οὐδὲ τοῦ φονέως · ᾧ γε οὐδὲ βουλομένῳ δυνατὸν ἦν κρατεῖν τῆς χειρὸς, διὰ τὸ ἀναπόδραστον τῆς ἐπὶ τὰς πράξεις αὐτὸν κατεπειγούσης ἀνάγκης. Ματαιότατοι δὲ πάντων καὶ οἱ περὶ τὰς τέχνας πονούμενοι · ἀλλ' εὐθηνήσει μὲν ὁ γεωργὸς, μήτε σπέρματα καταβάλλων, μήτε δρεπάνην θηξάμενος · ὑπερπλουτήσει δὲ
133 C ὁ ἔμπορος, κἂν βούληται, κἂν μή, τῆς εἱμαρμένης αὐτῷ συναθροιζούσης τὰ χρήματα. Αἱ δὲ μεγάλαι τῶν Χριστιανῶν ἐλπίδες φροῦδαι[4] ἡμῖν οἰχήσονται, οὔτε δικαιοσύνης τιμωμένης, οὔτε κατακρινομένης τῆς ἁμαρτίας, διὰ τὸ μηδὲν κατὰ προαίρεσιν ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων ἐπιτελεῖσθαι. Ὅπου γὰρ ἀνάγκη καὶ εἱμαρμένη κρατεῖ, οὐδεμίαν ἔχει χώραν τὸ πρὸς ἀξίαν, ὃ τῆς δικαιοκρισίας[5] ἐξαίρετόν ἐστι. Καὶ πρὸς μὲν ἐκείνους, ἐπὶ τοσοῦτον. Οὔτε γὰρ ὑμεῖς πλειόνων δεῖσθε[6] λόγων παρ' ἑαυτῶν ὑγιαίνοντες, ὅ τε καιρὸς οὐκ ἐνδίδωσι πέρα τοῦ μέτρου πρὸς αὐτοὺς ἀποτείνεσθαι.

1. φευκτά] φευκταῖα J.
2. δικασταί] δικάζοντες E.
3. πονηρίαν] κακίαν F.
4. φροῦδαι] φροῦδοι H.
5. δικαιοκρισίας] δικαίας κρίσεως MB.
6. δεῖσθε] ἐδεῖσθε 2 MG ; δεῖσθαι BE.

1. *Rom.*, **2**, 5. Cf. ORIGÈNE, *In Genesim, P. G.*, **12**, 52 B. Ce passage est reproduit dans la Philocalie (ch. XXIII : éd. Armitage Robinson,

Et puis, si nos actions mauvaises ou vertueuses n'ont pas leur principe en nous, mais qu'elles répondent aux nécessités de notre naissance, inutiles [sont] les législateurs qui nous prescrivent ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ; inutiles aussi les juges qui honorent la vertu et punissent le vice.

Car l'injustice n'est pas le fait du voleur, ni le fait 57 A
du meurtrier qui, l'eût-il voulu, n'aurait pu retenir sa main, quand une nécessité inéluctable le pressait d'agir. Insensés entre tous, ceux qui peinent à cultiver les arts : l'agriculteur connaîtra l'abondance sans semer de graines et sans aiguiser sa faux ; le marchand, qu'il le veuille ou non, s'enrichira au-delà de toute mesure, des biens que lui amassera le destin... Mais nous verrons s'évanouir et disparaître les grandes espérances des chrétiens, la justice ne méritant plus d'honneurs, ni le péché de condamnations, si l'homme ne fait rien librement.

Là où règnent en effet la nécessité et le destin, 57 B
il n'y a plus de place pour le mérite sur lequel se fonde le juste jugement de Dieu[1].

Certes, contre ces gens-là, nous en avons dit assez. Car vous n'avez plus besoin, vous dont le jugement est sain, de plus amples développements ; et le temps ne nous permet pas d'étendre notre réfutation au-delà d'une juste mesure.

Cambridge, 1893, p. 88 et sq.). Sur les sources d'Origène en ce passage, voir R. CADIOU, *Origène et les « Reconnaissances clémentines »*, art. dans Recherches de Science religieuse, t. XX, 1930, p. 506 ; spécialement 510-511.

8. Πρὸς δὲ τὰ ἑξῆς τῶν ῥημάτων[1] ἐπανέλθωμεν.
133 D Ἔστωσαν, φησίν, εἰς σημεῖα, καὶ εἰς καιρούς, καὶ εἰς
ἡμέρας, καὶ εἰς ἐνιαυτούς. Εἴρηται ἡμῖν τὰ περὶ τῶν σημείων.
Καιροὺς δὲ ἡγούμεθα λέγειν τὰς τῶν ὡρῶν ἐναλλαγάς·
χειμῶνος, καὶ ἔαρος, καὶ θέρους, καὶ μετοπώρου· ἃς
136 A εὐτάκτως περιοδεύειν ἡμᾶς τὸ τεταγμένον τῆς κινήσεως
τῶν φωστήρων παρέχει. Χειμὼν μὲν γὰρ γίνεται, τοῖς
νοτίοις μέρεσι τοῦ ἡλίου προσδιατρίβοντος, καὶ πολὺ τὸ
νυκτερινὸν σκίασμα περὶ τὸν καθ' ἡμᾶς τόπον ἀποτελοῦντος·
ὥστε καταψύχεσθαι μὲν τὸν περὶ γῆν ἀέρα, πάσας δὲ τὰς
ὑγρὰς ἀναθυμιάσεις συνισταμένας περὶ ἡμᾶς, ὄμβρων τε
αἰτίαν καὶ κρυμῶν καὶ νιφάδος ἀμυθήτου παρέχειν. Ἐπειδὰν
δὲ ἐπανιὼν πάλιν ἀπὸ τῶν μεσημβρινῶν χωρίων ἐπὶ τοῦ
μέσου γένηται, ὥστε ἐξίσου μερίζειν νυκτὶ πρὸς ἡμέραν τὸν
χρόνον, ὅσῳ πλεῖον τοῖς ὑπὲρ γῆς[2] προσδιατρίβει[3] τόποις,
τοσούτῳ κατὰ μέρος ἐπανάγει τὴν εὐκρασίαν. Καὶ γίνεται
ἔαρ, πᾶσι μὲν φυτοῖς τῆς βλαστήσεως ἀρχηγόν, δένδρων δὲ
136 B τοῖς πλείστοις παρέχον τὴν ἀναβίωσιν, ζῴοις δὲ χερσαίοις
καὶ ἐνύδροις ἅπασι τὸ γένος φυλάσσον ἐκ τῆς τῶν
ἐπιγινομένων διαδοχῆς. Ἐκεῖθεν δὲ ἤδη πρὸς θερινὰς
τροπὰς ἐπ' αὐτὴν τὴν ἄρκτον ἀπελαύνων ὁ ἥλιος, τὰς
μεγίστας ἡμῖν τῶν ἡμερῶν περιίστησι[4]. Καὶ διὰ τὸ ἐπὶ
πλεῖστον προσομιλεῖν τῷ ἀέρι, αὐτόν τε καταφρύσσει τὸν
ὑπὲρ κεφαλῆς ἡμῶν ἀέρα, καὶ τὴν γῆν πᾶσαν καταξηραίνει,

1. τῶν ῥημάτων] τῶν ῥητῶν B, Combefis ; τοῦ λόγου F.
2. γῆς] γῆν DJ.
3. προσδιατρίβει] διατρίβει F.
4. περιίστησι] παρίστησι Garnier.

---

1. Voir Cléomède, *De motu circulari*, I, 5, 26 : éd. H. Ziegler, Lipsiae, 1901, p. 48.

2. C'est-à-dire qu'il éclaire semblablement les deux hémisphères, aux équinoxes du printemps et de l'automne.

Les saisons

8. Revenons maintenant à la suite du texte : *Qu'ils soient des signes*, dit l'Écriture ; *qu'ils marquent les époques, les jours et les années.*

Nous avons parlé des signes. Quant aux époques,
nous pensons qu'elles désignent le changement des 57 C
saisons : l'hiver, le printemps, l'été, l'automne, dont
le mouvement réglé des luminaires nous procure
régulièrement le retour[1].

L'hiver vient, en effet, quand le soleil reste plus longtemps dans les régions australes, et prolonge dans nos contrées l'ombre nocturne. Il en résulte que l'air qui entoure la terre, se refroidit, et que toutes les exhalaisons humides se rassemblent autour de nous, provoquant des pluies, des froids, des chutes de neige indicibles.

Puis, quand [le soleil], revenant des contrées méri-
dionales, prend une position médiane en sorte de
partager également le temps entre la nuit et le jour[2],
plus il prolonge son séjour dans les régions supérieures, 57 D
plus il nous ramène, de saison en saison, une tempéra-
ture favorable. C'est alors le printemps qui préside à la
germination de toutes les plantes, qui fait revivre
la plupart des arbres, qui assure à tous les animaux
terrestres et aquatiques, la conservation de leur espèce
dans la succession des générations.

Voici maintenant que le soleil s'avance, au solstice d'été, vers le septentrion, et fait régner autour de nous les jours les plus longs. Prolongeant à l'extrême son séjour dans l'air, il rend brûlant cet air au-dessus de nos têtes, et dessèche toute la terre : ainsi aide-t-il

τοῖς τε σπέρμασιν ἐκ τούτου συνεργῶν πρὸς τὴν ἅδρησιν[1], καὶ τοὺς τῶν δένδρων καρποὺς κατεπείγων ἐπὶ τὴν πέψιν · ὅτε καὶ φλογωδέστατός ἐστιν ἑαυτοῦ ὁ ἥλιος, βραχείας ποιῶν τὰς σκιὰς ἐπὶ τῆς μεσημβρίας, διὰ τὸ ἀφ' ὑψηλοῦ τὸν περὶ ἡμᾶς καταλάμπειν τόπον. Μέγισται γάρ εἰσιν ἡμερῶν, ἐν αἷς βραχύταταί εἰσιν αἱ σκιαί, καὶ βραχύταται πάλιν
136 C ἡμέραι, αἱ τὰς σκιὰς ἔχουσαι μακροτάτας. Καὶ τοῦτο παρ' ἡμῖν τοῖς ἑτεροσκίοις λεγομένοις ὅσοι τὰ ἀρκτῷα τῆς γῆς ἐποικοῦμεν · ἐπεὶ εἰσί γε ἤδη τινὲς οἱ κατὰ δύο ἡμέρας τοῦ παντὸς ἐνιαυτοῦ καὶ ἄσκιοι παντελῶς κατὰ τὴν μεσημβρίαν γινόμενοι, οὓς κατὰ κορυφῆς ἐπιλάμπων ὁ ἥλιος, ἐξίσου πανταχόθεν περιφωτίζει, ὥστε καὶ τῶν ἐν βάθει φρεάτων τὸ ὕδωρ διὰ στομίων στενῶν καταλάμπεσθαι · ὅθεν αὐτοὺς τινες καὶ ἀσκίους καλοῦσιν. Οἱ δὲ ἐπέκεινα τῆς ἀρωματοφόρου[2] ἐπ' ἀμφότερα τὰς σκιὰς παραλλάσσουσιν. Μόνοι γὰρ ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς οἰκουμένῃ ἐπὶ τὰ νότια κατὰ τὴν μεσημβρίαν τὰς σκιὰς ἀποπέμπουσιν · ὅθεν αὐτούς τινες καὶ ἀμφισκίους ὠνόμασαν. Ταῦτα δὲ πάντα πρὸς τὸ βόρειον
136 D μέρος παροδεύσαντος ἤδη γίνεται τοῦ ἡλίου. Ἐκ δὲ τούτων
137 A εἰκάζειν ἐστὶ τὴν ἐκ τῆς ἡλιακῆς ἀκτῖνος ἐγγινομένην πύρωσιν τῷ ἀέρι, ὅση τίς ἐστι, καὶ ποταπῶν ἀποτελεστική[3] συμπτωμάτων. Ἐντεῦθεν διαδεξαμένη ἡμᾶς τοῦ μετοπώρου ἡ ὥρα, ὑποθραύει μὲν τοῦ πνίγους τὸ ὑπερβάλλον, κατὰ

1. ἅδρησιν] αὔξησιν add. K ; ἅδρυσιν L ; ἅδρυνσιν F ; ἅδρισιν D.
2. γῆς add. HJ.
3. ἀποτελεστική] ἀποτελεσματική F.

1. Ἅδρησιν, maturitatem : Estienne, *Thesaurus graecae linguae*, 3e éd., Paris, 1831-1856, t. I[1], col. 703.
2. Sans doute l'Arabie.
3. La distinction de zones terrestres d'après la direction des ombres est posidonienne ; mais l'énumération de Basile n'est ni complète ni exacte. On nommait encore les Périsciens ; on distinguait deux zones d'Hétérosciens. Voir Courtonne, *loc. cit.*, 93.

les semences à mûrir[1], et hâte-t-il la maturation 57 E
des fruits ; c'est également quand le soleil est le plus ardent, qu'il rend à midi les ombres [plus] courtes, parce que ses rayons tombent d'aplomb sur nos contrées. Car les jours les plus longs sont ceux où les ombres sont les plus courtes ; et les jours les plus courts, ceux qui ont les ombres les plus grandes. C'est du moins ce qui se passe chez nous, Hétérosciens, comme on nous appelle, qui habitons les régions septentrionales de la terre. Car il y a aussi des hommes qui, deux jours par an, sont absolument sans ombre à midi, parce que le soleil qui brille au zénith, les éclaire également de tous côtés, si bien que même
au fond des puits, l'eau reçoit la lumière par l'étroite 58 A
ouverture [de la margelle] : ce qui leur vaut le nom d'Asciens. Quant à ceux qui habitent au-delà de la terre des parfums[2], ils voient leur ombre tomber tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Seuls en effet sur la terre que nous habitons, ils projettent leurs ombres, à midi, du côté des régions australes : d'où le nom que d'aucuns leur ont donné d'Amphisciens[3]. Tout cela se produit quand le soleil s'est acheminé vers la zone septentrionale. Et nous en pouvons conjecturer combien sont ardents les rayons dont le soleil embrase l'atmosphère, et de quels effets [cette ardeur] est capable.

Au sortir de l'été, nous entrons dans la saison
automnale qui réduit l'excès de cet embrasement ; 58 B

μικρὸν δὲ ὑφιεῖσα τῆς θέρμης, διὰ τῆς κατὰ τὴν κρᾶσιν μεσότητος ἀβλαβῶς ἡμᾶς δι' ἑαυτῆς τῷ χειμῶνι προσάγει· δηλονότι τοῦ ἡλίου πάλιν ἀπὸ τῶν προσαρκτίων ἐπὶ τὰ νότια ὑποστρέφοντος. Αὗται τῶν ὡρῶν αἱ περιτροπαί, ταῖς κινήσεσιν ἑπόμεναι τοῦ ἡλίου, τὸν βίον ἡμῖν οἰκονομοῦσιν. Ἔστωσαν δέ, φησί, καὶ εἰς ἡμέρας· οὐχ ὥστε ἡμέρας ποιεῖν, ἀλλ' ὥστε κατάρχειν τῶν ἡμερῶν. Ἡμέρα γὰρ καὶ νὺξ πρεσβύτερα τῆς τῶν φωστήρων γενέσεως. Τοῦτο γὰρ ἐνδείκνυται ἡμῖν καὶ ὁ ψαλμὸς λέγων· Ἔθετο ἥλιον εἰς ἐξουσίαν τῆς ἡμέρας, σελήνην καὶ ἀστέρας εἰς ἐξουσίαν τῆς
137 B νυκτός. Πῶς οὖν ἔχει τὴν ἐξουσίαν τῆς ἡμέρας ὁ ἥλιος; Ὅτι τὸ φῶς ἐν ἑαυτῷ περιφέρων, ἐπειδάν ποτε τὸν καθ' ἡμᾶς ὁρίζοντα ὑπεράρῃ, ἡμέραν παρέχει διαλύσας τὸ σκότος. Ὥστε οὐκ ἄν τις ἁμάρτοι, ἡμέραν ὁρισάμενος εἶναι τὸν ὑπὸ τοῦ ἡλίου πεφωτισμένον ἀέρα· ἤ, ἡμέραν εἶναι χρόνου μέτρον ἐν ᾧ ἐν τῷ ὑπὲρ γῆν ἡμισφαιρίῳ ὁ ἥλιος διατρίβει. Ἀλλὰ καὶ εἰς ἐνιαυτοὺς ἐτάχθησαν ἥλιος καὶ σελήνη. Σελήνη μὲν ἐπειδὰν δωδεκάκις τὸν ἑαυτῆς ἐκτελέσῃ δρόμον, ἐνιαυτοῦ

1. *Ps.*, **135**, 8-9.

2. Ces deux définitions du jour, comme celle que Basile a donnée plus haut (20 E) se retrouvent chez Priscianus Lydus : « dicitur enim dies tripliciter, aut secundum corpus aer a sole illuminatus ; aut secundum ab ortibus in occasus tempus extentum in quo centrum

elle atténue un peu la chaleur et, par une température modérée, nous amène sans dommage à l'hiver, [c'est-à-dire] évidemment au temps où le soleil quitte à nouveau les régions arctiques pour retourner vers la zone australe.

Tel est le retour des saisons, qui suit les mouvements du soleil, et règle notre vie.

Les jours

Qu'ils marquent aussi les jours, dit le Seigneur : non qu'ils produisent les jours ; mais qu'ils président aux jours. Car le jour et la nuit existaient avant la genèse des luminaires. C'est en effet ce que nous indique aussi le psaume, quand il dit : *[Dieu] plaça le soleil pour commander au jour, la lune et les étoiles pour commander à la nuit*[1].

Comment donc le soleil commande-t-il au jour ? 58 C
C'est qu'il porte en lui la lumière ; et quand il dépasse notre horizon, il dissipe les ténèbres et nous apporte le jour. Aussi ne serait-ce pas une erreur, que de définir le jour : l'atmosphère irradié par le soleil ; ou bien encore : le jour est le temps pendant lequel le soleil reste dans l'hémisphère supérieur à la terre[2].

Les années

Mais le soleil et la lune furent aussi disposés pour [marquer] les années. La lune, quand elle a douze fois achevé sa

solis ab ortu in occasum pervenit : id est tempus a quo sol incipit superare orizontem usque dum totus occidat ; dicitur quoque diei et noctis tempus dies ». *Solutiones ad Chosroas : suppl. Aristotelicum*, éd. Bywater, Berlin, 1886, t. I, pars II, p. 65.

ἐστι ποιητική · πλὴν ὅτι μηνὸς ἐμβολίμου δεῖται πολλάκις πρὸς τὴν ἀκριβῆ τῶν ὡρῶν συνδρομήν, ὡς Ἑβραῖοι τὸ παλαιὸν τὸν ἐνιαυτὸν ἦγον καὶ τῶν Ἑλλήνων οἱ ἀρχαιότατοι. Ἡλιακὸς δέ ἐστιν ἐνιαυτὸς ἡ ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ σημείου ἐπὶ τὸ αὐτὸ σημεῖον κατὰ τὴν οἰκείαν κίνησιν τοῦ ἡλίου ἀποκατάστασις.

137 C **9.** Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τοὺς δύο φωστῆρας τοὺς μεγάλους. Ἐπειδὴ τὸ μέγα τὸ μὲν ἀπόλυτον ἔχει τὴν ἔννοιαν · ὡς μέγας ὁ οὐρανός, καὶ μεγάλη ἡ γῆ, καὶ μεγάλη[1] ἡ θάλασσα · τὰ δὲ ὡς τὰ πολλὰ πέφυκε πρὸς ἕτερον ἀναφέρεσθαι · ὡς μέγας ὁ ἵππος, καὶ ὁ βοῦς μέγας[2] (οὐ γὰρ ἐν τῇ ὑπερβολῇ τῶν τοῦ σώματος ὄγκων, ἀλλ' ἐν τῇ πρὸς τὰ ὅμοια παραθέσει τὴν μαρτυρίαν τοῦ μεγέθους τὰ τοιαῦτα λαμβάνει) · πῶς τοίνυν[3] τοῦ μεγάλου τὴν ἔννοιαν ἐκδεξόμεθα[4] ; Πότερον ὡς τὸν μύρμηκα, ἢ ἄλλο τι τῶν φύσει μικρῶν, μέγα προσαγορεύομεν διὰ τὴν πρὸς τὰ ὁμογενῆ σύγκρισιν τὴν ὑπεροχὴν μαρτυροῦντες ; ἢ τὸ μέγα νῦν οὕτως, ὡς ἐν τῇ οἰκείᾳ τῶν φωστήρων κατασκευῇ
137 D τοῦ μεγέθους ἐμφαινομένου ; Ἐγὼ μὲν οἶμαι τοῦτο. Οὐ γὰρ ἐπειδὴ μείζους τῶν μικροτέρων ἀστέρων, διὰ τοῦτο μεγάλοι · ἀλλ' ἐπειδὴ τοσοῦτοι τὴν περιγραφήν, ὥστε ἐξαρκεῖν τὴν ἀπ' αὐτῶν ἀναχεομένην αὐγὴν καὶ οὐρανὸν

1. μεγάλη om. ADG.
2. μέγας] ὁ μέγας Garnier.
3. πῶς τοίνυν] πῶς οὖν νῦν C ; πῶς νῦν DEG.
4. ἐκδεξόμεθα] ἐκληψόμεθα F.

course, a effectué le cycle d'une année, à cela près qu'il faut souvent un mois intercalaire pour compléter exactement le cours des saisons ; ainsi calculait-on l'année et chez les Hébreux dans les temps reculés,
et chez les Grecs anciens. Quant à l'année solaire, 58 D
elle est marquée par le retour du soleil qui revient, par son propre mouvement, d'un signe [du zodiaque] à ce même signe.

La grandeur des luminaires

9. *Et Dieu créa les deux grands luminaires*[1].

Tantôt le mot grand a une signification absolue : ainsi le ciel est-il grand, grande est la terre, et grande aussi la mer ; tantôt, et dans la plupart des cas, [le terme] se réfère à un autre objet : ainsi le cheval est-il grand, et le bœuf est grand (car ce n'est pas le volume excessif de leur corps, c'est la comparaison
avec leurs semblables qui leur vaut ce témoignage 58 E
de grandeur). Comment prendrons-nous donc cette notion de grandeur ? Dirons-nous, comme de la fourmi ou d'un être naturellement petit, [qu'ils sont] grands, pour témoigner d'une supériorité relative sur les êtres du même genre ? Ou bien le mot grand doit-il s'entendre, ici, de la grandeur qui apparaît dans la constitution propre des luminaires ?

Pour moi, c'est à cette dernière hypothèse que je m'arrête. Car ce n'est pas de surpasser les astres plus petits, qui fait leur grandeur, mais d'avoir une
telle circonférence que leur clarté suffit à éclairer le 59 A

1. *Gen.*, **1**, 16.

περιλάμπειν καὶ τὸν ἀέρα, καὶ ὁμοῦ πάσῃ τῇ γῇ καὶ τῇ θαλάσσῃ συμπαρεκτείνεσθαι. Οἵ γε κατὰ πᾶν μέρος τοῦ οὐρανοῦ γινόμενοι, καὶ ἀνατέλλοντες καὶ δυόμενοι καὶ τὸ μέσον ἐπέχοντες, ἴσοι πανταχόθεν τοῖς ἀνθρώποις προφαίνον-
140 A ται, ὅπερ ἀπόδειξιν ἔχει σαφῆ τῆς τοῦ μεγέθους περιουσίας, τῷ μηδὲν αὐτοῖς ἐπισημαίνειν τὸ πλάτος τῆς γῆς πρὸς τὸ μείζονας δοκεῖν ἢ ἐλάττονας εἶναι. Τὰ μὲν γὰρ πόρρωθεν ἀφεστῶτα μικρότερά πως ὁρῶμεν, οἷς δ' ἂν μᾶλλον ἐγγίσωμεν, μᾶλλον αὐτῶν τὸ μέγεθος ἐξευρίσκομεν. Τῷ δὲ ἡλίῳ οὐδείς ἐστιν ἐγγυτέρω καὶ οὐδεὶς πορρωτέρω, ἀλλὰ ἀπ' ἴσου τοῦ διαστήματος τοῖς κατὰ πᾶν μέρος τῆς γῆς κατῳκισμένοις προσβάλλει. Σημεῖον δέ, ὅτι καὶ Ἰνδοὶ καὶ Βρεττανοὶ τὸν ἴσον[1] βλέπουσιν. Οὔτε γὰρ τοῖς τὴν ἑῴαν οἰκοῦσι καταδυόμενος τοῦ μεγέθους ὑφίησιν, οὔτε τοῖς πρὸς δυσμαῖς κατῳκισμένοις ἀνατέλλων ἐλάττων φαίνεται · οὔτε μὴν ἐν τῷ μεσουρανήματι γινόμενος, τῆς ἐφ' ἑκάτερα ὄψεως παραλλάττει. Μὴ ἐξαπατάτω σε τὸ φαινόμενον · μηδ' ὅτι πηχυαῖος τοῖς ὁρῶσι δοκεῖ, τοσοῦτον αὐτὸν εἶναι λογίσῃ.
140 B Συναιρεῖσθαι γὰρ πέφυκεν ἐν τοῖς μεγίστοις διαστήμασι τὰ μεγέθη τῶν ὁρωμένων, τῆς ὁρατικῆς δυνάμεως οὐκ ἐξικνουμένης[2] τὸν μεταξὺ τόπον διαπερᾶν, ἀλλ' οἱονεὶ ἐνδαπανωμένης τῷ μέσῳ, καὶ κατ' ὀλίγον αὐτῆς μέρος προσβαλλούσης τοῖς ὁρατοῖς. Μικρὰ οὖν ἡ ὄψις ἡμῶν γινομένη, μικρὰ ἐποίησε νομίζεσθαι τὰ ὁρώμενα, τὸ οἰκεῖον

1. τὸν ἴσον] τὸν ἡλίῳ ἴσον J ; τὸ ἴσον F H.
2. οὐκ ἐξικνουμένης] οὐ κατερχομένης cor. K.

---

1. Même considération attribuée à Posidonius par Diogène Laërce, au sujet du soleil : VII, 1, 71 ; éd. Cobet, p. 190, l. 16 et sq.
2. Encore une thèse de Posidonius contre Épicure. Cf. Courtonne, *loc. cit.*, p. 95.
3. συναιρεῖσθαι : c'est le mot dont use Plotin, *Ennéades*, II, 8, 1 ; éd. Bréhier, t. II, p. 100, l. 4.
4. M. E. Bréhier rattache cette explication à la théorie stoïcienne

ciel et l'atmosphère, à s'étendre aussi loin que la terre et la mer ensemble[1].

En quelque partie du ciel qu'ils se trouvent, au Levant, au Couchant, en plein Midi, ils se montrent partout aux hommes avec les mêmes dimensions, preuve évidente de leur grandeur prodigieuse, puisque la largeur de la terre ne les fait paraître ni plus grands ni plus petits.

Grandeur du soleil

Car les objets éloignés nous paraissent en quelque sorte plus petits, tandis que si nous nous en rapprochons, nous 59 B
apprécions mieux leur grandeur. Mais, du soleil, nul n'est plus près, nul n'est plus loin : sa distance apparaît la même à tous les habitants de la terre. La preuve en est que les Indiens et les Bretons voient exactement le même soleil. Ni les Orientaux ne remarquent en effet qu'il perd de sa grandeur quand il se couche ; ni les Occidentaux, qu'il paraît moindre quand il se lève ; ni ceux qui le voient au milieu de sa course, qu'il change d'aspect dans un sens ou dans l'autre. Ne te laisse pas tromper par 59 C
les apparences : ne va pas, sous prétexte qu'il semble à nos yeux large d'une coudée[2], imaginer qu'il ait cette dimension. Car il est naturel qu'à de très grands intervalles, se contracte[3] la grandeur des objets qui s'offrent à notre vue, puisque notre puissance visuelle ne parvient pas à traverser [intacte] le lieu intermédiaire, mais qu'elle se trouve en quelque sorte consumée par le milieu, et n'atteint qu'en faible partie son objet[4]. Notre vue qui est faible, nous fait [alors] tenir pour petits, les êtres qui s'offrent à elle, parce

πάθος τοῖς ὁρατοῖς ἐπιφέρουσα. Ὥστε[1] ψεύδεται ἡ ὄψις, ἄπιστον τὸ κριτήριον. Ὑπομνήσθητι δὲ τῶν οἰκείων παθῶν, καὶ παρὰ σεαυτοῦ ἕξεις τῶν λεγομένων τὴν πίστιν. Εἴ ποτε ἀπὸ ἀκρωρείας μεγάλης πεδίον εἶδες πολύ τε καὶ ὕπτιον, ἡλίκα μέν σοι τῶν βοῶν κατεφάνη τὰ ζεύγη ; πηλίκοι δὲ οἱ ἀροτῆρες αὐτοί ; Εἰ μὴ μυρμήκων τινά σοι παρέσχον[2] φαντασίαν ; Εἰ δὲ καὶ ἀπὸ σκοπιᾶς ἐπὶ μέγα πέλαγος
140 C τετραμμένης τῇ θαλάσσῃ τὰς ὄψεις ἐπέβαλες, ἡλίκαι μέν σοι ἔδοξαν εἶναι τῶν νήσων αἱ μέγισται[3] ; πηλίκη δέ σοι κατεφάνη μία τῶν μυριοφόρων ὁλκάδων λευκοῖς ἱστίοις ὑπὲρ κυανῆς κομιζομένη θαλάσσης ; Εἰ μὴ πάσης περιστερᾶς μικροτέραν σοι παρέσχετο τὴν[4] φαντασίαν ; Διότι, καθάπερ ἔφην, ἐνδαπανηθεῖσα τῷ ἀέρι ἡ ὄψις, ἐξίτηλος γινομένη, πρὸς τὴν ἀκριβῆ κατάληψιν τῶν ὁρωμένων οὐκ ἐξαρκεῖ. Ἤδη δέ που καὶ τῶν ὀρῶν τὰ μέγιστα βαθείαις φάραγξιν ἐκτετμημένα[5], περιφερῆ καὶ λεῖα ἡ ὄψις εἶναί φησι, ταῖς ἐξοχαῖς προσβάλλουσα[6] μόναις, ταῖς δὲ μεταξὺ κοιλότησιν ἐμβῆναι δι' ἀτονίαν μὴ δυναμένη. Οὕτως οὐδὲ τὰ σχήματα τῶν σωμάτων ὁποῖά ἐστι[7] διασώζει, ἀλλὰ περιφερεῖς οἴεται εἶναι τοὺς τετραγώνους τῶν πύργων. Ὥστε πανταχόθεν

1. εἰ add. J, Garnier.
2. παρέσχον] παρέσχοντο B, 1 MG.
3. μέγισται] μέγιστα J.
4. παρέσχετο] παρέσχεν A ; παρέσχε DG.
5. ἐκτετμημένα] ἐντετμημένη H.
6. προσβάλλουσα] προβάλλουσα E.
7. ὁποῖά ἐστι] τῇ αἰσθήσει J.

---

qui considère le regard comme une émanation matérielle partant de l'œil, et qui ne peut pas s'étendre à une grande distance. *Ennéades*, t. II, p. 97.

1. PLOTIN, *op. cit.*, II, 8, 1 ; *loc. cit.*
2. Dans PLOTIN, *Ennéades*, II, 8, 1, p. 101, l. 34, l'image est retournée : le regard se fixe sur une colline.

qu'elle communique à ces objets sa propre faiblesse. Ainsi notre vue est fallacieuse[1], son jugement ne mérite pas créance.

Souviens-toi de tes impressions, et tu trouveras en toi la preuve de mes dires. Si parfois, du sommet d'une haute montagne, tu as vu s'étendre à tes pieds une grande plaine[2], de quelle taille t'ont paru les 59 D
couples de bœufs ! et de quelle taille les laboureurs eux-mêmes ? Ne prenaient-ils pas à tes yeux une apparence de fourmis[3] ? Si d'un observatoire qui domine les flots du large, tu as jeté les yeux sur la mer, de quelles dimensions t'ont semblé les plus grandes îles ! et de quelles dimensions t'a paru le navire de transport de dix mille <amphores> qui, de ses blanches voiles, voguait sur le bleu sombre de la mer ? N'offrait-il pas un aspect plus petit que la moindre des colombes ? C'est, je le répète, que la vue, consumée dans l'air, et devenue sans vigueur, n'a 59 E
plus la force de percevoir exactement ce qu'elle voit. Bien plus, les plus hautes montagnes coupées de profonds ravins, notre vue nous persuade qu'elles sont rondes et unies, car elle n'atteint que les reliefs, et ne peut, en raison de sa faiblesse, plonger dans les anfractuosités qui les séparent. Ainsi ne nous conserve-t-elle même pas sans déformation, la figure des corps, mais elle estime rondes les tours carrées[4].

De toutes manières, il est donc évident qu'à de

3. Cf. SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, I, Préf. 10 ; éd. Oltramare, t. I, p. 9.
4. Exemple classique. Cf. LUCRÈCE, *De nat. rerum*, IV, v. 353-363.

140 D δῆλον, ὅτι ἐν ταῖς μεγίσταις ἀποστάσεσιν οὐκ ἔναρθρον ἀλλὰ συγκεχυμένην τῶν σωμάτων λαμβάνει[1] τὴν εἰκασίαν.
141 A Μέγας οὖν ὁ φωστὴρ , κατὰ τὴν τῆς Γραφῆς μαρτυρίαν, καὶ ἀπειροπλασίων τοῦ φαινομένου.

10. Κἀκεῖνο δέ σοι ἐναργὲς ἔστω τοῦ μεγέθους σημεῖον. Ἀπείρων ὄντων τῷ πλήθει τῶν κατ' οὐρανὸν ἀστέρων, τὸ παρ' αὐτῶν συνερανιζόμενον φῶς οὐκ ἐξαρκεῖ τῆς νυκτὸς τὴν κατήφειαν διαλῦσαι. Μόνος δὲ οὗτος ὑπερφανεὶς τοῦ ὁρίζοντος, μᾶλλον δὲ ἔτι καὶ προσδοκώμενος, πρὶν καὶ ὑπερσχεῖν[2] ὅλως τῆς γῆς, ἠφάνισε μὲν τὸ σκότος, ὑπερηύγασε δὲ τοὺς ἀστέρας, καὶ πεπηγότα[3] τέως καὶ συμπεπιλημένον τὸν περὶ γῆν ἀέρα κατέτηξε καὶ διέχεεν. Ὅθεν καὶ ἄνεμοι ἑωθινοὶ καὶ δρόσοι ἐν αἰθρίᾳ τὴν γῆν περιρρέουσι. Τοσαύτην δὲ οὖσαν τὴν γῆν πῶς ἂν ἠδυνήθη ἐν μιᾷ καιροῦ ῥοπῇ τὴν
141 B πᾶσαν καταφωτίζειν, εἰ μὴ ἀπὸ μεγάλου τοῦ κύκλου τὴν αὐγὴν ἐπηφίει; Ἐνταῦθά μοι τὴν σοφίαν τοῦ τεχνίτου κατάμαθε, πῶς τῷ διαστήματι τούτῳ σύμμετρον ἔδωκεν αὐτῷ τὴν θερμότητα. Τοσοῦτον γάρ ἐστιν αὐτοῦ τὸ πυρῶδες, ὡς μήτε δι' ὑπερβολὴν καταφλέξαι τὴν γῆν, μήτε διὰ τὴν ἔλλειψιν κατεψυγμένην αὐτὴν καὶ ἄγονον ἀπολιπεῖν[4]. Ἀδελφὰ δὲ τοῖς εἰρημένοις καὶ τὰ περὶ τῆς σελήνης νοείσθω.

1. λαμβάνει] ἔχει I.
2. ὑπερσχεῖν] ὑπεροχεῖν E ; ὑποσχεῖν I.
3. πεπηγότα] συμπεπηγότα J.
4. ἀπολιπεῖν] καταλιπεῖν AD.

---

1. Cf. Sénèque, *Questions naturelles*, V, 3, 3 ; éd. Oltramare, t. II, p. 217-218.
2. « Spatio fieri ut tam immensa ejus magnitudo non exurat terra » disait Posidonius. Pline, *Hist. nat.*, II, 23 (21), 85 ; éd. Mayhoff, I, 155.

grandes distances, la vue perçoit, des corps, une image non pas distincte, mais confuse. Et par conséquent le luminaire, comme en témoigne l'Écriture, est réellement grand, et infiniment plus qu'il ne paraît.

Influence du soleil

10. Voici qui te sera encore un clair indice de sa grandeur. Bien que les astres soient dans le ciel en nombre infini, leur lumière réunie ne suffit pas à dissiper la tristesse de la nuit. Mais que lui seul apparaisse au-dessus de l'horizon, ou même qu'il soit seulement attendu, avant qu'il ne s'élève complètement au-dessus de la terre : il chasse les ténèbres, surpasse la clarté des astres, et l'air qui, autour de la terre, était jusqu'alors glacé et compact, il le fond et le dissipe. D'où les brises matinales, et la rosée qui tombe sur la terre d'un ciel serein[1]. Or, comment le soleil pour- 60 A
rait-il — si vaste est la terre — l'éclairer tout entière 60 B
en un instant, n'était la grandeur de l'orbe qui répand sur elle sa clarté ? Considère ici, je te prie, la sagesse de l'artisan qui a proportionné la chaleur [du soleil] à l'intervalle qui le sépare de nous. Telle est en effet l'ardeur du soleil que, par excès, elle ne brûle pas la terre[2] et que, par défaut, elle ne la laisse ni froide ni inféconde.

Grandeur de la lune
Ses transformations
Son influence

Analogues à ces considérations, celles que nous avons à faire au sujet de la lune[3].

3. Cléomède, *De motu circulari corporum coelestium*, II, 3 ; éd. Ziegler, p. 173.

Μέγα γὰρ καὶ τὸ ταύτης σῶμα, καὶ φανότατόν γε μετὰ
τὸν ἥλιον. Οὐκ ἀεὶ μέντοι ὁρατὸν αὐτῆς διαμένει τὸ μέγεθος ·
ἀλλὰ νῦν μὲν ἀπηρτισμένη τῷ κύκλῳ, νῦν δὲ ἐλλείπουσα[1]
καὶ μειουμένη φαίνεται, καθ' ἕτερον ἑαυτῆς[2] μέρος προ-
δεικνῦσα[3] τὸ λεῖπον. Ἄλλῳ μὲν γὰρ μέρει σκιάζεται
αὐξομένη[4], ἄλλο δὲ μέρος αὐτῆς ἐν τῷ καιρῷ τῆς λήξεως
141 C ἀποκρύπτεται. Λόγος δέ τις ἄρρητος τοῦ σοφοῦ δημιουργοῦ
τῆς ποικίλης ταύτης ἐναλλαγῆς τῶν σχημάτων. Ἢ γὰρ
ὥστε ἡμῖν ὑπόδειγμα ἐναργὲς παρέχειν[5] τῆς ἡμετέρας
φύσεως · ὅτι οὐδὲν μόνιμον τῶν ἀνθρωπίνων, ἀλλὰ τὰ μὲν
ἐκ τοῦ μὴ ὄντος πρόεισιν εἰς τὸ τέλειον, τὰ δὲ πρὸς τὴν
οἰκείαν ἀκμὴν φθάσαντα καὶ τὸ ἀκρότατον μέτρον ἑαυτῶν
αὐξηθέντα, πάλιν ταῖς κατὰ μικρὸν ὑφαιρέσεσι[6] φθίνει τε
καὶ διόλλυται, καὶ μειούμενα καθαιρεῖται. Ὥστε ἐκ τοῦ
κατὰ τὴν σελήνην θεάματος παιδεύεσθαι ἡμᾶς τὰ ἡμέτερα,
καὶ τῆς ταχείας τῶν ἀνθρωπίνων περιτροπῆς λαμβάνοντας
ἔννοιαν, μὴ μέγα φρονεῖν ταῖς εὐημερίαις τοῦ βίου, μὴ
ἐπαγάλλεσθαι δυναστείαις, μὴ ἐπαίρεσθαι πλούτου ἀδηλότητι,
περιφρονεῖν τῆς σαρκὸς περὶ ἣν ἡ ἀλλοίωσις, ἐπιμελεῖσθαι
δὲ τῆς ψυχῆς ἧς τὸ ἀγαθόν ἐστιν ἀκίνητον. Εἰ δὲ λυπεῖ σε ἡ
141 D σελήνη ταῖς κατὰ μικρὸν ὑφαιρέσεσι τὸ φέγγος ἐξαναλίσ-
κουσα · λυπείτω σε πλέον ψυχὴ ἀρετὴν[7] κτησαμένη, καὶ
διὰ ἀπροσεξίας τὸ καλὸν ἀφανίζουσα, καὶ μηδέποτε ἐπὶ

1. ἐλλείπουσα] ἐλλιποῦσα I.
2. ἑαυτῆς] αὐτῆς B, 1 MG.
3. προδεικνῦσα] προδεικνύουσα B D E.
4. αὐξομένη] αὐξανομένη F.
5. παρέχειν] παρασχεῖν I.
6. ὑφαιρέσεσι] ἀφαιρέσεσι A.
7. μή add. J.

Car son corps est grand, et le plus lumineux qui
soit après celui du soleil. Pourtant elle ne demeure
pas toujours visible tout entière ; mais tantôt elle 60 C
forme un cercle parfait, tantôt elle apparaît incom-
plète et diminuée, la partie [visible] accusant l'ab-
sence du reste. Car une partie est dans l'ombre,
quand la lune croît ; et, au temps où elle décroît,
une autre se cache.

Une raison mystérieuse [inspirait au] sage artisan
[de l'univers] ces divers changements de formes.
Ou bien, en effet, c'était pour que nous eussions
un exemple manifeste de notre nature : car il n'est
rien de stable dans les choses humaines ; mais les
unes vont du néant à leur perfection ; les autres,
parvenues à leur plein développement, une fois que
leur croissance est arrivée au terme qui leur est assi- 60 D
gné, en viennent, par des régressions successives, à
se consumer et à se détruire : elles s'épuisent si bien
qu'elles disparaissent. Ainsi le spectacle de la lune,
nous instruit-il de notre condition : prenant conscience
du rapide changement des fortunes humaines, nous
éviterons de nous enorgueillir de notre prospérité,
de nous glorifier de notre puissance, de nous exalter
à la vue d'une richesse incertaine ; [au contraire]
nous mépriserons la chair qui est sujette à ces chan-
gements, et nous aurons soin de notre âme dont les
biens sont inaltérables. Que s'il te peine de voir
la lune diminuer peu à peu et consumer son éclat,
afflige-toi plutôt à la pensée d'une âme qui, après
avoir fait acquisition de vertu, en vient par sa négli- 60 E
gence à perdre sa beauté, ne reste jamais dans

τῆς αὐτῆς διαθέσεως μένουσα, ἀλλὰ πυκνὰ τρεπομένη καὶ
144 A μεταβαλλομένη διὰ τὸ τῆς γνώμης ἀνίδρυτον. Τῷ ὄντι γάρ, κατὰ τὸ εἰρημένον, Ὁ ἄφρων ὡς σελήνη ἀλλοιοῦται. Οἶμαι δὲ καὶ τῇ τῶν ζῴων κατασκευῇ, καὶ τοῖς λοιποῖς τοῖς ἀπὸ γῆς φυομένοις, μὴ μικρὰν ὑπάρχειν ἐκ τῆς κατὰ τὴν σελήνην μεταβολῆς τὴν συντέλειαν. Ἄλλως γὰρ διατίθεται μειουμένης αὐτῆς, καὶ ἄλλως αὐξομένης τὰ σώματα · νῦν μὲν ληγούσης ἀραιὰ γιγνόμενα καὶ κενά, νῦν δὲ αὐξομένης καὶ πρὸς τὸ πλῆρες ἐπειγομένης καὶ αὐτὰ[1] πάλιν ἀναπληρούμενα · διότι ὑγρότητά τινα θερμότητι κεκραμένην ἐπὶ τὸ βάθος φθάνουσαν λεληθότως ἐνίησι. Δηλοῦσι δὲ οἱ καθεύδοντες ὑπὸ σελήνην, ὑγρότητος περισσῆς τὰς τῆς κεφαλῆς εὐρυχωρίας πληρούμενοι[2] · καὶ τὰ νεοσφαγῆ τῶν κρεῶν ταχὺ τρεπόμενα τῇ προσβολῇ τῆς σελήνης · καὶ ζῴων ἐγκέφαλοι · καὶ τῶν
144 B θαλαττίων τὰ ὑγρότατα · καὶ αἱ τῶν δένδρων ἐντεριῶναι. Ἃ πάντα οὐκ ἂν ἐξήρκεσε τῇ ἑαυτῆς ἀλλοιώσει συμμεθιστᾶν, εἰ μὴ ὑπερφυές τι ἦν καὶ ὑπερέχον δυνάμει κατὰ τὴν τῆς Γραφῆς μαρτυρίαν.

11. Καὶ τὰ περὶ τὸν ἀέρα δὲ πάθη ταῖς μεταβολαῖς ταύτης συνδιατίθεται, ὡς μαρτυροῦσιν ἡμῖν αἵ τε κατὰ τὴν νουμηνίαν πολλάκις ἀπὸ γαλήνης καὶ νηνεμίας αἰφνίδιοι

1. αὐτά] ταῦτα A, 1 MG.
2. πληρούμενοι] πληρουμένης E.

1. *Sag. Sir.*, **27**, 11.
2. L'influence de la lune sur les plantes, les animaux et les hommes se rattache chez Posidonius à la théorie stoïcienne de la sympathie universelle.

les mêmes dispositions, mais change sans cesse, et varie au gré de son inconstance. Car il est vrai, comme le dit l'Écriture, que *l'insensé change comme la lune*[1].

Je pense aussi qu'à la constitution des animaux, comme à celle de tout ce qui croît sur la terre, les changements de la lune apportent une contribution qui n'est pas négligeable. Car autres sont les dispositions des corps suivant que la lune est dans son décours ou dans son croissant[2]. Si elle diminue, ils s'allègent et se vident. Si elle s'accroît et se hâte [d'arriver] à sa plénitude, eux aussi se remplissent, parce qu'à notre insu, elle les pénètre profondément d'une humidité mêlée de chaleur[3]. On le voit par
ceux qui dorment au clair de lune, et dont les cavités 61 A
de la tête se remplissent d'une abondante humeur ; par les viandes fraîches qui tournent vite sous l'influence de la lune ; par la cervelle des animaux, les parties molles des êtres marins, la moelle des végétaux. Or la lune ne pourrait faire participer tous ces êtres à ses propres changements, si elle n'était pas un corps d'une grandeur et d'une puissance extraordinaires, selon le témoignage de l'Écriture.

Changements atmosphériques et mouvements de la mer

11. L'état de l'atmosphère subit aussi l'effet de ces variations : nous en avons la preuve dans les troubles soudains qui, à la nouvelle lune, succèdent souvent au calme et à la tranquillité des flots, quand

3. Cf. Plutarque, *Propos de table*, III, 10, 657 F ; éd. Bernardakis, t. IV, p. 132-137.

ταραχαί, νεφῶν κλονουμένων καὶ συμπιπτόντων ἀλλήλοις,
καὶ αἱ περὶ τοὺς εὐρίπους παλίρροιαι, καὶ ἡ περὶ τὸν
λεγόμενον ὠκεανὸν ἄμπωτις, ἣν ταῖς περιόδοις τῆς σελήνης
τεταγμένως ἑπομένην ἐξεῦρον οἱ προσοικοῦντες. Οἱ μὲν
γὰρ εὔριποι μεταρρέουσιν ἐφ' ἑκάτερα κατὰ τὰ λοιπὰ
144 C σχήματα τῆς σελήνης · ἐν δὲ τῷ καιρῷ τῆς γενέσεως οὐδὲ
τὸ βραχύτατον ἀτρεμοῦσιν, ἀλλ' ἐν σάλῳ καὶ ταλαντώσει[1]
διηνεκεῖ καθεστήκασιν, ἕως ἂν ἐκφανεῖσα πάλιν, ἀκολουθίαν
τινὰ τῇ παλιρροίᾳ παράσχηται. Ἡ δὲ ἑσπερία θάλασσα τὰς
ἀμπώτεις ὑφίσταται, νῦν μὲν ὑπονοστοῦσα[2], πάλιν δὲ
ἐπικλύζουσα, ὥσπερ ἀναπνοαῖς[3] τῆς σελήνης ὑφελκομένη
πρὸς τὸ ὀπίσω, καὶ πάλιν ταῖς ἀπ' αὐτῆς ἐμπνοίαις[4], εἰς
τὸ οἰκεῖον μέτρον προωθουμένη. Ταῦτά μοι εἴρηται πρὸς
ἀπόδειξιν τοῦ κατὰ τοὺς φωστῆρας μεγέθους, καὶ σύστασιν
τοῦ μηδὲ μέχρι συλλαβῆς ἀργόν τι εἶναι τῶν θεοπνεύστων
ῥημάτων · καίτοι γε οὐδενὸς ἥψατο σχεδὸν τῶν καιρίων ὁ λό-
γος · πολλὰ γὰρ περὶ μεγεθῶν καὶ ἀποστημάτων ἡλίου καὶ

1. ταλαντώσει] ταραχῇ F.
2. ὑπονοστοῦσα] ἀπονοστοῦσα 2 MG.
3. ἀναπνοαῖς] ἀναπνοίαις A, aliq. MG.
4. ἐμπνοίαις] ἐκπνοίαις Garnier.

---

1. Cf. Cléomède, *op. cit.*, II, 3 ; éd. Ziegler, p. 180, l. 14.

2. Ce pourrait être (cf. Strabon, *Geogr.*, III, 5, 8 ; éd. Meineke, t. I, p. 236, l. 3) une allusion directe à Posidonius qui se serait rendu à Gadès pour s'informer du régime des courants marins (Gronau, *op. cit.*, p. 18). Sur la doctrine de Posidonius, voir Duhem, *Le système du monde*, t. II, p. 280 et sq.

3. L'image est dans le *Phédon* (112 b) à propos du gouffre du Tartare ; elle est appliquée au flux et au reflux par Athénodore de Tarse. Cf. Strabon, *Geographica*, III, 5, 7, éd. Meineke, t. I, p. 235, l. 25-27, qui use toutefois des mots εἰσπνοή-ἐκπνοή. Voir aussi K. Reinhardt, *Kosmos und sympathie*, p. 58.

4. Cette allusion faite par saint Basile à la théorie des marées,

les nuées se pourchassent et se rencontrent les unes
les autres ; dans les courants de détroits ; dans le 61 B
reflux de [la mer] appelée océan[1] qui — les habitants
du littoral l'ont découvert[2] — suit régulièrement les
révolutions de la lune.

Car les détroits voient changer leur courant d'un sens à l'autre pendant les autres phases de la lune ; mais, au moment où elle se renouvelle, ils n'ont pas le moindre instant de repos : ils sont dans une agitation et un mouvement continuels, jusqu'à ce que l'astre reparaisse pour assurer au flux et au reflux quelque régularité. Or la mer occidentale est soumise
au reflux : tantôt elle se retire, et puis elle déborde, 61 C
comme si la lune par ses aspirations l'attirait en arrière, et par son souffle[3] la poussait de nouveau vers ses limites naturelles[4].

Le sens de l'Écriture : notre ignorance

Je vous ai dit cela pour vous faire voir la grandeur des luminaires, et vous démontrer qu'il n'est rien d'oiseux, fût-ce une syllabe, dans les paroles inspirées par Dieu ; pourtant nous n'avons, dans notre commentaire, presque rien abordé des points essentiels. Car sur la grandeur du soleil et de la lune, sur les distances qui les séparent, il reste beaucoup à décou-

attira vivement l'attention de la science naissante des chrétiens. Duhem, *op. cit.*, t. II, p. 461 ; t. III, p. 10 et 18. Saint Ambroise a traduit textuellement le passage : *Hex.*, IV, 7, 30 ; éd. Schenkl, p. 136, l. 3-5 ; *P. L.*, **14**, 203. Isidore de Séville mentionne cette explication, parmi d'autres hypothèses : *De nat. rerum*, c. XL, *de Oceano*, *P. L.*, **83**, 1011, B. Bède le Vénérable la reproduit : *De temporum ratione*, c. XXIX, *P. L.*, **90**, 423-424.

σελήνης ἐστὶν ἐξευρεῖν τοῖς λογισμοῖς, τὸν μὴ παρέργως
144 D τὰς ἐνεργείας αὐτῶν καὶ τὰς δυνάμεις ἐπεσκεμμένον.
Εὐγνωμόνως οὖν δεῖ κατηγορεῖν ἡμᾶς τῆς ἑαυτῶν ἀσθενείας,
ἵνα μὴ τῷ ἡμετέρῳ λόγῳ μετρῆται τῶν δημιουργημάτων
145 A τὰ μέγιστα, ἀλλὰ ἐξ ὀλίγων τῶν εἰρημένων παρ' ἑαυτοῖς
ἀναλογίζεσθαι, πόσα τινά ἐστι καὶ πηλίκα τὰ παρεθέντα.
Μὴ τοίνυν μηδὲ σελήνην ὀφθαλμῷ μετρήσῃς, ἀλλὰ λογισμῷ, ὃς πολλῷ τῶν ὀφθαλμῶν ἀκριβέστερός ἐστι πρὸς ἀληθείας εὕρεσιν. Μῦθοί τινες καταγέλαστοι ὑπὸ γραϊδίων κωθωνιζομένων παραληρούμενοι πανταχοῦ διεδόθησαν, ὅτι μαγγανείαις τισὶ τῆς οἰκείας ἕδρας ἀποκινηθεῖσα σελήνη πρὸς γῆν καταφέρεται. Πῶς μὲν οὖν κινήσει γοήτων ἐπαοιδή, ἣν αὐτὸς ἐθεμελίωσεν ὁ Ὕψιστος ; Ποῖος δ' ἂν καὶ τόπος κατασπασθεῖσαν αὐτὴν ὑπεδέξατο ; Βούλει ἀπὸ μικρῶν τεκμηρίων λαβεῖν τοῦ μεγέθους αὐτῆς τὴν ἀπόδειξιν ; Αἱ κατὰ τὴν οἰκουμένην πόλεις πλεῖστον ἀλλήλων ἀπῳκισμέναι ταῖς κατὰ τὴν ἀνατολὴν τετραμμέναις ῥυμοτομίαις, ἐξίσου πᾶσαι τὸ σεληναῖον φῶς ὑποδέχονται. Αἷς εἰ μὴ πάσαις
145 B ἀντιπρόσωπος ἦν, τοὺς μὲν ἐπ' εὐθείας τῶν στενωπῶν πάντως ἂν κατεφώτισε, τοὺς δὲ τὸ πλάτος αὐτῆς ὑπερπίπτοντας ἐγκεκλιμέναις ἂν ταῖς αὐγαῖς ἐπὶ τὰ πλάγια παραφε-

1. Cléomède fait allusion à ces bavardages de vieilles femmes, *op. cit.*, II, 5 : éd. Ziegler, p. 208, l. 4.

2. Cléomède donne cet argument à propos du soleil : *op. cit.*, II, 1 ; éd. Ziegler, p. 138, l. 6. Le détail des rues tournées vers l'Orient ferait croire que Basile s'est contenté d'utiliser à propos de la lune l'argument donné à propos du soleil.

vrir par voie de raisonnement, si l'on ne se contente pas d'observer superficiellement leur influence et leur pouvoir. Il nous faut donc avouer sagement
notre faiblesse, afin de ne pas ramener à la mesure 61 D
de notre intelligence la grandeur des œuvres divines, mais de conjecturer d'après ces quelques paroles le nombre et l'importance des merveilles que nous avons omises.

Garde-toi du moins de mesurer la lune à ce que tu en vois, mais [fais confiance] à ta raison, beaucoup plus pénétrante que tes yeux pour découvrir la vérité.

La sorcellerie ; nouvelles preuves de la grandeur de la lune

Des fables ridicules, bavardages de vieilles femmes adonnées à l'ivresse, se sont répandues de tous côtés[1] : [on dit] que des pratiques de sorcellerie obligeraient la lune à quitter la place qui lui est propre, et à se rapprocher de la terre. Comment donc une incantation de sorciers déplacerait-elle un astre établi sur ses fondements par le Très-Haut ? Et quel lieu, lorsqu'on aurait attiré la lune, pourrait la recevoir ?

Veux-tu, à de légers indices, avoir la preuve de 61 E
sa grandeur ? Toutes les villes du monde, pour éloignées qu'elles soient les unes des autres, reçoivent également dans les rues tournées vers l'Orient, la lumière de la lune. Si elle ne leur faisait pas face à toutes, elle éclairerait complètement celles des rues étroites qui lui sont exactement opposées ; mais aux rues qui déborderaient ses propres dimensions, elle n'enverrait que des rayons détournés et obliques[2].

ρομέναις προσέβαλλεν. Ὅπερ καὶ ἐπὶ τῶν λύχνων ἐστὶν ἰδεῖν κατὰ τοὺς οἴκους γινόμενον. Ἐπειδὰν πλείους περιστῶσιν αὐτὸν, ἡ μὲν τοῦ κατ' εὐθεῖαν ἑστῶτος σκιὰ πρὸς τὸ ὄρθιον ἀποτείνεται, αἱ δὲ λοιπαὶ καθ' ἑκάτερον μέρος ἐκκλίνουσιν. Ὥστε εἰ μὴ ἄπλετόν τι[1] ἦν καὶ ὑπερέχον μεγέθει τὸ σεληνιακὸν σῶμα, οὐκ ἂν ὁμοίως ἀντιπαρετείνετο πᾶσιν. Ὁμοίως γὰρ αὐτῆς ἀπὸ τῶν ἰσημερινῶν τόπων ἀνατελλούσης οἵ τε προσοικοῦντες τῇ κατεψυγμένῃ καὶ ὑπὸ τὰς περιστροφὰς τῆς ἄρκτου κείμενοι μεταλαμβάνουσι, καὶ οἱ κατὰ τὰ κοῖλα τῆς μεσημβρίας τῆς διακεκαυμένης γείτονες· οἷς πᾶσι κατὰ τὸ πλάτος ἀντιπαρήκουσα,
145 C σαφεστάτην μαρτυρίαν τοῦ μεγέθους παρέχεται. Τίς οὖν ἀντερεῖ μὴ οὐχὶ παμμέγεθες αὐτῆς εἶναι τὸ σῶμα, τὸ τηλικούτοις ὁμοῦ καὶ τοσούτοις διαστήμασιν ἐξισούμενον; Καὶ τὰ μὲν περὶ μεγεθῶν ἡλίου καὶ σελήνης ἐπὶ τοσοῦτον. Ἡμῖν δὲ ὁ χαρισάμενος διάνοιαν ἐκ τῶν μικροτάτων τῆς κτίσεως τὴν μεγάλην τοῦ τεχνίτου σοφίαν καταμανθάνειν, παράσχοι καὶ ἐκ τῶν μεγάλων μείζονας λαμβάνειν τὰς ἐννοίας τοῦ κτίσαντος. Καίτοιγε συγκρίσει τοῦ ποιητοῦ, ἥλιος καὶ σελήνη ἐμπίδος καὶ μύρμηκος ἐπέχουσι[2] λόγον. Οὐ γάρ ἐστιν ἀξίαν τοῦ μεγέθους τοῦ Θεοῦ τῶν ὅλων ἐκ τούτων λαβεῖν τὴν θεωρίαν, ἀλλὰ μικραῖς τισι καὶ ἀμυδραῖς
145 D ἐμφάσεσι δι' αὐτῶν προβιβασθῆναι[3], ὥσπερ καὶ δι' ἑκάστου τῶν μικροτάτων ἐν ζῴοις ἢ ἐν βοτάναις. Ἀρκέσ-

1. τι om. D, Combefis.
2. ἐπέχουσι] ἔχουσι DG.
3. προβιβασθῆναι] προσβιβασθῆναι E, 5 MG.

1. Cet argument prouverait plutôt l'éloignement de la lune. Cf. Courtonne, *loc. cit.*, 98.
2. Dans tout ce passage, l'influence de Posidonius semble probable. M. Courtonne (*op. cit.*, p. 97 et 98) regrette que saint Basile n'ait pas reproduit plus complètement et plus fidèlement la démonstration du philosophe d'Apamée.

C'est un phénomène que permettent de constater 62 A
les lampes, dans les maisons. Lorsque plusieurs personnes se trouvent autour d'une lampe, l'ombre de celle qui se tient exactement en face, se projette en ligne droite ; l'ombre des autres s'incline de chaque côté. Si donc le corps lumineux n'était pas d'une grandeur immense et extraordinaire[1], il ne s'étendrait pas également devant tous les hommes. Car, lorsque la lune se lève dans les régions de l'équinoxe, elle ne dispense pas moins sa lumière aux habitants de la zone glacée au-dessus desquels évolue la grande Ourse, que, dans les profondeurs du midi, aux voisins
de la zone torride : à tous elle se présente de face, 62 B
signe très clair de sa grandeur. Qui donc niera que son corps ne soit extrêmement grand, quand on le voit s'égaler tout ensemble à tant d'aussi grandes étendues[2] ?

Nous n'en dirons pas plus sur la grandeur du soleil et de la lune.

Péroraison

Daigne Celui qui nous a donné l'intelligence pour connaître par les êtres les plus petits la grande sagesse de l'ouvrier divin, nous faire la grâce de concevoir, à l'occasion de ces grandes œuvres, des idées plus grandes du Créateur.

Pourtant, comparés à leur auteur, le soleil et la
lune sont comme insecte et fourmi. Nous ne 62 C
pouvons leur demander une idée juste de la grandeur du Dieu de l'univers ; ils nous donnent seulement, pour avancer, de faibles et obscurs indices, comme le font, chacun, les moindres des animaux et des plantes.

θωμεν τοῖς εἰρημένοις· ἐγὼ μὲν εὐχαριστήσας τῷ τὴν
μικράν μοι ταύτην διακονίαν τοῦ λόγου χαρισαμένῳ, ὑμεῖς
δὲ τῷ διατρέφοντι ὑμᾶς ταῖς πνευματικαῖς τροφαῖς, ὃς
καὶ νῦν ὑμᾶς οἷον κριθίνῳ τινὶ ἄρτῳ τῇ εὐτελείᾳ τῆς ἡμετέρας
148 A φωνῆς διέθρεψε· καὶ διατρέφοι γε εἰς ἀεί, κατὰ τὴν ἀναλογίαν
τῆς πίστεως χαριζόμενος ὑμῖν τὴν φανέρωσιν τοῦ Πνεύματος,
ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος
εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

Qu'il nous suffise [donc] de ce que nous avons
dit, après [du moins] que nous aurons rendu grâces :
moi à Celui qui m'a gratifié de cet humble ministère
de la parole, et vous, au Dieu qui vous nourrit de
ces aliments spirituels, et qui vient, à l'heure même,
de vous offrir comme un pain d'orge, la fragilité de
notre voix. Ah ! qu'Il daigne vous nourrir à jamais, en
vous accordant, selon votre foi, les lumières de l'Esprit,
dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui soient
la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. 62 D
Ainsi soit-il.

ΟΜΙΛΙΑ ζ'

Περὶ ἑρπετῶν[1]

1. Καὶ εἶπεν ὁ Θεὸς, ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν κατὰ γένος, καὶ πετεινὰ πετόμενα κατὰ τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ κατα γένος. Μετὰ τὴν τῶν φωστήρων δημιουργίαν, καὶ τὰ ὕδατα λοιπὸν πληροῦται ζῴων, ὥστε καὶ ταύτην διακοσμηθῆναι τὴν λῆξιν. Ἀπέλαβε μὲν γὰρ ἡ γῆ τὸν ἐκ τῶν οἰκείων βλαστημάτων κόσμον · ἀπέλαβε δὲ ὁ οὐρανὸς τῶν
148 B ἄστρων[2] τὰ ἄνθη, καὶ οἱονεὶ διδύμων ὀφθαλμῶν βολαῖς τῇ συζυγίᾳ τῶν μεγάλων φωστήρων κατεκοσμήθη. Λειπόμενον ἦν καὶ τοῖς ὕδασι τὸν οἰκεῖον κόσμον ἀποδοθῆναι. Ἦλθε πρόσταγμα, καὶ εὐθὺς καὶ ποταμοὶ ἐνεργοί, καὶ λίμναι γόνιμοι τῶν οἰκείων ἕκαστον αὐτῶν καὶ κατὰ φύσιν γενῶν. Καὶ ἡ θάλασσα τὰ παντοδαπὰ γένη τῶν πλωτῶν

1. περὶ ἑρπετῶν] τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία εἰς τὴν γένεσιν λόγος ζ' G. ὁμιλία ἑβδόμη K.
2. ἄστρων] ἀστέρων DJ.

---

1. Les uns et les autres (cf. 63 B) se rattachent au cinquième jour de la création.

Il sera question des reptiles terrestres dans les VIIIe et IXe homélies. Nous avons dit (*supra*, 49 E, cf. 69 D) que cette homélie dut être prononcée le soir du cinquième jour.

Les sources des VIIe et VIIIe homélies ont fait l'objet d'une

SEPTIÈME HOMÉLIE

LES REPTILES AQUATIQUES ET LES POISSONS[1]

EXORDE : Les eaux, à leur tour, reçoivent leur parure d'êtres vivants

Et Dieu dit : Que les eaux produisent des êtres vivants qui rampent selon leur espèce, et des oiseaux qui volent au firmament du ciel selon leur espèce[2].

Après la création des luminaires, les eaux à leur tour se remplissent d'êtres vivants, en sorte que cette part [du monde] ait aussi sa beauté[3]. Car la terre avait 62 E
reçu la beauté qui lui vient des plantes qu'elle produit ; le ciel avait reçu la floraison des astres, et, tel le regard de deux yeux, cette paire des grands luminaires qui l'embellissent. Il restait à donner aux eaux la beauté qui leur est propre. Alors vint un ordre : et aussitôt voici les fleuves en travail, et les étangs capables de produire, chacun, les espèces dont la nature peuple leurs eaux. La mer elle aussi enfantait toute espèce d'animaux aquatiques ; même

étude pénétrante du P. J. Levie (cf. *Introduct.*, 47), d'où il ressort que saint Basile « amené par son sujet à parler d'une science qu'il n'a pas étudiée, sent le besoin d'en acquérir rapidement les notions élémentaires », et qu'au *De mundi opificio* de Philon, il joint un épitome de la zoologie d'Aristote : Levie, *Les sources de la VIIe et de la VIIIe homélies de saint Basile*, p. 147. — Plusieurs des renseignements donnés dans les notes suivantes sont empruntés à ce travail.

2. *Gen.*, **1**, 20. Basile complètera le texte : *infra*, 77 A. Il ajoute ici par deux fois : selon leur espèce.

3. Cf. Philon, *De mundi opificio*, 20 ; éd. Cohn, t. I, p. 20, l. 10-12.

ὤδινε, καὶ οὐδὲ ὅσον ἐν ἰλύσι καὶ τέλμασι τοῦ ὕδατος ἦν, οὐδὲ τοῦτο ἀργόν, οὐδὲ ἄμοιρον τῆς κατὰ τὴν κτίσιν συντελείας ἀπέμεινε. Βάτραχοι γὰρ καὶ ἐμπίδες καὶ κώνωπες ἐξ αὐτῶν ἀπεζέννυντο[1] δηλονότι. Τὰ γὰρ ἔτι καὶ νῦν δρώμενα ἀπόδειξίς ἐστι τῶν παρελθόντων. Οὕτω πᾶν ὕδωρ ἠπείγετο τῷ δημιουργικῷ προστάγματι ὑπουργεῖν· καὶ ὧν οὐδ' ἂν τὰ γένη τις ἐξαριθμήσασθαι δυνηθείη, τούτων
148 C τὴν ζωὴν εὐθὺς ἐνεργὸν καὶ κινουμένην ἀπέδειξεν[2] ἡ μεγάλη καὶ ἄφατος τοῦ Θεοῦ[3] δύναμις, ὁμοῦ τῷ προστάγματι τῆς πρὸς τὸ ζῳογονεῖν ἐπιτηδειότητος ἐγγενομένης[4] τοῖς ὕδασιν. Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν. Νῦν πρῶτον ἔμψυχον καὶ αἰσθήσεως μετέχον[5] ζῷον δημιουργεῖται. Φυτὰ γὰρ καὶ δένδρα κἂν ζῆν λέγηται[6] διὰ τὸ μετέχειν τῆς θρεπτικῆς καὶ αὐξητικῆς δυνάμεως, ἀλλ' οὐχὶ καὶ ζῷα, οὐδὲ ἔμψυχα. Τούτου γε ἕνεκα, Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετά. Πᾶν τὸ νηκτικὸν κἂν τῇ ἐπιφανείᾳ τοῦ ὕδατος ἐπινήχηται, κἂν διὰ βάθους τέμνῃ τὸ ὕδωρ, τῆς τῶν ἑρπηστικῶν ἐστι φύσεως, ἐπισυρόμενον τῷ τοῦ ὕδατος
148 D σώματι. Κἂν ὑπόποδα δὲ καὶ πορευτικὰ ὑπάρχῃ τινὰ τῶν ἐνύδρων (μάλιστα μὲν ἀμφίβια τὰ πολλὰ τούτων ἐστίν·

1. ἀπεζέννυντο] ἀπεζωοῦντο DHJ.
2. ἀπέδειξεν] ἐπέδειξεν E, 1 MG.
3. σοφία καί add. I.
4. ἐγγενομένης] ἐγγινομένης 1 MG.
5. μετέχον] μέτοχον A, 1 MG.
6. λέγηται] λέγεται 4 MG.

1. C'est l'énumération d'Aristote : τὰ μὲν... θαλαττία, τὰ δὲ ποταμία, τὰ δὲ λιμναῖα, τὰ δὲ τελματιαῖα, *Hist. anim.*, I, 1 : 487 a 26. On s'explique que, mentionnant les êtres qui vivent dans les marécages, Basile ait parlé des moustiques. Cf. LEVIE, *loc. cit.*, 125.

2. Διαφέρει γὰρ ἔμψυχα ἀψύχων οὐδενὶ μᾶλλον ἢ αἰσθήσει, avait dit Philon : *loc. cit.*, l. 13-14.

3. ζῷα. Opinion contraire de Platon : « tout ce qui participe à la vie, nous pouvons proprement l'appeler vivant... Ainsi le végétal

l'eau des limons et des marécages[1] ne restait pas oisive ; elle n'était pas sans prendre sa part de l'achèvement du monde : grenouilles, moustiques et moucherons y pullulaient évidemment. Et ce que nous voyons 63 A
maintenant encore, est la preuve de ce qui s'est passé.

Ainsi toute eau s'empressait au service de la parole créatrice : et des êtres dont on n'aurait pu dénombrer les espèces, reçurent soudain, de la grande, de l'indicible puissance de Dieu, une vie pleine d'activité et de mouvement, dès l'instant où le commandement divin eût conféré aux eaux le pouvoir d'engendrer des êtres vivants.

La vie ne se trouve vraiment que dans le monde animal

Que les eaux produisent des êtres vivants qui rampent.

Maintenant, pour la première fois, est créé un être animé, doué de sentiment[2]. Car les plantes et les arbres, bien qu'on les dise vivants parce qu'ils participent à la vertu [qu'ont les animaux] de se nourrir et de croître, ne sont pas en réalité des vivants[3], ni des êtres animés.

Que les eaux produisent [*donc*] *des êtres qui rampent.* 63 B
Tout ce qui nage, que ce soit à la surface[4] ou à travers l'eau profonde, est de nature rampante : [tous ces êtres] se traînent sur la substance de l'eau. Il y a certes des êtres aquatiques qui sont pourvus de pieds, et qui marchent (ce sont surtout, pour la plupart, des amphibies, comme les phoques,

vit, et n'est pas autre chose qu'un vivant » (*Timée*, 77 B) ; et d'Aristote (*De anima*, I, 5 ; 410 b 23).

4. ἐπινήχηται. Le mot et l'idée de ce développement sont dans Philon ; *loc. cit.*, p. 21, l. 1 et 6.

οἷον φῶκαι, καὶ κροκόδειλοι[1], καὶ οἱ ποτάμιοι ἵπποι, καὶ βάτραχοι, καὶ καρκῖνοι), ἀλλ' οὖν προηγούμενον ἔχει τὸ νηκτικόν. Διὰ τοῦτο, Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετά. Ἐν τούτοις τοῖς μικροῖς ῥήμασι τί[2] παρεῖται γένος ; τί οὐκ ἐμπεριείληπται τῷ προστάγματι τῆς δημιουργίας ; Οὐ τὰ
149 A ζωοτοκοῦντα, οἷον φῶκαι καὶ δελφῖνες καὶ νάρκαι, καὶ τὰ ὅμοια τούτοις τὰ σελάχη λεγόμενα ; οὐ τὰ ᾠοτόκα, ἅπερ ἐστὶ πάντα σχεδὸν τῶν ἰχθύων τὰ γένη ; οὐχ ὅσα λεπιδωτά, οὐχ ὅσα φολιδωτά, οὐχ οἷς ἐστι πτερύγια καὶ οἷς μή ἐστιν ; Ἡ μὲν φωνὴ τοῦ προστάγματος μικρά, μᾶλλον δὲ οὐδὲ φωνή, ἀλλὰ ῥοπὴ μόνον καὶ ὁρμὴ τοῦ θελήματος · τὸ δὲ τῆς ἐν τῷ προστάγματι διανοίας πολύχουν τοσοῦτόν ἐστιν, ὅσαι καὶ αἱ τῶν ἰχθύων διαφοραὶ καὶ κοινότητες, οἷς πᾶσι δι' ἀκριβείας ἐπεξελθεῖν, ἴσον ἐστὶ καὶ κύματα πελάγους ἀπαριθμεῖσθαι, ἢ ταῖς κοτύλαις πειρᾶσθαι τὸ ὕδωρ τῆς θαλάσσης ἀπομετρεῖν. Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετά. Ἐν τούτοις ἔνι τὰ πελάγια, τὰ αἰγιαλώδη, τὰ βύθια, τὰ πετρώδη, τὰ ἀγελαῖα, τὰ σποραδικά, τὰ κήτη, τὰ

1. καὶ κροκόδειλοι] καὶ δελφῖνες καὶ νάρκαι MB.
2. οὐ add. J ; τί om. D.

---

1. D'après Levie, Basile aurait confondu ἀμφίβια (Aristote, *Hist. anim.*, VIII, 2 : 589 a 27) et πορευτικά (Aristote, *Hist. anim.*, I, 1 : 487 b 16), trahissant l'emprunt et l'inexpérience de l'emprunteur (*loc. cit.*, p. 126) ; mais rien ne prouve qu'il suive aussi strictement la classification d'Aristote, et qu'il ne se contente pas de ranger parmi les amphibies, les êtres susceptibles de vivre un certain temps dans le milieu qui n'est pas le leur.

2. Dans les pages qui suivent, il semble que Basile développe la remarque faite par saint Théophile d'Antioche (*Lib. II ad Autolyc.*, 16, Sources chrétiennes, p. 140) : « En eux aussi se montre l'infinie variété de la sagesse divine. Qui pourrait dénombrer la quantité et l'extrême variété de races qu'on y trouve ? ».

3. Il n'y a pas ici de classification exacte, ni d'énumération complète : Basile se contente d'assimiler les poissons cartilagineux aux vivipares. Aristote, *Hist. animal.*, I, 5 : 489 a 34.

les crocodiles, les hippopotames, les grenouilles et les crabes[1]) ; ils sont surtout aptes à nager. C'est pourquoi [il est dit] : *que les eaux produisent des reptiles.*

La parole créatrice appelle à la vie toutes les sortes d'animaux aquatiques

En ces simples mots, quelle espèce a été omise[2] ? Laquelle n'est pas comprise dans le commandement du Créateur ? Seraient-ce les vivipares tels que les phoques, les dauphins, les 63 C
torpilles, et les animaux qui leur ressemblent auxquels nous donnons le nom de cartilagineux[3] ? ou les ovipares, tels que sont presque toutes les espèces de poissons ? [les êtres] couverts d'écailles ? ceux qui ont une peau rugueuse ? ceux qui ont des nageoires, et ceux qui n'en ont pas ?

Le précepte tient en un faible son : bien plus, ce n'est même pas une voix, tout au plus une impulsion, un mouvement de la volonté ; mais la pensée contenue dans ce commandement, est aussi riche que sont nombreuses les particularités des poissons et leurs associations : or il est aussi difficile de les énumérer toutes, qu'il l'est de nombrer les flots, ou d'en mesurer les eaux avec des cotyles[4].

Que les eaux produisent des reptiles ! De ce nombre 63 D
sont les animaux de pleine mer [et] ceux des rivages, ceux des profondeurs [et] ceux des rochers[5], ceux qui vivent en troupes [et] ceux qui restent solitaires,

4. Le cotyle valait moins d'un quart de litre (0,274) : J. Wex, *Métrologie grecque et romaine*, p. 26. Le coquillage de saint Augustin était une image traditionnelle.

5. πετρώδη ; peut-être aussi ceux que leur coquille fait ressembler à des pierres.

149 B ὑπέρογκα, τὰ λεπτότατα τῶν ἰχθύων. Τῇ γὰρ αὐτῇ δυνάμει, καὶ τῷ ἴσῳ προστάγματι, τό τε μέγα καὶ τὸ μικρὸν μεταλαγχάνει τοῦ εἶναι. Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα. Ἔδειξέ σοι τὴν φυσικὴν τῶν νηκτῶν πρὸς τὸ ὕδωρ συγγένειαν, διὸ[1] μικρὸν οἱ ἰχθύες χωρισθέντες τοῦ ὕδατος διαφθείρονται. Οὐδὲ γὰρ ἔχουσιν ἀναπνοὴν ὥστε ἕλκειν τὸν ἀέρα τοῦτον · ἀλλ' ὅπερ τοῖς χερσαίοις ἐστὶν ἀήρ, τοῦτο τῷ πλωτῷ γένει τὸ ὕδωρ. Καὶ ἡ αἰτία δήλη. Ὅτι ἡμῖν μὲν ὁ πνεύμων ἔγκειται, ἀραιὸν καὶ πολύπορον σπλάγχνον, ὃ διὰ τῆς τοῦ θώρακος διαστολῆς τὸν ἀέρα δεχόμενον, τὸ ἔνδον ἡμῶν θερμὸν διαρριπίζει καὶ ἀναψύχει · ἐκείνοις δὲ ἡ τῶν βραγχίων διαστολὴ καὶ ἐπίπτυξις, δεχομένων τὸ ὕδωρ καὶ διιέντων, τὸν τῆς ἀναπνοῆς λόγον ἀποπληροῖ. Ἴδιος κλῆρος τῶν ἰχθύων, ἰδία φύσις, δίαιτα κεχωρισμένη, ἰδιότροπος ἡ ζωή.
149 C Διὰ τοῦτο οὐδὲ τιθασσεύεσθαί τι τῶν νηκτῶν καταδέχεται, οὐδὲ ὅλως ὑπομένει χειρὸς ἀνθρωπίνης ἐπιβολήν.

2. Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν κατὰ γένος. Ἑκάστου γένους τὰς ἀπαρχὰς νῦν, οἱονεὶ σπέρματά τινα τῆς φύσεως, προβληθῆναι[2] κελεύει · τὸ δὲ πλῆθος αὐτῶν ἐν τῇ μετὰ ταῦτα διαδοχῇ ταμιεύεται, ὅταν αὐξάνεσθαι

1. διό] δι' ὅτι E.
2. προβληθῆναι] ἐμβληθῆναι FI.

———

1. Plusieurs de ces classifications se trouvent à la fin du même chapitre d'Aristote : *Hist. anim.*, I, 1 : 468 b 6.
2. Aristote, *De respiratione*, 19 : 479 b 8.

les monstres marins, les très gros et les très petits poissons[1]. Car c'est la même puissance, c'est un commandement identique qui les fait, grand et petit, participer à l'être. *Que les eaux produisent !* [L'Écriture] t'a montré l'affinité physique qu'ont avec l'eau les êtres qui nagent ; aussi [voit-on], pour peu qu'ils soient hors de l'eau, périr les poissons. C'est qu'ils n'ont point de respiration qui leur permette d'attirer l'air dont nous vivons ; mais tel est l'air pour les animaux terrestres, telle, l'eau pour la gent aquatique. Et
la raison en est claire : chez nous, le poumon, viscère 63 E
mou et poreux, se remplit d'air, grâce à la dilatation du thorax, et, de cette façon, ventile et tempère notre chaleur intérieure ; chez les poissons, au contraire, la dilatation et la contraction des branchies, qui se remplissent d'eau et la rejettent, tiennent lieu de respiration[2]. Les poissons ont un domaine qui leur est propre, une nature à part, une existence séparée des autres êtres, un genre de vie particulier. Et c'est pourquoi il n'est pas d'animal aquatique qui se laisse apprivoiser, ni qui supporte d'aucune manière le contact d'une main humaine.

Les espèces

2. *Que les eaux produisent des
reptiles vivants, selon leur espèce.* 64 A
Ce sont maintenant les prémices de chaque espèce qui, telles des semences de la nature, reçoivent l'ordre de se produire ; quant à leur multitude, elle est en réserve dans les générations à venir, pour le moment où il faudra que celles-ci croissent et se multiplient.

αὐτὰ καὶ πληθύνεσθαι δέῃ. Ἄλλου γένους ἐστὶ τὰ ὀστρα-
κόδερμα προσαγορευόμενα · οἷον κόγχαι, καὶ κτένες, καὶ
κοχλίαι θαλάσσιοι, καὶ στρόμβοι, καὶ αἱ μυρίαι τῶν ὀστρέων
διαφοραί. Ἄλλο πάλιν παρὰ ταῦτα γένος, τὰ μαλακόστρακα
προσειρημένα, κάραβοι, καὶ καρκῖνοι, καὶ τὰ παραπλήσια
τούτοις. Ἕτερον παρὰ ταῦτα γένος ἐστὶ τὰ μαλάκια οὕτω
προσαγορευθέντα, ὅσων ἡ σὰρξ ἁπαλὴ καὶ χαύνη · πολύποδες,
καὶ σηπίαι, καὶ τὰ ὅμοια τούτοις. Καὶ ἐν τούτοις πάλιν
149 D διαφοραὶ μυρίαι. Δράκοντες γὰρ καὶ μύραιναι[1] καὶ
ἐγχέλυες, αἱ κατὰ τοὺς ἰλυώδεις ποταμοὺς καὶ λίμνας
γινόμεναι, τοῖς ἰοβόλοις μᾶλλον τῶν ἑρπετῶν, ἢ τοῖς ἰχθύσι
κατὰ τὴν ὁμοιότητα τῆς φύσεως προσεγγίζουσιν. Ἄλλο
γένος τὸ τῶν ᾠοτοκούντων, καὶ ἄλλο τὸ τῶν ζῳοτοκούντων.
152 A Ζῳοτοκεῖ δὲ τὰ γαλεώδη καὶ οἱ κυνίσκοι, καὶ ἁπαξαπλῶς
τὰ σελάχη λεγόμενα. Καὶ τῶν κητῶν τὰ πλεῖστα ζῳο-

1. μύραιναι] σμύραιναί AD, multi MG ; σμύρναι E.

---

1. ὀστρακόδερμα.
2. Ou les peignes qui sont des coquillages : Aristote, *Hist. anim.*, IV, 4 : 528 a 15.
3. μαλακόστρακα : à coquille molle. Cf. Aristote, *Hist. anim.*, I, 1 : 487 b 16.
4. μαλάκια.
Testacés, crustacés, mollusques, Basile reproduit la distinction faite par Aristote : *Hist. anim.*, IV, 1 : 523 b 1 : « Même plan, mêmes exemples, parfois très significatifs : tels ce κάραβοι καὶ καρκῖνοι qu'Aristote affectionne ». Levie, *loc. cit.*, p. 129. Cf. Aristote, *Hist. anim.*, I, III : 490, b 11 ; V, XVII : 549 b 27.
5. Ici la structure de la phrase change : Ἄλλου γένους... ἄλλο πάλιν γένος. Ἕτερον..γένος marquaient les trois termes de l'énumération à propos desquels l'orateur citait des exemples ; mais il n'a pas donné l'impression de la richesse que présente les multiples variétés des êtres ; c'est cette richesse qu'il va maintenant essayer de suggérer. En dépit du rapprochement des deux pronoms (Καὶ τὰ ὅμοια τούτοις. Καὶ ἐν τούτοις) nous croyons que le second τούτοις

1° Animaux aquatiques

A une espèce appartiennent ceux que nous appelons testacés[1], tels les conques, les pétoncles[2], les limaçons de mer, les coquillages et les innombrables variétés des huîtres. Une autre espèce [est celle] des animaux nommés crustacés[3] : langoustes, crabes et autres semblables. Une autre espèce encore est celle des mollusques, comme on les appelle[4], eux dont la chair
est molle et sans consistance : polypes, seiches et 64 B
autres semblables.

Leurs variétés

Or parmi ces [espèces][5], il y a en outre d'innombrables variétés : dragons, murènes, anguilles, [ces dernières] vivant dans les fleuves et les étangs fangeux, plus proches des serpents venimeux que des poissons par la similitude de leur nature.

2° Poissons[6]

Autre est le genre des ovipares, et autre celui des vivipares[7]. Sont vivipares les squales, les chiens de mer, et en général ceux que l'on appelle cartilagineux[8]. La plupart des

rappelle l'ensemble de l'énumération comme fera parallèlement, dans la deuxième partie du développement, le membre de la phrase : Πάλιν ἐν τοῖς ἰχθύσι μυρίαι διαφοραὶ κατὰ γένη.. 64, C. Cf. *supra*, 46 C ; *infra*, 72 D, 73 B. La critique du R. P. Levie (*loc. cit.*, p. 129) ne nous semble pas complètement fondée.
6. La symétrie des deux développements nous fait croire qu'après avoir, non sans inexactitude (car les murènes sont des poissons) traité des espèces voisines des poissons, Basile va maintenant parler des poissons proprement dit.
7. Il a déjà été fait allusion à cette distinction (*supra*, 63 C) mais seulement pour demander : quelle espèce a été omise par la parole créatrice ?
8. Aristote, *Hist. anim.*, I, 5 : 489 b 2.

τόκα · δελφῖνες, καὶ φῶκαι, ἃ καὶ νεαροὺς ἔτι τοὺς σκύμνους,
διαπτοηθέντας ὑπὸ αἰτίας τινὸς, λέγεται πάλιν τῇ γαστρὶ
ὑποδεχόμενα περιστέλλειν. Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα[1] κατὰ
γένος. Ἕτερον γένος τὸ κητῶδες, καὶ τὸ τῶν λεπτῶν[2]
ἰχθύων ἕτερον. Πάλιν ἐν τοῖς ἰχθύσι μυρίαι διαφοραὶ κατὰ
γένη διῃρημέναι · ὧν καὶ ὀνόματα ἴδια, καὶ τροφὴ παρηλ-
λαγμένη, καὶ σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ σαρκῶν ποιότητες,
πάντα μεγίσταις διαφοραῖς ἀλλήλων κεχωρισμένα, καὶ ἐν
ἑτέροις καὶ ἑτέροις εἴδεσι καθεστῶτα. Ποῖοι μὲν οὖν θυννο-
σκόποι τῶν γενῶν τὰς διαφορὰς ἡμῖν ἀπαριθμήσασθαι
δύνανται ; Καίτοι φασὶν αὐτοὺς ἐν μεγάλαις ἀγέλαις ἰχθύων
καὶ τὸν ἀριθμὸν ἀπαγγέλλειν. Τίς δὲ τῶν περὶ αἰγιαλοὺς
152 B καὶ ἀκτὰς καταγηρασάντων δύναται ἡμῖν τὴν ἱστορίαν
πάντων δι' ἀκριβείας γνωρίσαι ; Ἄλλα γνωρίζουσιν οἱ τὴν
Ἰνδικὴν ἁλιεύοντες θάλασσαν · ἄλλα, οἱ τὸν Αἰγύπτιον
ἀγρεύοντες κόλπον · ἄλλα, νησιῶται · καὶ ἄλλα, Μαυρούσιοι.
Πάντα δὲ ὁμοίως μικρά τε καὶ μεγάλα τὸ πρῶτον ἐκεῖνο
πρόσταγμα καὶ ἡ ἄφατος ἐκείνη παρήγαγε δύναμις. Πολλαὶ
τῶν βίων αἱ παραλλαγαί · πολλαὶ καὶ αἱ περὶ τὰς διαδοχὰς

1. ἑρπετά add. DJ.
2. λεπτῶν] λεπτοτάτων FI.

cétacés le sont aussi : dauphins, phoques, qui [les uns et les autres], dit-on, cachent dans leur ventre leurs petits encore tout jeunes, lorsque ceux-ci sont en proie à quelque effroi[1].

Que les eaux produisent... selon leur espèce! Autre 64 C
est <encore> l'espèce des monstres marins, autre celle des petits poissons.

Leurs variétés

En outre, chez les poissons, on remarque dans chaque espèce d'innombrables variétés. Leur nom est particulier ; leur nourriture, spéciale ; leur forme, leur grosseur, les qualités de leurs chairs présentent, toutes, entre elles, les différences les plus tranchées, et constituent des familles distinctes. Quels sont les guetteurs de thons qui pourraient nous en dénombrer les différentes espèces ? Et pourtant, quand paraissent des bancs importants, ils sont capables, dit-on, d'indiquer jusqu'au nombre des poissons ! Qui donc, après avoir
vieilli près des grèves ou des promontoires, serait 64 D
capable de nous faire connaître sur tous, avec exactitude, le résultat de ses recherches. Les pêcheurs de la mer Indienne connaissent certaines sortes de poissons ; ceux qui poursuivent leur proie dans le golfe égyptien [connaissent] d'autres espèces ; d'autres encore, les habitants des îles, et les gens de la Mauritanie. Mais tous les poissons également, petits et grands, furent produits par ce premier commandement, et par l'indicible puissance [du Créateur].

Nombreuses sont les particularités de leurs vies ;

1. Basile reproduit ce qu'avait dit Aristote, à cette différence près qu'il confond les phoques (φῶκαι) et les marsouins (φώκαινα) ; *Hist. anim.*, VI, 12 : 566 b 8-18 ; LEVIE, *op. cit.*, p. 143.

ἑκάστου γένους διαφοραί. Οὐκ ἐπωάζουσιν οἱ πλεῖστοι τῶν ἰχθύων ὥσπερ αἱ ὄρνιθες, οὔτε καλιὰς πήγνυνται, οὔτε μετὰ πόνων ἐκτρέφουσιν ἑαυτῶν τὰ ἔκγονα · ἀλλὰ τὸ ὕδωρ ὑποδεξάμενον ἐκπεσὸν τὸ ᾠὸν, ζῷον ἐποίησεν. Καὶ ἑκάστῳ γένει ἡ διαδοχὴ ἀπαράλλακτος καὶ ἀνεπίμικτος πρὸς ἑτέραν φύσιν. Οὐχ οἷαι τῶν ἡμιόνων ἐπὶ τῆς χέρσου, ἢ καί τινων
162 C ὀρνίθων ἐπιπλοκαὶ παραχαρασσόντων τὰ γένη. Οὐδὲν παρὰ τοῖς ἰχθύσιν ἐξ ἡμισείας ὥπλισται τοῖς ὀδοῦσιν, ὡς βοῦς παρ' ἡμῖν καὶ πρόβατον · οὐδὲ γὰρ μηρυκίζει τι παρ' αὐτοῖς, εἰ μὴ τὸν σκάρον μόνον ἱστοροῦσί τινες. Πάντα δὲ ὀξυτάταις ἀκμαῖς ὀδόντων καταπεπύκνωται, ἵνα μὴ τῇ χρονίᾳ μασήσει ἡ τροφὴ διαρρέῃ · ἔμελλε γὰρ, εἰ μὴ ὀξέως κατατεμνομένη τῇ γαστρὶ παρεπέμπετο, ἐν τῇ λεπτοποιήσει διαφορεῖσθαι παρὰ τοῦ ὕδατος.

3. Τροφὴ δὲ ἰχθύσιν ἄλλοις ἄλλη κατὰ γένος διωρισμένη. Οἱ μὲν γὰρ ἰλύϊ τρέφονται · οἱ δὲ τοῖς φυκίοις · ἄλλοι ταῖς βοτάναις ταῖς ἐντρεφομέναις τῷ ὕδατι ἀρκοῦνται[1]. Ἀλληλοφάγοι δὲ τῶν ἰχθύων οἱ πλεῖστοι, καὶ ὁ μικρότερος παρ' ἐκείνοις βρῶμά ἐστι τοῦ μείζονος. Κἂν ποτε συμβῇ τὸν τοῦ ἐλάττονος κρατήσαντα ἑτέρου γενέσθαι θήραμα, ὑπὸ τὴν

1. ἀρκοῦνται] διαρκοῦνται DEFI.

---

1. Aristote, *Hist. anim.*, VI, 11 : 566 a 26, qui excepte toutefois le rhinobatus.
2. Cf. Aristote, *Hist. anim.*, II, 17 : 508 b 13.
3. Cf. Aristote, *De part. animal.*, III, 14 : 675 a 1 ; III, 1 : 662 a 6.
4. Aristote, *Hist. anim.*, VIII, 2 : 591 a 7. Mais Théophile d'Antioche fait, de son côté, cette remarque qui semble amorcer tout le développement de Basile : « Quant aux monstres marins (il ajoute : et aux oiseaux) carnivores, ils se trouvent à la ressemblance des ambitieux et des transgresseurs ». *Lib. II ad Autolyc.*, 16, Sources chrétiennes, p. 140.

nombreuses aussi les différences que présentent chacune des espèces dans son mode de reproduction. La plupart des poissons ne couvent pas comme les oiseaux ; ils ne construisent pas de nids ; ils n'ont pas à se donner de peine pour nourrir leurs petits : mais l'eau reçoit l'œuf qui tombe [en son sein], et en fait un vivant. Il y a pour chaque espèce une 64 E
succession immuable, qui ne lui permet pas de s'unir avec celles que la nature a faites différentes. Leurs accouplements ne ressemblent pas à ceux qui, sur terre, donnent naissance aux mulets, ou encore à certains oiseaux, par des changements d'espèces[1].

Aucun poisson n'est armé d'une demi-garniture de dents, comme chez nous le bœuf et le mouton ; car aucun ne rumine, sinon le scare[2], à ce que l'on rapporte ; mais tous ont les dents serrées et très aiguës, de peur qu'une mastication prolongée ne laisse échapper la nourriture ; si, en effet, celle-ci n'était promptement coupée et acheminée vers l'estomac, elle risquerait — tandis que les dents la broient — d'être emportée par l'eau[3].

Nourriture des poissons : la cupidité des riches

3. Les différentes espèces de poissons ont chacune leur nourriture déterminée. Tels se nour- 65 A
rissent de limon ; tels autres, d'algues ; d'autres se contentent des herbes qui poussent dans l'eau. Mais la plupart se mangent les uns les autres[4] ; et le plus petit, chez eux, sert d'aliment au plus grand. Que s'il arrive à l'un, après s'être emparé d'un poisson plus petit, d'être la proie d'un autre, ils tombent

152 D μίαν ἄγονται γαστέρα τοῦ τελευταίου. Τί οὖν ἡμεῖς οἱ ἄνθρωποι ἄλλο τι ποιοῦμεν ἐν τῇ καταδυναστείᾳ τῶν ὑποδεεστέρων ; τί διαφέρει τοῦ τελευταίου ἰχθύος ὁ τῇ λαιμάργῳ φιλοπλουτίᾳ τοῖς ἀπληρώτοις τῆς πλεονεξίας αὐτοῦ κόλποις
153 A ἐναποκρύπτων τοὺς ἀσθενεῖς ; Ἐκεῖνος εἶχε τὰ τοῦ πένητος · σὺ τοῦτον λαβὼν μέρος ἐποιήσω τῆς περιουσίας σεαυτοῦ. Ἀδίκων ἀδικώτερος ἀνεφάνης[1], καὶ πλεονεκτικώτερος πλεονέκτου. Ὅρα μὴ τὸ αὐτό σε πέρας τῶν ἰχθύων ἐκδέξηται, ἄγκιστρόν που, ἢ κύρτος, ἢ δίκτυον. Πάντως γὰρ καὶ ἡμεῖς πολλὰ τῶν ἀδίκων διεξελθόντες[2], τὴν τελευταίαν τιμωρίαν οὐκ ἀποδρασόμεθα. Ἤδη δὲ καὶ ἐν ἀσθενεῖ ζῴῳ πολὺ τὸ πανοῦργον καὶ ἐπίβουλον καταμαθών, βούλομαί σε φυγεῖν τῶν κακούργων[3] τὴν μίμησιν. Ὁ καρκῖνος τῆς σαρκὸς ἐπιθυμεῖ τοῦ ὀστρέου · ἀλλὰ δυσάλωτος ἡ ἄγρα αὐτῷ διὰ τὴν περιβολὴν τοῦ ὀστράκου γίνεται. Ἀρραγεῖ γὰρ ἑρκίῳ τὸ ἁπαλὸν τῆς σαρκὸς ἡ φύσις κατησφαλίσατο. Διὸ καὶ ὀστρακόδερμον προσηγόρευται. Καὶ ἐπειδὴ δύο κοιλότητες ἀκριβῶς ἀλλήλαις προσηρ-
153 B μοσμέναι τὸ ὄστρεον περιπτύσσονται, ἀναγκαίως ἄπρακτοί εἰσιν αἱ χηλαὶ τοῦ καρκίνου. Τί οὖν ποιεῖ ; Ὅταν ἴδῃ ἐν ἀπηνέμοις χωρίοις μεθ' ἡδονῆς διαθαλπόμενον, καὶ πρὸς τὴν ἀκτῖνα τοῦ ἡλίου τὰς πτύχας ἑαυτοῦ διαπλώσαντα, τότε δὴ λάθρᾳ ψηφῖδα παρεμβαλών, διακωλύει τὴν σύμπτυξιν, καὶ εὑρίσκεται τὸ ἐλλεῖπον τῆς δυνάμεως διὰ τῆς ἐπινοίας

1. ἀνεφάνης] ἐφάνης ABEG.
2. διεξελθόντες] ὑπεξελθόντες FI.
3. κακούργων] κακῶν FI.

---

1. ... et baillant au soleil
Par un doux zéphir réjouie,
dira La Fontaine, dont Fialon retrouve la grâce et le charme dans ce récit : *Étude historique et littéraire sur saint Basile*, p. 449.

ensemble dans le ventre du dernier. Eh ! que faisons-nous d'autre, nous les hommes, quand nous tyrannisons les petits ? En quoi diffère de ce dernier poisson, l'homme qui, par une cupidité vorace, engloutit les faibles dans les entrailles insatiables de son avarice ?
Cet homme avait ce que possède le pauvre ; et toi, 65 B
tu l'as pris pour faire de lui un élément de ton opulence. Tu t'es montré plus injuste que les injustes, et plus avare qu'un avare. Prends garde d'avoir finalement le même sort que les poissons : l'hameçon, la nasse ou le filet. Car il se peut fort bien qu'après avoir suivi un chemin fertile en injustices, nous n'échappions pas à la condamnation finale...

Les ruses du crabe

Bien plus, je veux te montrer, jusqu'en un faible animal, tant
d'insidieuse adresse, que tu fuies l'exemple des 65 C
méchants.

Le crabe aime la chair de l'huître ; mais il a du mal à saisir cette proie parce qu'elle est enveloppée d'une coquille. Car la nature a, de cette solide défense, protégé la délicatesse de sa chair : d'où ce nom de testacé qui lui a été donné. Or tant que ces deux écailles, exactement adaptées l'une à l'autre, entourent l'huître de toutes parts, les pinces du crabe sont nécessairement impuissantes. Que fait donc ce dernier ? Lorsqu'il voit, dans les parages abrités du vent, [une huître] se chauffer avec volupté, et ouvrir ses écailles aux rayons du soleil[1], alors il jette furtivement un caillou, empêche l'huître de se fermer, et se trouve obtenir par la ruse ce qui aurait mis

περιεχόμενος. Αὕτη ἡ κακία τῶν μήτε λόγου μήτε φωνῆς μετεχόντων. Ἐγὼ δέ σε βούλομαι τὸ ποριστικὸν καὶ εὐμήχανον τῶν καρκίνων ζηλοῦντα, τῆς βλάβης τῶν πλησίον ἀπέχεσθαι. Τοιοῦτός ἐστιν ὁ πρὸς τὸν ἀδελφὸν πορευόμενος δόλῳ, καὶ ταῖς τῶν πλησίον ἀκαιρίαις ἐπιτιθέμενος, καὶ ταῖς ἀλλοτρίαις συμφοραῖς ἐντρυφῶν. Φεῦγε τὰς μιμήσεις τῶν κατεγνωσμένων. Τοῖς οἰκείοις ἀρκοῦ. Πενία μετὰ αὐταρκείας
163 C ἀληθοῦς, πάσης ἀπολαύσεως τοῖς σωφρονοῦσι προτιμοτέρα.
Οὐκ ἂν παρέλθοιμι τὸ τοῦ πολύποδος δολερὸν καὶ ἐπίκλοπον, ὃς ὁποίᾳ ποτ' ἂν ἑκάστοτε πέτρᾳ περιπλακῇ[1], τὴν ἐκείνης ὑπέρχεται χρόαν. Ὥστε τοὺς πολλοὺς τῶν ἰχθύων ἀπροόπτως νηχομένους τῷ πολύποδι περιπίπτειν, ὡς[2] τῇ πέτρᾳ δῆθεν, καὶ ἕτοιμον γίνεσθαι θήραμα τῷ πανούργῳ. Τοιοῦτοί εἰσι τὸ ἦθος οἱ τὰς ἀεὶ κρατούσας δυναστείας ὑπερχόμενοι, καὶ πρὸς τὰς ἑκάστοτε χρείας μεθαρμοζόμενοι, μὴ ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἀεὶ προαιρέσεως βεβηκότες, ἀλλ' ἄλλοι καὶ ἄλλοι ῥᾳδίως γινόμενοι, σωφροσύνην τιμῶντες μετὰ σωφρόνων, ἀκόλαστοι δὲ ἐν ἀκολάστοις, πρὸς τὴν ἑκάστου ἀρέσκειαν τὰς γνώμας μετατιθέμενοι. Οὓς οὐδὲ ῥᾴδιον ἐκκλῖναι, οὐδὲ τὴν ἀπ' αὐτῶν φυλάξασθαι βλάβην, διὰ τὸ ἐν τῷ προσχήματι
163 D τῆς φιλίας βαθέως κατεσκευασμένην τὴν πονηρίαν κατακε-

1. περιπλακῇ] συμπλακῇ F I.
2. ὡς om. ADEG, I MG.

---

1. La formule est à retenir : Πενία μετὰ αὐταρκείας ἀληθοῦς.
2. ARISTOTE, *Hist. anim.*, IX, 37 : 622 a 8. L'exemple du poulpe

sa force en défaut. Telle est la malice des animaux 65 D
qui ne sont doués ni de raison ni de parole.

Pour moi, je veux que, rivalisant d'adresse et d'industrie avec les crabes, tu t'abstiennes de nuire au prochain. Celui-là ressemble [au crabe], qui s'approche de son frère avec fourberie, qui s'attache aux contre-temps du prochain, et fait ses délices des malheurs d'autrui. Fuis toute ressemblance avec ces misérables ! Sois content de tes biens ! La pauvreté, quand elle se suffit vraiment[1], est pour le sage, préférable à toute [autre] jouissance.

La dissimulation du polype

Point ne voudrais-je passer sous silence la ruse ni la dissimulation du polype : à quelque roche que celui-ci s'attache,
il en prend la couleur. Aussi maints poissons qui 65 E
nagent sans précaution, viennent-ils se heurter au polype, comme à une roche, et deviennent-ils pour le fourbe, une proie toute préparée[2].

Tel est le caractère de ceux qui s'insinuent auprès des puissants du jour et qui se transforment selon les circonstances sans jamais s'attacher à la même règle de conduite, mais passent avec facilité d'une attitude à une autre : honorant la tempérance avec les tempérants, libertins avec les libertins, et changeant d'opinion au gré de chacun. Il n'est pas facile d'échapper à ces gens-là, ni de se mettre à l'abri de leurs dommages, parce que le masque de l'amitié cache les méchancetés qu'ils ourdissent au fond de

était classique. Cf. THÉOGNIS, v. 215-218. *Poetae lyrici graeci*, Bergk, 4e éd., t. II. Mais l'application est différente.

κρύφθαι. Τὰ τοιαῦτα ἤθη λύκους ἅρπαγας ὀνομάζει ὁ Κύριος, ἐν ἐνδύμασι προβάτων προφαινομένους. Φεῦγε τὸ παντοδαπὸν καὶ πολλαπλοῦν τοῦ τρόπου · δίωκε δὲ ἀλήθειαν, εἰλικρίνειαν, ἁπλότητα. Ὁ ὄφις ποικίλος · διὰ τοῦτο καὶ
156 A ἕρπειν κατεδικάσθη. Ὁ δίκαιος ἄπλαστος, ὁποῖος[1] ὁ Ἰακώβ[2]. Διὰ τοῦτο Κατοικίζει Κύριος μονοτρόπους ἐν οἴκῳ. Αὕτη ἡ θάλασσα ἡ μεγάλη καὶ εὐρύχωρος · ἐκεῖ ἑρπετά, ὧν οὐκ ἔστιν ἀριθμός · ζῷα μικρὰ μετὰ μεγάλων. Ἀλλ' ὅμως σοφή τίς ἐστι παρ' αὐτοῖς καὶ εὔτακτος διακόσμησις. Οὐ γὰρ μόνον κατηγορεῖν ἔχομεν τῶν[3] ἰχθύων, ἀλλ' ἔστιν ἃ καὶ μιμήσασθαι[4] ἄξιον. Πῶς τὰ γένη τῶν ἰχθύων ἕκαστα τὴν ἐπιτηδείαν ἑαυτοῖς διανειμάμενα χώραν, οὐκ ἐπεμβαίνει ἀλλήλοις, ἀλλὰ τοῖς οἰκείοις ὅροις ἐνδιατρίβει ; Οὐδεὶς γεωμέτρης παρ' αὐτοῖς κατένειμε τὰς οἰκήσεις · οὐ τείχεσι περιγέγραπται · οὐχ ὀροθεσίοις διήρηται · καὶ αὐτομάτως ἑκάστῳ τὸ χρήσιμον ἀποτέτακται. Οὗτος μὲν γὰρ ὁ κόλπος τάδε τινὰ[5] γένη τῶν ἰχθύων βόσκει, κἀκεῖνος ἕτερα · καὶ
156 B τὰ ὧδε πληθύνοντα, ἄπορα παρ' ἑτέροις. Οὐδὲν ὄρος ὀξείαις κορυφαῖς ἀνατεταμένον διίστησιν, οὐ ποταμὸς τὴν διάβασιν

1. καί add. AEG.
2. Ἰακώβ] Ἰώβ I.
3. τοιούτων add. J.
4. μιμήσασθαι] μιμεῖσθαι J.
5. τάδε τινά] τὰ δέ τινα τά E, 1 MG.

---

1. MATTH., **7**, 15.
2. *Gen.*, **25**, 27. Crampon traduit sur le texte hébreu « paisible », ce qui paraît plus conforme à l'histoire du patriarche.
3. *Ps.*, **67**, 7. Dans le texte hébreu, ce sont les « abandonnés ». N'était le contexte basilien de la citation, nous traduirions μονοτρόπους : ceux qui [étaient] solitaires. Autre emploi de μονότροπον : *infra*, 73 D.
4. *Ps.*, **103**, 25.

leur cœur. De tels caractères, le Seigneur les appelle des loups ravisseurs, qui se présentent sous une peau de brebis[1].

Fuis cette conduite diverse et artificieuse ; recherche 66 A
la vérité, la simplicité, la droiture. Le serpent est trompeur ; aussi fut-il condamné à ramper. Le juste est *sans feinte*, comme l'était Jacob[2]. Et c'est pourquoi le Seigneur *fait habiter dans une maison ceux qui ont le cœur simple*[3].

Exemples à imiter : la sagesse des poissons qui restent chacun dans leur domaine

Voyez la mer, large et vaste : là des êtres sans nombre qui rampent, des animaux petits et grands[4]. Pourtant il règne chez eux une disposition sage et bien ordonnée. Car nous ne trouvons pas seulement dans les [mœurs des] poissons des sujets de blâme ; ils nous offrent aussi des exemples à imiter.

Comment leurs espèces, après s'être partagé, cha- 66 B
cune, les régions qui leur conviennent, ne débordent-elles point les unes sur les autres, mais restent-elles dans les limites qui leur sont propres ? Il n'y a pas chez eux de géomètre qui leur ait assigné le lieu de leurs demeures, qui l'ait circonscrit de murailles, entouré de limites[5] ; or spontanément, chacun se voit fixer ce qui lui convient. Ce golfe nourrit telles familles de poissons ; celui-là, telles autres ; et celles qui pullulent ici, manquent ailleurs. Nulle montagne, pour les séparer, n'élève entre eux des cimes aiguës ;

5. Ὀροθεσίοις pour ὀροθεσίαις. Cf. ESTIENNE, *Thesaurus graecae linguae*, t. V, col. 2229 ; ὀροθεσία : designatio terminorum.

ἀποτέμνεται, ἀλλὰ νόμος τίς ἐστι φύσεως ἴσως καὶ δικαίως κατὰ τὸ ἑκάστου χρειῶδες τὴν δίαιταν ἑκάστοις ἀποκληρῶν[1].

4. Ἀλλ' οὐχ ἡμεῖς τοιοῦτοι. Πόθεν ; Οἵγε μεταίρομεν ὅρια αἰώνια, ἃ ἔθεντο οἱ πατέρες ἡμῶν. Παρατεμνόμεθα γῆν, συνάπτομεν οἰκίαν πρὸς οἰκίαν καὶ ἀγρὸν πρὸς ἀγρόν, ἵνα τοῦ πλησίον ἀφελώμεθά τι. Οἶδε τὰ κήτη τὴν ἀφωρισμένην αὐτοῖς παρὰ τῆς φύσεως δίαιταν, τὴν ἔξω τῶν οἰκουμένων χωρίων κατείληφε θάλασσαν, τὴν ἐρήμην νήσων, ᾗ μηδεμία πρὸς τὸ ἀντιπέρας ἀντικαθέστηκεν ἤπειρος. Διόπερ ἄπλους ἐστίν, οὔτε ἱστορίας, οὔτε τινὸς
156 C χρείας κατατολμᾶν αὐτῆς τοὺς πλωτῆρας ἀναπειθούσης. Ἐκείνην καταλαβόντα τὰ κήτη, τοῖς μεγίστοις τῶν ὀρῶν κατὰ τὸ μέγεθος ἐοικότα, ὡς οἱ τεθεαμένοι φασί, μένει ἐν τοῖς οἰκείοις ὅροις, μήτε ταῖς νήσοις, μήτε ταῖς παραλίοις[2] πόλεσι λυμαινόμενα. Οὕτω μὲν οὖν ἕκαστον γένος, ὥσπερ πόλεσιν ἢ κώμαις τισὶν ἢ πατρίσιν ἀρχαίαις, τοῖς ἀποτεταγμένοις αὐτοῖς τῆς θαλάσσης μέρεσιν ἐναυλίζεται. Ἤδη δέ τινες καὶ ἀποδημητικοὶ τῶν ἰχθύων, ὥσπερ ἀπὸ κοινοῦ βουλευτηρίου πρὸς τὴν ὑπερορίαν στελλόμενοι, ὑφ' ἑνὶ συνθήματι πάντες ἀπαίρουσιν. Ἐπειδὰν γὰρ ὁ τεταγμένος καιρὸς τῆς κυήσεως καταλάβῃ, ἄλλοι ἀπ' ἄλλων κόλπων μεταναστάντες, τῷ κοινῷ τῆς φύσεως νόμῳ διεγερθέντες,

1. ἀποκληρῶν] ἀποπληρῶν A B E G, Combefis.
2. παραλίοις] παραλίαις A B E G.

---

1. *Prov.*, **22**, 28.

point de fleuve pour leur barrer le passage ; mais une loi de nature assigne à chacun, avec égalité et justice, la demeure qui répond à ses besoins. 66 C

4. Il n'en est pas ainsi de nous. Pourquoi ? Nous autres, nous changeons sans cesse les *bornes immuables qu'avaient posées nos pères*[1]. Nous morcelons la terre : nous ajoutons maison à maison, et champ à champ, pour dépouiller notre prochain.

Les monstres marins savent où la nature a fixé leur séjour ; ils occupent, au-delà des contrées habitées, la mer sans îles que ne limite, de l'autre côté, nul continent. Aussi la navigation y est-elle impraticable, nulle recherche, nul besoin ne persuadant
aux navigateurs de l'affronter. De cette mer ont pris 66 D
possession les monstres marins que leur grandeur, assurent ceux qui les ont vus, fait ressembler aux plus hautes montagnes ; et ils restent à l'intérieur des frontières qui leur sont propres, sans infester ni les îles, ni les villes du littoral.

Ainsi chacune des familles, comme elle le ferait en des villes, des bourgs ou d'antiques patries, s'établit dans les parties de la mer qui lui sont fixées.

Les poissons migrateurs

Il y a — qui plus est — des poissons migrateurs qui semblent, par la décision d'un sénat commun, envoyés dans des régions étrangères, et qui partent tous à un signal donné. Lorsque le temps marqué pour leur
fécondation est arrivé, ils émigrent en effet, les uns 66 E
d'un golfe, les autres d'un autre, et, poussés par la commune loi de la nature, ils se hâtent vers la mer

ἐπὶ τὴν βορινὴν ἐπείγονται θάλασσαν. Καὶ ἴδοις ἂν κατὰ
156 D τὸν καιρὸν τῆς ἀνόδου ὥσπερ τι ῥεῦμα τοὺς ἰχθῦς ἡνωμένους,
157 A καὶ διὰ τῆς Προποντίδος ἐπὶ τὸν Εὔξεινον ῥέοντας. Τίς ὁ
κινῶν; ποῖον πρόσταγμα βασιλέως; ποῖα διαγράμματα
κατ' ἀγορὰν ἡπλωμένα τὴν προθεσμίαν δηλοῖ; οἱ ξεναγοῦντες
τίνες; Ὁρᾷς τὴν θείαν διάταξιν πάντα πληροῦσαν, καὶ διὰ
τῶν μικροτάτων διήκουσαν. Ἰχθὺς οὐκ ἀντιλέγει νόμῳ Θεοῦ,
καὶ ἄνθρωποι σωτηρίων διδαγμάτων οὐκ ἀνεχόμεθα. Μὴ
καταφρόνει τῶν ἰχθύων, ἐπειδὴ ἄφωνα καὶ ἄλογα παντελῶς,
ἀλλὰ φοβοῦ μὴ καὶ τούτων ἀλογώτερος ᾖς, τῇ διαταγῇ τοῦ
κτίσαντος ἀνθιστάμενος. Ἄκουε τῶν ἰχθύων μονονουχὶ φωνὴν
ἀφιέντων δι' ὧν ποιοῦσιν, ὅτι εἰς διαμονὴν τοῦ γένους τὴν
μακρὰν ταύτην ἀποδημίαν στελλόμεθα. Οὐκ ἔχουσιν ἴδιον
λόγον, ἔχουσι δὲ τὸν τῆς φύσεως νόμον ἰσχυρῶς ἐνιδρυμένον,
καὶ τὸ πρακτέον ὑποδεικνύντα. Βαδίσωμεν, φασίν, ἐπὶ τὸ
157 B βόρειον πέλαγος.[1] Γλυκύτερον γὰρ τῆς λοιπῆς θαλάσσης
ἐκεῖνο τὸ ὕδωρ, διότι ἐπ' ὀλίγον αὐτῇ προσδιατρίβων ὁ
ἥλιος, οὐκ ἐξάγει αὐτῆς ὅλον διὰ τῆς ἀκτῖνος τὸ πότιμον.
Χαίρει δὲ[2] τοῖς γλυκέσι καὶ τὰ θαλάσσια· ὅθεν καὶ ἐπὶ
τοὺς ποταμοὺς ἀνανήχεται πολλάκις, καὶ πόρρω θαλάσσης
φέρεται. Ἐκ τούτου προτιμότερος αὐτοῖς ὁ Πόντος τῶν
λοιπῶν ἐστι κόλπων, ὡς ἐπιτήδειος ἐναποκυῆσαι καὶ
ἐκθρέψαι τὰ ἔκγονα. Ἐπειδὰν δὲ τὸ σπουδαζόμενον ἀρκούντως
ἐκπληρωθῇ, πάλιν πανδημεὶ πάντες ὑποστρέφουσιν οἴκαδε.
Καὶ τίς ὁ λόγος, ἀκούσωμεν[3] παρὰ τῶν σιωπώντων.
Ἐπιπόλαιος, φασίν, ἡ βορεινὴ θάλασσα, καὶ ὑπτία προκειμένη

1. πέλαγος] μέρος I.
2. δέ] γάρ 2 M G.
3. ἀκούσωμεν] ἄκουσον Combefis.

---

1. La mer boréale, pour les Cappadociens, est le Pont-Euxin.
2. Oppien, *Halieut*, I, 598-599, éd. Lehrs, p. 52 ; cf. Aristote, *Hist. anim.*, VIII, 21-13 ; 596 a-599 a.

Boréale[1]. On voit, au temps de leur montée, ces
poissons, comme un torrent, couler en masse à travers
la Propontide vers le Pont-Euxin[2]. Qui les met en
mouvement ? Quel ordre royal ? Quels édits affichés
sur la place publique, indiquent le jour fixé ? Qui
les guide en pays étranger ? Tu vois les dispositions
divines accomplir toutes choses, et s'étendre aux
moindres êtres. Un poisson ne s'oppose pas à la loi
de Dieu, et nous autres hommes n'acceptons pas les
enseignements salutaires ! Ne méprise pas les poissons, 67 A
pour muets qu'ils soient et privés de raison ; mais
crains d'être encore moins raisonnable qu'eux, en
résistant aux prescriptions du Créateur. Écoute les
poissons : il ne leur manque que la parole ; leur
manière d'agir te dit : c'est la conservation de notre
espèce qui nous fait entreprendre ce long voyage...
Ils n'ont pas en propre la raison ; mais ils ont la loi
de la nature fortement imprimée en eux, qui leur mon-
tre ce qu'ils doivent faire. « Allons, disent-ils, dans les
eaux boréales. L'onde y est plus douce qu'ailleurs,
parce que le soleil séjourne moins dans ces parages,
et que ses rayons n'en attirent pas toute la partie
potable ». Même les poissons de mer aiment les eaux 67 B
douces ; aussi remontent-ils souvent les fleuves, et
s'éloignent-ils de la mer. Voilà pourquoi le Pont
leur semble préférable aux autres golfes, comme plus
apte à recevoir et à nourrir leurs petits. Mais quand
leur désir est satisfait, ils reprennent en troupes le
chemin du retour. Et pour quelle raison ? Entendons-
le de ces êtres muets : « Peu profonde, disent-ils, est
la mer Boréale ; toute en surface, elle est en butte

τῶν ἀνέμων ταῖς βίαις, ὀλίγας ἀκτὰς καὶ ὑποδρομάς[1]
157 C ἔχουσα. Διὸ καὶ ἐκ πυθμένος οἱ ἄνεμοι ῥᾳδίως αὐτὴν ἀναστρέφουσιν, ὡς καὶ τὴν βυθίαν ψάμμον τοῖς κύμασιν ἀναμίγνυσθαι. Ἀλλὰ καὶ ψυχρὰ, χειμῶνος ὥρᾳ, ὑπὸ πολλῶν καὶ μεγάλων ποταμῶν πληρουμένη. Διὰ τοῦτο ἐφ' ὅσον μέτριον ἀπολαύσαντες αὐτῆς ἐν τῷ θέρει, πάλιν χειμῶνος ἐπὶ τὴν ἐν τῷ βυθῷ ἀλέαν καὶ τὰ προσήλια τῶν χωρίων ἐπείγονται, καὶ φυγόντες τὸ δυσήνεμον τῶν ἀρκτῴων, τοῖς ἐπ' ἔλαττον τινασσομένοις κόλποις ἐγκαθορμίζονται.

5. Εἶδον ταῦτα ἐγὼ, καὶ τὴν ἐν πᾶσι τοῦ Θεοῦ σοφίαν ἐθαύμασα. Εἰ τὰ ἄλογα ἐπινοητικὰ καὶ φυλακτικὰ τῆς ἰδίας αὐτῶν σωτηρίας, καὶ οἶδε τὸ αἱρετὸν αὐτῷ καὶ τὸ φευκτὸν ὁ ἰχθὺς, τί ἐροῦμεν ἡμεῖς οἱ λόγῳ τετιμημένοι, καὶ νόμῳ
157 D πεπαιδευμένοι, ἐπαγγελίαις προτραπέντες, Πνεύματι σοφισθέντες, εἶτα τῶν ἰχθύων ἀλογώτερον τὰ καθ' ἑαυτοὺς διατιθέμενοι; Εἴπερ οἱ μὲν ἴσασι τοῦ μέλλοντός τινα ποιεῖσθαι πρόνοιαν, ἡμεῖς δὲ ἐκ τῆς πρὸς τὸ μέλλον ἀνελπιστίας δι' ἡδονῆς βοσκηματώδους τὴν ζωὴν[2] ἀναλίσκομεν. Ἰχθὺς τοσαῦτα διαμείβει πελάγη ὑπὲρ τοῦ εὕρασθαί τινα ὠφέλειαν· τί ἐρεῖς σὺ ὁ τῇ ἀργίᾳ συζῶν; Ἀργία δὲ, κακουργίας ἀρχή. Μηδεὶς ἄγνοιαν προφασιζέσθω. Φυσικὸς
160 A λόγος οἰκείωσιν ἡμῖν τοῦ καλοῦ, καὶ ἀλλοτρίωσιν ἀπὸ τῶν

1. ὑποδρομάς] ὑποδρόμους C.
2. ἡμῶν add. I.

1. Aristote, *Hist. anim.*, VIII, 13 ; 597 b 31 et VIII, 19 ; 601 b 16 ; Plutarque, *De Solertia anim.*, XXXII : Œuvres morales 981 c, éd. Dübner, t. IV, p. 1200 ; Oppien, *Halieut.*, I, v., 595-637 ; éd. Lehrs, p. 52-53. Cf. Levie, *loc. cit.*, p. 145.

à la violence des vents ; elle a peu de promontoires
et d'abris. Aussi les vents la bouleversent-ils facile- 67 C
ment jusqu'en ses profondeurs, au point de mêler à ses flots le sable de son lit. De plus, elle est froide en hiver, parce qu'elle reçoit beaucoup de grands fleuves... ». Voilà pourquoi les poissons, après en avoir, dans une mesure convenable, joui pendant l'été, se hâtent, l'hiver venu, vers la chaleur des eaux profondes et les régions ensoleillées : fuyant la violence des vents du Nord, ils rentrent dans le port des golfes moins agités[1].

5. J'ai vu ce spectacle[2], et j'ai admiré la sagesse universelle de Dieu.

Si les animaux sans raison [obéissent à] une pensée
réfléchie, et pourvoient à leur propre salut ; si le 67 D
poisson sait ce qu'il doit choisir et éviter : que dire, nous autres, qui, honorés d'une nature raisonnable, instruits par la loi, attirés par les promesses, pénétrés de sagesse par l'Esprit Saint, n'en réglons pas moins nos affaires d'une manière moins raisonnable que les poissons ? pour autant qu'ils savent, en vue du temps à venir, faire quelque prévision ; et que nous, faute de mettre notre espoir dans l'avenir, nous consumons notre vie dans les plaisirs des bêtes !... Un poisson traverse tant de mers à la recherche de quelque avantage : et toi, que diras-tu, si tu vis dans l'oisiveté ? L'oisiveté est source de perversion... Que nul ne prétexte son ignorance ! Une raison naturelle,
qui nous montre la convenance du bien, et [nous 67 E

2. Information directe ou procédé littéraire ?

βλαβερῶν ὑποδεικνὺς ἐγκατέσπαρται. Οὐκ ἀφίσταμαι τῶν θαλασσίων ὑποδειγμάτων, ἐπειδὴ ταῦτα ἡμῖν πρόκειται εἰς ἐξέτασιν. Ἤκουσα ἐγὼ τῶν παραλίων τινός, ὅτι ὁ θαλάσσιος ἐχῖνος, τὸ μικρὸν[1] παντελῶς καὶ εὐκαταφρόνητον ζῷον, διδάσκαλος πολλάκις γαλήνης καὶ κλύδωνος τοῖς πλέουσι γίνεται. Ὃς ὅταν προΐδῃ ταραχὴν ἐξ ἀνέμων, ψηφῖδά τινα ὑπελθὼν γενναίαν, ἐπ' αὐτῆς, ὥσπερ ἐπ' ἀγκύρας, βεβαίως[2] σαλεύει, κατεχόμενος τῷ βάρει πρὸς τὸ μὴ ῥᾳδίως τοῖς κύμασιν ὑποσύρεσθαι[3]. Τοῦτο ὅταν ἴδωσιν οἱ ναυτικοὶ τὸ σημεῖον, ἴσασι τὴν προσδοκωμένην βιαίαν κίνησιν τῶν ἀνέμων. Οὐδεὶς ἀστρολόγος, οὐδεὶς Χαλδαῖος, ταῖς ἐπιτολαῖς τῶν ἄστρων τὰς τῶν ἀέρων ταραχὰς τεκμαιρόμενος,
160 B ταῦτα τὸν ἐχῖνον ἐδίδαξεν, ἀλλ' ὁ θαλάσσης καὶ ἀνέμων Κύριος καὶ τῷ μικρῷ ζῴῳ τῆς μεγάλης ἑαυτοῦ σοφίας ἐναργὲς ἴχνος ἐνέθηκεν. Οὐδὲν ἀπρονόητον, οὐδὲν ἠμελημένον παρὰ Θεοῦ[4]. Πάντα σκοπεύει ὁ ἀκοίμητος ὀφθαλμός. Πᾶσι πάρεστιν, ἐκπορίζων ἑκάστῳ τὴν σωτηρίαν. Εἰ ἐχῖνον ἔξω τῆς ἑαυτοῦ ἐπισκοπῆς ὁ Θεὸς οὐκ ἀφῆκε, τὰ σὰ οὐκ ἐπισκοπεῖ; Οἱ ἄνδρες, ἀγαπᾶτε τὰς γυναῖκας, κἂν ὑπερόριοι ἀλλήλοις πρὸς κοινωνίαν γάμου συνέλθητε. Ὁ τῆς φύσεως δεσμός, ὁ διὰ τῆς εὐλογίας ζυγός, ἕνωσις ἔστω

1. μικρόν] μικρότατον E, 1 MG.
2. βεβαίως] βεβαίας H.
3. ὑποσύρεσθαι] ἀποσύρεσθαι BDEG, MB.
4. Θεοῦ] θεῷ BJ.

---

1. Voir la note précédente.
2. ÉLIEN, *De nat. anim.*, VII, 33 ; éd. R. Hercher, p. 130.
3. Fialon (*op. cit.*, 456) cite Hésiode : Πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμὸς καὶ πάντα νοήσας (*Les travaux et les jours*, v. 267). Mais nous sommes dans un tout autre contexte. Peut-être vaudrait-il mieux citer Philon : *De opificio mundi*, 23 ; éd. Cohn, p. 23, l. 11.

inspire] de la répulsion pour les actes nuisibles, a son germe en nous.

La prévoyance du hérisson de mer

Je ne m'écarte pas des exemples empruntés à la mer, puisque c'est là, pour l'instant, l'objet de notre enquête. J'ai entendu dire à un habitant du littoral[1] que le hérisson de mer, tout petit et méprisable que soit cet animal, instruit souvent les navigateurs du calme et de la tempête. Lorsqu'il prévoit une agitation des vents, il se charge d'un gros caillou, et se repose fermement sur lui, comme sur une ancre, préservé par son poids d'être le jouet facile des flots[2]. Quand ils recueillent cette indication, les marins savent qu'il faut s'attendre
à une violente agitation des vents. Nul astrologue, 68 A
nul Chaldéen, habile à connaître par le lever des astres les perturbations atmosphériques, n'a communiqué sa science au hérisson ; mais le Seigneur de la mer et des vents a mis jusqu'en ce petit animal, l'empreinte visible de sa grande sagesse. Rien d'imprévu, rien qui soit négligé de la part de Dieu. Tout s'offre à son regard qui jamais ne sommeille[3] ; il est présent à toutes choses, et procure à chacun son salut. Dieu n'a pas exclu le hérisson de mer de sa sollicitude : peut-il ne pas veiller sur tes intérêts ?

L'union de la vipère et de la murène : l'amour conjugal

Maris, aimez vos femmes[4], fussiez-vous [complètement] étrangers l'un à l'autre, quand vous êtes entrés dans la communauté du mariage. Que ce lien de la nature, et le joug [qui vous est imposé]

4. *Ephes.*, 5, 25.

τῶν διεστώτων. Ἔχιδνα, τὸ χαλεπώτατον τῶν ἑρπετῶν, πρὸς γάμον ἀπαντᾷ τῆς θαλασσίας μυραίνης[1], καὶ συριγμῷ τὴν παρουσίαν σημήνασα ἐκκαλεῖται[2] αὐτὴν ἐκ τῶν βυθῶν
160 C πρὸς γαμικὴν συμπλοκήν. Ἡ δὲ ὑπακούει, καὶ ἑνοῦται τῷ ἰοβόλῳ. Τί βούλεταί μοι ὁ λόγος ; Ὅτι κἂν τραχὺς ᾖ κἂν ἄγριος τὸ ἦθος ὁ σύνοικος, ἀνάγκη φέρειν τὴν ὁμόζυγα[3], καὶ ἐκ μηδεμιᾶς[4] προφάσεως καταδέχεσθαι τὴν ἕνωσιν διασπᾶν. Πλήκτης ; Ἀλλ' ἀνήρ. Πάροινος ; Ἀλλ' ἡνωμένος κατὰ τὴν φύσιν. Τραχὺς καὶ δυσάρεστος ; Ἀλλὰ μέλος ἤδη σόν, καὶ μελῶν τὸ τιμιώτατον.

6. Ἀκουέτω δὲ καὶ ὁ ἀνὴρ τῆς προσηκούσης αὐτῷ παραινέσεως. Ἡ ἔχιδνα τὸν ἰὸν ἐξεμεῖ, αἰδουμένη τὸν γάμον · σὺ τὸ τῆς ψυχῆς ἀπηνὲς καὶ ἀπάνθρωπον οὐκ ἀποτίθεσαι αἰδοῖ τῆς ἑνώσεως ; Ἢ τάχα τὸ τῆς ἐχίδνης ὑπόδειγμα καὶ ἑτέρως ἡμῖν χρησιμεύσει[5], ὅτι μοιχεία τίς ἐστι τῆς φύσεως ἡ τῆς ἐχίδνης καὶ τῆς μυραίνης ἐπιπλοκή. Διδαχθήτωσαν οὖν οἱ τοῖς ἀλλοτρίοις ἐπιβουλεύοντες
160 D γάμοις, ποταπῷ εἰσιν ἑρπετῷ παραπλήσιοι. Εἷς μοι σκοπός, πανταχόθεν οἰκοδομεῖσθαι τὴν Ἐκκλησίαν. Καταστελ-

1. τῆς θαλασσίας μυραίνης] τῇ θαλαττίᾳ μυραίνῃ B, Combefis.
2. σημήνασα ἐκκαλεῖται] σημαίνασα ἐγκαλεῖσθαι I.
3. ὁμόζυγα] ὁμόζυγον J.
4. ἐκ μηδεμιᾶς] μηδὲ ἐκ μιᾶς J.
5. χρησιμεύσει] χρησιμεύει E.

---

1. ὁ διὰ τῆς εὐλογίας ζυγός.

2. Cette fable, réfutée par Athénée (VIII, 312 ; éd. A. Meineke, t. I, p. 67) était très répandue dans l'antiquité : Fialon, *op. cit.*, 96, n. 3. Cf. Oppien, *Halieut.*, I, 554 ; Élien, *De nat. anim.*, IX, 66 ; éd. R. Hercher, p. 167.

par la bénédiction [nuptiale][1], fassent l'union de 68 B
vos deux êtres.

La vipère, le plus méchant des reptiles, va, pour s'accoupler, au devant de la murène de mer ; et, par un sifflement, annonçant sa présence, elle l'appelle des profondeurs à l'union conjugale. La murène obéit, et s'accouple avec la bête venimeuse[2]. Où veut en venir ce discours ? A ceci, que si dur, si violent soit le caractère de l'époux, il est nécessaire que sa femme le supporte, et qu'elle n'accepte pour aucun prétexte de rompre cette union. Il est brutal ? Mais c'est ton mari. Ivrogne ? Mais la nature vous a unis. Dur et chagrin ? Mais il devenu l'un de tes membres,
et de tous le plus précieux[3]. 68 C

6. Que le mari écoute à son tour la leçon qui lui convient : la vipère rejette son poison par respect pour le mariage ; et toi, tu ne renonces pas à ton humeur rude et insociable par égard pour l'union conjugale ?...

Peut-être encore l'exemple de la vipère nous offrira-t-il un autre enseignement : c'est un adultère que la nature nous présente dans l'accouplement de la vipère et de la murène. Qu'ils apprennent donc, ceux qui portent atteinte au foyer d'autrui, à quelle sorte de reptile ils sont devenus semblables. Pour moi, je n'ai qu'un but : [aider] de toutes façons à l'édification de l'Église[4].

3. Cf. Basile, *Ep.*, 188, c. 9 : de Sinner, III, 273 B ; *P. G.*, **32**, 677 B-680 A.

4. Cette remarque suffit à limiter la portée des enseignements précédents : Basile fait œuvre de simple édification.

λέσθω[1] τὰ πάθη τῶν ἀκολάστων, καὶ ἐγγείοις καὶ θαλαττίοις ὑποδείγμασι παιδευόμενα. Ἐνταῦθά με στῆναι τοῦ λόγου
161 A ἥ τε τοῦ σώματος καταναγκάζει ἀσθένεια, καὶ τὸ τῆς ὥρας ὀψέ · ἐπεὶ πολλὰ ἔτι προσθεῖναι εἶχον τοῖς φιληκόοις θαύματος ἄξια περὶ τῶν φυομένων ἐν τῇ θαλάσσῃ · περὶ θαλάσσης αὐτῆς. Πῶς εἰς ἅλας τὸ ὕδωρ πήγνυται · πῶς ὁ πολυτίμητος λίθος τὸ κουράλλιον χλόη μέν ἐστιν ἐν τῇ θαλάσσῃ, ἐπειδὰν δὲ εἰς τὸν ἀέρα ἐξενεχθῇ, πρὸς λίθου στερρότητα μεταπήγνυται · πόθεν τῷ εὐτελεστάτῳ ζώῳ τῷ ὀστρέῳ τὸν βαρύτιμον[2] μαργαρίτην ἡ φύσις ἐνέθηκεν. Ἃ γὰρ ἐπιθυμοῦσι θησαυροὶ βασιλέων, ταῦτα περὶ αἰγιαλοὺς καὶ ἀκτὰς καὶ τραχείας πέτρας διέρριπται, τοῖς ἐλύτροις τῶν ὀστρέων ἐγκείμενα. Πόθεν τὸ χρυσοῦν ἔριον αἱ πίνναι τρέφουσιν, ὅπερ οὐδεὶς τῶν ἀνθοβάφων μέχρι νῦν ἐμιμήσατο. Πόθεν αἱ κόχλοι τοῖς βασιλεῦσι τὰς ἁλουργίδας χαρίζονται, αἳ καὶ τὰ ἄνθη τῶν λειμώνων τῇ εὐχροίᾳ παρέδραμον.
161 B Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα[3]. Καὶ τί οὐ γέγονε τῶν ἀναγκαίων ; τί δὲ οὐχὶ τῶν πολυτελῶν ἐχαρίσθη τῷ βίῳ ; Τὰ μὲν εἰς ὑπηρεσίαν ἀνθρώπων · τὰ δὲ, εἰς θεωρίαν τοῦ περὶ τὴν

1. καταστελλέσθω] καταστελλέσθωσαν J.
2. βαρύτιμον] πολύτιμον AB.
3. ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν add. I.

---

1. Grands coquillages... qui s'attachent aux rochers par le moyen d'une touffe de filets soyeux dont on peut faire des tissus. Littré, cf. Aristote, *Hist. anim.*, IV, 4 : 528 a 33.

Puissent être contenues les passions des intempérants, grâce aux exemples [que nous empruntons] 68 D
pour vous instruire, aux animaux terrestres et marins.

Il y aurait encore beaucoup d'exemples

Il me faut m'arrêter : la faiblesse de mon corps m'y oblige, ainsi que l'heure avancée du jour ; pourtant, j'avais encore à vous citer beaucoup d'exemples qui méritaient l'admiration de mes auditeurs attentifs, exemples empruntés aux êtres marins et à la mer elle-même : comment l'eau se fige en sel ; comment la pierre très précieuse qu'est le corail, est herbe au sein de la mer, et prend, lorsqu'on la tire à l'air, la solidité de la pierre ; d'où vient que la nature a mis dans l'animal le plus vulgaire, l'huître, la pierre du plus haut prix — car [ces perles] que recherchent les tré-
sors des rois, gisent çà et là, le long des rivages, sur 68 E
les côtes et les aspérités des roches, cachées entre les écailles des huîtres — ; d'où vient que les pinnes marines[1] nourrissent la laine d'or que nul teinturier n'a jusqu'à présent imitée ; d'où vient que les coquillages procurent aux rois les robes de pourpre dont l'éclat passe, de loin, les fleurs même des prairies[2].

Que les eaux produisent... ! Et qu'est-ce qui n'a pas été fait, de ce qui nous était nécessaire ? Quel est parmi les objets précieux celui dont notre vie n'a reçu le présent ? Tantôt [c'est] pour notre service ; tantôt pour [compléter] le spectacle admirable de

2. Basile donne, ici, une sorte de sommaire des questions qu'il pourrait traiter. Nous avons cru pouvoir modifier légèrement la ponctuation, pour rendre cette disposition plus apparente.

κτίσιν θαύματος. Ἄλλα φοβερὰ, παιδαγωγοῦντα ἡμῶν τὸ ῥᾴθυμον[1]. Ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὰ κήτη τὰ μεγάλα. Οὐκ ἐπειδὴ καρίδος καὶ μαινίδος μείζονα, διὰ τοῦτο μεγάλα εἴρηται, ἀλλ' ἐπειδὴ τοῖς μεγίστοις ὄρεσι τῷ ὄγκῳ τοῦ σώματος παρισάζεται · ἅ γε καὶ νήσων πολλάκις φαντασίαν παρέχεται, ἐπειδάν ποτε ἐπὶ τὴν ἄκραν ἐπιφάνειαν τοῦ ὕδατος ἀνανήξηται. Ταῦτά μέντοι τηλικαῦτα ὄντα οὐ περὶ ἀκτὰς, οὐδὲ[2] αἰγιαλοὺς διατρίβει, ἀλλὰ τὸ Ἀτλαντικὸν λεγόμενον πέλαγος[3] ἐνοικεῖ. Τοιαῦτά ἐστι τὰ πρὸς φόβον καὶ ἔκπληξιν ἡμετέραν δημιουργηθέντα ζῷα. Ἐὰν δὲ ἀκούσῃς
161 C ὅτι τὰ μέγιστα τῶν πλοίων ἡπλωμένοις ἱστίοις ἐξ οὐρίας φερόμενα τὸ μικρότατον ἰχθύδιον ἡ ἐχενηΐς οὕτω ῥᾳδίως ἵστησιν, ὥστε ἀκίνητον ἐπὶ πλεῖστον φυλάσσειν τὴν ναῦν ὥσπερ καταρριζωθεῖσαν[4] ἐν αὐτῷ τῷ πελάγει, ἆρ' οὐχὶ καὶ ἐν τῷ μικρῷ τούτῳ τὴν αὐτὴν τῆς τοῦ κτίσαντος δυνάμεως

1. τὸ ῥᾴθυμον] τὴν ῥαθυμίαν I.
2. περὶ add. J.
3. τὸ Ἀτλαντικὸν λεγόμενον πέλαγος] τῷ ἀτλαντικῷ λεγομένῳ πελάγει J.
4. τὴν ναῦν ὥσπερ καταρριζωθεῖσαν] ὥσπερ καταρριζωθέν AEG, MB ; τὴν ναῦν ὥσπερ καταρριζωθέν B K.

1. *Gen.*, 1, 21.
2. Petit poisson de mer que l'on salait et que l'on préparait comme les anchois.

la création ; parfois pour nous inspirer de la crainte, et corriger notre insouciance.

Les monstres marins

Dieu créa en effet les grands animaux aquatiques[1].

Ce n'est pas d'avoir des proportions supérieures à l'écrevisse de mer et à la mendole[2], qui leur vaut cette qualification de grands, mais d'égaler par la
masse de leur corps les monts les plus élevés, eux que 69 A
l'on prend souvent pour des îles, lorsqu'il leur arrive de nager à la surface de l'eau. Toutefois, énormes comme ils sont, ils habitent, non les abords des côtes ni les rivages, mais la mer que l'on nomme Atlantique[3]. Tels sont les animaux qui ont été créés pour nous inspirer crainte et frayeur.

La puissance du Créateur ne se manifeste pas moins dans les plus petits poissons

Mais si tu entends dire que les plus grands navires, voguant à pleines voiles par un vent favorable, sont facilement arrêtés par le plus petit des poissons, le *remora*[4], qui tient longtemps le vaisseau immobile, comme enraciné dans la mer, est-ce que tu n'as pas tout aussi bien dans ce petit être la preuve de la puissance du Créateur ?

3. *Supra*, 66, C-D. Cf. Élien, *op. cit.*, IX, 49 ; éd. R. Hercher, p. 162.
4. Aristote parle du remora (*Hist. anim.*, II, 14 ; 505) ; mais il ne mentionne pas le singulier pouvoir que l'antiquité lui attribuait d'arrêter les vaisseaux. Cf. Plutarque, *Propos de table*, II, 7 : Œuvres morales, 641 b ; éd. G. N. Bernardakis, t. IV, p. 83 ; Oppien, *Halieut.*, I, 212 : éd. Lehrs, p. 45 ; Pline, *Hist. nat.* ; IX, 25 (41), 79 : éd. C. Mayhoff, t. II, p. 183.

λαμβάνεις ἀπόδειξιν ; Οὐ γὰρ μόνοι ξιφίαι, καὶ πρίονες,
καὶ κύνες, καὶ φάλαιναι καὶ ζύγαιναι, φοβεραί[1], ἀλλὰ καὶ
τρυγόνος κέντρον τῆς θαλασσίας, καὶ ταύτης νεκρᾶς, καὶ
λαγωὸς ὁ θαλάσσιος, οὐχ ἧττόν ἐστι φοβερὰ, ταχεῖαν καὶ
ἀπαραίτητον τὴν φθορὰν ἐπιφέροντα. Οὕτω σε διὰ πάντων
ἐγρηγορέναι ὁ κτίστης βούλεται, ἵν' ἐν τῇ πρὸς Θεὸν ἐλπίδι
τὰς ἀπ' αὐτῶν βλάβας ἀποδιδράσκῃς. Ἀλλὰ γὰρ ἀνα-
161 D δραμόντες ἐκ τῶν βυθῶν, ἐπὶ τὴν ἤπειρον καταφύγωμεν. Καὶ
164 A γάρ πως ἄλλα ἐπ' ἄλλοις καταλαβόντα ἡμᾶς τῆς δημιουργίας
τὰ θαύματα, οἷόν τινα κύματα, ταῖς συνεχέσι καὶ ἐπαλ-
λήλοις ἐπιδρομαῖς ὑποβρύχιον ἡμῶν τὸν λόγον ἤγαγε[2].
Καίτοι θαυμάσαιμι ἄν, εἰ μὴ μείζοσι τοῖς κατ' ἤπειρον
παραδόξοις ἡ διάνοια ἡμῶν ἐντυχοῦσα, πάλιν κατὰ τὸν
Ἰωνᾶν ἐπὶ τὴν θάλασσαν δραπετεύσει. Ἔοικε δέ μοι ὁ
λόγος ἐμπεσὼν εἰς τὰ μυρία θαύματα ἐπιλελῆσθαι τῆς
συμμετρίας, καὶ ταὐτὸν πεπονθέναι τοῖς ἐν πελάγει ναυτιλ-
λομένοις, οἳ πρὸς μηδὲν[3] πεπηγὸς[4] τὴν κίνησιν τεκμαιρό-
μενοι, ἀγνοοῦσι πολλάκις ὅσον διέδραμον. Ὃ δὴ καὶ περὶ
ἡμᾶς ἔοικε γεγενῆσθαι, τρέχοντος τοῦ λόγου διὰ τῆς κτίσεως,

1. φοβεραί] φοβερά AD, Garnier.
2. ἤγαγε] κατήγαγεν F.
3. μικρόν add. J.
4. πεπηγός] ἐμπεπηγός B.

---

1. Πρίονες. Le même mot se retrouve dans les homélies περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς. Pseudo-Grégoire de Nysse, *P. G.*, **44,** 265 D ; Pseudo-Basile : de Sinner, I, 329 C ; *P. G.*, **30,** 310. Aristote dit πρίστις, *Hist. anim.*, VI, 12 ; 566 b 3. Oppien (*Halieut.*, I, 370, éd. Lehrs, p. 48) et Élien (*De nat. anim.*, IX, 49 ; éd. R. Hercher, p. 162), disent πρίστις ou πρῆστις.

Au contraire, le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, XIX, col. 810-12, signale dans un ms. du *Physiologus* (Ms. B 8 de la Bibliothèque de l'Εὐαγγελικὴ σχολή à Smyrne), le cétacé πρίων qui est, pour l'auteur, un poisson volant.

Non seulement les espadons, les scies[1], les chiens, 69 B
les baleines, les marteaux sont redoutables ; mais le dard de la pastenague marine[2] — la bête fût-elle morte —, et le lièvre marin ne le sont pas moins, puisqu'ils causent une mort rapide et inévitable[3].

Ainsi le Créateur veut-il que tu sois toujours sur tes gardes, afin que dans l'espérance que tu mets en Dieu, tu fuies les dommages que ces êtres te porteraient.

Péroraison

Mais le moment est venu de remonter des profondeurs, et de revenir sur la terre ferme. Car, survenant l'une après l'autre, les merveilles de la création, comme l'auraient
fait des vagues, ont de leurs flux continuels et succes- 69 C
sifs, submergé notre discours. Et pourtant je m'étonnerais que notre pensée ne rencontrât sur la terre de plus grands sujets d'étonnement, et qu'elle ne revînt, à l'exemple de Jonas, chercher sur mer un refuge[4].

Il semble toutefois que mon discours, rencontrant ces innombrables merveilles, ait oublié la mesure qui s'imposait : il lui est arrivé la même aventure qu'aux marins qui, sur mer, faute d'un point fixe pour calculer leur vitesse, ignorent souvent quelle distance ils ont parcourue. Ainsi probablement nous-mêmes, en parcourant la création, ne nous sommes-

2. Sorte de raie à la queue épineuse.
3. Élien, *De nat. anim.*, I, 56 ; éd. R. Hercher, p. 17.
4. La distraction qui, dans l'homélie suivante (71 E) a fait croire à une improvisation, ne sera pas fortuite : Basile reviendra sur les poissons après avoir parlé des oiseaux.

μὴ λαβεῖν τοῦ πλήθους τῶν εἰρημένων τὴν αἴσθησιν. Ἀλλ' εἰ καὶ φιλήκοον τὸ σεμνὸν τοῦτο θέατρον, καὶ γλυκεῖα
164 B δούλων ἀκοαῖς δεσποτικῶν θαυμάτων διήγησις, ἐνταῦθα τὸν λόγον ὁρμίσαντες, μείνωμεν τὴν ἡμέραν πρὸς τὴν τῶν λειπομένων ἀπόδοσιν. Ἀναστάντες δὲ πάντες εὐχαριστήσωμεν ὑπὲρ τῶν εἰρημένων, καὶ αἰτήσωμεν τῶν λειπομένων τὴν πλήρωσιν[1]. Γένοιτο δὲ ὑμῖν καὶ ἐν τῇ μεταλήψει τῆς τροφῆς ἐπιτραπέζια διηγήματα, ὅσα τε ἕωθεν ὑμῖν, καὶ ὅσα κατὰ τὴν ἑσπέραν ἐπῆλθεν ὁ λόγος· καὶ ταῖς περὶ τούτων ἐννοίαις ὑπὸ τοῦ ὕπνου καταληφθέντες, τῆς μεθημερινῆς εὐφροσύνης καὶ καθεύδοντες ἀπολαύσοιτε, ἵνα ἐξῇ ὑμῖν λέγειν, Ἐγὼ καθεύδω, καὶ ἡ καρδία μου ἀγρυπνεῖ, μελετῶσα νυκτὸς καὶ ἡμέρας ἐν τῷ νόμῳ Κυρίου, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

1. πλήρωσιν] δήλωσιν F.

---

nous pas aperçus du grand nombre des questions 69 D
traitées. Mais pour attentive que soit cette vénérable assemblée, et pour agréable que paraisse aux oreilles des esclaves [que nous sommes], le récit des merveilles accomplies que le Maître, jetons l'ancre ici-même, et attendons le jour pour nous acquitter du reste [de notre tâche][1].

Levons-nous donc ; et, tous, rendons grâces pour ce qui a fait l'objet de notre entretien ; demandons que s'achève l'exposé des questions qui nous restent à traiter. Et puissiez-vous, même dans le temps où vous prendrez votre nourriture, vous entretenir, à table, de tout ce que, ce matin et ce soir, nous avons ensemble parcouru ; que ces pensées occupent vos rêves, et vous fassent jouir, même pendant votre sommeil, du plaisir que vous y aurez trouvé dans le jour, afin qu'il vous soit possible de dire : *Je dors,*
mais mon cœur veille[2], parce qu'il médite nuit et jour 69 E
la loi du Seigneur à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il !

1. Basile comptait donc s'acquitter le lendemain de sa tâche, et terminer au moins la première série des homélies sur l'œuvre des six jours.
2. *Cant.*, 5, 2.

Περὶ πτηνῶν καὶ ἐνύδρων[1].

1. Καὶ εἶπεν ὁ Θεός, ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν κατὰ γένος, τετράποδα καὶ ἑρπετὰ καὶ θηρία κατὰ γένος. Καὶ ἐγένετο οὕτως. Ἦλθε τὸ πρόσταγμα ὁδῷ βαδίζον, καὶ ἀπέλαβε καὶ ἡ γῆ τὸν ἴδιον κόσμον. Ἐκεῖ, Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν· ὧδε, Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν. Ἔμψυχος ἄρα ἡ γῆ; καὶ χώραν ἔχουσιν οἱ ματαιόφρονες Μανιχαῖοι, ψυχὴν ἐντιθέντες τῇ γῇ; Οὐκ ἐπειδὴ εἶπεν, Ἐξαγαγέτω, τὸ ἐναποκείμενον αὐτῇ προήνεγκεν, ἀλλ' ὁ δοὺς τὸ πρόσταγμα, καὶ τὴν τοῦ ἐξαγαγεῖν αὐτῇ δύναμιν ἐχαρίσατο. Οὔτε γὰρ ὅτε ἤκουσεν ἡ γῆ[2], Βλαστησάτω[3] βοτάνην χόρτου καὶ ξύλον κάρπιμον, κεκρυμμένον

1. περὶ πτηνῶν καὶ ἐνύδρων] περὶ ἑρπετῶν καὶ θηρίων ὁμιλία ὀγδόη I ; τοῦ αὐτοῦ εἰς τὴν γένεσιν ὁμιλία η' H ; ὁμιλία η' AK.
2. ἤκουσεν ἡ γῆ] ἤκουσε B.
3. ἡ γῆ add. ABE.

1. Ce sera donc, après une incursion dans le sixième jour de la création, un retour à l'œuvre du cinquième. Cette homélie fut prononcée le matin du dernier jour (cf. 79 E). Comme la V[e], elle se rattache étroitement à la précédente par un exorde *ex abrupto* : nouvel indice qu'au moment où Basile commence, sinon à la prononcer, du moins à la rédiger, il n'a pas l'intention d'en faire un tout indépendant (cf. *supra*, 69 C).

2. *Gen.*, **1**, 24. Basile lisait dans le texte des Septante : Ἐξαγαγέτω

LES ANIMAUX TERRESTRES
LES OISEAUX ET LES POISSONS[1]

1. *Et Dieu dit : Que la terre produise une âme vivante*[2] *selon* [*chaque*] *espèce : quadrupèdes, reptiles et bêtes sauvages selon leur espèce. Et il en fut ainsi.*

L'ordre divin continua d'aller son chemin, et la terre revêtit à son tour la parure qui lui est propre. Auparavant, Dieu avait dit : *Que les eaux produisent des reptiles vivants*[3] ; maintenant : *Que la terre produise* 70 B *une âme vivante.*

Les Manichéens trouveront-ils un argument en leur faveur ?

La terre est-elle donc animée ? Et la sottise manichéenne[4] va-t-elle se donner carrière, en attribuant une âme à la terre ?

Dieu a pu dire : *qu'elle produise*, sans que la terre mette au jour ce qu'elle recelait en elle ; mais Celui qui lui a donné l'ordre, a départi en même temps à la terre le pouvoir de produire. Non, quand celle-ci entendit : *Qu'elle germe de jeunes pousses d'herbes et des arbres fruitiers*, elle ne cachait pas en elle l'herbe

ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν. Un passage de l'homélie suivante (82 A) nous invite à traduire mot à mot : « une âme vivante », bien que Basile ne s'arrête pas, en fait, à l'idée d'unité numérique (71 D).

3. *Supra*, 62 D.

4. Cf. *supra*, 15 D, n.

164 D ἔχουσα τὸν χόρτον ἐξήνεγκεν· οὐδὲ τὸν φοίνικα, ἢ τὴν δρῦν, ἢ τὴν κυπάρισσον κάτω που ἐν ταῖς λαγόσιν ἑαυτῆς ἀποκεκρυμμένα ἀνῆκε πρὸς τὴν ἐπιφάνειαν· ἀλλ' ὁ θεῖος λόγος φύσις ἐστὶ τῶν γινομένων. Βλαστησάτω ἡ γῆ[1]· οὐχ ὅπερ ἔχει προβαλλέτω, ἀλλ' ὃ μὴ ἔχει κτησάσθω, Θεοῦ δωρουμένου τῆς ἐνεργείας τὴν δύναμιν. Οὕτω καὶ νῦν, Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν[2], οὐ τὴν ἐναποκειμένην[3], ἀλλὰ
165 A τὴν δεδομένην[4] αὐτῇ παρὰ τοῦ Θεοῦ διὰ τῆς ἐπιταγῆς. Ἔπειτα καὶ εἰς τὸ ἐναντίον αὐτοῖς ὁ λόγος περιτραπήσεται. Εἰ γὰρ ἐξήνεγκεν ἡ γῆ τὴν ψυχήν, ἐρήμην ἑαυτὴν κατέλιπε τῆς ψυχῆς. Ἀλλ' ἐκείνων μὲν τὸ βδελυκτὸν αὐτόθεν γνώριμον. Διὰ τί μέντοι τὰ μὲν ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν ἐξαγαγεῖν προσετάχθη, ἡ δὲ γῆ ψυχὴν ζῶσαν; Λογιζόμεθα τοίνυν, ὅτι τῶν μὲν νηκτῶν ἡ φύσις ἀτελεστέρας πως δοκεῖ ζωῆς μετέχειν, διὰ τὸ ἐν τῇ παχύτητι τοῦ ὕδατος διαιτᾶσθαι. Καὶ γὰρ ἀκοὴ παρ' ἐκείνοις βαρεῖα, καὶ ὁρῶσιν ἀμβλὺ διὰ τοῦ ὕδατος βλέποντες, καὶ οὔτε τις μνήμη παρ' ἐκείνοις, οὔτε φαντασία, οὔτε τοῦ συνήθους ἐπίγνωσις. Διὰ τοῦτο

1. ἡ γῆ om. E.
2. ζῶσαν add. I.
3. ἐναποκειμένην] ἀποκειμένην D F I.
4. δεδομένην] διδομένην F I.

1. ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν et ψυχὴν ζῶσαν. Dans cette exégèse absolument littérale, Basile prétend rendre compte de chaque mot. On est surpris toutefois qu'après avoir allégué deux fois des versions différentes (*supra*, 7 B et 37 C), il s'attache si étroitement aux moindres détails du texte des Septante.

qu'elle fit sortir de son sein. Ni le palmier, ni le chêne, ni le cyprès n'étaient cachés quelque part en ses flancs, pour qu'elle les fît jaillir à la lumière. C'est la parole de Dieu qui est le principe naturel de ce qui vient à l'existence. *Que la terre germe*, [c'est-à-dire] non pas : qu'elle fasse sortir d'elle ce qu'elle possède; mais : qu'elle acquière ce qu'elle ne possède 70 C
pas, et reçoive de Dieu le pouvoir d'agir. De même maintenant : *Que la terre produise* non pas une âme qui serait en elle, mais *une âme* que Dieu par cet ordre même lui aura donnée.

Et puis, l'interprétation des Manichéens ne manquera pas de se retourner contre eux, car si la terre a produit hors d'elle-même l'âme [qu'elle possédait], elle s'est donc privée de son âme !... Mais l'odieux d'une telle conception est de soi-même évident.

Nouvelle difficulté textuelle : La vie des poissons et l'âme des animaux terrestres

Pourquoi cependant l'ordre a-t-il été donné aux eaux de produire des reptiles vivants, et à la terre, de produire une âme vivante[1] ?
Eh bien ! nous pensons que la nature ne semble avoir 70 D
donné aux poissons qu'une sorte de vie imparfaite, parce qu'ils vivent dans l'épaisseur de l'eau. Chez eux, en effet, l'ouïe est moins fine ; la vue, émoussée du fait que leurs regards n'atteignent leur objet qu'à travers l'eau ; ils n'ont aucune mémoire[2], point d'imagination ; ils ne reconnaissent aucun être familier. C'est donc comme si l'Écriture déclarait que

2. Contre quoi proteste saint Thomas (Iª Pars, q. LXXII ad I), qui suit toutefois pour les divers degrés de la vie, l'opinion de Basile.

οἱονεὶ ἐνδείκνυται ὁ λόγος, ὅτι ἡ σαρκικὴ ζωὴ τοῖς ἐνύδροις
καθηγεῖται τῶν ψυχικῶν κινημάτων · ἐπὶ δὲ τῶν χερσαίων,
ὡς τελειοτέρας[1] αὐτῶν οὔσης τῆς ζωῆς, ἡ ψυχὴ τὴν
165 B ἡγεμονίαν ἐπιτέτραπται πᾶσαν. Αἵ τε γὰρ αἰσθήσεις μᾶλλον
τετράνωνται · καὶ ὀξεῖαι μὲν τῶν παρόντων αἱ ἀντιλήψεις ·
ἀκριβεῖς δὲ[2] μνῆμαι τῶν παρελθόντων παρὰ τοῖς πλείστοις
τῶν τετραπόδων. Διὰ τοῦτο, ὡς ἔοικεν, ἐπὶ μὲν τῶν ἐνύδρων
σώματα ἐκτίσθη ἐψυχωμένα[3] (ἑρπετὰ γὰρ ψυχῶν ζωσῶν
ἐκ[4] τῶν ὑδάτων παρήχθη), ἐπὶ δὲ τῶν χερσαίων ψυχὴ
σώματα οἰκονομοῦσα προσετάχθη γενέσθαι, ὡς πλέον τι
τῆς ζωτικῆς δυνάμεως τῶν ἐπὶ γῆς διαιτωμένων μετειλη-
φότων. Ἄλογα μὲν γάρ, καὶ τὰ χερσαῖα · ἀλλ' ὅμως
ἕκαστον τῇ ἐκ τῆς φύσεως φωνῇ πολλὰ τῶν κατὰ ψυχὴν
παθημάτων διασημαίνει. Καὶ γὰρ καὶ χαρὰν καὶ λύπην,
καὶ τὴν τοῦ συνήθους ἐπίγνωσιν, καὶ τροφῆς ἔνδειαν, καὶ
χωρισμὸν τῶν συννόμων, καὶ μυρία πάθη τῷ φθόγγῳ
165 C παραδηλοῖ. Τὰ δὲ ἔνυδρα οὐ μόνον ἄφωνα, ἀλλὰ καὶ ἀνήμερα,
καὶ ἀδίδακτα, καὶ πρὸς πᾶσαν βίου κοινωνίαν ἀνθρώποις
ἀμεταχείριστα. Ἔγνω βοῦς τὸν κτησάμενον καὶ ὄνος τὴν
φάτνην τοῦ κυρίου αὐτοῦ · ἰχθὺς δὲ οὐκ ἂν ἐπιγνοίη τὸν
τρέφοντα. Οἶδε τὴν συνήθη φωνὴν ὁ ὄνος. Οἶδεν ὁδὸν ἣν

1. τελειοτέρας] τελεωτέρας A.
2. αἱ add. 3 MG.
3. ἐψυχωμένα] ἐμψυχώμενα AD, 2 MG ; ἐμψυχόμενα I.
4. ἐκ] ἀπό I.

1. Ces explications se justifieraient quelque peu si l'on pouvait opposer le groupe quadrupèdes-animaux terrestres au groupe bêtes rampantes-animaux aquatiques. Mais les oiseaux se rattachent à cette dernière catégorie.

En devons-nous conclure que le plan suivi par saint Basile voile un audacieux sophisme ? Il faut l'admettre ou constater que l'argument donné ici va perdre immédiatement sa valeur.

Dialectique faible ou retorse ? Nous pencherions plus volontiers

la vie corporelle, chez les poissons, commande les
mouvements psychiques ; au contraire, chez les
animaux terrestres dont la vie est plus parfaite, l'âme
a été chargée de tout gouverner. Leurs sens sont
plus pénétrants, et chez la plupart des quadrupèdes
[on constate à la fois] une perception plus fine des
objets qui se présentent, un souvenir [plus] exact du 70 E
passé. Voilà, semble-t-il, la raison pour laquelle les
êtres aquatiques ont été créés avec des corps animés
(car les reptiles vivants sortirent des eaux) ; mais,
pour les animaux terrestres, l'ordre divin spécifia que
fût produite une âme qui gouvernerait leur corps,
parce que les animaux qui vivent sur terre, parti-
cipent plus largement à la puissance vitale. Sans doute
sont-ils privés de raison ; toutefois chacun d'eux,
grâce à la voix qu'il tient de la nature, manifeste
toutes sortes d'impression qui se font jour en son
âme. Joie et chagrin, connaissance des objets familiers,
besoin de nourriture, absence des compagnons
habituels, et mille autres impressions, se traduisent
dans leur cri. Au contraire, les animaux aquatiques 71 A
ne sont pas seulement privés de voix : ils ne se
peuvent apprivoiser ni instruire ; ils sont incapables
de toute familiarité avec les hommes[1]. *Le bœuf
connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître*[2] ;
mais le poisson ne saurait reconnaître celui qui le
nourrit. L'âne sait quelle voix il a coutume d'enten-
dre ; il sait quel chemin il a coutume de parcourir ;

pour le second terme de l'alternative, en faisant toutefois cette réserve que tout le détail de ce développement est affaire de rhétorique.

2. Isaïe, 1, 3.

πολλάκις ἐβάδισε · καὶ που καὶ ὁδηγὸς ἐνίοτε ἀποσφαλέντι
γίνεται τῷ ἀνθρώπῳ. Τὸ δὲ ὀξυήκοον τοῦ ζῴου οὐδὲ ἄλλο τι
ἔχειν λέγεται τῶν χερσαίων. Τὸ δὲ τῶν καμήλων μνησίκακον,
καὶ βαρύμηνι, καὶ διαρκὲς πρὸς ὀργήν, τί ἂν μιμήσασθαι
τῶν θαλαττίων δύναιτο ; Πάλαι ποτὲ πληγεῖσα κάμηλος,
μακρῷ χρόνῳ ταμιευσαμένη τὴν μῆνιν, ἐπειδὰν εὐκαιρίας
λάβηται, τὸ κακὸν ἀντιδίδωσιν. Ἀκούσατε, οἱ βαρύθυμοι, οἱ
τὴν μνησικακίαν ὡς ἀρετὴν ἐπιτηδεύοντες, τίνι ἐστὲ ἐμφερεῖς,
165 D ὅταν τὴν κατὰ τοῦ πλησίον λύπην, ὥσπερ τινὰ σπινθῆρα
κεκρυμμένον ἐν σποδιᾷ, μέχρι τοσούτου φυλάσσετε, ἕως
ἂν ὕλης[1] λαβόμενοι, οἷον φλόγα τινὰ τὸν θυμὸν ἀνακαύσητε.

2. Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν. Διὰ τί ἡ γῆ ψυχὴν
ζῶσαν ἐξάγει ; Ἵνα μάθῃς διαφορὰν ψυχῆς κτήνους καὶ
168 A ψυχῆς ἀνθρώπου. Μικρὸν ὕστερον γνώσῃ, πῶς ἡ ψυχὴ τοῦ
ἀνθρώπου συνέστη · νῦν δὲ ἄκουε περὶ τῆς τῶν ἀλόγων
ψυχῆς. Ἐπειδὴ κατὰ τὸ γεγραμμένον, παντὸς ζῴου ἡ
ψυχὴ τὸ αἷμα[2] αὐτοῦ ἐστιν · αἷμα δὲ παγὲν εἰς σάρκα
πέφυκε μεταβάλλειν · ἡ[3] δὲ σὰρξ φθαρεῖσα εἰς γῆν ἀνα-
λύεται · γεηρά τίς ἐστιν εἰκότως ἡ ψυχὴ τῶν κτηνῶν.

1. ὕλης] ὕλην 2 M G.
2. ἡ ψυχὴ τὸ αἷμα] τὸ αἷμα ἡ ψυχή I.
3. ἡ] εἰ J.

---

1. *Infra* 88 C.
2. *Lev.*, **17**, 11 (Crampon traduit : *Car l'âme de la chair est dans le sang*) ; *Deut.*, **12**, 23.
Cette croyance s'exprimait hors de l'Écriture : Sénèque, *Questions naturelles*, VII, 25, 2 ; éd. Oltramare, t. II, p. 326.
Le P. de Lubac suit cette doctrine dans la tradition patristique : Cyrille d'Alexandrie, Augustin, Pseudo-Primasius, Alger, Werner de

il lui arrive même de remettre sur son chemin l'homme qui s'est égaré. Et l'acuité de son ouïe est telle qu'il n'est, dit-on, aucun autre des animaux terrestres à l'atteindre. Quant au ressentiment des chameaux, à leur humeur vindicative, à leur colère persistante, lequel des animaux marins pourrait donner de semblables exemples ? Le chameau, frappé
jadis, en garde un long ressentiment, et s'il trouve une 71 B
occasion favorable, il rend le mal [qu'on lui a fait]. Écoutez, vindicatifs, vous qui pratiquez la vengeance comme une vertu, à qui vous ressemblez, quand — telle une étincelle cachée sous la cendre — vous entretenez votre humeur chagrine contre le prochain, jusqu'à ce que vous trouviez matière où allumer la flamme de votre colère !

L'âme des bêtes et l'âme humaine : condamnation de la Métempsychose

2. *Que la terre produise une âme vivante.* Pourquoi la terre produit-elle une âme vivante ? Pour que tu apprennes la différence d'une âme de bête et d'une âme humaine. Un peu plus tard, tu sauras comment l'âme de l'homme a
été formée[1] ; écoute maintenant ce qu'il en est de 71 C
l'âme des bêtes.

D'après l'Écriture, *l'âme de tout animal est son sang*[2] ; or, le sang, quand il s'épaissit, se change naturellement en chair ; et la chair, une fois corrompue, se résout en terre : ainsi est-ce vraisemblablement une chose de terrestre que l'âme des bêtes.

Saint-Blaise, Pierre Lombard. Cf. *Corpus mysticum*, Paris, 1944, p. 199.

'Εξαγαγέτω οὖν ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν. Ὅρα τὴν ἀκολουθίαν
ψυχῆς πρὸς αἷμα, αἵματος πρὸς σάρκα, σαρκὸς πρὸς τὴν
γῆν · καὶ πάλιν ἀναλύσας διὰ τῶν αὐτῶν ἀναπόδισον ἀπὸ
γῆς εἰς σάρκα, ἀπὸ σαρκὸς εἰς αἷμα, ἀπὸ αἵματος εἰς
ψυχήν · καὶ εὑρήσεις ὅτι γῆ ἐστι τῶν κτηνῶν ἡ ψυχή. Μὴ
νόμιζε πρεσβυτέραν εἶναι τῆς τοῦ σώματος αὐτῶν ὑπο-
στάσεως, μηδὲ ἐπιδιαμένουσαν μετὰ τὴν τῆς σαρκὸς διά-
λυσιν[1]. Φεῦγε[2] φληνάφους τῶν σοβαρῶν φιλοσόφων, οἳ
168 B οὐκ αἰσχύνονται τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς καὶ τὰς κυνείας ὁμοειδεῖς
ἀλλήλαις τιθέμενοι · οἱ λέγοντες ἑαυτοὺς γεγενῆσθαί ποτε
καὶ γυναῖκας καὶ θάμνους καὶ ἰχθύας θαλασσίους[3]. Ἐγὼ δὲ
εἰ μὲν ἐγένοντό ποτε ἰχθῦς οὐκ ἂν εἴποιμι, ὅτι δὲ ἐν ᾧ ταῦτα
ἔγραφον τῶν ἰχθύων ἦσαν ἀλογώτεροι, καὶ πάνυ εὐτόνως
διατειναίμην. Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν. Τίνος ἕνεκεν,
τοῦ λόγου τρέχοντος ἀθρόως, ἀπεσιώπησα χρόνον οὐκ
ὀλίγον, ἴσως θαυμάζουσιν οἱ πολλοί · ἀλλ' οὐχὶ οἵγε
φιλοπονώτεροι τῶν ἀκροατῶν ἀγνοοῦσι τὴν αἰτίαν τῆς
ἀφασίας. Πῶς γάρ ; οἱ διὰ τοῦ πρὸς ἀλλήλους ὁρᾶν καὶ

1. διάλυσιν] ἀνάλυσιν A D.
2. φεῦγε] φύγε D F.
3. ἰχθύας θαλασσίους] ἰχθῦς θαλασσίους A B D E G; ἰχθῦς θαλάσσης Combefis.

---

1. Noter l'expression : τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς καὶ τὰς κυνείας. Les âmes des bêtes sont multiples, mais de nature identique.

Basile, d'autre part, comme le fera saint Grégoire de Nysse : (*De hominis opificio* : *P. G.*, **44**, 232 A) rejette la doctrine de la Métempsychose. Il la trouvait exprimée par Platon (*Timée*, 91 d ; 92 a-b), qui ne parle pas, il est vrai, de réincarnation dans les plantes ; mais Empédocle en avait parlé (Rivaud, *Timée:* Notice, p. 91). Plotin fait des réserves sur ce point ; mais il croit (et c'est peut-être ce qui a orienté le commentaire de Basile sur l'âme des bêtes) que les animaux tiennent leur vie de l'âme universelle : « Et les bêtes, en quel sens, ont-elles la vie ? » — « S'il y a en elles, comme on dit, des

Que la terre produise donc une âme vivante. Vois
l'affinité de l'âme avec le sang, du sang avec la chair,
de la chair avec la terre et, revenant par les mêmes
étapes, remonte de la terre à la chair, de la chair au
sang, du sang à l'âme ; et tu reconnaîtras que l'âme 71 D
des bêtes n'est que terre. Ne crois donc pas qu'elle
ait existé avant la substance de leur corps, ni qu'elle
subsiste après la dissolution de leur chair. Fuis les
niaiseries de ces philosophes arrogants qui ne rou-
gissent pas de mettre leurs âmes et celles des chiens
dans une complète égalité, et qui prétendent avoir
été jadis femmes, arbustes et poissons de mer[1]. Qu'ils
aient jamais été poissons, je ne saurais, pour ma part,
en convenir ; mais qu'en écrivant ces sottises, ils
se soient montrés plus insensés que les poissons, je
suis tout prêt à la soutenir avec la dernière vigueur.

Que la terre produise une âme vivante...

Les oiseaux

Pourquoi, tandis que ma parole
courait tout d'un trait, me suis-je 71 E
tu un long moment ? La plupart, peut-être, s'en
étonnent, mais certes les plus attentifs de mes audi-
teurs n'ignorent pas la cause de mon silence. Comment
le pourraient-ils ? eux qui, se regardant les uns les
autres, et, se faisant des signes, ont attiré sur eux

âmes humaines qui ont péché, la partie supérieure et séparée de ces âmes ne vient jamais jusqu'aux bêtes ; elle les assiste sans leur être présente ; leur conscience atteint seulement le reflet de l'âme qui est uni au corps ; et leur corps reçoit ses qualités de ce reflet de l'âme. Si ce n'est point une âme humaine qui s'est introduite dans les bêtes, leur vie est alors issue de l'illumination du corps par l'âme universelle » *Ennéades*, I, I, nº 11 ; éd. Bréhier, p. 46.

ἐννεύειν ἐπιστρέψαντές με πρὸς ἑαυτούς, καὶ εἰς ἔννοιαν ἀγαγόντες τῶν παρεθέντων. Εἶδος γὰρ ὅλον τῆς κτίσεως, καὶ οὐκ ἐλάχιστον τοῦτο, παρέλαθεν ἡμᾶς, καὶ μικροῦ ἀπιὼν ᾤχετο ἀνεξέταστον παντελῶς ὁ λόγος καταλιπών.
168 C Ἐξαγαγέτω γὰρ τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν κατὰ γένος, καὶ πετεινὰ πετόμενα ἐπὶ τῆς γῆς κατὰ τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ. Εἴπαμεν τὰ περὶ τῶν νηκτῶν, ὅσα ὁ καιρὸς ἐνεδίδου ἑσπέρας· σήμερον μετέβημεν ἐπὶ τὴν τῶν χερσαίων ἐξέτασιν. Διέφυγεν ἡμᾶς τὸ πτηνὸν ἐν τῷ μέσῳ. Ἀνάγκη τοίνυν, κατὰ τοὺς ἐπιλήσμονας τῶν ὁδοιπόρων, οἳ ἐπειδάν τι τῶν καιρίων καταλίπωσι[1], κἂν ἐπιπολὺ τῆς ὁδοῦ προέλθωσι, πάλιν τὴν αὐτὴν ὑποστρέφουσιν, ἀξίαν τῆς ῥᾳθυμίας δίκην τὸν ἐκ τῆς ὁδοιπορίας κόπον ὑπέχοντες, οὕτω καὶ ἡμῖν, ὡς ἔοικε, τὴν αὐτὴν πάλιν βαδιστέον. Καὶ γὰρ οὐδὲ εὐκαταφρόνητόν ἐστι τὸ παρεθέν, ἀλλὰ τὸ τρίτον ἔοικεν εἶναι τῆς ἐν τοῖς ζῴοις κτίσεως, εἴπερ τρία ζῴων
168 D ἐστὶ γένη, τό τε χερσαῖον, καὶ τὸ πτηνὸν, καὶ τὸ ἔνυδρον. Ἐξαγαγέτω, φησί, τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν κατὰ γένος, καὶ πετεινὰ πετόμενα ἐπὶ τῆς γῆς κατὰ τὸ στερέωμα

1. καταλίπωσι] καταλείπωσι E, 1 MG.

---

1. Nous avions cru d'abord à une véritable distraction de la part de saint Basile. Mais la phrase que nous avons signalée (69 C), semble indiquer que, dès la veille, Basile se préparait à user de ce procédé oratoire.

Un autre argument nous semble péremptoire : la VIII[e] homélie est presque entièrement consacrée aux oiseaux ; pour l'oublier, il eût fallu que l'orateur montât en chaire sans avoir rien préparé, ni forme ni fonds : ce qui est une hypothèse absolument inadmissible. On peut, sur ce point se reporter à l'étude du P. Levie que ces observations ne font que corroborer.

2. εἶδος : nouvelle preuve que Basile n'attache pas à ce mot une valeur nettement définie.

mon attention, et m'ont rappelé à la pensée de ce que j'avais oublié[1]. Car toute une espèce[2] de créatures — et non la moindre — nous a échappé, et il s'en est fallu de peu que mon discours ne passât son chemin sans qu'il fût aucunement question d'elle.

Que les eaux produisent des reptiles doués d'âmes vivantes selon leur genre, et des oiseaux qui volent sur la terre au firmament du ciel[3]. Nous avons parlé de ce qui nage, selon que le temps dont nous disposions hier soir, nous l'a permis ; aujourd'hui, nous sommes
passés à l'examen des animaux terrestres. Entre les 72 A
deux, la gent ailée nous a échappé. Aussi, de toute nécessité, à l'exemple des voyageurs oublieux qui, s'ils ont laissé en arrière quelque chose d'important — et seraient-ils très avancés dans leur chemin, — reviennent sur leurs pas, et subissent comme une peine méritée par leur négligence, la fatigue de cette marche, nous faut-il, nous-mêmes, je pense, revenir sur le chemin parcouru. Car notre omission n'est pas négligeable : elle porte, semble-t-il, sur la tierce partie des créatures vivantes, s'il est vrai qu'il y ait trois genres[4] d'animaux : ceux qui vivent sur terre, ceux qui volent [dans les airs], ceux qui [nagent] au sein des eaux.

Que les eaux, dit [l'Écriture], produisent des reptiles
doués d'âmes vivantes, selon leur genre, et des oiseaux 72 B
qui vivent sur la terre, dans le firmament du ciel, selon leur genre.

3. *Gen.*, **1**, 20.
4. Cette fois, le mot γένη est employé dans son sens propre.

169 A τοῦ οὐρανοῦ κατὰ γένος. Διὰ τί ἐξ ὑδάτων καὶ τοῖς πτηνοῖς τὴν γένεσιν ἔδωκεν ; Ὅτι ὥσπερ συγγένειά τίς ἐστι τοῖς πετομένοις πρὸς τὰ νηκτά. Καὶ γὰρ ὥσπερ οἱ ἰχθῦς τὸ ὕδωρ τέμνουσι, τῇ μὲν κινήσει τῶν πτερύγων[1] εἰς τὸ πρόσω χωροῦντες, τῇ δὲ τοῦ οὐραίου μεταβολῇ τάς τε περιστροφὰς[2] καὶ τὰς εὐθείας ὁρμὰς ἑαυτοῖς οἰακίζοντες· οὕτω καὶ ἐπὶ τῶν πτηνῶν ἐστιν ἰδεῖν διανηχομένων τὸν ἀέρα τοῖς πτεροῖς κατὰ τὸν ὅμοιον τρόπον. Ὥστε ἐπειδὴ ἓν ἰδίωμα ἐν ἑκατέροις τὸ νήχεσθαι, μία τις αὐτοῖς ἡ συγγένεια ἐκ τῆς τῶν ὑδάτων γενέσεως παρεσχέθη. Πλήν γε ὅτι οὐδὲν τῶν πτηνῶν ἄπουν, διὰ τὸ πᾶσι τὴν δίαιταν ἀπὸ τῆς γῆς ὑπάρχειν, καὶ πάντα ἀναγκαίως τῆς τῶν ποδῶν ὑπουργίας προσδεῖσθαι. Τοῖς μὲν γὰρ ἁρπακτικοῖς πρὸς τὴν ἄγραν αἱ
169 B τῶν ὀνύχων ἀκμαί· τοῖς δὲ λοιποῖς, διά τε τὸν πορισμὸν τῆς τροφῆς, καὶ διὰ τὴν λοιπὴν τοῦ βίου διεξαγωγήν, ἀναγκαία τῶν ποδῶν ἡ ὑπηρεσία δεδώρηται. Ὀλίγοι δὲ τῶν ὀρνίθων κακόποδές εἰσιν, οὔτε βαδίζειν οὔτε ἀγρεύειν τοῖς ποσὶν ἐπιτήδειοι· ὡς αἵ τε χελιδόνες εἰσί, οὔτε βαδίζειν, οὔτε ἀγρεύειν δυνάμεναι, καὶ αἱ δρεπανίδες λεγό-

1. πτερύγων] πτερυγίων ABDEG.
2. περιστροφὰς] περιτροπάς I.

1. PHILON, *De mundi opificio*, 20, ὡς ἀδελφὰ τῶν καθ' ὕδατος· ἑκάτερα γὰρ νηκτά, éd. Cohn, t. I, p. 21, l. 6.

2. « Qui a donné aux oiseaux et aux poissons les rames naturelles, qui leur font fendre les eaux et les airs ? Ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessein à peu près semblable ; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une liqueur plus subtile, comme la

Pourquoi les oiseaux sont-ils associés aux poissons ?

Pourquoi Dieu a-t-il aussi tiré des eaux la gent ailée, pour l'appeler à la vie ? C'est qu'il existe une sorte de parenté entre ce qui vole et ce qui nage[1]. De même en effet que les poissons, pour fendre l'eau, se portent en avant par le mouvement de leurs nageoires, et doivent à la mobilité de leur queue de changer de direction, ou d'aller en ligne droite : ainsi en est-il des oiseaux que l'on peut voir, de la même manière, nager de leurs ailes à travers les airs[2]. C'est pourquoi, ayant un même caractère propre qui est de nager, ils tiennent cette même affinité de leur origine aquatique. Toutefois, parmi les oiseaux, 72 C
il n'en est aucun qui soit sans pieds[3], parce qu'ils trouvent tous leur nourriture sur la terre, et que tous ont nécessairement besoin du secours de leurs pieds. Les rapaces ont reçu, pour la chasse, la pointe aiguë de leurs serres ; aux autres oiseaux qui doivent se procurer leur nourriture, et pourvoir à la conduite de leur vie, il devait nécessairement être donné de se servir de leurs pieds. Quelques-uns cependant ont des pieds atrophiés, qui les rendent maladroits pour la marche et pour la chasse : telles sont les hirondelles, qui ne peuvent ni marcher ni chasser, et les oiseaux appelés martinets ; ils trouvent dans les airs

faculté de nager dans les poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse ». BOSSUET, *Élév. sur les mystères*, Ve semaine, Ie *Élévation*. Œuvres complètes, Paris, 1845, p. 251.

3. Basile revient dans ce passage aux indications données par Aristote (*Hist. anim.*, I, 1 ; 487 b 21). Il le fait en cherchant « les causes, la finalité de cas simples et concrets ». Cf. LEVIE, *op. cit.*, p. 120 et sq.

μεναι, οἷς ἡ τροφὴ ἀπὸ τῶν ἐν τῷ ἀέρι ἐμφερομένων ἐπινενόηται. Χελιδόνι δὲ τὸ τῆς πτήσεως πρόσγειον ἀντὶ τῆς τῶν ποδῶν ὑπηρεσίας ἐστίν.

3. Εἰσὶ μέντοι γενῶν διαφοραὶ μυρίαι καὶ ἐν τοῖς ὄρνισιν, ἃς ἐάν τις κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον ἐπίῃ καθ' ὃν ἐν μέρει καὶ τῆς τῶν ἰχθύων ἐξετάσεως ἐφηψάμεθα, εὑρήσει ἓν μὲν ὄνομα τῶν πετεινῶν, μυρίας δὲ ἐν τούτοις διαφορὰς ἔν τε
169 C τοῖς μεγέθεσι καὶ ἐν τοῖς σχήμασι καὶ ἐν ταῖς χρόαις· καὶ κατὰ τοὺς βίους, καὶ τὰς πράξεις, καὶ τὰ ἤθη, ἀμύθητον οὖσαν αὐτοῖς τὴν πρὸς ἄλληλα παραλλαγήν. Ἤδη μὲν οὖν τινες ἐπειράθησαν καὶ ὀνοματοποιίαις χρήσασθαι, ἵν', ὥσπερ διὰ καυτήρων τινῶν τῆς ἀσυνήθους καὶ ξένης ὀνομασίας, τὸ ἰδίωμα ἑκάστου γένους ἐπιγινώσκηται. Καὶ τὰ μὲν ὠνόμασαν σχιζόπτερα, ὡς τοὺς ἀετούς· τὰ δὲ
172 A δερμόπτερα, ὡς τὰς νυκτερίδας· τὰ δὲ πτιλωτά, ὡς τοὺς σφῆκας· τὰ δὲ κολεόπτερα, ὡς τοὺς κανθάρους, καὶ ὅσα ἐν θήκαις τισὶ καὶ περιβολαῖς γεννηθέντα, περιρραγέντος αὐτοῖς τοῦ ἐλύτρου, πρὸς τὴν πτῆσιν ἠλευθερώθη. Ἀλλ' ἡμῖν ἀρκοῦσα σημείωσις πρὸς τὴν τῶν γενῶν ἰδιότητα ἡ κοινὴ χρῆσις, καὶ οἱ παρὰ τῆς Γραφῆς περί τε καθαρῶν καὶ

1. Schizoptères : dont les ailes sont formées de plumes séparées. Aristote (*De anim. incessu*, 10) les oppose aux Holoptères, dont les ailes sont d'une seule pièce ; cf. Courtonne, *loc. cit.*, 117.

2. Dermoptères, dont les ailes sont constituées par des membranes de chair.

3. Ptilotes : dont les ailes sont faites de membranes sèches.

4. Coléoptères : dont les ailes sont enfermées dans une gaine : on voit que Basile est loin d'avoir assimilé l'enseignement du maître. M. Courtonne *(loc. cit.)* fait observer que le genre, d'après Aristote, se divise de la manière suivante :

A. Ptérotes : dont les ailes sont garnies de plumes (1. Holoptères ; 2. Schizoptères).

B. Ptilotes (1. Coléoptères ; 2. Anélytes : dont les ailes sont libres).

C. Dermoptères.

la nourriture qui leur est destinée. D'ailleurs, l'hiron- 72 D
delle vole si près de terre, qu'elle supplée par là à la faiblesse de ses pieds.

Les différentes sortes d'oiseaux

3. Mais il est aussi d'innombrables différences parmi les oiseaux : qui voudra les parcourir en détail, comme nous avons tenté de le faire pour les poissons, trouvera que le même nom d'oiseaux recouvre d'innombrables différences de grandeur, de formes, de couleurs ; et que, dans leurs vies, leurs manières d'être, leurs mœurs, il y a entre eux, une variété inexprimable. Certains donc ont même cherché des mots nouveaux dont la singularité et l'étrangeté fussent comme des
marques distinctives où l'on reconnût le caractère 72 E
particulier de chaque espèce. Ils ont nommé ceux-ci *Schizoptères*[1], comme les aigles ; ceux-là *dermoptères*[2], comme les chauves-souris ; d'autres *ptilotes*[3] comme
les guêpes ; d'autres *coléoptères* comme les scarabées 73 A
et tous les insectes qui, nés dans des étuis et des gaînes, ont — une fois brisée cette enveloppe — la liberté de voler[4]. Mais à nous, il suffit, pour indiquer le caractère particulier des genres, d'user du langage commun, et de distinguer, comme le fait l'Écriture, les oiseaux purs et les oiseaux impurs[5].

Mais dans cette énumération de mots savants, que Basile cite, sinon sans complaisance, du moins avec un dédain marqué (Ne va-t-il pas s'attacher d'une manière assez inopinée, à la distinction scripturaire des animaux purs et impurs !), il ne nous paraît pas évident que Basile ait prétendu « mettre sur le même plan » telle ou telle catégorie. Cette préoccupation reste hors de son propos : il cherche seulement à évoquer la complexité du monde des oiseaux.

5. *Lev.*, **11**, 13-19.

ἀκαθάρτων διορισμοί. Ἄλλο μὲν οὖν γένος τὸ τῶν σαρκοφάγων, καὶ ἄλλη κατασκευὴ πρέπουσα τῷ τρόπῳ τῆς διαίτης αὐτῶν, ὀνύχων ἀκμαί, καὶ χεῖλος ἀγκύλον, καὶ πτερὸν ὀξύ, ὥστε καὶ συλληφθῆναι ῥᾳδίως τὸ θήραμα, καὶ διασπαραγὲν[1] τροφὴν τῷ ἑλόντι γενέσθαι. Ἄλλη τῶν σπερμολόγων κατασκευή· ἄλλη τῶν ἐκ παντὸς τρεφομένων τοῦ συντυχόντος. Καὶ ἐν τούτοις πλεῖσται διαφοραί. Τὰ μὲν γὰρ αὐτῶν ἐστιν[2] ἀγελικά, πλὴν τῶν ἁρπακτικῶν· τούτων
172 B δὲ οὐδὲν κοινωνικὸν ἐκτὸς τοῦ κατὰ τὰς συζυγίας[3] συνδυασμοῦ. Μυρία δὲ ἄλλα τὸν ἀθροισματικὸν ᾕρηται βίον, ὡς περιστεραί, καὶ γέρανοι, καὶ ψῆρες, καὶ κολοιοί. Πάλιν ἐν τούτοις τὰ μὲν ἄναρχά ἐστι καὶ οἷον αὐτόνομα· τὰ δὲ ὑφ' ἡγεμόνι τετάχθαι καταδεχόμενα, ὡς αἱ γέρανοι. Ἤδη δέ τις καὶ ἑτέρα ἐν τούτοις ἐστὶ διαφορά, καθ' ἣν τὰ μὲν ἐπιδημητικά τέ ἐστι καὶ ἐγχώρια, τὰ δὲ ἀπαίρειν πέφυκε πορροτάτω, καὶ χειμῶνος ἐγγίζοντος ἐκτοπίζειν ὡς τὰ πολλά. Χειροήθη δὲ καὶ τιθασσὰ τὰ πολλὰ τῶν ὀρνέων ἐκτρεφόμενα γίνεται, πλήν γε δὴ τῶν ἀσθενῶν, ἃ δι' ὑπερβάλλουσαν δειλίαν καὶ ἀνανδρίαν, τὴν συνεχῆ τῆς χειρὸς ἐνόχλησιν οὐχ ὑφίσταται[4]. Ἀλλὰ καὶ συνανθρωπιστικοί[5] τινες τῶν ὀρνίθων εἰσί, τὰς αὐτὰς ἡμῖν οἰκήσεις

1. διασπαραγέν] διασπαραχθέν A D I.
2. ἐστιν] εἰσιν I.
3. τὰς συζυγίας] συζυγίαν I.
4. ὑφίσταται] ὑφίστανται D F.
5. συνανθρωπιστικοί] συνανθρωπικοί B prima manu, Combefis.

1. Aristote, *Hist. anim.*, I, 1 : 487 b 33 et sq.

Différence de leurs constitutions et de leurs mœurs

Autre, dis-je, est l'espèce des oiseaux carnivores, et donc autre est aussi la constitution qui correspond à leur mode de vie : ongles aigus, bec recourbé, aile rapide, qui permettent au ravisseur d'emporter rapidement sa proie, et de la déchirer pour en faire sa nourriture. Autre est la constitution des oiseaux 73 B
qui picorent des grains ; autre encore, celle des oiseaux qui se nourrissent de tout ce qu'ils trouvent.

Et parmi eux tous, les différences sont des plus nombreuses. Car les uns vivent en troupes[1] ; ce n'est pas le cas des rapaces qui ignorent tout de la vie commune, exception faite de leur union par couples. Mais il y en a d'innombrables autres qui préfèrent la vie en troupe, comme les colombes, les grues, les étourneaux, les geais.

On distingue aussi parmi les oiseaux, ceux qui n'ont pas de chefs et sont en quelque sorte autonomes, et ceux qui acceptent de se ranger sous un maître, comme font les grues. Bien plus, voici entre eux une autre différence : les uns sont sédentaires et indigènes ; 73 C
les autres ont coutume de s'en aller au loin, et, aux approches de l'hiver, ils émigrent généralement.

On apprivoise et on rend familiers la plupart des oiseaux en les élevant ; il faut excepter toutefois les oiseaux sans défense qui, par un excès de crainte et de timidité, ne supportent pas le trouble que leur cause le contact habituel de notre main. Mais il y a aussi des oiseaux qui se plaisent dans la société des hommes, et qui acceptent de partager nos demeures ; d'autres aiment les montagnes ; d'autres, les déserts.

καταδεχόμενοι · ἄλλοι δὲ ὄρειοι, καὶ φιλέρημοι. Μεγίστη
172 C δὲ διαφορὰ καὶ ἡ περὶ τὴν φωνὴν ἰδιότης ἑκάστου. Οἱ μὲν γὰρ κωτίλοι καὶ λάλοι τῶν ὀρνίθων εἰσίν · οἱ δὲ σιγηλοί. Καὶ τὰ μὲν ᾠδικὰ καὶ πολύφωνα · τὰ δὲ ἄμουσα παντελῶς καὶ ᾠδῆς ἄμοιρα. Καὶ τὰ μὲν μιμηλά, ἢ ἐκ φύσεως ἔχοντα τὸ μιμεῖσθαι, ἢ ἐξ ἀσκήσεως προσλαβόντα[1] · τὰ δὲ μονότροπον καὶ ἀμετάβλητον τὴν φωνὴν ἀφιέντα. Γαῦρον ὁ ἀλεκτρυών · φιλόκαλον ὁ ταώς · λάγνιοι αἱ περιστεραὶ καὶ αἱ κατοικίδιοι ὄρνεις, ἐπὶ παντὸς καιροῦ τὸ συνουσιαστικὸν ἔχουσαι. Δολερὸν[2] ὁ πέρδιξ καὶ ζηλότυπον, κακούργως συμπράττων τοῖς θηραταῖς πρὸς τὴν ἄγραν.

172 D **4.** Μυρίαι, ὡς ἔφαμεν, καὶ τῶν πράξεων καὶ τῶν βίων διαφοραί. Ἔστι δέ τινα καὶ πολιτικὰ τῶν ἀλόγων, εἴπερ πολιτείας ἴδιον, τὸ πρὸς ἓν πέρας κοινὸν συννεύειν τὴν ἐνέργειαν τῶν καθ' ἕκαστον, ὡς ἐπὶ τῶν μελισσῶν ἄν τις ἴδοι. Καὶ γὰρ ἐκείνων κοινὴ μὲν ἡ οἴκησις, κοινὴ δὲ ἡ
173 A πτῆσις, ἐργασία δὲ πάντων[3] μία · καὶ τὸ μέγιστον, ὅτι ὑπὸ βασιλεῖ καὶ ταξιάρχῳ[4] τινὶ τῶν ἔργων ἅπτονται, οὐ πρότερον καταδεχόμεναι ἐπὶ τοὺς λειμῶνας ἐλθεῖν, πρὶν

1. προσλαβόντα] προσλαμβάνονται E, 1 MG.
2. δολερόν] δολερός ACE.
3. πάντων] πασῶν J.
4. ταξιάρχῳ] ταξιάρχῃ J.

---

1. ARISTOTE, *Hist. anim.*, 488 b 12. Saint Basile (c'est encore une remarque du P. Levie) ne trouvant pas les exemples donnés, assez nombreux, a dû compléter la liste : des deux exemples ajoutés, l'un vient d'Aristote, sans doute, par l'intermédiaire d'un épitome (*Hist. anim.*, 613 b 22 et 614 a 8) ; l'autre est d'une simplicité qui dispense de toute recherche : le coq est fier ; cf. LEVIE, *loc. cit.*, p. 122.

2. *Supra*, 72 D.

3. ARISTOTE, *Hist. anim.*, I, 1 : 488 a 7.

Une très grande différence vient aussi du caractère particulier de leur cri. Car les uns sont jaseurs et babillards ; les autres silencieux. Telles espèces sont habiles à chanter, et disposent d'un registre varié ; 73 D
telles autres sont complètement étrangères aux muses, étant incapables de chanter. Telles sont habiles à imiter autrui, que ce soit par un don de la nature, ou pour s'y être exercées ; telles autres émettent des sons uniformes et sans variété.

Le coq est fier ; le paon, féru de sa beauté ; les colombes, libertines, de même que les poules, et toujours prêtes à s'accoupler. La perdrix est perfide et jalouse, offrant méchamment son aide aux chasseurs pour qu'ils s'emparent de leur proie[1].

4. Innombrables, avons-nous dit[2], sont aussi les différences qui se manifestent dans leur manière d'être et dans leur vie. Parmi les êtres sans raison, 73 E
il en est en effet qui vivent en société, si du moins le propre de la vie sociale est de faire converger vers une fin commune l'activité de chacun[3], comme on peut le voir à propos des abeilles.

Les abeilles

Car celles-ci vivent ensemble, prennent ensemble leur essor, et n'ont toutes qu'un même travail. Le plus extraordinaire, c'est qu'elles abordent leur tâche sous la direction d'un roi[4], d'un taxiarque, et ne voudraient pas aller dans les prairies avant de voir ce roi voler à leur

4. Basile, avec toute l'antiquité, croit que les abeilles ont un roi : ARISTOTE, *Hist. anim.*, IX, 40 : 624 a 26.

ἂν ἴδωσι κατάρξαντα τὸν βασιλέα τῆς πτήσεως. Καὶ ἔστιν αὐταῖς οὐ χειροτονητὸς ὁ βασιλεὺς (πολλάκις γὰρ ἀκρισία[1] δήμου τὸν χείριστον εἰς ἀρχὴν προεστήσατο), οὐδὲ κληρωτὴν ἔχων τὴν ἐξουσίαν (ἄλογοι γὰρ αἱ συντυχίαι τῶν κλήρων ἐπὶ τὸν πάντων ἔσχατον πολλάκις τὸ κράτος φέρουσαι), οὐδὲ ἐκ πατρικῆς διαδοχῆς τοῖς βασιλείοις ἐγκαθεζόμενος (καὶ γὰρ καὶ οὗτοι ἀπαίδευτοι καὶ ἀμαθεῖς πάσης ἀρετῆς, διὰ τρυφὴν καὶ κολακείαν, ὡς τὰ πολλά, γίνονται), ἀλλ' ἐκ φύσεως ἔχων τὸ κατὰ πάντων πρωτεῖον, καὶ μεγέθει διαφέρων καὶ σχήματι καὶ τῇ τοῦ ἤθους πρᾳότητι. Ἔστι μὲν γὰρ κέντρον τῷ βασιλεῖ, ἀλλ' οὐ χρῆται τούτῳ πρὸς ἄμυναν.
173 B Νόμοι τινές εἰσιν οὗτοι τῆς φύσεως ἄγραφοι, ἀργοὺς εἶναι πρὸς τιμωρίαν τοὺς τῶν μεγίστων δυναστειῶν ἐπιβαίνοντας. Ἀλλὰ καὶ ταῖς μελίσσαις, ὅσαι ἂν μὴ ἀκολουθήσωσι τῷ ὑποδείγματι τοῦ βασιλέως, ταχὺ μεταμέλει τῆς ἀβουλίας, ὅτι τῇ πληγῇ τοῦ κέντρου ἐπαποθνήσκουσιν[2]. Ἀκουέτωσαν Χριστιανοί, οἷς πρόσταγμά ἐστι μηδενὶ κακὸν ἀντὶ κακοῦ ἀποδιδόναι, ἀλλὰ νικᾶν ἐν τῷ ἀγαθῷ τὸ κακόν. Μίμησαι τῆς μελίσσης τὸ ἰδιότροπον, ὅτι οὐδενὶ λυμαινομένη, οὐδὲ καρπὸν ἀλλότριον διαφθείρουσα, τὰ κηρία συμπήγνυται. Τὸν μὲν γὰρ κηρὸν ἀπὸ τῶν ἀνθῶν φανερῶς συναγείρει[3], τὸ δὲ μέλι, τὴν δροσοειδῶς ἐνεσπαρμένην νοτίδα τοῖς ἄνθεσιν, ἐπισπασαμένη τῷ στόματι, ταύτην ταῖς κοιλότησι τῶν κηρίων ἐνίησιν. Ὅθεν καὶ ὑγρὸν παρὰ τὴν πρώτην

1. ἀκρισία] ἀκρασία CDGFJK.
2. ἐπαποθνήσκουσιν] ἐναποθνήσκουσιν BD.
3. συναγείρει] συνάγει ABDE.

1. Nous avons dit ailleurs (*Les idées et l'action sociales de saint Basile*, 156-158) l'intérêt que présente cette page pour l'étude des idées politiques de saint Basile.

tête. Or leur roi n'est pas élu par un vote (souvent 74 A
en effet le peuple, faute de discernement, porte le plus mauvais au pouvoir). Il ne tient pas du sort sa puissance (parce que les rencontres du sort sont aveugles, et confèrent souvent l'empire au dernier de tous). Ce n'est pas davantage un droit héréditaire qui le fait accéder au trône (il arrive aussi, la plupart du temps, que les héritiers des trônes soient sans éducation et sans vertu, [gâtés qu'ils sont] par la mollesse et la flatterie). C'est de la nature qu'il tient sa primauté sur tous, car il diffère des autres par sa taille, son aspect et la douceur de son caractère[1].
Certes, le roi porte un aiguillon, mais il n'en use pas 74 B
pour se défendre. Ce sont là comme des lois de nature — lois non écrites, — qui veulent que soient lents à punir, ceux qui parviennent aux pouvoirs suprêmes. D'ailleurs les abeilles, pour autant qu'elles ne suivent pas l'exemple du roi, se repentent vite de leur imprudence, car elles meurent du coup de leur aiguillon. Que les chrétiens entendent, eux qui ont reçu le commandement de ne jamais rendre le mal pour le mal, mais de vaincre le mal par le bien[2] !

Imite la manière propre de l'abeille, qui, sans nuire à personne, ni gâter un fruit étranger, construit ses
rayons. Car la cire, il est visible qu'elle la recueille 74 C
sur les fleurs ; quant au miel — ce liquide répandu comme une rosée sur les fleurs — elle l'aspire avec sa bouche, et le dépose dans les alvéoles des rayons. C'est pourquoi il est d'abord liquide ; puis, avec le

2. *Rom.*, **12**, 17-21.

ἐστίν · εἶτα τῷ χρόνῳ συμπεφθὲν, πρὸς τὴν οἰκείαν σύ-
173 C στασιν καὶ ἡδονὴν ἐπανέρχεται. Καλῶν καὶ πρεπόντων
αὕτη τῶν ἐπαίνων παρὰ τῆς Παροιμίας τετύχηκε, σοφὴ
καὶ ἐργάτις ὀνομασθεῖσα · οὕτω μὲν φιλοπόνως τὴν τροφὴν
συναγείρουσα (Ἧς τοὺς πόνους, φησί, βασιλεῖς καὶ ἰδιῶται
πρὸς ὑγείαν προσφέρονται), οὕτω δὲ σοφῶς φιλοτεχνοῦσα
τὰς ἀποθήκας τοῦ μέλιτος (εἰς λεπτὸν γὰρ ὑμένα τὸν κηρὸν
διατείνασα, πυκνὰς καὶ συνεχεῖς ἀλλήλαις συνοικοδομεῖ τὰς
κοιλότητας), ὡς τὸ πυκνὸν τῆς τῶν μικροτάτων πρὸς
ἄλληλα δέσεως, ἔρεισμα γίνεσθαι τῷ παντί. Ἑκάστη γὰρ
φρεατία τῆς ἑτέρας ἔχεται, λεπτῷ πρὸς αὐτὴν διειργομένη[1]
τε ὁμοῦ καὶ συναπτομένη τῷ διαφράγματι. Ἔπειτα διώροφοι
καὶ τριώροφοι αἱ σύριγγες αὗται ἀλλήλαις ἐπῳκοδόμηνται.
Ἐφυλάξατο[2] γὰρ μίαν ποιῆσαι διαμπερὲς τὴν κοιλότητα,
173 D ἵνα μὴ τῷ βάρει τὸ ὑγρὸν πρὸς τὸ ἐκτὸς διεκπίπτῃ[3]. Κατάμαθε
πῶς τὰ τῆς γεωμετρίας εὑρέματα πάρεργά ἐστι τῆς
σοφωτάτης μελίσσης. Ἑξάγωνοι γὰρ πᾶσαι καὶ ἰσόπλευροι
176 A τῶν κηρίων αἱ σύριγγες, οὐκ ἐπ' εὐθείας ἀλλήλαις κατε-
πικείμεναι, ἵνα μὴ κάμνωσιν οἱ πυθμένες τοῖς διακένοις
ἐφηρμοσμένοι · ἀλλ' αἱ γωνίαι τῶν κάτωθεν ἑξαγώνων,

1. διειργομένη] διῃρημένη F.
2. ἐφυλάξατο] ἐφυλάξαντο J.
3. διεκπίπτῃ] διαπίπτῃ DF.

1. Pour tout ce passage, voir Aristote, *Hist. anim.*, V, 21, 22 : 554 a 17-555 b 29 : C'était, dit Fialon, une croyance générale chez les Anciens, que le miel n'était point formé du suc des fleurs, mais qu'il tombait du ciel comme une rosée (*loc. cit.*, 471, n. 2).
« Protinus aerii mellis coelestia dona
Exsequar... » chantait Virgile (*Géorgiques*, IX, 1-2).

temps, il s'épaissit, et il acquiert la consistance et la saveur qui lui sont propres[1].

Elles sont belles et appropriées, les louanges que l'abeille a reçues du *Livre des Proverbes;* elle y est appelée *sage* et *laborieuse*[2]. Autant elle met d'activité à recueillir notre nourriture (*C'est le fruit de son travail*, dit le texte, *que rois et sujets appliquent à leur santé*[3]), autant met-elle d'habile ingéniosité à façonner les réceptacles du miel. (Car elle étend la cire en une membrane légère, dont elle construit
des alvéoles serrées et contiguës). [Elle fait] si bien 74 D
que ses toutes petites cases, étroitement rattachées les unes aux autres, assurent la solidité de tout l'ouvrage. Chaque cellule, en effet, tient à la suivante par cette légère cloison, qui leur sert à la fois de séparation et de lien. Puis, c'est par deux ou trois étages que les cavités s'élèvent les unes sur les autres. Car [l'abeille] se garde de faire une seule alvéole continue, de peur que le liquide, entraîné par son poids ne se répande au dehors.

Apprends comme les découvertes de la géométrie sont accessoires pour la très sage abeille. Car les cavités ménagées dans les rayons, toutes en forme
d'hexagones réguliers, ne reposent pas directement 74 E
les unes sur les autres, de peur que le fond portant sur des cellules vides, ne vienne à céder ; mais les angles des hexagones inférieurs servent de base et

2. Cf. *Prov.*, **6,** 8ª.
3. *Prov.*, **6,** 8ᵇ.

βάθρον καὶ ἔρεισμα τῶν ὑπερκειμένων εἰσίν, ὡς ἀσφαλῶς ὑπὲρ ἑαυτῶν μετεωρίζειν τὰ βάρη, καὶ ἰδιαζόντως ἑκάστῃ κοιλότητι τὸ ὑγρὸν ἐγκατέχεσθαι.

5. Πῶς ἄν σοι πάντα δι' ἀκριβείας ἐπέλθοιμι τὰ ἐν τοῖς βίοις τῶν ὀρνίθων ἰδιώματα ; Πῶς μὲν αἱ γέρανοι τὰς ἐν τῇ νυκτὶ προφυλακὰς ἐκ περιτροπῆς ὑποδέχονται · καὶ αἱ μὲν καθεύδουσιν, αἱ δὲ κύκλῳ περιιοῦσαι, πᾶσαν αὐταῖς ἐν τῷ ὕπνῳ παρέχονται τὴν ἀσφάλειαν · εἶτα τοῦ καιροῦ τῆς φυλακῆς πληρουμένου, ἡ μὲν βοήσασα πρὸς ὕπνον ἐτράπετο[1], ἡ δὲ τὴν διαδοχὴν ὑποδεξαμένη, ἧς ἔτυχεν ἀσφαλείας ἀντέδωκεν ἐν τῷ μέρει. Ταύτην καὶ ἐν τῇ πτήσει
176 B τὴν εὐταξίαν κατόψει. Ἄλλοτε γὰρ ἄλλη τὴν ὁδηγίαν ἐκδέχεται, καὶ τακτόν τινα χρόνον προκαθηγησαμένη τῆς πτήσεως, εἰς τὸ κατόπιν περιελθοῦσα, τῇ μεθ' ἑαυτὴν τὴν ἡγεμονίαν τῆς ὁδοῦ παραδίδωσι. Τὸ δὲ τῶν πελαργῶν οὐδὲ πόρρω ἐστὶ συνέσεως λογικῆς · οὕτω μὲν κατὰ τὸν ἕνα καιρὸν πάντας ἐπιδημεῖν τοῖς τῇδε χωρίοις · οὕτω δὲ ὑφ' ἑνὶ συνθήματι πάντας ἀπαίρειν. Δορυφοροῦσι δὲ αὐτοὺς αἱ παρ' ἡμῖν κορῶναι, καὶ παραπέμπουσιν, ἐμοὶ δοκεῖν, καὶ συμμαχίαν τινὰ παρεχόμεναι πρὸς ὄρνιθας πολεμίους. Σημεῖον δὲ, πρῶτον μὲν τὸ μὴ φαίνεσθαι ὑπὸ τὸν καιρὸν

1. ἐτράπετο] ἐτρέπετο AE ; τρέπεται F ; ἐτράπη J.

---

1. Le P. Levie a montré comment, dans ce développement, et sauf pour la description de la ruche à laquelle on ne voit rien d'équivalent, l'orateur utilise et transforme le récit d'Aristote : *loc. cit.*, p. 136-137.

2. Aristote, *Hist. anim.*, IX, 10 ; 614 b 18. Mais la tradition n'avait pas manqué d'ajouter des détails dramatiques. Cf. Élien, *De nat. anim.*, III, 13 ; éd. Hercher, p. 42 ; Plutarque, *De solert. anim.*, X ; Œuvres morales, 967 B ; éd. Dübner, t. 4, p. 1083-1084.

3. Basile ne prétend pas sans doute nous faire part d'observations originales (Cf. Élien, *De nat. anim.*, III, 23 ; éd. Hercher, p. 46.

de soutien aux hexagones placés au-dessus, afin qu'ils puissent en toute sécurité porter leur charge, et que le liquide confié à chaque cellule, y soit bien gardé[1].

Les grues : l'ordre dont elles donnent l'exemple

5. Comment t'énumérerais-je avec exactitude les particularités qu'offre la vie des oiseaux ? Comment [par exemple] les grues[2] montent la garde à tour de rôle, pendant la nuit : les unes dorment, les autres font la ronde et procurent aux premières une sécurité complète dans leur sommeil. Puis, son temps de garde achevé, la sentinelle pousse un cri et se met à dormir, tandis que celle qui la relève, 75 A
lui ménage à son tour la sécurité dont elle a joui.

Ce bon ordre, tu le remarqueras aussi dans leur vol, car c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui sert de guide ; et celle qui a dirigé le vol pendant un temps déterminé, passe en arrière, et remet à celle qui la suit, la conduite du voyage.

Les cigognes et les corneilles : l'hospitalité et l'amour filial

La manière dont se comportent les cigognes, n'est pas loin non plus de l'intelligence raisonnable : comme le même temps les voit revenir toutes en nos régions, un même signal les fait, toutes, s'en éloigner. Les corneilles de nos pays[3] les escortent, à la fois, me semble-t-il, pour leur faire honneur, et pour leur assurer quelque secours contre les oiseaux belliqueux. 75 B
On le remarque d'abord à l'absence de toute corneille

Pline, *Hist. nat.*, X, 23 (32), 63 ; éd. C. Mayhoff, II, p. 238). Il se contente de présenter son commentaire d'une manière vivante.

ἐκεῖνον κορώνην παντάπασιν, ἔπειθ' ὅτι μετὰ τραυμάτων ἐπανερχόμεναι ἐναργῆ τοῦ συνασπισμοῦ καὶ τῆς ἐπιμαχίας τὰ σημεῖα κομίζουσι. Τίς παρ' αὐταῖς τοὺς τῆς φιλοξενίας
176 C διώρισε νόμους[1] ; Τίς αὐταῖς ἠπείλησε λειποστρατίου γραφήν, ὡς μηδεμίαν ἀπολείπεσθαι τῆς προπομπῆς. Ἀκουέτωσαν οἱ κακόξενοι, καὶ[2] τὰς θύρας κλείοντες, καὶ μηδὲ στέγης ἐν χειμῶνι καὶ νυκτὶ τοῖς ἐπιδημοῦσι μεταδιδόντες. Ἡ δὲ περὶ τοὺς γηράσαντας τῶν πελαργῶν πρόνοια ἐξήρκει τοὺς παῖδας ἡμῶν, εἰ προσέχειν ἐβούλοντο, φιλοπάτορας καταστῆσαι. Πάντως γὰρ οὐδεὶς οὕτως ἐλλείπων κατὰ τὴν φρόνησιν, ὡς μὴ αἰσχύνης ἄξιον κρίνειν τῶν ἀλογωτάτων ὀρνίθων ὑστερίζειν κατ' ἀρετήν. Ἐκεῖνοι τὸν πατέρα ὑπὸ τοῦ γήρως πτερορρυήσαντα περιστάντες ἐν κύκλῳ τοῖς οἰκείοις πτεροῖς διαθάλπουσι, καὶ τὰς τροφὰς ἀφθόνως παρασκευάζοντες, τὴν δυνατὴν καὶ ἐν τῇ πτήσει παρέχονται[3] βοήθειαν, ἠρέμα τῷ πτερῷ κουφίζοντες ἑκατέρωθεν. Καὶ οὕτω τοῦτο παρὰ πᾶσι διαβεβόηται, ὥστε ἤδη τινὲς τὴν τῶν
176 D εὐεργετημάτων ἀντίδοσιν ἀντιπελάργωσιν ὀνομάζουσι. Μηδεὶς πενίαν ὀδυρέσθω · μηδὲ ἀπογινωσκέτω ἑαυτοῦ τὴν ζωήν, ὁ μηδεμίαν οἴκοι περιουσίαν καταλιπών, πρὸς τὸ τῆς χελιδόνος εὐμήχανον ἀποβλέπων. Ἐκείνη γὰρ τὴν καλιὰν πηγνυμένη, τὰ μὲν κάρφη τῷ στόματι διακομίζει ·

1. νόμους] θεσμούς F.
2. καί] οἱ F.
3. παρέχονται] παρέχοντες F.

1. Sur la suppression de ἄν voir Abel, *Grammaire du Grec biblique*, 288.
2. πελαργός étant le nom de la cigogne.
3. Aristote, *Hist. anim.*, IX, 7 : 612 b 19 ; Élien, *De nat. anim.*, III, 24 ; éd. Hercher, p. 46.

à cette époque, et puis aux blessures qui, à leur retour, témoignent manifestement des combats que cette alliance leur a fait soutenir. Qui donc leur a prescrit les lois de l'hospitalité ? Qui a menacé de poursuite les déserteurs, pour que nulle ne se dérobe à cette escorte ? Qu'ils entendent, ceux qui sont inhospitaliers, qui ferment leurs portes aux étrangers, et qui, même par les nuits d'hiver, refusent de partager leur toit.

Les prévenances des cigognes à l'égard de celles
qui sont âgées, suffiraient à rendre nos enfants, s'ils 75 C
voulaient y prendre garde, affectueux envers leurs parents[1]. Car il n'est assurément personne de si insensé qu'il ne rougisse d'être moins vertueux que les oiseaux les plus dénués de raison ! Les cigognes, autour de leur père dont la vieillesse a fait tomber les plumes, se rassemblent en cercle ; elles le réchauffent de leurs propres ailes ; elles pourvoient abondamment à sa nourriture, et, même dans leur vol, lui procurent tout le secours possible, en lui ménageant doucement de chaque côté le soutien de leurs ailes. Leur conduite a été si vantée de tous que, maintenant, certains donnent à la reconnaissance le nom d'ἀντιπελάργωσις[2].

L'hirondelle : la pauvreté

Que nul ne s'afflige de sa pau-
vreté, ni ne désespère de sa propre 75 D
vie, parce qu'il ne reste chez lui aucun excédent de ressources ; mais qu'il considère l'industrieuse habileté de l'hirondelle. Car celle-ci, quand elle construit son nid[3], apporte des brins de paille dans son bec ; mais

177 A πηλὸν δὲ τοῖς ποσὶν ἆραι μὴ δυναμένη, τὰ ἄκρα τῶν πτερῶν ὕδατι καταβρέξασα, εἶτα τῇ λεπτοτάτῃ κόνει ἐνειληθεῖσα, οὕτως ἐπινοεῖ τοῦ πηλοῦ τὴν χρείαν · καὶ κατὰ μικρὸν ἀλλήλοις τὰ κάρφη οἷον κόλλῃ τινὶ τῷ πηλῷ συνδήσασα, ἐν αὐτῇ τοὺς νεοττοὺς ἐκτρέφει · ὧν ἐάν τις ἐκκεντήσῃ τὰ ὄμματα, ἔχει τινὰ παρὰ τῆς φύσεως ἰατρικὴν[1], δι' ἧς πρὸς ὑγείαν ἐπανάγει τῶν ἐκγόνων τὰς ὄψεις. Ταῦτά σε νουθετείτω, μὴ διὰ πενίαν πρὸς[2] κακουργίαν τρέπεσθαι · μηδὲ ἐν τοῖς χαλεπωτάτοις πάθεσι πᾶσαν ἐλπίδα ῥίψαντα, ἄπρακτον κεῖσθαι καὶ ἀνενέργητον · ἀλλ' ἐπὶ Θεὸν καταφεύγειν, ὃς εἰ χελιδόνι τὰ τηλικαῦτα[3] χαρίζεται, πόσῳ μείζονα δώσει τοῖς ἐξ ὅλης καρδίας ἐπιβοωμένοις αὐτόν ; Ἁλκυών ἐστι θαλάττιον ὄρνεον. Αὕτη παρ' αὐτοὺς νοσσεύειν τοὺς αἰγιαλοὺς πέφυκεν, ἐπ' αὐτῆς τὰ ᾠὰ τῆς ψάμμου
177 B καταθεμένη · καὶ νοσσεύει κατὰ μέσον που τὸν χειμῶνα, ὅτε πολλοῖς καὶ βιαίοις ἀνέμοις ἡ θάλασσα τῇ γῇ προσαράσσεται. Ἀλλ' ὅμως κοιμίζονται μὲν πάντες ἄνεμοι, ἡσυχάζει δὲ κῦμα θαλάσσιον, ὅταν ἀλκυὼν ἐπῳάζῃ τὰς ἑπτὰ ἡμέρας. Ἐν τοσαύταις γὰρ μόναις ἐκλεπίζει[4] τοὺς νεοττούς. Ἐπεὶ δὲ καὶ τροφῆς αὐτοῖς χρεία, ἄλλας ἑπτὰ[5] πρὸς τὴν τῶν

1. ἰατρικήν] ἰατρείαν J.
2. πρός] εἰς F.
3. τὰ τηλικαῦτα] ταῦτα F.
4. ἐκλεπίζει] ἐκλέπει MB.
5. ἡμέρας add. 2 MG.

1. ἐν αὐτῇ : Garnier traduit *in ipso nido*, suppléant τῇ καλιᾷ. C'est bien le sens ; mais αὐτῇ, dans la phrase, semble avoir pour antécédent le mot κόνει.

elle ne peut enlever la boue avec ses pattes : alors elle mouille dans l'eau les extrémités de ses ailes, puis s'enveloppe de la plus fine poussière, et voici comment elle conçoit l'utilisation de cette boue. Peu à peu, elle agglutine entre eux les brins de paille en se servant de la boue comme d'une sorte de colle, et dans cette <poussière agglutinée>[1] elle nourrit ses petits. Que si on leur crève les yeux, elle tient de la nature un remède pour leur rendre la vue[2].

Puisse cet exemple te rappeler qu'il faut, non 75 E
point te porter au mal à cause de ta pauvreté, ni, dans les épreuves les plus pénibles, rester inactif et sans énergie après avoir rejeté toute espérance, mais te refugier en Dieu ; car s'il dispense à l'hirondelle de pareils bienfaits, combien n'en accordera-t-il pas de plus grands à ceux qui l'invoquent de tout leur cœur !

L'Alcyon et la Providence L'alcyon est un oiseau de mer. Il a coutume de faire éclore sur le rivage les œufs qu'il a déposés à même le sable. Or les œufs éclosent vers le milieu de l'hiver, à l'époque où la mer, [agitée] par toutes sortes de vents violents, vient se briser contre la terre. Mais on voit s'apaiser tous les vents, se calmer les flots de la mer, pendant les sept jours où l'alcyon couve ses œufs : car c'est là tout ce qu'il faut de temps pour l'éclosion des
petits. Puis, comme ceux-ci ont besoin de nourriture, 76 A

2. ÉLIEN, *De nat. anim.*, III, 25 ; éd. Hercher, p. 47 ; cf. ARISTOTE, *Hist. anim.*, VI, 5 ; 563 a 15. Ces trois derniers fragments, disposés dans le même ordre que chez Élien sans trahir une dépendance directe, font une fois de plus songer à un Épitome.

νεοττῶν αὔξησιν ὁ μεγαλόδωρος Θεὸς τῷ μικροτάτῳ ζῴῳ παρέσχετο. Ὥστε καὶ ναυτικοὶ πάντες ἴσασι τοῦτο, καὶ ἀλκυονίδας[1] τὰς ἡμέρας ἐκείνας προσαγορεύουσι. Ταῦτά σοι εἰς προτροπὴν τοῦ αἰτεῖν παρὰ Θεοῦ τὰ πρὸς σωτηρίαν διὰ τῆς περὶ τὰ ἄλογα τοῦ Θεοῦ προνοίας νενομοθέτηται. Τί οὐκ ἂν γένοιτο τῶν παραδόξων ἕνεκεν σοῦ, ὃς κατ'εἰκόνα γέγονας τοῦ Θεοῦ, ὅπουγε ὑπὲρ ὄρνιθος οὕτω μικρᾶς ἡ μεγάλη καὶ φοβερὰ κατέχεται θάλασσα, ἐν μέσῳ χειμῶνι γαλήνην ἄγειν[2] ἐπιταχθεῖσα ;

177 C **6.** Τὴν τρυγόνα φασὶ διαζευχθεῖσάν ποτε τοῦ ὁμόζυγος, μηκέτι τὴν πρὸς ἕτερον καταδέχεσθαι κοινωνίαν, ἀλλὰ μένειν ἀσυνδύαστον, μνήμῃ τοῦ ποτὲ συζευχθέντος τὴν πρὸς ἕτερον κοινωνίαν ἀπαρνουμένην. Ἀκουέτωσαν αἱ γυναῖκες, ὅπως τὸ σεμνὸν τῆς χηρείας, καὶ παρὰ τοῖς ἀλόγοις, τοῦ ἐν ταῖς πολυγαμίαις ἀπρεποῦς προτιμότερον. Ἀδικώτατος περὶ τὴν τῶν ἐκγόνων ἐκτροφὴν ὁ ἀετός. Δύο γὰρ ἐξαγαγὼν[3] νεοσσούς, τὸν ἕτερον αὐτῶν[4] εἰς γῆν

1. ἀλκυονίδας] ἀλκυονίτιδας A B D.
2. ἄγειν] ἔχειν J.
3. ἐξαγαγών] ἐξάγων A B D E G.
4. αὐτῶν] ἄγων E.

---

1. Là où Aristote (*Hist. anim.*, V, 8 : 542 b 4) ne voyait qu'une simple coïncidence de dates, Plutarque (*De solert. anim.*, XXV : Œuvres morales, 983 A), Élien (*De nat. anim.*, I, 36 ; éd. Hercher, p. 12) semblent relever des rapports de cause à effet. Saint Basile, qui interprète les faits comme ces derniers, est plus proche d'Aristote par la précision des détails. Levie, *loc. cit.*, 140.

2. Ce sont les sept jours qui précèdent, et les sept jours qui suivent le solstice d'hiver.

3. C'est la grande prérogative naturelle de l'homme. Cf. *infra*, 88 C, n.

4. Aristote, *Hist. anim.*, IX, 7 : 612 b 31.

5. On sait le discrédit qui s'attachait aux secondes noces. Cf. *Les*

Dieu, dans sa munificence, accorde à ce tout petit animal sept autres jours pour leur croissance[1]. Cela, tous les marins le savent, et, pour cette raison, ils appellent ces jours alcyoniens[2].

Dieu en a décidé de la sorte pour t'encourager à lui demander ce qui t'est salutaire, quand tu vois sa Providence s'étendre aux êtres sans raison. Quel prodige n'opérerait-il pour toi, qui as été fait à son image[3], quand, pour un oiseau aussi petit, la mer, toute grande et redoutable qu'elle soit, se contient en plein hiver sur l'ordre qui lui est donné de rester 76 B en repos.

La tourterelle et la viduité

6. La tourterelle[4], dit-on, une fois séparée du mâle, n'accepte plus de s'accoupler avec un autre, mais demeure seule, et, en souvenir de son union précédente, se refuse à tout accouplement nouveau. Que les femmes sachent à quel point, même chez des êtres sans raison, la noblesse de la viduité laisse loin derrière elle l'inconvenance des unions successives[5].

L'aigle, la corneille : justice, et amour paternel

L'aigle[6] est extrêmement injuste envers les petits qu'il doit élever. De deux aiglons qui viennent d'éclore, il précipite l'un à terre, et le repousse à

idées et l'action sociales de saint Basile, 66-69 ; Grégoire de Nazianze, *Hom.*, XXXVII, 8 ; *P. G.*, **36**, 292 B.

6. Aristote, *Hist. anim.*, VI, 6 : 563 a 17 ; cf. IX, 34 : 619 b 18. Élien affirme au contraire que l'aigle est l'animal qui montre le plus d'amour pour ses petits : II, 40 ; éd. Hercher, p. 33.

Sur le travail de style auquel s'est livré saint Basile, pour donner couleur et vie à l'exposé d'Aristote, voir Levie, *loc. cit.*, 141.

καταρρήγνυσι, ταῖς πληγαῖς τῶν πτερῶν ἀπωθούμενος · τὸν δὲ ἕτερον μόνον ἀναλαβών, οἰκειοῦται, διὰ τὸ τῆς τροφῆς ἐπίπονον ἀποποιούμενος ὃν ἐγέννησεν. Ἀλλ᾽ οὐκ ἐᾷ τοῦτον, ὥς φασι, διαφθαρῆναι ἡ φήνη · ἀλλ᾽ ὑπολαβοῦσα αὐτὸν τοῖς οἰκείοις ἑαυτῆς νεοσσοῖς συνεκτρέφει. Τοιοῦτοι,
180 A τῶν γονέων[1], οἱ ἐπὶ προφάσει πενίας ἐκτιθέμενοι τὰ νήπια · ἢ καὶ ἐν τῇ διανομῇ τοῦ κλήρου ἀνισότατοι πρὸς τὰ ἔκγονα. Δίκαιον γάρ, ὥσπερ ἐξ ἴσου μεταδεδώκασιν ἑκάστῳ τοῦ εἶναι, οὕτω καὶ τὰς πρὸς τὸ ζῆν ἀφορμὰς ἴσως αὐτοῖς καὶ ὁμοτίμως παρέχειν. Μὴ μιμήσῃ τῶν γαμψωνύχων ὀρνίθων τὸ ἀπηνές · οἳ ἐπειδὰν ἴδωσι τοὺς ἑαυτῶν νεοττοὺς κατατολμῶντας λοιπὸν τῆς πτήσεως, ἐκβάλλουσι τῆς καλιᾶς, τύπτοντες τοῖς πτεροῖς καὶ ὠθοῦντες, καὶ οὐδεμίαν ἐπιμέλειαν ποιοῦνται πρὸς τὸ λοιπόν. Ἐπαινετὸν τῆς κορώνης τὸ φιλότεκνον · ἣ καὶ πετομένων[2] ἤδη παρέπεται, σιτίζουσα αὐτοὺς καὶ ἐκτρέφουσα μέχρι πλείστου. Πολλὰ τῶν ὀρνίθων γένη οὐδὲν πρὸς τὴν κύησιν δεῖται τῆς τῶν ἀρρένων ἐπιπλοκῆς · ἀλλ᾽ ἐν μὲν τοῖς ἄλλοις ἄγονά ἐστι τὰ ὑπηνέμια, τοὺς δὲ γῦπας φασὶν ἀσυνδυάστως τίκτειν ὡς τὰ πολλά, καὶ

1. οἱ σκληροί add. J.
2. πετομένων] πετομένοις Garnier.

---

1. En 374, une constitution de Valentinien, Valens et Gratien condamna l'exposition des enfants (*Code Justinien*, VIII, 51, 2). Ou bien la requête de Basile appelle la législation civile ; ou bien elle évoque des questions qui sont à l'ordre du jour.

2. Les oiseaux de proie.

3. La distinction que Basile va faire des œufs féconds et de ceux qui ne le sont pas, invite à donner à κύησιν un sens différent d'enfantement ou de fécondation. La suite du développement montre qu'il n'exclut pas cependant tout cas de parthénogénèse.

4. Élien donne une explication étrangère à saint Basile. C'est le

coups d'ailes ; il n'accepte que l'autre : il le reconnaît, tandis qu'il rejette, parce que la nourriture est difficile à trouver, l'un des [êtres] qu'il a engendrés. Mais 76 C
on dit que l'orfraie ne laisse pas périr ce dernier : elle l'emporte et l'élève avec sa propre couvée.

Tels sont les parents qui, sous prétexte de pauvreté, exposent leurs enfants ; ou qui, dans le partage de leur patrimoine, sont d'une extrême iniquité à l'égard de leurs rejetons[1]. Car c'est justice qu'après leur avoir également donné la vie, ils leur dispensent aussi les moyens d'existence avec une égale et même considération.

N'imite pas [non plus] la cruauté des oiseaux aux serres recourbées[2] ; car, du jour où ils voient leurs petits s'enhardir à voler, ils les chassent du nid, 76 D
les frappent de leurs ailes, les repoussent, et ne prennent plus d'eux aucun soin.

Louable est au contraire l'amour de la corneille pour ses petits : dès que ceux-ci commencent à voler, elle vole à côté [d'eux] ; elle les nourrit et les élève le plus longtemps qu'elle le peut.

Les Vautours et l'enfantement virginal de Marie

Nombre d'oiseaux n'ont pas besoin pour pondre[3] de s'unir avec les mâles ; mais tandis que, chez les autres, les œufs sans germe sont inféconds, les vautours, dit-on, se reproduisent la plupart du temps sans s'être accouplés[4], et cela jusqu'à un âge très

vent qui féconderait le vautour femelle. *De nat. anim.*, II, 46 ; éd. Hercher, p. 35. Aristote (*Hist. anim.*, 18, 11) avait fait justice de cette fable.

180 B ταῦτα μακροβιωτάτους ὄντας· οἷς γε μέχρις ἑκατὸν ἐτῶν, ὡς τὰ πολλά, παρατείνεται[1] ἡ ζωή. Τοῦτό μοι ἔχε παρασεσημειωμένον ἐκ τῆς περὶ τοὺς ὄρνιθας ἱστορίας, ἵν' ἐπειδάν ποτε ἴδῃς γελῶντάς τινας τὸ μυστήριον ἡμῶν, ὡς ἀδυνάτου ὄντος καὶ ἔξω τῆς φύσεως, παρθένον τεκεῖν, τῆς παρθενίας αὐτῆς φυλαττομένης ἀχράντου, ἐνθυμηθῇς ὅτι ὁ εὐδοκήσας ἐν τῇ μωρίᾳ τοῦ κηρύγματος σῶσαι τοὺς πιστεύοντας, μυρίας ἐκ τῆς φύσεως ἀφορμὰς πρὸς τὴν πίστιν τῶν παραδόξων προλαβὼν κατεβάλετο[2].

7. Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν, καὶ πετεινὰ πετόμενα ἐπὶ τῆς γῆς, κατὰ τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ. Ἐπὶ μὲν τῆς γῆς ἐκελεύσθη πετάσθαι[3], διὰ τὸ πᾶσι τὴν τροφὴν ἀπὸ τῆς γῆς ὑπάρχειν· Κατὰ δὲ τὸ
180 C στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ, ὡς προλαβόντες ἀποδεδώκαμεν[4], οὐρανοῦ ἐνταῦθα παρὰ τὸ ὁρᾶσθαι τοῦ ἀέρος προσειρημένου· στερεώματος δέ, διὰ τὸ πυκνότερόν[5] πως εἶναι, συγκρίσει τοῦ αἰθερίου σώματος, καὶ μᾶλλον πεπιλημένον ταῖς κάτωθεν ἀναφοραῖς τὸν ὑπὲρ κεφαλῆς ἡμῶν ἀέρα. Ἔχεις οὖν οὐρανόν διακεκοσμημένον, γῆν κεκαλλωπισμένην, θάλασαν εὐθηνουμένην τοῖς οἰκείοις γεννήμασιν, ἀέρα πλήρη τῶν διιπ-

1. παρατείνεται] παρεκτείνεται F.
2. κατεβάλετο] κατεβάλλετο E, 1 MG.
3. πετάσθαι] πέτεσθαι ABEG.
4. ἀποδεδώκαμεν] ἀπεδώκαμεν F.
5. πυκνότερον] πυκνόν ADEG.

1. La proclamation du salut faite par les hérauts de l'Évangile est la prédication évangélique. Cf. Festugière, *L'enfant d'Agrigente*, p. 96.

2. I *Cor.*, **1**, 21.

L'auteur du Commentaire d'Isaïe reproduit le même argument :

avancé ; car leur vie atteint fréquemment jusqu'à cent ans. Je t'engage à noter ce point de l'histoire des oiseaux ; et si jamais tu vois des gens se rire 76 E
du mystère de notre foi, sous prétexte qu'il est impossible et en dehors de l'ordre naturel, qu'une vierge enfante sans que sa virginité en subisse la moindre atteinte, tu te souviendras que Dieu, *à qui il a plu, par la folie de la proclamation*[1], *de sauver ceux qui croient*[2], nous a d'avance donné dans la nature toutes sortes de raisons d'accepter les merveilles de la foi.

Les oiseaux voleront sur la terre, au firmament du ciel

7. *Que les eaux produisent des reptiles doués d'âmes vivantes, et des oiseaux qui volent sur la terre au firmament du ciel.* 77 A

Il leur est prescrit de voler *sur la terre :* la terre, en effet, leur fournit à tous leur nourriture ; et *au firmament du ciel.* C'est que, nous l'avons dit[3], l'air reçoit ici le nom de *ciel* [οὐρανός], du mot ὁρᾶσθαι [être vu], et celui de *firmament*, en raison d'une certaine densité plus grande que celle du corps éthéré, et de la pression plus forte que subit, du fait des vapeurs qui montent d'en-bas, l'air au-dessus de nos têtes.

La création s'achève : Gloire à Dieu

Voilà donc le ciel revêtu de sa parure, la terre ornée de beauté, la mer rendue florissante par les êtres qu'elle a engendrés, l'air rempli d'oiseaux qui le traversent dans 77 B

de Sinner, I, 765 ; *P. G.*, **30**, 465 A-B. Cf. aussi Saint Ambroise *Hex.*, V, 20 ; éd. Schenkl, p. 188, l. 14-p. 189, l. 5 ; *P. L.*, **14**, 233, B-D.

3. *Supra*, 30 B.

ταμένων αὐτὸν ὀρνίθων. Πάντα προστάγματι Θεοῦ ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ εἶναι παραχθέντα, καὶ ὅσα ὁ λόγος παρῆκε νῦν, τὴν ἐπὶ πλεῖον ἐν τούτοις διατριβὴν ἐκκλίνων, ὡς ἂν μὴ δόξῃ ὑπερεκπίπτειν[1] τοῦ μέτρου, κατὰ σεαυτὸν συλλογισάμενος, ὅγε φιλόπονος, τὴν ἐν ἅπασι[2] τοῦ Θεοῦ
180 D σοφίαν καταμανθάνων, μὴ λήξῃς ποτὲ τοῦ θαύματος, μηδὲ
181 A τοῦ διὰ πάσης τῆς κτίσεως δοξάζειν τὸν ποιητήν. Ἔχεις ἐν τῷ σκότει τὰ νυκτερόβια γένη τῶν ὀρνίθων · ἐν τῷ φωτὶ τὰ ἡμερόφοιτα. Νυκτερίδες μὲν γάρ, καὶ γλαῦκες, καὶ νυκτοκόρακες, τῶν νυκτινόμων εἰσίν. Ὥστε σοί ποτε ἐν καιρῷ μὴ παρόντος τοῦ ὕπνου, ἐξαρκεῖν καὶ τὴν ἐν τούτοις διατριβήν, καὶ τὴν τῶν ὑπαρχόντων αὐτοῖς ἰδιωμάτων ἐξέτασιν πρὸς δοξολογίαν τοῦ ποιητοῦ. Πῶς ἄγρυπνον ἡ ἀηδών, ὅταν ἐπῳάζῃ, διὰ πάσης νυκτὸς τῆς μελῳδίας μὴ ἀπολήγουσα. Πῶς τετράπουν τὸ αὐτὸ καὶ πτηνὸν ἡ νυκτερίς. Πῶς μόνη τῶν ὀρνίθων ὀδοῦσι κέχρηται, καὶ ζωογονεῖ μὲν ὡς τὰ τετράποδα, ἐπιπολάζει δὲ τῷ ἀέρι, οὐχὶ πτερῷ κουφιζομένη, ἀλλ' ὑμένι τινὶ δερματίνῳ. Πῶς μέντοι καὶ τοῦτο ἔχει τὸ[3] φιλάλληλον ἐν τῇ φύσει, καὶ ὥσπερ ὁρμαθὸς, ἀλλήλων αἱ νυκτερίδες ἔχονται, καὶ μία τῆς μιᾶς ἤρτηνται · ὅπερ ἐφ' ἡμῶν τῶν ἀνθρώπων οὐ ῥᾴδιον κατορθωθῆναι Τὸ γὰρ
181 B ἀπεσχισμένον καὶ ἰδιάζον τοῦ κοινωνικοῦ καὶ ἡνωμένου τοῖς πολλοῖς προτιμότερον. Πῶς ἐοίκασι τοῖς ὄμμασι τῆς

1. ὑπερεκπίπτειν] ὑπερπίπτειν A B E G.
2. ἅπασι] πᾶσι D J.
3. τό] τι G.

1. *Supra*, 49 E.
2. Nous ne pouvons que signaler une fois de plus les multiples et minutieuses remarques de Levie : *loc. cit.*, 144 et sq.

leur vol. Tout ce que l'ordre divin a fait passer du néant de l'existence — cela même que notre discours a pour l'instant négligé, pour ne pas s'attarder trop longtemps, ni paraître excéder la mesure, — tu l'auras conjecturé par toi-même, si tu es un auditeur actif[1], apte à comprendre quelle est en toutes choses la sagesse de Dieu : ne cesse donc jamais ni d'admirer ni de glorifier dans toute la création, Celui qui en est l'auteur.

Les oiseaux de nuit et les oiseaux de jour

Voici dans les ténèbres, les espèces nocturnes des oiseaux, et dans la lumière, celles qui voyagent de jour[2]. Chauves-souris, chouettes, hiboux sont en effet des êtres qui cherchent, la nuit, leur pâture : 77 C
de sorte qu'il peut te suffire, aux heures d'insomnie, de penser à eux, et de te rappeler les qualités qu'ils possèdent, pour faire monter vers le Créateur un hymne de louanges. [Vois] comme le rossignol reste éveillé tout le temps de l'incubation, sans interrompre sa mélodie de toute la nuit ; comme la chauve-souris est à la fois quadrupède et volatile ; comme seule, parmi les oiseaux, elle est armée de dents, vivipare comme les quadrupèdes, et capable de s'élever dans les airs en se soulevant non sur des ailes de plumes, mais sur une membrane de peau. [Vois] encore comme les chauves-souris ont naturellement de l'affec-
tion mutuelle, et se tiennent entre elles par une sorte 77 D
de chaîne, l'une à l'autre suspendue : [exemple de l'union] si difficile pour nous, humains, à réaliser. Car la plupart des hommes préfèrent la vie individuelle et privée à l'union de la vie commune ! [Vois]

γλαυκὸς οἱ περὶ τὴν ματαίαν σοφίαν ἐσχολακότες. Καὶ γὰρ ἐκείνης ἡ ὄψις, νυκτὸς μὲν ἔρρωται, ἡλίου δὲ λάμψαντος ἀμαυροῦται. Καὶ τούτων μὲν ἡ διάνοια ὀξυτάτη μέν ἐστι πρὸς τὴν τῆς ματαιότητος θεωρίαν, πρὸς δὲ τὴν τοῦ ἀληθινοῦ φωτὸς κατανόησιν ἐξημαύρωται. Ἐν ἡμέρᾳ δέ σοι καὶ πάνυ ῥᾴδιον πανταχόθεν συνάγειν[1] τὸ θαῦμα τοῦ κτίσαντος. Πῶς μὲν ἐπ' ἔργα σε διεγείρει ὁ σύνοικος ὄρνις, ὀξείᾳ τῇ φωνῇ ἐμβοῶν καὶ καταμηνύων πόρρωθεν ἔτι τὸν ἥλιον προσελαύνοντα, ὁδοιπόροις συνδιορθρίζων[2], γεωργοὺς δὲ ἐξάγων πρὸς ἀμητόν. Πῶς ἄγρυπνον τὸ τῶν χηνῶν
181 C γένος, καὶ πρὸς τὴν τῶν λανθανόντων αἴσθησιν ὀξύτατον, οἵ γέ ποτε καὶ τὴν βασιλίδα πόλιν περισώσαντο, πολεμίους τινὰς ὑπὸ γῆς δι' ὑπονόμων ἀφανῶν ἤδη μέλλοντας τὴν ἄκραν τῆς Ῥώμης καταλαμβάνειν καταμηνύσαντες. Ἐν ποίῳ γένει τῶν ὀρνίθων οὐκ ἴδιόν τι θαῦμα ἡ φύσις δείκνυσι ; Τίς ὁ τοῖς γυψὶ προαπαγγέλλων[3] τῶν ἀνθρώπων τὸν θάνατον, ὅταν κατ' ἀλλήλων ἐπιστρατεύσωσιν ; Ἴδοις γὰρ ἂν μυρίας ἀγέλας γυπῶν τοῖς στρατοπέδοις παρεπομένας, ἐκ τῆς τῶν ὅπλων παρασκευῆς τεκμαιρομένων τὴν ἔκβασιν. Τοῦτο δὲ

1. συνάγειν] συναγαγεῖν J.
2. συνδιορθρίζων] συνορθρίζων A B E G.
3. προαπαγγέλλων] προσαγγέλλων A E ; προαγγέλλων B D G.

---

1. L'oiseau domestique : σύνοικος ὄρνις.
2. Cf. Tite-Live, I, V, c. 47. Fialon fait remarquer (*loc. cit.*, 481) que Basile s'écarte de la tradition généralement reçue (Galli per dumos aderant, dit Virgile, *Énéide*, VIII, 657) ; mais que le commentaire de Servius mentionne la double tradition.
3. Aristote, *Hist. anim.*, VI, 5 : 563 a 10.

comme ressemblent aux yeux de la chouette, ceux qui s'adonnent à la vanité de la sagesse [humaine]. Car la vue de cet oiseau est perçante pendant la nuit, mais, que brille le soleil, elle s'obscurcit. [De même] l'esprit de ces gens est-il extrêmement subtil pour de vaines études ; mais, pour l'intelligence de la vraie lumière, ils ne sont qu'obscurité.

Pendant le jour, toutefois, il te sera beaucoup plus facile de recueillir de toutes parts des raisons
d'admirer le Créateur. [Vois] comme le coq[1] t'excite 77 E
au travail, lui dont le cri perçant signale de loin l'approche du soleil : il n'est pas moins matinal que les voyageurs, et ramène les paysans au travail de la moisson. [Vois] comme les oies sont vigilantes, et douées d'un flair très subtil pour déceler ce qui se cache : elles ont jadis sauvé la capitale de l'empire, en signalant la présence d'ennemis, qui, par des galeries souterraines, s'apprêtaient, sans qu'on s'en aperçût, à prendre la citadelle de Rome[2].

Particularités merveilleuses

Quelle est, parmi les oiseaux, l'espèce où la nature ne montre quelque merveille particulière ?

Qui annonce aux vautours que des hommes vont 78 A
mourir, quand ceux-ci partent en expéditions les uns contre les autres[3] ? On voit en effet d'innombrables bandes de vautours qui accompagnent les armées, et qui, aux préparatifs de la guerre, en devinent l'issue. Voilà qui n'est pas fort loin des raisonnements humains[4].

4. Élien, *De nat. anim.*, II, 46 ; éd. Hercher, p. 35.

οὐ μακράν ἐστι λογισμῶν ἀνθρωπίνων. Πῶς σοι τὰς φοβερὰς ἐπιστρατιὰς τῆς ἀκρίδος διηγήσομαι, ἢ ὑφ' ἑνὶ συνθήματι πᾶσα ἀρθεῖσα καὶ στρατοπεδευσαμένη κατὰ τὸ πλάτος τῆς
181 D χώρας, οὐ πρότερον ἅπτεται τῶν καρπῶν, πρὶν ἐνδοθῆναι αὐτῇ τὸ θεῖον πρόσταγμα; Πῶς ἡ σελευκὶς ἐφέπεται ἴαμα τῆς πληγῆς, ἀπέραντον ἔχουσα τοῦ ἐσθίειν τὴν δύναμιν, τοῦ φιλανθρώπου Θεοῦ ἀκόρεστον αὐτῆς τὴν φύσιν ἐπ' εὐεργεσίᾳ
184 A τῶν ἀνθρώπων κατασκευάσαντος[1]; Τίς ὁ τρόπος τῆς μελῳδίας τοῦ τέττιγος; Καὶ πῶς ἐν τῇ μεσημβρίᾳ ἑαυτῶν εἰσιν ᾠδικώτεροι, τῇ ὁλκῇ τοῦ ἀέρος, ἣν ἐν τῇ διαστολῇ ποιοῦνται τοῦ θώρακος, ἐκδιδομένου τοῦ φθόγγου; Ἀλλὰ γὰρ ἔοικα πλεῖον ἀπολείπεσθαι τῷ λόγῳ τοῦ θαύματος τῶν πτηνῶν, ἢ εἰ τοῖς ποσὶν αὐτῶν ἐπειρώμην ἐφικνεῖσθαι τοῦ τάχους. Ὅταν ἴδῃς τὰ ἔντομα λεγόμενα τῶν πτηνῶν, οἷον μελίσσας καὶ σφῆκας (οὕτω γὰρ αὐτὰ προσειρήκασι διὰ τὸ πανταχόθεν ἐντομάς τινας φαίνειν), ἐνθυμοῦ, ὅτι τούτοις ἀναπνοὴ οὐκ ἔστιν, οὐδὲ πνεύμων, ἀλλ' ὅλα δι' ὅλων τρέφεται τῷ ἀέρι. Διόπερ καὶ ἐλαίῳ καταβραχέντα

1. κατασκευάσαντος] παρασκευάσαντος A B D G.

---

1. Cf. *Exode*, **10**, 12.
2. ἡ σελευκίς. C'est une sorte de grive qui se nourrit de sauterelles. Pline, *Hist. nat.*, X, 27 (39), 75 ; éd. C. Mayhoff, t. II, p. 241.
3. Levie (*loc. cit.*, 142) rapproche ce passage, d'Aristote (*De respir.*, 9 : 475 a 7; *Hist. anim.*, IV, 9 : 535 b 1), et il dit : « Basile se croit devant un problème ; mais la solution qu'il insinue, le supprime (Cf. *Hist. anim.*, IV, 7 : 532 b 10) ». Les termes ὁλκὴ τοῦ ἀέρος et διαστολὴ τοῦ θώρακος sont classiques en effet pour signifier la respiration. Cf. *Hex.*, VII, 1 : *infra*, 63 E.
Il ajoute : « Peut-on supposer que Basile ait choisi dans l'œuvre

Comment te décrire les terribles expéditions de la sauterelle ? Toute la troupe s'est levée au même signal ; elle a établi son camp sur la surface du pays ; mais elle ne touche pas aux fruits avant que l'ordre divin ne lui en soit donné[1].

Comment [se fait-il que] la grive[2] les suive, et remédie au fléau grâce à la voracité illimitée dont elle est douée, Dieu, dans sa bonté, ayant mis l'insatiable appétit de l'oiseau au service des hommes ? 78 B

De quelle manière la cigale fait-elle entendre son chant ? Et comment [ces insectes] sont-ils plus harmonieux au milieu du jour, [eux qui], en attirant l'air par la dilatation de leur thorax, font entendre leur chant[3] ?

[Quoi que je fasse], il me semble en effet que je suis plus loin d'exprimer les merveilles du monde des oiseaux, que si j'essayais d'atteindre à la course la rapidité de leur vol !

Les insectes Quand tu vois ces êtres ailés que l'on appelle insectes — des abeilles et des guêpes, par exemple, (le nom d'insecte leur vient en effet de ce qu'ils présentent sur tout leur corps des sortes d'incisions), — songe qu'ils n'ont
pas de respiration ni de poumon, mais qu'ils se nour- 78 C
rissent d'air par leur corps tout entier. Aussi, couverts d'huile, périssent-ils parce que leurs pores sont

abondante d'Aristote un fait dont il ne voyait ni la portée ni le sens ? Non ; le résumé concis de l'épitomé l'aura averti de l'existence de la question sans lui fournir tous les éléments de solution : demi-lumière, source ordinaire de méprises ».

φθείρεται, τῶν πόρων ἀποφραγέντων· ὄξους δὲ εὐθὺς ἐπιβληθέντος πάλιν ἀναβιώσκεται, τῶν διεξόδων ἀνοιγομένων. Οὐδὲν περιττότερον τῆς χρείας, οὔτε μὴν ἐλλεῖπόν τινι τῶν
184 B ἀναγκαίων ὁ Θεὸς ἡμῶν ἔκτισε. Πάλιν τὰ φίλυδρα τῶν ζῴων καταμαθών, ἑτέραν ἐν αὐτοῖς κατασκευὴν εὑρήσεις· πόδας οὔτε διεσχισμένους, ὡς τοὺς τῆς κορώνης, οὔτε ἀγκύλους, ὡς τοὺς τῶν σαρκοφάγων· ἀλλὰ πλατεῖς καὶ ὑμενώδεις, ἵνα ῥᾳδίως ἐπινήχωνται τῷ ὕδατι, οἱονεὶ κώπαις τισὶ τοῖς τῶν ποδῶν ὑμέσι τὸ ὑγρὸν διωθούμενοι. Ἐὰν δὲ καταμάθῃς, ὅπως εἰς βάθος ὁ κύκνος καθιεὶς τὸν αὐχένα, κάτωθεν ἑαυτῷ τὴν τροφὴν ἀναφέρει, τότε εὑρήσεις τὴν σοφίαν τοῦ κτίσαντος, ὅτι διὰ τοῦτο μακρότερον τῶν ποδῶν τὸν αὐχένα προσέθηκεν, ἵνα ὥσπερ τινὰ ὁρμιὰν κατάγων, τὴν ἐν τῷ βάθει κεκρυμμένην τροφὴν ἐκπορίζηται.

184 C 8. Ἁπλῶς ἀναγινωσκόμενα τὰ ῥήματα τῆς Γραφῆς, συλλαβαί τινές εἰσι μικραί· Ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα πετεινὰ πετόμενα ἐπὶ τῆς γῆς κατὰ τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ· ἐρευνωμένης δὲ τῆς ἐν τοῖς ῥήμασι διανοίας, τότε ἐκφαίνεται τὸ μέγα θαῦμα τῆς σοφίας τοῦ κτίσαντος. Πόσας προείδετο διαφορὰς πτηνῶν; ὅπως αὐτὰ κατὰ γένος διέστησεν ἀπ' ἀλλήλων; πῶς ἕκαστον κεχωρισμένοις ἐχαρακτήρισεν ἰδιώ-

---

1. En somme, c'est l'expérience de Malpighi sur la respiration des insectes. LEVIE, *loc. cit.*, 144. Des faits que rapporte ARISTOTE (*Hist. anim.*, I, 1 : 487 a 32 ; IV, 1 : 523 b 13 ; VIII, 27 : 605 b 19), Basile aurait tiré un meilleur parti qu'Aristote lui-même (COURTONNE, *loc. cit.*, p. 119) ; mais le mérite pourrait en revenir à un intermédiaire.
2. Cf. *supra*, 47 E, n.
3. C'est, paraît-il, une erreur : RABAUD (E.), *Transformisme et adaptation*, p. 107, 108.
4. Cf. ARISTOTE, *De part. anim.*, IV, 12 : 694 b 1 ; IV, 14 : 692 b 19 ; IV, 12 : 693 a 24.

bouchés : mais, que l'on verse aussitôt du vinaigre, ils reviennent à la vie, quand se rouvrent ces conduits[1].

Dieu n'a rien créé qui passe le besoin, rien non plus qui ne suffise au nécessaire[2].

Les oiseaux et les insectes qui vivent sur l'eau

Considère encore les animaux qui se plaisent sur l'eau, et tu verras qu'ils ont une constitution différente : leurs pattes ne sont ni divisées comme celles de la corneille, ni recourbées comme celles des oiseaux carnivores, mais larges et membraneuses ; elles leur permettent de nager facilement sur l'eau, car ils se servent, en guise de rames, des membranes de leurs pattes pour repousser l'élément liquide[3]. 78 D
Et si tu considères comment le cygne, plongeant son cou au fond de l'eau, ramène d'en bas sa nourriture, tu verras la sagesse du Créateur qui, à cette fin, l'a doué d'un cou plus long que ses pattes, afin qu'il le lance au fond comme il ferait une ligne, et ramène la nourriture cachée dans les profondeurs[4].

Merveilleuse sagesse du Créateur : les animaux terrestres

8. A la simple lecture, les mots du Livre sacré ne sont que de faibles syllabes : *Que les eaux produisent des oiseaux qui volent sur la terre, au firmament du ciel.* Mais, une fois découverte la pensée qu'ils
recouvrent, apparaît alors la grande merveille de 78 E
la sagesse créatrice. Quelles différences [Dieu] n'a-t-il pas prévues dans le monde des oiseaux ? Quelles distinctions n'a-t-il pas établies entre les espèces ? Quels caractères particuliers n'a-t-il pas imprimés à chacun ?

μασιν ; Ἐπιλείπει[1] με ἡ ἡμέρα, τὰ ἐναέρια ὑμῖν θαύματα διηγούμενον. Καλεῖ ἡμᾶς ἡ χέρσος πρὸς τὴν τῶν θηρίων καὶ ἑρπετῶν καὶ βοσκημάτων ἐπίδειξιν, ἑτοίμως ἔχουσα ὁμότιμα τοῖς φυτοῖς καὶ τῷ πλωτῷ γένει καὶ τοῖς πτηνοῖς πᾶσιν ἀντεπιδείξασθαι. Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν κτηνῶν καὶ θηρίων καὶ ἑρπετῶν κατὰ γένος. Τί φατε, οἱ
184 D ἀπιστοῦντες τῷ Παύλῳ περὶ τῆς κατὰ τὴν ἀνάστασιν ἀλλοιώσεως, ὁρῶντες πολλὰ τῶν ἀερίων τὰς μορφὰς μεταβάλλοντα ; Ὁποῖα καὶ περὶ τοῦ Ἰνδικοῦ[2] σκώληκος ἱστορεῖται τοῦ κερασφόρου · ὃς εἰς κάμπην τὰ πρῶτα μεταβαλών, εἶτα προϊὼν βομβυλιὸς γίνεται, καὶ οὐδὲ ἐπὶ ταύτης ἵσταται τῆς μορφῆς, ἀλλὰ χαύνοις καὶ πλατέσι πετάλοις ὑποπτεροῦται. Ὅταν οὖν καθέζησθε τὴν τούτων ἐργασίαν ἀναπηνιζόμεναι, αἱ
185 A γυναῖκες, τὰ νήματα λέγω ἃ πέμπουσιν ὑμῖν οἱ Σῆρες πρὸς τὴν τῶν μαλακῶν ἐνδυμάτων κατασκευήν, μεμνημέναι τῆς κατὰ τὸ ζῷον τοῦτο μεταβολῆς, ἐναργῆ λαμβάνετε τῆς ἀναστάσεως ἔννοιαν, καὶ μὴ ἀπιστεῖτε[3] τῇ ἀλλαγῇ ἣν Παῦλος ἅπασι[4] κατεπαγγέλλεται. Ἀλλὰ γὰρ αἰσθάνομαι τοῦ λόγου τὴν συμμετρίαν ἐκβαίνοντος. Ὅταν μὲν οὖν ἀπίδω

1. ἐπιλείπει] ἐπιλείψει 1 M G.
2. Ἰνδικοῦ] Ἰνδοῦ D E.
3. ἀπιστεῖτε] ἀπιστῆτε E G, 2 M G.
4. ἅπασι] πᾶσι A B G, 1 M G.

---

1. I *Cor.*, **15**, 35-50.
2. Aristote, *Hist. anim.*, V, 19 : 551 b 9.
3. Ce que saint Ambroise, trompé sans doute par la similitude κάμπην-κράμβην, a traduit « in speciem caulis » : éd. C. Schenkl, p. 195 ; l. 18 ; p. 196, l. 1 ; *P. L.*, **14**, 257 C : Ita cuncti mss et editi, excepta rom[ana editione] quae legit in speciem erucae. Procul dubio

Mais voici que le jour m'abandonne, tandis que je vous expose les merveilles répandues dans les airs. <Or> la terre nous invite au spectacle des bêtes sauvages, des reptiles, des troupeaux : elle est prête à nous montrer des êtres qui valent bien les plantes, la gent poissonneuse et tous les volatiles : *Que la terre produise l'âme vivante du bétail, des animaux sauvages et des reptiles selon leur espèce...*

Le ver à soie et la résurrection des corps

Vous qui refusez votre créance à saint Paul, quand il vous parle du changement auquel donnera lieu la résurrection [des corps][1], que dites-vous en voyant se transformer tant d'insectes aériens ?

Tel, dit-on, ce ver des Indes dont le corps est muni de cornes[2]. Il se transforme, tout d'abord, en chenille[3]. 79 A
Plus tard, il devient larve ; et il ne s'en tient pas à cette forme, mais se munit de molles et larges ailes. Lors donc que vous, femmes, vous asseyez pour dévider leur travail, je veux dire les fils que nous envoient les Sères[4] pour la confection des vêtements soyeux, souvenez-vous des transformations de l'insecte : prenez une claire idée de la résurrection, et ne refusez pas votre foi au changement que Paul nous promet à tous.

Péroraison

Mais [je m'arrête], car je m'aperçois que mon discours dépasse toute proportion. En effet lorsque je jette les yeux

propter Basilium κάμπην. Voir Préface de Garnier, n° 28 ; éd. de Sinner, I, XIX.
4. Peuple d'Asie ; nous dirions : les Chinois.

πρὸς τὸ πλῆθος τῶν εἰρημένων, ἔξω ἐμαυτὸν ὁρῶ τοῦ μέτρου φερόμενον · ὅταν δὲ πάλιν πρὸς τὸ ποικίλον τῆς ἐν τοῖς δημιουργήμασι σοφίας ἀποβλέψω, οὐδὲ ἦρχθαι νομίζω τῆς διηγήσεως. Ἅμα δὲ καὶ τὸ παρακατέχειν ὑμᾶς ἐπὶ πλεῖον οὐκ ἄχρηστον. Τί γὰρ ἄν τις καὶ ποιοῖ τὸν μέχρι τῆς ἑσπέρας χρόνον ; Οὐκ ἐπείγουσιν ὑμᾶς οἱ ἑστιάτορες · οὐκ ἀναμένει ὑμᾶς τὰ συμπόσια. Ὅθεν, εἰ δοκεῖ, τῇ σωματικῇ νηστείᾳ εἰς τὴν τῶν ψυχῶν εὐφροσύνην ἀποχρησώμεθα. Πολλάκις
185 B ὑπηρετήσας τῇ σαρκὶ πρὸς ἀπόλαυσιν, σήμερον τῇ διακονίᾳ παράμεινον τῆς ψυχῆς. Κατατρύφησον τοῦ Κυρίου[1], καὶ δώσει[2] σοι[3] τὰ αἰτήματα τῆς καρδίας σου. Εἰ φιλόπλουτος εἶ, ἔχεις πλοῦτον πνευματικόν, Τὰ κρίματα Κυρίου τὰ ἀληθινά, τὰ δεδικαιωμένα ἐπὶ τὸ αὐτό, τὰ ἐπιθυμητὰ ὑπὲρ χρυσίον καὶ λίθον τίμιον πολύν. Εἰ ἀπολαυστικὸς καὶ φιλήδονος, ἔχεις τὰ λόγια τοῦ Θεοῦ τῷ τὴν πνευματικὴν αἴσθησιν ἐρρωμένῳ Γλυκύτερα ὄντα ὑπὲρ μέλι καὶ κηρίον. Ἐὰν ὑμᾶς διαφῶ, καὶ διαλύσω τὸν σύλλογον, οἱ μὲν ἐπὶ τοὺς κύβους δραμοῦνται[4]. Ὅρκοι ἐκεῖ, καὶ φιλονεικίαι χαλεπαί, καὶ φιλοχρηματίας ὠδῖνες. Δαίμων παρέστηκε διὰ τῶν κατεστιγμένων ὀστέων τὴν μανίαν ἐξάπτων, καὶ τὰ αὐτὰ χρήματα πρὸς ἑκάτερον μέρος μετατιθείς, νῦν τοῦτον
185 C ἐπαίρων τῇ νίκῃ, κἀκείνῳ κατήφειαν ἐμποιῶν, πάλιν δὲ ἐκεῖνον γαυριῶντα δεικνύς, καὶ τοῦτον[5] κατησχυμμένον.

1. τοῦ Κυρίου] τῷ κυρίῳ E.
2. δώσει] δώῃ C D H.
3. σοι] σου E.
4. δραμοῦνται] διαδραμοῦνται J.
5. καὶ τοῦτον] κἀκεῖνον C J.

---

1. Même excuse que dans la péroraison précédente : 69 C-D.
2. *Ps.*, **36,** 4.
3. *Ps.*, **18,** 10-11 a.
4. *Ps.*, **18,** 11 b.

sur l'abondance des questions traitées[1], je me vois emporté au-delà de [toute] mesure ; quand, au 79 B
contraire, je considère la variété qui éclate dans les ouvrages de la sagesse [divine], je pense n'avoir même pas commencé mon exposé. Mais vous retenir plus longtemps n'[était] pas inutile ! Que ferait-on jusqu'au soir ? Vous n'avez pas d'hôtes qui vous pressent ; pas de banquets qui vous attendent. C'est pourquoi, si bon vous semble, nous mettrons à profit notre jeûne corporel pour la joie de nos âmes.

Souvent tu t'es mis aux ordres de la chair et de ses jouissances ; aujourd'hui, reste au service de ton âme : *Fais tes délices du Seigneur, et Il te donnera ce que ton cœur désire*[2]. Si tu aimes les richesses, voici des richesses spirituelles : *Les décrets du Seigneur* 79 C
qui sont vrais et se justifient eux-mêmes : plus désirables que l'or ou qu'une pierre très précieuse[3]. Si tu cherches des jouissances, si tu aimes le plaisir, voici les paroles de Dieu qui, pour l'homme dont le sens spirituel s'est affermi, sont *plus douces que miel et rayons...*[4].

Si je vous congédie et que je renvoie l'assemblée, les uns courront aux dés : là, ce sont des serments, d'âpres querelles, les souffrances cruelles de l'avarice. Le démon est de la partie, lui qui, à l'aide de ces os marqués de points [que sont les dés], excite la folie des joueurs, et promène les mêmes sommes d'un côté à l'autre de la table, tantôt élevant celui-ci à la victoire, et mettant le découragement au cœur de celui-là ; tantôt, à l'inverse, montrant ce dernier 79 D
radieux, et l'autre couvert de honte. Quel avantage

Τί ὄφελος, νηστεύειν τῷ σώματι, τὴν δὲ ψυχήν μυρίων
κακῶν ἐμπεπλῆσθαι[1] ; Ὁ μὴ κυβεύων, σχολὴν δὲ ἄλλως
ἄγων, τί οὐ φθέγγεται τῶν ματαίων ; τί οὐκ ἀκούει τῶν
ἀτόπων ; Σχολὴ γάρ, ἄνευ φόβου Θεοῦ, πονηρίας διδάσκαλος
τοῖς ἀκαιρουμένοις ἐστί. Τάχα μὲν οὖν τι καὶ ὄφελος ἐν τοῖς
λεγομένοις εὑρήσεται[2] · εἰ δὲ μή, ἀλλὰ τό γε μὴ ἁμαρτάνειν
ἐκ τῆς ἐνταῦθα ὑμῖν ἀσχολίας περίεστιν. Ὥστε τὸ ἐπὶ
πλέον κατέχειν, ἐπὶ πλέον ἐστὶν ὑμᾶς τῶν κακῶν ὑπεξάγειν.
Ἱκανὰ [καὶ] τὰ εἰρημένα εὐγνώμονι κριτῇ, ἐὰν μή τις πρὸς
τὸν πλοῦτον τῆς κτίσεως ἀποβλέπῃ, ἀλλὰ πρὸς τὸ τῆς
185 D ἡμετέρας δυνάμεως ἀσθενὲς, καὶ πρὸς τὸ αὔταρκες εἰς
εὐφροσύνην τῶν συνεληλυθότων. Ἡ γῆ ὑμᾶς ταῖς οἰκείαις
βλάσταις[3] ἐδεξιώσατο · ἡ θάλασσα τοῖς ἰχθύσιν, ὁ ἀὴρ
τοῖς πτηνοῖς. Ἑτοίμη ἡ χέρσος, ὁμότιμα τούτοις[4] ἀντε-
188 A πιδείξασθαι. Ἀλλὰ τοῦτο μέτρον ἔστω τῆς ἑωθινῆς ἑστιά-
σεως, ἵνα μὴ ὁ ὑπερβάλλων κόρος ἀμβλυτέρους ὑμᾶς πρὸς
τὴν τῶν ἑσπερινῶν ἀπόλαυσιν καταστήσῃ. Ὁ δὲ τὰ πάντα
πληρώσας τῆς ἑαυτοῦ κτίσεως, καὶ ἐν πᾶσιν ἡμῖν τῶν
οἰκείων θαυμάτων ἐναργῆ τὰ ὑπομνήματα καταλιπὼν[5],
πληρῶσαι[6] ὑμῶν τὰς καρδίας πάσης εὐφροσύνης πνευματικῆς,
ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος,
εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

1. ἐμπεπλῆσθαι] ἐμπίπλασθαι G H, Combefis.
2. εὑρήσεται] εὑρήσετε E ; εὑρίσκεται J.
3. ταῖς οἰκείαις βλάσταις] τοῖς οἰκείοις βλάστοις A.
4. τινά add. J.
5. καταλιπών] καταλείπων E.
6. πληρῶσαι] πληρῶσαι B D G ; πληρώσει E ; πληρούτω Garnier.

y aurait-il à soumettre le corps au jeûne, et à laisser l'âme remplie d'innombrables maux ? Celui qui ne joue pas aux dés, occupe autrement ses loisirs : mais que de vaines paroles ne profère-t-il pas ? Que n'entend-il pas d'inconvenant ? Car les loisirs sans la crainte de Dieu, enseignent le mal à ceux qui n'avaient pas le temps [d'y penser][1]. Peut-être donc trouverez-vous quelque avantage dans mes discours ; sinon, il reste que vous n'aurez point péché, pendant que vous êtes ici occupés à m'entendre ; si bien que vous retenir plus longtemps, c'est plus longtemps vous éviter de mal faire !

Toutefois un juge équitable trouvera que j'en ai 79 E
dit assez, pour peu qu'il considère non la richesse de la création, mais la faiblesse de nos forces, et la satisfaction joyeuse des fidèles assemblés. La terre vous a accueillis avec ses floraisons, la mer avec ses poissons, l'air avec ses oiseaux. Le continent est prêt à vous montrer des êtres qui ne sont pas inférieurs à ceux-ci...

Mais que ce soit ici le terme de notre festin matinal[2], de peur qu'une trop grande satiété n'émousse votre appétit pour le repas du soir. Et que Celui qui, de ses créatures, a rempli l'univers, et qui, en toutes choses, nous a laissé les souvenirs visibles de ses
propres merveilles, remplisse vos cœurs de toute joie 80 A
spirituelle, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

1. La traduction de Dom Garnier : « qui tempore uti non norunt » nous semble inexacte. Cf. *Philip.*, **4,** 10.
2. *Timée*, 27 b.

ΟΜΙΛΙΑ θ'

Περὶ χερσαίων[1].

1. Πῶς ὑμῖν ἡ ἑωθινὴ τῶν λόγων τράπεζα κατεφάνη ; Ἐμοὶ μὲν γὰρ ἐπῆλθεν εἰκάσαι τὰ ἐμαυτοῦ πένητός τινος
188 B ἑστιάτορος φιλοφροσύνῃ, ὃς τῶν εὐτραπέζων τις εἶναι φιλοτιμούμενος, ἀπορίᾳ τῶν πολυτελεστέρων ἀποκναίει τοὺς δαιτυμόνας, τὴν πενιχρὰν παρασκευὴν δαψιλῶς ἐπιφέρων τῇ τραπέζῃ· ὥστε περιίστασθαι αὐτῷ εἰς ἀπειροκαλίας ὄνειδος τὸ φιλότιμον. Τοιοῦτον δή τι καὶ τὸ ἡμέτερον, εἰ μή τι ὑμεῖς ἄλλο λέγετε. Πλὴν ὁποῖά ποτ' ἂν ᾖ[2], οὐκ ἐξουδενωτέον[3] ὑμῖν. Οὐδὲ γὰρ Ἐλισσαῖον ὡς φαῦλον ἑστιάτορα παρῃτοῦντο οἱ τότε, καὶ ταῦτα λαχάνοις ἀγρίοις ἑστιῶντα τοὺς φίλους. Οἶδα νόμους ἀλληγορίας, εἰ καὶ μὴ παρ' ἐμαυτοῦ ἐξευρών, ἀλλὰ τοῖς παρ' ἑτέρων πεπονημένοις

1. περὶ χερσαίων] τοῦ αὐτοῦ εἰς τὴν γένεσιν ὁμιλία FH ; ὁμιλία ἐνάτη K.
2. ᾖ] εἴη ABDE.
3. ἐξουδενωτέον] ἐξουδενητέον ABDE.

---

1. Cette dernière homélie, sur l'œuvre du sixième jour, fut donc prononcée le soir du même jour. Cf. 79, E.
2. Réminiscence de *Timée*, 17 a ; 27 b. Cf. *Rep.*, 354 b.
3. IV *Rois*, **4**, 39. Basile qui va faire de l'interprétation allégorique la critique la plus nette (cf. *supra*, 31 B), ne s'interdit nullement d'user de comparaisons et de métaphores ; il semble qu'il ait pris soin de le souligner ici.
4. On a l'impression que l'orateur répond à des critiques qui lui auraient été faites dans l'intervalle. Son interprétation littérale devait heurter bien des esprits, puisque saint Grégoire de Nysse s'en écartera, tout en se défendant de tomber lui-même dans l'allégorie.

NEUVIÈME HOMÉLIE

LES ANIMAUX TERRESTRES

EXORDE : excuses de l'orateur

1. Comment vous a paru le banquet oratoire de ce matin[1] ? Il m'est venu à l'idée que mon zèle ressemblait à celui d'un pauvre qui se met en frais de donner un festin. Désireux d'être mis au nombre de ceux qui font bonne
chère, il fatigue les convives par la pauvreté du service, 80 B
en couvrant la table de ses maigres apprêts : si bien que son ambition accuse outrageusement sa sottise. C'est à peu près ce qu'il en est de nous, si vous ne prenez notre défense...[2]. Mais quoi qu'il en soit, gardez-vous de rien mépriser. Car, au temps d'Élisée, on ne refusait pas son invitation, comme celle d'un mauvais hôte, bien qu'il régalât ses amis d'herbes sauvages[3].

Critique de l'interprétation allégorique

Je connais les lois de l'allégorie pour les avoir, non pas imaginées moi-même, mais rencontrées dans les travaux d'autrui[4].

περιτυχών. Ἃς οἱ μὴ καταδεχόμενοι τὰς κοινὰς τῶν γεγραμ-
188 C μένων[1] ἐννοίας, τὸ ὕδωρ οὐχ ὕδωρ λέγουσιν, ἀλλά τινα
ἄλλην φύσιν, καὶ φυτὸν[2] καὶ ἰχθὺν πρὸς τὸ ἑαυτοῖς δοκοῦν ἑρμηνεύουσι, καὶ ἑρπετῶν γένεσιν καὶ θηρίων ἐπὶ τὰς οἰκείας ὑπονοίας παρατρέψαντες ἐξηγοῦνται, ὥσπερ οἱ ὀνειροκρίται τῶν φανέντων ἐν ταῖς καθ' ὕπνον φαντασίαις πρὸς τὸν οἰκεῖον σκοπὸν τὰς ἐξηγήσεις ποιούμενοι. Ἐγὼ δὲ χόρτον ἀκούσας, χόρτον νοῶ, καὶ φυτὸν, καὶ ἰχθὺν, καὶ θηρίον, καὶ κτῆνος[3], πάντα ὡς[4] εἴρηται οὕτως ἐκδέχομαι. Καὶ γὰρ οὐκ ἐπαισχύνομαι τὸ εὐαγγέλιον. Οὐδὲ ἐπειδὴ οἱ τὰ περὶ κόσμου γράψαντες πολλὰ περὶ σχημάτων γῆς διελέχθησαν, εἴτε σφαῖρά ἐστιν, εἴτε κύλινδρος, εἴτε καὶ δίσκῳ ἐστὶν ἐμφερὴς ἡ γῆ, καὶ ἐξίσου πάντοθεν[5] ἀποτετόρνευται, ἢ λικνοειδής ἐστι, καὶ μεσόκοιλος (πρὸς πάσας γὰρ ταύτας τὰς ὑπονοίας οἱ τὰ περὶ τοῦ κόσμου γράψαντες
188 D ὑπηνέχθησαν, τὰ ἀλλήλων ἕκαστος καταλύοντες), οὐ παρὰ
τοῦτο προαχθήσομαι[6] ἀτιμοτέραν εἰπεῖν τὴν ἡμετέραν κοσμοποιίαν, ἐπειδὴ οὐδὲν περὶ σχημάτων ὁ τοῦ Θεοῦ θεράπων
189 A Μωϋσῆς[7] διελέχθη, οὐδὲ εἶπε δέκα καὶ ὀκτὼ μυριάδας

1. γεγραμμένων] γραμμάτων J.
2. καὶ φυτόν om. ABEG.
3. καί add. J.
4. ὡς] ὥσπερ ABDEG.
5. πάντοθεν] πανταχόθεν 2 MG.
6. προαχθήσομαι] προσαχθήσομαι AE.
7. Μωϋσῆς om. AE.

1. *Rom.*, **1**, 16.
2. Διέλεχθησαν et plus loin διελέχθη, employés pour l'aoriste moyen.
3. Il est curieux de voir reprendre ici la question de la forme de la terre. Mais saint Théophile d'Antioche revenait lui aussi sur ce point à la fin du *IIe Livre à Autolycus* (32, Sources chrétiennes, p. 182).
4. Une sphère : c'est l'opinion de Platon (*Timée*, 33 b), d'Aristote (*De coelo*, II, 14 : 297 A 8) et des Stoïciens (cf. DIOGÈNE LAËRCE,

Ceux qui n'acceptent pas d'entendre les Écritures 80 C
dans leur signification commune, disent que l'eau n'est point de l'eau, mais quelqu'autre substance ; les mots : plantes, poissons, ils les interprètent comme bon leur semble ; la création des reptiles et des bêtes sauvages, ils l'expliquent à leur manière, en la détournant [du sens obvie], comme font les interprètes des songes, qui donnent le sens qu'ils veulent, aux images apparues pendant le sommeil.

Pour moi, quand j'entends parler d'herbe, je pense à de l'herbe : ainsi fais-je de plante, poisson, bête sauvage, animal domestique : je prends toutes choses comme elles sont dites. *Car je ne rougis pas de l'Évangile*[1].

La Bible n'est pas un traité de cosmologie

Les auteurs de traités sur le 80 D
monde ont émis toutes sortes d'opinions[2] sur la forme de la terre[3] : [ils disent] qu'elle est une sphère, un cylindre, qu'elle ressemble à un disque, et s'arrondit tout autour, ou qu'elle présente l'image d'un van, creusé au milieu. (Ceux qui ont écrit sur le monde se sont en effet portés à toutes ces conjectures en ruinant mutuellement leurs systèmes)[4]. Mais ce n'est pas cela qui me fera parler avec dédain de notre récit de la création, sous prétexte que le serviteur de Dieu, Moïse, n'a rien dit de ces formes, qu'il n'a pas évalué le

VII, 1, 70 ; éd. Cobet, 189). Anaximandre y voyait un cylindre ou une colonne ; Leucippe un tambourin ; Démocrite un bassin plat, creusé par-dessous. PLUTARQUE, *De placitis philosophorum*, III, 10 ; éd. Dübner, t. IV, p. 1092, l. 40-47.

σταδίων τὸ περίμετρον[1] ἔχειν τῆς γῆς · καὶ τὸ ἀπ' αὐτῆς σκίασμα, ἐν τῇ ὑπὸ γῆν τοῦ ἡλίου κινήσει, ἐπὶ πόσον χωρεῖ τοῦ ἀέρος οὐ διεμέτρησε· καὶ πῶς τοῦτο τῇ σελήνῃ προσενεχθὲν τὰς ἐκλείψεις ποιεῖ. Ἐπειδὴ τὰ μηδὲν πρὸς ἡμᾶς ὡς ἄχρηστα ἡμῖν ἀπεσιώπησεν · ἄρα τούτου ἕνεκεν[2] ἀτιμότερα ἡγήσομαι τῆς μωρανθείσης σοφίας τὰ τοῦ Πνεύματος λόγια ; ἢ μᾶλλον δοξάσω τὸν μὴ ἀπασχολήσαντα τὸν νοῦν ἡμῶν ἐπὶ τὰ μάταια, ἀλλὰ πάντα εἰς οἰκοδομὴν καὶ καταρτισμὸν τῶν ψυχῶν ἡμῶν γραφῆναι οἰκονομήσαντα ; Ὅ μοι δοκοῦσι μὴ συνειδότες τινές, παραγωγαῖς τισι καὶ τροπολογίαις σεμνότητά τινα ἐκ τῆς οἰκείας αὐτῶν διανοίας ἐπεχείρησαν τοῖς γεγραμμένοις ἐπιφημίσαι. Ἀλλὰ τοῦτό
189 B ἐστιν ἑαυτὸν σοφώτερον ποιοῦντος τῶν λογίων τοῦ Πνεύματος, καὶ ἐν προσποιήσει ἐξηγήσεως τὰ ἑαυτοῦ παρεισάγοντος. Νοείσθω τοίνυν ὡς γέγραπται.

2. Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν κτηνῶν καὶ θηρίων καὶ ἑρπετῶν. Νόησον ῥῆμα Θεοῦ διὰ τῆς κτίσεως τρέχον,

1. τὸ περίμετρον] τὴν διάμετρον F ; τὴν περίμετρον ABE.
2. καί add. F ; γε add. AD.

1. C'est la mesure donnée par Ptolémée. « Mais il usait, dit P. Duhem, du stade *philétairien* », qui valait quatre tiers de celui d'Eratosthène : ce qui ramènerait cette mesure aux 240.000 stades indiqués par Posidonius. *Le système du monde*, t. II, p. 7.

2. Cette déclaration est importante. Basile a pu s'attarder à scruter le sens de la Bible ; et son respect de l'Écriture l'a induit à y découvrir, au sujet de la constitution du monde (*supra*, 50 A), des indications qui n'y étaient point données. Il sait du moins que ces

périmètre de la terre à 180.000 stades[1], qu'il n'a 80 E
pas mesuré de combien se déplace dans l'air l'ombre de la terre lorsque le soleil passe au-dessous d'elle, et qu'il n'a pas expliqué enfin comment cette ombre projetée sur la lune en provoque les éclipses. Parce qu'il a gardé le silence sur ces points qui — nous étant inutiles — ne nous intéressent pas, me faudra-t-il déprécier, en les comparant à la folle sagesse [du monde], les enseignements de l'Esprit Saint ? Ou plutôt ne glorifierons-nous pas Celui qui, loin d'amuser notre esprit à des vanités, a voulu que tout fût écrit pour l'édification et le salut de nos âmes[2]. Faute,
me semble-t-il, de l'avoir compris, certains ont tenté 81 A
par des altérations du sens et des interprétations figurées, d'attribuer d'eux-mêmes aux Écitures une profondeur d'emprunt. Mais c'est là se faire plus sage que les oracles de l'Esprit Saint, et, sous couleur d'interprétation, introduire dans le texte des pensées personnelles. Prenons donc [ces oracles] tels qu'ils sont écrits.

Efficacité perpétuelle de la parole créatrice

2. *Que la terre produise l'âme vivante du bétail, des animaux sauvages et des reptiles*[3].

Considère la parole de Dieu qui parcourt la créa-

indications sont incomplètes et qu'il serait vain d'y chercher un système parfaitement ordonné, le but essentiel de l'Écriture étant notre édification et notre salut.

L'application que P. Duhem (*op. cit.*, II, 491) fait à Basile d'un texte où saint Augustin blâme la folie de Mani (*Confessions*, V, 5, éd. P. Knöll, p. 94, l. 11-p. 96, l. 3 ; *P. L.*, **32**, 709) ne se justifie d'aucune manière.

3. *Gen.*, **1**, 24. Le texte est différent : ψυχὴν ζῶσαν κατὰ γένος, τετράποδα καὶ ἑρπετὰ καὶ θηρία...

καὶ τότε ἀρξάμενον, καὶ μέχρι νῦν ἐνεργοῦν, καὶ εἰς τέλος δεξιὸν, ἕως ἂν ὁ κόσμος συμπληρωθῇ. Ὡς γὰρ ἡ σφαῖρα, ἐπειδὰν ὑπό τινος ἀπωσθῇ, εἶτα πρανοῦς τινος λάβηται, ὑπό τε τῆς οἰκείας κατασκευῆς καὶ τῆς ἐπιτηδειότητος τοῦ χωρίου φέρεται πρὸς τὸ κάταντες, οὐ πρότερον ἱσταμένη πρὶν ἄν τι τῶν ἰσοπέδων αὐτὴν ὑποδέξηται · οὕτως ἡ φύσις τῶν ὄντων ἑνὶ[1] προστάγματι κινηθεῖσα, τὴν ἐν τῇ γενέσει
189 C καὶ φθορᾷ κτίσιν ὁμαλῶς διεξέρχεται, τὰς τῶν γενῶν ἀκολουθίας δι' ὁμοιότητος ἀποσώζουσα, ἕως ἂν πρὸς αὐτὸ καταντήσῃ τὸ τέλος. Ἵππον μὲν γὰρ ἵππου ποιεῖται διάδοχον, καὶ λέοντα λέοντος, καὶ ἀετὸν ἀετοῦ · καὶ ἕκαστον τῶν ζῴων ταῖς ἐφεξῆς διαδοχαῖς συντηρούμενον μέχρι τῆς συντελείας τοῦ παντὸς παραπέμπει. Οὐδεὶς χρόνος διεφθαρμένα ἢ[2] ἐξίτηλα ποιεῖ τῶν ζῴων τὰ ἰδιώματα, ἀλλ' ὥσπερ ἄρτι καθισταμένη ἡ φύσις ἀεὶ νεαρὰ τῷ χρόνῳ συμπαρατρέχει. Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν. Τοῦτο ἐναπέμεινε τῇ γῇ τὸ πρόσταγμα, καὶ οὐ παύεται ἐξυπηρετουμένη τῷ κτίσαντι[3]. Τὰ μὲν γὰρ ἐκ τῆς διαδοχῆς τῶν προϋπαρχόντων παράγεται · τὰ δὲ ἔτι καὶ νῦν ἐξ αὐτῆς τῆς

1. ἑνί] ἐν F.
2. διεφθαρμένα ἢ om. aliq. MG.
3. τῷ κτίσαντι] τῷ προστάγματι τοῦ κτίσαντος F.

---

1. δεξιόν : nous lisons διεξίον : le même mot (διεξέρχεται) sera employé quelques lignes plus loin.
2. ἑνὶ προστάγματι.. On pourrait se demander si chaque être n'obéit pas à un commandement particulier qui s'exprime dans le cours du temps ; mais nous avons vu (*supra*, 7 B) que, pour Basile, l'intervention divine, quoiqu'elle produise ses effets dans le temps, n'est pas soumise elle-même à la succession temporelle qui est la loi propre de la créature.
3. Aristote, *De part. anim.*, 646 a 33. Cf. *supra*, 44 A.
4. Nous évitons de dire : *génération spontanée.* Comme Sénèque le faisait à la suite de Posidonius (*Questions naturelles ;* éd. Oltramare,

tion : elle inaugurait alors son œuvre ; jusqu'à présent elle garde son efficace ; elle continuera d'avancer[1] vers sa fin jusqu'à l'achèvement du monde.

Comme une boule que l'on pousse, et qui rencontre 81 B
une déclivité, se laisse, par l'effet de sa propre structure et de la disposition du sol, entraîner sur la pente, et ne s'arrête pas avant qu'une surface plane ne l'ait reçue ; ainsi la nature des êtres, mue par un seul commandement[2], s'avance d'une marche égale à travers la création sujette à la naissance et à la mort, et sauvegarde la suite des espèces grâce à la ressemblance [des individus], jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son terme. Car elle fait succéder un cheval à un cheval, un lion à un lion, un aigle à un aigle ; et, conservant chacun des êtres vivants par des successions ininterrompues[3], elle l'accompagne jusqu'à la consommation de toutes choses. Aucune durée qui 81 C
détruise ou efface les caractères particuliers des êtres vivants ; mais, comme si elle venait d'être constituée, la nature, toujours jeune, suit la course du temps.

Nouvelles éclosions de la vie[4]

Que la terre produise une âme vivante ! Cet ordre est resté inhérent à la terre, et celle-ci ne cesse de prêter son ministère au Créateur. Car il y a des êtres qui doivent leur existence à la succession de ceux qui les ont précédés ; mais il y en a d'autres qui, maintenant

p. 219), Basile croit à l'existence dans certains milieux que le vulgaire regarde généralement comme inertes, d'un principe de vie : *vis vitalis*, ζωτικὴ δύναμις. Cf. Cicéron, *De nat. deorum*, II, c. IX ; éd. J. B. Mayor, vol. II, p. 10, l. 61. Mais pour Basile, c'est le commandement divin qui est ce principe de vie.

γῆς ζῳογονούμενα δείκνυται. Οὐ γὰρ μόνον τέττιγας ἐν ἐπομβρίαις ἀνίησιν, οὐδὲ ἄλλα μυρία γένη τῶν ἐμφερομένων
189 D τῷ ἀέρι πτηνῶν, ὧν ἀκατωνόμαστά ἐστι τὰ πλεῖστα διὰ λεπτότητα, ἀλλ' ἤδη καὶ μῦς καὶ βατράχους ἐξ αὐτῆς ἀναδίδωσιν. Ὅπου γε περὶ Θήβας τὰς Αἰγυπτίας ἐπειδὰν ὕσῃ λάβρως ἐν καύμασιν, εὐθὺς ἀρουραίων μυῶν ἡ χώρα καταπληροῦται. Τὰς δὲ ἐγχέλεις[1] οὐδὲ ἄλλως
192 A ὁρῶμεν ἢ ἐκ τῆς ἰλύος συνισταμένας · ὧν οὔτε ᾠὸν οὔτε τις ἄλλος τρόπος τὴν διαδοχὴν συνίστησιν, ἀλλ' ἐκ τῆς γῆς ἐστιν αὐτοῖς ἡ γένεσις[2]. Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχήν. Τὰ κτήνη γήϊνα καὶ πρὸς γῆν νενευκότα, ἀλλὰ τὸ οὐράνιον φυτὸν ὁ ἄνθρωπος ὅσον τῷ σχήματι τῆς σωματικῆς διαπλάσεως, τοσοῦτον καὶ τῷ ἀξιώματι τῆς ψυχῆς διενήνοχε. Τῶν τετραπόδων τὸ σχῆμα ποταπόν ; Ἡ κεφαλὴ αὐτῶν ἐπὶ γῆν προσνένευκεν[3], ἐπὶ γαστέρα βλέπει, καὶ τὸ ταύτης ἡδὺ ἐκ παντὸς τρόπου διώκει. Ἡ σὴ κεφαλὴ πρὸς οὐρανὸν διανέστηκεν · οἱ ὀφθαλμοί σου τὰ ἄνω βλέπουσιν, ὡς ἐάν[4] ποτε καὶ σὺ τοῖς πάθεσι τῆς σαρκὸς ἑαυτὸν ἀτιμάσῃς,

1. ἐγχέλεις] ἐγχέλυς A ; χέλυς D.
2. γένεσις] γέννησις E.
3. προσνένευκεν] νένευκεν ABDG.
4. βλέπουσιν, ὡς ἐάν] σκοποῦσιν ἕως ἄν F.

---

1. La croyance à la naissance spontanée de toutes sortes d'êtres était assez commune dans l'antiquité. Cf. THÉOPHRASTE, *De causis plantarum*, I, 5 (1) éd. Wimmer, p. 169, l. 12-13. ÉLIEN, *De nat. anim.*, VI, 41 ; éd. R. Hercher, p. 106. PLINE, *Hist. nat.*, IX, 58 (84), 179, éd. L. Mayhoff, t. II, p. 215. LUCRÈCE, *De nat. rerum*, II, 869-870 ; éd. A. Ernout, t. I, p. 84.

Aristote pense toutefois que « si les anguilles se reproduisent sans accouplement et sans œufs, elles naissent des vers de terre qui s'organisent d'eux-mêmes dans la vase et le sol humide ». *Hist. anim.*, VI, 16 : 570 a 3.

M. Courtonne juge que Basile a pris une « peine bien inutile » pour établir une thèse controuvée (*op. cit.*, p. 124). Le mal qu'il s'est donné, témoigne du moins des virtualités insoupçonnées que recèle à ses yeux la création, et de la souplesse avec laquelle il

encore, sont visiblement engendrés par la terre elle-même. Car ce ne sont pas seulement des cigales que celle-ci produit au temps des pluies ; ce ne sont pas seulement mille autres espèces d'êtres ailés qui peuplent les airs, et dont la plupart n'ont pas de nom, tant ils sont petits ; mais elle fait encore sortir de son sein des rats et des grenouilles. Aux environs de Thèbes, 81 D
en Égypte, lorsqu'il a plu abondamment pendant les chaleurs, le pays se remplit aussitôt de rats des champs. Quant aux anguilles, nous ne les voyons pas naître autrement que de la vase : elles n'ont pas d'œufs ni aucun autre mode de reproduction ; c'est de la terre qu'elles prennent naissance[1].

L'âme de l'homme

Que la terre produise une âme. Les bêtes sont terrestres et penchées vers la terre ; mais autant l'homme, cette plante céleste[2], l'emporte [sur eux] par le maintien [qu'il doit à] la disposition de son corps, autant <à tout le moins> l'emporte-t-il aussi par la dignité de son âme[3]. Quelle est [au contraire] l'attitude des quadrupèdes ? Leur tête est penchée vers la terre : elle 81 E
regarde leur ventre dont elle cherche de toute manière le plaisir. La tienne est tournée vers le ciel[4], tes yeux regardent en haut. S'il t'arrive par consé-

entend plier son interprétation du texte sacré aux exigences de ce qu'il prend pour le réel.

2. τὸ οὐράνιον φυτόν, PLATON, *Timée*, 90 a-b. L'expression se rencontre chez Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, X, 100 ; éd. O. Stählin, Leipzig, 1905, t. I, p. 72, l. 28.

3. Cf. PLATON, *Timée, loc. cit.* : 91 e ; ARISTOTE, *De part. anim.*, II, 10 : 656 a 10 ; IV, 10 : 686 a 27.

4. Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *De hominis opificio*, *P. G.*, **14**, 144 B ; LACTANCE, *Divin. Instit.*, L. II, *De origine erroris*, *P. L.*, **6**, 261 B.

γαστρὶ δουλεύων καὶ τοῖς ὑπὸ γαστέρα, παρασυνεβλήθης τοῖς κτήνεσι τοῖς ἀνοήτοις, καὶ ὡμοιώθης αὐτοῖς. Ἄλλη
192 B σοι μέριμνα πρέπουσα, τὰ ἄνω ζητεῖν, οὗ[1] ὁ Χριστός ἐστιν, ὑπὲρ τὰ γήϊνα εἶναι τῇ διανοίᾳ. Ὡς διεσχηματίσθης, οὕτω[2] διάθου σεαυτοῦ[3] καὶ τὸν βίον. Τὸ πολίτευμα ἔχε ἐν οὐρανοῖς. Ἀληθινή σου πατρὶς ἡ ἄνω Ἱερουσαλήμ, πολῖται καὶ συμφυλέται οἱ πρωτότοκοι, οἱ ἀπογεγραμμένοι ἐν οὐρανοῖς.

3. Ἐξαγαγέτω ἡ γῆ ψυχὴν ζῶσαν. Οὐ τοίνυν ἐναποκειμένη τῇ γῇ ἡ ψυχὴ τῶν ἀλόγων ἐξεφάνη, ἀλλ' ὁμοῦ τῷ προστάγματι συνυπέστη. Μία δὲ ψυχὴ τῶν ἀλόγων. Ἓν γὰρ αὐτὴν τὸ χαρακτηρίζον ἐστίν, ἡ ἀλογία. Ἰδιώμασι δὲ διαφόροις ἕκαστον τῶν ζῴων κέκριται[4]. Εὐσταθὴς μὲν
192 C γὰρ ὁ βοῦς, νωθὴς δὲ ὁ ὄνος· θερμὸς δὲ ὁ ἵππος πρὸς ἐπιθυμίαν τοῦ θήλεος· ἀτιθάσσευτος[5] ὁ λύκος, καὶ δολερὸν ἡ ἀλώπηξ· δειλὸν ἡ ἔλαφος· ὁ μύρμηξ φιλόπονος[6]· εὐχάριστον ὁ κύων καὶ πρὸς φιλίαν μνημονικόν. Ὁμοῦ τε

1. οὗ] ὅπου J.
2. οὕτω] οὕτως A D E.
3. σεαυτοῦ] σεαυτόν E.
4. κέκριται] διακέκριται J.
5. ἀτιθάσσευτος] ἀτιθάσσευτον D F H.
6. φιλόπονος] φιλόπονον F.

1. *Ps.*, **48,** 13.
2. Ἄλλη σοι μέριμνα. Cf. *supra* 22 D.

quent de te souiller des passions de la chair, d'être l'esclave de ton ventre et des [passions] inférieures, *tu t'es rapproché des animaux sans raison, et tu leur est devenu semblable*[1]. Un autre souci[2] te convient : *chercher les choses d'en-haut où est le Christ*[3], t'élever par la pensée au-dessus des [contingences] de la terre. Tire de ta conformation corporelle la règle de ta vie : *que ta cité soit dans les cieux !*[4] Ta vraie patrie est la Jérusalem d'en-haut ; tes concitoyens, tes compatriotes sont *les premiers-nés, ceux dont le nom est inscrit dans les cieux*[5].

L'âme des animaux, et leurs caractères particuliers

3. *Que la terre produise une âme vivante.* Non pas que l'âme des 82 A
bêtes eût été cachée dans la terre pour apparaître [alors] : c'est à l'heure même du commandement divin qu'elle reçut l'existence. Mais il n'est qu'une [sorte d']âme[6] pour les êtres sans raison ; car la note unique qui les caractérise, c'est d'être privés de raison. Chacun des animaux se distingue toutefois par des particularités différentes : le bœuf est calme ; l'âne est lent ; le cheval, ardent à rechercher la jument ; le loup, sauvage ; le renard, rusé ; le cerf, timide ; la fourmi, active ; le chien, reconnaissant et d'une amitié fidèle. Car au moment où chacun

3. *Coloss.*, **3,** 1.
4. *Philip.*, **3,** 20.
5. *Héb.*, **12,** 22-23.
6. Μιά δὲ ψυχὴ τῶν ἀλόγων. Bien que Basile emploie l'adjectif numéral, il ne s'agit pas de l'unité numérique des âmes. Cf. *supra*, 71 D.

γὰρ ἐκτίσθη ἕκαστον, καὶ συνεπηγάγετο[1] ἑαυτῷ τῆς
φύσεως τὸ ἰδίωμα. Συναπεγεννήθη ὁ θυμὸς τῷ λέοντι, τὸ
μοναστικὸν αὐτοῦ τῆς ζωῆς, τὸ ἀκοινώνητον πρὸς τὸ
ὁμόφυλον. Οἷον γάρ τις τύραννος τῶν ἀλόγων, διὰ τὴν ἐκ
φύσεως ὑπεροψίαν, τὴν πρὸς τοὺς πολλοὺς ὁμοτιμίαν οὐ
καταδέχεται. Ὅς γε οὐδὲ χθιζὴν τροφὴν προσίεται, οὐδ'
ἂν τὰ λείψανα τῆς ἑαυτοῦ θήρας ἐπέλθοι · ᾧ καὶ τηλικαῦτα
τῆς φωνῆς τὰ ὄργανα ἡ φύσις ἐνέθηκεν, ὥστε πολλὰ τῶν
192 D ζῴων ὑπερβάλλοντα τῇ ταχύτητι, μόνῳ πολλάκις ἁλίσκεσθαι
τῷ βρυχήματι. Ῥαγδαῖον ἡ πάρδαλις, καὶ ὀξύρροπον ταῖς
ὁρμαῖς · ἐπιτήδειον αὐτῇ τὸ σῶμα συνέζευκται τῇ ὑγρότητι
καὶ τῷ κούφῳ τοῖς τῆς ψυχῆς κινήμασι συνεπόμενον.
Νωθρὰ ἡ φύσις τῆς ἄρκτου, ἰδιότροπον καὶ τὸ ἦθος, ὕπουλον,
193 A βαθὺ[2] ἐνδεδυκός. Ὅμοιον ἠμφίεσται καὶ τὸ σῶμα, βαρὺ,
συμπεπηγὸς, ἀδιάρθρωτον[3], πρέπον τῷ ὄντι φωλάδι
κατεψυγμένῃ. Ἐὰν ἐπερχώμεθα τῷ λόγῳ πόση τοῖς ἀλόγοις
τούτοις ἐνυπάρχει ἀδίδακτος καὶ φυσικὴ τῆς ἑαυτῶν ζωῆς
ἐπιμέλεια, ἢ πρὸς τὴν ἡμῶν αὐτῶν φυλακὴν καὶ τῆς τῶν
ψυχῶν σωτηρίας πρόνοιαν κινηθησόμεθα, ἢ ἐπιπλέον
κατακριθησόμεθα, ὅταν εὑρεθῶμεν καὶ τῆς μιμήσεως τῶν
ἀλόγων ἀπολειπόμενοι. Ἄρκτος πολλάκις βαθυτάταις κατατρωθεῖσα πληγαῖς, ἑαυτὴν ἰατρεύει[4], πάσαις μηχαναῖς τῷ
φλόμῳ τούτῳ ξηρὰν τὴν φύσιν ἔχοντι τὰς ὠτειλὰς παραβύουσα. Ἴδοις δ' ἂν καὶ ἀλώπεκα τῷ δακρύῳ τῆς πίτυος
ἑαυτὴν ἰωμένην. Χελώνη δὲ σαρκῶν ἐχίδνης ἐμφορηθεῖσα,

1. συνεπηγάγετο] συναπηγάγετο F.
2. καί add D H, Combefis.
3. ἀδιάρθρωτον] ἀδιόρθωτον E ; ἀδιάθρωτον D.
4. ἰατρεύει] θεραπεύειν J.

d'eux fut créé, il apporta avec soi sa particularité
naturelle. Le lion naquit avec son courage, son mode 82 B
de vie solitaire, son caractère insociable à l'égard
de tout congénère : tel un tyran au milieu des animaux, il est d'un naturel si orgueilleux qu'il ne
supporte pas d'avoir, dans la foule, des égaux. Il
refuse une nourriture vieille d'un jour ; jamais il ne
reviendrait aux restes de sa proie ; et la nature l'a
doué d'un organe de voix si puissant que nombre
d'animaux qui le passent en rapidité, se laissent
prendre par son seul rugissement. Impétueuse est
la panthère, et rapide en ses bonds : elle a reçu un
corps souple et agile, prompt à suivre les mouvements 82 C
de son âme. L'ours est naturellement paresseux ;
il a un mode de vie à part ; il est sournois et profondément dissimulé. Et de même, le corps dont il est
revêtu, est lourd, épais, mal articulé, bien fait pour
un être qui gèle de froid dans les cavernes.

Le soin qu'ils prennent de leur vie

Si nous en venons [à considérer] quel soin naturel et spontané les êtres sans raison prennent de leur
propre vie, ou bien nous serons portés à veiller sur
nous-mêmes, et à pourvoir au salut de nos âmes,
ou bien nous serons plus condamnables, quand on
verra que nous sommes loin d'imiter même les bêtes
privés de raison. Souvent une ourse, couverte de 82 D
plaies très profondes, se guérit elle-même, en s'ingéniant à bourrer ses blessures d'une plante naturellement sèche, la molène. On voit aussi le renard se
guérir avec la résine du pin. La tortue, après s'être

διὰ τῆς τοῦ ὀριγάνου ἀντιπαθείας φεύγει τὴν βλάβην τοῦ ἰοβόλου. Καὶ ὄφις τὴν ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς βλάβην ἐξιᾶται
193 B βοσκηθεὶς μάραθρον. Αἱ δὲ προγνώσεις τῆς περὶ τὸν ἀέρα μεταβολῆς ποίαν οὐχὶ σύνεσιν λογικὴν ἀποκρύπτουσιν ; Ὅπου γε τὸ μὲν πρόβατον, χειμῶνος προσιόντος, λάβρως τὴν τροφὴν ἐπεμβάλλεται, ὥσπερ ἐπισιτιζόμενον πρὸς τὴν μέλλουσαν ἔνδειαν. Βόες δὲ κατακεκλεισμένοι χρονίως ἐν ὥρᾳ χειμερινῇ, ἤδη ποτὲ τοῦ ἔαρος προσιόντος, τῇ φυσικῇ αἰσθήσει τὴν μεταβολὴν ἐκδεχόμενοι, ἐκ τῶν βοοστασίων πρὸς τὰς ἐξόδους ὁρῶσι, πάντες ὑφ' ἑνὶ συνθήματι μεταβαλόντες τὸ σχῆμα[1]. Ἤδη δέ τινες τῶν φιλοπόνων καὶ τὸν χερσαῖον ἐχῖνον ἐτήρησαν[2] διπλᾶς ἀναπνοὰς τῇ ἑαυτοῦ καταδύσει μηχανησάμενον, καὶ μέλλοντος μὲν βορέου πνεῖν, ἀποφράσσοντα τὴν ἀρκτῴαν · νότου δὲ πάλιν μεταλαμβάνοντος[3], εἰς τὴν προσάρκτιον[4] μεταβαίνοντα. Τί διὰ τούτων
193 C ἡμῖν ὑποδείκνυται τοῖς ἀνθρώποις ; Οὐ μόνον τὸ διὰ πάντων διήκειν τοῦ κτίσαντος ἡμᾶς τὴν ἐπιμέλειαν, ἀλλὰ καὶ τὸ παρὰ τοῖς ἀλόγοις εἶναί τινα τοῦ μέλλοντος αἴσθησιν,

1. τὸ σχῆμα] τὰς ὄψεις C.
2. τινες... ἐτήρησαν] τις ... ἐτήρησε A B E G.
3. μεταλαμβάνοντος]μεταλαβόντος E G; μεταβαλόντος D H ; μεταβάλλοντος J.
4. προσάρκτιον] προσαρκτίαν E.

1. Nous conservons le mot « d'antipathie » en raison des vertus occultes qu'il est susceptible d'exprimer, et qu'un autre terme, comme *antidote*, ne traduirait pas.

L'idée peut être posidonienne; elle peut aussi se référer à un manuel hellénistique de *Mirabilia*. Cf. Festugière, *op. cit.*, 90 et 196. Sur la tortue, voir Aristote, *Hist. anim.*, IX, 6 : 612 a 24 ; *De mirab. auscult.*, 11 : 831 a 27; Pline, *Hist. nat.*, VIII, 27 (41), 97 : éd. C. Mayhoff, t. II, p. 111-112 ; Élien, III, 5 : éd. R. Hercher, p. 40 ; IX,

rassasiée des chairs de la vipère, met à profit l'antipathie[1] de l'origan, pour éviter le dommage que lui causerait l'animal venimeux. Le serpent guérit ses yeux malades en mangeant du fenouil[2].

Pronostics des animaux

Et quelle prudence raisonnable n'éclipsent les prévisions que font les animaux, des changements atmosphériques ? La brebis, à l'approche de l'hiver, se jette avidement sur la nourriture, comme si elle s'approvisionnait de vivres pour le besoin à venir. Les bœufs, longtemps 82 E
enfermés pendant la saison hivernale, connaissent, dès le retour du printemps, et par une sensibilité naturelle, le changement [qui se prépare] : du fond de leurs étables, ils regardent vers les issues, modifiant tous en même temps leur attitude. Bien plus, des observateurs attentifs ont remarqué que le hérisson de terre ménage deux soupiraux à son trou : il bouche, quand Borée va souffler, l'ouverture qui est au nord ;
il s'y transporte au contraire, si le vent souffle du sud[3]. 83 A

Qu'est-ce qui nous est montré par là, à nous autres hommes ? Non seulement que le Créateur étend sa sollicitude à toutes choses, mais que les êtres dénués de raison ont aussi quelque sens de l'avenir, et nous

16 : p. 153 ; Plutarque, *De Solertia anim.*, XX, Œuvres morales, 974 B : éd. Dübner, t. IX, p. 1192.

2. Ni Plutarque ni Élien ni Pline ne disent que le serpent mange du fenouil. Cf. Courtonne, *op. cit.*, p. 125. Le P. Festugière signale ce détail chez Bolos le Démocritéen. *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, t. I, p. 198-199.

3. Cf. Plutarque, *De solertia anim.*, XVI. Œuvres morales, 472 A ; éd. Dübner, t. IV, p. 1189, l. 34-40 ; Aristote, *Hist. anim.*, IX, 6 : 612 b 4.

ὥστε καὶ ἡμᾶς μὴ τῇ παρούσῃ ζωῇ προστετηκέναι, ἀλλ'
ὑπὲρ τοῦ μέλλοντος αἰῶνος τὴν πᾶσαν ἔχειν σπουδήν. Οὐ
φιλοπονήσεις περὶ σεαυτοῦ, ἄνθρωπε ; οὐκ ἐν τῷ παρόντι
αἰῶνι προαποθήσεις τὰς τοῦ μέλλοντος ἀναπαύσεις, πρὸς τὸ
ὑπόδειγμα τοῦ μύρμηκος ἀποβλέψας ; Ὃς ἐν θέρει τὴν
χειμέριον τροφὴν ἑαυτῷ θησαυρίζει, καὶ οὐχ ὅτι μήπω[1]
πάρεστι τὰ τοῦ χειμῶνος λυπηρά, διὰ ῥᾳθυμίας παραπέμπει
τὸν χρόνον · ἀλλὰ σπουδῇ τινι ἀπαραιτήτῳ πρὸς τὴν ἐργασίαν
ἑαυτὸν κατατείνει[2], ἕως ἂν τὴν ἀρκοῦσαν τροφὴν ἐναπόθηται
τοῖς ταμιείοις[3] · καὶ οὐδὲ τοῦτο ῥᾳθύμως, ἀλλὰ σοφῇ τινι
193 D ἐπινοίᾳ τὴν τροφὴν ἐπιπλεῖστον διαρκεῖν[4] μηχανώμενος.
196 A Διακόπτει γὰρ ταῖς ἑαυτοῦ χηλαῖς τῶν καρπῶν τὸ μεσαίτατον,
ὡς ἂν μὴ ἐκφυέντες ἄχρηστοι πρὸς τροφὴν αὐτῷ[5] γένοιντο.
Καὶ διαψύχει τούτους, ὅταν αἴσθηται αὐτῶν διαβρόχων ·
καὶ οὐκ ἐν παντὶ προβάλλει καιρῷ, ἀλλ' ὅταν προαίσθηται
τοῦ ἀέρος ἐν εὐδινῇ[6] καταστάσει φυλαττομένου. Ἀμέλει
οὐκ ἂν ἴδοις ὄμβρον ἐκ νεφῶν ἐπιρρυέντα παρ' ὅσον χρόνον
ἐκ τῶν μυρμήκων ὁ σῖτος προβέβληται. Τίς ἐφίκηται[7]
λόγος ; ποία χωρήσει ἀκοή ; τίς ἐξαρκέσει χρόνος πάντα
εἰπεῖν καὶ διηγήσασθαι τοῦ τεχνίτου τὰ θαύματα ; Εἴπωμεν
καὶ ἡμεῖς μετὰ τοῦ προφήτου, Ὡς ἐμεγαλύνθη τὰ ἔργα σου,

1. μήπω] οὐ F.
2. κατατείνει] κατεπείγει F.
3. ταμιείοις] ταμείοις A G.
4. διαρκεῖν] διαρκέσειν F.
5. αὐτῷ] αὐτοῦ M B.
6. εὐδινῇ] εὐδιεινῇ G, aliq. M G.
7. ἐφίκηται] ἐφίκοιτο D G H J ; ἐφίκεται A.

---

1. Cf. *Prov.*, **6**, 6.
2. Plutarque, *De solertia anim.*, XI, Œuvres morales, 967 F ; éd. Dübner, t. IV, p. 1184, l. 34-41 ; Élien, II, 25 ; éd. Hercher, p. 29.

invitent par conséquent à ne pas nous consumer dans [le souci de] la vie présente, mais à reporter tout notre zèle sur le siècle à venir. Eh ! mon ami, n'auras-tu pas le goût de travailler pour toi ? et pendant la vie présente, ne te ménageras-tu pas les récompenses futures, quand tu auras considéré l'exemple de la fourmi[1] ?

Celle-ci amasse, l'été, sa nourriture hivernale. Les 83 B
rigueurs de l'hiver ne se font pas encore sentir ; mais
elle ne s'abandonne pas à l'oisiveté : avec un zèle
infatigable, elle s'efforce d'accomplir sa tâche jusqu'à
ce qu'elle ait mis dans ses réserves la nourriture
suffisante. Là même, elle n'agit pas avec nonchalance ;
mais, sagement prévoyante, elle s'ingénie à conserver
ses vivres le plus longtemps possible. Avec ses pinces,
elle coupe les grains par le milieu, de peur qu'ils ne
germent et ne deviennent impropres à sa nourriture.
Elle les fait sécher, lorsqu'elle les sent humides, et
les expose, non pas en tout temps, mais quand elle
pressent que l'air se maintiendra serein. N'aie crainte,
tu ne verrais pas la pluie tomber des nuages, tant que 83 C
les fourmis laissent leur blé dehors[2] !

Quel discours exprimera, quelle oreille pourra entendre, quel temps suffira à dire et à conter les merveilles[3] accomplies par l'artisan [divin] ? Répétons avec le prophète : *Que tes œuvres sont grandes, Seigneur ; tu as tout fait avec sagesse*[4].

3. τὰ θαύματα C'est bien de *mirabilia* qu'il s'agit. Cf. *supra*, 82 D, n.
4. *Ps.*, **103**, 24.

Κύριε · πάντα ἐν σοφίᾳ ἐποίησας. Οὐ τοίνυν ἡμῖν πρὸς ἀπολογίαν αὔταρκες, τὸ μὴ γράμμασι διδαχθῆναι τὰ συμφέροντα, τῷ ἀδιδάκτῳ τῆς φύσεως νόμῳ[1] τὴν τοῦ λυσι-
196 B τελοῦντος αἵρεσιν δεξαμένοις. Οἶδας τί ποιήσεις τῷ πλησίον καλόν ; Ὃ σεαυτῷ βούλει παρ' ἑτέρου γενέσθαι. Οἶδας ὅ τι ποτέ ἐστι τὸ κακόν ; Ὃ οὐκ ἂν αὐτὸς παθεῖν ἕλοιο παρ' ἑτέρου. Οὐδεμία ῥιζοτομικὴ τέχνη, οὐδὲ ἐμπειρία βοτανικὴ τῶν ὠφελίμων τοῖς ἀλόγοις τὴν διδασκαλίαν ἐξεῦρεν, ἀλλὰ φυσικῶς ἕκαστον τῶν ζῴων τῆς οἰκείας ἐστὶ σωτηρίας ποριστικόν, καὶ ἄρρητόν τινα κέκτηται τὴν πρὸς τὸ κατὰ φύσιν οἰκείωσιν.

4. Εἰσὶ δὲ καὶ παρ' ἡμῖν αἱ ἀρεταὶ κατὰ φύσιν, πρὸς ἃς ἡ οἰκείωσις τῆς ψυχῆς[2] οὐκ ἐκ διδασκαλίας ἀνθρώπων, ἀλλ' ἐξ αὐτῆς τῆς φύσεως ἐνυπάρχει. Ὡς γὰρ οὐδεὶς ἡμᾶς λόγος διδάσκει τὴν νόσον μισεῖν, ἀλλ' αὐτόματον ἔχομεν τὴν πρὸς τὰ λυποῦντα διαβολήν · οὕτω καὶ τῇ
196 C ψυχῇ ἔστι τις ἀδίδακτος ἔκκλισις τοῦ κακοῦ. Κακὸν δὲ πᾶν ἀρρωστία[3] ψυχῆς, ἡ δὲ ἀρετὴ λόγον ὑγιείας ἐπέχει. Καλῶς γὰρ ὡρίσαντό τινες ὑγίειαν εἶναι τὴν εὐστάθειαν τῶν κατὰ φύσιν ἐνεργειῶν. Ὃ καὶ ἐπὶ τῆς κατὰ ψυχὴν

1. νόμῳ] λόγῳ F.
2. τῆς ψυχῆς] τῇ ψυχῇ J.
3. ἀρρωστία] ἀρρώστημα F.

La connaissance naturelle du devoir

Non, il ne suffit pas pour nous excuser [de dire] que nous n'avons pas appris dans les livres ce qui nous convient, quand spontanément la loi de la nature nous fait choisir ce qui nous est avantageux.

Sais-tu quel bien tu feras à ton prochain ? Ce que tu veux qu'un autre te fasse. Sais-tu ce qu'est le mal ? Ce que tu ne voudrais pas souffrir d'autrui. 83 D
Aucune pratique de l'herborisation, aucune connaissance de la botanique n'a procuré aux êtres sans raison la science de ce qui leur est utile : c'est naturellement que chacun des animaux sait pourvoir à son propre salut, et possède une mystérieuse propension vers ce qui est conforme à sa nature.

4. Pour nous aussi existent ces vertus naturelles avec lesquelles notre âme sent une affinité qui vient, non d'un enseignement humain, mais de la nature même. Comme il n'est point de science qui nous inculque la haine de la maladie, mais que nous fuyons instinctivement ce qui nous incommode ; ainsi l'âme, sans qu'on le lui ait appris, a-t-elle de l'aversion pour 83 E
le mal. Or le mal est toujours une infirmité de l'âme, tandis que la vertu en est comme la santé. C'est à juste titre, en effet, que d'aucuns ont défini la santé, l'équilibre des forces que nous tenons de la nature[1]. Or, en appliquant cette définition au bon état de

1. εὐστάθεια ou « la constance dans les actes conformes à la nature ». C'est une idée probablement stoïcienne. Cf. Diogène Laërce, VII, 1, 52 : éd. Cobet, p. 178, l. 15-17. Cicéron, *Tusculanes*, III, I. Nous avons noté ailleurs les résonances modernes de cette définition : *Les idées et l'action sociales de saint Basile*, p. 233. Ajoutons que le « naturalisme » de saint Basile est très différent du stoïcisme, non seulement parce qu'il est « conciliable avec le dogme du péché originel », et qu'il n'exclut pas l'existence de « mauvaises inclinations naturelles » (Courtonne, *loc. cit.*, 130), mais parce que l'instinct naturel des bêtes ne fait que nous rappeler au sentiment de l'équilibre primitif que le péché n'a pas complètement ruiné en nous. *Hom. in Ps.*, **61**, 3 : I, 194 E-195 B ; *P. G.*, **29**, 473 B-C.

εὐεξίας εἰπών, οὐχ ἁμαρτήσει τοῦ πρέποντος. Ὅθεν ὀρεκτικὴ τοῦ οἰκείου καὶ κατὰ φύσιν αὐτῇ[1] ἀδιδάκτως ἐστὶν ἡ ψυχή. Διὸ ἐπαινετὴ πᾶσιν ἡ σωφροσύνη · καὶ ἀποδεκτὴ ἡ δικαιοσύνη · καὶ θαυμαστὴ ἡ ἀνδρεία · καὶ ἡ φρόνησις περισπούδαστος. Ἃ οἰκειότερά ἐστι τῇ ψυχῇ μᾶλλον, ἢ τῷ σώματι ἡ ὑγεία. Τὰ τέκνα, ἀγαπᾶτε τοὺς πατέρας. Οἱ γονεῖς, μὴ παροργίζετε τὰ τέκνα. Μὴ καὶ ἡ φύσις ταῦτα οὐ λέγει ; Οὐδὲν καινὸν παραινεῖ Παῦλος, ἀλλὰ τὰ δεσμὰ τῆς φύσεως ἐπισφίγγει. Εἰ ἡ λέαινα στέργει
196 D τὰ ἐξ αὐτῆς[2], καὶ λύκος ὑπὲρ σκυλάκων μάχεται, τί
197 A εἴπῃ ἄνθρωπος καὶ τῆς ἐντολῆς παρακούων καὶ τὴν φύσιν παραχαράσσων, ὅταν ἢ παῖς ἀτιμάζῃ γῆρας πατρός, ἢ πατὴρ διὰ δευτέρων γάμων τῶν προτέρων παίδων ἐπιλανθάνηται ; Ἀμήχανός ἐστιν ἡ στοργὴ τοῖς ἀλόγοις τέκνων καὶ γονέων πρὸς ἄλληλα, διότι ὁ δημιουργήσας αὐτὰ Θεὸς τὴν τοῦ λόγου ἔλλειψιν διὰ τῆς τῶν αἰσθητηρίων περιουσίας παρεμυθήσατο. Πόθεν γὰρ ἐν μυρίοις προβάτοις ἀρνειὸς τῶν σηκῶν ἐξαλλόμενος οἶδε μὲν τὴν χροίαν αὐτὴν καὶ[3] τὴν φωνὴν τῆς μητρός, καὶ πρὸς αὐτὴν ἐπείγεται, ἐπιζητεῖ δὲ τὰς οἰκείας πηγὰς τοῦ γάλακτος ; Κἂν πενιχραῖς ταῖς μητρῴαις περιτύχῃ θηλαῖς, ἐκείναις ἀρκεῖται, πολλὰ[4] παραδραμὼν οὔθατα βαρυνόμενα. Καὶ ἡ μήτηρ ἐν μυρίοις ἄρνασιν ἐπιγινώσκει τὸ ἴδιον ; Φωνὴ μία, χρόα ἡ αὐτή, ὀσμὴ

1. αὐτῇ] αὐτή BDFH, Combefis.
2. ἐξ αὐτῆς] ἐξ αὐτῆς τέκνα C ; ἑαυτῆς τέκνα J.
3. τὴν χροίαν αὐτὴν καί om. AEG.
4. δέ add. J.

---

1. *Ephes.*, 6, 4.
2. « Ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis ». LUCRÈCE, II, v. 370.

l'âme, on ne s'écartera pas de la vérité. D'où il suit que l'âme, sans qu'on le lui apprenne, tend vers ce qui lui est propre et naturel ; aussi tout le monde loue la tempérance, approuve la justice, admire le courage, recherche la prudence : vertus qui ont beaucoup plus d'affinité avec l'âme, que la santé n'en a avec le corps.

Applications particulières : amour paternel et amour filial ; l'instinct

Enfants, aimez vos parents ! *Parents, ne portez pas vos enfants* 84 A
à la colère[1]. La nature, déjà, ne le dit-elle pas ? Paul ne conseille rien de nouveau, mais il resserre les liens de la nature. La lionne aime ses petits ; le loup combat pour les siens : que dira donc l'homme qui désobéit au précepte, et qui altère en lui la nature, soit qu'un fils déshonore la vieillesse de son père, soit qu'un second mariage rende un père oublieux de ses premiers enfants ? Inconcevable est, chez les bêtes, l'amour mutuel des petits et de leurs parents, parce que Dieu
qui les a créés, a compensé en elles le défaut de la 84 B
raison par la richesse des sensations. D'où vient en effet qu'entre mille brebis l'agneau qui bondit hors de l'étable, reconnaît la couleur même et la voix de sa mère, qu'il s'élance vers elle, et se met en quête des sources de lait qui lui appartiennent en propre[2] ? Si pauvres que soient les mamelles de sa mère, il s'en contente ; il a passé en courant devant beaucoup d'autres qui étaient gonflées de lait !... Et la mère, entre mille agneaux, ne reconnaît-elle pas le sien ? Ils n'ont qu'une voix ; leur couleur est la

παρὰ πάντων ὁμοία, ὅσον τῇ ἡμετέρᾳ ὀσφρήσει παρίσταται,
197 B ἀλλ' ὅμως ἐστί τις αὐτοῖς αἴσθησις τῆς ἡμετέρας καταλήψεως ὀξυτέρα, καθ' ἣν ἑκάστῳ πάρεστιν ἡ τοῦ οἰκείου διάγνωσις[1]. Οὔπω οἱ ὀδόντες τῷ σκύλακι, καὶ ὅμως διὰ τοῦ στόματος ἀμύνεται τὸν λυπήσαντα. Οὔπω τὰ κέρατα τῷ μόσχῳ, καὶ οἶδε ποῦ τὰ ὅπλα αὐτῷ ἐμφυήσεται. Ταῦτα ἀπόδειξιν ἔχει τοῦ ἀδιδάκτους εἶναι τὰς φύσεις ἁπάντων, καὶ μηδὲν εἶναι ἄτακτον μηδὲ ἀόριστον ἐν τοῖς οὖσιν, ἀλλὰ πάντα ἴχνη φέρειν τῆς τοῦ ποιήσαντος σοφίας, ἐν ἑαυτοῖς δεικνύντα ὅτι ἐμπαράσκευα πρὸς τὴν φυλακὴν τῆς οἰκείας αὐτῶν σωτηρίας παρήχθη. Λόγου μὲν ἄμοιρος ὁ κύων, ἰσοδυναμοῦσαν δὲ ὅμως τῷ λόγῳ αἴσθησιν ἔχει. Ἃ γὰρ οἱ κατὰ πολλὴν σχολὴν τοῦ βίου καθεζόμενοι μόλις ἐξεῦρον οἱ τοῦ κόσμου σοφοί, τὰς τῶν συλλογισμῶν λέγω πλοκάς, ταῦτα δείκνυται παρὰ τῆς φύσεως ὁ κύων πεπαιδευμένος.
197 C Τὸ γὰρ ἴχνος τοῦ θηρίου διερευνώμενος, ἐπειδὰν εὕρῃ αὐτὸ πολυτρόπως σχιζόμενον, τὰς ἑκασταχοῦ φερούσας ἐκτροπὰς ἐπελθών, μονονουχὶ τὴν συλλογιστικὴν φωνὴν ἀφίησι δι' ὧν πράσσει · ἢ τήνδε, φησίν, ἐτράπη τὸ θηρίον, ἢ τήνδε, ἢ ἐπὶ τόδε τὸ μέρος · ἀλλὰ μὴν οὔτε τήνδε, οὔτε τήνδε, λειπόμενόν ἐστι τῇδε[2] ὡρμῆσθαι[3] αὐτό · καὶ οὕτως τῇ ἀναιρέσει τῶν ψευδῶν εὑρίσκει τὸ ἀληθές. Τί περισσότερον ποιοῦσιν οἱ ἐπὶ τῶν διαγραμμάτων[4] σεμνῶς καθεζόμενοι,

1. διάγνωσις] γνῶσις F.
2. τῇδε] τήνδε CF.
3. ὡρμῆσθαι] ὁρμᾶσθαι C.
4. διαγραμμάτων] γραμμάτων A.

---

1. φύσεις : c'est le mot dont Bolos désigne les forces secrètes et merveilleuses des êtres. FESTUGIÈRE, *loc. cit.*, p. 196.
2. *Supra*, 47 E, n.
3. Κατὰ πολλὴν σχολὴν τοῦ βίου καθεζόμενοι : « nach langen Iahren des Studiums » traduit A. Stegmann, p. 147. L'image se complètera quelques lignes plus loin : 84 E.



même ; l'odeur, chez tous, semblable, autant que peut en juger notre odorat ; mais ces êtres possèdent un
sens plus subtil que notre intelligence, qui permet à 84 C
chacun de reconnaître ce qui lui est propre. Le petit chien n'a pas encore de dents, et pourtant on le voit, de sa gueule, repousser qui lui a fait du mal. Le veau n'a pas encore de cornes, et il sait où lui pousseront ses armes.

Ces faits démontrent que les propriétés naturelles[1] de tous les êtres se passent d'enseignement : il n'est rien dans les êtres qui ne soit ordonné et déterminé[2] ; mais tous portent des traces de la sagesse créatrice, et montrent en eux-mêmes qu'ils ont été produits en état de pourvoir à leur propre sauvegarde.

Le chien n'a pas la raison en partage ; il a pourtant un sens qui lui tient lieu de raison. Car ce que les
sages de ce monde, dans les méditations d'une vie 84 D
d'études[3], n'ont découvert qu'avec peine, je veux dire les combinaisons des syllogismes, le chien s'en montre instruit par la nature. Quand il cherche en effet la trace de la bête, s'il trouve qu'elle part en plusieurs directions, il examine les voies qui mènent de différents côtés, et peu s'en faut qu'il ne fasse par son manège ce raisonnement syllogistique. La bête, dit-il, a tourné par ici ou par là ou de cet autre côté. Or elle n'est allée ni par ici ni par là. Il reste qu'elle s'est élancée dans cette direction. Ainsi, en éliminant les erreurs, découvre-t-il la vérité. Que font de plus
ceux qui, gravement assis[4] devant des figures géomé- 84 E

4. Comme plus haut (84 C), le mot καθεζόμενοι évoque l'idée de réflexion et de méditation.

καὶ τὴν κόνιν[1] καταχαράσσοντες, τριῶν προτάσεων ἀναιροῦντες[2] τὰς δύο, καὶ ἐν τῇ λειπομένῃ τὸ ἀληθὲς ἐξευρίσκοντες; Τὸ δὲ μνημονικὸν τῆς χάριτος τοῦ ζῴου, τίνα τῶν ἀχαρίστων πρὸς εὐεργέτας οὐ καταισχύνει; Ὅπου γε καὶ φονευθεῖσι δεσπόταις κατ' ἐρημίαν, πολλοὶ τῶν κυνῶν
197 D ἐπαποθανόντες μνημονεύονται. Ἤδη δέ τινες ἐπὶ θερμῷ τῷ πάθει καὶ ὁδηγοὶ τοῖς ἐκζητοῦσι τοὺς φονέας ἐγένοντο, καὶ ὑπὸ τὴν δίκην ἀχθῆναι τοὺς κακούργους ἐποίησαν. Τί εἴπωσιν οἱ τὸν ποιήσαντα αὐτοὺς καὶ τρέφοντα Κύριον οὐ μόνον[3] οὐκ ἀγαπῶντες, ἀλλὰ καὶ φίλοις κεχρημένοι
200 A τοῖς λαλοῦσι κατὰ τοῦ Θεοῦ ἀδικίαν, καὶ τῆς αὐτῆς αὐτοῖς τραπέζης μετέχοντες, καὶ παρ' αὐτὴν τὴν τροφὴν τῶν κατὰ τοῦ τρέφοντος βλασφημιῶν ἀνεχόμενοι;

5. Ἀλλ' ἐπὶ τὴν θεωρίαν τῆς κτίσεως ἐπανίωμεν. Τὰ εὐαλωτότερα τῶν ζῴων, πολυγονώτερα. Διὰ τοῦτο πολυτόκοι λαγωοί, καὶ αἶγες ἄγριαι, καὶ πρόβατα ἄγρια διδυμοτόκα, ἵνα μὴ ἐπιλείπῃ τὸ γένος ὑπὸ τῶν ὠμοβόρων[4] ἐκδαπανώμενον. Τὰ δὲ φθαρτικὰ τῶν ἄλλων[5], ὀλιγοτόκα. Ὅθεν λέοντος

1. τὴν κόνιν] γῆν F.
2. ἀναιροῦντες] ἀναιροῦσι F.
3. οὐ μόνον om. AE.
4. ὠμοβόρων] αἱμοβόρον CF.
5. ἄλλων] ζῴων F; ἄλλων ζῴων J.

1. Plutarque, *De sol. anim.*, XIII, Œuvres morales, 969 B : éd. Dübner, t. IV, p. 1186, l. 7-14. Cf. Sextus Empiricus, *Pyrrh. hypotyp.*, I, 64 : éd. Bekker, p. 16.

triques, tracent des lignes dans la poussière, et, de trois propositions, en écartent deux pour trouver la vérité dans celle qui reste[1] ?

Quant au souvenir que l'animal garde du bienfait reçu, est-il un homme coupable d'ingratitude envers ses bienfaiteurs à qui [cette pensée] n'inspire un sentiment de honte ? Car on a gardé le souvenir de beaucoup de chiens qui se sont laissé mourir auprès de leurs maîtres assassinés dans des lieux déserts[2]. Bien plus, certains, quand l'événement était récent, ont guidé les recherches dont les meurtriers faisaient l'objet, et provoqué le châtiment des malfaiteurs. Que diront les hommes qui, non seulement se dispensent d'aimer le Seigneur qui les a créés et les nourrit,
mais qui se lient d'amitié avec ceux *dont le langage est tout d'iniquité contre Dieu*[3], s'assoient à la même table qu'eux, et, tout en prenant leur nourriture, supportent que l'on blasphème [le Maître] qui la leur donne. 85 A

Plus ou moins grande fécondité des animaux

5. Mais revenons à l'étude de la création.

Les animaux les plus faciles à prendre sont les plus féconds. C'est pourquoi les lièvres, les chèvres sauvages sont prolifiques, et les brebis sauvages ont des portées doubles, afin que l'espèce ne disparaisse pas sous la dent des animaux carnassiers. Ceux au con-

2. Pline, *Hist. Nat.*, VIII, 40 (61), 142-145 : éd. Mayhoff, t. II, p. 127-128.
3. Cf. *Ps.*, **74**, 6.

ἑνὸς μόλις ἡ λέαινα μήτηρ γίνεται. Ταῖς γὰρ ἀκμαῖς τῶν ὀνύχων διασπαράξας τὴν μήτραν, οὕτω πρόεισιν, ὥς φασι· καὶ ἔχιδναι τὰς μήτρας ἐκφαγοῦσαι προέρχονται, πρέποντας
200 B τῇ γεννησαμένῃ τοὺς μισθοὺς ἐκτιννύουσαι.[1] Οὕτως οὐδὲν ἀπρονόητον ἐν τοῖς οὖσιν, οὐδὲ τῆς ἐπιβαλούσης[2] αὐτοῖς ἐπιμελείας ἄμοιρα[3]. Κἂν αὐτὰ τὰ μέλη[4] τῶν ζῴων καταμάθῃς, εὑρήσεις ὅτι οὔτε περιττόν τι ὁ κτίσας προσέθηκεν, οὔτε ἀφεῖλε τῶν ἀναγκαίων. Τοῖς σαρκοφάγοις ζῴοις ὀξεῖς τοὺς ὀδόντας ἐνήρμοσε· τοιούτων γὰρ ἦν χρεία πρὸς τὸ τῆς τροφῆς εἶδος. Ἃ δὲ ἐξ ἡμισείας ὥπλισται τοῖς ὀδοῦσι, πολλαῖς καὶ ποικίλαις ἀποθήκαις[5] τῶν τροφῶν παρεσκεύασε[6]. Διὰ γὰρ τὸ παρὰ τὴν πρώτην μὴ ἀρκούντως καταλεπτύνεσθαι τὴν τροφήν, ἔδωκεν αὐτοῖς τὸ καταποθὲν πάλιν ἀναπεμπάζεσθαι, ὥστε καταλεανθὲν[7] τῷ μηρυκισμῷ προσοικειοῦσθαι τῷ τρεφομένῳ. Στόμαχοι καὶ ἐχῖνοι, καὶ

1. ἐκτιννύουσαι] ἐκτιννύσαι A B D E G, Combefis.
2. ἐπιβαλούσης] ἐπιβαλλούσης B E.
3. ἄμοιρα] ἄμοιρον K.
4. μέλη] μέρη E G.
5. πολλαῖς... ἀποθήκαις] τούτοις πολλὰς καὶ ποικίλας ἀποθήκας D F H J, Combefis.
6. τῶν τροφῶν παρεσκεύασε] ταῖς τροφαῖς παρεσκεύασεν F.
7. καταλεανθέν] καταλεανθέντα F J, M B.

1. Tout ce passage peut être inspiré d'Hérodote (L. III, 108-109 : éd. R. Dietsch, I, p. 289-291), à cette différence près que la vipère subit son châtiment, non pour avoir enfanté sa progéniture, mais parce qu'elle est sensée tuer le mâle au moment de la conception. Aristote au contraire avait traité de ridicule l'histoire de la lionne (*Hist. anim.*, VII, 31 : 579 b 2). Il sait fort bien aussi que les petites vipères ne

traire qui détruisent les autres espèces, sont moins féconds : une lionne donne au plus la vie à un lion. Car c'est, dit-on, après avoir déchiré de ses ongles 85 B
aigus le sein de sa mère que celui-ci vient au monde. Les vipères, elles aussi, dévorent pour sortir le sein qui les a portées, et paient ce juste salaire de leur enfantement[1].

Ainsi n'y a-t-il rien, dans le monde des êtres, qui n'ait été l'objet d'une prévoyance ; rien, qui soit exclu de la sollicitude qu'ils méritent.

Les membres des animaux

Que si tu considères les membres des animaux, tu verras que le Créateur n'a rien ajouté de superflu, qu'il n'a rien retranché de nécessaire[2].

Les animaux carnassiers, il les a pourvus de dents aiguës : ils en avaient besoin pour leur genre de nourriture. A ceux qui ont été munis d'une demi-garniture de dents, il a préparé des réceptacles nombreux et variés [où passeraient] les aliments.
Dans le premier réceptacle, la nourriture n'était pas 85 C
suffisamment broyée ; aussi leur est-il donné de la remâcher[3] pour que, triturée par cette rumination, elle leur fût assimilable. Estomac, feuillet[4], réseau et

dévorent pas leur mère. *Hist. anim.*, V, 34 : 558 a 25 ; cf. COURTONNE, *op. cit.*, 138-139.

2. Cette formule et la précédente peuvent, nous l'avons dit (*supra*, 47 E, n.), venir d'Aristote, encore que la tendance à ramener la raison d'être des créatures à notre utilité propre (cf. 40 D et 86 D), dénote plutôt l'influence du Portique. Cf. COURTONNE, *op. cit.*, 140.

3. ἀναπεμπάζεσθαι : exactement *passer à nouveau*.

4. Sans doute est-ce le feuillet que Basile désigne par ἐχῖνοι, intervertissant les deuxième et troisième estomacs des ruminants.

κεκρύφαλοι, καὶ ἔνυστρα, οὐκ ἀργῶς ἔγκειται[1] τῶν ζῴων
200 C τοῖς ἔχουσιν, ἀλλ' ἀναγκαίων χρείαν ἕκαστον ἐκπληροῖ.
Μακρὸς ὁ τράχηλος τῆς καμήλου, ἵνα τοῖς ποσὶν ἐξισάζηται καὶ ἐφικνῆται[2] τῆς βοτάνης ἐξ ἧς ἀποζῇ. Βραχὺς καὶ τοῖς ὤμοις ἐνδεδυκὼς ὁ τράχηλος τῆς ἄρκτου · καὶ λέοντος δὲ, καὶ τίγριδος, καὶ τῶν λοιπῶν, ὅσα τούτου τοῦ γένους · ὅτι οὐκ[3] ἐκ τῆς πόας αὐτοῖς ἡ τροφὴ, οὐδὲ ἀνάγκη πρὸς τὴν γῆν κατακύπτειν, σαρκοφάγοις οὖσι, καὶ ἐκ τῆς ἄγρας τῶν ζῴων διαρκουμένοις. Τί βούλεται ἡ προνομαία τῷ ἐλέφαντι ; Ὅτι μέγα τὸ ζῷον, καὶ τῶν χερσαίων τὸ μέγιστον, εἰς τὴν τῶν ἐντυγχανόντων ἔκπληξιν παραχθὲν, πολύσαρκον ἐχρῆν εἶναι καὶ συμπεφορημένον τὸ σῶμα. Τούτῳ εἰ μέγας καὶ ἀναλογῶν τοῖς ποσὶν ὁ τράχηλος προσετέθη, δυσμεταχείρισ-
201 A τος ἂν ἦν, τῷ ὑπερβάλλοντι βάρει καταρρέπων ἀεὶ πρὸς τὸ κάτω. Νῦν δὲ ἡ μὲν κεφαλὴ δι' ὀλίγων τῶν τοῦ αὐχένος σφονδύλων πρὸς τὴν ῥάχιν συνάπτεται · ἔχει δὲ τὴν προνομαίαν, τὴν τοῦ τραχήλου χρείαν ἀποπληροῦσαν, δι' ἧς καὶ τὴν τροφὴν προσάγεται, καὶ τὸ ποτὸν ἀνιμᾶται. Ἀλλὰ καὶ ἀδιάρθρωτοι αὐτῷ οἱ πόδες, οἱονεὶ κίονες ἡνωμένοι, τὸ βάρος ὑποστηρίζουσιν. Εἰ γὰρ χαῦνα αὐτῷ καὶ δίυγρα ὑπετέθη[4] τὰ κῶλα, συνεχεῖς ἂν ἐγίνοντο τῶν ἄρθρων αἱ ἐκτροπαὶ, συνοκλάζοντος καὶ διανισταμένου κουφίζειν τὸ βάρος μὴ ἐξαρκούντων[5]. Νῦν δὲ βραχὺς ἀστράγαλος ὑπόκειται τῷ ποδὶ τοῦ ἐλέφαντος, οὔτε μέντοι εἰς ἀγκύλην,

1. ἔγκειται] ἔγκεινται J.
2. καὶ ἐφικνῆται] οὐκ ἐφίκηται J.
3. οὐκ] οὐχὶ A B D E.
4. ὑπετέθη] ἐπετέθη A ; προσετέθη F.
5. ἐξαρκούντων] ἐξαρκοῦντα A D E H.

---

1. Panse ou rumen.
2. Aristote, *De parl. animal*, 658 b 34 ; *Hist. anim.*, II, 1 : 497 b 26.

caillette[1] ne sont pas inutiles à ceux des animaux qui les possèdent, mais remplissent chacun une fonction nécessaire.

Long est le cou du chameau, afin qu'il réponde à ses pieds, et qu'il atteigne l'herbe dont l'animal se nourrit. Court et enfoncé dans les épaules, le cou de l'ours, comme celui du lion, du tigre et de toutes
les bêtes du même genre ; c'est qu'ils ne sont pas 85 D
herbivores ni obligés de se pencher jusqu'à terre : ce sont des carnivores ; ils vivent de la chasse qu'ils donnent aux animaux.

Pourquoi l'éléphant a-t-il une trompe[2] ? Parce que cet animal qui est grand, le plus grand des animaux terrestres, et fait pour inspirer frayeur à ceux qui le rencontrent, devait avoir un corps charnu et compact. Que son cou fût proportionné à ses pattes, il aurait été difficile à porter, à cause du poids excessif qui l'eût incliné vers le sol. Voici au contraire que la tête s'unit à l'épine dorsale par les quelques vertèbres cervicales ; mais elle est munie d'une trompe qui
supplée au cou, en permettant à l'éléphant d'amener à 85 E
soi sa nourriture, et d'aspirer son breuvage. Il a aussi, pour soutenir son poids, des pattes dépourvues d'articulations, et faites d'un seul bloc comme seraient des colonnes. S'il reposait en effet sur des membres sans consistance ni fermeté, ses articulations se déboiteraient fréquemment : que la bête fléchisse le genou ou qu'elle se relève, elles ne suffiraient pas à la soutenir. Mais voici que la patte de l'éléphant se termine brusquement au talon, et
n'a d'articulations ni à l'attache du pied ni au genou. 86 A

οὔτε εἰς γόνυ διήρθρωται. Οὐ γὰρ ἂν ὑπήνεγκε τὸ τῶν ἄρθρων ὀλισθηρὸν τὴν πολυσαρκίαν τοῦ ζῴου πολλὴν αὐτῷ περικεχυμένην καὶ περιτρέμουσαν. Ὅθεν χρεία γέγονε τοῦ
201 B μυκτῆρος ἐκείνου μέχρι ποδῶν καθιεμένου. Οὐχ ὁρᾷς ἐν τοῖς πολέμοις, ὅτι οἱονεὶ πύργοι τινὲς ἔμψυχοι τῆς φάλαγγος προηγοῦνται ; ἢ βουνοί τινες σάρκινοι, ἀνυπόστατον ἔχοντες τὴν ὁρμήν, τῶν ἐναντίων τὸν συνασπισμὸν διακόπτουσιν ; Οἷς εἰ μὴ ἦν ἀναλογοῦντα τὰ κάτω, πρὸς οὐδένα ἂν χρόνον τὸ ζῷον διήρκεσε. Νῦν δὲ ἤδη τινὲς ἱστοροῦσι καὶ τριακόσια ἔτη καὶ πλείω τούτων βιοῦν τὸν ἐλέφαντα · διὰ τοῦτο συμπεπηγὸς καὶ οὐ διηρθρωμένον τὰ κῶλα. Τὴν δὲ τροφήν, ὥσπερ ἔφαμεν, ἡ προνομαία χαμόθεν ἐπὶ τὸ ὕψος διακομίζει, ὀφιώδης τις οὖσα καὶ ὑγροτέρα τὴν φύσιν. Οὕτως ἀληθὴς ὁ λόγος, ὅτι οὐδὲν περιττὸν οὐδὲ ἐλλεῖπον ἐν τοῖς κτισθεῖσι δυνατὸν εὑρεθῆναι. Τοῦτο μέντοι τοσοῦτον ὂν τῷ μεγέθει ὑποχείριον ἡμῖν κατέστησεν ὁ Θεὸς (ὥστε καὶ
201 C διδασκόμενον συνιέναι, καὶ τυπτόμενον καταδέχεσθαι), ἐναργῶς ἡμᾶς ἐκδιδάσκων, ὅτι πάντα ὑπέταξεν ἡμῖν, διὰ τὸ κατ' εἰκόνα ἡμᾶς πεποιῆσθαι[1] τοῦ κτίσαντος. Οὐ μόνον δὲ ἐν τοῖς μεγάλοις τῶν ζῴων τὴν ἀνεξιχνίαστον σοφίαν ἔξεστι κατιδεῖν, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς μικροτάτοις οὐδὲν

1. ἡμᾶς πεποιῆσθαι] ἡμᾶς ποιεῖσθαι A ; γενέσθαι J.

1. Cette syllepse pourrait être un nouvel indice de compilation. Il est douteux qu'elle soit volontaire, comme l'est peut-être la suivante (*infra*, 87 E) ; mais on aura remarqué que le style de cette page n'est pas sans négligence.

2. La transition réunit νῦν δὲ (*cf. supra*, 85 E), et ἤδη qui semble

Car des articulations mobiles ne supporteraient pas l'énorme masse de chair que les mouvements [de l'éléphant] ébranlent autour de lui. De là vient la nécessité de cette trompe qui descend jusqu'à terre. Ne les[1] vois-tu pas dans les guerres — telles des tours animées — précéder la ligne de bataille ? ou comme des collines de chair, rompre d'un élan irrésistible les rangs serrés des ennemis ? Que leurs membres inférieurs ne fussent pas proportionnés au reste du corps, jamais la bête n'eût été capable de résister. Or, en fait[2], l'éléphant vit, à ce que l'on rapporte, trois cents
ans et davantage : il fallait donc qu'il eût des mem- 86 B
bres compacts et inarticulés. Quant à sa nourriture, c'est, nous l'avons dit, sa trompe qui l'élève de terre, [cette trompe] qui ressemble à un serpent et qui est naturellement flexible. Ainsi se vérifie cette maxime, que l'on ne peut rien trouver qui soit superflu, rien qui ait été négligé dans les œuvres du Créateur[3]. Pourtant cet animal, si grand qu'il soit, Dieu nous l'a soumis (au point qu'il reçoit nos leçons et supporte nos coups) ; ainsi le Créateur nous enseigne-t-il clairement qu'il a tout rangé à notre commandement, parce que nous avons été faits à son image[4].

Ce n'est pas seulement chez les grands animaux 86 C
qu'il est loisible d'observer cette sagesse dont la trace nous échappe : les plus petits n'offrent pas

garder le sens de ἤδη δὲ, ce latinisme si souvent rencontré. *Cf. supra*, 39 A.

3. *Cf. supra*, 47 E, n.

4. Thème basilien, *cf. infra*, 88 B-D.

ἔλαττον συναγεῖραι τὸ θαῦμα. Ὥσπερ γὰρ οὐ μᾶλλον θαυμάζω τὰς μεγάλας τῶν ὀρῶν κορυφάς, αἳ τῷ πλησίον εἶναι τῶν νεφῶν τῇ συνεχεῖ περιπνοίᾳ διασώζουσι τὸ χειμέριον, ἢ τὴν ἐν ταῖς φάραγξι κοιλότητα, οὐ μόνον τὸ δυσήνεμον τῶν ὑψηλῶν διαφεύγουσαν, ἀλλὰ καὶ ἀλεεινὸν ἀεὶ τὸν ἀέρα συνέχουσαν· οὕτως καὶ ἐν ταῖς τῶν ζῴων κατασκευαῖς οὐ μᾶλλον ἄγαμαι τὸν ἐλέφαντα τοῦ μεγέθους, ἢ τὸν μῦν, ὅτι φοβερός ἐστι τῷ ἐλέφαντι· ἢ τὸ λεπτότατον τοῦ σκορπίου κέντρον, πῶς ἐκοίλανεν ὥσπερ αὐλὸν
201 D ὁ τεχνίτης, ὥστε δι' αὐτοῦ τὸν ἰὸν τοῖς τρωθεῖσιν ἐνίεσθαι. Καὶ μηδεὶς ἐγκαλείτω τούτου ἕνεκεν τῷ ποιητῇ, ὅτι ἰοβόλα ζῷα καὶ φθαρτικὰ καὶ πολέμια τῇ ζωῇ ἡμῶν
204 A ἐπεισήγαγεν· ἢ οὕτω δ' ἄν τις καὶ παιδαγωγῷ ἐγκαλοίη εἰς τάξιν ἄγοντι τὴν εὐκολίαν τῆς νεότητος, καὶ πληγαῖς καὶ μάστιξι τὸ ἀκόλαστον σωφρονίζοντι.

6. Πίστεώς ἐστιν ἀπόδειξις τὰ θηρία. Πέποιθας ἐπὶ Κύριον; Ἐπὶ ἀσπίδα καὶ βασιλίσκον ἐπιβήσῃ, καὶ καταπατήσεις λέοντα καὶ δράκοντα. Καὶ ἔχεις τὴν διὰ πίστεως ἐξουσίαν πατεῖν[1] ἐπάνω ὄφεων καὶ σκορπίων. Ἢ[2] οὐχ ὁρᾷς ὅτι φρυγανιζομένῳ τῷ Παύλῳ ἐνάψας ὁ ἔχις οὐδεμίαν προσετρίψατο βλάβην, διὰ τὸ πλήρη πίστεως εὑρεθῆναι τὸν ἅγιον; Εἰ δὲ ἄπιστος εἶ, φοβοῦ μὴ μᾶλλον τὸ θηρίον

1. πατεῖν] περιπατεῖν F.
2. Ἢ om. EG.

---

1. « Il ne faut pas céder à une répugnance enfantine, et nous détourner de l'étude du moindre de ces animaux. En toutes les parties de la nature, il y a des merveilles ». ARISTOTE, *Des parties des animaux*, I, 5 : 645 a 15, trad. Le Blond.
2. *Ps.*, **90**, 13.
3. *Act.*, **28**, 3.

de moindres merveilles[1]. Car je n'ai pas plus d'admiration pour les hauts sommets des montagnes où, tout près des nuages et par l'effet des vents continus, se conserve la température de l'hiver, que pour le creux des ravins qui n'échappe pas seulement au souffle violent des cimes, mais garde toujours une chaude température ; et de même, dans la constitution des animaux, l'éléphant ne m'étonne pas plus par sa grandeur, que le rat par la crainte qu'il inspire à ce 86 D
dernier, ou que le dard si menu du scorpion, par la manière dont l'artisan [divin] l'a creusé comme une flûte, de telle sorte que l'animal pût s'en servir pour inoculer son venin à ceux qu'il blesse.

Les animaux venimeux et les bêtes sauvages

Que nul, pour autant, ne s'en prenne au Créateur, d'avoir introduit par surcroît [dans le monde], des animaux venimeux qui peuvent ruiner notre vie et nous sont hostiles. Ou bien il faudrait faire les mêmes reproches au maître qui ramène à l'ordre une jeunesse légère, et qui use des coups et du fouet pour réprimer son indiscipline.

6. Les bêtes sauvages nous sont une occasion de prouver notre foi. Tu as mis ta confiance dans le 86 E
Seigneur ? *Tu marcheras sur l'aspic et le basilic : tu fouleras aux pieds le lion et le dragon*[2]. Tu as le pouvoir que te donne la foi, de marcher sur les serpents et les scorpions. Ne vois-tu pas que la vipère, *en s'attachant à la main* de Paul, tandis qu'*il ramassait des broussailles*, ne lui fit aucun mal[3], parce qu'elle trouvait le saint rempli de foi ? Si, au contraire, tu es

ἢ τὴν σεαυτοῦ ἀπιστίαν, δι' ἧς πάσῃ φθορᾷ σεαυτὸν εὐάλωτον
κατεσκεύασας. Ἀλλὰ γὰρ αἰσθάνομαι πάλαι[1] τὰ περὶ τῆς
201 B τοῦ ἀνθρώπου γενέσεως ἀπαιτούμενος, καὶ μονονουχὶ
ἀκούειν δοκῶ μοι τῶν ἀκροατῶν ἐν ταῖς καρδίαις κατα-
βοώντων, ὅτι τὰ μὲν ἡμέτερα ὁποῖά τινά ἐστι τὴν φύσιν
διδασκόμεθα, ἡμᾶς δὲ αὐτοὺς ἀγνοοῦμεν. Ἀνάγκη οὖν
εἰπεῖν, τὸν κατέχοντα ἡμᾶς ὄκνον παρωσαμένους. Τῷ ὄντι γὰρ
ἔοικε πάντων εἶναι χαλεπώτατον ἑαυτὸν ἐπιγνῶναι. Οὐ γὰρ
μόνον[2] ὀφθαλμὸς τὰ ἔξω βλέπων ἐφ' ἑαυτὸν οὐ κέχρηται τῷ
ὁρᾶν, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ἡμῶν ὁ νοῦς, ὀξέως τὸ ἀλλότριον
ἁμάρτημα καταβλέπων, βραδύς ἐστι πρὸς τὴν τῶν οἰκείων
ἐλαττωμάτων ἐπίγνωσιν. Διὰ τοῦτο καὶ νῦν ὁ λόγος, ὀξέως
ἐπελθὼν τὰ ἀλλότρια, νωθρός ἐστι καὶ ὄκνου πλήρης πρὸς
τὴν τῶν οἰκείων ἐξέτασιν · καίτοι οὐ μᾶλλον ἐξ οὐρανοῦ καὶ
γῆς τὸν Θεὸν ἔστιν ἐπιγνῶναι, ἢ καὶ ἐκ τῆς οἰκείας ἡμῶν κα-
204 C τασκευῆς, τόν γε συνετῶς ἑαυτὸν ἐξετάσαντα · ὥς φησιν
ὁ προφήτης · Ἐθαυμαστώθη ἡ γνῶσίς σου ἐξ ἐμοῦ ·
τουτέστιν, ἐμαυτὸν καταμαθών, τὸ ὑπερβάλλον τῆς ἐν σοὶ

1. πάλαι] πάλιν J.
2. μόνον] μόνος A D E G.

---

1. Cf. *Marc*, **16**, 17-18.
2. C'est l'un des sens de πάλαι : avant le temps d'aujourd'hui.
3. Le γνῶθι σεαυτόν de la sagesse antique. Basile a traité cette question dans l'homélie : *in illud : Attende*, *P. G.*, **31**, 197-217 ; et, peut-être, d'un point de vue plus général dans les prédications dont les deux homélies περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς nous auraient conservé le souvenir. Cf. *infra*, 88 C, n.
4 Cf. MATTH., 7, 3.

infidèle, tu as moins à craindre la bête venimeuse que ta propre infidélité qui fait de toi une proie facile pour toutes sortes de malheurs[1].

L'origine de l'homme Mais [je m'arrête], car je m'aperçois que l'on m'a demandé récemment[2] de parler de l'origine de l'homme, et peu s'en faut que j'entende, me semble-t-il, mes auditeurs m'adresser, dans leur cœur, ce reproche : « Nous avons appris quelle est la nature des êtres qui nous appartiennent ; mais
nous ignorons ce que nous sommes »... Force donc 87 A
nous [sera] d'en parler, quand nous aurons banni la crainte qui nous retenait.

C'est qu'en vérité, il semble que ce soit, de toutes choses, la plus difficile, de se connaître soi-même[3]. Car non seulement l'œil qui voit l'extérieur, ne jouit pas de sa propre vue, mais notre esprit lui-même, prompt à percevoir le péché d'autrui, est lent à reconnaître ses propres imperfections[4]. Voilà pourquoi notre discours, après avoir parcouru avec célérité l'ensemble des autres êtres, se montre paresseux, hésitant, à la recherche de ce qui nous touche personnellement. Pourtant le ciel et la terre sont moins aptes à nous faire connaître Dieu, que ne l'est notre
propre constitution, pour qui s'étudie avec intelligence. 87 B
C'est ce que dit le prophète : *Admirable, la connaissance de toi que j'ai tirée de moi*[5], c'est-à-dire : A me connaître, j'ai appris l'infinie sagesse qui est en toi.

5. *Ps.*, **138**, 6. Le texte hébreu dit simplement : «*Science* (Il s'agit de la connaissance que Dieu possède du cœur humain) *trop merveilleuse pour moi ; elle est trop élevée pour que j'y puisse atteindre.*

σοφίας ἐξεδιδάχθην. Καὶ εἶπεν ὁ Θεὸς, ποιήσωμεν ἄνθρωπον. Ποῦ μοι ὁ Ἰουδαῖος, ὃς, ἐν τοῖς κατόπιν, ὥσπερ διὰ θυρίδων τινῶν, τοῦ τῆς θεολογίας φωτὸς διαλάμποντος, καὶ δευτέρου προσώπου τοῦ ὑποδεικνυμένου μὲν μυστικῶς, οὔπω δὲ ἐναργῶς ἐκφανέντος, πρὸς τὴν ἀλήθειαν ἀπεμάχετο, αὐτὸν ἑαυτῷ λέγων τὸν Θεὸν διαλέγεσθαι ; Αὐτὸς γὰρ εἶπε, φησὶ, καὶ αὐτὸς ἐποίησε. Γενηθήτω φῶς, καὶ ἐγένετο φῶς. Ἦν μὲν οὖν καὶ τότε πρόχειρος ἐν τοῖς παρ' αὐτῶν λεγομένοις ἡ ἀτοπία. Τίς γὰρ χαλκεὺς, ἢ τέκτων, ἢ σκυτοτόμος, ἐπὶ τῶν ὀργάνων τῆς τέχνης μόνος καθήμενος[1], οὐδενὸς αὐτῷ
204 D συνεργοῦντος, λέγει αὐτὸς ἑαυτῷ, ποιήσωμεν τὴν μάχαιραν, ἢ συμπήξωμεν τὸ ἄροτρον, ἢ ἀπεργασώμεθα τὸ ὑπόδημα · ἀλλ' οὐχὶ σιωπῇ τὴν ἐπιβάλλουσαν ἐνέργειαν ἐκτελεῖ ; Φλυαρία γὰρ τῷ ὄντι δεινὴ, ἄρχοντά τινα ἑαυτοῦ καὶ ἐπιστάτην καθῆσθαι, δεσποτικῶς ἑαυτοῦ καὶ σφοδρῶς
205 A κατασπεύδοντα. Ἀλλ' ὅμως οἱ αὐτὸν τὸν Κύριον συκοφαντῆσαι μὴ κατοκνήσαντες, τί οὐκ ἂν εἴποιεν γεγυμνασμένην πρὸς τὸ ψεῦδος τὴν γλῶσσαν ἔχοντες ; Ἡ μέντοι παροῦσα φωνὴ παντελῶς αὐτῶν ἀποφράσσει τὸ στόμα. Καὶ εἶπεν ὁ Θεὸς, ποιήσωμεν ἄνθρωπον. Μὴ καὶ νῦν, εἰπέ μοι, μεμονωμένον ἐστὶ τὸ πρόσωπον ; Οὐ γὰρ γέγραπται, γενηθήτω ἄνθρωπος, ἀλλὰ, Ποιήσωμεν ἄνθρωπον. Ἕως οὔπω ὁ

1. καθήμενος] καθεζόμενος A D E G.

1. *Gen.*, **1**, 26.
2. Cf. *Sag. Sir.*, **14**, 23 ; et Origène, *Com. Can.*, III, éd. Baehrens, p. 222, l. 19.
3. A plusieurs reprises nous avons vu dans le commentaire de Basile que l'existence du Verbe se laissait entrevoir. Cf. *supra*, 23 B, 26 C, 51 B.
Le Juif, qui a pu sembler jusqu'ici lutter victorieusement contre la vérité, est, selon toute vraisemblance, Philon. Cf. *De mundi opificio*, 6 ; éd. Cohn, p. 7, l. 2 ; 24, p. 24, l. 16-17.

La deuxième personne de la sainte Trinité : réponse aux Juifs

Et Dieu dit : Faisons l'homme[1] ! Où est le Juif qui naguère, quand la lumière de la théologie brillait comme par des embrasures de fenêtres[2], et qu'un second personnage paraissait mystérieusement, sans se révéler clairement encore, luttait contre la vérité, en disant que Dieu s'adressait la parole à lui-même[3] : « C'est lui qui parle, disait-il ; et lui qui créé : *Que la lumière soit, et la lumière fut* ».

Certes, il y avait déjà, dans les paroles de ces gens, une évidente absurdité. Quel est en effet le 87 C
forgeron, le charron, le cordonnier, assis tout seul devant ses outils, sans personne pour l'aider, qui se dit à lui-même : « Faisons ce coutelas, confectionnons cette charrue, fabriquons cette chaussure », et n'accomplit au contraire silencieusement l'action qui lui échoit[4] ? Étrange bavardage en vérité, que de s'ériger en chef et surveillant de soi-même, pour s'adresser à soi-même, comme le ferait un maître, de véhémentes exhortations ! Mais ces gens n'ont pas craint de calomnier le Seigneur lui-même[5] : que ne diraient-ils pas, maintenant que leurs langues se sont exercées au mensonge ? Toutefois voici une parole qui leur 87 D
ferme complètement la bouche : *Et Dieu dit : Faisons l'homme.*

Dis-moi, n'y a-t-il encore qu'un seul personnage? Car il n'est pas écrit : « Que l'homme soit », mais : *Faisons l'homme.* Tant que n'apparaissait point

4. L'argument n'est pas convaincant : dans l'ardeur du travail, il n'est pas inouï qu'un ouvrier s'adresse ainsi la parole.
5. L'argument est dirigé contre les Juifs en général.

διδασκόμενος παρεφαίνετο, ἐν βάθει ἐκεκάλυπτο τῆς θεολογίας[1] τὸ κήρυγμα · ὅτε λοιπὸν ἀνθρώπου γένεσις προσδοκᾶται, παραγυμνοῦται ἡ πίστις, καὶ τρανότερον παραδηλοῦται τῆς ἀληθείας τὸ δόγμα. Ποιήσωμεν ἄνθρωπον. Ἀκούεις, ὦ χριστομάχε, ὅτι τῷ κοινωνῷ[2] τῆς δημιουργίας προσδιαλέγεται, δι' οὗ καὶ τοὺς αἰῶνας ἐποίησεν, ὃς φέρει τὰ σύμπαντα τῷ ῥήματι τῆς δυνάμεως αὐτοῦ. Ἀλλ' οὐ γὰρ
205 B ἡσυχῇ παραδέχεται τὸν λόγον τῆς εὐσεβείας[3] · ὥσπερ δὲ τῶν θηρίων τὰ μισανθρωπότατα, ἐπειδὰν τοῖς ζωγροις ἐναποκλεισθῇ, περιβρύχεται τοῖς κυλίνδροις, τὸ μὲν πικρὸν καὶ ἀνήμερον τῆς φύσεως ἐνδεικνύμενα, ἐκπληρῶσαι δὲ τὴν μανίαν οὐκ ἔχοντα · οὕτω καὶ τὸ ἐχθρὸν τῆς ἀληθείας γένος οἱ Ἰουδαῖοι[4] στενοχωρούμενοι, πολλά, φασίν, ἐστὶ τὰ πρόσωπα πρὸς οὓς ὁ λόγος γέγονε τοῦ Θεοῦ. Τοῖς ἀγγέλοις γὰρ λέγει τοῖς παρεστῶσιν αὐτῷ, Ποιήσωμεν ἄνθρωπον. Ἰουδαϊκὸν τὸ πλάσμα, τῆς ἐκεῖθεν εὐκολίας τὸ μυθολόγημα · ἵνα[5] τὸν ἕνα μὴ παραδέξωνται[6], μυρίους εἰσάγουσι[7]. Καὶ τὸν

1. ἐκεκάλυπτο τῆς θεολογίας] κεκάλυπτο τῆς θεογνωσίας aliq. M G.
2. κοινωνῷ] κοινῷ D.
3. εὐσεβείας] ἀληθείας F.
4. τὸ ἐχθρὸν... Ἰουδαῖοι] τὸ τῶν ἐχθρῶν τῆς ἀληθείας Ἰουδαίων γένος A ; τὸ ἐχθρὸν τῆς ἀληθείας Ἰουδαίων γένος C.
5. γάρ add. D J.
6. παραδέξωνται] δέξωνται M B ; παραδέξονται D.
7. εἰσάγουσι] ἐπεισάγουσιν M B.

---

1. *Supra*, 76 E, n.

2. On pourrait croire que Basile s'en prend dès maintenant aux Anoméens (cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *De hom. opificio*, *P. G.*, 44, 140 B), mais la suite du texte montre que la discussion commencée contre le Juif se continue.

3. *Heb.*, 1, 2-3. Noter l'inversion : τοὺς αἰῶνας ἐποιήσεν qui peut renvoyer au texte antiochien.

Οὐκ ἄλλῳ δὲ τινι εἴρηκεν · Ποιήσωμεν, ἀλλ' ἢ τῷ ἑαυτοῦ λόγῳ καὶ τῇ ἑαυτοῦ σοφίᾳ : S. THÉOPHILE D'ANTIOCHE. *L. II ad Autolycum*, 18 : *P. G.*, 6, 1081, A.-B., Sources chrétiennes, p. 144.

4. τὸν λόγον τῆς εὐσεβείας.

l'être auquel l'enseignement s'adressait, la proclamation du dogme divin[1] restait enveloppée d'un profond mystère ; maintenant que la création de l'homme est imminente, l'objet de la foi se découvre, et la vraie doctrine se manifeste plus clairement.

Faisons l'homme. Tu entends, ennemi du Christ[2] : [Dieu] parle à Celui qui lui est associé dans l'œuvre de la création, à Celui *par qui Il a créé les siècles...,* 87 E
qui soutient toutes choses par sa puissante parole[3].

Mais [notre homme] n'accepte pas avec sérénité la saine doctrine[4]. Comme les bêtes sauvages les plus acharnées contre l'homme, du jour où elles sont en cage, rugissent en faisant le tour de leur prison, et montrent l'aigreur et la sauvagerie de leur nature sans pouvoir assouvir leur fureur ; ainsi les Juifs, cette race ennemie de la vérité[5], bien que gênés par ce texte, prétendent que nombreux sont les personnages auxquels[6] est adressée la parole de Dieu. Car c'est aux anges, présents autour de lui qu'Il dit : *Faisons l'homme*[7].

L'invention est [bien] judaïque. La fiction est [marquée au coin] de leur souplesse. Pour ne pas admettre un personnage unique, ils en introduisent d'innombrables. Cependant qu'ils écartent le Fils, 88 A

5. Ce langage est violent. Grégoire de Nazianze prétend cependant qu'à la mort de Basile, Juifs et Chrétiens le pleurèrent à l'envi (*Orat.*, XLIII, 80 ; éd. Boulenger, p. 226).

6. τὰ πρόσωπα πρὸς οὓς ὁ λόγος. syllepse qui peut être due à une simple raison d'euphonie : elle évite l'hiatus πρὸς ἃ ὁ.

7. Philon parle des associés du Créateur : Ποιήσωμεν, ὅπερ ἐμφαίνει συμπαράληψιν ἑτέρων ὡς ἂν συνεργῶν, *De opificio mundi* 24, éd. Cohn, p. 25, l. 14-15. Pour faire l'homme, être complexe en qui se mêlent le bien et le mal, la puissance créatrice aurait accepté le concours d'énergies mauvaises (*αἱ κατὰ κακίαν ἐνέργειαι*) qui seraient angéliques.

Υἱὸν ἀθετοῦντες, οἰκέταις τὸ τῆς συμβουλίας[1] ἀξίωμα περιάπτουσι · καὶ τοὺς ὁμοδούλους ἡμῶν κυρίους ποιοῦσι τῆς ἡμετέρας δημιουργίας. Τελειούμενος ἄνθρωπος πρὸς
205 C τὴν τῶν ἀγγέλων ἀξίαν ἀνάγεται. Ποῖον δὲ δημιούργημα ἴσον δύναται εἶναι τῷ κτίσαντι ; Σκόπει δὲ καὶ τὰ ἐφεξῆς, Κατ' εἰκόνα ἡμετέραν. Τί λέγεις πρὸς τοῦτο ; Μὴ καὶ εἰκὼν μία Θεοῦ καὶ ἀγγέλων ; Υἱοῦ μὲν γὰρ καὶ Πατρὸς πᾶσα ἀνάγκη τὴν αὐτὴν εἶναι μορφήν · θεοπρεπῶς δηλονότι τῆς μορφῆς νοουμένης, οὐκ ἐν σχήματι σωματικῷ, ἀλλ' ἐν τῷ ἰδιώματι τῆς θεότητος. Ἄκουε καὶ σὺ ὁ ἐκ τῆς νέας κατατομῆς, ὁ τὸν Ἰουδαϊσμὸν πρεσβεύων ἐν Χριστιανισμοῦ προσποιήσει. Τίνι λέγει, Κατ' εἰκόνα ἡμετέραν ; Τίνι ἄλλῳ γε, ἢ τῷ ἀπαυγάσματι τῆς δόξης, καὶ χαρακτῆρι τῆς ὑποστάσεως αὐτοῦ[2], ὅς ἐστιν εἰκὼν τοῦ Θεοῦ τοῦ ἀοράτου ; Τῇ ἰδίᾳ
208 A τοίνυν εἰκόνι τῇ ζώσῃ, τῇ εἰπούσῃ, Ἐγὼ καὶ ὁ Πατὴρ ἕν ἐσμεν, καὶ Ὁ ἑωρακὼς ἐμὲ, ἑώρακε τὸν Πατέρα · ταύτῃ λέγει, Ποιήσωμεν ἄνθρωπον κατ' εἰκόνα ἡμετέραν. Ὅπου

1. συμβουλίας] συμβουλῆς A B D E G.
2. αὐτοῦ om. A E G, 3 M G.

1. ὁμοδούλους : mot que Basile affectionne pour caractériser toute créature : *Les idées et l'action sociales de saint Basile*, p. 31.
2. Cf. *Ps.*, **8**, 6 : « *Tu l'as fait de peu inférieur aux anges* ».
3. Cf. *Philipp.*, **3**, 2. Le Chrétien qui donne des gages au Judaïsme, renouvelle en quelque sorte leur erreur.

ils confèrent à des serviteurs la dignité de conseillers : de nos compagnons d'esclavage[1], ils font les maîtres de notre création. L'homme qui parvient à la perfection s'élève jusqu'à la dignité des anges[2] ; mais quelle créature peut être l'égale du Créateur ?

Considère encore la suite : *à notre image.* Que réponds-tu à cela ? N'est-il qu'une image de Dieu et des anges ? Le Fils et le Père n'ont au contraire, de toute nécessité, qu'une même forme, celle-ci étant évidemment conçue, puisqu'il s'agit de Dieu, non comme une manière d'être corporelle, mais comme le caractère propre de la divinité.

Réponse aux Anoméens : l'homme à l'image

Écoute, toi aussi, qui, nouveau circoncis[3], soutiens le Judaïsme 88 B
en feignant le Christianisme. A qui Dieu dit-il : *A notre image?* A quel autre, sinon *à celui qui est le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa propre hypostase*[4], *l'image du Dieu invisible*[5]? [C'est] donc à sa propre image vivante, [à Celui] qui a déclaré : *Mon Père et moi, nous sommes un*[6] ; et : *Qui m'a vu, a vu le Père*[7], c'est à Lui qu'Il dit : *Faisons l'homme à notre image.* Quand l'image est unique, où est la dissemblance[8] ?

4. *Heb.*, **1**, 3. Pour Basile, l'hypostase est la personne dans sa pleine réalité. Cf. *supra*, 51 B.
5. *Coloss.*, **1**, 15.
6. Jean, **10**, 30.
7. Jean, **14**, 9.
8. ποῦ τὸ ἀνόμοιον. Ce trait désigne les Chrétiens à qui s'adresse cette seconde partie de l'argumentation : l'Anoméisme avait fait son apparition dans la seconde formule de Sirmium, en 357.

μία εἰκών, ποῦ τὸ ἀνόμοιον ; Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον. Οὐχί, ἐποίησαν. Ἔφυγεν ἐνταῦθα τὸν πληθυσμὸν τῶν προσώπων. Δι' ἐκείνων μὲν τὸν Ἰουδαῖον παιδεύων, διὰ τούτων δὲ τὸν Ἑλληνισμὸν ἀποκλείων, ἀσφαλῶς ἀνέδραμεν ἐπὶ τὴν μονάδα, ἵνα καὶ Υἱὸν νοῇς μετὰ Πατρός, καὶ τῆς πολυθεΐας ἐκφύγῃς τὸ ἐπικίνδυνον. Ἐν εἰκόνι Θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν. Πάλιν τοῦ συνεργοῦ τὸ πρόσωπον παρεισήγαγεν. Οὐ γὰρ εἶπεν, ἐν εἰκόνι ἑαυτοῦ, ἀλλ', Ἐν εἰκόνι Θεοῦ. Ἐν τίνι μὲν οὖν ἔχει τὸ κατ' εἰκόνα Θεοῦ ὁ ἄνθρωπος, καὶ πῶς μεραλαμβάνει τοῦ καθ' ὁμοίωσιν, ἐν τοῖς ἐφεξῆς, Θεοῦ διδόντος, εἰρήσεται. Νῦν δὲ τοσοῦτον λεγέσθω, ὅτι
208 B εἰ μία εἰκών, πόθεν σοι ἐπῆλθεν ἀφόρητα δυσσεβεῖν, ἀνόμοιον λέγοντι τὸν Υἱὸν τῷ Πατρί ; Ὢ τῆς ἀχαριστίας · ἧς μετέλαβες ὁμοιότητος, ταύτης οὐ μεταδίδως τῷ εὐεργέτῃ ; καὶ σαυτῷ μὲν κύρια μένειν τὰ ἐκ τῆς χάριτος[1] παρασχεθέντα

1. σοί add. cor. E.

---

1. Il vient de l'évoquer ; cf. *supra*, 51 B.

2. Entendu au sens de religion païenne.

3. εἰκών-ὁμοίωσις. Le P. Stéphanou a cru reconnaître dans ces mots l'annonce et le plan des homélies περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς. Nous avons nous-mêmes montré que le texte de ces homélies qui a trouvé place dans les œuvres de Basile (*P. G.*, **30**, 9, A) n'était pas de saint Basile ; que le texte différent, publié dans les œuvres de Grégoire de Nysse (*P. G.*, **44**, 257 A) n'était pas davantage de saint Grégoire ; mais que ce dernier texte — si déformé qu'il soit — pourrait se rattacher à une prédication de saint Basile (*Saint Basile a-t-il donné une suite à l'Hexaéméron?* Recherches de science religieuse, 1946, 317-358).

Pour Basile, la nature humaine, raisonnable et libre, porte en elle l'image de son auteur : *supra*, 76 A ; 86 B. Le mot ressemblance introduit ici une idée nouvelle que les homélies contestées exploitent en disant que l'image divine (raison, libre arbitre) a été déposée en nous par le créateur, tandis que nous acquérons la ressemblance par l'exercice de la vie chrétienne : comparer *Hom. in Ps. XLVIII* : 1, 185 A, et *De Spiritu Sancto*, I, 2 ; III, 2 C ; *P. G.*, **32**, 69 B, Sources chrétiennes, p. 144. Pour Grégoire de Nysse, au contraire, l'image est la ressemblance divine dans sa plénitude naturelle et surnaturelle ; la ressemblance n'est autre que l'effort de réalisation de l'image : DANIÉLOU (J.), *Platonisme et Théologie mystique*, p. 52.

Et Dieu fit l'homme. Non pas : « Ils firent ». L'auteur a évité en cet endroit la pluralité des personnes[1]. Par les premiers mots, il corrigeait
l'erreur des Juifs, par ceux-ci, il barre la route à 88 C
l'hellénisme[2] ; il est en effet revenu prudemment à la monade, afin que tu conçoives le Fils avec le Père, et que tu fuies le danger du polythéisme.

A l'image de Dieu, Il fit l'homme. Voilà de nouveau introduite la personne de l'auxiliaire divin. Car il n'a pas dit : « A sa propre image », mais : *à l'image de Dieu.*

En quoi donc l'homme possède-t-il l'image de Dieu, et comment participe-t-il à sa ressemblance[3] ? Voilà ce que, si Dieu le permet, nous traiterons dans la suite de nos entretiens[4].

Pour l'instant, disons seulement : si l'image est 88 D
unique, d'où t'est venue l'intolérable impiété de prétendre que le Fils n'est pas semblable au Père[5] ? Oh, l'ingratitude ! Cette ressemblance à laquelle tu participes, tu ne l'accordes pas à ton bienfaiteur ? Tu estimes que t'appartiennent de plein droit les avantages que tu tiens de la grâce, et tu ne reconnais

4. Cette expression qui revient à quelques lignes d'intervalle : ἐν τοῖς ἐφεξῆς (88 C) ; ἐν τοῖς ἑξῆς (88 D), n'indique pas nécessairement que les autres entretiens devaient suivre immédiatement. Il est probable que Basile par cette formule dont il n'a usé à la fin d'aucune homélie précédente, fait allusion à une série ultérieure. Cf. 40 B, 43 D, 49 C, 81 B.

5. Nouvelle attaque contre l'Anoméisme.

νομίζεις, τῷ δὲ Υἱῷ τὴν ἐκ φύσεως ὁμοιότητα πρὸς τὸν γεννήσαντα ἔχειν οὐκ ἐπιτρέπεις; Ἀλλὰ σιωπὴν γὰρ ἡμῖν ἐπιτάσσει λοιπὸν ἡ ἑσπέρα πάλαι πρὸς[1] δυσμὰς τὸν ἥλιον παραπέμψασα. Ἐνταῦθα δὴ οὖν τὸν λόγον καὶ ἡμεῖς κατευνάσωμεν[2], ἀρκεσθέντες τοῖς εἰρημένοις. Νῦν μὲν οὖν ὅσον διεγεῖραι ὑμῶν τὸν ζῆλον τοῦ λόγου παρηψάμεθα· τὴν δὲ τελειοτέραν περὶ τῶν προκειμένων ἐξέτασιν ἐν τοῖς ἑξῆς ἀποδώσομεν, τῇ συνεργίᾳ τοῦ Πνεύματος. Ἄπιτέ μοι χαίροντες, ἡ φιλόχριστος ἐκκλησία, ἀντὶ παντὸς ὄψου πολυτελοῦς καὶ τῶν ποικίλων καρυκευμάτων τῇ μνήμῃ τῶν
208 C εἰρημένων τὰς σεμνὰς ὑμῶν κατακοσμοῦντες τραπέζας. Καταισχυνέσθω ὁ ἀνόμοιος, ἐντρεπέσθω ὁ Ἰουδαῖος, ἀγαλλέσθω τοῖς δόγμασι τῆς ἀληθείας[3] ὁ εὐσεβής, δοξαζέσθω ὁ Κύριος, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος[4] εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

1. πρός] εἰς A.
2. κατευνάσωμεν] κατευνάσομεν cor. A; καταπαύσωμεν C, cor. E.
3. ἀληθείας] ἐκκλησίας J.
4. ἡ τιμὴ καὶ προσκύνησις add. J.

pas au Fils la ressemblance avec le Père, qu'il tient de sa nature ?

Péroraison

Mais le soir qui, depuis longtemps, a fait disparaître le soleil à l'occident, m'impose désormais le silence. Laissons donc ici reposer notre discours, et contentons-nous de ces paroles. Dès à présent, nous avons effleuré le sujet[1] assez pour exciter votre zèle ; quant à l'exposé plus complet des questions proposées, nous le ferons avec l'aide de
l'Esprit Saint dans les entretiens suivants. Retirez- 88 E
vous donc joyeusement, assemblée amie du Christ ; et, au lieu de mets somptueux, d'assaisonnements variés, ornez et sanctifiez vos tables[2] du souvenir de mes paroles.

Que l'Anoméen rougisse de honte ; que le Juif réfléchisse ; que le fidèle trouve sa joie dans la vraie doctrine ; et que le Seigneur soit glorifié, Lui à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il !

1. Il semble qu'il s'agisse de la création de l'homme.
2. Τὰς σεμνὰς τραπέζας

INDEX DES MATIÈRES[1]

Abeilles, 73 E.
Abîme, 15 C, 16 A, 18 A, 26 D, 31 E.
Aegon, 28 B.
Aigle, 76 B.
Air, 8 B, 19 A. *Voir* Éléments.
Alcyon, 75 E.
Allégorie, 17 B, 31 B, n ; 80 B, n. ; Basile l'accepte comme une fiction, 31 E.
Amandiers, 46 E.
Ambre, 48 A.
Ame des animaux, 70 B-71 C, 82 A.
— des hommes, 81 D.
Amour conjugal, 68 A.
— filial, 75 B-C, 83 E.
— paternel, 76 B, 84 A.
Amphibies, 63 B.
Amphisciens, 58 A.
Ane, 71 B.
Anges, 5 C, 17 C, 31 B, 45 E, 87 E.
Anguilles, 64 B ; 81 D.
Animaux : aquatiques, 62 D, 64 A, 64 B, 71 A, 78 C ; terrestres, 70 A, 72 A, 80 A ; leurs particularités, 82 A ; leurs membres, 85 B ; soins qu'ils prennent de leur vie, 82 C ; leur fécondité, 85 A ; animaux venimeux, 86 D ; bêtes sauvages, 86 D. *Voir* Reptiles.
Années, 58 C.
Anoméens, 88 B ; 88 D-E.
Anthélies, 53 D.
Anthropomorphisme, 19 C.
Antipathie, 82 D.
Arabie, 36 D, 58 A, n.
Araxe, 27 E.
Arbres, 44 D-45 C, 46 C-47 D, 48 E-49 B.
Argumentation oratoire, 15 A, n. ; 17 A, n. ; 71 A, n. ; exégétique, 15 A, n. ; 29 C-D, n.
Arts poétiques, théoriques et pratiques, 7 B.
Ascèse basilienne, 22 D, n.
Asciens, 58 A.
Asphaltique (Lac), 36 D.
Astres 4 E, 51 A et sq. ; astres bienfaisants et maléfiques, 56 C-D.
Astrologie, 54 A.
Astronomie, 4 E.
Atlantide, 36 A, n.
Atlantique (mer), 69 A.
Atmosphériques (Changements), 61 A.
Atomisme, 3 A.
Auditeurs, 22 C, 32 C, 77 B ; appel à leur collaboration, 49 E.
Australe (Mer), 36 E.
Automne 58 B.

1. Les références données ici renvoient surtout au texte (pagination des Mauristes, cf. *supra*, p. 87). On trouvera d'autres références aux notes dans l'Introduction et l'Index des Auteurs.

Bactre, 27 E.
Beauté, 19 C-20 A, 32 A, 38 D ; beauté du monde, 50 B.
Béséléel, 6 C.
Bithynie, 36 D.
Blé, 42 D ; blé noir, 43 E.
Boréale (mer), 36 E, 66 E, 67 B.
Boule, 81 A.
Bretagne, 36 D ; Bretons, 59 B.
Buisson ardent, 52 A.

Caprification, 47 C, n.
Cartilagineux, 63 C, 64 B.
Caspienne (Mer), 36 E.
Caucase, 28 A.
Causes première, efficiente, 26 D, et n.
Celtes, 28 A.
Cercle, 4 A ; cercles planétaires, 24 C.
Chaldéens, 54 A, 54 E, 68 A.
Chameau, 71 A, 85 B.
Charité, 45 E.
Chauve-souris, 77 C.
Chien : son raisonnement, 84 D.
Chœur harmonieux des éléments, 38 C.
Choaspe, 27 E.
Chrémétès, 28 B.
Ciel : sa substance, 8 D, 10 D ; sa forme, 8 E ; nous isole de la lumière supra-céleste, 17 D ; distinct du firmament, 23 E, 24 E ; lui donne parfois son nom, 30 A, 77 A ; cieux innombrables, 24 A-B.
Cigales, 78 B.
Cigognes, 75 A.
Circonférence, 21 B.
Ciseleurs de mots, 51 C.
Cité, 50 C.
Coléoptères, 72 E.
Commencement, 3 E, 6 B, 7 A-B.
Condamnation du genre humain, 44 D.
Conscience : connaissance naturelle du devoir, 83 C.
Contemplation des réalités, 2 C ; de l'univers, 50 C.
Coq, 77 E.
Corail, 68 E.
Corneilles, 75 A, 76 B, 76 D.
Corps fermé, 25 C ; mathématique, 25 C.
Cotyle, 63 C.
Couchant, *voir* Occident.
Crabe, 63 B, 65 B.
Création, 2 D-3 E, 8 A, 13 E-14 D, 33 C, 77 B ; ἐν κεφαλαίῳ, 7 B ; créateur, *voir* Dieu.
Cristal de roche, 26 A.
Crustacés, 64 A.
Cygnes, 78 D.

Darius, 35 D.
Démonstration : *voir* Argumentation.
Dentition, 64 E.
Dermoptères, 72 E.
Dès, 79 C.
Dieu, 1 A-3 A, 3 C-E, 5 A, 6 E, 7 D, 10 D, 11 D, 13 E, 15 D. etc. ; la parole divine, 23 A-B, 63 C ; son efficacité, 34 E, 41 C, 44 A, 49 C, 62 E, 63 C, 64 D, 70 A, 81 C ; rapidité avec laquelle elle se réalise, 44 C, 81 A ; Dieu voit tout, 68 A ; il est incorporel, 19 C, 38 D ; sa puissance, 24 B, 61 D, 69 A ; sa sollicitude, 83 A. Il est hors de la succession temporelle, 7 B, 81 B. Il n'est pas l'auteur du mal, 56 C. *Voir* Providence.
Distraction, 69 C, n. ; 71 D.
Dualisme, 13 B, 14 D.

Eaux, 8 B. *Voir* Éléments ; elles rendaient la terre invisible, 14 E ; la lumière les éclaire, 19 B ; discernement des eaux, 24 E, 28 C, 30 A, 31 B ; leur abondance, 26 D ; eaux supra-célestes, 31 B-C ; rassemblement des eaux, 33 E, 35 D, 36 A.; eaux courantes, 35 A ; elles se peuplent d'êtres vivants, 62 D.
Ecpyrôsis, 28 C.
Écritures, 22 B, 26 B, 30 D, etc. ; chaque syllabe y a sa valeur, 61 C ; la bible n'est pas un traité de cosmologie, 80 D. Texte utilisé, 2 D, 17 D, 44 C, 87 E.
Édification, 8 D, 12 C, 68 C, 80 E.
Égée (Mer), 37 A.
Église, 8 D, 44 B, 45 D, 47 C.
Égypte, 2 B, 2 C, 28 B, 35 C, 36 D, 48 A, 64 D.
Éléments, 3 A, 8 B, 14 E, 26 B, 26 D, 27 B, 42 C ; leurs caractéristiques, 37 D-E ; couples d'éléments, 38 A ; cycle ou chœur harmonieux, 38 C.
Éléphant, 85 D.
Élisée, 80 B.
Éllébore, 43 C-D.
Émulation, 47 C.
Espacement : *voir* Temps.
Espèces, 63 E.
Esprit de Dieu, 2 D, 18 B, 18 C, 18 D, 26 C, 33 C, 80 E, 88 E.
Essence des êtres, 11 D, 38 C, 51 E ; cinquième essence, 10 E, 11 E.
Été, 57 D.
Éternité, 21 B-21 D.
Éther, 19 A, 29 A.
Éthiopie, 2 C, 28 B.
Europe, 28 A.
Évaporation : *voir* Eaux (leur discernement).
Évidence, 29 C.
Exégèse : littérale, 23 E, 24 E, 25 A-E, 41 A, 70 C ; *voir* Allégorie.
Exorde *ex abrupto*, 40 A, 70 A.

Fer, 8 B.
Férule persique, 48 A.
Feu, 8 B, 52 A. *Voir* Éléments.
Figuier, 47 B.
Fils unique de Dieu ; *voir* Verbe.
Filtration, 39 A.
Fin du monde, 4 A-D, 53 E.
Finalité : interne, 42 D, 43 A, 47 E, 68 E, 72 C, 78 C, 85 A, 86 B ; externe : pour les animaux, 40 D, 43 C ; pour l'homme, 40 D, 43 C, 49 A, 85 A-B, 86 D.
Firmament, 23 E ; sa substance, 25 A, 25 C-26 C, 28 D, 77 A.
Fleur, image de la vie, 41 D.
Fleuves, 27 E.
Foi, 10 D, 86 E.
Fourmi, 83 B.
Fruits : leur variété, 47 A, 47 D.

Gadès, 36 A, 36 E.
Gaulois, 28 A.
Génération spontanée. *Voir*, 81 C-D, n.
Généthliaque (Art), 54 A, 54 C.
Génie mauvais, 56 C.
Géographes, 36 E.
Germe, 41 A.
Gnosticisme, 13 B, n. 15 D, n.
Graines, 45 A-B.
Grèce (Sages de la), 3 A, 24 A.
Grecs, 58 C.
Grenades, 46 E.
Grues, 74 E.

Halo, 53 D.
Harmonie du monde, 14 C ; des sphères, 24 C.
Hébraïque (Texte), 18 C.
Hébreux, 37 C, 58 C.
Helléniques (Pays), 36 C.
Hellénisme : polythéisme, 88 C.
Hellespont, 37 A.
Hercule (Colonnes d'), 28 A.
Hérédité, 56 D.
Hérésie, 47 C.
Hérisson, 82 E ; de mer, 67 E.
Hétérosciens, 57 E.
Hirondelles, 75 C.
Hiver, 57 C.
Homme, 50 C, 81 D ; son origine, 86 E ; image de Dieu, 88 A-D ; difficulté de le connaître, 87 A.
Horoscope (astre), 55 A.
Hospitalité, 75 A.
Huître, 64 A, 65 C, 68 D.
Hyrcanienne (Mer), 36 E.

Ibérie, 36 A.
Image de Dieu, 86 B, 88 A, 88 C.
Improvisation : *voir* Distractions.
Inde, 35 D ; Indiens, 59 B ; mer indienne, 64 D.
Indus, 27 E.
Informe (La terre était), 12 C, 14 E.
Insectes, 78 B.
Instinct, 66 E, 67 B, 67 E, 68 A, 74 A, 74 E, 75 A, 75 D, 78 A, 82 D, 84 A, 84 C.
Interprétation littérale : *voir* Introduction, 25 ; Interprétation spirituelle, 31 E.
Invisible (La terre était), 12 C, 14 E, 34 A.
Ionienne (Mer), 37 A.
Israël, 30 C.
Ister, 28 A.
Ivraie, 44 A.

Jacob, 20 D, 66 A.
Jésus, 39 E, 49 C, 62 C, 80 A.
Job, 9 D, 27 C.
Jonas, 69 C.
Joseph, 30 B.
Jour, 20 A-21 D, 22 A, 52 D, 58 B ; un jour, 20 C ; huitième jour, 21 D ; jours alcyoniens, 76 A.
Judaïsme, 88 B.
Judée, 36 D.
Juifs, 87 B, 88 B, 88 D.
Justice, 2 C, 76 B.

Langage, 23 A.
Levant, *voir* Orient.
Liberté, 56 A-57 B.
Libye, 48 A.
Lion, 82 B, 85 A.
Lumière, 18 D, 19 D, 51 C ; vraie lumière, 21 E ; corps lumineux, 51 B-E, 52 D, 58 D.
Lune, 51 A, 52 B ; sa grandeur, 58 D, 60 B, 61 C, 69 D ; ses changements, 60 D ; son influence, 60 E.

Macédoine, 36 C.
Mal, 15 C, 16 C, 16 D, 56 C.
Mandragore, 43 C.
Manichéens, 13 B, n. ; 15 D, 70 B, 70 C.
Marcion, Marcionites, 13 B, n. ; 15 D.
Marées, 61 B.
Marie (Enfantement virginal), 76 D.
Matière, 13 B, 24 A.
Maurétanie, 64 D.
Mèdes, 35 D.

Mer, 34 D, 35 B, 36 E ; sa beauté, 38 D.
Merveilles de la nature, 83 C, 86 C.
Métempsychose, 71 D.
Météorologie, 53 B.
Mischos, 45 B.
Moïse, 2 A-B, 3 D, 5 C, 7 D, 8 A, 8 C, 11 D, 14 E, 18 B, 21 A, 23 D, 26 D, 30 B, 50 A, 80 A.
Mollusques, 64 A.
Mondes innombrables, 24 A.
Monstres marins, 68 E.
Murène, 68 A.
Mystère divin, 12 A.

Nature 2 B-E ; effet de la volonté créatrice, 34 D, 40 B, 49 C, 51 E-52 A, 66 E, 67 A, 74 B, 81 A.
Neige, 30 D.
Nil, 28 B.
Nuit, 20 A-21 D, 52 D.
Nysès, 28 B.

Occident, 28 A ; mer occidentale, 28 B, 36 E ; occidentaux, 59 B.
Océan, 36 A.
Odeurs, 48 D.
Oiseaux, 71 D, 72 A-C ; leurs espèces, 72, 78 E ; différence de constitution et de mœurs, 73 A ; oiseaux nocturnes et diurnes, 77 B.
Oisifs, 33 A.
Olivier, 46 B.
Ombre, 52 D, 62 A.
Opium, 43 C.
Orfraie, 76 C.
Orient, 27 E, 61 E ; mer orientale, 36 E ; orientaux, 59 B.
Ours : régions arctiques, 36 C.
Ovipares, 63 C, 64 B.
Païens, 47 C.
Palestine, 36 D.
Palingénésie, 31 A.
Palmiers, 47 A.
Palus Méotide, 27 E.
Parole 19 C, 23 A, 23 D.
Parthénogénèse, 76 D.
Paul (S.), *Voir* Index des Auteurs.
Pauvreté, 65 C, 75 C.
Personnes (dualité des), 51 B.
Pharaon, 2 B.
Phase, 28 A.
Philosophes, 23 E.
Phoques, 63 B, 64 B.
Pierre spéculaire, 26 A.
Pin, 46 E.
Pinnes marines, 68 E.
Planètes, 24 C, 56 A-B.
Plantes, 40 A ; leur évolution, 42 B ; leurs variétés, 42 E, 43 E ; leurs couleurs, 48 D ; plantes vénéneuses, 43 A.
Pluie, 30 D.
Poissons, 62 D et sq. ; leurs variétés, 64 B ; leur nourriture, 65 A ; leur bonne entente, 66 B ; leurs migrations, 66 D.
Polypes, 64 B, 65 D.
Polythéisme : *voir* Hellénisme.
Pont-Euxin, 28 A, 37 A, 66 E, 67 B.
Pourpre, 68 E.
Printemps, 57 D.
Profane (Sagesse), 4 D, 28 C, 30 E ; auteurs profanes, 25 C.
Pronostics, 82 D.
Propontide, 37 A, 66 E.
Providence, 49 A, 68 A, 75 E, 76 A.
Psen, 47 B.
Ptilotes, 72 E.
Pyrénées, 28 A.

Qualités, 9 A, 38 A ; distinctes de l'essence, 38 D, 51 E.

Raies lumineuses, 53 D.
Raison humaine, 61 D, 67 D.
Réalités, 2 C.
Remora, 69 A.
Reptiles, 62 D, 70 C, 71 E.
Résurrection, 78 E.
Rhône, 28 A.
Riphées, 28 A.
Rose, 45 A.
Roseau, 41 B.
Rossignol, 77 C.
Royauté, 74 A.
Rouge (Mer), 35 C, 36 E.
Ruminants, 85 C.
Rupestres (Églises ou édifices), 25 B, n.

Sagesse de Dieu, 29 D, 47 E, 49 E, 60 B, 62 B, 67 C, 78 C, 78 D, 79 B, 84 C, 85 B, 86 B-C, 86 D, 87 B ; sagesse profane : *voir* Profane.
Saisons, 57 B.
Sang : âme des animaux, 71 C.
Santé, 83 E.
Sardaigne, 37 A.
Sauterelles, 78 A.
Schizoptères, 72 E.
Scorpion, 55 C.
Scythie, 28 A.
Sec, 37 A, 37 D, 38 C.
Semaine, 21 A.
Semence, 41 A.
Séminales : raisons séminales, 31 A ; vertu séminale, 41 B, 45 B, 81 C.
Sens : témoignage des sens, 24 D, 29 C.
Serbônis (Lac), 36 D.
Sères, 79 A.
Sésostris, 35 D.
Sève : ses transformations, 47 E-48 D.
Sicile, 37 A.
Sociale (Vie), 73 E, 77 C.
Soleil, 29 B-C, 37 B, 40 C, 50 E-51 B, 52 C-62 D ; sa grandeur, 58 D ; son influence, 60 A.
Sorcellerie, 61 D.
Soucis, 22 D, 83 A.
Spectateurs, 49 E.
Sphères, *voir* Cercles planétaires.
Style (Mépris du), 51 C.
Substance, 9 A.
Sympathie, 14 C.
Suc, 48 A-48 B.
Syrien, 18 C.
Tanaïs, 27 E.
Tartesse, 28 A.
Temps, 4 B, 5 C-6 A.
Ténèbres, 15 C, 16 A, 17 B ; 52 D ; elles couvraient l'abîme, 18 A.
Terre, 8 B. *Voir* Éléments ; sa substance, 8 E ; ses assises, 9 B ; sa place au centre du monde, 10 A ; elle était invisible et informe, 12 C, 14 E ; elle est libérée des eaux, 37 A ; son nom, 37 C ; sa forme et sa mesure, 80 D.
Testacés, 64 A.
Texte : correction textuelle, 40 E. *Voir* Écritures.
Thons, 64 C.
Tonnerre, 25 D.
Toupies, 49 C.
Tourterelles, 76 B.
Traditions, 21 A.
Trinité (Sainte), 18 C ; *voir* Verbe, Esprit de Dieu.
Tyrrhénienne (Mer), 37 A.

Univers (comparé à une cité), 50 B

Valentin, Valentiniens, 13 B, n. ; 15 D.
Vautours, 76 D, 78 A.
Ver à soie, 78 E.
Verbe de Dieu, 23 B, 23 C, 26 C, 51 B, 87 B, 88 D.
Vrai, 2 D-E, 3 D, 22 B, 23 E, 28 C, 30 D, 31 A, 61 D.
Viduité, 76 B.
Vie : ne commence qu'avec le monde animal, 63 A.
Vigne, 47 E ; image de l'âme, 45 D.
Vindicatifs, 71 B.
Vipère, 68 A, 85 B.
Vision ou vue, 19 B, 59 C.
Vivipares, 63 C, 64 B.
Vraisemblance, 10 C, 22 B, 24 A, 26 E, n., 29 C-D, n., 30 E.

Zizanie, 44 A.
Zodiaque, 5 A, 54 B, 54 D, 55 C-D.

INDEX DE QUELQUES MOTS GRECS[1]

ἄδυτος, 12 B.
αἰών, αἰωνία, 5 C, 21 B-E, 83 A.
ἀληθές 22 B ; cf. Introduction p. 35.
ἄν, 10 D, 35 C, 75 C.
ἀνάπνοή, 61 C, 78 B.
ἀνόμοιον, 88 B, 88 D.
ἀντιπαθειά, 82 D.
ἀντιπελάργωσις, 75 C.
ἀπίθανον, 10 E, 24 A.
ἀπόρρητος, 12 B, 23 C.
ἀποτελεστικός, 55 C, 58 B.
ἀπρόσιτος, 12 B.
ἀρχή, 3 B, 3 D, 6 B-E

βάθος, 25 D.

γένος, 40 A, 47 A, 64 A, 64 C, 72 A.

δημιουργός, 3 C, 5 C, 14 D, 31 E, 60 C ; δημιουργική, 24 B, 26 C.
διάστημα, 4 A, 5 C, 20 E, 21 A, 59 B-C, 60 B, 62 B.
δραστική δύναμις, 14 D.

εἶδος, 14 D, 71 E.
εἰκών, 76 A, 86 B, 88 A-D.
ἐκεῖ, ἐκεῖνος, 48 B.
ἔμπνοια, 61 C.
ἑξῆς, ἐφεξῆς, 3 A, 20 D, 22 D, 25 C, 26 E, 27 A, 34 D, 40 B, 49 C, 57 B, 81 B, 88 A-D.
ἐπιφέρεσθαι, 18 B-D.
εὐστάθεια, 83 E.
ἐφορᾶν, 12 B.

ζῷα, 63 A.
ζωογονία, 18 D,
ζωτική δύναμις, 18 D, 81 C.

ἤδη δέ, 33 B, 39 A, 43 D, 44 B, 45 E, 53 E, 59 E, 65 B, 66 D, 73 B, 82 E, 84 E, 86 A.
ἥμερα, 20 E, 21 A, 21 C.

θαῦμα, θαύματα, 2 E, 10 D, 22 C, 41 C, 50 B, 69 B-D, 77 E, 78 B-C, 80 A, 83 C, 86 C.
θαυματοποιός, 33 C.
θεωρία, 2 C, 6 E, 50 A.

ἰσχύς, 25 C.

κεφάλαιον, 7 B.
κόσμος, 23 E, 24 A.
κτίζω, κτίστης, 4 C, 5 C, 31 E, 51 E.
κύκλος, 3 E, 38 C.

Λόγος, 23 B ; λόγος, 22 E.

μέριμνα, 2 A, 22 D, 32 D, 46 A, 81 E.
Μονογενής, 23 C, 26 C.

νόημα, 23 A.

ξηρά, ξηρόν, 34 A, 37 A, 38 B-C.

ὁμοδούλος, 88 A.
ὁμοίωσις, 88 C.

1. La plupart de ces mots ont fait l'objet d'une remarque ; ils sont, à ce titre, accompagnés de quelques références.

οὐρανός, 1 A, 23 E, 24 E, 30 B, 77 A.

πάθος, 1 A, 14 E, 59 C ; παθητική φύσις, 14 D.
πιθανολογία, πιθανόν, 10 C, 22 B, 30 E ; πιθανότης, 55 E.
ποιεῖν,, 7 D, 8 A, ποιήτης, 3 D, 52 A, 56 C ; ποιητική, 26 C.
ποιότης, 9 A, 38 A, 51 E.
πολιτεία, 73 E.
πρίων, 69 B.
πρόσωπον, 23 D, 51 B, 87 B-E, 88 B.

σημασία, 23 A.
σπερματική δύναμις, 41 B.
στερεῖν, στερεόν, στερέωμα, 8 E, 22 D, 23 E-24 E, 25 C-D.
στοιχεῖον, 3 A, 8 B, 10 E, 11 C, 38 A, 38 C.
συμπάθεια, 14 C.
συνεργός, 23 B ; συνεργεῖν, 23 C, 88 C.
συνθάλπω, 18 D.
σχῆμα, 4 A, 4 B, 13 E, 14 C, 53 A, 54 B, 56 D, 59 E, 60 C, 61 B.

τάξις, 13 B.
τεθεωρημένως, 31 E.
τέχνη, 3 C, 7 B.
τύπος, 23 A.

ὕλη, 13 B, 14 D.
ὑπέρχρονος, 5 C.
ὑποκείμενον, 9 A, 13 D, 14 D, 51 E.

φαντάζω, 23 A.
φαῦσις, 51 B-C.
φιλία, 14 C.
φροντίς, 32 D.
φύσεις, 84 C.
φύσις, 14 D.
φυσικοί, 10 A.
φυτὸν οὐράνιον, 81 D.
φῶκαι, 64 B.

χορός, 38 C.
χρόνος, 5 C, 5 D, 21 B-C.

ψήν, 47 B.

ὧδε, 48 B.

INDEX DES AUTEURS[1]

Actes des Apôtres, 2 B, 54 A, 86 E.
Ambroise (Saint), 12 E, 18 C, 19 B, 21 D, 30 B, 46 E, 61 C, 76 E, 79 A.
Amos, 21 C, 25 D.
Anaxagore, 9 B, 56 C.
Anaximandre, 10 B, 10 C, 80 D.
Anaximène, 3 A, 9 B.
Apocalypse, 54 A.
Aquila, 7 B, 37 C.
Aratos, 53 D, 53 E.
Archélaüs, 19 C.
Aristophane, 33 C.
Aristote, 4 A, 23 A, 37 A, 62 D, 85 B ; *De l'âme*, 63 A ; *Du ciel*, 4 C, 9 B, 9 D, 10 B, 10 C, 11 C, 23 E, 24 D, 80 D ; *De la génération des animaux*, 30 D ; *De la génération et de la corruption*, 3 B, 16 C, 37 E, 38 A, 38 C, 40 C ; *Histoire des animaux*, 47 B, 62 E, 63 B, 63 C, 63 D, 64 A, 64 B, 64 E, 65 A, 65 E, 66 E, 67 C, 68 E, 69 A, 69 B, 72 C, 73 B, 73 D, 73 E, 74 C, 74 E, 75 D, 76 A, 76 B, 76 D, 78 A, 78 B, 78 C, 78 E, 81 D, 82 D, 83 A, 85 B, 85 D ; *De la marche des animaux*, 72 E ; *Métaphysique*, 3 A, 6 C, 7 C, 24 A ; *Météorologiques*, 25 D, 27 C, 28 A, 28 B, 28 E, 29 A, 29 C, 30 A, 30 D, 35 D, 36 B, 36 E, 37 E, 39 A, 39 B, 48 B, 53 C, 53 D ; *Des parties des animaux*, 32 A, 47 E, 64 E, 78 D, 81 B, 81 D, 85 D, 86 C ; *De la respiration*, 63 E, 78 B ; *Physique*, 4 A.
Pseudo-Aristote ; *Du monde*, 28 C, 30 D, 53 D ; *Des plantes*, 41 B, 42 E, 47 B.
Arnobe, 51 C.
Athénée, 28 A, 68 B.
Athénodore de Tarse, 61 C.
Augustin (Saint), 18 C, 20 B, 63 C, 71 C, 80 E.

Basile (Saint) : *Épîtres*, 51 B, 68 C ; *Hom. in illud: Attende*, 87 A ; *in illud: Destruam*, 43 A ; *in Divit.* 32 C, 49 E ; *Hom. sur les Psaumes*, 17 C, 25 D, 50 B, 83 E, 88 C ; *Moralia*, 26 C ; *Traité du Saint-Esprit*, 12 B, 17 C, 21 B, 23 B, 26 D, 88 C.
(Pseudo-Basile ?), *Commentaire sur Isaïe*, 46 B, 50 B, 76 E ; *Homélies : De hominis structura*, 69 B, 87 A, 88 C.
Bolos, 82 D, 84 C.

1. On trouvera ici les auteurs et les œuvres de l'Antiquité — mais non du Moyen Age — cités dans le texte ou dans les notes.

Cantique, 69 E.
Carnéade, 56 D.
Chalcidius, 4 A, 6 C, 14 D, 17 A, 27 B, 38 A.
Cicéron : *De natura deorum*, 27 C, 50 B, 52 E, 81 C ; *De la République*, 24 D ; *Tusculanes*, 83 E.
Clément d'Alexandrie : *Protreptique*, 3 A, 81 D ; *Stromates*, 2 B, 51 C ; *Extraits de Théodote*, 13 B ; *Quis dives salvetur*, 39 A.
Cléomède, 57 C, 60 B, 61 B, 61 D, 61 E.
Cyrille d'Alexandrie (Saint), 71 C.

Daniel, 31 E.
Démocrite, 3 A, 9 B, 24 A, 80 D.
Denys (Pseudo-), 16 D.
Deutéronome, 30 B, 30 C, 71 C.
Diodore de Sicile, 26 A.
Diogène Laërce, 4 D, 11 C, 19 C, 23 A, 24 A, 29 C, 37 E, 56 A, 59 A, 76 D, 80 D, 83 E.

Ecclésiaste, 35 B.
Ecclésiastique. *Voir* Sagesse du fils de Sirach.
Élien, 67 E, 68 B, 69 A, 69 B, 74 E, 75 A, 75 D, 76 A, 76 B, 76 D, 78 A, 81 D, 82 D, 83 C.
Empédocle, 3 A, 26 A, 71 D.
Éphrem (Saint), 18 C.
Épictète, 41 D.
Épicure, 19 C, 24 A, 59 C ; Épicuriens, 43 D.
Ératosthène, 80 D.
Eschyne, 48 E.
Eusèbe, 15 D.
Eustathe, 6 C, 21 B, 30 B, 41 B, 43 D.
Exode, 2 B, 2 C, 6 C, 52 A, 78 A.

Galien, 43 C, 44 A, 48 C.
Géminos, 52 C.
Genèse, ch. I, passim ; ch. suiv., 20 D, 44 D, 66 A.
Grégoire de Nazianze (Saint), 2 D, 25 D, 76 B, 87 E.
Grégoire de Nysse (Saint), 80 B ; *Contre Eunome*, 5 C, 7 D, 56 A ; *Contra fatum*, 55 B, 56 D ; *De oratione dominica*, 48 E, 50 C ; *De hominis opificio*, 4 C, 7 D, 8 B, 9 A, 13 B, 48 C, 50 C, 71 D, 81 E, 87 D ; *Éloge funèbre de Basile*, 2 D ; *in Hexameron*, 7 B, 8 B, 12 E, 17 C, 18 C, 19 C, 19 D, 20 B, 21 B, 24 E, 25 B, 27 C, 29 D, 32 A, 52 C ; *in psalmorum inscriptiones*, 56 A ; *Vie de Moïse*, 2 C, 12 B.
Pseudo-Grégoire de Nysse : *In verba: Faciamus*, 69 B, 88 C.

Hébreux (Épître aux), 17 C, 81 E, 87 E, 88 B.
Héphestion de Thèbes, 54 C.
Héraclite, 3 A.
Hérodote, 36 E, 39 A, 85 B.
Hésiode, 68 A.
Hippolyte (Saint), 48 B, 56 B.
Horace, 30 D.

Irénée (Saint), 51 C.
Isaïe, 8 E, 28 C, 33 D, 41 D, 45 C, 45 E, 71 A.

Jean (Saint), l'Évangéliste, 15 D, 45 D, 88 B.
Jean (Saint) Chrysostome, 12 E, 41 D, 49 E.
Jean de Lydie, 4 A, 21 C.
Jérémie, 35 C, 49 B.
Job (Livre de), 9 D, 27 C.
Joël, 21 C, 54 A.
Julien, 40 C.
Justin (Pseudo-), 2 B.
Justinien 31 B ; *Code Justinien*, 76 C.

Lactance, 16 E, 43 D, 51 C, 81 E.
Leucippe, 3 A, 80 D.
Lévitique, 71 C, 73 A.
Luc (Saint), 46 A.
Lucrèce, 24 A, 30 A, 39 B, 43 D, 59 E, 81 D, 84 B.

Malachie, 28 C.
Manilius, 55 C.
Marc (Saint), 43 D, 44 C, 86 E.
Martial, 49 E.
Matthieu (Saint), 4 B, 5 B, 45 E, 53 C, 54 A, 56 E, 65 E, 87 A.
Méthode d'Olympe (Saint), 56 C.

Némésios d'Émèse, 56 C.
Nombres, 2 C, 2 D.
Nouvelle Académie, 43 D.

Ocellus Lucanus, 38 A.
Oppien, 66 E, 67 C, 68 B, 69 A, 69 B.
Origène : 9 A ; *Commentaire du Cantique*, 87 B ; *Hexaples*, 7 B, 37 C, 51 A ; *in Genesim*, 6 B, 19 C, 20 E, 24 E, 25 D, 31 B, 31 E, 41 A, 57 B ; *in Johannem*, 6 C ; *Des Principes*, 5 C, 13 D ; *Philocalie*, 57 B.

Paul (Saint) : 86 E ; *Épître aux Colossiens*, 5 D, 17 D, 81 E, 88 B ; *aux Corinthiens*, I : 2 D, 4 B, 24 C, 54 C, 76 E, 78 E ; II : 24 B ; *aux Éphésiens*, 5 D, 68 A, 84 A ; *aux Philippiens*, 51 D, 79 D, 81 E, 88 B ; *aux Romains*, 4 D, 5 D, 6 E, 32 D, 57 B, 74 B, 80 C.
Péripatéticiens, 4 D, 10 E, 26 E, 28 E, 29 B, 30 A, 31 A.
Pierre (Saint), 5 D, 28 C.
Philon . *De æternitate mundi*, 4 D ; *De mundi opificio*, 14 D, 25 D, 39 A, 40 C, 51 A, 53 A, 62 D, 62 E, 63 A, 63 B, 68 A, 72 B, 87 B, 87 E ; *De vita Mosis*, 2 B ; *Leg. alleg.*, 23 B.
Physiologus, 47 B, 69 B.
Platon, 4 D, 24 A, 38 A ; *Cratyle*, 30 B ; *Critias*, 36 A ; *Phédon*, 39 A, 61 C ; *République*, 24 D, 30 B, 32 D, 33 B, 80 B ; *Timée*, 3 E, 8 A, 10 E, 12 D, 13 B, 14 C, 14 D, 19 B, 20 A, 21 B, 23 D, 23 E, 24 C, 26 A, 27 B, 30 D, 31 A, 32 D, 36 A, 36 C, 50 A, 51 E, 63 A, 71 D, 79 E, 80 B, 80 C, 81 D.
Platoniciens, 11 C.
Pline l'Ancien, 26 A, 43 C, 43 D, 60 B, 69 A, 75 A, 78 A, 81 D, 82 D, 84 E.
Plotin : 9 A ; *Ennéades* I : 16 D, 20 A, 32 A, 71 D ; II : 11 C, 56 D, 59 C, 59 D ; III : 21 B ; IV : 12 D, 19 B.
Plutarque : *De audiendo*, 49 E ; *Les causes naturelles*, 30 A ; *De facie in orbe lunae*, 11 C, 52 E ; *De placitis philosophorum*, 53 D, 80 D ; *Propos de table*, 60 E, 69 A ; *De solertia animalium*, 67 C, 74 E, 76 A, 82 D, 83 A, 83 C, 84 E.
Posidonius, 4 D, 14 C, 16 E, 17 A, 25 D, 27 C, 29 C, 39 A, 52 C, 58 A, 59 A, 59 C, 60 B, 60 E, 61 B, 62 B, 80 D, 81 C, 82 D.
Primasius (Pseudo-), 71 C.
Priscianus Lydus, 58 C.
Proverbes, 6 B, 6 C, 17 C, 66 C, 74 C, 83 A.
Psaumes, 9 D, 9 E, 10 A, 17 C, 20 D, 21 C, 22 B, 24 C, 25 C, 30 B, 31 C, 31 D, 31 E, 45 E, 46 B, 49 D, 52 A, 58 B, 66 A, 79 B, 79 C, 81 E, 83 C, 85 A, 86 E, 87 B, 88 A.
Ptolémée, 28 A, 36 E, 80 D.
Pythagoriciens, 21 B.

Quintilien, 7 C.

Rois, 80 B.

Sagesse, 12 C.
Sagesse du fils de Sirach, 60 E, 87 B.
Sénèque (le naturaliste), 19 C, 25 D, 26 A, 27 B, 28 C, 30 A, 34 E, 39 A, 53 D, 59 D, 60 A, 71 C, 81 C.
Sepiante (Version des), 12 C, 25 C, 37 C, 70 A, 70 C.

Sextus Empiricus, 4 A, 25 D, 84 E.
Solon, 56 A.
Stoïciens, 11 C, 19 C, 20 A, 23 A, 28 C, 28 E, 29 D, 30 A, 31 A, 32 A, 37 E, 39 C, 43 D, 49 C, 50 B, 59 C, 60 E, 80 D, 83 E, 85 B.
Strabon, 8 B, 28 A, 35 D, 61 B, 61 C.
Symmaque, 37 C.

Thalès, 3 A, 9 B.
Théodotion, 37 C.
Théognis, 65 E.
Théophile (Saint) d'Antioche, 2 A, 3 A, 7 D, 12 E, 13 B, 17 D, 18 C, 23 C, 23 E, 28 C, 32 A, 33 B, 36 A, 39 A, 39 C, 40 C, 42 E, 51 C, 63 B, 65 A, 80 D, 87 E.
Théophraste, 11 C ; *Causes des Plantes*, 41 B, 46 E, 47 B, 81 D ; *Histoire des Plantes*, 42 E, 44 E, 45 B, 47 B, 49 B ; *Signes du temps*, 53 D.
Tite-Live, 77 E.

Vettius Valens, 56 C.
Virgile, 39 A, 44 C, 74 C, 77 E.

Xénarque, 11 C.
Xénophane, 9 D.
Xénophon, 48 E.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction 5
I. Coup d'œil d'ensemble. Analyse. Points saillants 5
II. Comment interpréter l'Hexaéméron 20
III. Les sources de l'Hexaéméron 47
IV. Succès de l'Hexaéméron. Son intérêt 70
V. État du texte 73

Bibliographie 78

Texte et traduction 86
Première homélie : Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre 86
Deuxième homélie : La terre était invisible et informe : La lumière 138
Troisième homélie : Le firmament 188
Quatrième homélie : Le rassemblement des eaux 244
Cinquième homélie : La terre se couvre de plantes 278
Sixième homélie : Origine des corps lumineux 324
Septième homélie : Les reptiles aquatiques et les poissons 390
Huitième homélie : Les animaux terrestres ; les oiseaux et les poissons 428
Neuvième homélie : Les animaux terrestres 478

Index des matières 525

Index de quelques mots grecs 532

Index des auteurs anciens 534

Table des matières 539